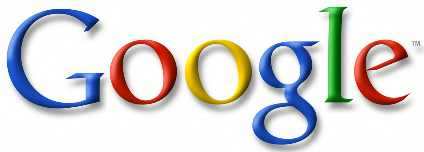




L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

L'auteur de *l'Année littéraire* recevra toujours avec reconnaissance toutes les communications qui pourront l'aider à rendre ce tableau périodique de plus en plus exact et complet.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

REVUE ANNUELLE

DES PRINCIPALES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES LES PLUS IMPORTANTES
DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AVEC L'INDICATION

des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire
dramatique et bibliographique de l'année

PAR G. VAPEREAU
Auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*

HUITIÈME ANNÉE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE

ET DRAMATIQUE.

POÉSIE.

1

Nouvelle évolution de la poésie romantique. Le dernier livre de M. V. Hugo.

La pauvreté des années précédentes en fait de poésie originale n'avait encore été compensée, pendant presque toute l'année 1865, que par une multitude de volumes de vers, plus estimables que populaires, lorsqu'une main de poëte, de vrai poëte, est venue, dans les derniers jours, jeter sur la déplorable nudité de la muse moderne quelques lambeaux brillants de pourpre semés de paillettes d'or. Ce poëte n'est pas un nouveau-venu, un représentant de la jeunesse, une espérance de l'avenir : c'est un vétéran des luttes littéraires, le chef d'une révolution qui date d'un demi-siècle, un vieillard, un exilé, enfin Victor Hugo! C'est à lui que nous devions déjà, depuis dix ans, à peu près la seule poésie qui se soit produite hors du théâtre : un jour,

les Contemplations; un autre jour, *la Légende des Siècles;* sans parler des vers dictés par des inspirations politiques de nature à leur fermer les portes de la patrie. Aujourd'hui, M. Victor Hugo nous envoie des mêmes rivages lointains un recueil d'apparence plus légère : *Les Chansons des rues et des bois*[1]. Cette publication est l'événement littéraire d'une année dont l'histoire n'est pas brillante ; c'est un réveil de la poésie au sein de notre médiocrité poétique.

On se figure difficilement M. Victor Hugo écrivant des chansons. L'auteur des *Orientales*, des *Contemplations*, des *Châtiments*, de la *Légende des Siècles* peut nous captiver tour à tour par les merveilles de la forme, les épanchements du sentiment, les explosions de la colère, le souffle héroïque ou prophétique. Après avoir ciselé les mots, il a pu faire gronder les haines, épanouir les idées; il a été tour à tour le Benvenuto Cellini, le Juvénal, l'Orphée de la poésie contemporaine. On se figure mal qu'il en devienne le Désaugiers. Sa muse, dans ces derniers temps, était plus près de Pathmos que du Caveau. Comme il le dit quelque part :

Il va couvant une chanson,
Dans laquelle roule un tonnerre.

Le génie de M. Victor Hugo est bien rigide, bien solennel pour ce genre souple et léger. Son envergure le destine à planer, à dominer les cimes, à franchir l'infini, à se jouer avec la lumière et l'ombre, à se précipiter dans les abîmes assombris, pour remonter d'un coup d'aile vers le jour éclatant. Il aime à créer des mondes, à les animer, à rêver l'impossible, à réaliser les chimères, à entasser les images, à refaire l'histoire, à donner à l'humanité des lois nouvelles, un dieu nouveau, une nature transformée, à mêler

1. Librairie internationale, Lacroix et Cie, in-8 (plusieurs éditions), 444 pages.

la Bible et la Mythologie, la Théologie et la Science, à replonger les éléments dans le chaos, puis à tirer du chaos un ordre inconnu. Pourquoi cependant ne lui serait-il pas permis d'essayer de descendre, et, comme on dit classiquement, de passer du grave au doux. M. Victor Hugo réclame ce droit dans une sorte de prologue intitulé : *Le Cheval*. C'est de Pégase qu'il s'agit :

. . . . Le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté;

L'alérion aux bonds sublimes,
Qui se cabre, immense, indompté,
Plein du hennissement des cimes
Dans la bleue immortalité.

A un pareil coursier, à cet immortel hippogriffe, comment faire porter la selle modeste du chansonnier? Il est habitué à d'autres harnachements, à d'autres usages.

Tout génie élevant sa coupe,
Dressant sa torche au fond des cieux,
Superbe a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux.

Les poëtes et les prophètes,
O terre, tu les reconnais
Aux brûlures que leur ont faites
Les étoiles de son harnais.

Il souffle l'ode, l'épopée,
Le drame, les puissants effrois;
Hors des fourreaux les coups d'épées,
Les forfaits hors du cœur des rois.

Il traverse l'Apocalypse;
Pâle, il a la mort sur son dos,
Sa grande aile brumeuse éclipse
La lune devant Ténédos.

Le cri d'Amos, l'humeur d'Achille,
Gonfle sa narine et lui sied;
La mesure du vers d'Eschyle,
C'est le battement de son pied.

Voilà comment M. Victor Hugo enfourche à cru le vieux destrier mythologique et le lance, sans bride et à fond de train, dans tous les champs sublimes qu'il a traversés. Il se retrouve ici lui-même tout entier, avec ses élans et ses écarts de pensée, avec ses hardiesses et ses bizarreries de langage.

Au bout de cette course échevelée, le poëte veut arrêter son impétueuse monture dans le champ tranquille de l'idylle et de la chanson. De Pindare, de Job, de Shakespeare, il veut passer à Racan, Segrais ou Chaulieu.

Moi, sans quitter la plate-longe,
Sans le lâcher, je lui montrais
Le pré charmant couleur de songe
Où le vers rit sous l'antre frais.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
Les gazons par juin attiédis;
Je lui montrais le pâturage
Que nous appelons Paradis.

« Que fais-tu là? me dit Virgile;
Et je répondis, tout couvert
De l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets Pégase au vert. »

Pégase au vert se souviendra qu'il est Pégase, et l'on s'en apercevra à ses bonds, à ses caprices, à ses hennissements, à ses ruades quelquefois. La langue et la raison en sauront quelque chose; mais au milieu des éclaboussures dont elles auront à souffrir, l'harmonie, le mouvement et la rime seront toujours l'objet d'un soin merveilleux.

Les Chansons des rues et des bois se divisent en deux livres : livre premier, *Jeunesse;* livre second, *Sagesse.* —

Chaque livre se compose de groupes de pièces détachées, réunies sous des titres généraux. Ici *Floréal*, *les Complications de l'Idéal*, *Pour Jeanne seule*, *Pour d'autres*, *Silhouettes du temps jadis*, *l'Éternel petit Roman*; là, *Ama*, *Crede*, *Oiseau et Enfant*, *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, *Nivôse*. Une longue pièce servant d'épilogue ou de post-face, et intitulée : *Au Cheval*, répond à la pièce du début. On voit tout ce que ces romantiques, amoureux de la liberté jusqu'au désordre, savent donner d'ordre artificiel à des bluettes, à des chansons. Ils sont passés maîtres en fait de mise en scène; ils l'ont toujours été et le seront toujours.

Ne cherchons pas dans les choses la division qui est dans les mots. Jeunesse et sagesse se rencontreront au hasard dans l'une ou l'autre partie, sous la plume du poëte, suivant l'inspiration ou le caprice du moment. Peu de gaieté ou une gaieté factice; beaucoup de descriptions et de très-riches, tantôt d'un gracieux dessin, tantôt d'un puissant coloris. Le plus souvent, de la fantaisie exubérante, où l'imagination s'emporte et se perd dans mille détails inattendus, ingénieux, bizarres; quelquefois un profond sentiment et de grandioses images, et alors, en quelques vers, de véritables chefs-d'œuvre.

Voyez, par exemple, celui-ci :

LA SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

La haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence;
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Chez quel autre poëte aujourd'hui trouverions-nous ces tableaux complets, ces effets pittoresques qui s'adressent également à l'âme et aux yeux? C'est à la fois puissant et sobre, simple et sublime comme la nature, telle que la campagne nous la révèle à certains moments d'intime émotion.

Cette simplicité dans la grandeur n'est pas le ton ordinaire de M. Victor Hugo. Il étonne plus qu'il n'émeut; il éblouit plus qu'il ne captive; il cherche l'effet et ne recule, pour l'obtenir, devant aucune excentricité de la forme ou de l'idée. Il l'obtient le plus naturellement, par la force de l'habitude, dans le genre flamboyant, à coups de grands mots et de fulgurantes images.

Voyez les *Étoiles filantes :*

A qui donc le grand ciel sombre
Jette-t-il ses astres d'or?
Pluie éclatante de l'ombre,
Ils tombent.... — Encor! encor!

Encor! — Lueurs éloignées,
Feux purs, pâles orients,
Ils scintillent.... — O poignées
De diamants effrayants!

C'est de la splendeur qui rôde.
Ce sont des points univers.
La foudre dans l'émeraude!
Des bleuets dans des éclairs!

. . . .

Est-ce, dans l'azur superbe,
Aux religions que Dieu,
Pour accentuer son Verbe,
Jette ces langues de feu?

Est-ce au-dessus de la Bible
Que flamboie, éclate et luit
L'éparpillement terrible
Du sombre écrin de la nuit?

. . . .

Est-ce le dieu des désastres,
Le Sabaoth irrité,
Qui lapide avec des astres
Quelque soleil révolté?

Quelle profusion d'images! Quel éclat! Quelle verve! Quels étonnants accouplements d'idées! Combien nous semblons être loin de la chanson! Nous y sommes vite ramenés : tout ce luxe de lumière, ces merveilleux points d'interrogation d'une philosophie éblouie, tout cela est « pour Jeanne seule, » et le poëte reprend dans une des suites de la même composition :

Aimons-nous! et que les sphères
Fassent ce qu'elles voudront!
Il est nuit; dans les clairières
Les chansons dansent en rond;

L'ode court dans les rosées;
Tout chante, et dans les torrents
Les idylles déchaussées
Baignent leurs pieds transparents.

Voilà la grâce rêveuse. M. Victor Hugo ne la traite pas

avec plus de sobriété que le sombre et le terrible. Prodigue de ciselure, il varie à l'infini les détails de la forme; il fouille le métal à force de l'orner, jusqu'à le rendre presque transparent; il ne manque à l'œuvre que la souplesse. Sa poésie s'épanouit en une végétation et une floraison inépuisable; fleurs et feuillages d'or, où l'on sent trop la raideur de la première matière et l'effort de l'artiste. Pour poétiser la nature, l'auteur des *Chansons des rues et des bois* ne se borne pas à donner la vie aux êtres inanimés: c'est le droit du poëte, ou des sentiments humains aux animaux : autre droit incontesté; il poursuit à outrance l'assimilation commencée; il va d'images en images, à la parodie, au grotesque, et dépense un esprit énorme pour se faire accuser de manquer de goût. Sa *Comédie dans les feuilles* nous présente un gai pinson se moquant d'un saule.

Un moineau franc que rien ne gêne,
A son grenier tout grand ouvert,
Au cinquième étage d'un chêne,
Qu'avril vient de repeindre en vert.

Un saule pleureur se hasarde
A gémir sur le doux gazon,
A quelques pas de la mansarde,
Où ricanne ce polisson.

Ce saule ruisselant, se penche;
Un petit lac est à ses pieds,
Où tous ses rameaux, branche à branche,
Sont correctement copiés.

Tout en visitant sa coquine
Dans le nid par l'aube doré,
L'oiseau rit du saule et taquine
Ce bon vieux lakiste éploré.

Il crie à toutes les oiselles
Qu'il voit dans les feuilles sautant :
— Venez donc voir mes demoiselles;
Ce saule a pleuré cet étang.

Il s'abat, dans son tintamarre,
Sur le lac qu'il ose insulter :
— Est-elle bête cette mare!
Elle ne sait que répéter.

O mare, tu n'es qu'une ornière;
Tu rabâches ton saule. Allons,
Change donc un peu de manière;
Ces vieux rameaux-là sont trop longs.

. . . .

C'est classique, cela m'assomme,
Je préférerais qu'on se tût.
Çà, ton bon saule est un bonhomme;
Les saules sont de l'Institut.

Je vois d'ici bâiller la truite :
Mare, c'est triste et je t'en veux,
D'être échevelée à la suite
D'un vieux qui n'a plus de cheveux.

. . . .

Puis il s'adresse à la linotte :
Vois-tu, ce saule, en ce beau lieu,
A pour état de prendre en note
Le diable à côté du bon Dieu.

De là son deuil; il est possible
Que tout soit mal, ô ma catin;
L'oiseau sert à l'homme de cible,
L'homme sert de cible au destin.

. . . .

Le saule à la morne posture,
Noir comme le bois des gibets,
Se tait, et la mère nature
Sourit dans l'ombre aux quolibets,

Que jette à travers les vieux marbres,
Les quinconces, les buis, les eaux,
A cet Héraclite des arbres,
Ce Démocrite des oiseaux.

Voilà, sauf quelques strophes plus risquées encore, un échantillon des spirituelles folies que, sous prétexte de « sagesse, » entasse M. Victor Hugo.

Un exemple plus gracieux de ce travestissement de la nature et d'association d'idées inassociables est la pièce intitulée : l'*Église*. C'est le pendant de cette fantaisie, à l'usage des enfants, de la dame Tartine, dans son château de Beurre-frais, aux murailles de farine, de biscuits et de croquets. L'*Église* de M. Victor Hugo est un monument gothique en miniature, où tous les petits êtres des champs apportent une pierre ou un ornement.

Le porche était fait de deux branches,
D'une broussaille et d'un buisson;
La voussure tout en pervenches,
Était signée : Avril, maçon.

. . . .

Une haute rose trémière,
Dressait sur le toit de chardons
Ses cloches pleines de lumière,
Où carillonnaient les bourdons.

. . . .

Seul sous une pierre, un cloporte,
Songeait comme Jean à Pathmos;
Un lys s'ouvrait près de la porte,
Et tenait les fonts baptismaux.

Au centre où la mousse s'amasse,
L'autel, un caillou, rayonnait,
Lamé d'argent par la limace,
Et brodé d'or par le genet.

Un escalier de fleurs ouvertes,
Tordu dans le style saxon,
Copiait ses spirales vertes
Sur le dos d'un colimaçon.

. . . .

Toute la nef d'aube baignée,
Palpitait d'extase et d'émoi.
— Ami, me dit une araignée,
La grande rosace est de moi !

Voilà le temple en raccourci, et la description de ces infiniment petits est d'un grand peintre qui s'amuse. Mais l'église s'anime. Les cérémonies qui s'y passent sont-elles l'amusement d'un philosophe ou seulement d'un habile manieur de la langue, qui a l'air de faire avec une mosaïque de mots une mosaïque d'idées? Nous aurons dans cette cathédrale de fleurs et d'insectes, la prière, les fêtes, toute la suite des sacrements.

Tout aimait, tout faisait la paire.
L'arbre à la fleur disait : Nini.
Le mouton disait : Notre père,
Que votre sainfoin soit béni !

. . . .

Et l'on mariait dans l'Église,
Sous le myrte et le haricot,
Un œillet nommé Cydalise,
Avec un chou nommé Jacquot.

. . . .

Au lutrin chantait, couple allègre,
Pour des auditeurs point ingrats,
Le cricri, ce poëte maigre,
Et l'ortolan, ce chantre gras.

. . . .

Un beau papillon dans sa chape,
Officiait superbement.
Une rose riait sous cape,
Avec un frélon son amant.

. . . .

Un bon crapaud faisait la lippe,
Près d'un champignon malfaisant ;

La chaire était une tulipe
Qu'illuminait un ver luisant.

Il est temps de quitter cette pastorale à laquelle Florian n'aurait rien compris, et où Voltaire aurait mis plus de malice. Elle se prolonge en quatre suites où les associations d'idées les plus étranges se mêlent à des rapprochements ingénieux. M. Victor Hugo n'a jamais su se borner, pour faire mentir, sans doute, l'oracle du vieux Boileau, qui l'aurait condamné à ne savoir jamais écrire. Oracle menteur, dans l'espèce; car on ne l'a peut-être pas assez remarqué : les derniers livres de M. Victor Hugo, ceux où il s'abandonne avec le moins de réserve à l'idée, à la passion qui le domine, sont écrits dans une langue chaque jour meilleure. A part quelques obscurités plus ou moins volontaires, son style est d'une rare précision; il trouve ou rencontre toujours cette propriété du mot qui est le caractère des grands écrivains.

L'auteur des *Chansons des rues et des bois* me fait l'effet d'un virtuose admirablement maître de son instrument et sûr de tous les effets qu'il en peut tirer. Il lui demande à volonté un chant large et simple, ou les variations les plus folles. Il le fait pleurer et grincer. Il passe sans transition des sons les plus graves aux plus aigus, il mêle à plaisir toutes les mesures, tous les tons, tous les genres. Il attaque la note par des moyens extravagants; il mêle aux tours de force du musicien, les tours de force de l'équilibriste. On parle de certains pianistes qui font de leur clavier un tremplin, et qui en feraient parler les touches, avec les coudes, avec les pieds, avec la tête; ce sont les Auriols de la musique. On dit que l'illustre Paganini, au milieu d'un morceau qui exigeait toutes les ressources du violon, s'amusait à casser une corde, puis deux, puis trois, et jouait sur une corde unique avec le dos de l'archet, avec le revers de la main, des fantaisies qu'on trouvait charmantes. On reconnaissait toujours le maître, le virtuose, à la qualité

du son, aux calculs dans les mouvements désordonnés, à la justesse, à la précision dans l'extravagance. Les *Chansons des rues et des bois* peuvent faire dire de M. Victor Hugo qu'il est le Paganini de la poésie.

2

La fable, genre éminemment français. — M. Viennet et son rôle dans la littérature moderne.

De M. Victor Hugo à M. Viennet il ne faut pas chercher de transition ; il n'y a entre eux que des contrastes. Leur vie les montre en lutte, leurs livres sont une perpétuelle antithèse. Ils n'ont de commun que leur imperturbable attachement aux choses de l'esprit. Dans le domaine intellectuel, M. Viennet s'est efforcé d'accaparer le genre le plus modeste, celui de la fable.

Ce genre a de tout temps appartenu à la philosophie et à la littérature. Il est dans toutes les langues, il est chez tous les peuples, il a pris, suivant les circonstances et les lieux, les proportions les plus diverses. Réduite dans Ésope à une maxime morale appuyée d'un exemple, la fable s'est développée peu à peu en un récit, un tableau, un petit poëme. Sans la cultiver particulièrement, quelques auteurs en ont produit de charmantes ; celle d'Horace sur les deux rats, ce bijou de la langue latine, est un modèle qui n'a jamais été surpassé par les fabulistes de profession. Parmi ces derniers, Phèdre a repris l'héritage d'Ésope pour l'enrichir d'ornements que l'antique sagesse ne connaissait pas. Chez nous, la fable a atteint de bonne heure un développement remarquable. Dès le XIIe siècle, la langue était à peine formée, que les fabliaux et les bestiaires prenaient place en regard des romans d'aventures et de la chanson de geste. La plupart des sujets de La Fontaine apparaissent çà et là, trai-

tés sous plusieurs formes, dans une langue naïve, tantôt en vers, tantôt en une prose très-ornée. Mais La Fontaine met cet humble genre hors de page; il le dote d'un immortel chef-d'œuvre qui a contribué et contribuera à maintenir notre langne plus que tous les grands ouvrages des plus illustres génies de son temps. Il a fait de la fable un petit drame, image fidèle des drames de la vie, et de l'ensemble de son livre, un monde en raccourci, où le monde réel revit dans toutes ses relations et sous des proportions exactes. Il l'a appelé lui-même avec raison :

Une ample comédie aux cent actes divers.

Dans le genre le plus banal, il a déployé des facultés créatrices sans égales; il se l'est approprié, il l'a rendu à jamais inséparable de son nom. Que d'efforts cependant, que d'esprit on a dépensé depuis pour se faire une petite place à ses côtés et dans son ombre! Un homme seul a réussi, par des qualités différentes, à se faire lire après lui : c'est Florian, dont la grâce, la sensibilité, l'habileté de facture ne sauraient remplacer la manière magistrale de La Fontaine, mais ont encore assez de charme pour n'en pas trop laisser sentir l'absence. Hors de là, on peut rencontrer une ou deux fables heureuses; mais un recueil de fables lisibles ne se trouve nulle part.

Les livres de fables ne manquent pas cependant, et de gros. Le hasard m'en a fait rencontrer, en un an, deux ou trois qui ne sont pas à dédaigner[1]. Il en est un qui doit être traité avec des égards, à cause du soin persévérant avec lequel il a été successivement formé par un homme qui a consacré pieusement aux muses une vie presque séculaire. C'est le

1. L'espace me manque pour parler des *Miettes d'Esope*, de M. Aug. Roussel, très-élégant recueil, précieusement imprimé par J. Claye à qui il est dédié, et illustré de belles gravures de Gavarni (Furne et Cie, in-8, 264 p.).

volume des *Fables complètes de M. Viennet*, « l'un des quarante de l'Académie française[1], » *unus ex quadraginta*, comme dit l'épitaphe de Boileau, rappelée par l'auteur.

M. Viennet est un des hommes de lettres, de ce temps-ci, ou plutôt du temps passé, qui ont le plus honoré leur profession, et fait voir ensemble le plus d'esprit et de courage. Champion intrépide de plusieurs causes vaincues, il a opposé au romantisme et à la démocratie, une résistance qui l'a rendu pendant longtemps l'homme de France le plus impopulaire. Le bon sens classique et le libéralisme modéré ont été bafoués dans sa personne, mais ils ont été aussi défendus par de vives ripostes et vengés plus d'une fois par d'heureuses saillies. Selon nous, le meilleur de l'esprit de M. Viennet est dans ses *Épitres et satires*, que plusieurs éditions récentes nous ont rendues, augmentées de pièces encore vives malgré les quatre-vingts ans de l'auteur[2]. C'est dans ce recueil qu'on retrouve toute cette vie de luttes, qui ne fut pas sans gloire, et dont M. Viennet raconte une fois de plus les vicissitudes dans la *Préface* de ses *Fables*.

.... Voilà qu'ils (les novateurs) en vinrent à renverser les bustes de nos grands hommes, à publier qu'avant eux, on n'avait rien fait de bon ; que les poëtes, les comédiens et le public des dix-septième et dix-huitième siècles n'avaient pas le sens commun; que tout cela devait être bafoué, détruit, pour faire place à des gloires plus vraies, plus solides. Les mesures étaient bien prises, les rôles bien distribués. Les conjurés du second rang s'étaient emparés des journaux pour louer les autres, pour entonner l'enthousiasme....... Qu'avais-je besoin de les attaquer au milieu de leur triomphe? Hélas! je croyais qu'ils étaient dans le faux, que leurs succès n'étaient pas de bon aloi, et ma véracité ne put se dispenser de le leur dire en vers et en prose..., et j'attirai sur moi toutes les colères, toutes les injures de la nouvelle école....

1. Hachette et Cie, in-18, XXVIII-394 p.
2. Voy. tome III de *l'Année littéraire*, p. 19-26.

Ce n'est pas tout, la politique m'attira bien d'autres avanies. J'y arrivai, comme partout, avec mon caractère. Je ne pouvais pas le laisser chez moi. D'abord je voulus dire la vérité aux gens de la Restauration. J'y perdis mon épaulette. Une dixième révolution se fit, et des fous prétendirent la détourner de la voie qu'elle avait prise ou qu'on lui faisait prendre. J'étais bien libre de les laisser s'user dans les émeutes ou s'enrouer dans les rues.... Non, il fallait que mon caractère fît des siennes, que je rompisse en visière à la République menaçante. Je voyais là l'erreur, le désordre, la licence, et je partis de la main. Qu'en advint-il? Ce qu'il advient à tout homme qui se met en avant : je fus roué, abîmé de coups; et ceux pour qui je les avais reçus, me dirent : C'est bien fait, de quoi te mêles-tu?

Voilà de la bonne prose, vive et française, et sentant assez bien son dix-huitième siècle, en tête de vers, qui, nous le verrons tout à l'heure, ne la valent peut-être pas. Continuons cet intéressant chapitre de biographie et d'histoire littéraire :

J'en fus pour mes contusions et mes meurtrissures. Cette crise fut longue et dure. Ma vieille réputation y périt, mon ancienne popularité fit comme celle de tant d'autres. Je passai du Capitole à la Roche tarpéienne, du Panthéon aux Gémonies. Je ne dirai pas les enfants, mais les frères cadets de ceux qui applaudissaient mes vers au collége, se mirent à les dénigrer, à les couvrir de boue et de ridicule... La génération qui m'avait loué aurait dû me défendre, elle y était intéressée; mais dans ce monde on ne défend ses amis que lorsqu'ils n'en ont pas besoin. Le ridicule est comme la peste, on s'éloigne de ceux qui en sont atteints ; mes anciens louangeurs firent chorus avec mes détracteurs actuels. On répétait les titres de mes ouvrages, et, sans savoir le premier mot du texte, on chargeait le tout de quolibets, de sarcasmes et de balourdises. On a compté jusqu'à cinq cents épigrammes par année, contre ma personne, ma figure, mes poésies, ma cravate, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelle et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton essayait sa plume sur ma friperie et croyait me devoir son premier coup de pied.

Les *Fables* de M. Viennet ne sont pas aussi étrangères qu'on pourrait le croire, à cette existence militante, qui vient d'être si lestement racontée. Elles lui ont dû la plus grande part de leur succès. Lues, avant d'être imprimées, dans les séances de l'Institut ou dans des cercles plus ou moins académiques, elles plaisaient surtout par les allusions dont elles paraissaient remplies. Elles faisaient l'effet d'une guerre d'escarmouches contre le romantisme et la démocratie républicaine, également mal vues dans les lieux bien pensants. C'était leur force et leur faiblesse. Devant un auditoire dévoué aux mêmes causes que lui, l'orateur agressif n'a pas besoin de regarder de près aux armes qu'il emploie; on ne fait pas attention à leur qualité, à leur éclat, à l'habileté avec laquelle elles sont maniées; on ne voit que les coups portés et, d'avance, on y applaudit. Plus tard on n'a plus à soutenir le combattant, on juge l'artiste; on tient plus de compte du talent que du courage, et la réputation du poëte perd à ce changement de point de vue.

Voici une pièce où le fabuliste batailleur faisait coup double sur les sophismes de la Révolution, en la foudroyant, au nom de la règle, à la fois dans la politique et la littérature.

LE TORRENT ET LA DIGUE.

Un torrent qui de ses ravages
Avait longtemps désolé ses rivages,
Se plaignait qu'une digue eut enchaîné ses flots,
Et l'apostrophait en ces mots :
« Pourquoi m'imposes-tu cette gêne inutile ?
Si je fus autrefois dangereux, indocile,
Pour mes débordements justement détesté,
Je suis changé, tu vois; je suis doux et tranquille :
Rends-moi toute ma liberté.

— Oui, répondit la digue, avec plus de franchise,
Oui, je vois dans tes mœurs un changement parfait.
Ton onde même fertilise

Les vallons qu'elle ravageait;
Mais, dans cette métamorphose,
Ne suis-je pas pour quelque chose ?

L'argument était juste, et, pour le prouver mieux,
Sur les pas de l'hiver survint un gros orage;
La digue fut rompue, et, s'ouvrant un passage,
Le fier torrent reprit ses penchants furieux.
Les campagnes épouvantées,
Les arbres abattus, les terres emportées
Dirent au laboureur, dont les cris déchirants
Redemandaient aux flots ses moissons dévastées,
Qu'il faut des digues aux torrents.

Les théories du romantisme sont à chaque instant l'objet de protestations presque toujours justes, quelquefois poétiques :

Il faut en tout de l'art, du goût, de la mesure.
Tout sied à la beauté, tout lui sert de parure;
Elle est de ses atours le plus riche joyau;
De son reflet se parent toutes choses;
Mais, fût-il tout brillant de rubis et de roses,
Le laid ne sera jamais beau.

Les critiques, les journalistes, les tribuns, les grands parleurs de l'opposition sont encore moins ménagés. Pour détruire leur ascendant, M. Viennet dit aux bonnes gens de la province effrayées du bruit de la tribune, du fracas des journaux :

Tout ce tapage est peu de chose.
Le journal fait et la séance close,
Journalistes et députés
S'en vont dîner ensemble et boire à leurs santés.
Faites comme eux, ne choquez que des verres.
S'égorger sur parole est un métier de fous.
Et quand il pleut du fer, tous ces prêcheurs de guerres
Ont toujours le secret d'être à l'abri des coups.

M. Viennet ne croit pas le moins du monde au désinté-

ressement des orateurs d'opposition, et sa franchise à le dire explique en partie les inimitiés acharnées qui l'ont poursuivi. *L'Essieu mal graissé* est une des fables qui ne pouvaient que les envenimer.

D'une voiture de roulage,
L'essieu criait, et ses cris incessants
Agaçaient les nerfs des passants.
Et tous les chiens du voisinage
Répondaient par des cris encore plus agaçants.
Vous savez bien que c'est l'usage
Des animaux jappants et mêmes des parlants.
Un charron dont la route effleurait la boutique,
Et qu'ennuyait cette musique,
Prit un pot de vieux oing, arrêta le roulier,
Graissa l'essieu qui faisait ce tapage ;
Et l'essieu, cessant de crier,
Poursuivit en paix son voyage.

Que de criards devant moi sont passés,
Qu'un peu de graisse aurait fait taire !
Mais le pays n'en produit point assez ;
Et la paix y serait trop chère.

Cette malice trop franche de M. Viennet était la principale qualité du fabuliste ; elle donnait à ses apologues une tournure de satires ; elle leur imprimait un cachet d'actualité originale qui excitait les rires des amis et faisait crier les adversaires. Hors de là et quand il voulait s'élever à l'enseignement général qui sort de la peinture de la vie, le tableau manquait de couleur, et la leçon de nouveauté. Aussi, quand on relit aujourd'hui les fables de M. Viennet qui auraient dû le moins vieillir, à cause de la généralité du sujet, on se rappelle les modèles du genre dont il est resté si loin, et l'on se demande pourquoi il redit une fois de plus ces vieilles leçons de l'expérience humaine, pour les moins bien dire. Chose curieuse : les innocentes méchancetés qui lui ont fait autrefois tant d'impopularité, sont restées les meilleures parties de son talent.

3

Les poëtes d'hier et les poëtes d'autrefois. Sommeil trompeur et faux réveil. M. V. de Laprade et Aug. Barbier.

La poésie se fait volontairement discrète avec un homme dont les vers ont fait quelquefois grand bruit. M. de Laprade qui, après tant de symphonies douces et pacifiques, avait attiré sur ses « Muses d'État » toutes les colères officielles, affecte de baisser la voix, pour glisser à l'oreille les seuls murmures poétiques que notre siècle consent à entendre. Il intitule son dernier recueil de poëmes : *les Voix du silence* [1], titre gracieux et modeste que la première pièce explique et développe avec un poétique bonheur.

Verbe endormi dans la nature,
Esprits muets au fond des bois,
Armes qui n'avez qu'un murmure,
Prenez dans mes vers une voix.
Esprits du chêne, esprits des roses,
Prés en fleurs, sables désolés,
Lacs souriants, rochers moroses,
Petits bluets sous les grands blés,
Parlez !

Échos des invisibles mondes
Qu'on découvre sur les hauteurs,
Sourd travail des âmes profondes,
Hymnes sacrés sans auditeurs,
Pensers dont les mots sont à naître,
Noms perdus ou renouvelés,
Voix de l'enfant et de l'ancêtre,
Temps futurs et temps écoulés,
Parlez !

1. Dentu, 18.

Sentiments qu'à peine on s'avoue,
Qu'on chérit sans les définir,
Que trahit le feu de la joue
Si le cœur les veut retenir,
Visions douces et fatales,
Beaux rêves trop tôt envolés,
Soif des voluptés idéales,
Espoirs trop longtemps refoulés,
Parlez !

Vérités que la foule insulte,
Indignations des grands cœurs,
Décrets de la justice occulte,
Dressez-vous contre les vainqueurs ;
Rayons de la nouvelle aurore,
Levez-vous sur nos temps troublés;
Douleurs des martyrs qu'on ignore,
Voix des vaincus des exilés,
Parlez !

Esprits cachés, esprits sans nombre,
Arbres émus, cœurs palpitants,
Qui murmurez, tout bas, dans l'ombre,
Des accords discrets que j'entends ;
Terre qui vit, âme qui pense,
Soupirs de partout rassemblés,
Voix fécondes, voix du silence
Dont les lieux déserts sont peuplés,
Parlez !

On a dit quelquefois que le silence avait son éloquence; je le crois sans peine, si l'on peut entendre dans le silence tant de choses que la muse redit tout haut. M. Victor de Laprade a ramené ici presque tous les sujets de ses symphonies et de ses idylles, même les héroïques. Il retrouve en même temps ce sentiment intime, et cette harmonie naturelle qui caractérisent sa poésie, soit qu'il chante *la Petite fleur sur la fenêtre*, *le Mois des morts*, *le Retour aux Alpes*, ou *les Martyrs*, *le Psaume de combat*, ou quelque autre

des vingt petits poëmes que comprennent les *Voix du silence.*

M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, était sorti, l'année dernière, d'un silence beaucoup plus long, en donnant le volume des *Silves*, dont les poésies contrastaient par une extrême douceur avec l'énergie brutale de ses premiers pamphlets rimés. Il a éprouvé le besoin, de « rentrer encore une fois dans la lice poétique, non plus avec des idylles et des élégies, mais avec des satires. » *Satires*, [1] tel est en effet le titre du dernier recueil, où nous ne trouvons rien qui rappelle le Juvénal de 1830. M. Auguste Barbier a pris l'allure facile et presque prosaïque de l'apologue et du conte; ses meilleurs boutades pourraient s'attribuer à M. Viennet. Le titre du livre n'est qu'un leurre, à moitié chemin la satire s'arrête et l'auteur dit dans un épilogue :

Je m'arrête et je laisse aux lèvres d'un plus fort
Et le masque et les choses.

Ce masque, l'auteur des *Iambes* aurait aussi bien fait de ne pas le prendre pour si peu.

Après ce « léger hommage à Thalie, » comme dit M. Barbier, dans le style de M. Joseph Prudhomme, le poëte remplit le volume avec un drame historique, *César Borgia*, écrit en vers sans rime : ce qu'il appelle une tentative audacieuse, en exprimant majestueusement ce vœu : « Puisse ce nouvel exemple du vers non rimé, ne pas être un argument trop contraire à son admission dans nos habitudes intellectuelles. »

Voilà pour les idées, le mouvement et le style, où en est aujourd'hui l'auteur des *Iambes*.

1. Dentu, in-18, 276 Pages.

4

Les fidèles, les intrépides de la poésie. M. L. Goujon, Arm. Renaud.

Ceux qui sont piqués de la tarentule poétique ont beau se dire que le temps des vers est passé, qu'un siècle positif n'en veut plus, ils n'en persistent pas moins à chanter et à publier leurs chants, comme au beau temps des *Odes et Ballades*, des *Orientales* et des *Méditations*. Les volumes de vers pullulent; le même auteur en laisse échapper de sa main des demi-douzaines à la fois.

Voici, par exemple, M. Louis Goujon, qui ne se contente pas de nous donner à la fois les *Gerbes déliées*[1], et un recueil de *Sonnets, inspirations de voyage*[2]; il annonce comme devant paraître successivement six autres volumes : des *Fables et Paraboles*, de *Nouvelles Gerbes déliées*, des *Légendes et Ballades*, des *Semences et Glanes morales*, des *Myrtes et Roses* et des *Échos de l'Étranger*. C'est beaucoup, monsieur le poëte; c'est trop pour notre époque, sinon pour votre veine féconde. Un choix sévère de quelques pièces achevées de forme, relevées par une idée neuve ou un sentiment vrai, ferait plus pour votre gloire et pour celle de la poésie que toute une avalanche de volumes où quelques éléments de grâce ou de force se perdent nécessairement dans les inégalités et les faiblesses.

Avec une grande liberté de rhythmes et de formes, M. Louis Goujon nous offre, dans ses *Gerbes déliées*, des idées et des sentiments qui ont leurs racines dans le passé. La langue ne manque pas d'éclat, de souplesse; mais, au

1. Didier et Cie, in-18, 312 p.
2. Même librairie, in-18, 278 pages.

milieu même du mouvement rhythmique, le vrai souffle poétique est rare ou n'est pas soutenu. Dans toutes les pièces du recueil, il y a de bonnes parties; je n'en vois pas que je puisse entièrement reproduire. Puisque c'est par des citations qu'il convient de faire connaître surtout nos poëtes, j'extrairai de l'*Ode antique* de M. Louis Goujon les strophes suivantes :

O sage de Téos, viens m'apprendre à sourire !
Au fils de Sémélé je consacre ma lyre :
C'est la coupe à la main qu'il faut passer les jours.
Que du sang de la grappe elle soit toujours pleine,
Et qu'un pampre léger à la rose s'enchaîne,
Pour couronner mon front encor cher aux amours.
L'heure fait parfumer nos barbes ondoyantes;
Enfants, chantez aux sons des cithères bruyantes,
Apportez-nous le vin, ce breuvage sacré :
Le Souci reste au fond des coupes arrondies,
Les Plaisirs aimeront nos têtes alourdies
Par le jus du raisin pourpré.

. . . .

Ménade au thyrse vert, qu'égare un saint délire,
Danse et suis, comme nous, les rhythmes de la lyre !
Fais couler de ta bouche un chant digne des dieux !
Mais pour mieux m'enivrer des cadences connues,
Buvons à la jeunesse, aux Grâces demi-nues,
La beauté seule enlace et la terre et les cieux.

Emplissez jusqu'aux bords la coupe déjà vide,
Les heures, quand je bois, ont un vol plus rapide :
Buvons ! car nul ne sait si nous vivrons demain,
La vie, ô mes amis, n'est qu'une ombre éphémère;
C'est le sillon du char laissé sur la poussière,
Le ruisseau qui tarit comme une urne de vin.

. . . .

Des fleurs, enfants, des fleurs, pour couronner nos têtes;
La rose meurt bientôt quand elle orne nos fêtes....

Mais du nectar divin j'ai vu les derniers flots;
Esclaves, pour dormir, préparez-nous les couches;
Les paroles sans suite expirent sur nos bouches,
Le sommeil répand ses pavots.

C'est pour le moment une témérité, encouragée, il est vrai, par la mode, que d'entreprendre un recueil exclusivement formé de *Sonnets*. On sait ce que ce petit genre, si prétentieux dans sa modestie, réclame de perfection dans la forme et dans la pensée. M. Joséphin Soulary[1] lui-même n'en compte qu'un petit nombre d'irréprochables dans le volume qui lui a fait une si prompte réputation. En trouverait-on beaucoup qui fussent sans défauts dans le recueil de M. Louis Goujon? Ce n'est pas le plus grand nombre, à coup sûr, qui rempliraient le programme de Boileau. J'en veux citer un cependant qui a de la grâce, de la fraîcheur, un sentiment heureux de la nature et de ses harmonies morales. Il est dédié à Mme Hyacinthe du Pontavice de Heussey et s'intitule : *l'Étang de Heussey*.

Encaissé dans les bois, au fond d'une prairie,
L'étang que nous aimons sourit frais et charmant;
Le hêtre teint de vert son cristal, plus dormant
Que le front calme et pur d'une Vierge qui prie.

Le sentier qui l'enlace est plein de rêverie;
Le vent, qui fait chanter les arbres de ses bords,
Couche sur son miroir les rameaux déjà morts
Et le ride au hasard d'une feuille flétrie.

Sa rive monte à peine au-dessus de ses eaux,
Aussi, pour se baigner, je crois que les oiseaux
N'ont qu'à courber plus bas les branches frémissantes.

Oh ! que mon jeune cœur lui ressemble toujours !
Cette onde si limpide est l'image des jours
Où le vent sèmera les feuilles jaunissantes.

Le recueil de *Sonnets* de M. L. Goujon est imprimé

1. Voy. tome II de *l'Année littéraire*, p. 42-48.

chez feu Louis Perrin, avec toute l'élégance que cet artiste typographe apportait dans ses œuvres de prédilection. Beaucoup de pièces sont dédiées à des noms connus parmi lesquels je suis confus de trouver le mien. Je remercie l'auteur de cette attention délicate, en lui demandant pardon des restrictions un peu sévères que j'ai dû faire sur l'ensemble de son œuvre, malgré mon estime pour le talent dont il a fait plusieurs fois preuve, et toute ma sympathie pour le généreux désintéressement avec lequel il cultive un art si dédaigné.

M. Armand Renaud est aussi un poëte persévérant, intrépide. Voici, en peu de temps, son troisième volume de vers, les *Pensées tristes*[1]. La critique, qui avait souri à son recueil de début, les *Poëmes de l'Amour*, s'était montrée dédaigneuse ou sévère pour son second essai, les *Caprices de boudoir :* caprices mauvais que nous avons nous-même durement traités[2]. M. Armand Renaud revient à la poésie avec courage et non sans talent. Il a le sentiment de la forme et du rhythme, et il éprouve le besoin d'enfermer dans le moule harmonieux du vers une impression personnelle, sinon toujours une idée. Selon plus d'un illustre exemple, il a mis en tête de son livre, comme préface, un chapitre d'esthétique, où l'on trouve d'excellentes remarques sur le progrès de la forme, de l'enveloppe matérielle de la poésie.

On ne saurait nier, dit-il, qu'il n'ait été trouvé de nos jours de magiques secrets pour la séduction des oreilles. Tantôt, c'est du mysticisme, et alors tout est fluide, vaporeux; il passe sur les yeux comme des ombres; les mots sont d'un vague qui rappelle la lueur du clair-obscur; des phrases mi-voilées invitent à la rêverie sans lui ôter sa liberté. Tantôt c'est une description, et toutes les merveilles de la nature tropicale se

1. Hachette et Cie, in-18.
2. Voyez tome VI de l'*Année littéraire*, p. 26.

dressent devant vous, non point décolorées, mais vivantes; tantôt une satire, et alors ce ne sont plus les pieds de plomb de la plaisanterie classique, mais les ailes légères, le fin aiguillon d'Aristophane; tantôt un récit épique, et on retrouve le mélange de pompe et de simplicité de l'Orient, le ton à la fois familier et héroïque du moyen âge.... Il y a des poésies qui n'ont de valeur que par la sonorité des mots, mais où l'on est allé si loin dans cette science que les mots eux-mêmes, plutôt par leur son que par le sens qui s'y attache, éveillent le rêve.

L'auteur rappelle un reproche qu'il a fait ailleurs au poëte anglais Alfred Tennyson, et, en le répétant, il entend faire le procès à presque toute la poésie française contemporaine. « A toutes les qualités qui enchantent les oreilles, le rhythme, le nombre, la science mélodique et harmonique de la poésie, il joint un grave défaut, celui de l'élan. Partout, même lorsqu'il est véritablement attendri, on sent primer la préoccupation des effets de sonorité, de cadence et d'expression. Quand il pleure, ce sont des perles qui tombent. Les larmes sont moins précieuses; elles charmeraient pourtant davantage. »

Enfin, comme règle pratique, M. Armand Renaud ajoute : « Une fois que, par cet éclectisme variable pour chacun, selon les tendances et les affinités de son esprit, on se serait créé une langue et une forme à soi, il faudrait se garder de s'y complaire, de s'endormir au bruit des rhythmes et des mots, mais s'élever plus haut vers l'idée, et là chanter le deuil ou la joie, la réalité ou le rêve, la nature ou Dieu, selon ce qu'on aime; se taire, si l'on n'aime rien. »

Excellente leçon : voyons à l'œuvre celui qui la donne. M. Armand Renaud paraît aimer pardessus tout la poésie, et dès lors il la chante bien. C'est à elle qu'est consacrée la première pièce de ses *Pensées tristes*, sous ce titre : *la Divine*, et c'est peut-être la meilleure du livre, la plus simple, la plus vraie, la mieux sentie. Elle est longue, j'en extrais quelques stances :

.... Elle a, pour orner sa tête,
Pour ceindre ses tempes de feu,
Les psaumes que le roi poëte
Sur les harpes offrait à Dieu.

Les Iliades grandioses
Font rivières sur ses habits.
L'Arioste, voilà ses roses,
Et Dante, voilà ses rubis.

Aussi, dans nos heures de joie,
Quand nous en sommes au moment
Où notre ciel d'amour flamboie,
Je la pare Dieu sait comment.

J'enroule un sonnet à sa taille,
Mes hymnes lui font des colliers;
De stances, qu'avec soin je taille,
Je couvre ses bras et ses pieds.

Voilà la poésie, telle que ses rares amants la voient encore, d'un regard fasciné. Mais la foule ne comprend plus le culte qu'ils rendent à cette belle idole, et, le sentiment de leur isolement les poursuivant au milieu de son temple en ruines, l'hymne qu'ils veulent chanter à la déesse se tourne en complainte; les psaumes de David font place aux lamentations de Jérémie, et les poëtes jeunes encore comme M. Renaud, riment, presque malgré eux, des *Pensées tristes*.

5

La décentralisation poétique, ses promesses et ses fruits.
M. G. Ponzio.

Les poëtes peuvent, comme les prosateurs, obtenir pour leurs idées des sympathies que le mérite littéraire de leurs essais ne leur attirerait pas. Ils ont beau défendre en vers une cause plus ou moins populaire avec plus de dévouement

que d'éclat, la critique se laisse désarmer facilement en faveur de l'intention. C'est ainsi que les *Chants du peuple*, de M. J.-G. Ponzio[1], nous sont recommandés par une préface de M. Laurent Pichat, dont la prose vaut mieux que les vers de son protégé. Ils sont aussi recommandés par les chaleureux éloges de M. Victor Hugo, de Garibaldi, etc. Je ferai connaître l'auteur et le livre en citant le sonnet de début, moins médiocre, pour la forme, que le reste du livre dont il marque la tendance généreuse.

LE RÊVE DU POËTE.

Le poëte est du ciel le digne mandataire,
Car, enseigner le bien, est sa tâche ici-bas;
Il est l'espoir du pauvre et l'ami des grabats,
Et ses chants ont pour tous un effet salutaire.

Tant qu'il est de grands maux à calmer sur la terre,
Il doit intervenir dans nos moindres débats,
Et ne doit pas quitter la lyre des combats,
Le Christ de ses vertus l'ayant fait légataire.

La gloire à son foyer ne vient jamais s'asseoir.
Mais d'avoir travaillé pour tous, quand vient le soir,
Il éprouve parfois la joie intérieure;

Et lorsque tant de gens rêvent de plaisirs vains,
Le cœur remplit d'amour et de pensers divins,
Il rêve ce grand mot : « l'humanité meilleure. »

On nous donne les *Chants du peuple* comme un fruit de la décentralisation littéraire. On nous parle de cénacles de poëtes s'établissant à Lyon, à Mâcon et autres provinces. Avouons que les productions poétiques de ces belles contrées ne valent pas encore leurs soieries et leurs vins.

La décentralisation littéraire n'est pas jusqu'ici favorable

1. Nîmes, Clavell-Ballivet et Cie, in-18, 360 p.

à la poésie. Il peut y avoir des poëtes parisiens en province et des poëtes provinciaux à Paris; ainsi M. Soulary, de Lyon, se classera dans le mouvement littéraire parisien; sa poésie n'a aucune prétention locale. Quant aux poëtes provinciaux de Paris, ils sont plus nombreux qu'on ne voudrait, et il est inutile de les nommer. Tout vrai poëte, c'est-à-dire celui qui a l'idée, le sentiment, la forme, ou seulement, dans une large mesure, l'un de ces éléments, n'est ni de Paris, ni de la province; il est Français, il est moderne. Quant à ces centres littéraires, ces foyers de poésie dont quelques villes sont fières, je n'y trouve encore que des prétentions impuissantes et une ambitieuse médiocrité. J'ai là sous la main quelques recueils de fleurs poétiques épanouies dans les provinces de France qui ont le plus de soleil. Il est étrange combien cette végétation est misérable, et je ne trouverais que des vers de mirliton à citer dans toute cette poésie de clocher. Il y aurait une curieuse étude générale à faire de l'influence immédiate de la décentralisation sur la poésie.

6

Les citations des poëtes dans l'*Année littéraire*. MM. Sully-Prudhomme, E. Lemerle, L. Goujon, A. Lefèvre.

J'ai traité assez souvent les questions générales de poétique et d'esthétique à propos de recueils de vers, signés de noms nouveaux et de noms connus, pour qu'on ne me reproche pas de reculer devant l'exposition de mes idées personnelles sur les conditions du développement de la poésie aux diverses périodes de l'histoire et sur les causes de ses défaillances à notre époque. Je dois éviter les redites et ne pas reprendre de haut des discussions qui emportent plus ou moins la critique dans les nuages, quand les livres qui en

seraient le prétexte nous retiennent souvent si lourdement sur la terre. Ce que j'aimerais à offrir de préférence à mes lecteurs, ce seraient des échantillons de poésie gracieuse ou forte, des citations de bons vers, qu'on trouverait ou qu'on relirait avec plaisir dans ce recueil, si on les avait lus dans le livre de l'auteur. *L'Année littéraire* gagnerait sans doute beaucoup à servir d'écrin à une collection de perles, et les perles elles-mêmes n'y perdraient pas : ce serait une lumière de plus jetée sur de belles choses naturellement avides du grand jour.

Il pourrait même se faire que de charmantes petites pièces, après avoir passé inaperçues dans leur recueil natal, fussent très-remarquées dans la modeste exhibition annuelle que leur offre notre volume. Cela est arrivé plus d'une fois, et l'on a vu certains extraits de *l'Année littéraire* faire le tour des journaux et des revues. Nous avons été heureux de procurer, l'année dernière, cette bonne fortune à un écrivain qui avait assez de réputation pour se passer du concours de notre publicité, au gracieux Saintine. Sa petite pièce de vers, *la Prise de Ptolémaïs*, était restée perdue dans les rêveries en prose de *la Seconde Vie* : citée une première fois par *l'Année littéraire*, cette charmante bluette a été reproduite par des critiques qui voulurent bien nous savoir gré de la leur avoir signalée.

Eh! bien, faisons donc des citations. La chose est commode à dire; mais le choix est difficile à faire. Et ce n'est pas l'embarras des richesses qui nous arrête. J'ai sous la main un certain nombre de volumes de pièces détachées et je n'ai pas de raison de croire que ce soient les plus pauvres qui m'arrivent de préférence; combien pourrais-je en extraire de compositions faites pour charmer le cœur ou l'esprit? Il est vrai qu'il me reste la ressource de présenter celles que je choisis, sinon comme des modèles, au moins comme des échantillons.

Parmi les pièces les plus courtes, j'aime celles qui, sous

une forme pure, enferment une idée, un sentiment. A ce titre, j'en reproduis volontiers une, que jemprunte au recueil de *Stances et poëmes* de M. Sully-Prudhomme[1].

LES STATUES.

Je revenais du Louvre hier.
J'avais parcouru les portiques
Où le chœur des Vénus antiques
Se range gracieux et fier.

A ces marbres, divins fossiles,
Délices de l'œil étonné,
Je trouvais bon qu'il fût donné
Des palais de rois pour asiles.

Comme j'allais extasié,
Vint à passer une pauvresse;
Son regard troubla mon ivresse
Et m'emplit l'âme de pitié.

Ah! m'écriai-je, qu'elle est pâle
Et triste, et que ses traits sont beaux!
Sa robe étroite est en lambeaux;
Elle croise avec soin son châle.

Elle est nu-tête; ses cheveux,
Mal noués, épars derrière elle,
Forment leur onde naturelle;
Le miroir n'a pas souci d'eux.

Des piqûres de son aiguille
Elle a le bout du doigt tout noir;
Et ses yeux au travail du soir
Se sont affaiblis.... Pauvre fille!

Hélas! tu n'as ni feu ni lieu:
Pleure et mendie au coin des rues!
Nos palais sont pour les statues,
Et tu sors de la main de Dieu.

1. Faure, in-18.

Ta beauté n'aura point de temple;
On te marchandera ton corps :
La forme sans âme aux yeux morts
Seule est digne qu'on la contemple.

Dispute aux avares ton pain
Et la laine dont tu te couvres;
Les femmes de pierre ont des Louvres,
Les vivantes meurent de faim.

Ce que j'ai dit, en vile prose, de l'utilité des citations dans un livre comme l'*Année littéraire*, on me l'écrit en vers.

Dans ce jardin où tant de fleurs,
Par vos soins actifs recueillies,
Font briller leurs mille couleurs,
Que les miennes soient accueillies....

Telle est la requête que m'adresse l'auteur des *Loisirs d'un aveugle*[1]. M. E. Lemerle, de la Martinique, ancien magistrat. Je regrette, sur la foi du titre, la malheureuse infirmité qui attriste la retraite studieuse de l'auteur; mais on peut être aveugle et faire de bons vers, témoin Homère; on peut même, lorsqu'on ne voit plus, admirablement décrire les sites qu'on a vu jadis, et c'est dans cette conviction sans doute que M. Lemerle, revenu de la Martinique, chante une foule de pays lointains : les Antilles, Cuba, Panama, le Niagara, l'Océanie, le mont Himalaya. Cependant ce n'est pas par le coloris et la verve qu'il brille : il paraît mettre l'idée au-dessus de la forme et demande volontiers ses inspirations au sentiment chrétien. On en jugera par l'ode suivante sur Pompéi, où il a mis en rhythme sonore les révélations des fouilles récentes exécutées dans cette antique cité ensevelie et conservée jusqu'à nous par la mort même.

1. E. Maillet, in-18, 248 p.

POMPÉI.

Quand du volcan l'on vit descendre
Le feu sur le sol envahi,
Et qu'un vaste manteau de cendre
Se répandit sur Pompéi,
Oh! dans cette nuit émouvante,
Quelle dût être l'épouvante
Du peuple en sursaut réveillé!
La foule qui se précipite,
Cherche son salut dans la fuite;
Mais chacun tombe foudroyé.

Puis, sous le linceul qui la couvre,
La ville dort dix-huit cents ans,
Jusqu'à ce que la terre s'ouvre
Et mette à nu ses monuments.
Ainsi, dans cette nécropole
Dont Rome fut la métropole,
L'œuvre de l'homme, encor debout,
Montre tout ce que le temps mine
Préservé contre la ruine
Par la tombe où tout se dissout.

. . . .

Ici du char on voit l'empreinte
Sur la dalle du grand chemin;
Plus loin c'est une fresque peinte
Dans une salle de festin.
Le bois est préparé dans l'âtre;
Près d'une baignoire d'albâtre
Le lit sollicite au repos.
Voici l'arme au mur appendue,
La lampe aux plafonds suspendue
Et les papyrus en rouleaux.

Tandis que chez le statuaire
Vingt chefs-d'œuvre sont retrouvés,
Dans la cendre, horrible suaire,
On voit des traits humains gravés.

Spectacle étrange, fantastique!
Le fléau, dans cet art plastique,
Avec l'homme lutte d'efforts,
Et les formes sont reproduites
Par le feu qui les a détruites
Quand elles revêtaient des corps.

O merveilleuse renaissance
D'une curieuse cité
Qui révèle à notre science
L'ancien monde ressuscité!
Mais ce foyer du paganisme
Connût-il le christianisme
Si près encor de son berceau?
Oui, dans un temple de Minerve,
Un crucifix d'or se conserve,
Symbole du monde nouveau.

Sans doute, en ce danger suprême,
Dans le temple réfugié,
Un chrétien au visage blême
Priait le Dieu crucifié.
D'autres invoquaient la déesse
Qui présidait à la sagesse....
Dix-huit siècles sont écoulés :
La croix seule aujourd'hui subsiste,
Et Pompéi, désert et triste,
Songe aux dieux qui s'en sont allés.

C'est ainsi que l'ancien magistrat, aveugle et poëte, jette dans un rhythme vieilli des souvenirs où le regret du passé tient plus de place que l'aspiration vers l'avenir.

M. André Lefèvre est un des poëtes qui gagnent à être cités; c'est par des extraits que nous avons déjà fait connaître les qualités révélées dans son premier recueil la *Flûte de Pan*. Nous voudrions traiter de même son dernier volume la *Lyre intime* composée de poëmes et de dédicaces. Les poëmes sont un peu longs pour être reproduits et ne peuvent guère se juger sur des fragments. Nous nous bor-

nerons à quelques strophes de la dédicace de l'un d'eux à M. Sainte-Beuve. La critique en accueillant les jeunes talents ne fait pas toujours des ingrats.

Vous daigniez sourire à ma muse,
Quand, sous les bois, au fond des eaux,
Pour rhythmer la rumeur diffuse,
Pan lui confiait ses roseaux.
Nymphe ardente et chaste prêtresse,
Dryade ensemble et druidesse,
Tantôt elle chantait l'ivresse,
Des fleurs que visite le vent,
Et tantôt son oreille austère,
Épiant l'éternel mystère,
Entendait le sein de la terre,
Palpiter comme un cœur vivant.

Aujourd'hui ma muse recueille,
Les bruits de l'humaine forêt,
Où chaque esprit est une feuille
Que tourmente un souffle secret,
Mais la mélodie est la même,
Tout vit, tout désire et tout aime;
Le désir est la loi suprême
Partout dévoilée aux penseurs,
L'amour, attraction féconde,
Commande à l'homme ainsi qu'au monde,
De par cette unité profonde,
Ma FLUTE et ma LYRE sont sœurs.

. . . .

En vous rien qui sente la secte,
Le dédain, des libres esprits,
Ni cette gravité suspecte,
Qui prétend avoir tout appris.
Moraliste sans être apôtre,
Philosophe, artiste, et rien autre,
Toute voie ouverte est la vôtre,
Et sollicite votre essor;
Même en des régions nouvelles,
Vous trouvez encor les fleurs belles.

Si l'abeille attique a des ailes,
C'est pour accroître son trésor.

. . . .

L'artiste qui marche et qui pense
Avec son temps, ne vieillit pas;
Et c'est là votre récompense.
L'instinct du jour guide vos pas;
Toujours tourné vers la lumière,
Vous laissez gémir en arrière
Ceux qui défendent leur ornière
Contre les oiseaux du réveil;
Heureux, vous qui vîtes éclore,
Un jour dont l'éclat dure encore,
Si notre vague et pâle aurore
Égalait votre ancien soleil.

La *Lyre intime* justifie pourtant moins complétement que la *Flûte de Pan* la déclaration de principes que l'auteur reprend dans sa préface et développe une fois de plus. « Pas de salut dans l'art sans la forme, sans l'alliance mesurée du contour et de la couleur; la poésie est une peinture qui marche, peinture du monde intérieur comme du monde visible. »

7

Les citations des poëtes (suite), MM. D. Bernard, J.-M. Jouffroy, L. Ratisbonne, E. Manuel.

C'est aussi par une citation que je veux montrer sans discussions superflues, comment les genres savamment ou naïvement artificiels de nos anciens siècles poétiques, sont aujourd'hui en faveur. Le sonnet surtout a été cultivé. Il forme à lui seul des volumes et s'affiche en grosses lettres sur leurs couvertures. Un genre plus rare, le virelai en fera-t-il autant? Il s'est hasardé quelquefois dans nos journaux littéraires. Aujourd'hui, mêlé à des sonnets et à quelques

rhythmes plus libres, il fournit le titre de tout un recueil de poésies, *les Virelais* de M. Daniel Bernard[1]. Un échantillon rappellera ce genre vieillot à ceux qui l'ont oublié et suffira pour faire connaître l'auteur.

LE CONCERT RIDICULE.

Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux! — comme un début de poëme épique!
Elle estropiait un air. — Le serin
En cage, sifflait cet air magnifique.
Le serin était, de la République,
Le plus furieux et le plus chagrin.
Car il entendait, le soir, le matin,
En russe, en anglais, en grec, en latin,
Cet air où l'ennui donnait la réplique!
Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux! — Comme un début de poëme épique!

Je la regardais tandis que sa main
Traduisait la note hiéroglyphique.
L'ivoire était jaune — et la mécanique
Fatiguée, hélas! restait en chemin.
« — Demain, dit la belle au chant inhumain,
Vous m'écouterez de nouveau. — « Demain,
J'attends un parent venu d'Amérique. »

Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux! — comme un début de poëme épique!

Comme je bâillais, elle dit : — « Voisin,
Vous êtes, ce soir, d'humeur prosaïque.
Ma romance est-elle un soporifique?
Vous êtes aussi galant qu'un cousin. »
Et moi, déroulant un œil assassin :
« — C'est, mademoiselle, au fond de mon sein,
Que chante la voix de votre musique! »

Elle était assise au vieux clavecin,
Vieux! — comme un début de poëme épique.

Nous n'attachons pas à ces tours de force de rimes plus

1. Dentu, in-18.

d'importance qu'il ne convient. Ce sont des amusements poétiques qui ont leur prix pour ceux qui s'intéressent aux choses de l'archéologie littéraire.

Je donnerai volontiers l'hospitalité de mon livre à un poëte mort jeune et inconnu, mais dont les pages intimes recueillies par des mains amies, témoignent de dispositions heureuses et heureusement cultivées. Voici en quels termes M. Évariste Bavoux annonce, dans *le Moniteur*[1] la publication des *Poëmes de J.-M. Jouffroy*, par M. Gohier?

« Un jeune homme, Jean-Marie Jouffroy, doté par ses père et mère de quelque fortune, et par le ciel du don de la poésie, épouse la femme qu'il aime ; chante ses amours légitimes ; c'est le chant du cygne. Il meurt à trente-deux ans, laissant quelques feuillets, à peine colligés, de vers mélodieux, tendres, philosophiques, que la main pieuse d'un ami recueille et livre à la publicité.

« Tel est tout ce poëme, simple et touchant, empreint des aspirations les plus saintes de la nature humaine : la poésie, l'amour, l'amitié, le sentiment du devoir; et pour couronne, une mort prématurée. »

Ces hommages funéraires, pour ainsi dire, d'une plume amie ne sont pas la seule recommandation des *Poëmes* de J.-M. Jouffroy. Des citations nous permettent d'apprécier nous-même le poëte. J'en détache une qui montre le sentiment de la nature uni aux impressions profondes de l'amour.

Coteaux, ravins profonds, taillis, forêts ombreuses,
Dont j'ai foulé parfois les routes sinueuses,
Déjà sur vous l'automne abaisse un dôme obscur.
La cime des grands bois de brumes s'est drapée,
Et de l'onde, qu'un soir ma rame avait frappée,
Se ride et se ternit l'azur.

1. 22 Décembre 1865.
2. Didier et Cie, in-18.

Les brises ont fait place à de froides haleines;
L'aloüette aux corbeaux abandonne les plaines.
Plus d'insectes sous l'herbe et d'étoiles aux cieux.
Jouet d'un vent glacé, sans rayon qui l'essuie,
La feuille, qu'a rouillée une incessaute pluie,
Se heurte et roule au pied des murs silencieux.

. . . .

Mais j'oublie aujourd'hui tes brises, tes étoiles,
Les fleurs, riches joyaux dont tu couvres tes voiles,
Ta voix même qu'hier j'écoutais à genoux!
Retiens ou fais couler le flot de ta richesse,
Que Mai pare ton front ou qu'Octobre le blesse,
Il ne m'importe plus!... Mon cœur depuis un jour
Cesse de refléter ta langueur et ta joie :
Dans la sphère où ma vie à présent se déploie,
Nature! ton soleil pâlit devant l'amour.
J'aime! Elle est tout pour moi, fleurs, ombre, étoile et brise,
Mon âme rajeunie à la sienne est soumise;
Où s'éteint son regard finit mon horizon...

Aux différentes pièces de vers que j'ai vues de J.-M. Jouffroy, j'aurais deviné, sans que M. Ev. Bavoux en insinuât l'aveu, qu'il n'a peut-être pas « toujours assez de force, d'énergie, de grandeur; » mais je crois volontiers « qu'il a habituellement une adorable grâce, une exquise sensibilité. » Originaire, par son père, des montagnes du Jura, le jeune poëte était peut-être, par le sang, de la famille du philosophe Théodore Jouffroy; mais il n'avait pas été troublé, comme ce dernier, par le sentiment des problèmes philosophiques : autrement, les nobles et parfois douloureuses inquiétudes de la destinée humaine auraient ouvert à sa poésie des horizons plus vastes et donné à sa voix un accent plus profond.

Je regrette de n'avoir que quelques vers à citer d'un poëte dont j'ai eu le malheur de ne pas goûter les œuvres et les traductions autant que l'Académie française, qui les a maintes fois couronnées. M. de Ratisbonne a publié, cette

année, un recueil de poésies les *Figures jeunes*[1] dont les journaux ont donné divers extraits. La plupart ont consacré à l'auteur ces articles aux formes louangeuses où la critique se glisse discrètement, à moitié dissimulée par l'éloge. On a remarqué dans ce recueil *la Source*, fantaisie poétique d'après le tableau si populaire de M. Ingres, et *la Valseuse*, souvenir de Schiller.

Lorsque Dieu les lança dans les airs dispersés,
Aux mondes ses enfants, il dit ce mot : Valsez.
De ce jour tout valsa dans la vie infinie,
Depuis le soleil d'or sur son axe vermeil,
Jusqu'au grain de poussière en un fil de soleil.

On retrouve dans les *Figures jeunes*, beaucoup de réminiscences des poëtes étrangers, et ce n'est pas la plus mauvaise part du bagage poétique de M. Ratisbonne. Ici, comme dans la *Comédie enfantine*, l'absence de la note virile se fait regretter. « Le trait dominant de M. Ratisbonne, dit, par euphémisme peut-être, M. Challemel-Lacour, c'est la bonté[2], et il ajoute avec non moins d'euphémisme : « Poésie de famille dont l'écueil est l'excès d'ingénuité. » Ai-je dit autre chose ?

Je terminerai ce chapitre où la citation domine par des extraits des *Pages intimes* de M. Eugène Manuel[3]. Quoiqu'elles soient un livre de début, elles ne sont pourtant pas inconnues de nos lecteurs. Quelques pièces détachées ont été insérées, il y a trois ans, sous ce même titre dans la *Revue des Deux-Mondes*, et elles nous avaient paru dignes

1. Michel Lévy, in-18.

2. Voy. *le Temps* du 31 octobre 1865. — Il faut lire dans deux livraisons consécutives de la *Revue contemporaine* le double compte rendu consacré à l'auteur des *Figures jeunes* par un spirituel et sincère critique, M. A. Claveau. On jugera combien il est difficile de satisfaire les poëtes en matière d'éloges.

3. Michel Lévy, in-18, IV-244 pages.

d'être recueillies, pour leur grâce simple et vraie. L'auteur les a reproduites, avec beaucoup de pièces nouvelles, dans un de ces charmants volumes, où, de nos jours, la poésie reçoit de l'art typographique un relief de plus. Les vers de M. Eugène Manuel sont de ceux qu'on peut se dispenser de louer, en se donnant le plaisir de les citer. Quelle plus délicate introduction que ce premier sonnet adressé au lecteur et qui, si j'en crois les indiscrets, devait porter et donner au volume le titre de la *Source cachée*.

Sous la mousse et sous les roseaux,
L'avez parfois rencontrée,
La petite source ignorée,
Connue à peine des oiseaux?

De ses invisibles réseaux,
Nul ne suit la trame azurée,
Nul ne s'informe où vont ses eaux
Dans la forêt désaltérée.

Longtemps elle court sans dessein;
Un jour, on lui creuse un bassin:
Lecteurs vous achevez l'histoire!

A travers bois, ma source fuit,
Elle est humble et fait peu de bruit;
Mais elle est pure, on y peut boire.

J'avais craint d'après les extraits déjà publiés des *Pages intimes*, que la grâce, la sensibilité tournant à la mélancolie, ne produisissent de la monotonie dans un recueil d'une certaine étendue. Cette crainte était mal fondée : les *Pages intimes* ne manquent pas de variété; l'idée se fait jour à côté du sentiment et au besoin arrive à la force et à l'éclat. L'auteur se montre au complet dans la pièce suivante. Elle est un peu longue peut-être, mais son originalité nous excusera de l'avoir reproduite.

L'AVEUGLE.

Sur un des ponts de la Cité,
Où coule à flots la foule active,
Est assis, hiver comme été,
Un vieillard à mine chétive.

Je l'aperçois sur mon chemin,
Par le vent, la pluie ou la neige :
Un flageolet est dans sa main ;
Un auvent de cuir le protége.

Il est aveugle : son regard,
Scellé sous ses paupières closes,
N'a plus même rien de hagard
A promener sur toutes choses.

Son âme est, comme en un tombeau,
Dans des profondeurs enfouie ;
Jamais par la splendeur du beau
Sa face ne fut éblouie.

L'enfant qui s'arrête à le voir
A son soleil ne fait point d'ombre ;
Pour lui, le monde c'est du noir,
Comme au naufragé la mer sombre.

Ni reflet vague, ni lueur :
A fond de cale est sa pensée ;
Rien que le jour intérieur
Pour éclairer la traversée !

Impassible, sous son abri,
Il promène ses longs doigts maigres,
Et de loin son air favori
M'arrive à l'oreille en sons aigres.

Cet air autrefois m'a bercé :
La simplicité m'en est chère ;
Mais qu'il est triste, ainsi faussé !
C'est : « Que ne suis-je la fougère ! »

Pauvre vieillard, aveugle-né,
Comprends-tu ta chanson naïve,

Toi dont jamais l'œil étonné
N'a vu forêt, campagne ou rive?

« Que ne suis-je!... » Ah! tu ferais mieux
D'être le brin d'herbe qui pousse,
Ou bien l'insecte au vol joyeux
Qui vient s'ébattre sur la mousse!

Pour toi, la nature est un mot
Plein de promesse et de mystère :
L'ombre et la nuit, voilà ton lot.
Dans ta prison, dors solitaire!

Parfois ton aspect m'a rempli
D'inquiétude et d'épouvante;
Je n'ai pu te couvrir d'oubli,
Sphinx de chair, énigme vivante!

Sur ce pont j'ai passé souvent
Depuis ma lointaine jeunesse,
Hâtant le pas ou bien rêvant,
Dans la joie ou dans la tristesse.

J'y passai, fier de mes vingt ans,
Qui me parlaient d'indépendance,
Jours de folie, heureux instants,
Qui me font sourire à distance!

J'y passai le jour où la mort,
Ami, dans mon cœur fit un vide,
Quand je suivais avec effort
Ce char qui t'emportait livide!

J'y passai le jour où, frappé
Par l'abandon d'une infidèle,
J'effeuillai, sombre et détrompé,
Cette fleur qui me parlait d'elle!

J'y passai quand la liberté
Secoua mon indifférence,
Quand chaque jour eut emporté
Un lambeau de notre espérance :

Quand Paris pleurait ses enfants,
Quand les pavés, à peine en place,

Montraient aux frères triomphants
Le sang dont ils gardaient la trace ;

Quand je vis mendier au loin
Ces proscrits jouant aux apôtres,
Et sous mes yeux, morne témoin,
Monter les uns, tomber les autres !

J'y passai lorsque, dans mon cœur
Le doute amer venant à naître,
D'un premier sourire moqueur
J'insultai l'homme, et Dieu peut-être !

Et j'ai trouvé toujours assis
Contre le parapet de pierre
L'aveugle au sourire indécis,
Le prisonnier de sa paupière.

Sans un tremblement dans le son,
Sans un effort sur le visage,
Il jouait sa même chanson,
Faussant l'air au même passage.

Plaisirs ou larmes, passions,
Tout ce qui ravit ou torture,
Rumeurs des révolutions,
Démagogie ou dictature :

Qu'importe à lui ce qui déplaît
Ou rit à la foule légère !
Il rêve, et puis son flageolet
Dit : « Que ne suis-je la fougère ! »

M. Manuel termine son recueil des *Pages intimes* par une petite pièce charmante intitulée *la Curieuse* et dont voici la dernière stance.

L'oubli vient ; l'heure est prochaine :
Les vers s'en vont cheminant
Aux parapets de la Seine
Dans un an !

Nous espérons bien que ses vers n'iront pas de sitôt à ce dernier asile des muses en désarroi, et quand, par hasard,

des recueils comme le sien, s'y égarent, ils trouvent bientôt des mains sympathiques pour les y recueillir.

8

Dernier mot pour rire. La « poétoration » universelle. M. Gagne.

Notre poésie, qui n'est pourtant pas trop sérieuse, a encore des intermèdes pour s'égayer. C'est M. Gagne, qui, avec de grands airs prophétiques, vient de temps en temps la mettre en joie. L'auteur de *l'Unitéide*, en douze chants et soixante actes, du *Calvaire des Rois*, régi-tragédie, formidable [1], » a lancé encore, de son Sinaï poëtique, un ouvrage, le *Congrès sauveur* qu'il qualifie agréablement de « Saluteïde ou poëme-opéra de salut de l'avenir. » Le frontispice est des plus curieux; il se compose d'une haute pyramide surmontée d'une croix et remplie de vers qui vont en s'allongeant du sommet à la base, depuis le monosyllabique, jusqu'à l'alexandrin, élargi lui-même successivement par les combinaisons typographiques.

Gloire,
Victoire,
Au Congrès
Du saint Progrès,
Gloire au roi du monde,
. . . .
La constitution remplit de tout trésor
L'autel du monde où luit la pyramide d'or.

Dans le *Congrès sauveur* figurent et parlent les grands personnages du temps. Il y a vingt-quatre chants-actes dont le premier est le discours impérial devant les Chambres. Les chants-actes suivants sont des tournois oratoires entre

1. Voy. tome VI de *l'Année littéraire*, page 40-41.

les sénateurs, le marquis de Boissy, le général Gémeau, de la Guerronnière, le ministre Rouher, le cardinal Donnet, Michel Chevalier, etc., etc.; puis des batailles à la Chambre des députés où sont reprises, en vers sonores, les discussions sur l'adresse, sur l'instruction, sur les élections, sur la presse, sur la Pologne. Trois chants-actes représentent les conseils des rois et traduisent les discours, messages et autres actes officiels des têtes couronnées. Enfin, « après le chœur universel de la pyramide du monde, » viennent « le triomphe de l'archi-pontife et de l'archi-monarque et l'apothéose du monde, » avec « *poëtoration* du chœur universel des voix de la Fraternité, etc., et *triomphanto* à grand orchestre. » Et tout se termine, dans le vingt-quatrième chant-acte ou *Place à Dieu*, par un « épilogue à réveil du congrès et une péroraison fulminante à réveil du *poëte orateur*. »

Place à Dieu, place à Dieu qui soutient notre élan,
Place à Dieu, place à Dieu qui réveille Satan !

On dit que les *poëtorations* de M. Gagne commencent à être recherchées par les collectionneurs; je le crois volontiers, et dans quelques années, elles auront du prix pour les bibliophiles.

Il n'y a pas un petit événement qui ne soit, pour M. Gagne, prétexte à poëme épique ou tout au moins à embryon de poëme épique. La grève des cochers, l'été dernier, lui inspire *la Grèvéide*, « drame *grévicide universel en cinq éclats, avec chœurs de diables et d'hommes*, joué sur tous les théâtres du monde, précédé d'une préface de salut et d'une épilogue d'amnistie. »

La grèvéide sauve, en tout temps en tout lieu,
Les peuples qui sont tous en grève contre Dieu.

Quelques semaines plus tard, la brochure de M. Dupin, sur le luxe effréné des femmes, inspire à M. Gagne *les Deux luxes*, ou *Luxéide*, « drame prostitutionicide et luxicide

en trois éclats. » Dans cette poétoration contre le luxe universel, il y a une assez curieuse épigramme contre le moraliste sénateur qui a attaché le grelot.

En acceptant d'un coup, deux places argentines
Dupin s'est tout couvert d'immenses crinolines,
De robes, de bonnets, et d'habits galonnés
Dont le luxe éblouit les luxes couronnés.

Cette même année, au *Supplice d'une femme* de MM. Émile de Girardin et Alexandre Dumas fils, M. Gagne avait répondu par le *Supplice d'un mari*, où il montrait « comment l'époux en grève contre l'amour légitime commence par abolir son adultère pour que la femme abolisse le sien. » Plus tard encore, au moment où les nouveaux journaux littéraires du soir se mirent à fourmiller, M. Gagne opposa au *Soleil* de M. Millaud, son *Archi-Soleil* dont il fut à lui seul l'éditeur, le rédacteur, l'administrateur, et, dit-on, le porteur.

Craignant d'être traité d'ambitieux, M. Gagne déclare, en vers et en prose, que « son but est seulement de cirer l'esprit du monde, crotté du plus infernal crétinisme. »

Pour toute ambition, dans l'amour qui m'inonde,
J'aspire à devenir le décrotteur du monde.

Mais en voilà assez et plus qu'il n'en faut sur M. Gagne, poëte. Je promets de n'y pas revenir de longtemps; cependant je ne puis résister à l'envie de le faire connaître comme prosateur en reproduisant une lettre adressée par lui au directeur d'un petit journal du soir.

A monsieur le directeur du journal LES NOUVELLES.

L'archithéâtre plein de paroles fécondes
Est l'unique salut des lettres moribondes!

Monsieur,

Dans les intéressantes *Nouvelles* du 6, vous dites, spirituellement, que je suis l'auteur anonyme de l'*Archiadultéricide* que

le théâtre du Gymnase répète; je ne sais pas, monsieur, si, dans un moment de rêve, j'ai porté un pareil drame à M. Montigny, mais ce que je sais positivement, c'est que le Gymnase est un des quatorze théâtres de Paris où j'ai porté le *Supplice d'un mari*, les *Deux luxes*, la *Grèvéide* et autres drames ou *tableaux, éclats et éclairs* que, dans mes lettres d'accompagnement, je déclarais *donner* aux directeurs en leur offrant de jouer moi-même une douzaine de rôles. Je renouvelle mon offre généreuse aujourd'hui, et j'engage tous les directeurs à faire appel aux poëtes et prosateurs pour qu'ils viennent eux-mêmes déclamer ou *poëtorer* les passages choisis de leurs œuvres sur les diverses scènes, sous le titre de l'ARCHITHÉATRE. C'est le seul moyen de faire des *expositions littéraires* et de sauver les théâtres et les lettres à l'agonie. J'offre de *poëtorer* des tirades des *femmes-muses* que j'avais réunies il y a quelques années, au nombre de neuf, dans un congrès littéraire, de manière à être absolument comme Apollon au milieu des neuf Muses! J'ai étudié toute ma vie l'art oratoire, j'ai joué plusieurs grands rôles, et je ne crains pas de me proclamer l'*architalma-Gagne* du monde!

Je crois, monsieur, que les théâtres feraient fort bien d'accepter mes propositions et de ne jouer que mes pièces et poëmes dramatiques; *l'Unitéide* en 12 chants et 60 actes, le *Calvaire des rois*, régi-tragédie formidable, le *Congrès sauveur*, *salutéide* ou poëme opéra de salut en 24 chants, et autres œuvres, peuvent fournir des tragédies, des drames, des comédies de premier ordre à tous les théâtres pendant des années, et cela ne coûterait rien et je jouerais supérieurement plus de cinquante rôles! Je vous prie, monsieur, de faire goûter et agréer ces immenses avantages à messieurs les directeurs et à tous les gens de lettres.

J'ose espérer, monsieur, qu'en vertu de la bienveillance et du droit de réponse, vous voudrez bien insérer, dans les spirituelles *Nouvelles*, cette lettre, qui a un but très-glorieux pour tout le monde! Je vous en conserverai une reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Qu'on n'accuse plus maintenant notre époque d'indigence en fait de poésie, ni les lettres d'indifférence pour la moralisation et le salut du monde!

ROMAN.

I

Nombre et variété des formes du roman contemporain.

J'ai déjà eu occasion de dire, et plutôt plusieurs fois qu'une, que le genre littéraire favori de ce temps, c'est le roman. Il y a des romans de toutes sortes, comme des almanachs : romans d'intrigue et d'aventures, romans d'amour, romans de cape et d'épée, romans d'histoire et de voyages, romans d'art et de fantaisie, romans de philosophie et de religion, romans d'enseignement et d'éducation. Il y en a pour toutes les classes du public et pour toutes les régions de la société. Il y a le roman populaire, celui du grand monde, celui du demi-monde surtout; il y a celui du salon, du boudoir, de l'alcôve, de l'atelier, du cloître, de la sacristie, du confessionnal même. On met en roman sa vie, celle des autres, ses idées, quand on en a, celles qu'on croit avoir. Par des romans, on soutient des thèses, on les combat; on enseigne, on vulgarise; on scandalise, on édifie; on ébranle et on rassure la société, on en démolit et on en refait tout l'édifice. On se livre, à coups de romans, des duels, des batailles terribles. On met à nu l'envers et l'endroit de toutes les grandes questions du moment.

Ce que le roman perd ou gagne à cette invasion des discussions sociales, philosophiques ou religieuses, je ne puis le redire aussi souvent que l'occasion s'en présente. Car, il

ne s'écoule guère d'années sans que de grosses publications ne viennent appeler la critique littéraire sur les terrains belliqueux où les idées passent avant la forme, les intérêts de parti avant les questions de goût, où les livres ne sont plus que des armes.

Le philosophe peut applaudir à cette transformation des œuvres d'art; l'homme de goût aime mieux les belles pages que les puissants arguments. Le critique d'art préférerait le beau au bien et au vrai, si ces trois immortels compagnons pouvaient ne pas marcher ensemble.

C'est dans le roman surtout que l'on voudrait voir l'art désintéressé, et, il faut en convenir, c'est par l'art seul que le roman peut vivre. La vérité des situations, des caractères et des sentiments fait plus pour cela que l'excellence de la thèse et la justice de la cause défendue. Le mieux, au point de vue de l'art, est qu'il n'y ait ni thèse, ni cause à défendre, ou du moins qu'elles ne se laissent point voir. Les idées philosophiques de Diderot ont nui quelquefois à son merveilleux talent de conteur. Un souffle de passion vraie, une situation bien étudiée ont suffi à l'auteur de *Manon Lescaut* pour faire une œuvre immortelle.

Sous le bénéfice de ces remarques générales et sans les reprendre à propos de chaque cas particulier, nous allons passer en revue non pas tous les romans de l'année 1865, il s'en faut de beaucoup, mais un assez grand nombre d'échantillons et d'assez variés pour donner une idée de toutes les classes qu'embrasse aujourd'hui ce genre trop fécond de production littéraire.

2

Le roman de caractères et de situations. Mme Max Valrey; M. H. Malot.

Malgré l'abondance toujours plus grande des romans de mœurs, et la satiété qu'un genre en ce moment protégé par le mode, est bientôt menacé d'inspirer, on sera toujours séduit par une étude bien faite, où la passion se mêle à l'action dans des proportions suffisantes, où la figure d'un personnage domine le drame, moins par la description du personnage lui-même, que par sa manière d'agir, de penser, de se présenter sur toutes ses faces au spectateur attentif. Les *Confidences d'une puritaine* de Mme Max Valrey[1] sont un exemple de la séduction contagieuse qu'exerce un roman passionné.

Le titre seul m'avait offusqué : je croyais y retrouver comme un écho des *Mémoires* et *Confidences* de toutes sortes qui nous envahissent à qui mieux mieux, depuis qu'il est devenu de mode, dès que l'on tient une plume, de raconter au public, de quelle manière on la tient, et quelle est la qualité du papier sur lequel on la pose. Je ne parle pas des détails dans lesquels veulent bien entrer nos petits messieurs et nos petites dames. J'ai donc été agréablement surpris de voir que le livre de Mme Max Valrey n'était autre chose qu'un roman sans prétentions dans la forme, qu'une suite de notes, d'impressions, de souvenirs fixés au jour le jour par l'héroïne et son histoire. Le cadre est si vieux qu'il m'a paru nouveau, et d'ailleurs l'auteur ne me laissait pas le temps d'en discuter la valeur ou l'opportunité : immédiatement intéressé par le caractère qui s'y développait dès

1. Hachette et Cie, in-18, 281 pages.

les premières pages, je n'ai plus donné mon attention qu'au sujet lui-même.

Une femme jeune encore, restée fille par suite des vices nombreux de son éducation, s'éprend, à la dernière heure, d'un violent amour pour un jeune homme ami de sa famille, qu'elle rencontre aux bains de mer. Elle ne sait rien de son passé et n'en aurait vraisemblablement jamais rien su, sans une circonstance particulière qui éveille en elle une ardente jalousie et lui fait commettre le plus grave des abus de confiance. Elle fouille les papiers d'Ambroise, viole le secret de ses lettres, y trouve de nouveaux aliments pour sa jalousie, et finit, dans son exaspération, par outrager mortellement et trahir sans pudeur celui qu'elle aime.

Sa trahison ne portera pas tout le fruit qu'elle en espérait. La femme qu'aime Ambroise est l'antipode de Clarisse la puritaine. Autant celle-ci est sèche, roide, pédante, sans extérieur, sans charme, sans grâce; autant celle-là est simple, bonne, élégante, femme du monde et du meilleur. Autant Clarisse repousse par sa froideur les prétentions aux sciences abstraites, son esprit mathématique, son goût pour les spéculations vaines; autant Laurence attire par son cœur, sa tendresse exubérante pour tout ce qui souffre, l'infinie délicatesse de ses sentiments, la distinction native de ses manières, la sympathie de sa conversation. Chez l'une une âme ardente, sauvage, est renfermée dans un disgracieux fourreau dont elle s'efforce vainement de percer la rude enveloppe; chez l'autre toutes les grâces de la femme s'épanouissent et se révèlent par un extérieur admirablement fait pour la nature dont il est le cadre. C'est l'étude de cette antithèse constante, les piquants détails qu'elle fournit, qui font tout l'intérêt des *Confidences d'une puritaine*.

Clarisse d'ailleurs ne nous cache rien de ses fureurs concentrées, de ses tortures intimes en présence de sa rivale, en devinant le secret de sa puissante influence sur l'âme d'Ambroise. Se sentir femme par la passion, avoir du cœur

à l'état latent, sans pouvoir le prouver autrement que par des maladresses ; n'être comptée par ses amis les plus chers, par celui-là même qu'elle adore que comme une bonne fille dont les boutades, les caprices, la présence même dans les moments d'épanchement les plus intimes, ne tire point à conséquence ; voir son dévouement inaperçu, et ne recevoir en récompense des mille sacrifices de dignité et d'orgueil qu'elle fait à toute heure, que le témoignage équivoque d'une pitié dédaigneuse ou d'une affectueuse protection : quel plus terrible supplice !

Cette douleur racontée heure par heure par Clarisse elle-même est vraiment touchante, et Mme Max Valrey a su faire parler à cette nouvelle victime de la fatalité le langage qui convient le mieux à sa triste situation. On s'intéresse à cette déshéritée du sort, plus qu'à la grâce, à la beauté de sa rivale, parce qu'elle dit bien la souffrance qu'elle éprouve, et qu'elle souffre mille fois plus qu'elle ne le dit.

M. Hector Malot continue la série de ses études sur les situations douloureuses produites dans la vie par une passion qui semble n'avoir d'autre objet que notre bonheur. Sa seconde partie des *Victimes d'Amour* a pour titre *les Époux*[1]. L'amour sanctionné par la société et la loi a son calvaire, comme l'amour illégal, et nous en arrosons souvent les stations de nos pleurs et de notre sang. La vie est là pour offrir aux peintres des modèles vivants ; la fantaisie peut s'inspirer de la réalité, et l'une et l'autre peuvent contenir des leçons de morale que l'art n'a pas besoin de réduire en formules.

Les Époux de M. Hector Malot ont débuté par toutes les

1. Michel Lévy frères, in-18, 376 pages. — Voyez l'analyse de la première série, *les Amants*, dans le tome II de *l'Année littéraire*, pages 120-125, et celle des *Amours de Jacques* dans le tome III, pages 129-131.

joies et toutes les promesses de l'amour. Mais leur bonheur est détruit par son excès même ; la satiété a produit le dégoût ; l'oisiveté a creusé dans l'âme du mari un vide que la dissipation et la vanité n'ont pu remplir. Là où le travail sérieux, la règle, le devoir ont manqué, le plaisir même s'est évanoui ; la dignité morale a chancelé, les faiblesses ont conduit aux tentations et les tentations aux chutes. L'homme a succombé le premier : il souffre et fait souffrir davantage. Il méconnait la loi du sacrifice enseignée à la femme par l'amour maternel qui succède à l'autre amour. La mère est obligée de se défendre elle-même, pour défendre son enfant contre la dégradation morale qui a frappé le compagnon de sa vie. Elle fuit le foyer où elle avait le droit de trouver le bonheur ; élevée dans l'opulence, elle accepte le travail manuel pour assurer à sa fille du pain, et la mettre à l'abri d'un funeste exemple.

M. Hector Malot fait un tableau saisissant de cette odyssée douloureuse, dont la vie présente plus d'exemples qu'on ne croit. Peut-être en multiplie-t-il arbitrairement les péripéties. Il y a trop d'incidents dans une histoire qui, moins compliquée, serait plus vraie et plus profonde. Il est difficile de concilier les agréments du roman d'aventures avec le mérite des études de mœurs, et c'est à ce dernier genre que l'auteur des *Victimes d'Amour* est prédestiné par ses habitudes d'esprit et la nature de son talent.

3

Romans d'intrigues et d'aventures. MM. E. Berthet et F. Fabre.

Je n'ai plus rien à dire à mes lecteurs sur M. Élie Berthet, sur l'auteur habile des *Catacombes de Paris*, de *la Falaise Sainte-Honorine*, de *la Bête du Gévaudan*, d'*Odilia*, etc., dont *l'Année littéraire* a donné à plusieurs reprises des

analyses détaillées et des appréciations étendues[1]? Le talent de M. Élie Berthet est sûr de lui-même; il connaît le fin du fin de la mise en scène d'un personnage et du développement d'un caractère. Plus n'est besoin de mettre en relief ses qualités; quant à ses défauts ils sont inhérents à sa manière même, et je ne crois pas qu'il ait la prétention de les corriger.

Un de ses derniers livres, *le Juré*[2], est un de ces drames intimes que les écrivains du tempérament de M. Élie Berthet aiment à développer avec toutes les péripéties qu'ils comportent; et la couleur un peu violente de l'auteur des *Catacombes de Paris*, ne messied pas aux tableaux de cette nature. Il s'agit d'un assassinat commis par un noble et riche propriétaire de province dont la responsabilité retombe sur un misérable sabotier son voisin, grâce à des circonstances singulières. Les apparences sont contre le pauvre diable, et c'est le véritable assassin qui est nommé président du jury chargé de le juger. La donnée est dramatique et M. Berthet en tire parti avec un véritable talent. Le portrait des deux principaux personnages mis en présence dans des rôles si différents à la suite du crime dont la justice poursuit la répression, est une page qui donne bien la mesure de ce que peut M. Berthet.

...... Debout entre deux gendarmes, l'accusé François Chéron, assisté de son avocat était présent pour exercer son droit de récusation contre ceux des jurés qu'il ne lui conviendrait pas d'avoir pour juges. Chéron avait pris un certain embonpoint dans la prison, l'ordinaire des détenus étant de beaucoup plus succulent que les galettes de sarrasin et les pommes de terre, dont il avait fait autrefois sa nourriture habituelle. D'ailleurs, la placidité de sa physionomie, même dans ce moment de crise, témoignait que l'inquiétude n'avait pu nuire en rien à l'action de l'oisiveté et d'une meilleure nourriture sur

1. Voir particulièrement tome IV de *l'Année littéraire*, pages 81 et suiv.; tome V, p, 129; tome VI, p. 114.

2. Hachette et Cie, in-18, 350 pages.

sa grossière organisation. Il avait mis une blouse neuve, des souliers et une chemise blanche ; enfin il était rasé de frais et s'était fait beau pour la circonstance. Il regardait toutes choses avec plus de curiosité que de crainte et semblait se demander comment tant de personnages importants pouvaient s'occuper d'aussi peu que lui.

Parmi les jurés qui se pressaient autour de la table, se trouvait M. de la Southière. Il était vêtu avec beaucoup plus de soin qu'à l'ordinaire; ses grandes bottes, son habit à boutons de métal, avaient été remplacés par une redingote et un pantalon noirs. Ce costume sévère faisait ressortir son extrême pâleur et l'altération profonde de ses traits, altération qui n'avait jamais été aussi visible qu'en ce moment. Il évitait de parler et ne paraissait pas entendre les observations oiseuses de certains de ses collègues. Un d'eux l'ayant en quelque sorte obligé de répondre avait été frappé du timbre particulier de sa voix. La Southière, après s'être débarrassé de l'importun, attendit avec d'horribles battements de cœur, les noms que le président allait appeler à mesure qu'ils sortiraient de l'urne. Son nom sortit le premier. Par ce seul fait, M. de la Southière se trouvait chef du jury et ne pouvait manquer d'exercer une grande influence sur ses collègues.

On devine les luttes qui s'ensuivent; M. de la Southière est un homme violent, mais un honnête homme qui ne peut supporter *in extremis* son horrible position. Il finit par écrire la vérité au procureur général. Il s'agit pourtant de l'honneur de sa fille, car l'homme qu'il a tué dans un mouvement d'indignation paternelle, était un séducteur. Heureusement qu'il se trouve là, à point nommé, un amoureux pour le bon motif qui est trop heureux d'épouser la cause et d'obtenir la main de la jolie Palmyre, et après les horribles péripéties du drame, après l'acquittement de M. de la Southière, tout finit en idylle comme il convenait à un roman de bonne maison.

Aux études de mœurs cléricales que nous a données jusqu'aujourd'hui M. Ferdinand Fabre succède un roman plus mâle, où la passion se révèle avec une violence inaccoutu-

mée. Dans *Mademoiselle de Malavieille*[1], l'auteur des *Courbezon* et de *Julien Savignac* n'a pas adouci, cette fois, comme de coutume, les traits de son esquisse. Les deux figures principales sont fortement accusées, et d'ailleurs avec leur physionomie étrange, il était impossible qu'il en fût autrement.

Guerreros, le héros du roman de M. Fabre, est un émigré espagnol, dévoué à la cause de don Carlos, qui, après avoir combattu vaillamment pour la défense des droits de son roi légitime, l'a suivi dans son exil et cache un grand nom sous le costume et la profession d'un rustique tondeur de moutons. Mlle de Malavieille, fille d'un paysan enrichi qui a épousé la dernière descendante d'une noble famille, procède des deux races qui lui ont donné la vie. Fière, hautaine, ambitieuse comme sa mère, elle a, comme son père, un esprit droit, une volonté énergique, et ce courage entreprenant et frondeur qui sent le vilain d'une lieue. On a voulu la marier à un bourgeois du pays, et tout un monde de bas intrigants, d'entremetteurs intéressés s'agite autour d'elle. Cependant, elle aime Guerreros et, sans s'en douter, elle est aimée de lui. Mais le tondeur de moutons, naguère encore duc de Barraméda, n'ose avouer son amour. C'est à peine s'il sait se placer à temps entre celle qu'il adore et les ennemis qui menacent son repos. N'a-t-il pas promis au roi Charles V de ne pas se marier sans son consentement, et de rester à tout jamais le fidèle soldat de la légitimité espagnole? — Charles V, en exigeant un tel serment, a compté sans la jeunesse et l'amour, sans la volonté persévérante de Cyprienne, qui finit par se sentir aimée, et qui, avec son énergie habituelle, pousse à bout le méfiant hidalgo. Une tentative d'assassinat sur la personne de Guerreros, par les amis et alliés du bourgeois qui devait épouser Cyprienne, augmente encore l'intérêt

1. Hachette et Cie in-18, 406 pages.

qu'elle porte à notre héros. Elle soigne la blessure du chevaleresque jeune homme, et lui arrache enfin le mot des dieux et des hommes : Je t'aime! qui termine tous les romans, et qui, dans le livre de M. Ferdinand Fabre, se fait bien attendre.

Cette lenteur vient du caractère presque farouche du duc de Barraméda, qui n'a jamais connu que le devoir, et pour lequel la fidélité au prince légitime a tenu lieu de tout autre sentiment. Cette mise en scène et ce panégyrique d'un soldat du droit divin est plus près qu'on ne le pense des études cléricales que nous a données précédemment M. Ferdinand Fabre. Il y a dans tous les romans comme un parfum d'héroïsme monarchique et catholique qui trahit, malgré qu'il en ait, l'auteur de *Julien Savignac*. On sent, derrière l'habile romancier qui nous captive, un défenseur quand même du sacerdoce et du droit divin, qui dissimule sa thèse sous les précautions oratoires, et qui la nôie dans les détails d'une analyse fine et attachante. Le style lui-même se ressent de ces préoccupations, en s'obscurcissant de réticences et d'allusions, ou en revêtant une certaine roideur dogmatique. Voici un échantillon d'un des meilleurs chapitres du livre.

« Mlle Cabrol de Malavieille avait vingt ans environ ; elle était blonde, plutôt petite que grande. Ce n'était pas la beauté gracieuse, fine, délicate. N'eût été le front, dont le dessin énergique attestait une singulière puissance de volonté, à la considérer dans son miroir, on eût cru voir un joli pastel de Latour appendu dans un panneau de boiseries contournées. Deux petites mouches, posées, l'une au coin de l'œil droit, l'autre un peu au-dessus de la lèvre supérieure, achevaient la ressemblance du visage de Cyprienne avec les mignons portraits du siècle dernier. Son nez était d'une forme exquise : C'était tout à fait le nez légèrement renflé de sa mère, le nez hautain des Malavieille. Ses yeux, à reflets changeants comme les vagues de la mer, sombres ou d'un vert profond, selon des jeux de la lumière, étaient grands, doux, et avaient cette

expression divinement farouche de la pudeur facilement alarmée que la peinture cherche encore à traduire. La bouche s'entr'ouvrait comme une rose, et laissait voir deux rangées de petits diamants enchâssés dans des rameaux de corail. Le menton délicieusement arrondi, se reliait aux joues par une courbe d'une suavité et d'une mollesse adorables. Mais ce qui donnait à cette tête véritablement attachante un incomparable charme, c'était la splendeur de la peau, où ne s'apercevait pas la moindre ride, où pointillait un duvet aussi fin, aussi brillant que la poussière dont le soleil répand à profusion les grains éblouissants sur les ailes de l'abeille, du papillon et dans le calice des fleurs. Sa physionomie vive, spirituelle avait un air de tristesse langoureuse, qui provenait moins de sa nature que des malheurs au milieu desquels elle avait vécu. Mlle de Malavieille (tout, dans son attitude comme dans ses traits, conspirait à imposer cette conviction), était moins faite pour la rêverie que pour l'action, et en cela, elle tenait de son père, paysan travailleur, turbulent, affairé, ne dormant jamais que d'un œil. Du reste, son geste était bref et impératif, despotique comme sa parole, et Guerreros l'avait devinée tout entière quand, exalté par ses dédains, il l'avait jugée digne du trône d'Espagne.

On voit par cette seule page comment M. F. Fabre tient parmi nos romanciers de l'école littéraire la place que ses livres de début lui ont faite.

4

Le roman d'art et de fantaisie. MM. J. Noriac; A. de Chancel.

Entre les peintures de genre encadrées dans de courtes nouvelles et les grands romans-feuilletons, M. J. Noriac s'est choisi une forme intermédiaire qui a tout le charme des études littéraires sans exposer à la satiété qui suit les complications dramatiques sans fin ni mesure. *La Bêtise humaine*, *le Grain de sable*, *la Dame à la plume noire*, sont des échantillons de ce genre heureusement équilibré, fait

pour plaire aux esprits délicats et pour en grossir le nombre. Des mœurs bien observées, une fine satire, une pensée philosophique discrètement contenue, une émotion vraie mais sans violence, un style simple, naturel, toujours français, recommandent ces diverses œuvres, parmi lesquelles *Mademoiselle Poucet* est venue, cette année, prendre place[1].

Ce « roman parisien, » comme l'auteur l'appelle, nous introduit dans le monde des arts, et nous y ramène après quelques excursions dans d'autres régions sociales, le monde de la richesse et les classes populaires. L'histoire est simple comme un conte et invraisemblable comme un fait divers. Mlle Poucet a été adoptée par les élèves d'un atelier dont elle fait le ménage, avant d'y prendre rang comme artiste. Elle en est l'âme, elle en est la joie, elle en est l'orgueil. C'est une bonne et aimable nature que chacun respecte, malgré la familiarité d'une affectueuse camaraderie.

Elle inspire une double passion; un pauvre avorton d'artiste a trouvé en elle un bon ange qui a jeté dans sa triste existence tout ce qu'elle comportait de douceur et de sérénité. Il l'aime d'une passion malheureuse à laquelle la jeune fille ne peut répondre que par une douce pitié. Elle cède à un sentiment plus tendre pour un compagnon d'atelier qui se trouve avoir, sans qu'elle s'en doute, cinquante mille livres de rente en se mariant. A peine devenue grande dame, Mlle Poucet se montre la plus insupportable des créatures à qui la richesse fait tourner la tête. Despote envers son mari, hautaine envers ses valets, prodigue jusqu'à la folie, elle rend la vie très-dure à l'ancien artiste, qui finit par s'enfuir de *son hôtel* et va porter sa douleur et ses regrets auprès de ses vieux camarades.

Là, une heureuse surprise l'attend. Il retrouve au mimilieu de l'atelier, à son chevalet et dans son costume d'artiste, sa propre femme qui lui déclare, en l'embrassant,

1. Michel Lévy, in-18, 338 pages.

qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. — C'était une comédie qu'elle avait jouée, pour en faire sortir la leçon que voici : « Je voulais mon Adelphin heureux.... Nous ne pouvions pas trouver le bonheur au milieu de riches qui nous méprisaient et nous appelaient parvenus; nous ne pouvions vivre entourés de pauvres : notre richesse leur crevait le cœur.... Nul n'est heureux hors de sa condition et sans le travail. Cela prouve, chers amis, qu'on ne quitte pas impunément la famille que Dieu donne à ceux qui n'en ont pas. Pour nous le bonheur est ici; il fallait y revenir. J'ai employé un moyen cruel pour y ramener Adelphin; mais c'était le plus court; il a réussi, et maintenant à l'ouvrage. » La joie est rentrée à l'atelier, désormais au grand complet. Le pauvre bossu, qui a tant souffert par l'amour, veut seul le quitter, mais il reste pour aimer les enfants de Poucet comme il l'a aimée elle-même.

Comme exemple du fantastique emploi que nos écrivains font quelquefois d'un cadre romanesque, on peut citer le *Livre des Blondes* de M. Ausone de Chancel[1]. La donnée en est fort simple, et l'auteur en a tiré un assez agréable parti. Il s'agissait de ne pas présenter sous une forme didactique ou dogmatique, une série de divagations plus ou moins spirituelles sur la beauté féminine et en particulier sur la beauté blonde.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

M. Ausone de Chancel le chante si longtemps que pour

1. Hachette et Cie, in-18, 254 pages.

faire prendre patience au lecteur, il a imaginé une fable fort naïve, une histoire d'oncle et de testament renouvelée des Grecs, que le neveu de cet oncle excentrique expose en ces termes à un sien ami placé là par l'auteur tout exprès pour l'écouter :

Je suis orphelin; j'étais il y a six mois, sans fortune; un oncle, le frère de mon père, l'homme le plus singulier que la terre ait porté, m'a laissé en mourant cinquante mille livres de rente, mais avec cette condition bizarre : il faut que je sois marié dans deux ans au plus tard, à compter du jour de sa mort, sous peine de voir passer ma fortune aux mains de je ne sais quel cousin, déjà riche à millions.... Par suite de son excentricité sans exemple, mon oncle m'a laissé le portrait de la femme que je dois épouser : portrait non pas en peinture mais véritable signalement de passe-port. Je le sais par cœur, écoutez : Taille haute, svelte..., cheveux blonds dorés, front élevé, yeux bleus, peau blanche éclatante.... Au reste, ajouta-t-il en prenant le bras de son ami, si vous êtes curieux de connaître en détail le système de mon oncle, je vous ferai la lecture d'un manuscrit où il l'a développé et qu'il m'a légué pour mon instruction.

Il va sans dire que la lecture du manuscrit, interrompue de temps à autre par de petits incidents qui préparent le dénoûment, se continue pendant plus de deux cents pages ; et que M. Ausone de Chancel y étale à plaisir son érudition d'artiste. Il fait, avec force réflexions langoureuses, l'histoire de la beauté blonde depuis l'expédition des Argonautes et la conquête de la Toison-d'Or, jusqu'aux troubadours et la Renaissance. Il y plaide merveilleusement la cause de son idéal et fait valoir ses perfections en s'appuyant sur les dires des hommes réputés les plus compétents en la matière. Poëtes élégiaques, romanciers, théologiens, tout y passe. Les citations sont souvent heureuses, quelquefois burlesques, mais l'on ne s'étonne pas, lorsque arrive la fin du manuscrit de l'oncle original qui en est l'éditeur responsable, que son neveu rencontre au sein même de la

famille où il fait sa lecture, la perle introuvable pour laquelle il aurait fait le tour du monde.

5

Le roman philosophique. M. Robert Halt.

Bien des romans, dans ces dernières années, ont repris à leur manière la question religieuse qui tient tant de place dans les préoccupations de la société et dans les études philosophiques, historiques ou simplement littéraires. Après les thèses en romans des George Sand, des Octave Feuillet, des Raoul de Navery, des Alfred des Essarts, sans compter les grandes élucubrations anonymes, le *Maudit*, la *Religieuse*, etc., il semble qu'il n'y ait plus rien de nouveau à dire sur ce sujet, et que les arguments, de part et d'autre, soient épuisés. Il peut y avoir une manière nouvelle de les présenter; il y a une inquiétude toujours renaissante des esprits, un sentiment profond des situations et des problèmes, qui suffisent à ramener sans cesse la science dans le cercle des mêmes controverses et l'art dans celui des mêmes peintures.

Malgré la faveur en sens contraire qui accueillit l'*Histoire de Sibylle* et *Mademoiselle la Quintinie*, je mets au-dessus de ces deux livres, à plusieurs égards, le roman intitulé *Une cure du docteur Pontalais*, signé d'un nom qui a l'air d'un pseudonyme, Robert Halt[1]. C'est l'œuvre d'un libre penseur, très-ferme dans ses idées, mais qui tient un compte sérieux des idées de ses adversaires. Nous n'assisterons pas ici à une de ces faciles victoires dont le romancier dispose à son gré, par la toute-puissance de la grâce, ou par un caprice de l'imagination, mais à une de ces révolutions

1. Faure, in-18, 324 pages.

intérieures dont la profession de foi du vicaire savoyard, malgré ses prudentes conclusions, est le plus fameux modèle. Il y a près de quarante ans, qu'en Allemagne, un roman populaire, le *Théodore* du théologien de Wette, déroulait ce spectacle dont il affaiblissait aussi l'effet par la timidité du dénouement[1]. C'était alors l'histoire de toute la jeunesse, et le philosophe Jouffroy, la racontant comme la sienne, a montré quels bouleversements douloureux la victoire lente mais inévitable de la raison sur la foi produit, soit dans l'individu, soit dans les sociétés. Dans la *Cure du docteur Pontalais*, il serait difficile de faire la part entre la fiction et la réalité, entre le roman et l'histoire.

Le docteur Pontalais, qui n'est pas docteur mais qui a fait assez d'études pour l'être et qui en reçoit le titre, comprend merveilleusement les lois du monde physique et celles de notre nature intellectuelle et morale. La science a ouvert devant lui tous ses horizons, et son bon cœur lui inspire tous les dévouements. Il s'est lié avec un pauvre inventeur, Jacques Parson, chargé de famille et de dettes, et frustré par l'influence ecclésiastique d'un héritage considérable. Le prêtre qui, entre les mains d'un évêque fanatique, a été l'instrument de la captation, joint la pureté d'un saint au zèle ardent du convertisseur : il a entrepris de ramener à Dieu le docteur Pontalais qui se propose, de son côté, de le conquérir à la libre pensée.

La foi et la science sont dès lors en présence, et c'est la

1. *Theodor*, *oder des Zweiflers Weihe*, Bildungsgeschichte eines evangelischen Geistlichen (Berlin. 1822, 2 vol.). Ce roman qui eut un grand retentissement eut pour contre-partie les *Lettres de Guido et Julius*, par Tholuck, qui furent aussi très-répandues en Allemagne et en Suisse. On voit que le duel philosophique de Mme Sand et de M. Octave Feuillet n'était pas sans précédents. Il existe plusieurs traductions françaises de *Guido et Julius*; je n'en connais pas de *Théodore*. Peut-être, dans les derniers temps, cette mise en action de la critique religieuse aurait-elle eu du succès : on y aurait trouvé le double modèle des théologiens qui font des romans et des romanciers qui font de la théologie.

première qui cède. Mais elle ne cède pas sans de grands efforts de résistance, et fait payer chèrement sa défaite. C'est là le côté le plus remarquable de l'œuvre littéraire que nous analysons. Pour les romanciers catholiques, la conversion d'un impie, d'un libre penseur, n'est qu'un jeu; un rien y suffit : un livre prêté, une relique, une médaille, un regard d'une femme aimée. Le romancier libre penseur n'opère pas de ces merveilles : la foi qu'il s'agit d'arracher d'une âme, y a jeté de profondes racines; on ne l'ébranle pas sans douleur, on ne la détruit pas sans mettre toute la vie morale en danger. *La Cure du docteur Pontalais* suit fidèlement toutes les crises; la lumière de la science entre dans l'âme croyante à petites doses, elle s'y infiltre goutte à goutte, elle y fermente lentement, avant de la transformer toute entière. La raison et la réflexion ont achevé la révolution intellectuelle; alors la révolution morale commence. Le jour s'est fait pour l'esprit, mais il se découvre dans le cœur un vide immense, difficile à remplir. Les habitudes d'une enfance pieuse et de toute une vie ascétique, ont formé un réseau de liens qu'il a fallu briser l'un après l'autre, et quand le dernier est rompu, ce n'est pas la joie de la délivrance que l'âme affranchie éprouve, mais la douleur d'une cruelle séparation.

Ces angoisses morales sont décrites de main de maître.

Entraîné par l'allure de plus en plus rapide de son esprit, le prêtre ne s'était pas encore bien figuré ce qu'il pouvait trouver au bout de la carrière. Jusque-là, dans le vertige de sa course, quelques fugitifs mouvements de terreur, semblables aux frissons précurseurs de la maladie, formaient les seuls symptômes dont il se fut rendu compte. Il ne vit le gouffre qu'en y roulant.

C'etait toute une vie d'amour et de foi sereine qui s'abîmait ainsi. Tout s'éteignit à la fois dans son âme et croula avec le dogme et le Christ : Dieu le devoir, les vérités du bon sens, dont les idées tenaient aux racines mêmes de sa croyance.

Il ne reste debout en lui que le sentiment croissant heure

par heure du désespoir et du remords; et deux idées qui formaient maintenant toute sa science et agitaient perpétuellement ses lèvres. — J'ai perdu la foi! — J'ai commis un crime! A peine si le nom de la philosophie lui revient. C'était une amie trop nouvelle pour remplacer l'idole morte. Et lorsque ses souvenirs reparaissant lentement la lui représentèrent, il la rejeta avec horreur.

Une terrible secousse ramène l'abbé Aubert à un mysticisme violent. Il veut perdre le sentiment de sa situation dans les exercices d'une dévotion féroce. Il se prive de nourriture, il se déchire les épaules avec un fouet, et les reins avec un cilice armé de pointes de fer. Il répète mille fois les mêmes prières sans en pénétrer le sens. Il veut revenir à la foi par la volonté et ravir le Ciel par la contrainte. Vains efforts! il a le cœur trop droit, l'âme trop honnête pour se tromper et tromper les autres, et, quand après une longue et terrible pénitence, il lui est permis de remonter à l'autel pour célébrer les mystères de la foi qu'il a perdue, il recule devant le mensonge; le délire s'empare de lui, et il tombe sur les marches, frappé de congestion cérébrale, au moment où il va consacrer l'hostie. Les soins de l'amitié sauvent le corps, et l'esprit sort enfin de cette dernière crise, vainqueur et pacifié. L'abbé Aubert, que l'influence du clergé empêche de confesser sa foi nouvelle en France, passe en Amérique, où il compte déjà des milliers de prosélytes, lorsqu'il est frappé d'une balle à Richmond, au milieu d'un de ses discours pour l'abolition de l'esclavage.

J'ai peu parlé de l'intrigue romanesque au milieu de laquelle se déroule toute cette transformation intellectuelle et morale, le véritable sujet d'*Une cure du docteur Pontalais*. Elle n'est ni assez nouvelle, ni assez forte. L'inventeur frustré de son héritage par l'évêque, est jeté en prison par ses créanciers. Il n'en sort qu'à la fin du volume pour mourir misérablement, après tous les tourments d'une sourde

jalousie. Sa femme, type accompli de la grâce féminine associée à la virilité de l'esprit, exerce une influence involontaire sur l'imagination et le cœur de l'abbé Aubert, et la calomnie attribue à l'apostat, comme on l'appelle, des convoitises adultères. Un procès en captation est le grand ressort de la partie dramatique; c'est un ressouvenir, aujourd'hui banal, de grands débats judiciaires. Une scène épisodique de séquestration de mineurs, rappelle expressément la fameuse affaire romaine du petit Mortara et des affaires françaises du même temps; cette scène est parfaitement menée, mais c'est encore un de ces éléments d'intérêt dont on a assez abusé pour ne plus guère éveiller de curiosité, alors même qu'on les emploie avec talent. En somme, quoique les événements n'aient ici qu'une place secondaire, ils en prennent peut-être encore trop, et compliquent inutilement une étude de mœurs en elle-même si remarquable. Le style, pénible et hésitant dans les premières pages, comme celui d'un débutant, indique pourtant la maturité de l'écrivain; il a de la précision et de la force, plutôt que de l'éclat. On le sent animé souvent par un sentiment vrai, et il s'élève librement avec les idées. Je ne crois pas que l'auteur d'*Une cure du docteur Pontalais* soit un romancier de profession, mais il lui faudrait peu d'ouvrages de la valeur de celui-ci pour prendre un bon rang dans la littérature contemporaine.

6

Le roman de polémique religieuse. Mme ***.

Lorsqu'une œuvre d'imagination dirigée, comme une machine de guerre, contre un parti politique ou religieux, a fait un certain bruit, on est sûr de voir se produire des imitations, des contrefaçons, des parodies. Nous en avons cité

un exemple très-curieux à propos des *Misérables* de M. Victor Hugo[1]. Le fameux roman anonyme, *le Maudit*, dont nous avons également donné l'analyse [2], avait eu trop de retentissement pour qu'on n'essayât pas de retourner contre l'œuvre sa popularité même, et ce qui m'étonne c'est qu'on ait attendu si longtemps : cette popularité était tout à fait épuisée, quand un ouvrage anonyme, *le Vrai Maudit*[3], est venu pour en profiter à la fois et la combattre. *Le Maudit* était une satire en action des séminaires et du clergé, *le Vrai Maudit* sera un roman-factum contre les colléges et l'enseignement universitaire. J'emprunterai l'appréciation de cette dernière élucubration à un homme compétent, M. Victor Chauvin, qui la qualifie « une œuvre mort-née, dénotant une singulière inexpérience et une véritable naïveté littéraire. »

« Je me sers à dessein, ajoute-t-il, de ce mot de naïveté, parce qu'il me paraît exprimer, de la manière la plus juste, le caractère général du livre. *Le Vrai Maudit* est, comme l'enfer, pavé de bonnes intentions; malheureusement tout s'arrête à l'intention. Mme X.... est, à coup sûr, une très-digne et très-honnête personne, qui croit fermement, et avec une ardeur de néophyte, à l'infaillibilité des enseignements qu'elle a reçus au couvent; elle n'a vu le monde qu'à travers la grille du confessionnal, et elle en arrive à cette conclusion que la société civile est gangrenée, même dans les classes en apparence les plus respectables, et que l'idéal absolu, c'est le jésuite. Hors de la Société de Jésus, point de salut; tous les autres hommes sont des coquins.

« Et qu'on ne crie pas à l'exagération : il y a tel chapitre, celui, par exemple, intitulé : *Quelle école!* dont on ne peut se faire une idée qu'après l'avoir lu. Cette école, on le comprend sans peine, c'est le collége, dont l'auteur étale complaisamment les prétendues turpitudes pour mieux exalter l'admirable régime des séminaires.

1. Voyez tome V de *l'Année littéraire*, p. 140 et suiv.
2. Voy. tome VI, p. 88 et suiv.
3. Librairie centrale, 2 vol. in-8.

« L'atmosphère des colléges, toute matérielle, n'offre à l'âme « aucun des arômes célestes de la piété. La foi même, la simple « foi religieuse, loin d'y répandre à profusion ces principes « énergiques de vitalité morale, s'y montre tellement rare et « vaporeuse qu'elle devient insaisissable et de nul effet. Louis « se trouva tout à coup en dehors de ses aspirations les plus « intimes et les plus chères, *dans un milieu bruyant*, *vulgaire*, « *vaniteux*, *impur*, où le courant de la pensée ressemblait aux « évolutions d'une mécanique, plutôt qu'à l'activité fière, libre, « élevée et variée de l'intelligence. La médiocrité était là, sans « tête et sans cœur, avec son contingent de nouveautés rabâ- « chées, de sottises têtues, d'absurdités incurables, ses bouf- « fées de sentimentalisme, ses quelques fusées d'imagina- « tion, etc. »

« On ne réfute pas de tels livres, on ne les discute même pas, mais il importe de les signaler pour en tirer un enseignement. Au point de vue purement littéraire, le roman est détestable sous tous les rapports, et pourtant, malgré l'incohérence du plan et des détails, malgré l'exagération des théories, malgré son style trop souvent prétentieux et recherché, il y a dans *le Vrai Maudit* de belles pages, bien pensées et bien écrites : ce sont presque toutes celles où l'auteur oublie pour un moment les questions religieuses. Évidemment Mme X.... est une femme intelligente, une âme généreuse, un esprit bien doué.... C'est donc l'éducation qui a faussé à ce point ses heureuses qualités, et qui lui a assigné, pour espoir et pour refuge, je ne sais quel mysticisme idéal en dehors de toutes les considérations humaines, de toutes les idées de ce monde où elle doit vivre. S'il faut punir ceux qui tuent le corps, peut-on jamais pardonner à ceux qui utilisent ainsi l'esprit ? »

Je ne blâme pas cette grande indignation du rédacteur en chef de *la Revue de l'Instruction publique*. Qu'il me soit permis pourtant de remarquer que les deux monopoles, celui de l'enseignement religieux et celui de l'enseignement laïque, sont également dans leur rôle quand ils se renvoient ainsi l'anathème. Si nous avions la liberté de l'enseignement et si nous savions l'exercer, quelle bonne fortune ce serait pour les établissements libres que ces colères du col-

lége contre le séminaire et du séminaire contre le collége! Quelle leçon on tirerait de leurs batailles! Comme il serait beau d'élever franchement les générations de l'avenir, dans toute la liberté de la science et de l'esprit moderne, dans un égal éloignement du fanatisme hypocrite ou intolérant et de la réglementation mécanique des programmes et de la discipline officielle ! Mais j'oublie qu'il s'agit ici de littérature, et à propos de roman, je fais un rêve : car c'en est un d'imaginer que, dans notre France révolutionnaire, on puisse librement enseigner, sans s'appeler *légion*, c'est-à-dire sans être l'État ou l'Église.

7

Le roman moral et d'édification. M. Alfr. des Essarts. Mme A. Ségalas.

Il y a des romans bien faits qu'on appelle avec raison de mauvais livres ; il y a de bons livres qui sont de bien mauvais romans. Les œuvres d'imagination exercent sans doute une influence mal saine, quand l'auteur se préoccupe moins de la morale que de l'art et quand il cherche à tout prix le succès. Ont-elles une influence meilleure quand l'art est systématiquement sacrifié à la morale, et que l'ennui et la froideur se font les compagnons de l'honnêteté? Je ne vois jamais sans inquiétude les intentions morales d'un auteur se mettre au premier plan ; je crains un sermon en action où ni la littérature, ni l'édification ne trouveront leur compte. Ceux qui aiment la prédication, l'accueillent volontiers pour elle-même et ne lui demandent que les qualités qui lui sont propres. Ceux qui se plaisent au roman ne sont pas toujours en humeur de se laisser prêcher.

Je me suis fait une fois de plus toutes ces réflexions, en lisant, ou du moins en essayant de lire le volumineux r

man de *Marthe* par M. Alfred des Essarts[1]. C'est l'histoire par lettres d'une institutrice qui, sortie de la maison de Saint-Denis, est chargée de l'éducation de plusieurs héritières et voit venir à elle dans diverses familles le bonheur par l'amour, auquel le devoir lui commande de se soustraire. Le sujet n'est pas neuf, et, soit dans le roman, soit au théâtre, *le Marquis de Villemer* l'avait une fois de plus popularisé avec un éclat qui aurait bien dû décourager l'imitation.

Les débuts de la correspondance entre l'héroïne de M. Alfred des Essarts et une de ses compagnes de classe forment un tableau très-vrai et bien senti de la situation de l'institutrice dans la société. Mais des longueurs, des redites finissent par émousser les traits les plus fidèles, et les sentiments de convention ne nuisent pas moins à l'effet d'observations justes mais devenues banales, qu'à l'intérêt de l'action dramatique. Marthe Kervalec a trouvé un refuge, après ses premières traverses, à Bayonne, chez une veuve de la petite bourgeoisie. La jeune fille, dont elle fait l'éducation, a un frère étudiant à Paris, le plus affreux libertin qui se puisse voir. Il s'est épuisé de débauches, et il revient, presque mourant, au foyer maternel, non pour refaire ses forces mais pour s'y éteindre en paix. Son cœur est plus usé encore que sa santé ; son esprit n'a gardé de forces que pour l'ironie impie et le blasphème. Spectacle navrant pour la mère, et scandale pour tous les amis de la famille.

Au milieu du désespoir ou du dégoût général, Marthe entreprend de sauver l'âme du jeune homme. Le moyen est bien simple : elle oublie volontairement sur la table de nuit du malade, un livre, l'*Imitation*. Le lendemain, le tour est fait. Un impie n'est pas plus difficile à convertir que cela. Charles, immédiatement, raconte son changement avec plus de componction que de littérature. Ce n'est pas sans peine

1. Maillet, in-8, 502 pages.

qu'il a lu le volume. « Quand on a, à tort ou à raison, dit-il, le doute dans le cœur, on n'est guère apte à discerner le mérite d'un livre ultra-catholique, œuvre d'un moine qui croit aveuglément et veut que les autres croient comme lui.... Je ne pourrais encore formuler un jugement sur votre *Imitation*. Ce que je puis dire, pour vous satisfaire, mademoiselle Marthe, c'est que j'ai tout lu, de la première à la dernière page, que voici votre livre, et que je vous serais obligé de m'en prêter un autre de même nature. » La dose était forte pour un mourant; il l'a trop bien prise pour qu'elle ne fasse pas son effet, et au milieu de toutes ces femmes qui sanglottent, il se laisse tomber à genoux en répétant : « Mon Dieu! mon Dieu! je crois en vous. » Et la veuve et sa fille couvrent Charles de leurs baisers, tandis que Marthe continue sa prière de reconnaissance.

M. des Essarts a-t-il bien lu l'*Imitation* pour lui attribuer, dans un cas semblable, un effet de thérapeutique morale si merveilleux? Sommes-nous dans le roman, peinture de la vie, ou dans les fantaisies ascétiques qui ont pour objet l'édification des âmes? J'aimerais mieux, je l'avoue, voir l'auteur tout entier dans ces dernières. Qu'il raconte aux jeunes filles, pour la confusion des incrédules et des libres penseurs, la fameuse conversion de la Harpe accomplie par la vertu du même livre, ou celle de saint Augustin, à qui la voix mystérieuse crie : *tolle et lege*, ou celle de saint Paul terrassé sur le chemin de Damas. Il traiterait, j'en suis sûr, ces légendes avec plus de vérité d'accent que cette invention pieusement romanesque d'un jeune décrépit du vice ressuscitant à la vie morale et bientôt à la santé, pour avoir pris toute l'*Imitation* en une dose et en une nuit!

Naturellement Charles s'éprendra d'amour pour la belle coopératrice de la grâce divine; la mère s'opposera à cette inclination et cherchera à y mettre obstacle par un mariage de raison; la jeune fille se soustraira par la fuite à des sentiments qu'elle ne veut pas encourager, mais qu'elle partage,

et après bien des épreuves, bien des douleurs, bien des sacrifices, les deux êtres destinés l'un à l'autre se verront réunis. M. Alfred des Essarts n'a pas manqué au programme, seulement il en a ajourné le plus longtemps possible la réalisation. Marthe allait s'éteindre quand Charles lui est rendu : l'espérance reparaît avec lui au chevet de la mourante.

C'est ainsi qu'on nous refait, au point de vue de la sanctification chrétienne, l'histoire du *Marquis de Villemer*, qui n'était pas, ce me semble, une œuvre de damnation. Livre ou drame, l'ouvrage de G. Sand aurait perdu à être retouché par l'auteur lui-même dans les vues édifiantes qui en ont inspiré la malencontreuse contrefaçon.

Par le sujet même de son livre, M. Alfred des Essarts nous a rappelé, sans nous la rendre, notre illustre romancière; il nous rappelle une femme moins célèbre et plus de son sexe, par la manière de le traiter.

Que peut devenir la littérature féminine sous toutes les influences qui agissent sur elle dans les salons ou dans les boudoirs, à l'église et dans toutes les relations de la vie mondaine? Quels en sont les agréments et les défauts ordinaires? Comment reflète-t-elle les caprices de la mode, les choses du sentiment et de la pensée? On s'en rendra compte en prenant les derniers ouvrages des femmes auteurs qui jouissent d'une popularité de longue date. Mme Anaïs Ségalas est une des muses du dernier règne qui, sous le second Empire, a soutenu par des ouvrages en prose la réputation que lui avaient faite ses poésies; son livre récent, *les Mystères de la maison*, peut nous donner la mesure des transformations stériles que subit la littérature bourgeoise de la génération de 1830, entre les mains des femmes ou entre celles d'hommes à tempérament féminin.

Le nouveau roman de Mme Ségalas est une longue et languissante étude sur cette société brillante qui a pour

centre de réunion, pendant l'hiver, le théâtre des Italiens. Les loges, le balcon, l'orchestre, voient poindre au bout des élégantes lorgnettes, une foule d'intrigues dont le cours s'achève derrière les murailles de la vie privée, murailles toujours transparentes pour la médisance mondaine. Ce sont là les « Mystères de la maison. » Un médecin que sa profession introduit partout et que la nature a doué d'un esprit d'observation maligne, se plaît à pénétrer dans tous les labyrinthes domestiques et à en deviner tous les secrets. Ses études de physiologie sociale le mettent en présence de bien des misères et des ridicules. Ici, un marchand enrichi qui a épousé en premières noces sa cuisinière, veut se dédommager de l'humiliation que lui ont fait éprouver sa tenue de maritorne et ses solécismes de conduite et de langage; il épouse en secondes noces une marquise et se voit traité par sa seconde femme comme il a traité sa première : on le dissimule, on le supprime. Ailleurs, une soi-disant grande dame, expie et fait expier à sa fille le luxe de ses toilettes par des privations voisines de la misère; elle déjeune d'un morceau de pain en achetant de la moire à quatorze francs le mètre. Ce terrible médecin voit tout ce que chacun voudrait cacher, mais il se fait volontiers la providence des héros honnêtes et sympathiques, et, malgré les menaces qui enveloppent toutes ces destinées mystérieuses, ceux qui sont dignes d'être heureux le seront au dénouement.

Le principal mérite de l'auteur des *Mystères de la maison* est ce don d'observation qu'elle prête à son docteur. Seulement, au lieu de la malice qu'elle suppose chez celui-ci, elle n'exerce sa curiosité investigatrice qu'avec une grande bienveillance, au risque de l'émousser. Il y a des défauts que je ne reprocherais pas à l'auteur, s'ils ne me semblaient ceux du genre, et s'il n'était bon de les signaler à toute femme qui prend la plume : ils frappent de ridicule les essais littéraires des écrivains de l'un ou l'autre sexe qui veulent fonder leur réputation sur des succès de salon. Il ne faut

jamais porter dans le livre cette élégance parfumée, fleurie, enrubannée, qui n'est à sa place que dans les journaux de modes ; une longue étude de mœurs ne doit pas s'écrire comme un article de la *Gazette rose.* M. Prudhomme jeune fille tient à bon droit la plume dans un « conseiller des dames et des demoiselles. » Mais, homme ou femme, il faut traiter virilement les passions, les caractères, les situations, les intérêts des sociétés humaines. Si vous ne pouvez vous défaire des grâces et des manières féminines, n'abordez que des sujets féminins ; on ne remue pas les grandes-machines du monde moral, d'une main gantée de paille et chargée de dentelles. George Sand cache son nom de femme, Mme de Staël a gardé le sien ; mais l'une et l'autre écrivent en hommes, parce qu'elles savent penser en hommes. Sans être ni George Sand, ni Mme de Staël, une femme auteur a autre chose à faire qu'à jouer à la poupée où à la petite chapelle.

Que de prétendus romans de mœurs écrits par des plumes féminines, ne font pas autre chose ! Mme Anaïs Ségalas sent le besoin de nous montrer toujours le bon Dieu quelque part, dans un nimbe lumineux et au milieu des fleurs de rhétorique. Elle dit des importuns qui troublent votre recueillement à l'église : « On dirait qu'ils tiennent d'invisibles paires de ciseaux pour couper les ailes de nos rêves et de nos prières. » Elle appelle les violettes, si humbles et si embaumées, auprès du camélia orgueilleux, mais sans odeur : « de petites cassolettes du bon Dieu. » Cette dernière perle littéraire rappelle un mot très-remarqué dans une pièce de l'Odéon, et qui est l'idéal du genre. Je l'ai peut-être déjà cité, mais il est si caractéristique qu'il peut reparaître. Un vieillard prenant sa demi-tasse de café au soleil, ne peut y verser la traditionnelle goutte d'eau-de-vie, parce que sa femme a emporté la clef de l'armoire à l'église ; il s'écrie avec componction : « Un rayon de soleil dans le café, c'est le gloria du bon Dieu ! » Le public ne manquait

pas d'applaudir : c'est sur ce même public que Mme Ségalas a compté.

Dans la conduite providentielle de son roman, elle a des conversions mondaines, aussi précieuses qu'édifiantes, aussi maniérées qu'invraisemblables. Un grand artiste, avant d'être touché de la grâce, a peint une sainte Thérèse, comme Raphaël ses vierges, en faisant poser sa maîtresse. Ce tableau est un sacrilége ; il sera réduit en cendres, et remplacé par une autre sainte Thérèse pour laquelle posera la femme même de l'artiste, « un ange qu'il a au coin de son feu. » Voilà comment les *Mystères de la maison* finissent pour la plus grande satisfaction des âmes chrétiennes. Le médecin qui les dévoile guérit le corps et l'esprit, en exorcisant les démons qui tourmentent l'un et l'autre. Je n'aime point du tout les œuvres systématiquement immorales, mais quand je vois les « bons livres » des femmes en 1865, je me prends à regretter 1833 et *Lélia* !

8

Le roman du surnaturel. M. Alfr. de Caston.

Le spiritisme, qui vaut plus ou moins la peine d'arrêter les philosophes, peut devenir prétexte aux inventions du roman. Le magnétisme avait eu autrefois cette fortune. M. Alfred de Caston, prestidigitateur habile, a vu de trop près les merveilles dues à l'adresse des mains pour croire facilement aux miracles de l'intervention des esprits ; et, en mettant en scène le spiritisme, il indique suffisamment qu'il n'en est pas dupe par un titre assez heureusement choisi : *Tartuffe spirite*[1]. L'auteur nous prévient que nous avons affaire à un « roman de mœurs contemporaines ; » et

1. Librairie centrale, in-8, 314 pages.

en effet l'action se termine au milieu des ravages récents du choléra à Marseille.

On nous parle du dévouement déployé par tout le monde, « depuis M. le comte de Maupas jusqu'au dernier employé, » et du zèle du clergé, à la tête duquel une *fatale maladie* empêchait Mgr Cruice de se montrer. Le spiritisme est le ressort de l'intrigue. Ceux qui le pratiquent ne sont pas seulement des mystificateurs, ce sont quelquefois des fripons. Ils conspirent à la fois contre notre raison et notre bourse. Le charlatan, l'escroc qui s'en est servi, échappe au châtiment en fuyant en Amérique. Les maisons de santé sont remplies de ses victimes ; l'armée, le barreau, les arts en sont infestés. Le socialisme, le communisme, dans nos plus mauvais jours, n'étaient pas plus coupables aux yeux de la bourgeoisie effrayée que ne l'est le spiritisme à ceux de M. de Caston. « C'est un danger sérieux, un mal social. Il attaque la religion, la société, la famille, le gouvernement.... Il est antichrétien et antilogique.... Il ferait désespérer de la Divinité ! »

Ce ton et ces façons de discuter font comprendre le tour que M. de Caston devait donner à son roman de *Tartuffe spirite*. On conçoit qu'il se soit fait un « devoir de combattre cette fatale jonglerie que des fripons ou des insensés veulent élever à la hauteur d'un nouveau dogme ; » et l'on voit comment il se tient, lui, à la hauteur de sa mission. Et dire que j'extrais ces lignes pompeuses d'une dédicace à M. Edmond About ! La déclamation et l'emphase peuvent-elles se mettre sous le patronage du bon sens armé à la légère par l'esprit ?

M. Alfred de Caston nous offre encore un autre livre, heureusemen tmoins grave, et que je ne puis séparer du précédent : ce sont les *Vendeurs de bonne aventure*[1]. Dans

1. Librairie centrale, in-18, 318 pages.

une suite de scènes, l'auteur nous fait voir les différentes manières d'exploiter à Paris la curiosité et la sottise. Ici, on tire les cartes; là on donne une séance de double vue; ailleurs, on renouvelle les faits et gestes des sorciers; plus loin, les tours de force ou d'adresse des hercules et des prestidigitateurs sont mis sur le compte des esprits. Voici notamment, — c'est le sujet du livre, la Société Davenport et compagnie, ou la grande exploitation de la bêtise humaine et de la crédulité publique.

Notre auteur n'était pas homme à se laisser prendre aux miracles que venaient accomplir, sous les yeux de tout Paris, ces fameux médiums américains. C'était l'hydre de la superstition spirite qui dressait la tête, il fallait l'écraser. M. de Caston revint exprès à toute vapeur de Baden-Baden à Paris. Il adressait sur-le-champ aux deux frères un défi qui fut le premier coup porté contre eux; et, le soir même, le public faisait prompte et bonne justice d'un charlatanisme sacrilége.

Le volume des *Vendeurs de bonne aventure* contient l'art de la dire. Il y a un livre, le livre de Thot, à l'aide duquel on a construit le jeu de tarot, contenant toutes les révélations qu'on peut demander aux cartes. C'était le grand livre de l'avenir, où, dans chaque temple, tous les oracles se trouvaient consignés. Il se composait de lames d'or et d'argent portant en frontispice les noms des sages de la Grèce, des fondateurs d'empires, des prophètes, etc. Chacune de ces lames avait un sens particulier, que faisaient varier à l'infini les combinaisons du hasard. Les cartes ont hérité du rôle antique de ces feuilles précieuses, et, aujourd'hui encore, l'art de les tirer n'est autre que celui qu'on suivait pour formuler les prédictions et les oracles à l'aide du livre sacré. L'exposition de cet art, avec ses tableaux figuratifs et leurs explications, semées de réflexions narquoises qui veulent être spirituelles, occupe plus du tiers du volume et en est la meilleure partie. Quand les hommes spéciaux se mêlent

de faire des livres, leurs explications techniques valent mieux que leurs fantaisies littéraires ou philosophiques et que leurs romans.

M. de Caston, avant d'avoir recours, pour combattre le spiritisme, à la forme du roman, l'avait attaqué, dans un pamphlet très-vif, intitulé : *les Marchands de miracles, histoire de la superstition humaine*[1]. J'avoue que le titre m'avait fait croire à une protestation du bon sens moderne contre d'autres adversaires. Les spirites ne sont, depuis quelques années, ni les seuls ni les premiers marchands de miracles. Il y a eu des apparitions plus fameuses et plus lucratives que les prétendues évocations des tables tournantes, et le trafic du merveilleux spirite est loin d'atteindre à la prospérité commerciale des exhibitions miraculeuses offertes de temps en temps à la piété de nos femmes et de nos filles. De part et d'autre, l'escroquerie, si elle se produit, est du ressort de la police correctionnelle; mais contre les mystificateurs une juridiction suffit : celle du bon sens.

M. de Caston combat la soi-disant science surnaturelle du spiritisme, au nom de la foi, à laquelle elle fait concurrence, plutôt qu'au nom de la raison, dont le moindre souffle suffirait pour renverser tant de fantômes. Il reproche aux spirites de rivaliser d'une façon sacrilége avec les révélations de l'Église. « Ils refont, dit-il, la Genèse, commentent les saints Évangiles et expliquent l'Apocalypse. »

Il dit encore : « Dans ce siècle à faible croyance, ces imposteurs créent un culte nouveau, qui est un véritable danger pour la société. » Il est effrayé des ravages du spiritisme; il nous montre la folie et l'onanisme comme ses résultats Ses dupes expient leur crédulité dans les maisons de fous.

A côté de ces nouveautés mystérieuses, exploitées par des habiles au détriment de la raison des faibles, M. Alfred

1. Dentu, in-18, 3e édition.

de Caston nous montre sous le jour le plus flatteur les vieilles croyances catholiques, dont les fidèles représentants s'en vont, avec un humble héroïsme, dans tous les rangs de la société, guérir tous les maux produits par une orgueilleuse superstition. Son livre a des titres édifiants comme ceux ci : *Un Apôtre de la charité; le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis; le Doigt de Dieu*, etc. » Le contenu des chapitres n'est pas moins édifiant que les titres. Nous ne voyons pas ce que la forme romanesque peut ajouter d'intérêt à ce manifeste orthodoxe contre le spiritisme. Nous aurions mieux aimé que M. Alfred de Caston se fût borné à démasquer, avec l'autorité spéciale qui lui appartient, des mystifications et des jongleries. Il n'est pas nécessaire, pour combattre les tartufferies du spiritisme, de caresser d'autres faiblesses à la mode et non moins fécondes en hypocrisies.

9

Les romans populaires d'Erckmann-Chatrian. Un auteur en deux personnes.

Les deux auteurs qui ont réuni leurs noms d'une façon inséparable, MM. Erkmann-Chatrian, ont acquis, dans ces derniers temps une telle notoriété dans le roman d'histoire contemporaine, que nous devons signaler tout ce qui sort de leur plume. Après la période républicaine et impériale, représentée par *Madame Thérèse*, ou les *Volontaires de* 1792, le *Conscrit de* 1813, l'*Invasion* et *Waterloo*, ils se rapprochent de l'époque actuelle dans l'*Histoire d'un homme du peuple*[1].

Leur héros, orphelin élevé à Saverne par la charité, va à l'école, entre en apprentissage chez un menuisier, devient

1. Librairie internationale, in-18.

ouvrier à son tour, et arrive à Paris où il est mêlé à la vie des classes laborieuses. C'est un garçon de cœur et de sens qui défend sa pensée des utopies et sa conduite des excès. Il prend assez de part à la révolution de 1848 pour la raconter, en témoin occulaire, et peindre exactement toute la lutte, l'effervescence populaire, les préjugés, les illusions, les entraînements enthousiastes et aveugles. Le récit s'arrête à la proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville; ce n'est qu'un commencement, les auteurs nous donneront plus tard le tableau de toute la période républicaine et particulièrement de l'émeute de juin.

On trouve dans cette première partie de l'*Histoire d'un homme du peuple*, les qualités qui ont valu à MM. Erkmann-Chatrian tant de sympathies : l'exactitude minutieuse des peintures et la simplicité émue du récit. Ils semblent pourtant moins chez eux à Paris qu'en Alsace; leur menuisier, Jean-Pierre Clavel, apporte et conserve au faubourg son allure provinciale et ne donne pas suffisamment le ton, la mesure des classes ouvrières parisiennes. C'était sur le pavé même de la grande ville qu'il fallait faire éclore et grandir le véritable type de l'ouvrier, celui de l'atelier, du club et des barricades.

Les derniers succès de MM. Erkmann-Chatrian ont attiré l'attention sur leurs personnes. Ils sont sortis de l'ombre discrète où ils s'étaient tenus jusque-là. Ils ont eu les honneurs de la biographie et du portrait dans les journaux populaires. La nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains* leur a donné toute la place due à leur notoriété. On sait aujourd'hui que ces deux frères siamois de la littérature sont nés tous les deux dans le département de la Meurthe. M. Émile Erkmann à Phalsbourg, le 20 mai 1822, et M. Alexandre Chatrian, au hameau de Soldatenthal, dans la commune d'Abreschviller, le 18 décembre 1826. Le hasard ne devait les réunir que beaucoup plus tard.

Le premier, au sortir du collége de Phalsbourg, vint à Paris faire son droit, qu'il interrompit à plusieurs reprises. Il ne passa son troisième examen qu'en 1857: c'était au moins un étudiant de quinzième année. Il ne le termina pas. Ses succès littéraires, au dernier moment, lui permirent de ne plus songer aux fonctions qui exigent le diplôme d'avocat. M. Alexandre Chatrian fut destiné par sa famille à l'industrie de la verrerie dans laquelle ses ancêtres avaient eu du renom. Déjà il était en voie de se créer une belle position dans les verreries de Belgique, lorsque, tourmenté par le goût des travaux littéraires, il entra malgré sa famille, comme maître d'études, au collége de Phalsbourg, où il avait fait quelques classes. C'est là que le régent de rhétorique, ancien professeur de M. Émile Erkmann, mit en relation les deux jeunes gens. Leur amitié et leur collaboration datèrent de cette époque.

Leurs débuts furent obscurs et pénibles. Ils fournirent, en 1848, leur premier feuilleton au *Démocrate du Rhin*, et leurs essais de cette époque ont été depuis très-goûtés en volumes. Il étaient déjà arrivés à cette unité de composition et de style qui fit que, pendant nombre d'années, personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous la complexité de leur double nom. Ils travaillaient en même temps pour la scène. L'Ambigu reçut à correction un de leurs drames. Le théâtre de Strasbourg en monta un autre, *l'Alsace en* 1818, qui fut supprimée par le préfet à la seconde représentation.

On voit MM. Erkmann et Chatrian s'attacher, dès leurs débuts, à la peinture de leur époque de prédilection. Ils écrivirent alors de nombreuses nouvelles où leurs qualités d'écrivain se déployaient dans toute la vivacité native. Quelques-unes à peine purent passer dans les journaux ou revues du temps, et, désespérant de vivre de leur plume, M. Erkmann reprenait ses études de droit, tandis que son ami obtenait une place dans les bureaux du chemin de fer de l'Est.

L'Illustre docteur Matheus, le type de leur ancienne manière fantastique, fut leur premier succès. Il date de 1859. Il a été suivi d'une douzaine d'ouvrages dont nous n'avons pas besoin de rappeler ici les titres : nous avons analysé et apprécié les principaux dans nos précédents volumes. Car MM. Erkmann-Chatrian représentent une de ces réputations assez nouvelles pour que l'*Année littéraire* en ait suivi tout le développement.

10

Le roman du grand monde moderne. M. Edm. About.

Je n'ai laissé passer jusqu'ici aucun livre de M. About sans en parler, et quelquefois longuement. J'ai analysé et apprécié tour à tour ses romans de moyenne étendue, comme *Germaine*, ou de longue haleine comme *Madelon*; ses petites pièces de théâtre qui ont réussi, comme *Risette* ou *Bitterlin*, et ses grands drames qui ont échoué, comme *Gaëtana*; ses pamphlets politiques, qui ont remué l'opinion, comme *la Question romaine*; ses livres de philosophie et d'économie sociale, comme *le Progrès*. M. About, tout ensemble romancier, chroniqueur, pamphlétaire, dramaturge, remueur d'idées, est un des hommes qui ont le plus de lecteurs; il était donc juste que, dans cette revue annuelle des choses qui plaisent au public, nous fissions une assez large place à cet enfant gâté, capricieux et mobile, de la littérature actuelle. Mais l'écrivain est intarissable, surtout dans le roman, et notre livre est menacé de ne plus suffire à l'analyse des siens. Cette fois, il s'agit du plus long roman qu'il ait encore entrepris, de la *Vieille Roche*, publiée en feuilletons dans le *Moniteur du soir*, avant de former, en librairie, trois énormes volumes d'environ 500 pages, sous

les trois titres suivants : le *Mari imprévu*, les *Vacances de la comtesse*, le *Marquis de Lanrose*[1].

Cette grande trilogie est une galerie de peintures, ayant pour sujet la haute société d'aujourd'hui, avec des échappées de vue sur le monde moyen, la classe bourgeoise, où l'aristocratie ne dédaigne pas de descendre quelquefois pour redorer un blason. M. About excelle à dessiner un portrait, à composer un type ; il charge quelquefois le trait pour mieux marquer la ressemblance et exagère le mouvement pour mieux simuler la vie. La *Vieille Roche* nous déroule, dans une suite de scènes charmantes, toutes ces intrigues où la politique et la fortune, la religion et l'amour, mêlent les intérêts et multiplient les ressorts. Les royautés de salon et les influences d'église s'entendent et conspirent ; le boudoir et la chapelle sont le théâtre de la même pièce, dont ils varient les décors. Le confesseur, le directeur ont la main dans toutes les affaires ; la fausse dévotion triomphe à l'aide de la vraie. La société se laisse enlacer dans des liens sacrés ; le passé renaît insensiblement, et sous ombre d'influence religieuse, l'astuce et la douceur reprennent une à une des conquêtes que l'esprit révolutionnaire défendrait mieux contre les attaques ouvertes de la violence. M. About démasque toutes ces manœuvres sans en avoir l'air. On le croit tout entier au plaisir de conter et de peindre, et il se trouve qu'il a fait une longue campagne contre les ennemis des idées et des institutions modernes. Le roman mondain est une discrète satire, et au milieu des colifichets circule l'esprit de la *Question romaine*.

On trouverait dans la *Vieille Roche* des centaines de pages comme celle-ci :

Sur dix ou douze gentilshommes du Midi qui se trouvaient assemblés à la Balme, nul n'avait exercé le commerce, ni l'in-

1. Hachette et Cie, 3 vol. in-8.

dustrie, ni aucune autre profession servile ; nul ne se souvenait d'avoir gagné de l'argent ; presque tous en avaient perdu, soit par bonté, soit par dédain, et s'acheminaient avec orgueil vers une misère inévitable. Tous rapportaient la décadence de leurs maisons à l'abolition du droit d'aînesse et à ce maudit code révolutionnaire qui n'en a plus pour longtemps, s'il plaît à Dieu. Tous se sentaient capables de servir glorieusement le pays, soit dans les plus hautes fonctions de la paix, soit dans les plus beaux emplois de la guerre ; mais tous étaient en délicatesse avec la masse de leurs concitoyens. Ils regardaient la France comme une nation égarée, et attendaient patiemment, pour se mettre à sa tête, qu'elle fît des excuses et reprît le bon chemin. Ils élevaient leurs enfants dans les principes où leurs pères les avaient élevés eux-mêmes ; chacun pouvait jurer sa foi de gentilhomme que pas un de ses fils ne manquerait au devoir d'une loyale et courageuse oisiveté. Trop prudents ou trop endormis pour lever le drapeau contre les institutions du jour, ils se consolaient par en médire et prononçaient entre eux de petites catilinaires à huis-clos. Quelques-uns s'étaient signalés par des actions ou des omissions hardies, mais sans danger ; celui-ci évitant la rencontre d'un sous-préfet dans la rue, celui-là demandant un passe-port en été pour je ne sais quelle résidence en Allemagne ; cet autre fermant ses volets un soir d'illumination publique, cet autre prenant le deuil, cet autre piquant à sa cravate un emblème qui voulait être séditieux....

Trois grands garçons de seize à dix-huit ans, très-minces, très-mous, très-polis et quelque peu semblables à des pastels effacés, composaient la réserve de la petite armée. Ils étaient fort gentils, ces fils de bonnes mères, avec leurs cheveux longs et leurs cols rabattus, ne tutoyant ni leurs parents ni leurs camarades, discutant sans aigreur les problèmes de généalogie et les questions de préséance, exempts de la gaieté gamine et de la grossière cordialité que les enfants contractent par une sorte de contagion dans les écoles nationales.... Ces consciences pures, amollies et comme mitonnées dans le lait tiède de la province, exhalaient le parfum de la bouillie qu'on sert aux enfants. M. Fafiaux avait l'âme réjouie et rendait grâce à Dieu de l'avoir introduit, quoique indigne, dans ce paradis des cœurs distingués.

Voilà le monde où M. About va suivre les héros de *la*

Vieille Roche. Je voudrais faire faire connaissance à mes lecteurs avec les principaux; je ne leur présenterai que le plus effacé, en apparence, mais le plus puissant, le bon M. Fafiaux, un de ces hommes nés pour représenter la puissance qui s'appelle *légion*, et grâce auxquels le passé vaincu reprend, sous les yeux mêmes de ses vainqueurs dédaigneux, un invisible et irrésistible empire.

« M. Fafiaux, comme chacun sait, est un petit vieillard de soixante et quelques années, laid, grêle, chétif, mal vêtu, et assez semblable à un rat mouillé. De son état, il est cinquième commis à la librairie de MM. Sautis frères; tous les avancements que ses patrons lui ont offerts ont été doucement refusés. Il gagne, depuis 1820, quinze cents francs par an : c'est trois fois plus qu'il ne lui faut pour vivre; aussi donne-t-il aux bons pauvres les deux tiers de son revenu. Cet homme, qui joue avec les millions comme le chat d'un canut avec les bobines, n'a jamais possédé un sou d'économie ; il met son amour-propre à n'avoir rien à lui. Ses habitudes de renoncement, ses vertus qu'il cache comme des vices, la charité sourde qu'il pratique, la sagesse timide et bourgeoise qui le conduit, sa parole hésitante et pénible, enfin tout ce qui efface ou annule un homme dans le monde, contribue à le mettre en lumière et à faire de lui la première autorité morale de cinq ou six départements. Il va de pair avec les hommes les plus considérables par leur naissance, leur fortune ou leur emploi; les plus riches communautés de Fourvières lui confient le maniement de leurs capitaux; les associations les plus vastes viennent prendre chez lui le mot d'ordre de la bienfaisance; les consciences les plus ombrageuses ont en lui une sorte de directeur laïque, et vous rencontreriez les dames du plus haut rang et de la vertu la plus épurée dans l'escalier en casse-cou qui mène à sa *suspente*. »

Je ne suivrai pas M. About dans les développements et les intrigues du roman dont j'ai indiqué sommairement le sujet

et le cadre. Peu m'importe le détail des éléments arbitraires et arbitrairement enchaînés du roman de longue haleine. Il plaît à l'auteur de tant de nouvelles si achevées de se jeter dans le roman-feuilleton et d'en dévider le fil jusqu'à fournir la matière d'une douzaine de volumes de cabinet de lecture : tant mieux, dirai-je, pour le roman-feuilleton; tant pis pour M. About. Les longs récits qu'il aborde aujourd'hui, demandent plutôt des procédés factices que des qualités littéraires toutes personnelles : s'il allait se déshabituer de celles-ci pour apprendre les autres! Car dans tous les livres de M. About, et *la Vieille-Roche* ne fait pas exception, il y a quelque chose de plus important que le sujet traité ou le cadre, c'est le style. On sait combien la trame en est souple et solide, et la broderie légère et délicate. Dans les causes qu'il entreprend de servir, on peut trouver qu'il n'a pas pour lui la justice: — les partis ont tant de manières d'envisager les choses ! — Il a toujours la justesse. M. About est homme à développer une idée fausse par des applications merveilleusement exactes. Il fera des portraits de fantaisie, dont tous les détails seront ressemblants ; il frappe vite mais il frappe au but. Il effleure un sujet, il n'y pénètre pas, il n'en dévoile pas la nature et les profondeurs; mais il conserve aux formes leurs vrais contours et leurs moindres nuances. Ce n'est pas seulement par la légèreté, c'est par la sûreté de la main et du coup d'œil que M. About est un esprit éminemment français.

11

Le roman du salon et du boudoir. M. Arsène Houssaye.

M. Arsène Houssaye n'a guère varié le sujet de ses romans depuis le succès de *Mademoiselle Mariani*. Quels que soient les noms de ses personnages, il s'agit toujours d'un

demi-monde élégant mêlé à un grand monde de convention, et s'il se donne, de temps à autre, la peine de rajeunir la donnée primitive, il se garde bien de toucher aux types eux-mêmes : ce sont les costumes et les accessoires qui font les frais de sa nouvelle création. Les modes et les coiffures sont changées, mais le fond reste le même. M. Arsène Houssaye a abordé une contrée favorite dont la description inépuisable plaît toujours aux mêmes lecteurs : il s'y trouve bien et il y reste.

Le *Roman de la Duchesse*[1] n'a rien de bien neuf pour les admirateurs habituels de l'auteur des *Filles d'Ève*. Il s'agit d'une jeune fille de grande maison, amoureuse d'un duc, son cousin, amateur passionné de turf, de sport, de paris, de clubs, en un mot de tout ce qui constitue la vie élégante. Elle l'épouse, tandis qu'il aime encore une cantatrice de l'Opéra, sorte de courtisane en renom jusqu'alors sa maîtresse. On prévoit le dénouement de ces sortes d'intrigues qui ont leur tradition pour ainsi dire classique, depuis que M. Dumas fils a découvert *la Dame aux camélias*. La maîtresse, type parfait de dévouement et de renoncement à soi-même, s'enterre toute vive comme une vestale antique sous un monceau de roses. Dans sa tentative de suicide, elle se sacrifie à son amour pour le duc, à son amitié pour la duchesse. Mais l'asphyxie était, malheureusement, incomplète; on a pu la sauver encore, et son ancien amant, plus épris d'elle que jamais, finit par se faire tuer par le nouvel heureux qu'elle a choisi au milieu de ses nombreux adorateurs. Quant à la duchesse, son roman est terminé par ce brusque veuvage, et elle n'a point envie de le recommencer.

M. Arsène Houssaye résume ainsi son livre dans la dédicace qu'il a ajoutée à la sixième édition : « Ce drame intime, dit-il, a trois personnages; — un homme qui aime deux femmes jusqu'à en mourir; — deux femmes qui meurent

1. Dentu, in-8, 358 pages.

mille fois de cette passion indomptable; — c'est la fatalité antique dans le monde moderne. » Faut-il dire que nous n'avons vu, dans le livre de M. Houssaye, d'autre fatalité que celle dont sa brillante imagination a bien voulu faire les frais. La passion de l'actrice, de Léa, est la seule qui soit fortement exprimée et puisse toucher le lecteur. Si c'est là ce que voulait l'auteur du *Roman de la duchesse*, il a réussi. La rivale, la femme légitime, Jeanne est trop maniérée pour une grande dame et pour le rôle que M. Arsène Houssaye semble vouloir lui donner; trop d'ambre et de patchouli montent aux narines, pendant qu'on examine dans son cadre Régence, ce prétendu type de virilité et de passion honnête. C'est une duchesse sans doute, mais une duchesse qui ne se fait pas faute d'étaler à tout propos sa magnifique chevelure et qui se fait habiller chez le tailleur de ces demoiselles.

M. Houssaye a lui-même placé en tête de son livre, avec une bonhomie et une générosité parfaites, la meilleure critique que l'on puisse en faire. C'est, prétend-il, la lettre d'une femme du monde qu'il a rencontrée au bal du duc de Morny et qui signe : « Domino noir, aigrette verte. » « Vos femmes, dit le spirituel domino, ont des sourires d'anges, mais ce sont des anges qui ont toujours traversé les *Liaisons dangereuses*. Et encore M. de la Clos serait à peine admis à dénouer leurs bottines mordorées. Vos duchesses portent de hauts talons et des soupçons de chapeaux. Comme vous le dites si bien, quand elles vont dans le monde, elle disent : déshabillons-nous pour aller au bal! Mais chez elles l'âme est bien plus décolletée encore. Je ne sais pas qui leur a enseigné la grammaire; elles savent tout, surtout ce qu'il ne faut pas savoir. »

La critique du domino, à part son décousu et sa négligence apprêtée, va bien au fond des choses. Malgré sa bonne envie de peindre d'après nature, M. Arsène Houssaye se laisse aller à son imagination, à sa fantaisie, et sous sa

plume, comme sous le crayon de Grévin, l'aimable caricaturiste, toutes les femmes prennent la même allure, le même port de tête, la même robe, je dirais presque le même esprit et le même cœur. La grande dame ressemble beaucoup plus à la courtisane, que la courtisane ne ressemble à la grande dame, et l'assimilation monstrueuse que le romancier consomme ainsi sans s'en douter, n'est pas un des résultats les moins singuliers de cette mode littéraire qui consiste à peindre des types de convention, sans qu'une sage observation contienne le goût personnel ou le ramène à une manière de voir plus conforme à la vérité et à la raison.

M. Houssaye a beau dire qu'il n'est pas de ceux qui croient la femme parfaite au sortir des mains de la nature; il a beau ajouter dans ce style plein d'arabesques qui n'appartient qu'à lui : « C'est l'amour qui les sauve, quand il n'achève pas de les perdre; avant l'amour ne sont-elles pas à la recherche des pommes ? » Il ne persuadera à personne, même en dépensant beaucoup de talent, qu'une imagination brillante et ingénieuse puisse se substituer complétement à l'observation. Balzac, qui n'avait rien du style flamboyant de l'auteur du *Roman de la Duchesse* et auquel on a souvent reproché d'abuser de sa facilité à construire de toutes pièces des types contre nature, ne demandait à l'imagination que la conception générale du personnage et de l'action ; les détails restent vrais, la sûreté de l'observation rectifiait sans cesse ce que le type pouvait avoir d'excessif et d'invraisemblable. Il invente de toutes pièces le père Goriot et M. Grandet, et les deux créations vivent et marchent, bizarres, contournées, mais humaines. Chez M. Houssaye, au contraire, l'individualité des personnages, leur valeur, leur relief, tout dépend des détails ingénieux et des effets calculés d'un style où l'élégance mondaine se mêle à une certaine pompe sentimentale et mystique[1]. Quand ses héros

1. Voici, pris au hasard, quelques échantillons des grâces de style

et ses héroïnes entrent en scène et prennent part à l'action, ce ne sont guère que des poupées à ressorts perfectionnés, des caprices d'artistes subordonnés à des caprices de la mode. Mais la mode peut altérer la grâce sans la détruire, et les femmes, sinon les hommes de M. Arsène Houssaye, exerceront encore un double attrait : elles plairont parce-qu'elles sont au dernier goût du jour, et aussi parce que sous les accoutrements excentriques et tapageurs dont la mode les affuble, elles conservent une fraîcheur, une vivacité de jeunesse, véritable beauté du diable dans le roman comme dans la vie.

12

Le roman d'antichambre et d'alcôve. Peintures indiscrètes.
Mlle L. Leblanc; M. Em. Zola.

« Les produits de la littérature féminine sont, en général, très-bons ou très-mauvais; il n'y a guère de de gré pour elle de l'excellent au pire, et il est rare qu'une femme qui sait écrire ne sache en même temps penser. La génération pré-

et des recherches d'esprit ou de sentiment qui ont fait à M. Arsène Houssaye des partisans parmi ceux qui ne le sont pas de la simplicité :

« Aujourd'hui, dit le duc qui va se marier sans amour, toutes les lunes commencent par la lune rousse; c'est inévitable : notre manière de vivre avec ces demoiselles supprime la lune de miel avec ces dames. Le bonheur n'est plus qu'un mot, et encore on ne le trouve pas dans le Dictionnaire de M. Littré. L'amour dans le mariage, c'est un roman de M. Guizot. »

La maîtresse du duc, lui écrivant d'une main mourante une lettre de suprême adieu, la termine ainsi :

« Lionel! Lionel! Souvent, à la fin de la pièce, tu es venu m'embrasser toute peinte encore. Aujourd'hui, la pièce va finir pour la dernière fois, et tu ne viens pas. Aujourd'hui pourtant tu ne te blanchirais pas les lèvres, car cette blancheur, c'est la pâleur de la mort. »

cédente a eu ses Corines et ses Delphines qui ont été dignement remplacées : n'avons-nous pas les George Sand, les Daniel Sterne, les Dora d'Istria, les Gasparin, les Ségur d'Aguesseau, les André Léo, les Max Valrey, et d'autres encore qui cultivent avec gloire ou avec honneur, le roman, l'histoire, la philosophie? En regard de cette pléïade de noms justement estimés, il existe tout un camp de célébrités féminines qui écrivent ou sont censées écrire une foule de petits livres suspects, et ont la prétention de joindre à leur notoriété excentrique quelque renom littéraire. Je ne parlerai pas ici des *Mémoires d'une Biche anglaise*, qu'un excellent catalogue bibliographique a enregistrés, avec une précieuse faute d'impression, sous le titre de *Mémoires d'une* riche *Anglaise*, ôtant ainsi au livre la seule raison qu'il ait de vivre, le mot nouveau dont il constate l'introduction dans la langue. Je ne parlerai pas davantage des *Mémoires d'une femme de chambre* qui ont eu cependant un assez grand succès de curiosité ou de scandale pour susciter des imitations. Ainsi l'on s'attend à en trouver le pendant dans *les Indiscrétions d'un cocher* [1], qui ne sont pas aussi indiscrètement scandaleuses qu'elles en veulent avoir l'air. Mais beaucoup de ces publications tapageuses sont anonymes; quelques-unes ont été écrites par des hommes qui se cachent, et ils font bien.

Les livres authentiques ou non, de femmes de chambre et de *biches*, anglaises ou françaises, joignent aux attraits d'une littérature d'antichambre, d'estaminet ou de boudoir, ceux d'une illustration plus ou moins provocante, et les photographies décolletées ou retroussées qui leur servent de frontispice, les signalent plus vite à la police correctionnelle qu'à la critique littéraire. Les autobiographies d'aventurières, de chanteuses ou de danseuses, comme les *Mémoires de Thérésa*, l'un des plus bruyants succès du genre, sont

1. Dentu, in-18, 252 pages.

pour une grosse part dans ces publications faisandées ou musquées qui, dans une société dépravée ou raffinée, plaisent à certains palais et à certains odorats.

Une chose à remarquer c'est que le fond n'est pas toujours aussi mauvais que l'extérieur. Le plus souvent, l'étiquette est provocante, le contenu assez froid et ennuyeux, quelquefois, derrière ce titre et ce portrait suspects, il y a, pour préface, une recommandation qui édifie. Le boudoir semble confiner à la sacristie; c'est un trait caractéristique de plus d'une époque.

Je le retrouve très-marqué dans le volume intitulé *les Petites comédies de l'Amour* de Mlle Léonide Leblanc[2], l'un des livres de ce genre les plus supportables, grâce à un certain esprit d'observation. Les régions sociales reproduites ici avec fidélité sont celles de ce fameux demi-monde où vit l'auteur et dont il pourrait dire, si les femmes parlaient latin, *quarum pars magna fui*. Ces peintures n'ont rien de bien neuf, après le théâtre de M. Alexandre Dumas fils, ni rien de bien délicat, vu les modèles qui ont posé devant l'auteur. On n'en a pas moins jugé utile au livre et à la gloire de Mlle Léonide Leblanc de faire présenter l'un et l'autre au public dans une préface où la prétention le dispute à la banalité. Après nous avoir parlé des « nombreux diamants » de notre nouvelle collègue en littérature; de son habitude de fumer l'opium, de sa passion pour le jeu, de mille autres détails biographiques au moins aussi intéressants pour le public, son introducteur, M. Alphonse Lemonnier, s'est cru obligé de prêcher un peu à la façon de M. Prudhomme dans la touchante péroraison que voici :

« Ce livre n'est pas immoral, au contraire, il prouve quelque chose. Il pourra certainement servir de leçon à tous les fanfarons de vice, chevaliers d'amour, *Don Juan* du siècle, qui font des femmes un jouet et qui s'amusent de ce que

2. Librairie centrale, in-18, XVI-240 pages.

nous avons de plus sérieux au monde, l'*Amour!* jeunes gens qui se disent blasés avant d'avoir vécu et que l'auteur a raison d'appeler les *vieillards de vingt ans*. Voilà tout ce que je trouve à dire sur l'ouvrage; je laisse au lecteur le droit de mieux juger, et je me contente de souhaiter aux *Petites comédies de l'Amour* une infinité d'éditions. Ainsi soit-il! »

On ne saurait finir d'une façon plus édifiante la préface d'un livre qui n'a pas la prétention, je le suppose du moins, de figurer jamais en feuilleton dans *la Semaine des Familles*. Auprès de quel monde Mlle Léonide Leblanc croit-elle donc avoir besoin pour réussir de ces quelques gouttes d'eau bénite? On reçoit déjà ces demoiselles dans mainte église comme quêteuses ou dames patronnesses, mais on n'y recommande pas encore leurs livres.

On n'y recommandera jamais le suivant. Après avoir débuté, l'année dernière, dans le genre gracieux, par un livre de pure fantaisie, *les Contes à Ninon*, M. Émile Zola se jette dans l'extrême opposé, et s'essaie, dans la *Confession de Claude*[1], au plus hideux réalisme. Il y remue à plaisir la fange et la honte. Un malheureux jeune homme rencontre dans le dernier degré de la misère et de la dégradation, une créature à laquelle il s'attache, sans amour, par une espèce de fureur volontaire et de folie consciente. Comme pour s'excuser de « pénétrer dans le galetas du vice et de conter les amours honteuses et dégradantes, » dit M. H. Lavoix, dans le *Moniteur*, M. Émile Zola prétend qu'il n'est que l'éditeur de la *Confession de Claude*, que ce livre n'est pas une fiction, mais une réalité. « Cela peut être, ajoute le critique, mais on trouve tout, et l'on ne ramasse pas tout ce que l'on trouve. »

Ce qui me déplaît particulièrement dans cette confession

1. Libraiaie internationale, in-18. 320 pages. Voy. tome VII de l'*Année littéraire*, p. 82-83.

inavouable, c'est le ton de componction mystique mêlé au récit de ces souillures. Claude le sème d'exclamations continuelles, comme celles-ci : « Frères, j'aime Laurence.... » « Frères, je vais à vous.... » « Frères, c'était l'aurore. » Je ne vois guère dans la nouvelle œuvre de M. Zola ce reste de grâce qui l'a fait appeler « du Berquin licencieux. » A mes yeux, la *Confession de Claude* rappelle plutôt l'*Adolphe* de Benjamin Constant avec des exagérations de plus dans les peintures et un degré de moins dans la moralité.

13

Les grandes machines du roman-feuilleton et les histoires de cape et d'épée. MM. Ponson du Terrail et P. Féval, M. J. de Saint-Félix.

M. Ponson du Terrail, s'il le voulait, vaudrait mieux que sa réputation. On l'avait fort calomnié depuis quelque temps, ou plutôt on avait médit de lui, avec une persistance qui avait eu un instant pour résultat de réduire à l'inaction la plume féconde du fournisseur patenté de tous nos grands journaux. La critique s'applaudissait donc de sa victoire; elle avait eu raison du romancier à procédés, de l'auteur inépuisable dont la facilité sans gêne conservait encore un certain naturel et un certain prestige au roman de cape et d'épée inventé par M. Alexandre Dumas. Rocambole est à d'Artagnan ce qu'un reflet est à l'astre qui lui communique la lumière; mais enfin M. Ponson du Terrail avait créé un type populaire comme l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*. Depuis il s'était dépensé de tous côtés, courant le feuilleton, et brûlant le pavé du roman avec une ardeur que ne couronnait plus le même succès, et tout à coup le silence s'était fait autour de lui; on l'aurait presque oublié si un charmant roman publié dans le *Moniteur du soir*,

sous le titre du *Chambrion*, n'avait réveillé la critique pour lui dire une fois de plus :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

L'œuvre de M. Ponson du Terrail était cette fois une étude de passion et de caractère, où les événements ne se heurtaient plus les uns aux autres avec cet imprévu et ce mépris de la vraisemblance qui sont les charmes du roman d'aventures. On n'y retrouvait rien de l'ancien auteur des *Drames de Paris* que la petite phrase coupée et brève comme la ligne d'un feuilleton; le style se ressentait encore du cadre dans lequel il s'était si longtemps moulé, mais l'observation fine et délicate y débordait de toutes parts. On y voyait se développer des types de paysans, unissant dans de bonnes proportions la couleur locale aux traits durables de la nature humaine. Emporté par son succès même, M. Ponson du Terrail avait autrefois beaucoup trop sacrifié à la mode et à l'amour de la popularité, mais il lui était resté une science de mise en scène, une fidélité dans les peintures, qui suffisent à faire vivre les compositions les moins littéraires, et qui peuvent mettre en haut relief celles dans lesquelles il veut bien remplacer le mouvement factice par une véritable étude de la passion, et l'abondance un peu vide à laquelle il a accoutumé ses lecteurs, par un réalisme scrupuleux qui ne manque ni d'ampleur ni de facilité.

Après *le Chambrion*, M. Ponson du Terrail a donné dans le même *Petit Moniteur* les *Mémoires d'un Gendarme*, qui semblaient une seconde exploitation du même filon. C'étaient les mêmes types, les mêmes mœurs, le même théâtre. Mais bientôt, pour ne pas faire une répétition inutile de la même peinture, l'auteur a lâché les rênes à son imagination, et s'est mis à promener son lecteur complaisant à travers une suite d'aventures capricieusement choisies, plus capricieusement enchaînées, passant tour à tour de l'idylle aux

drames de cour d'assises. Dès lors le romancier n'est plus suivi que par les oisifs, avides de tuer le temps à tout prix. Pour moi, quoique porté à m'intéresser à l'histoire par la connaissance minutieuse des lieux où elle se passait, je me suis bientôt lassé de suivre un auteur qui ne sait pas lui-même où il me conduit.

Le Chambrion n'est pas le seul roman de M. Ponson du Terrail où il ait fait preuve d'une force d'analyse et d'une finesse d'observation qui manquent à ses grandes machines. Deux de ses anciennes études à peu près entièrement oubliées, et qu'il a réunies en volume sous ce double titre : *la Veuve de Sologne* et l'*Histoire d'un couteau de chasse* [1], viennent à l'appui de mon appréciation. L'une a les proportions d'un petit roman, l'autre ne dépasse pas les dimensions d'une nouvelle un peu longue. Toutes deux sont traitées avec grand soin et méritent d'être analysées.

Une veuve de Sologne a perdu son mari, notaire d'un petit village; elle va être réduite à la plus extrême misère, lorsqu'un vieux garçon, riche propriétaire de ses voisins, lui offre de garder jusqu'à la complète liquidation de ses affaires la somme d'argent qu'il avait placée chez son mari. En échange de ce service il demande à Mme Arnaud de vouloir bien lui prêter sa maison pour une entrevue qu'il a ménagée entre un de ses amis et Mlle de Verrières, fille d'un colonel fâcheux et bourru qui habite le voisinage. Le colonel a juré que sa fille n'épouserait qu'un militaire; mais de son côté, Mélanie, digne fille de son père par l'entêtement, s'est bien juré à elle-même qu'elle n'aurait jamais pour époux un traîneur de sabre. La place semble donc toute faite pour M. Max de Verne, qui n'est qu'un charmant Parisien, très-lettré, très-artiste et pas du tout militaire. Mais voilà que survient tout à coup le chef d'escadron tant rêvé pour

1. Librairie centrale, in-18, 314 pages.

Mélanie par le colonel de Verrières. Il arrive de Chine, et par un quiproquo assez amusant, joue le rôle que le vieux garçon bienfaiteur de Mme Arnaud a rêvé pour son protégé. Cependant tout s'explique bientôt, la diplomatie d'Horace a raison de l'entêtement du colonel, et, après un duel assez burlesque entre le commandant, retour de Chine, et son futur beau-père, Mélanie de Verrières épouse M. Max de Verne. Ai-je besoin d'ajouter que le veuvage de Mme Arnaud ne dure pas longtemps et que c'est Horace qui le fait finir.

L'*Histoire d'un couteau de chasse* est plus lugubre. Il s'agit encore d'un Barbe-bleue, mais aussi terrible que le colonel de Verrières est grotesque. Pour punir une prétendue infidélité de sa femme le vicomte de Mailly a assassiné un de ses amis, et depuis dix ans il lui fait mettre partout sous les yeux le couteau de chasse et la bague chevalière que portait la victime le jour de sa fin tragique. Ce supplice atroce se complique de mille autres petites tortures dont le détail aide au développement de l'histoire : c'est d'ailleurs son côté intéressant et piquant. Pour dénoûment, la victime ressuscite, le farouche jaloux meurt dans les remords, et la vicomtesse de Mailly revient à la vie en apprenant la miraculeuse résurrection de son ancien adorateur. M. Ponson du Terrail nous apprend en outre que cette véridique histoire a eu pour témoin, en 1787, son grand-père, alors officier aux gardes du corps.

Si les délicats préfèrent les études de mœurs, plus courtes et plus achevées, aux romans de longue haleine avec complication d'événements et de personnages, il n'en est pas encore de même du gros du public. Ce qui attire la foule aux journaux non politiques dont le roman est la pièce de résistance, ce sont les grandes combinaisons dramatiques où l'histoire et l'imagination se prêtent avec une égale docilité aux caprices de la mode.

Depuis peu les feuilles spéciales de romans illustrés, si nombreuses en Angleterre et dont le *Journal pour tous* fut en France le premier type, voyaient baisser rapidement leur faveur. Les petits journaux du soir à un sou, où le roman se mêle chaque jour à petite dose à toute espèce de bavardage, ont supplanté le magasin hebdomadaire à dix centimes exclusivement affecté au roman. Pour ramener ou retenir ses lecteurs, on ne se figure pas quels appels le roman périodique fait aux imaginations. C'est assez de voir les titres choisis. Il y en a d'extravagants : comme *les Ahuris de Chaillot;* il y en a de monstrueux : *les Mémoires du bourreau;* il y en a d'ignobles : comme *Milord l'Arsouille*. Et les affiches? Qu'on se figure un grand placard colorié haut de six pieds représentant une maison de fous, une orgie, une chaîne de forçats, des assassinats, des apparitions de fantômes et le reste. Voilà la réclame, le boniment, les coups de caisse et de trompette grâce auxquels s'exploite, en l'année 1865, le roman populaire.

Type nouveau de la presse quotidienne, le *Petit Journal*, semblait avoir trouvé des éléments de succès d'un autre ordre; il a voulu avec l'aide du roman à grand fracas élargir encore son cercle de lecteurs. C'est à M. Ponson du Terrail qu'il a demandé une de ces immenses machines comme les *Drames de Paris*. M. Ponson du Terrail n'a pas cherché bien loin un héros et un sujet, il a repris ceux de cet inépuisable roman et il a offert, dans des dimensions élastiques qui se régleront sur la faveur du public, *la Résurrection de Rocambole*, dont le prologue seul doit être un échantillon complet du genre. Voici en quels termes le *Petit Journal* a annoncé cette éclatante nouveauté.

Le prologue du grand récit de M. Ponson du Terrail que nous allons publier, et dont l'action se passe au bagne de Toulon, contiendra, entre autres épisodes :

L'exposition publique sur l'échafaud;

La marque par le fer rouge;

Le départ de la chaîne des forçats;
L'arrivée au bagne;
L'exécution à mort au bagne de Toulon.
Tous ces épisodes sont historiques et racontés avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le numéro du *Petit Journal* où était insérée cette réclame accusait un tirage de 219,680. Quelques mois plus tard le chiffre s'élevait à 282,060. Ainsi le roman-feuilleton, qui semblait mort dans les grands journaux politiques, a seulement changé de place. Il est devenu le Dieu des petits journaux populaires, et M. Ponson du Terrail est toujours son prophète.

Pour être juste, il faudrait donner presque une aussi grande place au rival souvent heureux de M. Ponson du Terrail, à M. Paul Féval, qui, par moments, soutient de sa popularité les journaux naissants ou relève ceux qui tombent, et procure aux uns et aux autres des recrues de cent mille lecteurs. Mais c'est assez et presque trop de l'exemple précédent pour montrer ce que le roman devient, dans la presse, comme objet de pâture quotidienne.

En volumes, les romans de cape et d'épée se font rares. La mode s'en éloigne, et à part les feuilletons où s'étalent encore victorieusement les noms prestigieux de MM. Ponson du Terrail et Paul Féval, ils sont exclusivement réservés au format du cabinet de lecture. Quelques-uns cependant, grâce au soin de la forme, à l'intérêt ménagé de la narration, revêtent quelquefois le format populaire de l'in-18 et font leur petite trouée à côté des études de mœurs et de caractères qui accaparent pour le moment l'attention du public. De ce nombre est le roman que M. Jules de Saint-Félix intitule, en librairie, *l'Amie de la Reine*[1], et qui a dû paraî-

1. Librairie centrale, in-18, 250 pages.

tre quelque part sous le nom de *Régine*, comme l'indique le titre courant du volume.

L'action se passe deux mois avant l'ouverture des États généraux de 1789 et les solennels débuts de la révolution française. On se prépare à assister à l'un de ces drames connus qui commencent dans un des boudoirs immortalisés par la Régence et finissent au milieu des cris de haine sur l'échafaud. Mais l'action est à la fois moins terrible et moins étendue. Il s'agit simplement d'une jeune et noble veuve confinée par sa pauvreté dans un manoir seigneurial de Provence, à laquelle deux jeunes étourdis gentilshommes de la maison du roi viennent faire la cour à la façon galante des paladins du quinzième siècle. Un bon cœur, dit-on, fait pardonner bien des folies, et la noble veuve doit en conscience beaucoup leur pardonner, car ils lui aident à épouser un grand seigneur du pays, sorte de puritain catholique, qui veille depuis longtemps sur elle et ses intérêts avec une affection presque paternelle.

Il va sans dire que le traître ne fait point défaut à cette espèce de mélodrame. M. de Saint-Félix, qui a été ailleurs collaborateur du vicomte Walsh, de la comtesse Dasch, et qui semble un défenseur convaincu du trône et de l'autel, a choisi son personnage odieux dans cette classe, alors abhorrée des privilégiés, qu'on appelait le tiers état. Il en a fait un usurier débauché, chez lequel la force physique remplace la beauté morale, une sorte de Vautrin rapetissé, qui n'a ni les instincts de justice de la classe à laquelle il appartient, ni l'intelligente brutalité des scélérats dont on nous le donne comme type. Du reste, le roman de M. de Saint-Félix ne manque ni d'intérêt, ni de pages bien écrites, et si nous lui faisions un procès de tendances, ce ne serait pas sans reconnaître qu'il est du nombre des écrivains, plus rares qu'on ne pense, qui savent engager une action avec aisance et la dénouer avec la même facilité.

14

Simples nouvelles. Œuvre collective de la Société des gens de lettres.

Ceux qui voudront connaître d'un coup une vingtaine de romanciers et conteurs contemporains par une collection d'échantillons, peuvent prendre le joli recueil publié par M. Paul Féval, avec le concours de ses collègues de la Société des gens de lettre, sous le titre un peu ambitieux, mais séduisant : *les Plumes d'or*[1]. C'est le pendant de ce charmant volume que la même Société avait fait paraître, l'année précédente, sous un titre si gracieusement modeste : *l'Obole des conteurs*.

J'ai dit moi-même toutes les aimables choses que ce dernier recueil contenait et indiqué en quelques traits le talent particulier de ses principaux collaborateurs[2]. Aujourd'hui, je puis me dispenser de cette peine; les auteurs des *Plumes d'or* ont un introducteur, M. Paul Féval, qui, pouvant si facilement joindre quelque joli récit à ceux de ses confrères, s'est borné à les présenter au public dans la préface. Je ne sais s'il écrit lui-même avec la plume d'or qu'il prête à ses amis, mais sur chacune des phrases qu'il leur consacre, il a jeté des flots d'une poudre brillante qui fait paraître chaque nom et chaque figure dans une sorte de rayonnement.

Transcrivons cette liste de dénominations flatteuses, où, avec la qualité dominante de chacun, complaisamment mise en relief, se laisse aussi deviner le défaut, qui n'est souvent que l'exagération d'une manière, l'excès d'une qualité !

1. Lib. Dentu, in-18, IV-466 p.
2. Voy. tome VII de *l'Année littéraire*, p. 84-87.

Voici donc, d'après M. Paul Féval, les heureux écrivains qui ont pu concourir à l'œuvre collective des *Plumes d'or* :

Edmond About d'abord, comblé de toutes les primautés, y compris celle que donne l'ordre alphabétique, esprit fécond, charmant, subtil, lutteur terrible qu'on accusa longtemps d'avoir trouvé un des becs de la plume de Voltaire, le plus aigu, sans doute, des deux becs; jamais on ne l'accusera de l'avoir perdu; Arsène Houssaye, la délicatesse faite homme, érudit du bout des doigts et remuant sans cesse avec un laisser aller exquis les bagatelles à l'usage des dames;

Philibert Audebrand, l'habile conteur; Gustave Aymard, farouche, fougueux, tatoué, montant à cru son fameux mustang, toujours galopant sur le sentier de la guerre;

Alexandre Dumas fils, l'expression la plus hardie, la plus originale, la plus profondément cherchée — et trouvée — de l'art dramatique à notre époque;

Henri Martin, le solide et populaire historien; Auguste Barbier, le poëte mâle, qui fut l'admiration de notre jeunesse; Édouard Plouvier, célèbre hier et que son drame aujourd'hui fait illustre; Georges Bell, instruit à l'étincelante école de Méry; Louis Énault, si tendre et si exceptionnellement suave que ses récits onctueux semblent un parfum qui fond doucement à la chaleur d'un soleil de printemps;

Auguste Vitu, le cher transfuge qui a pris d'assaut les hauteurs politiques et financières, après avoir prouvé abondamment que les champs de l'imagination sont à lui;

Adrien Robert, esprit ingénieux, écrivain éloquent, qui n'ose pas tout ce qu'il pourrait oser; Champfleury, conquérant établi dans un coin de l'héritage de Balzac et fondateur d'une école;

Pelletan, tribun, mais poëte; Paul de Musset, supérieur au fardeau d'un nom grand et bien-aimé; A. de Pontmartin, critique sans fiel, qui ne connut jamais la signification de ces vilains mots : méchanceté et jalousie; romancier distingué, chroniqueur courtois, et qui doit être fier assurément de la sympathie universelle excitée par son attrayant caractère;

Nadar, le flamboyant, rouge en dessus, rouge en dessous, rouge en dedans, rouge en dehors, voyant les choses de la vie à travers trente-six mille chandelles romaines, mais si bon, mais si noble et si facile à mettre en colère! Nadar, une des plus jolies, une des plus naïves curiosités de ce siècle curieux,

joignant sans façon et sans fiel la logique à l'étourderie, spirituel jusqu'au bout des ongles avec cela, le seul homme d'ailleurs qui fasse mentir la sagesse des nations, puisqu'il étreint très-bien, souvent, quoique toujours il embrasse beaucoup trop;

Et l'éblouissant Timothée Trimm, gaieté à pleines mains, raison grosse comme une maison, esprit toujours payé comptant, à bureaux ouverts, plus inépuisable que la bouteille magique de Robert Houdin et versant à chacun, sans se tromper jamais, la liqueur préférée.

Et enfin, pour finir, pour bien finir ces deux hommes éminents que je ne compare en rien l'un à l'autre, mais qui ont tous deux une si large place au banquet de la popularité artistique :

Henry Monnier, le seul vrai réaliste, le génie de la photographie authentique;

Charles Monselet, le pêcheur de perles, le curieux, le paresseux, le délicat, le gastronome; style sombre, sourire savant, sensualité choisie; homme d'autrefois, quoi qu'il en pense, avec toutes les finesses, avec toutes les séductions d'aujourd'hui....

Tels sont les noms des « écrivains aux plumes d'or. » M. Paul Féval déclare les avoir tracés d'une plume de laiton. On est trop poli pour prendre au mot des formules de modestie ; mais, dans le nombre de ses collègues, n'y en a-t-il pas quelques-uns qui ne burinent pas leurs contes d'une plume aussi précieuse que la sienne? Je laisse au lecteur le soin d'en décider.

15

Volumes de nouvelles (suite.) MM. X. Marmier, H. Rivière, A. Giron.

M. Xavier Marmier a trouvé dans les littératures du Nord une mine inépuisable. Combien n'a-t-il pas écrit de livres de voyage, d'histoire, de critique de philologie, de fan-

taisie, destinés à nous révéler la Suède, la Norvége, l'Islande, la Finlande, et, plus près de nous, diverses contrées de l'Allemagne, sous tous leurs aspects, tantôt leur poétique nature, tantôt leurs noms pittoresques, tantôt leurs idiomes et leurs littératures originales! Quelquefois il n'a demandé à ces contrées si bien connues de lui qu'un théâtre pour les drames ou les idylles sortis de sa propre imagination, et ses romans et ses nouvelles ont dû encore à ses études particulières une couleur locale qui leur donnait un cachet d'originalité. Nous retrouvons une fois plus de plus l'homme des littératures du Nord dans un simple recueil de nouvelles, intitulé : *Sous les Sapins*[1]. Pour que le parfum des contrées septentrionales nous arrive plus pur, M. X. Marmier n'a voulu réunir ici que des traductions de légendes ou de fantaisies venues de ces contrées.

L'auteur des *Fiancées du Spitzberg*, de *Gazida*, etc., a été souvent un interprète indépendant de ses chères littératures; aujourd'hui il ne veut être qu'un écho fidèle. Les petits récits qu'il nous donne offrent sans prétention des attraits divers, l'intérêt légendaire, le pittoresque, la sensibilité et l'honnêteté; ces deux dernières sont les compagnes inséparables du talent élégant de M. X. Marmier. D'autres livres, comme les *Mémoires d'un orphelin*, nous permettraient de juger plus complétement l'écrivain; aucun autre ne fait mieux connaître l'homme qui voudrait que le cimetière de Pontarlier, sa ville natale, fût transporté sous les forêts alpestres de laFranche-Comté, et qu'on l'y déposât lui-même, avec ces simples mots sur sa pierre tumulaire : « Ci-gît un rêveur qui aima les sapins et les montagnes. »

Les Méprises du cœur de M. Henri Rivière[2], sont à la fois le titre particulier d'une nouvelle et d'un volume qui con-

1. Hachette et Cie, in-18, VIII-386 p.
2. Michel Lévy,, in-18.

tient avec elle quatre autres récits. On y retrouve quelques-unes des qualités de l'auteur de *Pierrot* et *Cain*[1], mais avec une empreinte moins vigoureuse. Les héros favoris de M. Henri Rivière sont des marins que les vicissitudes de la contemplation oisive ou des aventures ont préparés ou plutôt prédestinés aux orages des passions. L'auteur aime à jouer avec la fatalité qui lui avait fourni dans l'histoire de *Cain* de si énergiques effets. Il fait dire à l'un de ses personnages qui va se battre et que rien n'oblige à ce duel : « Non, rien qu'une fatalité à laquelle on ne se dérobe pas. Cela nous arrive à tous. Nous savons souvent que telle parole, si nous la prononçons, ne peut que nous faire du tort, et cependant nous la disons, nous apercevons une planche branlante jetée sur un torrent, nous sommes pris de je ne sais quel désir de nous y aventurer, et nous la franchissons. Heureusement qu'il ne nous survient point toujours malheur de ce que nous bravons ainsi la destinée. »

En vertu de cette fatalité, qui pourrait être exprimée dans un style plus fort, un jeune homme est persuadé par une prédiction expresse qu'il mourra en duel : il retrouve, sans le reconnaître d'abord, un mari outragé qui avait tué son ami, à l'autre bout du monde ; il se bat avec lui, le tue, mais s'enferre lui-même de part en part en le frappant.

La fatalité à laquelle M. H. Rivière demande des effets n'est pas seulement celle des lois qui gouvernent la nature morale et, par contre-coup, les faits extérieurs de la vie ; il en cherche la manifestation dans l'ascendant du rêve, du pressentiment, de l'hallucination. « A bientôt ! » vous dit une apparition, et l'on meurt à la bataille suivante. Tout ce domaine de la terreur superstitieuse est de droit commun, je dirai même banal, dans la littérature du roman ; on ne

1. Voyez l'analyse de ce remarquable volume de début dans le tome III de l'*Année littéraire*, p. 143-144.

peut blâmer M. H. Rivière de l'avoir exploité une fois de plus ; mais il fallait en tirer des effets plus saisissants, sous peine de prendre place dans cette classe nombreuse d'auteurs dont le deuxième et le troisième livre ne valent pas le premier.

Les volumes aux titres singuliers recueillent aussi bien les simples nouvelles que les romans. Les uns sont provoquants, scandaleux même; les autres simplement prétentieux, et s'imposent aux yeux par la disposition typographique de leur étiquette, par le soin qu'ils attachent à sa forme. *Mystérieuses*, en lettres rouges, encadrées d'une épaisse bordure noire, tel est le titre et le costume d'un volume de nouvelles publiées par M. Aimé Giron[1]. L'auteur s'est en effet beaucoup préoccupé de faire régner le mystère dans les quatre contes plus ou moins fantastiques qui le composent. Edgar Poë aurait simplement intitulé un pareil volume : *Histoires extraordinaires*, mais nos jeunes écrivains sont moins simples et moins habiles aussi. La plus longue et peut-être la plus intéressante de ces quatre nouvelles, *le Cœur en deux volumes*, se recommande par quelques qualités de style et de composition qu'il est difficile de faire apprécier par une sèche analyse. J'aime mieux en citer le début :

« Où se passera cette histoire? — Eh! qu'importe le lieu, pourvu que l'humanité y pleure et rie, y vive et meure? — En quelle année du siècle présent ou des siècles écoulés nous transporterez-vous? — Je n'en sais rien. Les années n'atteignent à une valeur réelle que par les événements qu'elles renferment. — Quel sera votre principal personnage? — Un roi. — Son nom? — Que fait son nom? J'étudie l'homme seul. »

Or, mon roi était philosophe : pour ses courtisans, un imbécile; savant : pour le vulgaire, un fou. — Je n'ai jamais vu ni son palais, ni son trône, ni son sceptre, ni ses gardes, ni

1. Librairie centrale, in-8, 317 p.

ses ministres. Accessoire que tout cela. — Il avait tourné sa vie à l'envers. — Ce n'était point un roi philosophe; c'était un philosophe roi. Sa grande machine politique, bien montée, fonctionnait d'habitude. Il la laissait marcher avec la force et la précision d'un mécanisme mathématique.

Ce dont il s'inquiétait, c'était de cette combinaison de la vie morale, si vite, si souvent désorganisée, dans laquelle deux rouages invisibles et silencieux, le cœur et l'esprit, jouent les deux rôles principaux. L'homme en est heureux ou malheureux, la société troublée, le monde bouleversé. — Certes, c'est une belle et sérieuse étude, celle qui suit pas à pas la création, l'interroge, la décompose pour en arriver à formuler la faiblesse de l'homme et la puissance de Dieu.

On voit que nous avons affaire à un disciple littéraire de la *Revue fantaisiste*, si tant est que la *Revue fantaisiste* ait fait école. C'est le même style précis, en apparence, travaillé et précieux; ce sont les mêmes idées vagues de philosophie et de morale ambitieuse. Quelques pages plus loin on rencontre dans *le Cœur en deux volumes*, ces descriptions amoureuses si chères à MM. Théodore de Banville et Catulle Mendès; puis ces lettres à la Don Juan mises autrefois à la mode par M. Théophile Gautier. Voici un fragment de pastiche qui nous indique clairement de qui procède M. Aimé Giron :

Madame, je vous aime. J'ai crevé deux chevaux sous moi, en fuyant bride abattue, possédé de votre image. Je vous aime, et j'ai, du meilleur vin du caveau de la Rose, récité un rosaire de flacons. Je vous aime, et sur le tapis ou le turf j'a perdu la dot d'une reine. Je vous aime, et je me suis battu contre dix de mes meilleurs amis, parce qu'ils ne vous comparaient en beauté qu'à Vénus dans le ciel et à Cléopatre sur la terre, etc. Je suis plus riche qu'un juif, plus prodigue qu'un gentilhomme ruiné, joueur comme un lansquenet, spiritue comme un demi-mot, etc.

Il est inutile, je crois, de suivre plus longtemps l'auteur des *Mystérieuses* dans ces énumérations prétentieusement

ridicules. Qu'un homme de grand talent ait réussi à faire accepter au milieu du mouvement et du bruit d'une révolution littéraire, des procédés aussi faciles à imiter et à surfaire, c'est ce qui étonne un peu, à trente ans de distance. Mais comment nos jeunes écrivains se croient-ils le pouvoir de les rajeunir et d'en faire revenir la mode ? Comment, avec une certaine valeur d'écrivains et de romanciers, perdent-ils à cette stérile imitation des forces intellectuelles dont l'emploi serait bien autrement profitable, s'ils voulaient se souvenir que le bon sens, la clarté, le respect de la langue n'ont jamais été des obstacles à l'originalité ?

16

Le roman étranger. Nathaniel Hawthorne.

Il y a plus de quatorze ans qu'a paru *la Maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne[1], et sa traduction en français date d'une année à peine. Tandis que les œuvres de nos romanciers célèbres, à peine éditées, font le tour du monde, reproduites en toutes les langues, les romanciers étrangers ont peine à s'acclimater chez nous. Ce n'est pourtant pas le talent qui manque à celui qui nous occupe ; et c'est un talent mûr, souple et sûr de lui-même qui n'en est pas à son coup d'essai. On se souvient de ces admirables romans de Walter Scott qui ont nom *Waverley* ou *la Fiancée de Lamermoor :* la finesse de l'observation y est presque partout unie au mouvement et à l'*humour*. C'est long sans doute, plein de détours et de circonlocutions; on s'arrête sur les détails ; on explique avec minutie les choses qui nous semblent le moins dignes d'explications ; mais cette touche un peu lourde, cette manière pesante de préparer le fond

1. Hachette et Cie, in-18, traduction de E. Forgues, 372 p.

du tableau, amène des effets surprenants. Rien n'est perdu de ce qui peut mettre en lumière un incident, dénouer une situation, colorer une scène, ou dessiner un personnage. C'est de la peinture flamande à la façon des Teniers, mais on y rencontre parfois des pages sobres à la manière de Rembrandt. M. Nathaniel Hawthorne procède évidemment de l'auteur des *Puritains*, et quand j'ai nommé tout à l'heure *Lucie de Lamermoor*, c'est à dessein que j'établissais une parenté étroite, non-seulement entre la manière de Walter Scott et celle de M. Hawthorne, mais encore entre le sujet du roman dont je m'occupe et celui dont le maître de Ravenswood est le héros. C'est, dans l'un et l'autre livre, l'histoire d'une puissante et noble famille rivale d'une famille de prolétaires; des deux parts il y a des prophéties menaçantes et des légendes faisant allusion à des crimes anciens, à des haines héréditaires; enfin l'amour des deux derniers rejetons de ces maisons rivales sert de conclusion à leur histoire. Dans Walter Scott, le drame est plus sombre que chez M. Hawthorne. La passion du maître de Ravenswood n'aboutit qu'à une catastrophe, tandis que celle de Phœbe Pyncheon finit en idylle.

En quelques mots voici le canevas de la *Maison aux sept pignons*. Un noble et farouche puritain établi en Amérique au moment de la fondation de la Nouvelle-Angleterre, le colonel Pyncheon, a dépossédé par des moyens violents ou frauduleux un pauvre colon, Matthew Maule, du morceau de terre qu'il possédait sur la lisière des territoires indiens. Il fit mieux encore, il revendiqua la possession d'une grande étendue de terrain située à l'entour et conclut avec les sachems un traité qui lui cédait en toute propriété, à lui et à ses descendants, un territoire grand comme un royaume. C'est sur l'emplacement de la cabane de Matthew Maule que fut bâtie la maison aux sept pignons; mais, pour déposséder le vieux colon, il avait fallu l'accuser de crimes imaginaires et le faire pendre comme sorcier. Depuis ce mo-

ment, les deux familles ont continué à vivre l'une à côté de l'autre, celle de Maule obscure et méprisée, celle du colonel riche, influente, toute-puissante dans la colonie. Cependant une sorte de fatalité s'attache aux Pyncheon : ils meurent presque tous de mort subite et violente : le sang de Maule les étouffe : ce qui signifie dans le langage légendaire qu'ils sont sujets aux attaques d'apoplexie. Ils ont d'ailleurs gardé quelque chose de l'énergie farouche de leur ancêtre : il sont avares, austères, implacables.

Mais la fortune princière rêvée par le colonel pour ses descendants n'est pas passée aux mains de sa famille. Le traité qu'il avait conclu avec les sachems, caché à dessein par la main mystérieuse d'un descendant de Maule, n'a pu être produit en justice au moment où il fallait prendre possession des territoires contestés. A partir de ce jour la prospérité de la maison aux sept pignons semble décroître, et l'intelligence de ses habitants s'atrophier à mesure que leurs richesses disparaissent. Il ne reste bientôt plus dans le vieil hôtel féodal, qu'une pauvre fille sexagénaire et son frère à moitié idiot, sur l'imagination duquel les légendes de la famille ont fait une trop vive impression. Malgré leur caractère inoffensif et leur pauvreté, ces vieilles gens ont dans leur propre parenté des ennemis redoutables ; on les accuse d'avoir découvert et de tenir cachés les trésors du colonel Pyncheon. Hélas ! il n'en est rien, car, oubliant leur fierté héréditaire, ils sont obligés pour vivre d'ouvrir, dans la maison même origine de tant de splendeurs, une boutique à deux sous, que vient tenir une jeune campagnarde, Phœbe Pyncheon, dernier rejeton d'une branche obscure et oubliée, mais sortie elle aussi de la maison aux sept pignons.

Phœbe devient le bon ange et comme le rédempteur de cette race maudite ; tout prospère entre ses mains, grâce à sa douceur et à son activité, grâce aussi à l'intervention mystérieuse d'un jeune photographe fourriériste, logé dans

les combles de l'hôtel. Aussi, lorsque l'implacable ennemi de sa vieille cousine, le juge Pyncheon, meurt dans des circonstances dramatiques, « étouffé par le sang des Maule, » Phœbe, héritière de ses grands biens, s'empresse-t-elle de donner sa main à son jeune ami et de réconcilier par ce mariage deux races ennemies depuis deux siècles. Car l'artiste n'est autre que le dernier descendant de Matthew Maule.

On voit que les points de ressemblance entre le roman américain et le roman anglais sont assez nombreux. Mais c'est surtout dans les détails qu'on les aperçoit; la source du vieux Maule est le pendant de cette fontaine au bord de laquelle Lucie venait s'asseoir; la vieille Hepzibah, si soigneuse de la renommée de sa maison, si fière de sa gloire, si empressée d'en cacher les misères, rappelle quelque chose du vieux Caleb.

Mais ce que M. Hawthorne n'a pas emprunté à son illustre devancier, c'est la réalité saisissante du côté fantastique de son œuvre. C'est là une qualité tout américaine qui a eu dans Edgar Poë sa suprême expression, et que l'auteur de *la Maison aux Sept Pignons* possède à un degré extraordinaire.

Les faits les plus naturels, les détails les plus vulgaires, sont présentés avec une telle exactitude de forme que l'esprit ne se doute pas de l'altération que le romancier leur fait subir au fond; et peu à peu, sans qu'on s'en aperçoive, on voyage dans un monde imaginaire ou extra-naturel; les souvenirs deviennent des fantômes; les échos, des voix mystérieuses; d'anciens visages se réfléchissent, reparaissent dans les traits des modernes habitants de *Pyncheon's House;* l'ombre du colonel est partout, tandis que l'image de la charmante Phœbe, nous ramenant aux existences gracieuses et douces, nous fait revivre parmi les vivants et nous fait aimer le réel.

Ce qui aide beaucoup à faire illusion et à soutenir cette

antithèse, c'est le côté poétique du talent de M. Hawthorne. L'auteur de *la Maison aux Sept Pignons* change de ton avec cette facilité, ce naturel, cette souplesse exquise, particuliers aux écrivains de grand talent. La gradation est insensible, tant elle est savante. On était, il y a une page à peine, occupé de détails techniques, d'explications précises et minutieuses, et, sans en avoir conscience, on a traversé des théories humanitaires, des doctrines socialistes, une thèse sur l'avenir du genre humain, une dissertation sur le magnétisme, une invocation à la nature, une déclaration d'amour; nous voilà au troisième ciel! Ses personnages sont d'ailleurs toujours si conséquents avec eux-mêmes, qu'il n'est jamais embarrassé de leurs actes ou de leurs paroles. Tout en eux se suit et s'enchaîne par une déduction aussi simple qu'elle est inattendue. C'est l'imprévu à côté du réel. On est sans cesse à se dire : Que vont-ils faire? et l'action passée, on aurait été étonné qu'ils eussent agi autrement. Bien peu de livres français produisent une telle impression.

THÉATRE.

I.

Aperçu général du mouvement dramatique en 1865.

Le théâtre va prendre cette année moins de place dans notre livre que les années précédentes : c'est qu'il en a moins tenu dans le mouvement général de notre histoire littéraire. Les pièces nouvelles sur les grandes scènes, auxquelles nous nous arrêtons de préférence, ne marquent ni par le nombre ni par l'importance. Il y a ici et là quelques bonnes fortunes ; il n'y a point d'œuvres capitales : Aux Français, une victoire anonyme, compensée par un échec éclatant ; entre *le Supplice d'une Femme* et *Henriette Maréchal*, deux bluettes et d'intéressantes reprises. A l'Odéon, aucune œuvre nouvelle vraiment notable; pas de débuts littéraires retentissants; deux drames d'ancienne facture; quelques estimables comédies; des reprises et des retours vers le passé. Au Gymnase, un grand succès avec M. Sardou, qui a trop l'habitude de réussir dans un genre connu pour vouloir le modifier; le reste de l'année rempli par des nouveautés sans consistance ou des pièces de l'ancien répertoire. Au Vaudeville, une terrible série de tentatives et d'échecs, aboutissant enfin à un succès formidable provoqué par le nom et les procédés ordinaires de M. Victorien Sardou.

Sur les théâtres secondaires ou inférieurs, les productions

éphémères pullulent; c'est leur condition naturelle. Quelques pièces se distinguent dans le nombre par la faveur sans cesse renaissante dont elles sont l'objet. Une parodie burlesque, aux Variétés, *la Belle Hélène*, a soutenu cette heureuse chance d'une année à l'autre, à la grande indignation des gens sévères. La charge, la farce, le grotesque assaisonnés de chansons ébouriffantes, ont eu le privilége de triompher sur toute la ligne des petits théâtres parisiens. Les revues de fin d'année, ce genre qu'on déclarait bien mort il y a quelque temps, ont ressuscité de tous côtés, sous des titres follement bizarres : *Rien n'est sacré.... pour une Revue; Que c'est comme un bouquet de fleurs; Bu!... qui s'avance; Vlan, ça y est!* Jamais on ne s'est tant battu les flancs pour rire, ce qui pourrait bien ne pas prouver en faveur de la gaieté d'aujourd'hui. Jamais on ne s'est donné tant de mal pour ne pas avoir le sens commun.

On a vu dans ce dévergondage des petits théâtres un signe malheureux du temps. Il s'est glissé dans plusieurs grands journaux, des entrefilets solennels qui ont accusé à ce propos la décadence de l'art et de l'esprit français. Que peut-on attendre, disait-on, d'un peuple qui encourage cinq ou six revues absurdes en même temps et qui applaudit deux ou trois cent fois *la Belle Hélène?*

Ni ces revues burlesques, où je n'ai pas le loisir d'aller, ni *la Belle Hélène*, où je confesse avoir ri comme presque tout le monde, ne méritent toute cette colère. Il y a toujours eu et il y aura toujours un théâtre bouffe, une musique et une littérature bouffonnes. Il n'y a là ni signes de décadence, ni profanation de l'art : grands mots qu'on aurait pu jeter aussi bien à la face de nos grands siècles. Je ne reproche pas à notre époque de produire *la Belle Hélène*, je lui reprocherais de ne produire que cela. Heureusement nous avons assez d'œuvres sérieuses, en littérature comme en musique, pour pardonner à M. Ludovic Halévy comme à M. Offenbach quelques parodies. MM. Alexandre Dumas

fils, Émile Augier, Ponsard ont presque fait relâche, cette année, et laissé le champ libre à M. Sardou! Faut-il crier misère? Nous ne sommes pas encore si loin de l'*Honneur et l'Argent*, de *Diane de Lys*, du *Fils naturel*, du *Fils de Giboyer* ou de *Maître Guérin*, qui ont aussi compté les représentations par centaines, et voici venir *le Lion amoureux* et *la Contagion*[1]. Pourquoi tant en vouloir au public de son indulgence pour la comédie grotesque, quand les grandes œuvres ne le trouvent pas moins empressé à applaudir?

2

Comédie-Française : *l'Œillet blanc*, *le Supplice d'une femme*, *Une Amie*, *Henriette Maréchal*. Reprises : *le Bourgeois Gentilhomme*, *Tartuffe*, *la Métromanie*, *Au Printemps*, etc.

Pour la Comédie-Française, l'année dramatique n'a pas été sans luttes et sans périls, ni sans honneurs et sans profits; elle a compté tout juste assez de pièces nouvelles pour n'être pas accusée de stérilité, et deux grandes tentatives dont l'issue a été bien différente ont prouvé au moins qu'elle ne s'endort pas dans les traditions pusillanimes. Elle a accueilli la prose gracieuse dans un petit acte, *l'Œillet blanc*, la poésie dans un autre petit acte, *Une Amie*; mais elle a ouvert les portes toutes grandes aux hardiesses qui méritent de réussir et aux témérités qui échouent justement : le suc-

1. *Le Lion amoureux* est une grande comédie historique de M. Ponsard, ayant pour sujet un épisode du temps du Directoire. La poésie et la politique y parlent le langage le plus élevé. Mise à la scène le 18 janvier 1866, cette pièce ne devra être analysée que dans notre prochain volume, mais nous devons dire dès aujourd'hui que le succès de cette œuvre sérieuse a été le plus vif possible et promet de se prolonger sans mesure. — *La Contagion* est une œuvre nouvelle de M. Em. Augier à laquelle le succès du *Lion amoureux* n'a pas permis de se produire cet hiver au Théâtre-Français et que l'auteur a dû porter à l'Odéon.

cès du *Supplice d'une Femme* et surtout la chute d'*Henriette Maréchal* vivront dans les souvenirs du Théâtre-Français.

L'Œillet blanc, aimable comédie en un acte et en prose de MM. Alph. Daudet et Ernest Manuel (8 avril)[1] est une ancienne et nouvelle légende, qui a reçu bien des variantes. Deux d'entre elles ont fourni à Brantôme les plus honnêtes récits de ses *Dames galantes*, et l'un de ces derniers est devenu, sous la plume de Schiller, une poétique ballade. C'est l'histoire de cette dame, reine d'amour et de beauté qui, pour éprouver la toute-puissance de ses charmes, envoie un de ses adorateurs à une mort à peu près certaine. Suivant Brantôme, la maîtresse plus orgueilleuse que sensible d'un gentilhomme, jette son gant au milieu des lions dont François Ier donnait les combats en spectacle à sa cour, et elle lui ordonnait d'aller le ramasser entre leurs griffes. Une autre belle dame, traversant la Seine avec son amant qui ne savait pas nager, laissait tomber exprès son mouchoir dans les flots et enjoignait au malheureux de s'y précipiter, quelque sûr qu'il fût de n'en pas revenir.

Suivant le récit mis en scène par les auteurs de l'*Œillet blanc*, une duchesse, émigrée en Angleterre pendant la Terreur, s'était plu à soutenir cette thèse, que les hommes de son temps ne savaient plus aimer comme autrefois et se sacrifier galamment par amour. Elle avait laissé en France, dans son château de Saint-Waast, tout un parterre d'œillets blancs auxquels elle songe avec mélancolie, et elle gagerait volontiers qu'aucun chevalier ne serait assez dévoué aux dames pour aller lui chercher quelques-unes de ces fleurs chéries et regrettées, au milieu des farouches républicains et sous la menace de la guillotine. Un jeune homme, presque un enfant, relève ce défi ; il bravera la mort pour sa-

1. Acteurs principaux : MM. Maubant, *Vidal;* Coquelin, *Cadet Vincent;* — Mmes Victoria-Lafontaine, *Le marquis;* Ponsin, *Virginie.*

tisfaire un caprice de la noble dame ; une barque de pêcheurs le conduit sur le rivage inhospitalier de la France révolutionnaire.

Le voici dans le château de la duchesse. Il s'y est introduit furtivement, comme un voleur, voué à une mort prompte, s'il est découvert. La maison seigneuriale est habitée par l'austère et farouche conventionnel Vidal, qui a pour les ci-devant aristocrates la sainte haine des patriotes, doublée de trop légitimes ressentiments personnels : sa femme a été autrefois séduite par un de ces seigneurs dont il enveloppe toute la caste dans ses pensées de vengeance. Il a une fille non moins ardente républicaine que son père et fiancée à un défenseur de la patrie actuellement en campagne contre les insurgés vendéens. Le jeune émigré est donc venu se jeter de gaieté de cœur dans un véritable antre de lions.

Sa présence est signalée dans le pays; la population est en armes et à sa poursuite. Réfugié dans un pavillon du château, il est découvert par la fille du terroriste, la citoyenne Virginie, qui, austère comme la loi, le livrerait volontiers au bourreau, par civisme. Mais la jeunesse, la grâce, l'étourderie de l'héroïque chérubin la touchent; elle le sauvera. Son père même, malgré sa haine contre les nobles, cède à ses prières en faveur de l'enfant et l'aide à se dérober aux paysans armés qui le cherchent.

Mais le jeune émigré ne partira pas sans emporter un de ces beaux œillets blancs qu'il est venu conquérir au prix de tant de périls. Or, ces fleurs ont été arrachées du parterre, consacré désormais aux plantes utiles, à la parmentière. Il n'en reste qu'un, élevé avec amour par la citoyenne, en souvenir de son fiancé, et ce serait un crime de le détacher de sa tige pour le donner à un ennemi de la patrie. Voyant le proscrit décidé à la mort plutôt que de retourner en Angleterre sans son trophée, Virginie fait le sacrifice de son œillet blanc, et le jeune homme, malgré les coups de feu

tirés sur lui, gagne sain et sauf le rivage. La rigide citoyenne le suit de ses vœux, et sur son amour de Spartiate pour son fiancé républicain passe un léger nuage de mélancolie.

Le sujet était délicat; il a été délicatement traité. Il ne pouvait guère fournir qu'un roman ou plutôt un commencement de roman, un premier rêve. Il était plus facile de mettre en récit qu'en action ce rêve, ce roman à l'état de prélude; un conteur de profession en eût pu tirer une charmante nouvelle. Les auteurs en ont voulu faire sortir un petit drame d'émotion intime, un pendant de leur *Dernière Idole.* Ils ont éclairé d'un sourire une époque terrible, ils ont mêlé une douce larme à des souvenirs sanglants. Ils ont cherché la grâce de la légende dans l'austérité de l'histoire, et ils ont mieux réussi, selon moi, que dans leur première œuvre. Je ne trouve pas dans *l'Œillet blanc* la prétention ni la fadeur qui me gâtaient *la Dernière Idole.* Je n'y vois que la grâce qu'ils se sont efforcés d'y mettre, et il ne faut pas toujours demander à des auteurs autre chose que ce qu'ils ont voulu donner.

Mais pourquoi M. Lépine qui signait, il y a deux ans, avec M. Daudet une comédie pour l'Odéon, cache-t-il aujourd'hui sa collaboration sous le pseudonyme d'Ernest Manuel ? Les planches de la Comédie-Française ne sont pas à coup sûr moins honorables que celles de l'Odéon. A quelques fonctions que l'ancien secrétaire du duc de Morny soit en passe d'être appelé dans l'administration ou la magistratures on ne lui fera jamais un reproche de s'être vu admettre dans la maison de Molière avec une œuvre délicate et honnête.

Après la collaboration pseudonyme nous trouvons au théâtre Français, à quelques jours de distance, la collaboration anonyme. Et cette fois il ne s'agit plus d'un lever de rideau, mais d'une œuvre sérieuse; ce n'est plus l'idylle,

c'est le drame ; au lieu de l'émotion douce et contenue, c'est la passion violente et qui éclate ; au titre gracieux succède l'étiquette terrible, à *l'Œillet blanc* s'associe sur l'affiche *le Supplice d'une femme* (29 avril) [1]. Lorsqu'à la fin de la représentation qui fut un triomphe, le public frémissant demanda à grands cris l'auteur, on vint lui annoncer que l'auteur désirait garder l'anonyme. C'était « les auteurs » qu'il aurait fallu dire ; car si aucun nom n'a été jeté aux échos de la scène, deux noms retentissants ont été renvoyés par tous les échos de la presse. Nous dirons plus loin la lutte très-curieuse, inouïe peut-être, dont deux écrivains diversement célèbres ont à ce propos donné le spectacle [2] ; pour le moment, nous n'emprunterons à la chronique que les détails nécessaires pour remplacer le nom de l'auteur.

Il y avait près d'un an, on annonçait que M. Émile de Girardin présentait à la Comédie-Française un drame que la grande personnabilté de l'auteur ne permettait pas de laisser dormir dans les cartons. Lu, reçu, mis en répétition, l'ouvrage paraissait offrir, avec des parties puissantes, des scènes scabreuses de nature à tout compromettre. De gré ou de force, il fallait, avant d'affronter le public, recourir à des mains assez habiles pour préparer, atténuer, sauver de trop violentes dissonances. Un homme habitué à jouer avec toutes les hardiesses et à faire accepter, par de certains biais, à la pudeur du public, les choses les plus faites pour la révolter, M. Alex. Dumas fils, fut appelé, et à partir de son intervention, les craintes disparurent ; les acteurs reprirent les répétitions avec enthousiasme, avec la certitude d'un triomphe complet. Jusqu'à quel point l'œuvre première fut-elle modifiée, nous le verrons plus tard ; toujours est-il

1. Acteurs principaux : MM. Regnier, *Dumont* ; Lafontaine, *Alvarez* ; — Mmes Favart, *Mathilde* ; Ponsin, *Mme Larcey*.

2. Voyez ci-dessous le paragraphe 11, intitulé : *le théâtre hors du théâtre*.

qu'avec deux noms diversement illustres pour le recommander, *le Supplice d'une femme* est arrivé sans nom d'auteur devant le public.

Suivant la formule banale, l'œuvre se recommandait d'elle-même. Elle devait en effet saisir par la simplicité, la clarté et la vigueur. Au milieu des complications dramatiques, non moins ingénieuses que puissantes, à la mode depuis trente années, la comédie, tranche par la netteté de la donnée principale et des situations qu'elle amène. Le sujet, aussi ancien que le théâtre, pourrait se définir par des sous-titres comme ceux-ci : les Suites de l'adultère ou la Vengeance du mari. Les personnages pourraient se réduire à trois, qu'on appellerait, sans recourir à des noms propres, la Femme, le Mari et l'Amant. Le « supplice » de la femme naît de la position que lui fait sa faute entre son amant et son mari, position rendue plus cruelle par l'existence d'un enfant, souvenir vivant, remords éternellement présent, lien inexorable entre l'avenir et le passé.

Mme Dumont, femme d'un riche banquier, a cédé, dans une heure de faiblesse, à la passion ardente d'un jeune Espagnol, M. Alvarez, l'ami de son mari et le sauveur de sa fortune; car, dans une crise financière, les millions du jeune homme, généreusement offerts au banquier, lui ont permis de conjurer une ruine imminente. Une fille est née de cet adultère. Depuis, la malheureuse femme est l'esclave de l'amant, jaloux du mari. La comparaison des deux hommes n'est pas à l'avantage de l'amant : elle ne trouve en lui que des transports impérieux, violents; son mari l'enveloppe d'une bonté sans égale. Son cœur s'est détaché depuis longtemps de son complice, et il se donnerait tout entier au meilleur des époux, si le souvenir du passé ne venait sans cesse arrêter ses élans. Sa fille aime de l'amour le plus caressant le père que la loi lui donne, et celui-ci a pour l'enfant qui n'est pas le sien, toutes les effusions de la tendresse paternelle. Voilà le supplice qui dure depuis sept

aus et qui serait assez cruel pour la femme, alors même qu'il ne serait pas aggravé par la logique des événements et des passions.

Il le sera fatalement. Le retour trop légitime de tendresse qui rapproche la femme du mari excite les fureurs de l'amant. Il parle en maître, et le poids de la faute qu'elle doit cacher à tout prix la rejette sans cesse aux pieds d'un despote injuste et violent. D'autre part, la liaison coupable ne peut rester éternellement cachée; les bavardages d'une femme de chambre, les indiscrétions malignes d'une amie feront enfin du secret de la mère coupable la fable de toute la société. Le mari, avant peu, saura tout. L'amant propose ou plutôt commande à la femme de fuir avec lui. Lasse du joug qui pèse sur elle, de ses luttes contre son infamie et de ses efforts pour la cacher, la femme livre elle-même au mari la lettre qui réclame d'elle de mettre le comble à sa honte. Le mari la croit folle, il se croit fou lui-même; enfin ses yeux s'ouvrent, une affreuse lumière se fait sur le présent, sur le passé; il comprend que le bonheur où il croyait vivre n'est qu'un mensonge. L'enfant même qu'il appelait le sien lui est étranger. Au milieu d'atroces déchirements, il a promptement arrêté son plan de vengeance.

La vengeance ou plutôt la justice du mari sera à la fois noble et terrible. Il ne se battra pas contre son indigne ami: car, s'il ne le tuait pas, où serait la réparation, et s'il était tué lui-même, où serait la justice? Puis le duel augmente le scandale, qui retomberait sur lui-même et sur une innocente enfant. Il en serait de même du meurtre de la femme adultère et de son complice, excusé, sinon autorisé par la loi. Le banquier, philosophe et disciple de Jean-Jacques, se vengera, il punira, sans dévoiler la faute, en condamnant les coupables à l'infamie devant le monde et, vis-à-vis d'eux-mêmes, à l'ingratitude.

Il exige que le traître Alvarez retire immédiatement de sa

maison de banque les quatre millions qu'il y a mis comme associé. Il se trouvera ainsi ruiné tout à coup par la déloyauté de son ancien ami. La femme, de son côté, écrira que la pauvreté lui fait peur, et elle se retirera auprès de sa mère. Quant à l'enfant, elle suivra, selon le mouvement de son cœur, ou son père devenu pauvre, ou sa mère restée riche. L'enfant s'attache au mari, à celui qui l'aime le mieux, qui est le plus digne et qui a le plus besoin d'être aimé. Sombre séparation où la douleur la plus lourde à porter est celle qui s'attache à la honte. Sera-t-elle éternelle ? Non, sans doute ; car, la mère demandant si elle ne reverra jamais sa fille, le mari répond : « Peut-être, » et la toile tombe sur cette parole d'espérance.

Voilà l'expiation, le supplice. Point de coup de pistolet ni de poignard ; point de sang répandu ; point de duel ni de suicide. La justice, la morale triomphent, par l'autorité de la raison, par la supériorité du caractère. La logique des situations suffit à venger le devoir outragé, et l'éloquence des nobles sentiments l'emporte sur celle des passions. Les uns et les autres déclament bien un peu ; idées et style rappellent parfois le romancier philosophe de Genève ; on sent l'influence de *la Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile*. C'est l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau que je veux dire, et non l'*Émile* de M. de Girardin. « On pourrait aisément s'y tromper. » *Le Supplice d'une femme* semble, en effet, porter en plusieurs points la marque de l'époque où le futur publiciste faisait son début dans les lettres ; il appartient à une génération plus ardente, plus généreuse que la nôtre, plus amie de l'idéal et moins ennemie de la déclamation. A part les retouches, l'œuvre pourrait être signée d'un de ces romanciers contemporains de 1830, qui remuaient les idées morales et sociales et passionnaient la philosophie, comme plus tard on a dramatisé l'histoire. J'aurais appris que la pièce de M. de Girardin a été écrite il y a un tiers de siècle, qu'elle a été portée à quelque théâtre du temps par

l'auteur jeune, et obscur et, laissée dans les limbes de l'oubli, d'où elle sort aujourd'hui resplendissante et pleine de vie, je n'en aurais pas été étonné : je la regarde comme un heureux anachronisme, qui a réussi justement par l'empreinte primitive d'un talent tout personnel, par l'effet rétroactif d'une réputation considérable, par l'habileté d'une collaboration mystérieuse, enfin par l'excellence de l'interprétation. Car il serait injuste de ne pas rapporter à MM. Régnier et Lafontaine, à Mmes Favart et Ponsin, une part dans le succès : si les auteurs ont été dignes d'eux-mêmes, les acteurs avaient trouvé le moyen de se surpasser.

Faisons à la poésie sa petite place. La comédie en un acte qui la représente, *Une Amie* (10 septembre)[1], est l'œuvre d'un tout jeune homme, M. Émile Bergeret, accueillie, dit-on, à la Comédie-Française, grâce au patronage de l'actrice qui se chargeait de la faire valoir; le talent seul n'assure pas d'ordinaire à la jeunesse cette bonne fortune; il sert du moins à la justifier.

Une Amie n'est qu'un proverbe rimé, mais bien rimé; les vers sont élégants, fins, d'une bonne forme et d'une bonne langue. N'y cherchons pas d'action ni d'intrigue ; la pièce est à la fois courte et lente ; c'est une causerie plus ou moins alambiquée sur les nuances entre l'amitié et l'amour. L'amitié d'une femme pour un ancien amant, c'est trop ou trop peu ; elle doit haïr ou se reprendre à aimer. Une jolie marquise s'efforce de s'en tenir à la zone tempérée du sentiment avec le brillant Richelieu qui lui est devenu infidèle ; en amour, elle voudrait l'éternité ; les séductions de Richelieu la décident à se laisser aimer pour un jour encore. Voilà toute la pièce. C'est, en vers et en bons vers, du Marivaux dont on dit trop de mal, ou du Musset dont on dit trop de bien.

1. Acteurs : M. Leroux, *Richelieu* ; — Mme Madeleine Brohan, *la marquise*.

Nous arrivons à la catastrophe finale de la Comédie-Française, à cette fameuse *Henriette Maréchal*, drame en trois actes, des frères Jules et Edmond de Goncourt (15 décembre)[1]. Quel tapage ! Quelles fureurs ! Quel scandale ! Quelles protestations et quels sifflets ! Il y a eu de quoi défrayer la chronique des grands et des petits journaux pendant trois semaines. On a crié à l'abomination et à la profanation de la maison de Molière. Il semblait que l'asile du grand art était violé, que le sanctuaire devenait le rendez-vous de l'orgie sacrilége. L'invasion des barbares renversait toutes les barrières, le réalisme plantait son drapeau sur la dernière citadelle de la tradition : ce n'était pas trop que le temple s'écroulât sur les blasphémateurs ou que la terre s'entrouvrît sous leurs pas.

C'était, pour l'observateur indépendant, un curieux spectacle. D'où venaient tout ce bruit et ces indignations? Étaient-ce les anciennes générations littéraires ou les nouvelles qui se révoltaient ainsi? Était-ce l'art du passé qui refusait de céder la place à l'art de l'avenir? L'art était-il seul, était-il le premier en cause? ou, comme il arrive souvent, dans les orages du théâtre, la littérature n'était-elle qu'un prétexte, et les protestations bruyantes n'étaient-elles pas un peu l'effet d'une agitation morale, politique ou sociale qui n'a pas le moyen de se manifester ailleurs? Chacun a rappelé, à propos de la chute d'*Henriette Maréchal*, le naufrage plus fameux encore de *Gaëtana* dont nous avons raconté amplement les incidents[2]. Les passions soulevées par les frères de Goncourt n'étaient pas tout à fait les mêmes, et surtout elles se dévoilaient moins franchement;

1. Acteurs principaux : MM. Got, *Pierre de Bréville;* Delaunay, *Paul de Bréville;* Lafontaine, *M. Maréchal;* Bressant, *un Monsieur;* — Mmes Arnould-Plessy, *Mme Maréchal;* Victoria-Lafontaine, *Henriette;* Dinah Félix, *Thérèse;* Rosa Didier, Ramelli, Lloyd, etc., *masques divers.*

2. Voyez tome V de *l'Année littéraire*, pages 183-191.

mais elles eurent le même résultat, celui de condamner la pièce sans l'entendre. Littérairement, on faisait aux auteurs un procès de tendance; on repoussait, dans leur œuvre, leurs principes mêmes. Politiquement, on leur reprochait le haut patronage de cour sous lequel ils se produisaient; on vengeait sur leur drame, bon ou mauvais, mais arrivé par un tour de faveur, toutes les pièces plus ou moins scabreuses, étouffées entre deux portes par les rigueurs arbitraires de la censure. Dans un temps et dans un pays où tout vieillit si vite, nous sommes déjà assez loin de ces débats pour les résumer sans passion.

Pour dire en quelques mots mon impression générale, les principes arborés par les auteurs d'*Henriette Maréchal* ne méritaient pas les colères qu'ils ont soulevées, mais leur pièce n'était pas de force à les soutenir, à les faire triompher. Le réalisme, dans une certaine mesure, est parfaitement acceptable au théâtre et s'y est fait maintes fois accepter; mais la nouvelle pièce produite en son nom n'était bonne qu'à le compromettre. L'inexpérience de la scène et l'esprit de système ont fait tomber MM. de Goncourt dans des fautes auxquelles une œuvre plus forte n'aurait pas résisté.

Henriette Maréchal débute par une hardiesse de mise en scène qui a déchaîné dès l'abord toute la tempête et que je pardonne bien volontiers. On nous représente, au lever du rideau, le foyer de l'Opéra, un soir de bal. Les masques, les dominos et quelques messieurs en habit noir sont là, essaim bourdonnant et gouailleur, faisant assaut de lazzis. On va, on vient, on se poursuit, on s'intrigue, on s'insulte, ou, pour parler le langage du lieu, on « *s'engueule* » réciproquement. Pour préparer aux témérités de leur premier acte les auteurs d'*Henriette Maréchal* ont demandé à M. Th. Gautier un prologue en vers qui est l'apologie de ce genre scabreux : apologie excellente et pour le fond et pour la forme : on ne saurait avoir plus raison et dans un meilleur langage.

Ce prologue, qui a été applaudi même par les gens prévenus contre la pièce, est une victoire servant de prélude à une défaite. C'est une préface qui vaut mieux que le livre. On me saura gré d'en citer la plus grande partie. Il est impossible de mieux justifier la cause que les frères de Goncourt ont perdue. C'est un des dominos qui parle :

Bast! tant pis, Mardi-Gras a lâché sa volière,
Et l'essaim envahit la maison de Molière :
Cent oiseaux de plumage et de jargon divers.
Moi, je viens, empruntant aux *Fâcheux* ces deux vers :
Dire au public surpris : « Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crincrins et des tambours de basques. »
Des masques? Vous voyez un bal au grand complet;
Mais Molière, après tout, aimait fort le ballet.
Les matassins, les turcs et les égyptiennes
Se trémoussent gaîment dans les pièces anciennes.
L'intermède y paraît vif, diapré, joyeux,
Au plaisir de l'esprit joignant celui des yeux,
Et pour les délicats c'est une fête encore
D'y voire en même temps Thalie et Terpsichore
Ces Muses toutes deux égales en douceurs,
Se tenant par les mains comme il sied à des sœurs.
Quand s'interrompt d'Argan la toux sempiternelle,
On s'amuse aux archers rossant Polichinelle,
Et les garçons tailleurs s'acceptent sans dédain
En cadence apportant l'habit neuf de Jourdain.
Le bon goût ne va pas prendre non plus la mouche
Pour quelques entrechats battus par Scaramouche.
Seulement, direz-vous, ces fantoches connus
Sont traditionnels, et, partant, bien venus.
Leur visage est coulé dans le pur moule antique,
Et l'Atéllane jase à travers leur portique;
Même pour des bouffons l'avantage est certain
De compter des aïeux au nom grec ou latin.
Nous autres, par malheur, nous sommes des modernes,
Et chacun nous a vus, sous le gaz des lanternes,
Au coin du boulevard, en quête d'Evohé,
Criant à pleins poumons : « Hoé, c'te tête, ohé! »
Pierrettes et pierrots, débardeurs, débardeuses
Aux gestes provoquants, aux poses hasardeuses,

Dans l'espoir d'un souper que le hasard paîra,
Entrer comme une trombe au bal de l'Opéra.
Pardon, si nous voilà dans cette noble enceinte
Grisés de paradoxe, intoxiqués d'absinthe,
Près des masques sacrés, nous, pantins convulsifs :
Aux grands ennuis il faut les plaisirs excessifs,
Et notre hilarité furieuse et fantasque,
En bottes de gendarme, un plumeau sur le casque,
Donnant à la Folie un tam-tam pour grelot,
Aux rondes du Sabbat oppose son galop.
Mais, hélas! nous aussi, nous devenons classiques,
Nous, les derniers chicards et les derniers caciques,
Terreur des dominos, repliant le matin,
Chauves-souris d'amour, leurs ailes de satin.
Bientôt il nous faudra pendre au clou dans l'armoire
Ces costumes brillants de velours et de moire.
Le carnaval déjà prend pour déguisement
L'habit qui sert au bal comme à l'enterrement.
Il vient à l'Opéra, grave, en cravate blanche,
Gants blancs, souliers vernis, et du balcon se penche,
Hamlet du trois pour cent, ayant mis un faux nez,
Il debite son *speech* aux titis avinés.

. . . .

Si le théâtre est fait comme la vie humaine
Il se peut qu'un vrai bal y cause et s'y promène.
Or, donc, excusez-nous d'être de notre temps,
Nous autres qui serons des types dans cent ans.
Pendant que la parade à la porte se joue
Le drame sérieux se prépare et se noue,
Et quand on aura vu l'album de Gavarni,
L'action surgira terrible....

UN MASQUE, *entraînant l'orateur.*

As-tu fini!

Qu'on ne s'étonne pas après cela de ce qu'on va voir et de ce qu'on va entendre. Du haut d'une galerie, un monsieur en habit noir accable de gros mots inoffensifs la foule qui circule au bas de lui. Il appelle ces gens qui n'ont pas l'air de s'amuser autant qu'ils le voudraient : « Tourneurs de

mâts de cocagne en chambre! polichinelles de carton! grues de Numidie! employés des pompes funèbres! » enfin pour suprême injure : « abonnés de la *Revue des Deux-Mondes.* »

C'est au milieu de cette folie, de cette parade que se noue le drame. Un tout jeune homme, presque un enfant, Paul de Bréville, a été amené au bal par son frère aîné, tuteur commode qui veut lui faire connaître la vie sous tous ses aspects. Il rencontre, dans la foule des pierrettes et des bébés qui ne disent rien à son imagination, un domino timide, effaré, et, sous le capuchon de soie et le loup de velours, il devine une jolie femme dont il devient, sans qu'on sache trop pourquoi, éperdûment amoureux. C'est une femme honnête qui a eu la fatale curiosité de se faire conduire là par son mari. Elle avait « une bête d'envie de voir cela avant de mourir. » Dans le brouhaha général, la dame voilée est en butte à quelqu'une de ces insolences que le lieu comporte. Le jeune homme prend sa défense et provoque en duel l'insulteur qui rit de cette colère imberbe. Le frère arrive, qui déclare que l'enfant est en âge de mourir. Rendez-vous est pris, et la toile tombe. L'action est à peine engagée dans ce premier acte qui n'est guère qu'un tableau.

Au second, nous sommes à la maison de campagne de Mme Maréchal, l'héroïne du bal de l'Opéra. Le duel a eu lieu dans le voisinage, et c'est justement chez elle qu'on a transporté son jeune défenseur grièvement blessé. Elle ne le connaît encore que par les récits enthousiastes de la femme de chambre chargée de veiller sur lui dans le pavillon isolé où il a été installé. Paul, à peu près rétabli, vient prendre congé de ses hôtes. Mme Maréchal le reconnaît, tandis que l'enfant raconte naïvement son aventure de l'Opéra, sans se douter que sa mystérieuse adorée est devant lui. Il l'apprend bientôt, en reconnaissant le domino de satin entre les mains de la camériste. Il veut alors reprendre, à visage découvert, la suite de son roman. Pour arrêter les

élans du jeune fou, Mme Maréchal lui apprend qu'elle est mère d'une grande fille, que l'heure de la maturité est arrivée pour elle, que celle de la retraite va bientôt sonner, et qu'elle n'est pas femme à compromettre, par un misérable caprice, trois ou quatre lustres de dignité et de bonheur.

La vie et l'intérieur que son mari lui a faits n'ont peut-être pas répondu à tous ses rêves; mais ils lui ont offert tous les gages sérieux d'une enviable existence. M. Maréchal n'est point un galant romanesque : plébéien d'origine, il est venu à Paris, lui aussi, en sabots, ou à peu près. A force de travail, d'énergie, il s'est ouvert dans l'industrie le chemin de la fortune, et il est moins heureux d'avoir gagné honnêtement des millions que d'avoir pu les mettre aux pieds d'une femme aimée et respectée. Il a lutté contre lui-même autant que contre les difficultés de la vie; il s'est efforcé d'effacer les traces de sa vulgarité première et de prendre peu à peu les formes du monde, afin que la femme et la fille enrichies par son travail n'eussent pas à rougir de lui. S'il n'est pas devenu le plus séduisant des hommes, il en est resté le plus honnête et le plus digne d'être estimé. Voilà l'homme que la mère d'Henriette Maréchal ne veut ni ne doit trahir, pour répondre à la passion d'un jeune écervelé. En entendant cet arrêt de la raison et du devoir, Paul de Bréville s'évanouit, et Mme Maréchal, profondément troublée, lui dépose un baiser sur le front.

Le troisième acte nous transporte à Trouville. La situation est bien changée. La passion a fait un terrible chemin. Les relations coupables de la mère d'Henriette et du jeune homme sont devenues l'objet de toutes les conversations de la plage. M. Maréchal seul les ignore; quand il vient chercher au bord de la mer à peine quelques instants de repos, une seule chose le préoccupe, c'est la tristesse rêveuse de sa fille qu'il suppose avec raison éprise pour le jeune de Bréville d'une affection profonde. Interrogée sur ce point délicat, Henriette garde obstinément le silence, et un mys-

tère que Maréchal ne peut comprendre plane autour de lui. Le frère aîné de Paul vient apporter à Mme Maréchal les avertissements les plus sévères et lui fait comprendre la nécessité d'une rupture. La passion égoïste de Paul ne veut rien entendre : il vient, malgré son frère, affronter le danger d'une dernière entrevue. Il pénètre, par la fenêtre ouverte, dans l'appartement de Mme Maréchal qui le conjure en vain de la sauver du désespoir et de la honte, et lui crie que sa fille l'aime. Sur ces entrefaites, M. Maréchal, qui a tout deviné, frappe à la porte; Henriette, qui a conscience du danger, accourt et fait fuir par sa chambre l'amant de sa mère; puis elle éteint les lumières et s'agenouille devant la porte qui va céder aux efforts de son père irrité. Celui-ci, un pistolet dans chaque main, interpelle sa femme qui ne répond pas, éperdue, presque évanouie; puis, discernant une robe blanche dans les ténèbres, il tire, et c'est sa fille qu'il a tuée.

Tel est ce drame au dénoûment atroce, qui a moins l'air d'une combinaison sortie de l'imagination d'un artiste que d'un accident sanglant de la vie réelle. Comme on l'avait remarqué, deux mois auparavant, à propos des *Deux Sœurs*, données au Vaudeville par M. Émile de Girardin, on pouvait dire d'*Henriette Maréchal* que c'était tout simplement un de ces *faits divers* que les journaux enregistrent sous la rubrique : crimes et sinistres. On le raconterait ainsi : « Un horrible événement vient de jeter la consternation dans la petite ville de***. M. X.... ayant surpris, etc.... » Chacun peut achever la rédaction. Mais la distance entre l'accident tragique et la composition dramatique est immense, et ce n'est pas sans une grande étude de la scène qu'on parvient à la franchir avec bonheur. Ce n'est pas à cause de leurs doctrines réalistes que j'aurais été d'avis de fermer à l'essai des frères de Goncourt notre premier théâtre, c'est à cause de leur inexpérience, dont toute la conduite de leur pièce témoigne. La Comédie-Française a dû être la première à

regretter le patronage qui lui impose des œuvres imparfaites de débutants, aussi bien que la censure, qui lui interdit d'autres fois les plus fortes œuvres.

Henriette Maréchal a eu et devait avoir le sort qui aurait été réservé sans doute au *Supplice d'une femme*, si M. de Girardin n'avait eu, bon gré mal gré, un aussi habile collaborateur, le sort qui sera, au Vaudeville, celui des *Deux Sœurs*.

Le plus grand défaut est le manque d'intérêt. Le lecteur désœuvré du journal est toujours prêt à frémir au récit de la catastrophe sanglante de la ville de ***. M. et Mme X ou Y sont des inconnus et peuvent rester des étrangers pour lui. Mais au théâtre où ces personnages doivent vivre sous nos yeux pendant quelques heures, résumé de leur existence en être, il faut que je m'attache aux uns ou aux autres par une intime sympathie. C'est ce que les théoriciens du réalisme absolu ne veulent pas comprendre. A qui puis-je m'intéresser dans l'œuvre de MM. de Goncourt? Est-ce à cet échappé de collége qui, fait pour le rôle de Chérubin, rêvant et soupirant d'amour pour sa marraine, devient le héros banal d'une aventure adultère? Est-ce à cette femme vertueuse depuis plus d'un tiers de siècle, qui, après cette « bête d'envie » de voir, a succombé à une « bête d'envie » de se déshonorer, sans qu'on nous montre ses luttes avant la défaite, sans qu'on mesure la chute aux souffrances qui en marquent les degrés? Est-ce à ce brave industriel enrichi, homme trop incomplet pour être aimable, représentant rigide du devoir, vengeur sanglant de son honneur, bourreau de sa famille, excusé d'avance par la loi, mais dont la main se trompe de victime? Est-ce enfin à cette innocente jeune fille qu'on entrevoit à peine, dont on devine l'amour sans le voir se développer, et dont l'immolation inattendue, injuste, arbitraire, révolte plus qu'elle n'émeut?

Et comment entrerais-je davantage dans la vie de ces divers personnages? Sur les trois actes, il y en a un qui me

les montre à peine. L'action prend son germe dans ce fameux bal masqué, mais rien n'en détermine le développement et n'en prépare les crises. La femme est muette et voilée, le mari perdu et invisible, la fille absente et comme n'existant pas. Il n'y a que le jouvenceau, dont la fougue amoureuse se révèle avec une naïveté dont nous le trouverons plus tard bien guéri. Le second acte nous fait connaître le mari et la femme, mais sous un jour qui ne nous explique ni les fautes de l'une, ni la vengeance implacable de l'autre. L'amour de la jeune fille pour le futur amant de sa mère passe encore inaperçu. Au troisième et dernier acte, nous sommes enfin dans la situation. Il en est temps, et il s'agit d'en sortir. On nous prépare au dénoûment par les ficelles que M. Sardou a employées dans *Nos Intimes :* il est question de voleurs, de rôdeurs de nuit; le mari glisse par précaution une couple de balles dans ses pistolets. Il lit dans le journal du soir un fait divers tragique auquel il donnera tout à l'heure un pendant. Après avoir écourté et brusqué l'action, on nous annonce la catastrophe, sauf la substitution de la victime qui aura le mérite et les inconvénients de l'imprévu.

Cette brièveté systématique qui supprime les développements logiques de l'action et des sentiments, n'empêche pas la monotonie des situations. Je suis étonné qu'à la Comédie-Française, où l'on soigne tous les moindres détails des entrées et des sorties, on n'ait pas remarqué qu'une foule de scènes trouvaient et laissaient le principal personnage, Mme Maréchal, dans la même attitude d'accablement physique et moral, et exprimant à peu près les mêmes plaintes. De temps en temps, pourtant, cette monotonie était rompue par quelques éclairs de véritable passion.

Le dénoûment surtout a été critiqué. Il surprend, il blesse par son atrocité. Il n'a pour lui qu'une justification, c'est qu'il peut être vrai. Mais il n'est rien qui ne puisse l'être, et à ce compte, une invention horrible à plaisir devrait s'accepter

dans l'art, dès qu'elle est matériellement possible dans la vie. Peut-on faire sortir de celle de MM. de Goncourt une de ces fortes leçons de morale rendues à jamais ineffaçables par la terreur? Dira-t-on que la mort de la fille est le châtiment effrayant de l'adultère de la mère? Non, parce qu'elle n'en est pas la suite naturelle. « Je comprendrais, dit M. X. Aubryet, que la faute d'une mère rejaillisse tout d'un coup sur sa fille, empoisonne sa vie, détruise son bonheur presque fait, une union près d'être accomplie. Mais une confusion de personnes est un accident physique et n'est pas une loi morale; les cas de force majeure ne font réfléchir personne, et, si une mère qui a une fille bonne à marier devait demain transgresser ses devoirs, le *Supplice d'Henriette* ne l'arrêterait pas. »

Devant les protestations soulevées par le dénoûment, aux trois premières représentations, on essaya de l'adoucir; on supprima le coup de pistolet. Concession inutile: on ne désarma point les hostilités éveillées, on ôta au drame son unique conclusion, sa seule ombre de moralité. Il n'excitait ni sympathie, ni pitié; vous lui ôtez la terreur: que lui reste-t-il? Il n'est pas aussi facile qu'on le croit de manier les ressorts dramatiques. Un acte de violence ne passe pas de la réalité dans l'art sérieux sans beaucoup d'habileté. Voyez l'effet différent des coups de pistolet au théâtre : celui d'*Henriette Maréchal* se trouve révoltant; celui des *Deux Sœurs* est grotesque; celui du *Mariage d'Olympe*[1] était presque sublime.

A côté de ces œuvres nouvelles dont une seule, *le Supplice d'une Femme*, a longtemps occupé l. scène, il y a eu place, comme à l'ordinaire, pour les intéressantes études rétrospectives dont la Comédie-Française conserve la tradition. Dans le répertoire classique on a spécialement remar-

1. Voyez t. IV de *l'Année littéraire*, p. 232 et suiv.

qué celles du *Bourgeois gentilhomme* et de *Tartuffe*. La première était une véritable solennité, elle faisait partie de la représentation extraordinaire donnée au bénéfice et pour la retraite d'un éminent artiste, M. Geffroy. On a annoncé que pour cette soirée magnifique la location seule avait produit plus de 20 000 francs de recette. *Le Bourgeois gentilhomme* a été donné avec tous ses divertissements, tous ses agréments, comme on disait autrefois. Jamais, de nos jours, l'interprétation de ce chef-d'œuvre comique n'a été plus fidèle.

Je n'en dirai pas autant de *Tartuffe*. M. Geffroy, et après lui M. Régnier, interprètes du *Bourgeois gentilhomme*, se contentent de se tenir dans la tradition sans prétendre à la renouveler. M. Bressant, chargé du rôle de Tartuffe, a cherché à en modifier la physionomie. On a loué l'artiste d'avoir conservé jusque dans ce personnage quelque chose de la distinction qu'il fait si bien goûter dans tous ses rôles. Est-ce renouveler la tradition classique ou la trahir? Tartuffe n'a rien de commun avec un don Juan de grande race; Molière lui donne, au physique, « l'oreille rouge et le teint bien fleuri. » Au moral, il a tour à tour la platitude et l'insolence du valet. C'est le dénaturer que de lui prêter des façons de gentilhomme. Un auteur moderne a le droit de reprendre les types du passé, pour les accommoder à nos mœurs, et de nous faire des hypocrites fashionables et des usuriers en gants jaunes; mais un acteur n'a qu'un devoir, conserver dans leur physionomie originelle le Tartuffe et l'Harpagon de Molière.

Du répertoire de second ordre la Comédie-Française nous a rendu *la Métromanie* (2 septembre), de Piron, cette pièce, qui a passé depuis son origine par tant de vicissitudes : tour à tour dédaignée par les acteurs et accueillie avec transport par le public, traitée d'œuvre classique dans toutes les histoires littéraires, et abandonnée pendant de longues an-

nées par la Comédie-Française, elle méritait d'être remise au répertoire, et toute la critique a su gré à M. Édouard Thierry de s'en être souvenu. Quoique la peinture d'un travers littéraire n'offre pas un intérêt dramatique bien puissant, l'auteur de *la Métromanie* a su nous attacher par la sympathie pour le principal personnage. Damis, parfaitement représenté par M. Delaunay, n'est pas seulement un monomane inoffensif dont on peut rire, c'est une âme sincèrement éprise de l'amour de l'art, et il se montre jusque dans ses mécomptes bien supérieur à ceux qui représentent autour de lui le prosaïque bon sens. L'oncle Baliveau le sermonne avec autant de raison que de morgue; Dorante lui vole ses vers et s'en fait honneur auprès de Lucile; il cabale contre la comédie du poëte, en qui il croit avoir reconnu un rival, tandis que celui-ci sert généreusement les intérêts de son plagiaire : Dorante a la sagesse pratique; s'il ne fait pas de vers, il sait faire un bon mariage. Damis, vaincu par la déloyauté, pardonne et se prépare à de nouvelles luttes, à de nouvelles déceptions. Sa manie n'a fait de mal qu'à lui-même, la dignité du poëte n'est pas atteinte dans sa personne.

La Comédie-Française remplit quelques vides avec des pièces plus modernes; elle enlève à l'Odéon, avec l'actrice qui l'interprétait, Mlle Ramelli, la charmante idylle de M. Laluyé : *Au Printemps* (août). Elle reprend chez elle l'une des meilleures pièces de M. Camille Doucet, *le Fruit défendu* (janvier), et les plus agréables fantaisies du répertoire de Scribe. Elle nous donne, par exemple, dans *Feu Lionnel* (septembre), un échantillon très-curieux de ce genre, qui fut pendant trente ans, aux yeux de toute l'Europe, la personnification même de l'esprit français.

3.

Odéon : *l'Oncle Sommerville, Lisez Balzac, le Second Mouvement, Mme Aubert, les Parasites, Pierrot héritier, Carmosine, la Tante Honorine.* Reprise : *la Vie de Bohême.*

L'Odéon qui a fait, l'année précédente, deux saisons avec *le Marquis de Villemer*, a compris qu'il ne fallait pas abuser du respect dû à sa glorieuse vieillesse, et le grand drame intime de Mme Sand a été remplacé, du 20 au 24 janvier, par deux comédies pimpantes, deux levers de rideau en un acte et en prose, et par une nouvelle comédie en trois actes et en vers de M. Ed. Pailleron, *le Second Mouvement.*

Les deux petites pièces s'appellent : *l'Oncle Sommerville* et *Lisez Balzac*. Elles ont pour auteurs, la première, M. Ernest de Calonne ; la seconde, MM. Eugène Nus et Raoul Bravard. Toutes deux roulent sur une intrigue à peu près identique, et aboutissent, par le dénoûment, à cette conclusion consolante que, malgré certaines apparences de la vie, malgré les théories des romanciers sur les infortunes conjugales, il y a encore, dans le monde, des femmes honnêtes et fidèles.

L'Oncle Sommerville nous représente un ménage où l'on s'adore, momentanément troublé par la restitution de lettres compromettantes que doit faire le mari à l'objet d'une ancienne passion. La femme à laquelle ces lettres avaient été adressées est sur le point d'épouser l'oncle du jeune homme. La correspondance coupable, après quelques péripéties désagréables pour le jeune mari, tombe entre les mains de l'oncle lui-même. Celui-ci ne se soucie pas du tout, suivant le joli et dernier mot de la pièce, de prendre la succession de son neveu, et aime mieux lui laisser son héritage. Il

restera garçon, et les jeunes époux restent amoureux et heureux.

Lisez Balzac est la même histoire, plus lestement contée. Un mari très-amoureux, pas jaloux du tout, était le plus heureux des hommes. Il reçoit la visite d'un ancien camarade, veuf depuis un an à peine, après avoir eu toutes sortes de malheurs en ménage. Généralisant son cas particulier, l'infortuné s'est fait une théorie très-peu rassurante sur la félicité conjugale. Balzac, le grand physiologiste du mariage, est à ses yeux un prophète, et chacune de ses observations satiriques est un article de foi. Le mari heureux doit mesurer à son bonheur même l'étendue de son infortune; on le choie, on le caresse, on le dorlote, donc on le trompe : « lisez Balzac, lisez Balzac. » Il y a un neveu dans la maison du mari optimiste; dans celle de l'ami pessimiste, il y avait un cousin. L'un vaut l'autre; la tante est nécessairement coupable. Entre elle et le neveu, il y a des secrets sur lesquels l'ami charitable force le mari d'ouvrir les yeux. Une lettre est remise et surprise. La sagacité du disciple de Balzac tourne les moindres faits en indices, les moindres indices en preuves. Le pauvre mari s'est emparé, lui aussi, du livre de Balzac; il s'y plonge, il y trouve à chaque ligne la certitude de son malheur. A la fin, tout s'éclaircit, le neveu aime la filleule de sa tante; il a compromis la jeune fille, et c'est pour obtenir sa main qu'il s'entendait avec l'indulgente marraine. Le livre de Balzac n'est plus bon qu'à jeter au feu, et ce qu'il faut pour le bonheur dans le ménage, ce n'est pas la science, c'est la foi. C'est là le dernier mot de la pièce qui n'est vraiment qu'une situation, mais très-habilement développée et égayée par une foule de bons mots.

C'est aussi par les détails que vaut la nouvelle pièce de résistance de l'Odéon, *le Second Mouvement* de M. E. Pailleron. Le titre a besoin d'une explication, et, malheureuse-

ment, l'action de la comédie n'en donne pas une satisfaisante. On dit généralement que le premier mouvement est le bon; chez les deux principaux personnages qu'on nous met en scène, ni le premier, ni le second ne valent grand'-chose. Les époux Renaud, drapiers et bourgeois notables de Louviers, avec leur reconnaissance bruyante pour leur défunt bienfaiteur, sont des hypocrites ou des imbéciles, ou l'un et l'autre à la fois. Ils sont sans cesse ballottés entre la fausseté d'un sentiment follement généreux et la réalité d'un sentiment brutalement égoïste. Leurs actions s'accordent tour à tour avec leurs paroles, ou les démentent avec la même facilité bouffonne. Il y a chez eux une mobilité, une versatilité de sentiments et de langage qui ne permet guère de distinguer, dans la série de leurs évolutions de marionnettes, un mouvement, le second ou le dixième, qui soit le meilleur ou le pire. Ces héros grotesques de la comédie de M. Pailleron en indiquent mal la donnée ingénieuse; ils la forcent, ils la faussent plutôt.

Leur compère Boutin, associé de la future maison Renaud-Boutin, est un roué qui n'a ni premier, ni second mouvement; il n'en a qu'un, toujours le même et toujours mauvais, un mouvement de rapacité défiante, qui s'annonce, en toute circonstance, avec une cynique franchise. Dame! vous savez :

Les affaires, mon cher monsieur, sont les affaires.

Ce loup cervier de la draperie est un des meilleurs types de la pièce, et l'acteur Thiron lui donnait toute son empreinte; mais ce n'est qu'une conception épisodique et tout en dehors de la donnée du *Second Mouvement.*

Les jeunes amoureux, le fils du drapier Renaud et la fille de feu Valin, le bienfaiteur, sont aussi bons, aussi généreux, aussi nobles d'âme, aussi aimables, que leur entourage est désagréable, ridicule ou odieux. Il n'y a pas à distinguer chez eux le premier mouvement du second; en fait de

sentiments, ils n'en ont que de bons et de sympathiques. Ils servent à l'intérêt de l'intrigue; ils ne représentent, dans la comédie de M. Pailleron, ni les caractères nouveaux, ni l'idée morale qui devaient faire sans doute, dans la pensée de l'auteur, l'originalité de son œuvre.

L'originalité de M. Pailleron est, cette fois encore, d'un ordre moins élevé. Elle est toute dans les détails et les artifices du style, dans les petits effets de scène qui avaient déjà si bien réussi à l'auteur du *Mur mitoyen* et du *Dernier Quartier*. Nous avons une fois de plus, dans *le Second Mouvement*, ces contre-parties de dialogues, exprimant la symétrie des situations, ces balancements habiles, ces équilibres savants, ces revirements de sentiments et de jeu, toute cette petite stratégie comique, la plus ingénieuse du monde, agréable et charmante dans une ou deux scènes, monotone et froide dans une pièce entière; gage heureux, dans un début de poëte, de souplesse et d'esprit, symptômes fâcheux de pauvreté d'invention à mesure que les œuvres se succèdent et se ressemblent. Il est temps, pour M. Pailleron, de jeter des études de mœurs plus nettes, plus franches, dans une action plus fortement enchaînée. L'incertitude de l'idée, la faiblesse de l'intrigue ne se rachètent pas à perpétuité par la finesse, la causticité d'un esprit de bon aloi ou par l'éclat plus ou moins discret du style.

Pour donner à ses soirées un intérêt comique plus vif, l'Odéon avait joint au *Second Mouvement* les *Mères terribles*, dont le titre menaçant servait d'étiquette à une joyeuse bouffonnerie dont nous avons rendu compte l'année dernière. Mais bientôt cette parodie des rivalités maternelles a fait place à une autre mise en scène de la maternité, pleine de larmes et de terreurs. Le drame nouveau, en quatre actes et en prose, de M. Édouard Plouvier, s'intitule tout simplement: *Madame Aubert* (13 mars)[1], et n'en est pas moins une

1. Acteurs principaux : MM. Tisserant, *marquis de Saint-Gery ;*

de ces œuvres qui ont la prétention de remuer les grandes questions morales et sociales, de déchirer les voiles qui dérobent les misères contemporaines, et de nous faire sonder avec une émotion douloureuse les plaies secrètes de nos vices sous les brillants dehors d'une civilisation raffinée.

Madame Aubert, c'est une fois de plus la peinture de cette courtisane à laquelle M. Alexandre Dumas fils a donné droit de cité sur nos théâtres; c'est une dernière incarnation de *la Dame aux camélias;* c'est une de ces reines illégitimes du demi-monde, souffrant à son tour des ravages qu'elle a causés, c'est un ange déchu qui se relève par la douleur, c'est, comme on aurait dit autrefois, une Madeleine repentante, et, comme on dit depuis M. Félicien Mallefille, « une mère repentie. »

Le type n'est pas nouveau, les combinaisons où il se développe ne le sont pas davantage, et l'intérêt qui en résulte est, à mon sens, aussi léger que possible. On jugera, par une analyse, de l'invraisemblance des situations et de l'absence de nouveauté et d'originalité dans les caractères et l'agencement de la pièce.

Un orphelin nommé Georges, tout court, a été élevé jusqu'à sa majorité par les soins d'un excellent notaire, M. Bertin, chargé de l'administration de sa fortune. Il a trouvé en lui un vrai bienfaiteur, presque un père; il aime sa fille Jeanne, il en est aimé et va demander sa main. Georges a un ami, un camarade, presque un frère, dans le jeune Armand de Saint-Géry, fils d'un vieux marquis prodigue, ruiné par une courtisane, la célèbre Flora. Cœur noble, caractère ardent, esprit élevé, il flétrit hautement le nom de cette fille, à propos d'un livre biographique consacré à ses exploits.

Ses prétentions à la main de Jeanne sont accueillies par

Laroche, *Armand;* Villeray, *Georges;* Laute, *Bertin;* — Mmes Thuillier, *Mme Aubert;* Mosé, *Jeanne;* Picard, *Mme Grivois*, etc.

le notaire avec une mystérieuse terreur. Georges presse, insiste pour percer le mystère de sa naissance, qui est l'obstacle à son bonheur. Il comprend, à travers les réticences de M. Bertin, qu'il est le fils de cette courtisane, de cette Phryné, contre laquelle il s'élevait avec tant d'indignation tout à l'heure. Cette scène de révélation fait oublier par des beautés réelles son extrême invraisemblance. Un jeune homme, élevé à Sainte-Barbe, qui a ensuite fait son droit, n'arrive pas à l'âge de se marier, sans s'être préoccupé de son état civil, de sa famille disparue ou éteinte, de l'origine de sa fortune et du nom qui lui a été laissé avec elle.

Ce secret le plonge naturellement dans un grand accablement. Il se reproche la fortune dont il a joui : c'est le prix de la honte et du vice; ce sont les dépouilles arrachées aux victimes d'un amour vénal, c'est le patrimoine volé au père même de son ami. Mais, par un revirement violent, Georges passe tout à coup de cette honte au désir ardent de retrouver cette femme, qui, toute flétrie qu'elle soit, est sa mère.... sa mère! et il s'étourdit, il s'enivre de tous les mots et de tous les sentiments que rappelle la maternité. Tout à l'heure, il avait provoqué un ancien amant de Flora, qui s'était montré blessé de ses violentes sorties contre cette femme; maintenant, il insulte, il provoque ceux qui ne parlent pas de la courtisane avec respect; il accable d'outrages son cher et fidèle ami de Saint-Géry, à cause de ses trop légitimes ressentiments contre celle qui a ruiné son père, et il se battra avec lui pour apprendre à tous à respecter celle qu'il reconnaît hautement pour sa mère.

Ce duel va former désormais toute l'intrigue. Armand de Saint-Géry vient demander une leçon d'armes au marquis son père, qui a beaucoup négligé sous ce rapport l'éducation de son fils, dont il a voulu pourtant faire, malgré sa pauvreté, un parfait gentilhomme. Tout le monde sait bientôt qu'une rencontre va avoir lieu entre les deux jeunes gens. Le père de Georges, qui aurait bien dû deviner

quelque chose à l'émotion fiévreuse d'Armand, l'apprend de la bouche de Jeanne. Il veut l'empêcher à tout prix; il veut se substituer à son fils. Il s'unit en vain au notaire. Une seule personne pourra prévenir un crime, un malheur. C'est Flora, qui va entrer désormais dans l'action. Il est temps : nous sommes au troisième acte.

L'ancienne courtisane a depuis un certain temps renoncé au demi-monde, à ses pompes et à ses œuvres. De l'éclat du vice brillant, elle est tombée volontairement dans l'obscurité d'une vie laborieuse. Ce changement est le fruit de secrets remords, mais aussi d'une longue maladie qui a épuisé sa bourse et altéré sa beauté. Il ne faut pas trop sonder les mobiles des conversions humaines. Bref, Flora, devenue Mme Aubert, se réhabilite par la vertu et par le travail : elle donne des leçons de piano aux jeunes filles. La pensée de son fils dont elle s'est interdit de jouir, lui donne une véritable fièvre de tendresse maternelle qui s'épanche à flots sur les enfants des étrangers. Oh! une mère! Oh! un enfant! Son cœur déborde devant les parents de ses élèves, et ses douleurs de mère volontairement méconnues éclatent en sanglots assez inopportuns chaque fois qu'on vient lui demander des leçons de musique. Oh! les mères! Oh! les enfants! Voilà des cordes dramatiques faciles à faire vibrer. On se moque beaucoup de la croix de ma mère : il y a des talismans et des formules dont le prestige ne s'use jamais.

Tous les personnages du drame se rencontrent chez Flora. Mlle. Jeanne y vient avec sa grand'mère demander des leçons de piano, et elle provoque une première scène d'attendrissement maternel. Georges vient en provoquer une seconde plus vive encore. La courtisane repentante tremble d'abord devant son fils comme devant un juge; mais celui-ci se précipite dans ses bras, l'accable de baisers, l'absout de tout son passé sans vouloir l'entendre. C'est si bon pour un fils de retrouver sa mère, c'est si bon pour une mère de re-

trouver son enfant! O mon Dieu! que le bon Dieu est bon! voilà les effusions renouvelées des boulevards, avec lesquelles on produit à peu de frais un effet assuré. Lequel? cela dépend du public. Les habitués de la Gaîté et de l'Ambigu pleurent et applaudissent; ceux qui demandent à un auteur de l'originalité dans les situations et les personnages sont loin de trouver leur compte.

Mme Aubert voit arriver chez elle, à son tour, le marquis de Saint-Géry, l'un de ses amants, l'une de ses victimes. Il vient apprendre à son ancienne maîtresse le duel qui doit avoir lieu entre leurs deux enfants, et il lui déclare que si Georges lui tue son fils, il lui tuera le sien. L'idée de ce duel bouleverse Flora, elle révèle au marquis qu'il est aussi lui-même le père de Georges. Le duel qui se prépare est donc celui des deux frères. La courtisane avait déjà fait autrefois cette déclaration à son amant qui ne l'avait pas crue, venant d'une telle bouche, et avait répondu très-naturellement : Allons donc! Cette fois il croit à sa paternité, mais l'heure du rendez-vous est sonnée et rien ne peut empêcher une lutte fratricide.

Le quatrième acte nous en montre le dénoûment. Je l'aurais voulu tout autre, étant donné le genre adopté. Quand on veut faire du drame on n'en saurait trop faire. J'aurais voulu, au milieu des inquiétudes, des angoisses des familles réunies, voir tomber une terrible nouvelle, celle de la mort des deux combattants. Puisqu'on prétend donner des leçons de morale par des combinaisons dramatiques arbitraires, on en aurait conclu, avec plus ou moins de logique, qu'il est dangereux d'avoir des enfants naturels qui un jour se coupent la gorge avec vos enfants légitimes.

Le drame de *Madame Aubert* finit mieux : les deux frères se sont battus, mais, suivant les règles de l'escrime, chacun, sur le terrain, a regardé aux yeux de son adversaire, et tout en ferraillant, en se frappant, en s'égratignant, en se meurtrissant avec rage, ils ont toujours vu, dans les yeux l'un de

l'autre, qu'ils étaient amis, qu'ils étaient frères, et rejetant enfin leurs épées sacriléges, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre et ont confondu leurs baisers, leur sang et leurs larmes. Les voilà qui reviennent, la main dans la main, s'offrir aux embrassements d'un père, d'une mère qui tremblaient également pour tous les deux. Ils apprennent sans étonnement qu'ils sont frères par le sang : ils sentaient déjà qu'ils l'étaient par le cœur. Pour finir, le marquis reconnaît son fils Georges, ce que la loi civile sur les enfants adultérins pourrait bien ne pas permettre, et il demande pour lui la main de la fille du notaire. Quant à Mme Aubert, heureuse des embrassements de son fils, elle s'éclipsera une seconde fois pour ne pas troubler une félicité domestique dont l'opinion publique ne lui permet pas de prendre sa part. La société n'a pas encore, Dieu merci, pour les courtisanes réhabilitées, pour les mères repenties, toute l'indulgence que lui enseignent les dramaturges. Enseignement peu dangereux, tant qu'il n'est pas donné par des drames plus vrais, plus nouveaux, mieux noués et plus intéressants.

L'Odéon n'a plus cette fièvre de production qui signalait dernièrement encore chaque saison par une éclosion de grandes comédies ou de drames. Après sa rentrée de vacances, il inaugura pourtant la salle splendidement restaurée par un drame en cinq actes, *les Parasites*, de M. Rasetti (2 octobre)[1]. C'est le premier et dernier drame de l'hiver à ce théâtre, et il ne tiendra pas longtemps l'affiche. Le titre indique une étude de mœurs. L'auteur, par la bouche d'un médecin, le démonstrateur de la collection, annonce dès le début, toute une galerie de gens qui vivent aux dépens d'autrui, en prenant, sans le travail ni les charges, tous les

1. Acteurs principaux : MM. Thiron, *Octave* ; Romanville, *Barreau* ; Laute, *le Docteur* ; Villeray, *Maxime* ; — Mmes Doche, *Valentine* ; Picard, *Mlle de Kerkeradec*.

profits des affaires, de la fortune, de la renommée, de l'amour. Le parasite de l'amour est bien connu au théâtre, c'est l'amant usurpant la place du mari. C'est le seul parasite qui tienne à l'intrigue du drame de M. Rasetti; les autres ne sont que des accessoires, des hors-d'œuvre. Sous l'étiquette d'une idée, l'auteur des *Parasites* n'a mis en scène qu'une variation d'un sujet banal, l'adultère. Cette variation a quelques motifs originaux, perdus dans un plus grand nombre de modulations vulgaires et de réminiscences.

Un jeune sculpteur, sous prétexte de se conserver à l'art, à la fantaisie, a refusé d'épouser une belle jeune fille qu'il aimait et dont il était aimé. Elle est à peine mariée qu'il se reprend à l'aimer, et par caprice, par vanité, autant que par entraînement, il la dispute à son mari. Chargé de faire son buste, il la poursuit de ses ardeurs passionnées, que la jeune femme repousse avec énergie. Les démarches imprudentes qu'elle fait auprès de l'artiste, pour le supplier de mettre fin à son supplice, tournent contre elle et la compromettent aux yeux de son mari. La malheureuse, dans un moment de désespoir, vient de s'empoisonner lorsque l'insensé pénètre dans son appartement et se heurte contre son cadavre; il court à la fenêtre et appelle au secours : un coup de feu l'étend mort aux pieds de sa victime. L'auteur du meurtre est un valet dévoué, qui a été aposté par la vieille tante du mari pour venger l'honneur de la maison. L'innocence de la jeune femme est proclamée; et le médecin, l'examinant de plus près, répond de la ramener à la vie.

C'est autour de cette intrigue que se groupent les divers personnages plus ou moins inutiles, destinés à représenter les variétés de l'espèce parasite. Les incidents qui les mettent en relief ne se relient point à l'action principale. Il y a, par exemple, le parasite d'affaires, gérant des bateaux sous-marins, spéculateur qui ruine les autres sans s'enrichir : il se promène dans tout le drame à la poursuite d'une somme de cent mille francs que lui prêtera, on ne sait pourquoi,

un banquier bavarois inconnu, à la condition qu'il épouse la gouvernante du docteur pour légitimer son fils. Il est plus ou moins près de consentir à ce mariage, suivant qu'il a plus ou moins besoin des fonds. L'auteur a tiré de là des effets d'un comique douteux et certainement étrangers à l'action.

Le rôle de l'amateur, parasite de l'art n'y tient guère davantage : il n'apparaît que pour égayer la scène par ses saillies et ses anecdotes. L'excellent comique, M. Thiron, se battait les flancs pour donner à ce rôle plus de gaieté qu'il n'en n'a.

La conception la plus originale est celle de cette vieille demoiselle bretonne qui n'aime pas la jeune femme de son neveu, qui la soupçonne, la surveille, puis reconnaît son innocence, la venge et la justifie. Une scène remarquable et remarquablement jouée par Mme Picard est celle où la vieille fille, sortant de son sommeil, se dresse tout à coup devant le sculpteur pour défendre sa nièce contre une audacieuse agression. Le dénoûment par un coup de feu est sauvé de la banalité par l'intervention de cette hautaine demoiselle qui représente dignement la Providence et la justice.

Le drame des *Parasites*, que l'enrôlement d'une artiste comme Mme Doche aurait dû faire vivre plus longtemps, offrait le mélange plutôt que l'harmonie de bien des éléments divers, les anciennes ficelles de l'art romanesque et les moyens expéditifs du réalisme moderne ; mais les vieilles machines n'étaient pas mises en mouvement avec assez de foi ni de puissance, et les ingrédients nouveaux étaient servis d'une main timide. Ce n'était ni brassé pour le peuple ni traité pour les délicats.

Le lever de rideau, *Pierrot héritier*, en un acte et en vers, est l'œuvre d'un débutant M. Paul Arène (2 octobre)[1],

1. Voy. tome VII, de *l'Année littéraire*, p. 184.

c'est un badinage facilement versifié, une variation agréable du vieux thème de la comédie italienne. Le joyeux Pierrot s'est fait aimer de Colombine, mais il est pauvre et Cassandre le repousse. Il hérite et Cassandre lui fait bon accueil. Mais l'argent a fait fuir sa folle gaieté, et Colombine l'aimait mieux avec sa guitare, son rire et ses chansons qu'avec sa bourse pleine et les sottes prétentions qu'elle lui inspire. Elle imagine de lui voler son sac d'écus, et Pierrot, redevenu gueux, a retrouvé sa joie, et il reprend ses belles amours. Ces bluettes légères, légèrement traitées, plaisent toujours, et le souvenir du *Pierrot posthume* de M. Théophile Gautier[1] n'a pas empêché le *Pierrot héritier* de M. P. Arêne. de réussir.

La fin de l'année, à l'Odéon, est signalée par la solennelle mise en scène d'une pièce d'Alfred de Musset, qui n'avait pas été jouée du vivant de l'auteur, *Carmosine*, comédie en trois actes et en prose (7 novembre)[2]. Tous ceux qui s'intéressent en France aux choses littéraires ont su gré à M. de la Rounat d'avoir réparé l'injuste oubli dont cette gracieuse fantaisie avait été jusqu'ici l'objet. Par une erreur que nous nous empressons de rectifier, les premières éditions du *Dictionnaire des Contemporains* rangent *Carmosine* parmi les pièces écrites pour le Théâtre-Français. Un ouvrage plus spécial, la *Littérature française contemporaine* la passe entièrement sous silence et le *Dictionnaire de la conversation* ne la mentionne pas davantage. Cette pièce avait été écrite pour *la Presse*. On le sait : c'est dans les journaux et dans les revues, particulièrement dans la *Revue des Deux-*

1. Acteurs : MM. Michel, *Pierrot ;* Clerh, *Cassandre ;* Mme Delahaye, *Colombine.*

2. Acteurs principaux : MM. Thiron, *Minuccio ;* Romanville, *Vespasiano ;* Laute, *Maître Bernard ;* Laroche, *Perillo ;* Bondois, *Pierre d'Aragon ;* — Mmes Thuillier, *Carmosine ;* Masson, *dame Paque ;* Othon, *la Reine.*

Mondes que parurent beaucoup de comédies d'Alfred de Musset, plutôt écrites pour la lecture que pour la scène.

Carmosine n'est pas une comédie, c'est une idylle, c'est un conte des fées, une légende des *Mille et une Nuits*. Il faudrait l'analyser ainsi : Il y avait une fois un roi et une reine.... — Le royaume importe peu : c'est un petit coin de la Sicile, de l'Italie ou de l'Espagne, d'un pays où le soleil est chaud, la nature riante, les cœurs tendres et la voix harmonieuse. Le roi était beau et vaillant; la reine était bonne et belle. Une jeune fille, une petite bourgeoise, bien belle aussi et bien douce, a un fiancé jeune et beau, lorsqu'elle s'amourache subitement de la beauté et de la gloire du roi. Cet amour l'a frappée comme la foudre et la consume depuis deux ans comme un feu caché. Son fiancé lui revient d'une lointaine université plus beau, plus amoureux que jamais; elle le repousse doucement; elle va mourir. Mais elle veut faire savoir au roi la passion sans espoir dont elle meurt. Le roi en instruit la reine, et tous deux viennent consoler par leur bonté la pauvre mourante; ils font mieux, ils la guérissent et la rendent à son fiancé.

Il y a dans cette pastorale de la sensibilité, de la grâce, de la délicatesse, un parfum continuel de poésie. On connaît la ravissante romance :

Va dire, amour, ce qui cause ma peine
A mon seigneur; que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

Le vers d'Alfred de Musset est peut-être moins poétique que sa prose. Dans chacune de ses lignes, déborde le sentiment et se joue l'imagination. On lui pardonne volontiers un peu de recherche et ce marivaudage de l'esprit et du cœur, défaut séduisant de la plupart de ses proverbes. Mais quand on voit, à propos de *Carmosine*, vanter le génie dramatique de Musset, quand on l'entend appeler le Shakspeare fran-

çais, on se sent moins touché des qualités qu'il a réellement, qu'irrité de lui voir attribuer toutes celles qu'il n'a pas. Il est bon d'honorer les morts; mais pourquoi les surfaire sans mesure? C'est préparer contre eux des réactions injustes. *Carmosine* méritait bien l'accueil favorable qui lui a été fait, sans valoir néanmoins *On ne badine pas avec l'amour* où l'on trouve, avec plus de grâce encore, une plus grande puissance dramatique.

On a pensé que cette pièce aurait eu un très-grand succès à la Comédie-Française, où l'on aurait trouvé des interprètes excellents pour ses divers personnages. A l'Odéon, quelques rôles étaient convenablement tenus. Mlle Thuillier sait être attendrissante; M. Thiron est toujours naturel; M. Romanville ne manque pas de verve bouffonne ni M. Laroche de chaleur. L'ensemble de l'interprétation laissait cependant à désirer et affaiblissait le charme intime de l'œuvre.

Les comédies d'Alfred de Musset ne sont pas gaies: pour se mettre en joie, l'Odéon a demandé une seconde pièce aux infatigables fournisseurs des petits théâtres comiques qui lui avaient déjà apporté *les Mères terribles*. MM. Alfred Duru et Henri Chivot lui ont donné les trois actes de *la Tante Honorine* (25 novembre)[1]. Cette pièce qui devait s'appeler primitivement *les Espérances*, est le pendant de ces comédies à succession où des collatéraux avides attendent ou se disputent la fortune d'un vieux parent. D'après les données ordinaires, ce sont les héritiers qui sont odieux ou ridicules; leur cupidité, leurs calculs égoïstes, leurs intrigues, leurs mécomptes sont donnés en spectacle et montrent la nature humaine sous un jour assez peu favorable. Dans *la Tante Honorine* c'est le parent à succession qui prête au

1. Acteurs principaux : MM. Saint-Léon, *Duplan*; Rey. *Baranton;* Bondois, *Dherblay*; — Mmes Picard, *Honorine*; Delahaye, *Henriette*.

rire et à la satire ; la sympathie est pour les héritiers. Il est vrai que ceux-ci, loin de sacrifier tout à l'héritage, abandonnent résolûment l'héritage pour des biens plus grands : la jeunesse, l'amour et l'indépendance.

La tante Honorine, riche et vieille, s'est entourée de parents devenus indispensables à son existence monotone, et elle les retient par la jouissance et par l'espérance de sa fortune. Elle a deux vieux cousins qui ne demandent pas à la quitter et deux jeunes nièces faites pour respirer un air plus libre et plus joyeux. Elle marie l'une d'elles à un jeune homme sans fortune, qui, lui devant tout et attendant tout d'elle, sera rivé auprès d'elle jusqu'à la fin. Rien de plus triste que le nouveau ménage à l'ombre de ce patron exigeant et hargneux. La tante accapare toute la vie de la jeune femme et tourne son esprit et son cœur contre son mari. Celui-ci finit par enlever sa compagne à ce milieu malfaisant, l'emmène à Paris, se met en mesure de rembourser à la tante Honorine tous ses prétendus bienfaits et se laisse gaiement déshériter, persuadé que les espérances qui leur tenaient lieu de dot ne valent pas le bonheur présent qu'ils peuvent se donner l'un à l'autre.

MM. Chivot et Duru ont égayé, comme il convient, par des scènes comiques et quelques traits spirituels le fond toujours assez triste des tableaux de ce genre. Les testaments, les successions ne sont pas par eux-mêmes choses très-réjouissantes, et il est nécessaire d'en relever la mise en œuvre par le ridicule, le grotesque même des incidents ou des personnages.

L'Odéon clôt l'année par un retour de plus vers le passé. Le 30 décembre, il reprend avec tout l'éclat d'une importante nouveauté l'œuvre capitale d'Henri Murger, *la Vie de Bohême*, qui, de roman populaire qu'elle était, est devenue drame plus populaire encore, grâce à la collaboration si

habile et si forte de M. Théodore Barrière[1]. C'est aux Variétés que *la Vie de Bohême* fit son apparition et eut son plus grand succès. Le rôle de Mimi avait alors été créé par Mlle Thuillier qui le reprend aujourd'hui à l'Odéon, avec l'ensemble d'acteurs le plus satisfaisant que le second Théâtre-Français puisse présenter. Depuis, *la Vie de Bohême* avait reparu à l'Ambigu-Comique. La mise à la scène à l'Odéon devait être très-remarquée. En passant les ponts et prenant domicile au quartier Latin, cette poésie de la jeunesse semblait se retrouver chez elle : épopée douloureuse ou folle orgie, elle réveillait bien des échos; elle mettait un passé encore récent en regard de la génération présente et faisait mesurer toute la distance morale qui sépare deux époques si voisines.

Chose étrange : la plupart de ces types populaires, hier encore si vivants, si vrais, ont vieilli d'un siècle. Toute cette peinture de la réalité d'il y a quinze ans est devenue de la fantaisie. Ces joyeux enfants de la misère, chevaliers du hasard, héros du caprice, font l'effet de prodiges d'excentricité et d'invraisemblance. Nous ne reconnaissons plus ni leurs traits ni leurs costumes; nous ne comprenons plus leurs sentiments ni leur langage. Schaunard, Rodolphe, Marcel, Baptiste, ces poëtes, artistes ou philosophes, tous insouciants des choses de la vie; leurs légères et gracieuses compagnes, Mimi, Musette, Phémie, toutes ces jeunes figures ne se retrouvent plus qu'en rêves, prêtes à s'évanouir au contact de notre vie positive. Les trouées pratiquées par les démolitions effrénées ont fait disparaître toutes les mansardes du vieux Paris, mais la vie de bohême s'y était déjà éteinte. Les oiseaux s'étaient envolés avant la destruction de leurs cages.

1. Acteurs principaux : MM. Saint-Léon, *Durandin*; Thiron, *Baptiste*; Romanville, *Schaunard*; Laroche, *Rodolphe*; — Mmes Thuiller, *Mimi*; Delahaye, *Musette*, etc.

Il n'était pas sans intérêt de se donner le spectacle rétrospectif de ces souvenirs en action, et la représentation de *la Vie de Bohême* était un événement, par son contraste même avec cette existence de confortable, de luxe, avec ce besoin de jouir et de paraître, avec cette nécessité d'arriver vite, qui caractérisent partout la société contemporaine. L'Odéon a fait de cette reprise un hommage à la mémoire de Murger, que des réactions élèveront et rabaisseront encore plus d'une fois. Aujourd'hui que le vent lui est favorable, l'élégant prologue de Banville, *A la jeunesse*, devait trouver de l'écho :

Murger, esprit ailé, poëte ivre d'aurore,
Pour Muse eut cette sœur divine du Printemps,
La jeunesse, pour qui les roses vont éclore,
Et pour devise il eut ces mots sacrés : Vingt ans !

. . . .

Le poëte pensif qui vous donne *La Vie*
De Bohème, adora dans ses rêves d'azur
La gloire, cette amante ardemment poursuivie,
Et toujours se garda pour elle honnête et pur.

Ses héros sont parfois mal avec la fortune :
Vous les voyez soupant, au milieu des hivers,
D'un sonnet romantique ou bien d'un clair de lune,
Mais fidèles, mais vrais, mais indomptés, mais fiers !

Leurs châteaux éclatants, faits d'un rêve féerique,
N'ont encore été vus par nul historien,
Et sont bâtis dans une Espagne chimérique,
Mais enferment l'honneur, sans lequel tout n'est rien.

Vous recevrez chez vous ces hôtes en liesse,
Comme des voyageurs qui parlent d'un ami.
Oui, vous applaudirez et l'esprit de la pièce
Et votre doux Mürger, maintenant endormi !

La reprise de *la Vie de Bohême* était aussi une réparation envers le collaborateur de Mürger. M. Th. Barrière venait

de voir la dernière de ses comédies, *Malheur aux vaincus*, interdite par la censure au moment où elle allait être représentée. Il était juste que le succès d'une œuvre qui n'est plus la peinture de notre temps, le dédommageât du sacrifice d'une pièce qui en devait être la satire. Est-ce un dédommagement pour le public? Au lieu de ces souvenirs stériles d'une jeunesse évanouie, n'aurait-il pas mieux aimé de vigoureux tableaux des mœurs actuelles? *La Vie de Bohême* appartient au passé, et le présent réclame le pendant ou la suite des *Parisiens de la décadence*.

4

Gymnase dramatique : *les Vieux Garçons*; *les Victimes de l'argent*; *les Filles mal gardées*, *Fabienne*, *la Marieuse*, *le Passé de M. Jouanne*, *les Révoltées*, etc., etc. Reprises : *le Bourgeois de Paris*, *Montjoie*, *le Lion empaillé*, *Renaudin de Caen*, etc.

Le Gymnase compte, en 1865, un assez grand nombre de nouveautés, mais peu d'œuvres importantes. La première en date et la plus considérable est une nouvelle comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou, *les Vieux garçons* (21 janvier[1]). Le succès a été vif et durable. L'auteur qui n'a connu que deux échecs, *la Papillonne* et *les Diables noirs*, sur près de trente batailles, a autant de bonheur que d'habileté ; il sait ce qui convient au public et le sert suivant son goût. *Les Vieux Garçons* prouvent une fois de plus comment il peut se permettre toutes les hardiesses, grâce à l'intelligence des ménagements qui les font réussir.

Le sujet n'est pas nouveau ; mais cela importe peu, s'il est suffisamment rajeuni par la manière de le traiter. M. Sardou

1. Acteurs principaux : MM. Lafont, *de Mortemer*; Lesueur, *de Vaucourtois*; Landrol, *Clavières*; Berton, *de Nantya*; Nertann, *de Chavenay*; — Mmes Delaporte, *Antoinette* ; Montaland, *Rebecca*; Chaumon, *Nina*; Pierson, *Clémence*.

a voulu en faire sortir à la fois deux choses : l'émotion dramatique et une leçon de morale. J'aime mieux chez lui le drame que la leçon. Les thèses sur le mariage et le célibat, ces combats des paradoxes et des vérités ne prouvent rien, au théâtre, sinon le talent de l'écrivain ou de l'acteur qui les débite; le meilleur enseignement sort de la vérité des caractères et des situations. Des caractères que M. Sardou met en œuvre, des situations qu'il combine, il excelle à tirer des effets de scène, dramatiques, saisissants, violents quelquefois; mais il se préoccupe peu de justifier les conclusions morales qu'il annonce. Pourquoi les annonce-t-il? Sans doute pour avoir les bénéfices du moraliste, sans en avoir les charges. L'honnêteté de ses tirades lui gagnera les austères; leur bon style, les lettrés; par les hardiesses de la passion, il enlèvera la foule; il aura tout le monde pour lui.

Deux groupes d'adversaires sont en présence, et avec des forces égales : trois contre trois, les Curiaces du célibat contre les Horaces du mariage. Malheureusement, à la différence des six héros d'Albe et de Rome, les six défenseurs des deux causes en présence ne sont pas les plus dignes de représenter l'un ou l'autre, de sorte que celle qui sera vaincue pourra dire que c'est la faute de ses champions. Si M. Sardou avait tenu à prouver quelque chose par l'issue de la lutte, il aurait dû mieux choisir les combattants. C'est la cause du mariage, de la famille, qui doit triompher, à la grande satisfaction de la conscience; mais, en vérité, l'honneur n'est pas grand : les ennemis du devoir conjugal, tels que les fait M. Sardou, ne sont pas assez redoutables. Il faudrait qu'une femme fût bien abandonnée de Dieu et des hommes pour se laisser séduire par d'aussi pauvres personnifications de l'esprit du mal. Il faudrait que des maris n'eussent pas une étincelle dans l'esprit, pas une goutte de jeunesse dans les veines, pour ne pas être préférés, même par leurs propres femmes, à ces célibataires éclopés,

édentés, qui vont chercher dans le ménage d'autrui, non pas le plaisir du fruit défendu et les orages de la passion, mais un abri et le coin du feu pour leur engourdissement périodique de l'hiver, et presque des petits soins pour leurs rhumatismes. Ce sont les invalides du célibat, bons tout au plus à lutter contre les invalides du mariage.

Qu'on en juge, en les passant en revue, sous toutes leurs armes.

Leur chef de file, M. de Mortemer, est un don Juan sur le retour. Il a la cinquantaine, et quelques-unes de ses campagnes ont dû compter double, tant les fatigues de sa vie d'aventures ont laissé de traces sur son visage marqué de rides et sur son crâne dénudé. Il porte pourtant encore assez haut les souvenirs et les restes de son ancienne audace. Il compte six duels et force intrigues amoureuses, et il se croit toujours de force à se débarrasser d'un rival par un coup d'épée, comme à fasciner une femme par l'ardeur de son regard ou le charme de son esprit. Il a foi dans sa profession de séducteur, de Lovelace, d'ancien beau, comme si le temps n'avait rien modifié en lui et hors de lui; il ne sent pas que le vice change de forme, comme toute chose, que ses séductions ont une date, et que tout anachronisme, dans nos sociétés mobiles, ressemble beaucoup à un ridicule.

L'anachronisme va jusqu'au grotesque dans le second de nos séducteurs. Le vieux Vaucourtois est une figure très-originale, mais une vivante caricature. Usé et épuisé, il met en relief les outrages des ans sur sa personne par son soin à les cacher ou à les réparer. Il s'enferme dans des vêtements à la mode et emprisonne ses pieds dans des chaussures étroites, mais un mouvement un peu vif arrache au pauvre goutteux un cri de douleur. Sa calvitie se déguise mal sous une perruque chancelante, et les grimaces qu'il prend pour des sourires mettent à nu ses fausses dents. Voilà un Céladon propre à égayer les ménages mais non à

les troubler, et il n'est pas de femme auprès de qui les hommages d'un tel homme ne doivent avoir un succès de fou rire.

Le troisième célibataire, M. de Clavières, est plus jeune, mais c'est un célibataire malgré lui. Il a déjà manqué un mariage, pour cause de retard; mais au premier jour il arrivera à temps et sortira du bataillon des ravageurs de ménages, où il fait la figure d'une recrue inutile. En attendant il trouble le cœur et l'esprit d'une pauvre femme, mais pour bien peu de chose, pour des rendez-vous dans une église, dans un cimetière, où on le laisse se morfondre et gagner des rhumes de cerveau.

Voilà les trois loups contre lesquels il s'agit de défendre trois bergeries conjugales. Les trois maris coalisés pour la sûreté de leur honneur ont aussi, comme leurs ennemis, leur chef de file, M. de Chavenay, qui n'est pas un modèle d'esprit ni de grâce, mais qui n'a pas de peine à tenir en échec les séducteurs impotents que nous savons. De ses deux confrères en inquiétudes matrimoniales, l'un M. du Bourg, est un homme assez terne, mais l'autre, le petit de Troëne, est remarquablement abruti. C'est un de ces fruits secs du gandinisme, transportés assez malheureusement du monde interlope dans le mariage. Tout son esprit consiste à trouver que les femmes honnêtes ne sont pas « drôles », et la moindre occasion le rejette dans la société des drôlesses, d'où il revient, confus et repentant, au foyer conjugal. Si celui-là était maltraité dans son bonheur de mari, auquel il tient si peu, avouons qu'il ne l'aurait pas volé, mais ses mésaventures ne prouveraient rien contre la sécurité des ménages.

Entre ces trois lions sans griffes ni dents et leurs défenseurs légaux, vivent trois jeunes femmes qui s'ennuient un peu, qui rêvent, dans leur oisiveté, du fruit défendu, et qui esquisseraient peut-être assez volontiers un petit roman, si l'occasion, le diable et quelque jeune et hardi complice se

présentaient. M. de Mortemer est là pour encourager leurs imprudences et en profiter. Il a encore de l'appétit et il cherche qui croquer : *quærens quam devoret*. Mme de Chavenay ferait son affaire, il commence à lui parler d'amour, et l'on ne sait trop ce qu'il adviendrait de ses poursuites, quand il en est tout à coup détourné par la rencontre d'une autre proie plus jeune et plus appétissante.

M. de Chavenay a une sœur, Mlle Antoinette, une merveille de grâce, de vivacité, d'ignorance naïve, de pureté inconsciente, d'innocence hardie. Elle ignore le mal, et ne songe à rien voiler de son âme; elle pense, elle sent tout haut. Elle est fiancée à un fier et beau jouvenceau, M. de Nantya, qui écrase, à ses yeux, de sa perfection idéale, toute la tribu des célibataires. Ou plutôt Antoinette ne compare pas; elle aime son fiancé, et elle ne conçoit pas qu'un autre être au monde songe à l'aimer ou à se faire aimer d'elle.

C'est pourtant l'idée qui monte au cerveau de l'ex-beau, de Mortemer. Il a vu tous ces trésors de candeur se révéler à lui, et il a rêvé de cueillir de sa main cette fleur à peine éclose, d'initier cette âme qui ignore tout et qui s'ignore, à la vie, au sentiment, à la pensée. Il ne veut plus partager un cœur banal, il veut posséder seul et le premier ces charmes immaculés comme une neige que rien n'a encore ternie. Au lieu de disputer Mme de Chavenay à son mari, il arrachera Antoinette à son fiancé. Aussi bien la rudesse puritaine de ce petit jeune homme, la hauteur de ses allures l'ont froissé, et il a senti, d'instinct, en lui, une nature antipathique, un ennemi.

Un prétexte se présente d'attirer Antoinette dans son appartement. Il a conçu aussitôt un plan infernal : il veut séduire cette merveilleuse innocence. Il sonde de son regard odieusement curieux les replis de cette âme si pure. L'enfant s'ouvre à lui, souriante et confiante. Il déclare à mots à peine couverts sa passion, sa convoitise; la jeune fille ne

comprend pas, ne se trouble pas; son angélique ignorance la défend mieux que ne le ferait la pudeur. Le vieux libertin finit par se sentir touché, et, partagé entre un respect involontaire et des idées coupables, il s'arrache au danger, en congédiant en hâte la jeune fille avec un adieu tout paternel. Cette scène est une des trois plus belles de la pièce; elle est hardie, scabreuse; elle pouvait compromettre toute l'œuvre, et elle en a doublé le succès.

L'intrigue, assez lâche jusque-là, se noue et se serre; les événements se pressent. M. de Nantya apprend l'entrevue de M. de Mortemer avec sa fiancée. Il le provoque. Avant le duel, le vieux séducteur met de l'ordre dans ses papiers et passe en revue sa correspondance. Une lettre de femme, jaunie par le temps, lui présente le même cachet que celui de Nantya. C'est un mystère qu'il veut éclaircir, et il apprend que ce jeune homme est son fils. Il avait séduit et abandonné la mère. Stupéfait et heureux à la fois de cette découverte, il refuse un combat qui aurait pour résultat un parricide; le jeune Nantya attribue ce refus à la peur, il l'insulte, il le soufflète presque, et le père, qui ne peut se découvrir, éprouve une sorte de satisfaction âpre à voir son fils si beau, si noble dans la colère et l'indignation. C'est la seconde des trois fortes scènes sur lesquelles on a compté pour porter le succès à la hauteur de l'enthousiasme.

Tout se terminera, on le pense bien, par une reconnaissance, et ce sera la troisième scène capitale. Elle est retardée par la crainte qu'éprouve Mortemer de voir le souvenir de la mère abandonnée, trahie, se dresser comme un obstacle invincible entre son fils et lui. M. de Nantya, jugeant d'après les paroles de son innocente fiancée, que le vieux garçon l'avait traitée chez lui avec tout le respect obligé, lui offre des excuses qui contribuent beaucoup au rapprochement entre les deux hommes; le père laisse enfin échapper son secret, accueilli par des effusions de pardon et de tendresse.

Le camp des célibataires est depuis longtemps en désarroi. Les petits nuages des trois ménages se dissipent ; de gros cadeaux scellent l'amitié conjugale, les inquiétudes s'évanouissent ; M. de Mortemer ne fait plus peur. Ses deux complices sont atteints par sa conversion ; le jeune de Clavières se mariera, et le vieux Vaucourtois, dont la spécialité est de déterrer dans le ruisseau des beautés de club et des cantatrices de petits théâtres, continuera d'être trompé, sans être capable de tromper personne.

L'analyse de cette pièce suffit presque pour la juger au moins dans sa conception première. *Les Vieux garçons*, comme plusieurs ouvrages de M. Sardou, ont l'air, au premier abord, d'être inspirés, dominés, conduits par une idée. Au développement de l'œuvre, ou juge bientôt que l'idée s'évanouit, qu'elle ne soutient ni les caractères, ni les situations, ni l'intrigue ; elle embarrasse plutôt l'auteur, comme une armure qui ne serait pas à sa taille et que, dans un moment de présomptueuse ardeur, il avait essayé de revêtir. Il la laisse à l'écart, et ramasse à la hâte diverses petites armes qu'il manie plus sûrement et une foule de traits légers qu'il lance au but avec adresse. La vivacité de ses mouvements est infatigable, la force ne manque pas à quelques-uns de ses coups ; mais il frappe les plus grands un peu au hasard, et les moyens qu'il déploie sont sans proportion avec le but qu'il se contente d'atteindre.

M. Sardou est et reste l'homme des détails, et il en a de charmants, soit pour les inventions scéniques, soit pour le style. Il en a d'artificiels, comme les ficelles ou les tirades, dont il a coutume d'abuser, mais dont il fait, dans *les Vieux garçons*, un emploi plus sobre qu'à l'ordinaire. Il lui manque les qualités qui font les grandes œuvres : la puissance soutenue du souffle, la largeur des idées, la profondeur des analyses ; mais il a toutes celles qui font le succès du jour et qui le prolongent. On sent l'improvisation dans toutes ses pièces, mais une improvisation brillante, qui met vivement

en relief ce que l'auteur a de qualités réelles et cache encore mieux ce qui lui manque.

Les Vieux garçons ont tenu l'affiche pendant cinq mois, durant lesquels nous n'avons à signaler au Gymnase qu'une reprise, le *Bourgeois de Paris*, de MM. Dumanoir, Clairville et J. Cordier (21 janvier), et un lever de rideau, *les Jurons de Cadillac*, comédie en un acte, de M. Berton, (23 avril). Ensuite le Gymnase supplée à l'importance des œuvres par la quantité. Plusieurs cependant ont leurs trois actes, comme *les Victimes de l'argent*, de M. E. Gondinet (15 juin)[1].

Voilà un titre heureux, mais une assez pauvre pièce. L'imagination est éveillée, mais n'est pas satisfaite. Les prétendues « victimes de l'argent » n'excitent guère notre compassion pour le genre de supplice qu'elles s'imposent elles-mêmes; car la société ne leur en impose pas. Une jeune fille plusieurs fois millonnaire a peur d'être recherchée pour sa fortune et non pour sa personne; elle repousse l'homme qui l'aime et dont elle est aimée, parce qu'il est moins riche qu'elle : victime de l'argent. Un jeune amoureux sera forcé, s'il ne fait pas un riche mariage, de vendre le château de ses pères qui lui rapportera près de deux millions : victime de l'argent. Un poëte également millionnaire, la chose est assez rare, voudrait être traité en artiste sérieux, et on ne le prend que pour un riche amateur : victime de l'argent. Ce maudit argent a vraiment dans notre siècle bien de la délicatesse. Où le malheur va-t-il se nicher !

Le moyen de nous intéresser aux infortunes de ces pauvres opulents ! La riche héritière est intraitable dans ses

1. Acteurs principaux : MM. Derval, *Rochemure;* Berton, *Octave Daubry;* Francès, *Morlas;* Landrol, *Chavannes;* — Mmes Fromentin, *Jeanne de Ligneris;* Samary, *Léontine;* C. Lesueur, *Mme de Ladignac.*

scrupules, comme l'héroïne du *Roman d'un Jeune homme pauvre* dont elle est une réminiscence : elle épousera plutôt un homme qu'elle n'aime point que de faire un pas vers celui qui l'aime et qui a un million de moins qu'elle. Elle voit d'odieux calculs dans la conduite la plus pure et elle se laissera presque prendre au piége grossier d'un trompeur. Le dénoûment arrangera tout. Les amoureux millionnaires s'entendront malgré les obstacles dorés qui les séparent. Le poëte amateur épousera aussi celle qu'il aime : c'est un poëme que l'argent n'empêche pas ses victimes de mener à bonne fin, au contraire.

Une donnée aussi invraisemblable et invraisemblablement développée ne peut être attachante : l'auteur des *Victimes de l'argent* ne pouvait se sauver que par les détails. Il est poëte, il l'a prouvé aux Français, par une jolie comédie de début, *Trop curieux;* il le prouvera de nouveau, cette année même, au Gymnase, par une pièce en vers, meilleure encore, *les Révoltées*. Il fera mieux de rester fidèle à la poésie que d'essayer de grosses combinaisons dramatiques.

Deux comédies en un acte, *la Voisine*, de M. J. de Wailly fils (8 juillet), et *le Supplice de Paniquet*, de MM. Mayer et G. Bondon (même jour), sont jetées dans le court intervalle qui sépare la pièce précédente d'une autre comédie en trois actes, *les Filles mal gardées*, de MM. Varin et Delaporte (26 juillet [1]). On a appelé ces deux collaborateurs la Providence des directeurs dans l'embarras. Quand une pièce ne remplit pas la carrière prévue, ils sont toujours prêts à combler une lacune du répertoire.

Les Filles mal gardées composent une comédie très-agréable, avec une thèse d'éducation qui, pour n'être pas nouvelle au théâtre, est toujours bonne à reprendre. Les

1. Acteurs principaux : MM. Blaisot, *Baudricourt;* Nertann, *René;* — Mmes Mélanie, *Mme Pitancier;* Montaland, *Louisette.*

filles les mieux gardées sont celles qui se gardent elles-mêmes. Pour prouver une fois de plus cette vérité, les auteurs ont imaginé une jeune orpheline, dont l'éducation n'a pas eu une direction bien sévère. Recueillie par un bon homme d'oncle, elle s'est développée en liberté, suivant les instincts d'une excellente nature. L'honnêteté n'est pas nécessairement farouche, et notre orpheline a autant de vivacité, de gaieté que d'innocence. Mais l'oncle s'est remarié à une institutrice coquette et despote qui a bientôt fait chasser la nièce pour lui faire reprendre dans une maison plus austère son éducation manquée. La femme revêche à qui on l'a confiée, la mène rudement. Elle a une fille qui a été élevée suivant les principes de sévérité et que l'on vante sans cesse comme un modèle accompli. Quelques fautes graves se commettent pourtant dans la maison; elles retombent naturellement sur l'orpheline qui se trouve compromise par les imprudences de sa compagne. La vérité se manifeste à la fin; les inconséquences sont le fait de la fille si bien élevée, tandis que l'orpheline suspecte est trouvée irréprochable. Un mariage avec un jeune homme digne d'elle est sa récompense. L'autre s'est fait enlever par un jeune fou, à la grande confusion des parents et de leurs trop rigides principes. L'action et la thèse avec elle sont menées lestement et gaiement comme par des hommes expérimentés qui enlèvent à la pointe du rire une question de morale et le dénouement d'une intrigue.

Les nouveautés fourmillent : *Cinq cents francs de récompense*, en un acte, de MM. Siraudin et Victor Bernard (26 août), ne sont qu'une bluette remarquable par l'originalité du moyen employé pour ramener au devoir un mari infidèle. *Fabienne*, comédie en trois actes, de M. Henri Meilhac (1er septembre)[1], est la mise en œuvre d'une in-

1. Acteurs principaux : MM. Berton, *le prince Henri*; Nertann, *le*

trigue bien élémentaire. Une veuve de trente-six ans, encore éclatante de beauté, va se remarier avec un jeune prince dont sa fille est amoureuse. La passion la plus discrète trouve toujours moyen de se faire connaître, les plans de famille sont changés et le prince épouse la fille au lieu de la mère. M. H. Meilhac a l'habitude de traiter les moindres sujets avec un art, un goût et une habileté qui les font réussir; l'action trop simple en elle-même est variée par des personnages épisodiques d'une heureuse physionomie.

La reprise de *Montjoye*, le dernier succès de M. Octave Feuillet au Gymnase (27 septembre), atteste une pénurie à laquelle ce théâtre ne nous a pas accoutumés. Deux petites nouveautés et une petite reprise ne suffisent pas à combler le vide. *Le Tattersall brûle*, en un acte, de M. Francis Olivier (11 octobre), est un titre qui ne dit rien; *la Marieuse*, en deux actes, de MM. Lambert Thiboust et Ch. de Courcy (18 octobre), est un titre qui annonce un type trop connu. Mais les manies les plus communes peuvent toujours, avec de l'imagination et de la gaieté, prêter à des effets comiques nouveaux. La reprise est celle du *Lion empaillé*, de M. Gozlan (27 octobre), et elle a donné à une œuvre piquante un juste regain de succès.

Le passé de M. Jouanne, comédie en quatre actes, de MM. Ad. Belot et Henri Crisafulli (16 novembre)[1], n'est pas sans prétentions; c'est la suite de la *Vie de Bohême*. Schaunard, le fameux Schaunard, le héros de la misère-fantaisiste et philosophique, s'est enfin rangé. Il est devenu négociant et à peu près millionnaire. Il repousse avec hor-

duc Albert; Francès, *Prosper;* — Mmes Delaporte, *Fabienne;* Pasca, *Amélie;* Mélanie, *Mme de la Tremblaie;* Chaumont, *Claire;* Montaland, *Fanny.*

1. Acteurs principaux : MM. Pradeau, *Jouanne;* Lesueur, *Colline;* Berton, *Victorin Colline;* — Mme Lesueur, *Mme Jouanne.*

reur tous les souvenirs de son passé ; il est et veut être prosaïque et voir tout vivre dans la prose autour de lui. Le bohême s'est fait bourgeois et bourgeois incurable. Il a une fille qui n'est pas faite pour un gueux, pour un artiste et qu'il ne donnera qu'à un bourgeois, qu'à un commerçant comme lui.

Survient un vieil ami de Bohême, le bibliomane Colline, qui n'a pas dévié, lui, de sa voie : il a un fils artiste et bohémien comme son père. Les deux enfants se connaissent malgré tous les efforts de M. Jouanne pour les séparer; ils s'aiment, et, grâce à l'énergique appui de Mme Jouanne ainsi qu'à la fortune inespérée du vieux Colline, ils parviennent à faire céder l'opposition paternelle. On a trouvé généralement que le besoin ne se faisait pas sentir de donner au chef-d'œuvre si animé de Murger ce froid complément.

Le Gymnase finit l'année avec bonheur par la poésie, à laquelle il donne ordinairement peu de place. La part qu'il lui fait aujourd'hui n'est pas grande, mais les vers peuvent racheter la quantité par la qualité, et c'est ce qui a lieu pour la comédie en un acte de M. Ed. Gondinet, *les Révoltées* (1er décembre)[1]. L'intrigue, simple et claire, laisse au lecteur tout le loisir de s'occuper des détails du style. Deux jeune femmes se révoltent contre leurs maris, parce qu'elles les supposent infidèles. L'une d'elles a plaidé en séparation et perdu son procès; l'autre, craignant un échec semblable, se réfugie chez sa mère et emmène avec elle sa compagne de malheur. Les maris s'aperçoivent qu'ils ont tous deux pour maîtresse la même intrigante qui les trompe également et ils vont demander leur pardon avec tant de repentir qu'on le leur accorde.

Le vers de M. Gondinet est facile, élégant, spirituel et

1. Acteurs : MM. Landrol, *de Brion*; Nertann, *Dargis*; — Mmes Delaporte, *de Brion*; Fromentin, *Mme Dargis*.

vif; il se prête bien à l'action et ne la ralentit jamais par des tirades inopportunes. Il la relève, au contraire, par une foule de traits qui résument rapidement le sentiment ou la situation. *Les Révoltées* composent, sous tous les rapports, une comédie bien supérieure à la première pièce, *Trop curieux*, portée par l'auteur à la Comédie-Française. On ne comprend pas comment ce théâtre a laissé jouer ailleurs une de ces pièces aujourd'hui si rares où la poésie se fait justement applaudir.

Le Gymnase a voulu en même temps nous faire revoir un échantillon de la vieille comédie-vaudeville, et il a repris *Renaudin de Caen*, de MM. Duvert et Lauzanne (1er décembre)[1]. Voilà le fameux embrouillement d'incidents et de situations dont Scribe avait fait une science véritable. Confusion et substitution de personnes, échange de rôles, confidences saisies et mises à profit. Rencontres et reconnaissances inattendues, maisons à doubles portes, cabinets à surprises, entrecroisement d'intérêts, dédale d'intrigues, écheveau de fils mêlés dont on cherche le bout, énigme en action assaisonnée de mots piquants, et relevée par une gaieté étourdissante : voilà le genre désormais abandonné à des scènes inférieures, et dont l'ancien théâtre de Madame ne dédaignait pas autrefois les joyeux et modestes succès. Aujourd'hui les petites pièces, même les plus gaies, ne comptent plus sur les théâtres littéraires; il faut des études de mœurs, des comédies de caractère, des pièces à grands effets, à scènes violentes, et, sur une année très-remplie, *les Vieux garçons* seuls laissent au Gymnase un gros souvenir.

1. Acteurs principaux : MM. Blaisot, *Dumouchet;* Landrol, *Renaudin;* — Mmes Samary, *Zoé;* Mélanie, *Petitpré.*

5

Vaudeville : *la Charmeuse, la Belle au bois dormant, Jean qui rit, M. de Saint-Bertrand, le Talisman, les Deux Sœurs, la Famille Benoiton.* Diverses pièces en un acte et reprises.

L'histoire du Vaudeville est singulière. Pendant plus de dix mois, ce théâtre continue de lutter contre la fatalité acharnée sur lui. Il multiplie ses tentatives et n'éprouve que des échecs. Des pièces auxquelles les causes de succès ne manquaient pas, ne peuvent réussir. La direction passe en en vain des mains de particuliers dans celles d'une grande société de capitalistes, pour revenir bientôt à une administration particulière. Elle essaie de tous les genres ; elle appelle à elle tous les noms. Rien ni personne ne peut la délivrer du mauvais sort jeté sur elle. C'est seulement à la fin de l'année, qu'après vingt défaites, ce théâtre retrouvera une victoire, l'une des plus fructueuses, sinon des plus glorieuses qu'on ait enregistrées de nos jours. Mais avant de parler de ce grand succès, nous aurons encore à écrire la longue histoire des batailles perdues.

N'oublions pas cependant combien le Vaudeville a compté de grands triomphes. Il a inauguré, plus heureusement peut-être pour sa caisse que pour la morale, la littérature du vice attendrissant, avec *la Dame aux camélias*, qui a fait couler tant de larmes ; il a poussé à ses dernières limites la peinture satirique de la nature humaine dans *les Faux Bonshommes ;* il a prouvé, avec *le Roman d'un jeune homme pauvre* et *les Lionnes pauvres*, que la sensibilité morale et l'immoralité sans masque réussissent également à leur heure, c'est-à-dire à l'heure du public ; enfin il a vu *Nos Intimes* prospérer par les scènes risquées qui semblaient devoir en entraîner la chute. Voilà les victoires, les dates heureuses. Mais, dans l'intervalle, que de revers, que de malheurs ! Depuis *Nos Intimes*, rien n'a réussi aux directions

qui se sont succédé place de la Bourse, ni le vice ni la vertu, ni la douceur ni la violence, ni la comédie ni le drame, ni la féerie ni l'idylle, ni la confiance des nouveaux venus, ni l'expérience des vétérans. Ses anciennes colonnes mêmes s'écroulent : M. Sardou tombe avec *les Diables noirs*, M. Octave Feuillet avec *la Belle au Bois dormant*, comme M. L. Ulbach avec *M. et Mme Fernel*, comme M. Mario Uchard avec *la Charmeuse*. Et toutes ces chutes affligent les amis des lettres; car le Vaudeville est resté, au milieu de tous ses malheurs, un des derniers asiles des genres littéraires.

L'année s'inaugure par l'échec de cette fameuse *Charmeuse*, mise à la scène dans des circonstances assez excentriques pour attirer l'attention (30 décembre 1864). M. Mario Uchard, le célèbre auteur de *la Fiammina*, avait remis sa nouvelle pièce, encore inachevée, à la direction du Vaudeville, qui se trouvant au dépourvu, suivant une malheureuse habitude, l'avait mise immédiatement en répétition. Le rôle principal avait été confié à M. Febvre, qu'une maladie subite vint mettre dans l'impossibilité de le jouer. La direction, sans perdre de temps, fait étudier ce rôle à un autre acteur. L'auteur n'accepte pas cette substitution, et demande que les répétitions soient ajournées. Le directeur persiste dans ses arrangements et réclame le dénouement qui manquait à la pièce. M. Uchard, qui était en train de l'écrire, ne veut pas le livrer, pour gagner du temps. La direction ne s'arrête pas pour si peu, les répétitions ordinaires vont leur train; la répétition générale a lieu, et la première représentation de la pièce, toujours sans dénouement, est annoncée sur l'affiche. M. Uchard a beau protester, faire marcher les huissiers, réclamer, à coups de papier timbré, et l'acteur qui lui est dû et la représentation d'une pièce entière; *la Charmeuse* paraît, sans le moindre dénouement, devant le public.

Voilà donc un auteur joué malgré lui, mais le théâtre qui le joue sera, — qu'on nous passe le mot, —joué lui-même. Cette œuvre inachevée, reniée par l'auteur, est accueillie froidement par la critique; puis, tandis que M. Uchard plaide pour la retirer, ce n'est pas l'empressement du public qui explique l'obstination de M. de Beaufort à la retenir. Le tribunal de commerce juge les contrats relatifs aux œuvres littéraires comme s'il s'agissait de la promesse et de la livraison de toute autre espèce de marchandises; il a donné raison au négociant en denrées dramatiques, c'est-à-dire autorisé M. de Beaufort à mettre dans son commerce la livraison partielle de son fabricant attardé, M. Uchard. Malheureusement on n'écoule pas *une partie* de drame comme on écoule *une partie* de drap ; et le public qui n'aurait peut-être pas montré beaucoup plus de faveur pour la totalité, n'a pas voulu de l'à-compte.

Il n'est pas question, dans *la Charmeuse,* de ces sorcières de l'Égypte ou de l'Asie qui fascinent les serpents ou autres monstres. L'héroïne de M. Uchard a des vertus moins surnaturelles et moins bienfaisantes. Avant que Mlle Andrée de Mayanne ne paraisse au château où l'amitié l'attend, elle est annoncée comme un ange, comme une fée, comme une enchanteresse. Tout le monde l'aimait au couvent, et la fille de la maison espère bien que tout le monde l'aimera aussi autour d'elle; elle recommande surtout à son fiancé de lui faire bon accueil. On devine dès lors la pièce; le fiancé de Jacqueline, l'amie d'enfance d'Andrée, se laissera prendre par la séductrice qui va venir, et le pouvoir de la Charmeuse ne se fera sentir que par des douleurs domestiques.

Depuis sa sortie de pension, Mlle Andrée a eu une existence agitée et un peu irrégulière. Maîtresse de sa personne et de sa fortune, elle a couru le monde ; elle a cherché les impressions de voyage, et elle a rencontré des aventures. Elle s'est attachée, par une erreur de cœur, à un homme

cynique qui s'est joué indignement d'elle. Par une nuit de carnaval, il l'a conduite à un souper de courtisanes. Mlle Andrée, reconnaissant le guet-apens, s'est enfuie, éperdue d'indignation et de honte. Elle vient s'accuser de cette faute ou de ce malheur auprès de la mère de son amie, qui la relève avec indulgence, et lui ouvre sa maison comme un asile assuré contre de pareils accidents. La Charmeuse, comme pour justifier son nom, y est à peine installée, qu'elle charme tout le monde. Et le malheur est qu'on ne voit pas trop pourquoi. Pour porter ce nom et jouer ce personnage, il faudrait qu'une actrice trouvât dans le rôle même et mît à son service une grâce infinie. Quoiqu'il en soit, Mlle Andrée de Mayanne ensorcèle, comme nous l'avons prévu, le fiancé de Jacqueline, qui le querelle de son côté pour sa prétendue froideur envers son amie. Elle fascine aussi tous les habitants du château, notamment le vieux marquis ruiné, grand-père de Jacqueline, et un jeune commensal qui, par une précaution de vieillard précoce, s'abrite contre les passions derrière la manie du bric-à-brac.

L'action, si l'on peut appeler ainsi la situation que nous venons de dire, se développe lentement, en dessinant de plus en plus le caractère des personnages. Comment finira-t-elle? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir, puisque la pièce s'est jouée sans dénouement. Au quatrième acte, Jacqueline et Andrée aiment toutes deux le même jeune homme, qui les aime à son tour de façon trop différente, pour pouvoir dire laquelle il préfère. Cependant, par un élan de générosité, Mlle Andrée s'enfuit avec le collectionneur d'éventails qu'elle n'aime pas, pour faire croire au fiancé de Jacqueline qu'elle n'est pas digne de son affection. En croira-t-il quelque chose? Jacqueline, qui a tout compris, mourra-t-elle de la déception foudroyante dont elle est frappée? Andrée poussera-t-elle jusqu'au bout cette immolation d'elle-même et ce faux triomphe sur la passion qui la dévore? C'est ce que

le cinquième acte devait nous dire, et ce qui est resté le secret de l'auteur. Il aurait fallu une grande perfection de forme, un art consommé dans les peintures, pour nous faire accueillir une œuvre d'art ainsi mutilée. Les ouvrages incomplets des illustres morts sont précieux; on en recueille pieusement les fragments comme les reliques du génie. Mais, d'un auteur vivant, nous voulons ses œuvres entières et non des lambeaux ou des tronçons.

Pour ramener la fortune, le Vaudeville s'est adressé à un homme qui l'avait une fois appelée et retenue chez lui, à l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, à M. Octave Feuillet, dont la dernière pièce, *Montjoye*, avait balancé, au Gymnase, les plus grands succès de M. Victorien Sardou; M. Octave Feuillet a répondu immédiatement à l'appel et donné les cinq actes et les huit tableaux de *la Belle au bois dormant* (17 février) [1].

Qu'est-ce donc que *la Belle au bois dormant?* L'auteur n'a pas osé l'appeler comédie : a-t-il eu peur que la critique n'en examinât de trop près la donnée et les types, et qu'on cherchât sous ce titre une originalité qu'il n'avait pas songé à y mettre? Il a intitulé sa pièce un drame, et il la divise, comme aux tréâtres du boulevard, en actes et en tableaux. Mais le public qui court aux drames, n'y trouve pas, malgré le pathétique de quelques situations, son spectacle ordinaire. Il n'y a pas ici le plus petit meurtre, pas un empoisonnement, pas un coup de poignard. Il y a bien un commencement d'assassinat, un mouvement d'émeute, une pensée de suicide; mais tout cela s'arrête à point devant un *quos ego* attendu. Le fusil se relève, les haches s'abaissent, l'amertume d'une prétendue dernière heure se change en

1. Acteurs principaux : MM. Félix, *le marquis;* Parade, *le comte;* Febvre, *G. Morel;* Saint-Germain, *le vicomte;* Munier, *Hoël;* Ariste, *Didier;*—Mmes Jane Essler, *Louise;* Lambquin, *comtesse de Fenmarck;* Cellier, *Blanche.*

joie pour la vie. Tout le drame est en fausses alertes, et finit par deux mariages, par le triomphe de la raison et le bonheur de tous. Qu'est-ce donc encore une fois que *la Belle au bois dormant*, qui ne veut pas être une comédie, qui ne peut être un drame? C'est tout simplement un spectacle, une combinaison plus ou moins nouvelle d'éléments qui ont déjà plu aux yeux et à l'esprit et peuvent plaire encore. Comme œuvre, il ne peut guère se produire, sous un nom aussi honorablement connu, quelque chose de plus faible; comme spectacle, j'en ai vu réussir beaucoup de moins agréables.

Le plus grand malheur de *la Belle au bois dormant*, est de rappeler deux pièces récentes et célèbres, l'une par son succès, l'autre par sa chute : *les Ganaches*, de M. Sardou, et *la Maison de Penarvan*, de M. Jules Sandeau. Il s'agit encore une fois de nous peindre des représentants de l'ancienne aristocratie, momifiée et devenue fossile au milieu de la société transformée; il s'agit de mettre en présence le monde ancien et le monde moderne, de raconter leurs combats, de montrer la grandeur du passé dans sa défaite et d'enseigner ses devoirs au présent dans sa victoire. M. Octave Feuillet a ressuscité, au fond de la Bretagne, tout un clan de gentilshommes qui datent des croisades. Pour accentuer davantage ses types, il les pousse à la charge, au grotesque. Ce n'est pas assez de dire que ces Burgaves bretonnants n'ont rien appris, rien oublié; ils ont une ignorance inadmissible chez le dernier pêcheur d'une côte déserte. Ils savent à peine qu'il existe des journaux, quoiqu'il en entre chez eux en cachette. Savent-ils que la monarchie de 1830 est tombée, qu'elle a été remplacée par la république, et celle-ci par l'empire, qu'un Napoléon règne? Ils ignorent qu'il fait la guerre, ils ne connaissent pas le premier mot de nos campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique. Les noms de Malakoff, de Solférino, de Palikao, de Puebla, n'ont jamais été prononcés devant eux.

Est-ce peindre un régime que d'en faire ainsi la caricature ?

Le monde moderne est représenté, dans *la Belle au bois dormant*, comme dans *les Ganaches*, par le type obligé de notre activité fiévreuse, par l'ingénieur. L'usine s'élève à côté du château, et contraste par le bruit, le mouvement, la richesse produite, avec le silence, la stagnation et la ruine imminente du domaine seigneurial. Le château ne soutient les traditions de son oisive opulence qu'à force d'emprunts, et c'est l'usine qui prête l'argent de ses bénéfices, jusqu'au moment où les terres, les bois, le manoir féodal passent aux mains du créancier dont ils sont le gage. Ce jour-là, la jeune et belle châtelaine s'enfuit au couvent, et le marquis, son frère, avec une maigre rente viagère, se retire dans une maison d'un de ses anciens gardes et se fait libre chasseur.

Mais le jeune chef d'usine, Georges Morel, fils d'ouvrier, devenu millionnaire par la seule vertu du travail, s'est épris d'une passion profonde pour Blanche de Guychâtel, la suzeraine dépossédée. Son ambition est de lui rendre le domaine de ses ancêtres, et son espérance d'y rentrer avec elle, après avoir comblé la distance du rang par la fortune et par l'amour. Vain espoir : le monde aristocratique ne voit en lui qu'un odieux spoliateur; toute la vieille Bretagne s'associe à la haine qu'il inspire, et un vieux serviteur fanatique lui donne, au nom de Blanche, un rendez-vous au milieu de roches et de pierres druidiques, pour le tuer comme une bête malfaisante. Il va tomber sous le plomb mortel de ce fou furieux, lorsque Blanche, prévenue, accourt et désarme à temps le meurtrier. Il s'en suit une grande scène de déclaration d'amour et de principes; le passé et le présent se disent des vérités amères par la bouche de ces amoureux plus près de s'entendre par le cœur que par l'esprit. L'assaut est terrible, et les malédictions réciproques contre le temps que chacun représente, séparent les jeunes gens plus profondément que jamais.

Le marquis, sous prétexte d'insultes faites à sa sœur, provoque alors Morel. Mais celui-ci a lui-même une sœur, femme d'énergie, de résolution, de tête, qui mène les ouvriers de l'usine comme un capitaine sa compagnie et qui entend le commerce et l'industrie comme le chef de l'usine lui-même. Connaissant la passion malheureuse de son frère, elle a conçu une haine mortelle contre toute la gentilhommerie du voisinage. Elle dit à ses ouvriers que le marquis veut tuer son frère pour détruire l'usine et leur ôter leur pain. On se lève en masse pour aller assommer le marquis dans le dernier donjon qui lui reste. Mais cédant à un mouvement meilleur, Louise Morel, devance la bande ameutée, et court prévenir son ennemi du danger qui le menace. Au moment où les ouvriers enfoncent les portes, Georges paraît; il leur reproche hautement leurs violences et réclame pour lui seul une lutte à forces égales; le marquis est touché de la générosité de l'industriel, et entre eux deux la réconciliation est parfaite.

Reste à ramener Blanche, c'est là le difficile. Elle va bientôt prononcer ses vœux au couvent, et Georges est en proie à un sombre désespoir. Il a résolu de se tuer. Pour échapper à la honte du suicide, il cherchera la mort dans un de ces accidents dont une usine est si facilement le théâtre et dont son propre père a été victime. Il se livrera lui-même aux dents impitoyables de ses engrenages. Il a fait ses dernières dispositions. Sa sœur a surpris son secret, et avec le concours du marquis, elle parvient à arracher de son couvent l'orgueilleuse Blanche qui aimait Georges Morel, mais se reprochait ce sentiment comme une trahison envers tous ses ancêtres.

Les deux jeunes femmes arrivent à l'usine au moment suprême où le jeune homme franchissait les degrés qui conduisent à l'instrument de son supplice volontaire. Il n'est pas cinq heures du matin et, un instant après, toute la population du village vient, à point nommé, célébrer dans le

même lieu, avec force bouquets et chansons, l'union de l'ancienne noblesse et du travail moderne.

Voilà une histoire qui ne laisse pas que d'être au moins aussi intéressante, par les épisodes et les péripéties, que le plus grand nombre des pièces à tableaux des boulevards. Mais nous sommes au Vaudeville, c'est-à-dire à un théâtre de traditions littéraires où les effets du grand spectacle ne suffisent pas; de plus, l'auteur a une de ces renommées d'écrivains qui font attendre au public autre chose que l'habileté de mise en scène du dramaturge de profession. On demande à M. Octave Feuillet des œuvres qui aient une donnée morale moins usée et qui la développent par des peintures plus originales. *La Belle au bois dormant* est une comédie de caractère qui s'évanouit dans le cadre fantastique d'un drame; c'est un roman en tableaux, où les études de mœurs, mises d'abord sur le premier plan, font tort aux combinaisons dramatiques et aux effets de scène qui occupent ensuite la principale place. Sous beaucoup de rapports la nouvelle pièce de M. Octave Feuillet ressemble au *Roman d'un jeune homme pauvre*, et je suis persuadé que si l'ordre des dates eût été interverti, le drame de *la Belle au bois dormant* aurait eu, il y a huit ans, tout le succès de son aîné qui se verrait sans doute aujourd'hui accueilli avec plus de froideur. L'excès de rigueurs contre ce second drame de fantaisie n'est pas plus légitime que ne le fut, à propos du premier, l'excès d'enthousiasme.

Les défaites se succèdent: chaque mois fait éclore de nouvelles espérances et les dissipe. Quelques mots nous suffiront pour dire le sort d'un nouveau drame en quatre actes, signé d'un nom célèbre dans le roman et plus d'une fois applaudi au théâtre, de *Jean qui rit*, par M. Paul Féval, avec M. Adrien Robert pour collaborateur (25 mars). La chute a été prompte, et *les Faux Bonshommes*, qui reviennent sur l'eau, chaque fois qu'une nouveauté sombre trop

vite, ont repris sur l'affiche leur place intérimaire. C'était une ténébreuse histoire qu'il est déjà trop tard pour raconter, puisque personne n'y songe plus. Il y est question d'un enfant perdu qui se retrouvera, de fautes et de crimes qui produisent à point nommé leurs conséquences naturelles par l'intervention de causes qui ne le sont pas, d'un tribunal d'honneur qui rend des arrêts dans notre société actuelle et les fait exécuter comme une cour d'assises; d'un mari gênant dont on se débarrasse sans avoir rien à démêler avec le code, de substitution d'adversaires dans un duel qui délivre à propos les personnages sympathiques des personnages embarrassants. Voilà les éléments romanesques qu'un homme habitué comme M. Paul Féval à jeter de l'action et du mouvement dans le récit du livre, n'a pu faire vivre et mouvoir sur le théâtre. La troupe ordinaire du Vaudeville, rendue, par la rentrée de Mme Doche, au souvenir de ses anciens beaux jours, n'a pu animer ces fantômes d'un monde invraisemblable.

Il lui serait plus difficile encore de galvaniser les personnages de la comédie en quatre actes de M. Ernest Feydeau, *M. de Saint-Bertrand* (25 avril). L'analyse de cette pièce est presque inutile; car elle est tirée d'un roman qui a fait beaucoup de bruit, et dont nous avons nous-même rendu compte dans l'année dernière[1]. L'auteur de *Fanny*, qui avait débuté par un coup de maître, en fait de hardiesse et d'immoralité, a voulu porter l'un ou l'autre à sa dernière limite dans une trilogie de romans, dont *M. de Saint-Bertrand* est le centre. Le héros qui répond à ce nom est assez difficile à qualifier dans la langue des honnêtes gens, car le monde honnête ne soupçonne pas même les moyens d'un tel homme. Ce n'est pas seulement un menteur, un tartuffe, un escroc, un débauché, quoiqu'il vive de mensonge, de tartufferie, d'es-

1. Voy. tome VI de l'*Année littéraire*, p. 54 et suiv.

croquerie et de débauche. Sa profession spéciale est plus honteuse que tout cela; il s'est fait aimer d'une femme, d'une riche artiste, et il vit à ses dépens; il la trompe, il la vole, il la ruine, et pendant qu'il prodigue au feu et dans le vice, l'or qui lui vient de la danseuse Barberine, il songe à entrer par un mariage odieux, dans une honnête famille. Il réussit presque, à force d'infamies, lorsqu'il est arrêté par ses créanciers. Démasqué, repoussé par tous, il est sauvé de la prison par une dernière aumône de la danseuse, dont il espère obtenir le pardon.

Je ne reprocherai pas à M. Feydeau, comme on l'a fait, des témérités qui ont, à mes yeux, d'autres torts que celui d'être des témérités. Elles ont d'abord celui de n'être pas nouvelles, notamment sur la scène du Vaudeville. *M. de Saint-Bertrand* succédait de trop près aux *Diables noirs*, pour ne pas les rappeler et ne pas être exposé au même naufrage. On dira peut-être que l'auteur s'était assuré la priorité de son sujet en publiant son roman; mais j'ai déjà dit ici même, à propos de l'œuvre de M. Sardou et de quelques autres peintures scabreuses, que la représentation à la scène des êtres odieux et méprisables n'était pas aussi nouvelle ni aussi hardie qu'on paraissait le croire; j'ai plus d'une fois montré, d'après les principes et la pratique du grand Corneille, que la peinture la plus vraie et la plus vive de l'immoralité n'était pas scandaleuse par elle-même, qu'elle pouvait bien plutôt devenir morale par la haine qu'elle donne du vice représenté sous ses couleurs et dans sa laideur naturelle.

Les prétendues hardiesses de l'auteur de *M. de Saint-Bertrand* n'auraient donc pas besoin d'être défendues, si elles partaient de ces conceptions fortes et élevées qui ont pour elles la tradition des écrivains de génie. La critique et le public ont donné raison, contre la censure, à la vigoureuse comédie des *Lionnes pauvres;* la critique a condamné, comme la censure, le drame violent des *Diables noirs;* le

public laisse tomber sans bruit, avec *M. de Saint-Bertrand*, la peinture complaisante de l'infamie que la censure a laissé passer; la critique et le public ont raison. L'impression qui résulte de ces conceptions et de ces tableaux suffit à les juger. La « *Lionne pauvre* » m'indignait et me révoltait; mais l'horreur inspirée par elle était une leçon; la victime des « *Diables noirs* » blessait la morale, non par ses fautes, mais par ses efforts pour se justifier; l'amant de la danseuse n'inspire qu'un stérile dégoût; la peinture qui en est faite n'est pas précisément contre la morale: elle est en dehors, elle est au-dessous.

Le principal tort de *M. de Saint-Bertrand*, comme drame, ce qui explique comment l'impression produite est plutôt étrangère à la morale qu'immorale, est la faiblesse de la conception et des peintures où elle se développe. On reproche à M. Feydeau sa hardiesse; elle est dans les intentions peut-être, elle n'est pas dans l'effet artistique. Il conçoit avec complaisance un type immoral, mais il le réalise avec mollesse; il ne lui donne pas l'énergie, l'action, la vie. Son talent se borne à copier, telle quelle, la mauvaise réalité; il ne respire pas le souffle créateur: son style manque de nerf, comme sa pensée d'élévation et d'ampleur. Si les personnages odieux étaient plus vivants, ils seraient plus sainement odieux, et à une plus grande puissance de conception et de peinture, la morale et l'art trouveraient également mieux leur compte.

Au milieu de ces grosses tentatives, je puis à peine nommer les petites comédies en un acte qui semblent destinées à jeter quelques fleurs sur toutes ces ruines. C'est ainsi que nous voyons éclore : l'*Été d'un Fantaisiste*, scènes de la vie parisienne, de M. E. Brisebarre (28 mars); le *Sommeil de l'Innocence*, vaudeville de MM. Varin et Delaporte; sans compter la reprise du *Capitaine Amadis*, comédie en un acte de M. Narrey.

La comédie en trois actes, le *Talisman* de Mme Pauline Thys (18 mai), n'est pas faite pour désensorceler le théâtre qui lui donne l'hospitalité. L'auteur, en fait de recette, n'en produit qu'une à l'usage des hommes qui veulent se faire aimer : il faut qu'ils se donnent l'air rêveur, mélancolique, ténébreux. Alors, nous dit l'auteur, que son sexe rend compétent en cette matière, alors, « la femme, destinée à être mère est faite pour le dévouement. » Et vous comprenez son empressement à consoler par l'amour les sombres pensées d'un rêveur.

Un spectacle dont on se promettait un plus grand succès, est la solennelle reprise au Vaudeville de la *Béatrix* de M. Legouvé, avec la célèbre Mme Adélaïde Ristori pour interprète (20 mai). Il y a quelques années, l'apparition de l'illustre actrice dans cette pièce sentimentale écrite exprès pour elle avait fait passer les ponts à toute la population parisienne et maintenu la foule pendant trois ou quatre mois, au théâtre de l'Odéon[1]. Pouvait-on prévoir que l'ancienne rivale de Rachel n'aurait pas la puissance de rappeler au théâtre de la Bourse un public qui le fuyait. Les triomphes de Mme Ristori à Paris avaient eu leur contre-coup dans le monde entier. Elle nous revenait chargée des couronnes et des fleurs de tous les pays ; elle en rapportait une dernière moisson de Constantinople. Revenir si vite de notre premier engouement, ne plus applaudir la grande tragédienne chez nous, dans une pièce française où elle s'efforce de prêter son organe sonore aux intonations difficiles de notre langue, n'était-ce pas avoir moins de cœur, mais peut-être plus d'oreille que des Turcs ?

Les petites pièces recommencent, comme si les hors-d'œuvre pouvaient remplacer, dans un festin, les morceaux

1. Voy. tome V de *l'Année littéraire*.

de résistance. Ce sont : le *Nid*, comédie en un acte de M. G. Bondois (14 juin); les *Petites comédies de l'Amour*, opérette en un acte, de MM. Dutertre et Lemoine, musique de M. Groot (même jour) ; *Vermouth et Adélaïde*, vaudeville en un acte, de M. Verconsin (même jour) ; puis les *Yeux du cœur*, comédie en un acte de M. Ém. Abraham (4 juillet) ; la *Jeunesse de Piron*, comédie en un acte de MM. Hugot et Bruges (même jour) ; la *Grève des Portiers*, à-propos en un acte de deux locataires mécontents (même jour) ; et la reprise de *Ce que femme veut*, vaudeville en deux actes de MM. Duvert et Lausanne (15 juillet).

Après tous ces intermèdes, et au milieu même de la morte saison d'été, le Vaudeville voit tout à coup la foule accourir à lui par un mouvement de curiosité très-vif mais promptement calmé. Il donnait les *Deux Sœurs* de M. Émile de Girardin, drame en trois actes, dont l'histoire curieuse et les orageuses destinées valent bien un souvenir (13 août).

C'est le pendant, ou plutôt la contre-partie du *Supplice d'une Femme*, jouée au Théâtre-Français, depuis trois mois avec un si grand succès et qui, suivant le beau monde dans les villes d'eaux et de jeux, faisait en ce moment son tour de France et d'Europe.

Dès la première représentation, *le Supplice d'une Femme*, on l'a vu, avait été un triomphe, et la faveur du public avait donné aux éloges des critiques pleine et entière raison.

Mais la victoire gagnée, à qui en rapporter l'honneur? Là commençait le problème, et il s'éclaircissait par un débat peut-être sans exemple. Nous avons promis d'y revenir. La pièce était sans nom, quoique avec deux auteurs; mais son premier auteur, le premier en date du moins, M. de Girardin, repoussait hautement la responsabilité des parties qui avaient le mieux réussi.

Vous avez loué et applaudi à tort et à travers, disait-il à la critique, dans la *Préface* de sa pièce, manifeste littéraire

plus ambitieux que la fameuse *Préface de Cromwell*. Et vous, bon public, vous avez été ému, vous avez frémi, vous avez pleuré sans raison. On m'avait gâté ma pièce; on me l'avait changée en nourrice. Ce que vous avez eu la naïveté de trouver si beau, ce n'était plus mon œuvre originale; c'était celle du collaborateur routinier que la pusillanimité de la Comédie-Française m'avait imposé.

Mais attendez un peu, je vais vous donner une pièce de moi, et de moi seul. Cela ne me coûte guère. Je me suis mis un peu tard à écrire pour le théâtre, à près de soixante ans; mais je rattrape le temps perdu par la vitesse. *Le Supplice d'une Femme*, dans sa première forme, ne m'a demandé que deux trois heures, deux matinées de villégiature. Je vous ferai *les Deux Sœurs* en autant de temps; je ne laisserai retoucher mon drame par personne, et vous verrez quelle révolution dans l'art dramatique. Je fais la leçon aux gouvernements et aux rois : c'est un jeu pour moi de la faire aux dramaturges et aux journalistes.

C'est ce drame de M. de Girardin, non retouché par M. Alexandre Dumas fils, qui était donné par le Vaudeville, le samedi 12 août, devant le public ordinaire des premières représentations, public délicat, difficile, ombrageux, et dont l'irritabilité nerveuse était encore surexcitée par les fanfaronnades du directeur de *la Presse*. *Les Deux Sœurs* ont eu une chute éclatante et, il faut le dire, bien méritée. Jamais de si grosses promesses n'ont abouti à des résultats aussi mesquins. On s'attendait à des hardiesses, à des innovations qu'on pourrait discuter; et, à part des preuves flagrantes d'inexpérience, les seules nouveautés de la pièce, on s'est trouvé en présence de naïvetés et de banalités. Nulle entente de la scène, cela se conçoit, mais, qui pis est, ni invention, ni style; nulle empreinte d'originalité. Le Napoléon du journalisme débute pompeusement au théâtre par le plus médiocre essai d'écolier.

L'auteur des *Deux Sœurs* a voulu démontrer, — la thèse

n'est pas nouvelle, — que l'infidélité conjugale est contraire à la prudence comme à la morale, et que l'adultère peut avoir des conséquences funestes. L'intention est bonne, et on peut, si l'on veut, lui en tenir compte.

Pour le prouver, notre dramaturge-géomètre nous présente deux sœurs qui, grâce à l'habile dévouement de leur mère, ont fait chacune un beau, riche et noble mariage. Les deux sœurs ne forment pas moins un contraste vivant par leur position et par leur caractère. L'une a épousé un vieillard, cinq ou six fois millionnaire, mais avare et goutteux, et qui, après s'être épris d'elle, la laisse dans l'abandon; c'est un ange de vertu et de résignation; elle passe sa vie à soigner un mari maussade et à veiller sur une pauvre enfant malingre et rachitique qu'elle a eue de lui, et elle trouve la paix et la satisfaction dans le sentiment du devoir accompli.

L'autre a un mari encore jeune, toujours amoureux d'elle, mais jaloux, et elle s'ennuie d'être aimée, elle s'irrite d'être surveillée; elle est lasse de la vertu, elle veut goûter du vice. Elle admire beaucoup la résignation de sa sœur; mais elle la traite de plante qui végète : pour elle, elle est femme, et elle veut vivre! Ce qu'elle appelle vivre, c'est se jeter à froid, volontairement, dans la passion, et, de propos délibéré, dans l'adultère. La sœur honnête s'efforce en vain de retenir celle qui ne veut plus l'être, et toutes deux partent pour Vichy où la seconde a donné rendez-vous à son amant.

Les scènes, qui ne sont que de longues, de trop longues causeries, nous fatiguent par leur lenteur, mais, grâce à la suppression des intermédiaires, les faits n'en vont pas moins vite et trop vite au dénouement. Par une contradiction apparente, on peut reprocher à M. de Girardin de la précipitation et des longueurs.

Bref, la seconde sœur et son amant se compromettent, s'affichent dans la ville d'eaux, et l'on annonce le retour subit du mari. La femme veut fuir avec son amant. Celui-ci

résiste, pour ne pas la perdre sans retour, et plus encore pour ne pas se perdre lui-même; mais elle l'entraîne à force de reproches, de sophismes et de passion, et tous deux courent à la gare, avec malles et bagages. Ils manquent le train de Lyon d'une minute, et le mari arrive à temps de Paris pour se venger et punir. L'amant refusant de se battre en duel avec l'homme qu'il a outragé, celui-ci, muni de deux pistolets, le tue à bout portant et se fait ensuite sauter la cervelle.

Voilà l'aventure tragique, l'horrible *fait-divers* que M. de Girardin appelle un drame. Il est difficile, malgré les titres de duc et de marquis mis en jeu, de pousser plus loin le parti pris de la vulgarité. Aucun effet n'est ménagé, préparé : point de nuances, point de courbes, partout la ligne droite; pas d'études de caractères, d'analyses de passion; des principes et leurs conséquences logiques, des situations et leur dénouement naturel, quoique brusqué. Les personnages ne vivent pas, ils parlent comme on écrit au journal, dans une prose incolore ou aux couleurs banales et au mouvement factice. Quant à la fable elle-même, sans préparation ni rapport intime avec les caractères, elle est ce qu'on appelle au journal un entre-filet.

Les Deux Sœurs ont été un instant indemnisées de l'indifférence du public parisien pour les œuvres de cette nature par l'affluence de la foule hétérogène que les fêtes du 15 août amènent à Paris. M. de Girardin a même été l'objet d'une ovation à la suite de la représentation gratuite. Le talent d'artistes comme Félix, Berton, Febvre, Mlle Fargueil a pu prolonger un apparence de succès, mais ce serait déclarer que l'art dramatique n'existe pas, que de considérer comme une œuvre sérieuse une pareille improvisation. L'arrêt des premiers juges a été confirmé et maintenu. M. de Girardin a parcouru assez d'autres carrières avec audace et bonheur: le premier pas qu'il a voulu faire seul dans celle du théâtre a été et est resté une chute. Il a eu du moins la consolation

de tomber de haut, puisqu'il est tombé de toute la hauteur de sa présomptueuse confiance.

Un léger vaudeville en un acte, *Sauvé, mon Dieu*, de MM. H. Rochefort et P. Véron (26 août), puis la reprise d'une des bonnes anciennes comédies de MM. Duvert et Lauzanne, *l'Homme blasé* (5 septembre), accompagnent les *les Deux Sœurs*, dont le théâtre du Vaudeville tente de réparer l'échec définitif, en reprenant une fois encore *le Roman d'un jeune homme pauvre* (5 septembre).

Nous le voyons sortir de cette effroyable mauvaise chance, sous la bonne étoile de M. Victorien Sardou. Le Vaudeville tient donc enfin une de ces pièces si bien accommodées au goût du public par les habiletés et les hardiesses. Des scènes risquées et un dénouement acceptable, des peintures de mœurs d'une vérité presque scandaleuse et des leçons de sagesse éloquemment édifiantes, un spectacle scabreux et des intentions marquées de moralité, en un mot tout ce qu'il faut pour exciter une curiosité malsaine en offrant à la pruderie des prétextes ou des excuses : voilà ce qu'on avait trouvé dans *Nos Intimes*, ce qui avait excité les sévérités des critiques et entraîné le public, voilà ce qui devait reparaître, en produisant encore une fois ce double effet, dans la fameuse comédie en cinq actes qui s'appelle *la Famille Benoiton* (4 novembre).

M. Sardou, qui a un instinct merveilleux de l'actualité, a repris sur la scène la question brûlante que, plusieurs mois auparavant, M. Dupin portait devant le Sénat dans ce fameux discours prononcé à huis-clos et ensuite devant le

1. Acteurs principaux : MM. Félix, *Champrosé*; Parade, *Benoiton*; Delannoy, *Formichel*; Febvre, *Didier*; Saint-Germain, *Formichel fils*; — Mmes Fargueil, *Clotilde*; Jane Essler, *Marthe*; Alexis, *Adolphine*; Manvoy, *Jeanne*; Leblanc, *Camille*; Daudoire, *Théodule*; la petite Camille, *Fanfan Benoiton*.

public dans une très-retentissante brochure. C'est la question du « luxe effréné des femmes. » Magnifique texte de sermon pour un prédicateur, de réquisitoire pour un procureur général, de peinture et de satire pour un faiseur de comédies. Le sujet est inépuisable et comporte toute une galerie de tableaux. M. Sardou va les multiplier pour l'amusement des spectateurs, sans trop songer au drame sérieux ou amusant qu'il lui plaira d'en faire sortir. Il lui faut portraits sur portraits, types sur types; une famille entière, toute une collection de personnages dans lesquels s'incarne un ridicule, et qui le font miroiter sous tous ses aspects devant le public ébloui. La famille Benoiton est cette collection, ce cabinet, j'allais dire cette ménagerie d'êtres grotesques. Toute collection qui se respecte a son démonstrateur qui présente au public les sujets et énumère leurs qualités. La famille Benoiton aura le sien qui ne laissera échapper aucun des détails curieux de cette vivante exhibition. Pour faire connaître la pièce, il ne s'agit pas de l'analyser, mais simplement d'en présenter les personnages.

M. Benoiton est un ex-fabricant de sommiers élastiques qu'un esprit éminemment pratique et positif a rendu millionnaire, et qui a dépouillé de l'homme tout ce qui n'en fait pas une machine à gagner de l'argent. MM. Théodore Barrière, Alexandre Dumas fils et Émile Augier ont mis plusieurs fois ce type sur la scène; M. Sardou a recueilli tous les traits épars qu'ils lui ont prêté, pour en faire une personnification plus complète.

Mme Benoiton brille par son absence; sa spécialité est « d'être sortie ». Du premier acte au dernier, on apprend qu'elle est en courses, en visites, en emplettes. Elle n'est pas rentrée pour le dénouement. « Rien de plus ressemblant, dit spirituellement M. Paul de Saint-Victor, que cette figure vue de dos; sa sortie perpétuelle vaut un caractère. »

M. Benoiton a cinq enfants, tous faits du même métal et frappés à l'effigie paternelle. Il y a trois filles et deux fils.

La fille aînée, Marthe, est une jeune femme dépensière et mondaine. Le revenu de sa dot ne suffit pas à ses toilettes. Son mari, Didier, est un homme d'affaires affairé, comme dit encore M. Paul de Saint-Victor qui peint merveilleusement le jeune couple : « Aucune intimité n'existe dans ce ménage, associé plutôt qu'accouplé, espèce de Raison sociale où le mari représente la recette et la femme la dépense. Ils ne se rencontrent guère plus que ne feraient une calèche lancée à grandes guides côtoyant une locomotive emportée par un train express. Tandis que Didier, surmené d'affaires, vend, reporte, achète, va de la Bourse à son bureau, du Crédit mobilier au Comptoir d'escompte, griffonne des notes sur son carnet et décachète des télégrammes, Jeanne marchande des bijoux, déroule des dentelles, feuillète des journaux de modes, collabore avec son *tailleur*, et change de toilette quatre fois par jour. Et pas un signe d'affection, pas un mot de reconnaissance pour l'esclave attaché à la roue qui fait tourner son bruyant moulin ! A peine tend-elle d'un mouvement sec, son front poudré de riz au baiser hâtif qu'il y dépose en rentrant. Et, bien vite, la brillante Dépense qui a des robes à essayer, des fournisseurs à recevoir, renvoie la Recette excédée travailler et gagner pour elle. — L'esprit se mêle à la justesse, dans cette vive esquisse du mariage parisien, tel que le produit si souvent le nouveau train de la vie mondaine ; c'est le coin le mieux observé de la famille Benoiton. »

Les deux sœurs de Marthe sont deux demoiselles à marier, qui, malgré leur fortune, épouvantent par leur luxe les épouseurs. Elles vont au Bois dans des toilettes excentriques et tapageuses ; elles parient aux courses ; elles parlent argot : « jeunes filles mises comme des *filles*, vierges aux airs de courtisanes. » L'une d'elles, Camille, est particulièrement connaisseuse en chevaux ; c'est un jokey en jupon ; elle traite les questions du turf, avec l'expérience et le pur langage des grandes écuries. L'autre, Jeanne, s'occupe d'art

et affecte l'esprit et le parler d'un rapin. « Elle barbotte dans l'huile, et, pour le moment, elle *pignoche*, au Louvre, la cruche cassée de Greuze, ne pouvant *tripoter* dans l'Antiope du Corrége, parce que maman ne le trouve pas convenable. » Cette jeune fille, du dernier chic qu'elle prend pour le suprême bon ton, rappelle beaucoup Mlle Renée Mauperin, de MM. de Goncourt.

Les fils Benoiton sont dignes de leurs sœurs. Théodule est un collégien prématurément dépravé, en train de se transformer en gandin. Il fume des cigares qui le suffoquent; il fonde un club, il se pique de succès auprès des petites dames des petits théâtres et fait confidence à ses sœurs de ses vices au-dessus de son âge.

Son tout petit frère, Fanfan Benoiton, est plus fort que lui. A six ans, il joue à la petite Bourse des timbres-poste, sous les maronniers des Tuileries, et la grande Bourse n'a pas d'agioteur plus roué que lui. Il rendrait des points à son père, qui s'avise de lui donner des conseils et auquel il répond : « Tu n'es pas sérieux. » Il fait la hausse et la baisse, dupe les niais, coule les forts parmi ses camarades. Rentré au domicile, il s'exerce à forcer la caisse paternelle. — Tous ces exploits sont le fruit naturel des principes que M. Benoiton s'est efforcé de lui inculquer. Son esprit indiscret et irrespectueux en fait un enfant terrible ; ses idées prématurées en font un petit monstre. C'est une des conceptions les plus révoltantes que M. Sardou ait jamais fait applaudir.

Les grotesques de la famille Benoiton ne suffisent pas; il y en aura dans son voisinage. Les caricatures s'attirent. MM. Formichel père et fils sont dignes l'un de l'autre et dignes tous deux de s'allier aux Benoiton. Ils sont très-forts sur les affaires et sur les chiffres; un sentiment n'entre pas en balance, à leurs yeux, avec le plus petit écu. Comme Fanfan Benoiton, Formichel fils est plus avancé que son père. C'est l'effet de l'éducation, et une preuve en faveur de la loi du

progrès. Ces hommes ont pour l'argent la passion la plus âpre; il est leur seul culte, et ils s'en font gloire. Leur égoïsme est raisonné; il a conscience de lui-même; il se traduit en exagérations d'action qui sentent la charge, et en maximes absolues qui affectent une impudeur de convention.

Il y a encore une cousine des Benoiton, Mlle Adolphine, vieille fille à marier qui aux ridicules des toilettes excentriques joint quelques gros défauts. Envieuse, mauvaise langue et mauvais cœur, elle représente une dernière variété de la folie du luxe, le luxe méchant.

Quelle action va se nouer dans ce monde de grotesques? Avant de le dire, il nous faut encore présenter deux personnages : le visiteur de cette galerie et son démonstrateur. Ce sont les deux seules têtes sensées de ce Charenton. Ils se donnent l'un à l'autre et à eux-mêmes le spectacle de la folie générale; ils en détaillent perpétuellement le programme. Le visiteur qui venait pour prendre part à l'action, se contente d'observer les personnages : c'est un certain M. de Champrosé, viveur ruiné qui songe à se refaire dans le mariage, mais qui, grâce à une succession, a le temps encore de choisir une femme qui lui convienne. On l'a adressé à la famille Benoiton, et il se montre, on le comprend, fort peu pressé d'y faire un choix.

Le démonstrateur est une femme, une veuve jeune encore, Mme Clotilde, mais qui s'acquitte parfaitement de son rôle. C'est le véritable cornac de la ménagerie. « Les Benoiton, dit le critique que nous avons cité plus haut, les Benoiton sont la troupe, et leurs toilettes sont le matériel des spectacles satiriques qu'elle donne aux personnes de sa société. Elle les classe; elle les range; elle les met en scène; elle les fait parler. — Approchez, Camille, et baragouinez l'anglais des jockeys; faites bouffer votre robe et montrez les têtes de chevaux brodés sur la jupe. — Jeanne, ouvrez la bouche. Attention, monsieur de Champrosé, elle va laisser tomber un gros mot d'argot. — Théodule, faites voir combien vous

êtes mal élevé. — Fanfan, va crocheter la caisse de ton père. — Par instants, on croit entendre Mme veuve Tussaud démontrant les figures de cire de son cabinet. »

Mme Clotilde ne se contente pas de présider à l'exhibition de ces ridicules; elle les flagelle; elle y trouve matière à prédication et à satire. C'est un moraliste en action. Elle nous rappelle à la simplicité des mœurs antiques; en présence de ces orgies de la soie et de la dentelle, elle fait des invocations à « la sainte mousseline; » et ses éloges du passé et ses tirades contre le présent sont également applaudis. C'est grâce à elle que quelques-uns ont vu dans *la Famille Benoiton*, un utile sermon contre le luxe, dont il était, pour d'autres, la dangereuse peinture.

Mme Clotilde a, en outre, un rôle plus actif, le seul rôle actif de la pièce. Elle s'est imposée la profession de marieuse, et elle se donne beaucoup de mal en faveur des filles Benoiton et de leur cousine. Peine inutile; Champrosé, qu'elle destine à l'une ou à l'autre de ses clientes, ne veut d'Adolphine à aucun prix : ce qui achève d'exaspérer le caractère déjà aigre de la vieille fille. Il passerait bien à Mlle Jeanne ses excentricités de costumes en faveur de sa grâce naturelle : il pourrait, l'amour aidant, la convertir au bon sens. Mais elle parle argot, et chaque mot d'argot qui sort de cette jolie bouche, fait sur ses sentiments l'effet d'une douche glacée. On ne peut être « pourrie de chic » et s'appeler Mme de Champrosé.

Un mari qui convient bien à une Benoiton est Formichel fils. Le mariage n'est pour lui qu'une question de chiffres. Il calcule la dot de Mlle Camille et ses espérances; il les met en regard de sa propre fortune et de ses droits sur celle de son père. Les additions posées, le total fait, les tables de mortalité discutées, la balance établie, il juge que l'affaire n'est pas mauvaise, et il se décide à épouser Mlle Camille, lorsque celle-ci couronne toutes ses folies par une escapade à moitié involontaire, un enlèvement, ou

plutôt un simulacre d'enlèvement qui suffit à la compromettre.

Pendant ce temps, Mlle Jeanne est prise, aux courses, pour ce qu'elle n'est pas, mais pour ce qu'elle paraît être; traitée comme une demoiselle de mauvaises mœurs par un gentleman ivre, elle renonce aux jupes ornées d'attributs équestres et à toutes les excentricités de costume et de langage. De son côté, ce polisson de Théodule, arrêté pour tapage nocturne, a passé la nuit au poste voisin. Le petit Fanfan lui-même, surpris par une baisse subite des timbres-poste, pleure sur sa déconfiture; on l'a, en outre, grisé de champagne, et il n'est plus bon qu'à envoyer au lit.

Voilà toute la part de l'action comique dans la *Famille Benoiton*. Elle n'est pas considérable. A côté de la comédie, il y a le drame. Il domine les deux derniers actes et est le développement naturel mais incomplet des situations faites aux personnages. Didier, sur les conseils de Clotilde, cherche à se rapprocher de sa femme dont la fièvre des affaires l'a éloigné; Marthe profite de ses avances pour demander un supplément au budget de sa toilette. Le débat qui s'élève à ce sujet entre les jeunes époux, achève de les séparer l'un de l'autre. Une robe de dentelle de plusieurs milliers de francs a été achetée par Marthe, malgré le refus de son mari, et celui-ci apprend qu'elle a été payée. Par qui? Une lettre anonyme, écrite par Adolphine, lui dénonce alors M. de Champrosé comme l'amant de sa femme. Plusieurs circonstances semblent confirmer la chose : le trouble de Marthe devant Champrosé, d'anciennes rencontres avec lui aux Tuileries à l'heure où elle y promenait sa fille.

Un affreux doute saisit Didier : il se demande à quelle époque remontent ces relations coupables et si l'enfant de Marthe est le sien. Il y a eu des lettres entre elle et Champrosé, mais au moment où Didier allait s'en saisir, Clotilde les a brûlées. Elle croyait anéantir les traces d'une faute; elle a upprimé les preuves d'une innocence relative. Dans une

ville d'eaux, Marthe avait perdu au jeu une somme considérable qu'elle ne pouvait payer. M. de Champrosé avait pris la perte pour lui, pour sauver la jeune femme d'un scandale. Les entrevues des Tuileries n'avaient d'autre objet qu'une restitution d'argent. Voilà ce dont les lettres de Champrosé faisaient foi. Ils ne s'étaient pas revus depuis longtemps, et c'était le gain d'un pari de courses qui avait payé les dentelles.

Didier se refuse à croire à ces ingénieuses explications. Il persiste dans ses sombres angoisses. Clotilde l'en fait sortir par un coup de foudre. Elle lui annonce, devant Champrosé, que la petite fille de Marthe est très-malade : Champrosé ne témoigne que la condoléance polie d'un homme du monde. Alors elle redouble, et déclare que l'enfant est morte. Le prétendu amant de Marthe n'en éprouve pas une plus grande émotion. Un père resterait-il aussi froid devant une pareille nouvelle? Les doutes de Didier s'évanouissent, et la toile tombe sur la réconciliation.

Tel est le drame : drame avorté, à côté d'une comédie insuffisante. Tel est « le quiproquo de vaudeville qui termine, dit M. Paul de Saint-Victor, une pièce commencée en satire sociale. » Il n'y avait, ajoute-t-il, qu'un dénouement logique, qu'une moralité sérieuse à *la Famille Benoiton*: c'était celle des *Lionnes pauvres*. C'était la femme sollicitée par le luxe, pressée par la dette, allant demander à l'amant ce que le mari lui refuse. C'était la courtisane mariée qui vend l'adultère, qui introduit l'amant dans les secrets du foyer et qui fait de lui le caissier de cette compagnie anonyme qui s'appelle le mariage à trois. La toilette fait, sur les femmes de l'espèce à laquelle Marthe appartient, les ravages de la robe de Déjanire. Elle empoisonne leur cœur et elle le dessèche ; elle les vide et elle les corrompt. Il fallait oser étaler et fouiller la plaie que recouvrent les parures du luxe à tout prix. La hardiesse était grande, sans doute, mais M. Augier a prouvé, en pareil cas, qu'on peut dés-

habiller chastement le vice et marcher dans la corruption sans y enfoncer. D'ailleurs, une comédie qui fait parler à ses ingénues le patois de « ces demoiselles » n'a pas le droit d'être prude. En reculant devant la conséquence extrême et fatale du luxe des femmes, M. Sardou a éludé son sujet. Arrivé au bord du gouffre, il a pris un chemin de traverse, qui, du pathétique, tourne subitement au banal. Sa comédie, lancée dans la réalité, déraille à moitié chemin, et verse dans l'ornière de la convention. »

J'ai exposé, trop souvent, pour mon compte, les mêmes idées pour ne pas être heureux de les retrouver exprimées avec tant d'autorité et de talent. J'emprunte au même critique l'appréciation générale de l'œuvre de M. Sardou. Ce n'est ni la plus favorable ni la plus sévère qui se soit produite, mais c'est à coup sûr la plus impartiale.

« En résumé, du mouvement et du fouillis, de la verve et du tapage; des mots du meilleur aloi roulant parmi des plaisanteries ressassées; de la poudre jetée aux yeux et des étincelles jetées à l'esprit; des portraits animés et vifs, faisant vis-à-vis à des caricatures grimées et brutales; autant d'audace dans les détails que de timidité dans l'idée; des tours de passe-passe habiles masquant les situations qui avortent; un drame parasite collé sur une comédie avec des pains à cacheter, et qui n'y tient pas : telle est, dans son ensemble plein de mélanges et de disparates, *la Famille Benoiton*, de M. Sardou. Elle n'ajoutera qu'un succès de plus à sa réputation de grand amuseur. »

Je n'ai qu'un mot à ajouter : Le succès de *la Famille Benoiton* a été immense et marqué par des circonstances curieuses. Ceux qui s'imaginent qu'un sermon, une satire, un réquisitoire contre le luxe peut en arrêter les folies, ne connaissent guère le cœur humain ni l'histoire. A-t-on oublié ce prédicateur qui parla un jour contre l'usage que certaines femmes osaient faire des mouches pour attirer les regards sur des régions déjà trop visibles de leur personne?

Au bal suivant, presque toutes les dames avaient adopté le même système de provocation, et elles donnaient à ces audacieuses mouches le nom même du prédicateur !

La comédie ne réussit pas mieux que la chaire. Il y a une douzaine d'années, à l'aurore des toilettes tapageuses, une petite dame de théâtre étalait sottement sur un canapé une robe dont la jupe avait absorbé, disait-on, vingt-quatre mètres d'étoffe : le public riait, mais le lendemain, des dames du monde faisaient demander à l'actrice l'adresse de sa couturière. *La Famille Benoiton* a eu en grand cet effet : pendant plusieurs mois, il n'était question, dans la toilette des femmes, que d'ornements à la Benoiton : chaînes à la Benoiton, coiffures à la Benoiton; que sais-je? J'ai rencontré dans la rue les robes de Camille; j'ai vu se développer sur certaines jupes bouffantes, tout une brillante galerie de fers à cheval. La comédie de M. Sardou et le réquisitoire de M. Dupin contre le luxe effréné des femmes auront eu pour effet commun d'inspirer quelques folies de plus.

6

Théâtres de drames. La féérie et le drame historique. — Porte-Saint-Martin, Gaîté, Ambigu-Comique, Beaumarchais.

De tous les théâtres de drame, celui de la Porte-Saint-Martin a été le plus infidèle à ses traditions. Dans toute l'année, pas un événement historique, pas un crime, pas un malheur domestique mis à la scène. Le drame ne figure que par une reprise, *les Bohémiens de Paris*, de MM. d'Ennery et Grangé (5 février) ; encore n'est-ce pas pour longtemps : il se hâte de faire place à la féerie. Dans ce dernier genre la Porte-Saint-Martin enregistre une de ces grandes victoires dramatiques où la littérature n'a pas grand'chose à voir : il s'agit de la reprise somptueuse de *la Biche au Bois*

ancien vaudeville-féerie, refait par MM. Cogniard frères (23 mars). C'était, disait-on, le triomphe de la féerie. Un journal spécial annonçait que l'art du machiniste et du décorateur avait atteint, cette fois, « ses colonnes d'Hercule. » Des dépenses fabuleuses ont été faites pour étonner l'imagination et éblouir les yeux par une mise en scène magique, sans laisser à l'esprit le loisir de sentir le vide et l'insignifiance de la pièce. La puissance et la précision des trucs, la profusion des danses et enluminures, les jeux bizarres ou gracieux du feu, de l'eau, de tous les éléments, domptés par le physicien, ont accaparé tout le génie d'invention que réclame le genre.

Les auteurs des paroles n'en avaient pas besoin. N'avons-nous pas vu *les Pilules du Diable* rajeunies par les décors, dépasser huit cents représentations, sans être tenues de devenir plus spirituelles? A-t-on demandé de l'invention, de l'intérêt, de l'esprit à *Rothomago*, à *Peau d'Ane*, aux *Sept Châteaux du Diable*, au fameux *Pied de Mouton*? On n'en demandera pas davantage à *la Biche au Bois*. Où est le temps où la féerie, associant la mécanique à l'art, sans l'y substituer, excitait le génie par une sorte d'émulation à lutter par les merveilles de l'esprit avec les splendeurs de la matière? où Goethe laissait tomber de sa plume le poëme fantastique et philosophique de *Faust*? où Weber semait d'immortelles mélodies sur les librettos merveilleux et absurdes du *Freyschutz* et d'*Oberon*?

C'est une chose entendue : aujourd'hui les machines suffisent, les théâtres assez riches pour se passer du talent, demandent leurs pièces à l'industrie et à la science appliquée : ils se font succursales des Arts-et-Métiers, de la Sorbonne, et exhibent en grand les trucs, les engins, les expériences de physique. Le gaz, l'électricité, le magnésium leur fournissent à flots une lumière qui leur suffit; ils nous en inondent. Et que les critiques ne se plaignent pas de cet éblouissement des sens qui peut finir par hébéter l'esprit;

on leur répondra comme aux noirs habitants des déserts insultant le soleil ; le vaudeville-féerie, disons-mieux, le Dieu,

Le Dieu poursui*vra* sa carrière,
Ver*sant* des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Il l'a poursuivie toute une année sans perdre un seul de ses rayons.

Les théâtres de la Gaîté et de l'Ambigu-Comique ne sont pas sortis du drame, et ils ont préféré, soit dans leurs nouveautés, soit dans leurs reprises, le drame historique à celui de mœurs intimes. Celui-ci est plus difficile à traiter : il a ce désavantage que l'invraisemblance des situations ou la fausseté du langage accusées par une confrontation incessante avec la vie réelle, ne sont sauvées par aucun prestige. Il n'en est pas de même du drame historique : on peut y faire mentir l'histoire, on peut en noyer les témoignages insuffisants dans un océan d'inventions imaginaires. On peut altérer à plaisir les faits, prêter aux personnages des idées et un langage qui ne sont pas de leur temps ; tout cela disparaît dans l'éloignement. On accueille, avec une complaisante illusion, cette résurrection des hommes des anciens jours ; on les trouve d'autant plus vrais qu'ils sont moins vraisemblables, d'autant plus historiques qu'ils ont moins de nos allures contemporaines. Quand on a la prétention de prendre ses modèles dans la société actuelle, on est tenu de les faire très-ressemblants, car chacun se croit en mesure de les juger d'après les originaux ; mais quand on met en scène certains épisodes peu connus des époques lointaines, on s'adresse d'ordinaire à un public qui vous sait gré de lui donner, sous une forme vive, une leçon d'histoire. Un peu plus ou un peu moins de vérité, peu importe, vous lui apprenez toujours ce qu'il ignore.

Voici, sans commentaires, le contingent dramatique de la

Gaîté : *les Mousquetaires du roi*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. A. Bourgeois et Paul Féval (3 février) ; *les Enfants de la Louve*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Victor Séjour et Théod. Barrière (15 avril) ; *le Clos Pommier*, drame en cinq actes, de MM. Achard et Ch. Deslys (1er juin) ; *l'Homme aux figures de cire*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. de Montépin et J. Dornay (10 octobre) ; *le Hussard de Bercheny*, drame en cinq actes, de M. A. Maquet (30 décembre) ; puis comme reprises : *le Paradis perdu*, en cinq actes et douze tableaux, de M. d'Ennery et F. Dugué (12 juillet) ; *l'Escamoteur*, drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Brésil (31 octobre) ; et *la Maison du baigneur*, drame en cinq actes et douze tableaux, de M. A. Maquet (17 novembre). Faut-il ajouter deux vaudevilles en un acte, *le Bigame sans le savoir*, de M. Labourieu (11 mai), et *les Parents de province*, de MM. E. Abraham et J. Rével (17 juin)?

A l'Ambigu-Comique, la première nouveauté de l'année fait comprendre une fois de plus la nature du drame historique et ses conditions de succès : ce sont *les Deux Diane*, en cinq actes et huit tableaux, de M. Paul Meurice (8 mars). Après avoir assisté à ces cinq actes et à ces huit tableaux, on a des idées assez inexactes sur le règne de Henri II, sur les événements qui le remplissent, sur leurs causes et leurs secrets ressorts ; on voit apparaître sur le premier plan des personnages que l'histoire officielle nomme à peine ; on voit se dérouler des luttes cachées, de sourdes intrigues, des rivalités intestines d'intérêts et de passions dont les événements publics semblent résulter. Mais que voulez-vous ? Ce Martin-Guerre, représenté par M. Mélingue, est si vivant, si animé, si à l'aise dans ce premier rang où il a plu à l'auteur de le faire monter ! Et tous ces personnages historiques qui gravitent autour d'un acteur populaire, représentés par des acteurs aimés de leur public, vivent, se meuvent et con-

courent, chacun dans la mesure voulue, à une action intéressante et à un dénoûment vraiment dramatique. L'auteur a toute l'habileté et toute la puissance qui conviennent au genre. Il a bien voulu y porter, par surcroît, des qualités littéraires que le boulevard ne réclamait pas; et de splendides décors, des mouvements ingénieux de machines, achèvent d'assurer un succès auquel la littérature pourrait rester tout à fait étrangère.

Quatre autres drames en cinq actes remplissent l'année : *la Voleuse d'enfants*, de MM. E. Grangé et Lambert Thiboust (6 mai); *Princesse et Favorite*, de M. J. Barbier (12 août); *la Meunière*, de M. Anicet-Bourgeois (28 octobre), et *la Magicienne du Palais-Royal*, de MM. X. de Montépin et J. Dornay (29 décembre).

Le théâtre du Châtelet, l'ancien Cirque, entremêle le drame aux représentations à grand spectacle. Celles-ci dominent et ont en général le plus de succès possible sur une scène faite exprès pour elles. Il nous a donné successivement : *les Mystères du vieux Paris*, drame en cinq actes et onze tableaux, de MM. d'Ennery et Ferd. Dugué (21 janvier); *le Déluge universel*, drame en cinq actes et douze tableaux, de MM. Clairville et Siraudin (29 juillet); *Trois hommes forts*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Hostein, le directeur même du théâtre (6 novembre); une revue monstre, *la Lanterme magique*, en vingt tableaux, de MM. Clairville, A. Monnier et Ern. Blum (8 décembre); sans compter trois grandes reprises : *les Premières pages d'une grande histoire*, drame en cinq actes et vingt tableaux, de MM. Labrousse et Albert (1er avril); *les Aventures de Mandrin*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Judicis et Arnault (14 mai); et *les Nuits de la Seine*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. Marc Fournier (9 octobre).

Le théâtre Beaumarchais a bien le droit de figurer parmi

les théâtres de drames : il y occuperait le premier rang pour la quantité des œuvres, sinon pour la réputation des auteurs. Je n'y compte pas moins de dix drames nouveaux faisant ensemble cinquante actes. Je n'additionne pas les tableaux. — Voici les titres : *Jacques Burkes*, en cinq actes, de M. Ch. Denougeot (1er janvier) ; *le Secret du Docteur*, en deux actes, de M. J. Allevarès (31 janvier) ; *la Gitane*, en cinq actes et huit tableaux, de MM. X. de Montépin et X. Dornay (22 février); *le Ménétrier de Saint-Waast*, en cinq actes et sept tableaux, de MM. Edouard Plouvier et Barrière (17 avril) ; *les Vendanges du clos Tavannes*, en cinq actes, de MM. T. Moreau et X. Dornay (20 mai); *les Compagnons de la truelle*, en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Cogniard et Clairville (15 juillet) ; *Douglas le Vampire*, en cinq actes, de M. J. Dornay (13 août) ; *l'Amour qui tue*, en sept actes, de M. Ch. Garaud (23 septembre) ; *la Louve de Florence*, en cinq actes, de Mme D. Rouy (21 octobre) ; enfin *le Médecin des pauvres*, en six actes, de MM. X. de Montépin et J. Dornay (18 novembre). Il y a aussi une reprise : *Il y a seize ans*, mélodrame en cinq actes, de MM. E. Moreau et Dornay (16 juin) ; puis un vaudeville, *la Revue de Citrouilly-les-Melons* (24 décembre). Le théâtre Beaumarchais a souvent fermé ses portes : il tient à rattrapper le temps perdu.

7

Scènes de genre. Anciennes scènes : Variétés, Palais-Royal, Folies-Dramatiques, Folies-Marigny, Théâtre-Déjazet, Luxembourg.

Sur les scènes de genre l'activité de production plus ou moins littéraire est difficile à suivre. A côté des théâtres anciens et, pour ainsi dire, classiques de cet ordre, le Palais-Royal et les Variétés, il s'est ouvert, même avant le régime de la liberté des théâtres, plusieurs scènes secondaires

dont la veine est intarissable. Tel est le théâtre Déjazet; tels sont ceux des Folies-Dramatiques et des Folies-Marigny, où la gaieté doit forcément s'allier à la littérature, quand celle-ci n'est pas laissée à la porte comme un luxe inutile ou embarrassant.

Nous donnerons, suivant notre habitude, la liste complète des pièces qui se sont produites au Palais-Royal et aux Variétés.

Sur ce dernier théâtre, la continuation de *la Belle Hélène*, au commencement de l'année, et sa fructueuse reprise pendant l'été a remis sur le tapis la question du respect dû aux héros et aux dieux de l'antiquité classique. Ne disons pas que le succès justifie tout; car à nos yeux le succès n'a jamais rien justifié. Mais il s'est produit en faveur de cette grande débauche de lèse-poésie, une plaidoirie poétique digne d'être signalée. Elle est d'un homme voué de longue date au culte de la beauté classique, d'un des plus fervents adorateurs et apôtres de l'antiquité hellénique, de l'auteur d'une tragédie gréco-française, *Electre*, du traducteur couronné de *la Grèce tragique*, de Léon Halévy enfin, le père de l'un des auteurs de *la Belle Hélène*. On pouvait croire que cet austère amant des lettres grecques se voilait la face devant le sacrilége commis par son fils. Point : il défend du même coup, avec la nouvelle parodie de l'Olympe et du monde homérique, toutes les mascarades que l'humeur gauloise de nos pères a inspirées contre une majesté trop au-dessus de nos rires pour en être blessée.

Voici, en vers presque monorimes, le plus joli passage de cette défense du droit de la parodie :

Autre temps, autre arlequinade!
Dans le grand siècle, Benserade,
Sans être coupé par morceaux,
Gaillardement mit Ovide en rondeaux;
Scarron, sans qu'on rompît ce qui lui restait d'os
A fait de *l'Énéide* une pantalonade!

Plus tard, le peintre ambré des Damis, des Moncade,
Faut-il le dire? Marivaux
Pour le divin Homère inventant la cascade,
Mit au gros sel tous ses héros.
Homère en est-il plus malade?
Virgile est-il moins grand, Ovide moins aimé?
Non! le génie est acclamé,
Même quand la folle Pléiade
Tourne en burlesque pasquinade
Le vieux chef-d'œuvre renommé.
Le demi-dieu, dans son temple enfumé,
Où brûle un cierge de parade,
Écœuré par l'encens trop fade
Du cuistre et du pédant gourmé,
Donnerait presque l'accolade
A ces malins dont la mazarinade
L'a si plaisamment costumé!
Il prend plaisir à l'algarade
Et, toujours de gloire affamé,
Il dit, joyeux de la grotesque aubade :
« L'on rit à mes dépens, mais chacun m'a nommé! »
Ainsi, tel spectateur maussade,
En son courroux d'emprunt, d'un beau zèle animé
Contre la *Belle-Hélène* et cette mascarade
Du vieil Olympe transformé,
Au retour se dira, d'un air très-gendarmé :
« Tiens! si je lisais *l'Iliade?* »

Voilà ce que j'ai dit moi-même, plus brièvement et en vile prose, l'année dernière. N'est-il pas étrange que le respect de l'antiquité devienne plus intolérant à mesure qu'on en laisse tomber les œuvres dans l'oubli?

Ce que *la Belle Hélène* a laissé de temps libre a été rempli comme il suit : *le Singe de Nicolet*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par M. L. Halévy (29 janvier); *Mme Gibou et Mme Pochet*, folie-vaudeville en trois actes, de Dumersan (reprise) (19 février); *les Amours d'un Coiffeur*, vaudeville en un acte (5 mars); *les Contributions indirectes*, comédie-vaudeville en un acte, de M. H. Thierry (17 juillet); *Une Femme dégelée*, vaudeville en un acte, de MM. Clairville et

Choler (17 juillet); *Lully*, comédie en deux actes, de MM. Dumanoir et Clairville (reprise) (24 juillet); *le Meurtrier de Théodore*, comédie en trois actes, de MM. Clairville. A. Brot et V. Bernard (6 septembre); *les Fruits secs*, comédie en quatre actes, de MM..... (5 octobre); *les Campagnes de Boisfleury*, vaudeville en un acte, de MM. J. Moineaux et A. de Launay (22 octobre); *Mam'Maclou*, folie en un acte, de M. Dupin (29 octobre); *l'Homme qui manque le coche*, comédie en trois actes, de MM. Labiche et Delacour (31 octobre); *Une Fantasia*, opérette kabyle, de M. Nuitter, musique de M. Hervé (12 novembre); *les Méprises de Lambinet*, en un acte, de M. L. Halévy (3 décembre).

La liste du Palais-Royal est plus riche encore : *Un Clou dans la serrure*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Grangé et L. Thiboust (20 janvier); *le Procès Van-Kom*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Choler et Rochefort (20 janvier); *les Jocrisses de l'amour*, comédie en trois actes, de MM. Barrière et L. Thiboust (31 janvier); *Même maison*, vaudeville en un acte, de M. Jules Renard (4 mai); *Dix contre Un*, pochade en un acte, de M.... (4 mai); *Un homme de bronze*, vaudeville en un acte, de MM. A. Chivot et Duru (4 mai). *les Mémoires de Réséda*, souvenirs contemporains, de MM. Rochefort, E. Blum et A. Wolff (4 mai); *le Premier prix de piano*, comédie-Vaudeville en un acte, de MM. Delabiche et Delacour (8 mai); *la Tribu des Rousses*, vaudeville en un acte, de MM. Rochefort et E. Blum (11 juillet); *le Supplice d'un homme*, vaudeville en trois actes, de MM. Grangé et L. Thiboust (12 juillet); *Une dame du Lac*, vaudeville en un acte, de M. A. Choler (13 août); *la Gazette des Étrangers*, revue parisienne, de MM. E. Grangé et Clairville (28 août); *Un habit par la fenêtre*, vaudeville en un acte, de M. Renard (6 octobre); *Un Jour de première*, vaudeville en un acte, de

M. Varin (8 octobre); *les Médiums de Gonesse*, folie en un acte, de MM. Chivot et Duru (11 novembre); *la Bergère de la rue Monthabor*, vaudeville en quatre actes, de MM. Labiche et Delacour (1er décembre).

Aux Folies-Dramatiques, nous trouvons à part cinq vaudevilles en un acte, les pièces suivantes : *Les Cabotins*, en trois actes, de MM. Koning A. Emmanuel et Rival (4 mars); *Joli Jobard ou l'art d'aimer en* 1865, en quatre actes et six tableaux, de M. H. Thiéry (28 mars); *la Vache enragée*, en cinq actes et huit tableaux, de M. E. Brisebarre (19 mai); *les Amours d'été*, en quatre actes, de MM. A. Pol et E. Voisin (13 août); *les Blanchisseuses de fin*, de MM. H. Lefebvre et Dunan-Mousseux (14 septembre); enfin une revue à titre excentrique : *Que c'est comme un bouquet de fleurs*, en quatre actes, de MM. Thiéry et J. Renard (23 décembre).

Le théâtre Déjazet ne le cède à aucun autre pour la fécondité; nous passons sous silence les neuf vaudevilles ou opérettes en un acte, et nous nous bornons à citer : *les Plaisirs de l'hiver*, folie-vaudeville de M. de Jallais (11 janvier); *les Vieux Glaçons*, parodie en deux actes et quatre tableaux, de MM. de Jallais et Flan (10 février); *Lantara*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. X. de Montépin et J. Dornay (15 mars); *les Mémoires de.... cherchez çà*, en deux actes, de MM. P. Deslandes et Jaimes fils (7 avril); *les Jardins d'Armide*, en deux actes, de MM. P. Deslandes et V. Prilleux (6 mars); *les Supplices des femmes*, revue en trois actes et six tableaux, de MM. de Jallais et Koning (7 septembre); *Monsieur de Belle-Isle*, en deux actes, de M. Jaime fils, musique de M. E. Déjazet (25 octobre); enfin une revue dont le titre fait allusion à une chanson vulgaire de la très-populaire chanteuse Mlle Thérésa, *Rien*

n'est sacré....pour une revue, en quatre actes et quatorze tableaux, de MM. de Jallais et F. Levet (20 décembre). La mode est aux titres par allusions.

Les Folies-Marigny n'ont guère que des petites pièces en un acte, opérettes ou vaudevilles, comme l'*Orphéon de Fouilly-les-Oies*, de M. Marquet (20 mai), ou les *Ondines au champagne*, de MM. Lefebvre et Pélissier, musique de M. Lecoq, etc. Mais ce petit théâtre termine son année par une revue dont la postérité ne comprendra guère le titre: *Bu!... qui s'avance*, en six tableaux et un prologue, de M. A. Flan, musique de M. William Busnach. Ce souvenir de la *Belle Hélène:*

C'est le roi barbu qui s'avance,
Bu qui s'avance....

a eu autant de succès que le refrain dont il est l'écho.

Le théâtre du Luxembourg a trois pièces : le *Paradis des femmes*, drame-vaudeville en cinq actes, de MM. Xavier de Montépin et H. de Charlieu (3 septembre); *Paris à la campagne*, vaudeville en cinq actes de M. Saint-Aignan Choler (18 octobre), et le *Roi de la lune*, vaudeville en cinq actes de MM. X. de Montépin et J. Dornay.

8

Les nouvelles scènes et la liberté des théâtres. Le Grand-Théâtre parisien; Théâtre Saint-Germain; Fantaisies-Parisiennes.

Les scènes nouvelles que la liberté des théâtres a fait éclore ne sont pas aussi nombreuses qu'on pouvait l'espérer ou le craindre, et leur prospérité n'a pas été brillante. Une seule, le Grand-Théâtre Parisien, ouvert au faubourg Saint-Antoine, dans la rue de Lyon, a eu d'assez hautes préten-

tions qui se sont mal soutenues. Son inauguration s'est faite avec beaucoup d'éclat, le 29 mars, préparée par toute la publicité dont disposait le célèbre banquier, propriétaire du *Petit Journal*. Un prologue d'ouverture, *Entre Paris et Lyon*, de MM. E. Ayasse, J. Deschamps et Émile Prat, précédait *la Duchesse de Valbreuse*, drame en cinq actes et un prologue, des mêmes auteurs.

Le Grand-Théâtre Parisien a abordé sans beaucoup de succès des genres différents: le drame, la comédie et l'opéra. Il a eu d'importantes nouveautés et de grandes reprises. C'est là que M. Alexandre Dumas a offert à la population parisienne son drame en cinq actes: *les Gardes forestiers*. (25 mai), qu'il avait donné il y a quelques années au théâtre de Marseille[1]. Mais la plus curieuse tentative de cette nouvelle salle et son plus remarquable échec a été la représentation du grand opéra en cinq actes et un prologue de *Jeanne d'Arc*, paroles de MM. Méry et Ed. Duprez, musique de M. Gilbert Duprez (12 octobre). L'illustre ténor qui aspirait une fois de plus aux palmes de la composition, avait un nom assez populaire pour attirer les masses; assez de bruit s'était fait autour de son œuvre pour exciter une vive curiosité. Tout cela n'a abouti qu'à une immense déception. Quelques représentations à peine ont eu lieu dans cette salle que remplissaient les billets de faveur et que faisait évacuer l'ennui. M. Duprez, forcé de renoncer à la gloire de compositeur qu'il revendiquait, devra s'en consoler par sa réputation incontestée de chanteur et de professeur, dont il affectait de faire moins de cas. Avant la fin de l'année, le Grand-Théâtre ruiné était mis en vente aux enchères.

Au quartier Latin, le théâtre plus modeste de Saint-Germain n'a pas eu des destinées plus brillantes. Après avoir donné quelques nouveautés sans importance, il a tenté la reprise des œuvres populaires, des gros drames, qui ont fait la for-

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, p. 227.

tune du boulevard du crime. La mise au rabais des places n'a pas suffi à recruter à la nouvelle salle un nouveau public.

Si nous mentionnons dans un quartier de richesse et de plaisir la petite salle des Fantaisies-Parisiennes, consacré d'abord à la pantomime, puis à l'opérette, nous aurons signalé à peu près tous les effets de la liberté des théâtres, à Paris.

Ce n'était pas la peine de tant s'effrayer de la révolution qui allait, disait-on, sortir du nouveau régime, ou de fonder sur elle des espérances exagérées. Nous sommes ainsi faits en France : nous savons mieux réclamer les libertés qui nous manquent que profiter de celles que nous avons. Malgré tout ce qu'on dit de notre légèreté et de notre inconstance, nous sommes le peuple le plus routinier de la terre. C'est une bonne chose pourtant que d'avoir dans la loi plus de liberté que dans les mœurs. Un jour viendra peut-être où nous sentant l'instrument dans la main, il nous prendra la fantaisie de nous en servir.

9

Théâtres des départements. Essais de décentralisation dramatique.

L'empire de la routine a été moindre dans ces derniers temps en province qu'à Paris. Là ce n'est pas le principe de la liberté qui opère, c'est un vague désir de décentralisation. Les grandes villes des départements et quelques petites villes veulent avoir, comme Paris, leurs nouveautés dramatiques. Les premières représentations deviennent assez fréquentes sur des scènes où aucune pièce ne se produisait qui n'arrivât de Paris. Bordeaux ne se contente pas de célébrer sur son Théâtre Français l'anniversaire de Molière par une comédie d'intérêt local : *Molière à Bordeaux*, pièce épisodique en deux actes en vers, de M. H. Minier (14 jan-

vier); il inaugure le même jour le drame et la comédie du crû : *Camalet ou le Second Cartouche*, drame local historique en cinq actes et douze tableaux, de M. Simon Salles (de Bordeaux), et *Nos Ennemis*, comédie inédite en trois actes, de M. Batz-Trenquelléon. Le drame, compliqué et obscur, était éclairci par une notice historique répandue à profusion dans la ville et destinée à rappeler la suite des méfaits du célèbre brigand bordelais, héros de la pièce. La comédie paraît avoir eu plus de succès que le drame, et l'avoir mérité.

Toulouse et Strasbourg ne hasardent que des nouveautés musicales plus facilement acceptées en province que les nouveautés littéraires. On est plus hardi au Havre ; on aborde la comédie inédite en vers : *Mes beaux habits*, en un acte, de M. Alfred Touroude, et le public applaudit la poésie du pays, qui vaut bien certains échantillons de la poésie parisienne. Boulogne-sur-Mer s'en tient à la prose d'une comédie sentimentale, *Un amour pour deux cœurs*, pièce nouvelle en deux actes, de M. Ch. Ternisien, acteur de la troupe de cette ville. Ce début littéraire a bien réussi.

Nous retrouverions encore quelques bluettes dramatiques dans les villes d'eaux françaises et étrangères, à Vichy, à Ems, à Verviers, etc.; mais là ce n'est pas la littérature locale que nous voyons éclore. C'est la littérature parisienne qui se produit dans les succursales de ses théâtres ordinaires. En somme, le mouvement de décentralisation dramatique n'est encore ni sérieux, ni fécond, ni à la veille de le devenir.

10

Les théâtres lyriques. Indication des pièces nouvelles.

Pour compléter nos renseignements sur les productions dramatiques de l'année 1865, nous enregistrerons au moins

les titres des œuvres qui se sont produites sur nos scènes exclusivement lyriques. Leurs destinées font plutôt partie de l'histoire musicale de l'année; cependant, par les librettos, elles appartiennent encore à la littérature.

L'Académie impériale de musique n'a que deux œuvres nouvelles, mais l'une est d'une importance capitale: c'est *l'Africaine* (28 avril), opéra en cinq actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer : œuvre doublement posthume, que ni le librettiste ni le musicien n'ont pu voir mettre à la scène. La seconde nouveauté est un ballet, le *Roi d'Yvetot*, de MM. Philippe de Massa et Petitpa, musique de M. Th. Labarre (28 décembre).

L'Opéra-Comique, moins économe d'ordinaire, compte cette année, plus de reprises que de nouveautés. Celles-ci se réduisent à deux *le Saphir*, en trois actes, paroles de MM. de Leuven, Michel Carré et Hadot, musique de M. Félicien David (8 mars); et *le Voyage en Chine*, en trois actes, paroles de MM. E. Labiche et Delacour, musique de M. F. Bazin (9 décembre). De ces deux livrets, le premier n'est qu'un prétexte à décors et à musique, le second, qui se passerait presque de musique, est une amusante folie.

Le Théâtre-Lyrique est plus fécond, soit en pièces nouvelles, soit en nouvelles traductions ou appropriations à la scène française. Nous citerons : *l'Aventurier*, opéra-comique en quatre actes, de M. de Saint-Georges, musique du prince Poniatowski (28 janvier), *la Flûte enchantée*, opéra comique en quatre actes, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de Mozart (23 février); *les Mémoires de Fanchette*, opéra comique en un acte, de M. Nérée Desarbres, musique du comte Gabrielli (22 mars) ; *le Mariage de don Lope*, opéra-comique en un acte, de M. J. Barbier, musique de M. F. de Hartog (29 mars); *Macbeth*, opéra en cinq actes et dix tableaux, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de Verdi (21 avril) ; *le Roi Candaule*, opéra-comique en deux actes,

de M. Michel Carré, musique de M. E. Diaz (9 juin); *Lisbeth*, opéra-comique en deux actes, de M. Jules Barbier, musique de Mendellsohn (9 juin); *le Roi des mines*, opéra-comique en trois actes, de M. E. Dubreuil, musique de M. Cherouvrier (22 septembre); *le Rêve*, opéra-comique en un acte, de MM. Daru et Chivot, musique de M. Savary (octobre); *Marlha*, opéra-comique en quatre actes, de M. de Saint-Georges, musique de M. Flotow, (18 décembre); *la Fiancée d'Abydos*, opéra en quatre actes, de M. J. Adenis, musique de M. Barthe (30 décembre).

11

Le théâtre hors du théâtre. Les deux formes successives du *Supplice d'une femme*. Grand duel littéraire.

On a dit souvent, à l'occasion de certaines représentations extraordinaires, que le principal attrait du spectacle n'était pas sur la scène, mais dans la salle. Le public, par sa composition, par son attitude, par les sentiments qu'il porte au théâtre, est, dans ces occasions, son spectacle à lui-même, spectacle plus curieux, plus amusant, parfois plus instructif pour l'observateur, que la nouveauté dramatique offerte à sa curiosité. L'année 1865 a vu quelque chose d'analogue à propos du succès du *Supplice d'une Femme*, au Théâtre-Français. L'événement le plus intéressant, pour l'histoire littéraire, n'était pas la pièce elle-même, ni l'accueil qui lui était fait, c'était le spectacle donné au public, hors de la scène, hors de la salle, par les auteurs anonymes et célèbres qui se disputaient ou plutôt qui se renvoyaient leur enfant commun, en se mettant sur le compte l'un de l'autre les défauts qui ne l'ont pas empêché de réussir. Voilà la comédie hors du théâtre, que nous offrirent, dans un grand duel à la plume, MM. Émile de Girardin et Alexandre Dumas

fils, « comédie ridicule, » dit humblement l'un des deux adversaires, comédie très-curieuse, selon moi, et pleine de révélations très-instructives sur les lois essentielles de l'art dramatique.

J'ai suffisamment fait connaître la pièce elle-même, dans les pages qui précèdent[1]; je l'ai jugée avec assez d'impartialité pour n'avoir à redouter aucune éclaboussure du dépit causé à chacun des auteurs rivaux par les éloges donnés à des mérites que l'autre désavoue. Je puis donc résumer avec la même impartialité cette petite guerre où étaient aux prises deux systèmes encore plus que deux amours-propres : il s'en dégage assez de vérité théorique et pratique, pour qu'on ne me reproche pas de perdre mon temps aux bagatelles de la porte.

Voici les faits. Ainsi qu'on le savait par les indiscrétions de la chronique, *le Supplice d'une Femme* avait deux auteurs. Le drame avait été conçu et écrit par M. Émile de Girardin. Écarté ou accueilli avec défiance par la Comédie-Française, sous sa forme primitive, il avait reçu des mains de M. Alex. Dumas fils, une nouvelle forme, sous laquelle il s'était vu promettre un grand succès et l'avait obtenu. Voilà ce que tout le monde savait. On ajoutait que certaines contestations entre les auteurs empêchaient l'un ou l'autre, ou tous les deux, de donner au drame nouveau le patronage officiel de leur nom.

De quelle nature étaient ces contestations? Sur ce point la chronique courait le risque de s'égarer. Les auteurs seuls pouvaient nous le dire; ils nous l'ont dit et amplement. C'est là que la comédie commence, et avec la comédie, la meilleure leçon, leçon en action, qui puisse nous être donnée sur la théorie et la pratique de l'art du théâtre et sur les conditions du succès. L'une et l'autre naissent du conflit des deux publications où chacun des deux auteurs, loin de contester

1. Voyez ci-dessus, § 2, p. 120-125.

la part de son rival, la signale pour en repousser la solidarité.

M. de Girardin, prompt à l'attaque, ouvre le feu. Son manifeste est une *Préface* de cinquante et quelques pages, mise en tête du *Supplice d'une femme*[1], publié par ses soins; la riposte de M. Alex. Dumas fils est une forte brochure intitulée *Histoire du Supplice d'une Femme*[2].

Ces deux frères ennemis de la collaboration dramatique sont à peu près d'accord sur les faits, mais les appréciations diffèrent du tout au tout, et c'est dans celles-ci, selon nous, que tout l'intérêt réside.

M. de Girardin a écrit les trois actes de ce drame, pendant les loisirs de la villégiature; en trois jours, ou trois matinées, comme un article politique de la *Presse* en trois suites. M. Alexandre Dumas fils a mis trois semaines à refaire l'œuvre de trois jours, c'est-à-dire, suivant l'auteur, à la gâter, à la détruire, à la remplacer. M. de Girardin s'écrie : « Aux répétitions, le manuscrit que je n'avais pas admis a été substitué au manuscrit que j'avais lu au comité.... On a attenté à mon idéal.... Un traducteur a fait passer ma pièce de ma langue dans la sienne qui a l'avantage d'être rapide, mais qui a le défaut de trop ressembler au style d'un télégramme, quand elle ne tombe pas dans les tirades du mélodrame ce qui est l'autre excès.... De l'idéal qui était le vrai, mon drame est tombé dans le banal qui est le faux. »

Voilà les plaintes de M. de Girardin, même en présence d'un splendide succès qui ne le désarme ni ne le console. Elles devaient être plus vives encore avant l'épreuve publique qui lui donne si heureusement tort. « Si j'étais seul maître de la pièce, disait-il avec éclat, à la fin d'une répétition générale, je la retirerais; je trouve *ça*, détestable. » Et le collaborateur, le traducteur, l'élagueur, comme M. de

1. Michel Lévy, in-8.
2. Même librairie, in-8.

Girardin l'appelle, répliquait : « Mon cher, je le regrette d'autant plus que j'ai fait tout mon possible pour que ça ne fût pas aussi détestable que ça l'était. »

Suivant le correcteur du *Supplice d'une femme*, le premier acte de la pièce primitive était périlleux, le second impossible, le troisième insensé. Suivant l'auteur corrigé malgré lui, on a « fait rentrer dans le moule usé de la vérité factice les personnages dont il avait demandé l'empreinte au moule toujours neuf de la vérité humaine. » A ses yeux, par suite des retranchements, des changements, les caractères, altérés, faussés ne résistent pas à l'examen; la pièce mutilée, transformée, ne s'est sauvée que par le talent, l'immense talent des artistes.

N'avais-je pas raison de dire que cette lutte était un spectacle amusant, une vraie comédie? Cette condamnation énergique et solennelle de chaque moitié de la pièce par l'auteur de l'autre moitié n'est pas de nature à réjouir les amis qui ont loué avec un peu d'intempérance l'œuvre collective de deux écrivains d'une si grande valeur personnelle et si bien faits, croyait-on, pour se compléter l'un par l'autre.

Avis, une fois de plus, au système qui prétend juger les ouvrages par les hommes, au lieu de juger les hommes par les ouvrages. Tel homme, tel livre, disent aujourd'hui ceux qu'on appelle les forts de la critique, les métaphysiciens, les maîtres du fatalisme littéraire. « Donnez-moi, s'écrient-ils, la faculté dominante d'un écrivain, et je vous dirai ce que sera nécessairement, dans un genre quelconque, l'œuvre qui sortira de ses mains! Étant donné, M. de Girardin, le politique, le publiciste de l'absolu, le polémiste sans merci, l'homme de la logique à outrance, vous étiez sûr de le retrouver tout entier dans un essai de drame échappé de sa plume. Aussitôt, *le Supplice d'une femme* est devenu un manifeste en action, un article en trois actes contre l'adultère, une thèse sociale menée logiquement de principes admis sans tergiversation à des conséquences inexorables. Netteté,

précision, rigueur, rapidité foudroyante suppléant à l'ignorance des procédés ordinaires du théâtre : voilà ce qu'on attendait de M. de Girardin, voilà ce que dans son œuvre, sous les retouches plus ou moins légères d'une main plus habile, on se plaisait à signaler comme l'empreinte éclatante de sa personnalité. Eh! bien, la querelle des deux auteurs détruit tout cela. La rigueur qui enchaîne aux causes leurs effets, la logique implacable, la précision, la rapidité, ne sont pas l'œuvre du publiciste en rupture de polémique, mais du littérateur de profession. Ce n'est pas le tempérament du premier, qui éclate partout, c'est l'art consommé du second qui partout a mis son cachet, et c'est par cet art seul que la pièce a réussi et devait réussir.

Et voilà pourquoi cet assaut de deux personnalités où l'on ne voit au premier abord qu'une comédie, contient aussi une excellente leçon MM. Émile de Girardin et Alexandre Dumas fils s'accordent, sans le vouloir, à nous la donner, et par le même procédé : ils mettent en regard, chacun à leur tour, pour les principales scènes, les deux versions, et l'on peut voir ce qui manque à l'une ou ce que l'autre a de trop : vous avez le texte avant l'élagage et le texte après l'élagage; vous avez la pensée dans son premier germe et dans ses transformations. Celles-ci ne portent pas seulement sur le style, elles atteignent le développement même de tout l'ouvrage et montrent comment la logique s'y est introduite.

M. de Girardin avait trouvé un titre, saisi une idée, imaginé une situation d'où pouvait sortir un drame; mais d'après l'analyse et les citations qu'il fait lui-même de la pièce primitive, il ne l'en avait pas tiré. Chose curieuse : l'œuvre de l'esprit le plus conséquent péchait par l'inconséquence; le drame était infidèle à son titre, l'idée avortait, la situation n'aboutissait pas à son dénouement. Le supplice de la femme adultère, soutenu mollement pendant toute la pièce, s'évanouissait à la fin, dans une réconciliation prématurée. L'indulgence ne naissait ni de la logique des relations, ni de la

nature des choses, mais d'un incident arbitraire qu'un vaudevilliste de profession aurait pu admettre, mais que l'ennemi déclaré des vérités factices aurait dû rejeter. La femme coupable tentait de se donner la mort en s'incendiant dans sa robe de bal, et l'amant éteignait le feu. L'un se réhabilitait par le repentir, l'autre par le dévouement.

Quelles situations mieux soutenues et quelle conclusion plus logique et moins artificielle nous avons vue dans l'œuvre représentée ! La femme accablée par son crime même, ne trouve pas un secours aussi prompt dans la révélation que le remords lui arrache. Nous assistons, comme le promet le titre, à un vrai supplice. « Supplice avant le lever du rideau, dit M. Alexandre Dumas fils, supplice pendant la pièce, supplice après? » Et si telle est l'effet voulu, produit, de quel côté est la logique? De quel côté la morale? Le supplice n'est pas éternel pourtant, l'indulgence n'est pas proscrite à jamais; elle n'est qu'ajournée. Mais le pardon, s'il doit venir, naîtra des relations naturelles de la famille : l'enfant adopté par la tendresse du mari trompé pourra rapprocher un jour celui qui est son père selon son cœur et devant la loi, de la femme qu'on ne peut indéfiniment punir sans déshonorer la mère.

Voilà ce que le public a applaudi, et ce que, malgré les duretés de M. Girardin pour des combinaisons qu'on se plaisait à lui attribuer, ce qu'il a eu raison d'applaudir. Je ne dis pas qu'on ne pourrait pas élaguer de l'œuvre de « son élagueur, » quelques traits d'éloquence dramatique de convention, sinon des « non sens aussi vides que sonores; » mais ces rares exubérances disparaissent dans la vivacité du style et la rapidité des événements.

Cette vivacité est partout; elle éclate dans les moindres détails. Elle sauve des scènes qui, dans les longueurs du texte primitif, eussent été inacceptables. Telle est celle où le mari outragé, demande avec insistance au séducteur de sa femme ses conseils sur le parti qu'il doit prendre. Arti-

fice ou mouvement sincère, un tel interrogatoire ne peut se prolonger sans être choquant.

La même vivacité donne tout leur prix à des sentiments heureusement trouvés, mais que la périphrase émousse, amortit. On a justement remarqué, à la représentation, le passage admirable où Dumont exige qu'Alvarez lui réclame sur-le-champ tous les capitaux qu'il a chez lui, ce qui amènera sa ruine :

ALVAREZ.

Vous me demandez une infamie!

DUMONT.

En êtes-vous à les compter?

Dans la scène primitive que M. de Girardin rapporte, il faisait dire aux mêmes personnages.

ALVAREZ.

Mais, à moi, ce sera mon déshonneur!

DUMONT.

Suis-je tenu d'avoir pour votre honneur plus de scrupules que vous n'en avez eu pour le mien.

Telle est la différence de la trame du style dans tout le dialogue. Si c'est là ce que M. de Girardin appelle un langage de télégramme, il faut féliciter M. Alex. Dumas fils de cette application de l'électricicé à l'art dramatique. Le fondateur de *la Presse* s'est flatté plus d'une fois de substituer, en politique, le rail à l'ornière; s'il n'avait pas fait lui-même la lumière sur la part de son collaborateur, c'est à lui que j'aurais fait honneur de cette rapidité d'impulsion donnée à la pensée.

Qu'on ne dise pas que j'insiste trop sur la transformation mystérieuse d'un drame déjà exposé à mes lecteurs. Je ne saurais me le reprocher. Écartant toute question de personnes, d'intérêt, d'amour-propre, je n'y ai vu que deux formes successives d'une idée, subissant entre des mains

différentes, une intéressante évolution. Ce que M. Alex. Dumas fils a fait pour l'essai dramatique de M. de Girardin, chaque auteur devrait le faire pour ses propres œuvres. Travaillées et retravaillées, écrites à plusieurs reprises, refondues, remaniées dans le plan et dans les détails, réduites, dégagées de toutes les longueurs d'idées et de style, combien ces pièces seraient plus sûres et plus dignes du succès? Mais qui sait si un auteur pourrait faire ce travail sur lui-même? Qui sait si M. Alex. Dumas fils aurait eu le courage d'appliquer ces procédés héroïques d'élagage à son *Ami des femmes*, par exemple, qui s'en serait pourtant bien trouvé!

M. de Girardin, à propos des deux épreuves différentes du *Supplice d'une femme*, et du bon accueil fait à celle qui n'est plus de lui, rappelle les deux *Phèdres*, celle de Pradon et celle de Racine. Il veut prouver que, sur un même sujet, une mauvaise pièce peut réussir et une bonne tomber. Évidemment l'un de nos deux auteurs en guerre ne vaut pas Racine et l'autre vaut peut-être mieux que Pradon; mais il serait bon qu'il y eût un Pradon et un Racine à la fois pour chaque pièce de théâtre, à condition que ce fût toujours Racine qui refit l'œuvre de Pradon et que la seconde épreuve, cemme aujourd'hui celle de M. Dumas fils, arrivât au public avec toutes ses retouches.

12

Le théâtre hors du théâtre (*suite*). Difficultés du début. M. Ch. de la Varenne.

Ceux qui commencent à écrire pour le théâtre ne se doutent pas des difficultés qui hérissent l'entrée de la carrière. Ils ne savent pas de quel courage ils ont besoin de s'armer, de quelle patience ils doivent faire provision, pour amener leurs ouvrages les plus travaillés à ce qu'on appelle

le grand jour de la rampe. C'est quelque chose que d'écrire une comédie ou un drame qui puisse supporter la représentation; mais ce n'est pas tout : il faut que l'œuvre née viable arrive au public; il faut lui trouver une scène. Là commencent les déceptions. L'enthousiasme qui vous a soutenu dans la période de création, ne peut plus rien pour assurer à votre enfant les destinées auxquelles il aspire. Après le travail du cabinet, viennent les démarches sans fin. On a du talent, il faut de la souplesse; on s'est livré à de longues études, on n'a plus besoin que de relations; il faut courir, il faut solliciter, importuner, il ne faut pas se payer de belles paroles et de promesses, ne pas se laisser oublier; il faut prendre les hommes qui tiennent votre sort entre leurs mains par tous les moyens possibles, par tous les sentiments, par tous les intérêts ; il faut mettre en campagne toute sorte de gens, les puissants et les faibles, les supérieurs, les égaux, les valets, sans oublier les femmes. Il faut faire abnégation de soi-même, de ses idées, de son style, se montrer de bonne composition sur toutes choses, mutiler son style pour le mettre au goût du public ou du premier venu qui prétend parler en son nom; retrancher les traits les plus forts, ajouter des platitudes de commande. Car c'est ainsi que l'amour-propre d'auteur apprécie toutes les modifications demandées à l'œuvre d'un débutant.

Dans l'organisation actuelle des théâtres, ce n'est pas assez d'en trouver un, il faut y recevoir un collaborateur : la plupart des directeurs ne veulent plus affronter le public qu'avec des noms connus. C'est alors que les déboires redoublent : les hommes du métier auxquels on vous renvoie, vous font les objections les plus inattendues. Pour l'un votre pièce est entièrement à refaire, c'est une idée, une donnée que vous apportez, rien de plus; suivant l'autre, le sujet a déjà été traité, et on vous renvoie à une pièce jouée il y a cinquante ans, profondément oubliée, et qui n'a de commun avec la vôtre que l'époque ou le personnage. Pour un troisième,

votre œuvre est trop faite, et elle doit passer telle quelle ou ne point passer du tout. Devant ces fins de non recevoir de l'indifférence ou devant ces calculs de l'intérêt, le découragement vous prend, à moins qu'un hasard inespéré, un caprice, un tour de faveur, un acte de justice peut-être n'ouvrent à votre mérite ou à votre bonne fortune ces portes obstruées par le flot des solliciteurs.

C'est une odyssée de cette sorte que raconte M. Charles de la Varenne, en guise de préface de son drame en cinq actes, *la Comtesse de Chateaubriand*[1], que de guerre lasse, il se résigna à faire imprimer, ne pouvant lui trouver un théâtre. Toutes les mésaventures que je viens de rappeler, toutes ces sollicitations inutiles, ont leur place dans son récit, et y prennent un intérêt plus vif et plus piquant, grâce aux noms propres dont il est semé. Et pourtant, M. Ch. de la Varenne n'était pas le premier venu. Un honorable passé recommandait son nom; ses nombreuses publications sur l'histoire contemporaine de l'Italie ont eu du retentissement[2], et son titre de collaborateur de plusieurs journaux lui aplanissait les voies littéraires.

Je recommande sa relation aux jeunes aspirants de la carrière dramatique, non pour les décourager, mais pour les convaincre qu'ils n'arriveront pas à se produire sans une vocation robuste.

1. Dentu, in-8, 76 pages.

2. Les principales, d'après la nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains*, sont:

Le Gouvernement provisoire et l'Hôtel-de-Ville (1850); *les Rouges peints par eux-mêmes* (même année); *la Comtesse de Marciac* (1853, in-8), roman historique; *les Autrichiens et l'Italie* (1857, in-18, 4e édit.); *Lettres italiennes* (1858, in-18); *Campagne d'Italie en* 1859, (in-8); *l'Italie centrale* (1860, in-18, 3e édit.); *le Pape et les Romagnes* (in-8); *la Révolution Sicilienne* (même année, in-18, 3e édit.); *Victor-Emmanuel, roi d'Italie* (1861, in-18); *la Vie et la mort du roi Charles-Albert* (1862, in-8); *le roi Victor-Emmanuel* [1820-1864], étude historique et biographique très-complète (1864, in-18); *la Vérité sur les événements de Turin* en septembre 1864 (1865, in-18.)

Comme drame, *la Comtesse de Chateaubriand* se lit avec intérêt, et elle aurait sans doute aussi bien supporté la représentation que tant d'autres combinaisons dramatiques. C'est un chapitre de la longue histoire galante de François Ier. Il s'agit de ses amours pour sa belle cousine Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand, longuement racontées dans l'histoire de Gaillard, avec leur tragique issue. M. Ch. de la Varenne s'est assez identifié avec cette époque, cette cour, ces êtres disparus pour les ranimer dans la plénitude de leur vie et de leur passion et répandre sur le tout la couleur historique et locale. Ce qui lui a manqué, c'est une scène et le collaborateur en renom. Singulier concert de récriminations : les directeurs de théâtres se plaignent de manquer de pièces et les auteurs de manquer de théâtres.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

1

Les origines de notre histoire littéraire. Le moyen âge. M. L. Moland.

Il est devenu superflu de plaider en faveur des études historiques ou littéraires qui ont le moyen âge pour objet. Le dix-septième et le dix-huitième siècle considéraient cette longue et laborieuse transition du monde ancien au monde moderne comme une époque de barbarie pure où les lettres et les arts, les mœurs, la science, n'offraient rien d'intéressant aux esprits délicats d'une époque plus civilisée. La Bruyère se fait l'écho de ses contemporains quand il s'exprime avec tant de dédain sur l'architecture gothique. La poésie du moyen âge paraissait encore plus gothique que son architecture, et l'on eut bien étonné les critiques depuis Boileau jusqu'à Laharpe, en leur disant que les seules véritables épopées de notre littérature nationale étaient les chansons de gestes du douzième et du treizième siècle. Il y a une trentaine d'années encore, on eût traité de fou celui qui eût songé à opposer la mort de Roland à *la Henriade* et à placer sous le rapport du génie épique le fabuleux abbé Théroud au-dessus de Voltaire.

Les choses ont bien changé. Les romantiques ont essayé

de mettre le moyen âge en honneur, et ils ont plus réussi qu'ils ne voulaient. Ils l'ont réhabilité au point de vue de l'art, ils l'ont fait revivre sous ses aspects pittoresques. Ils l'ont ressuscité comme Lazare. Mais avec les formes qu'ils ont évoquées, l'esprit qui les animait autrefois, est sorti pour un temps de sa tombe. Après l'art du moyen âge, on a exalté son état social, ses mœurs, sa philosophie, sa foi, on a galvanisé son fantôme, on en a fait une menace, presque un danger pour les idées et le progrès des sociétés modernes. La renaissance du pittoresque gothique a eu pour suite inattendue le rajeunissement du catholicisme scolastique; M. Victor Hugo a suscité, sans le vouloir, les Montalembert et les Donoso-Cortès.

Mais restons dans le domaine littéraire. L'étude du moyen âge est indispensable pour se rendre compte de la formation et du développement de notre littérature et de notre langue, et l'on ne peut qu'applaudir aux livres destinés, comme les *Origines littéraires de la France*, de M. Louis Moland[1], à satisfaire une intelligente curiosité. L'auteur réunissant quelques essais d'érudition et de critique est guidé par une pensée dominante, celle de montrer la filiation entre l'antiquité et le moyen âge et entre le moyen âge et la littérature moderne. Il a compris l'énorme lacune que présente notre histoire littéraire, si l'on néglige cette longue élaboration qui a fait sortir lentement et péniblement notre langue et ses œuvres classiques des combinaisons et des transformations des langues et des littératures antérieures.

Tous les genres littéraires ont leurs origines au moyen âge, l'épopée, l'histoire, le théâtre, l'éloquence, la poésie didactique, le roman, la chanson et la satire, et chacun d'eux subit, avec la langue et avec les mœurs, d'intéressantes vicissitudes. M. Louis Moland qui était en mesure de suivre les destinées de tous depuis leur origine, s'est borné à en

1. Didier et Cie, in-18, nouvelle édition, IV-424 p.

considérer trois : le roman ou la légende en prose, le théâtre, la prédication. Il les prend à leur point de départ et les suit dans leur transition du latin à la langue vulgaire. Il montre la séparation qui s'accomplit entre les formes parfaitement distinctes de l'art littéraire, réunies à leur origine par une communauté d'esprit et de but, sortant toutes trois également de l'Église et servant également à exprimer la pensée et le sentiment religieux. Ce sont là, dit-il, « des caractères communs et des traits qu'on ne soupçonnerait pas, à voir leur opposition et même leur hostilité habituelle. »

Nous ne pouvons suivre M. Louis Moland dans le détail des analyses par lesquelles il fait connaître l'histoire de ces trois genres. Pour la légende et le roman, il prend tour à tour le livre du saint Graal et de la Table ronde, la légende d'Adam, celle de Charlemagne, celle du pape saint Grégoire le Grand. Pour le théâtre il retrace l'organisation des mystères et donne des échantillons des plus curieux. Il croit nous faire connaître suffisamment la prédication française en étudiant les sermons d'un orateur peu connu, Maurice de Sully, et l'époque du grand schisme favorable au développement de l'éloquence religieuse. Quelques essais de littérature comparée servent à éclairer les rapports du moyen âge avec l'antiquité et avec la littérature moderne. Ainsi le livre des *Origines littéraires de la France* aura parcouru un cercle assez vaste, sans en éclairer également tous les points. Il révèle chez l'auteur plus de connaissances, qu'il n'en étale, et inspire au lecteur le désir d'aller plus loin.

Ces sortes d'ouvrages, dans la pensée de M. L. Moland, ne s'adressent pas seulement aux érudits. Ils ont de l'attrait pour les simples curieux, ils s'émaillent naturellement de citations en vers ou en prose qui ne laissent pas que d'être piquantes, comme la suivante de Pierre Gringore, l'adversaire caustique du mariage et des femmes ;

Femme si est larcin de vie,

Femme est de l'homme doulce mort,
Femme est venin, cresme d'envie,
Femme est d'iniquité le port,
Femme est l'enfer des gens maudits,
Femme est l'ennemy de l'ami,
Femme est sépulchre des humains,
Femme est l'erreur vitupérable
Pour qui souvent tordons nos mains.

Les analyses sont plus intéressantes encore que les citations; elles tiennent presque lieu des œuvres qu'elles résument. Elles justifient plus ou moins les idées de l'auteur et, ce qui vaut mieux, mettent le lecteur en mesure de se livrer à ses réflexions personnelles.

On souhaite que M. Louis Moland élargisse le cercle de ces publications semi-savantes et semi-littéraires. Il reste encore la chanson de geste, le roman allégorique et le roman d'aventure en vers, les bestiaires, les chansons, les fabliaux et les satires; ces genres expriment aussi de diverses manières le génie national et ses transformations depuis ces époques reculées jusqu'à nos jours. Cette seconde histoire des *Origines littéraires de la France* donnerait lieu à des citations et à des analyses non moins curieuses et à d'aussi importantes conclusions.

2

L'autorité des mémoires historiques. Saint-Simon et son éditeur, M. Chéruel.

Quels que soient les travaux personnels de M. Chéruel, auteur de remarquables études sur l'administration de l'ancienne monarchie et du très-utile *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*[1], ce savant

1. Libr. Hachette et Cie (1855), 2 vol. in-8 à 2 colonnes, petit texte; 2e édition 1865, même format.

professeur aura surtout attaché son nom à l'édition authentique des *Mémoires du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et la régence*[1]. On sait quelle révolution cet ouvrage était destiné à produire dans les jugements de la génération actuelle sur le règne de Louis XIV. On était habitué à ne voir ce grand règne qu'à travers le rayonnement de l'apothéose. Jamais le pouvoir monarchique ne s'était incarné dans une plus complète et plus belle personnification. Louis XIV était pour la postérité comme pour ses courtisans, le Roi Soleil; tout parlait de sa gloire, et c'est à peine si les malheurs des dernières années faisaient pâlir tant d'éclat. Les révélations de Saint-Simon étaient de nature à changer cette impression. Le règne de Louis XIV n'avait eu que des historiographes complaisants, il eut tout d'un coup contre lui un témoin sévère, un accusateur, un juge. La personne du monarque, ses ministres, ses courtisans, l'administration, les finances, la politique, tout avait été soumis à un examen implacable, à une impitoyable critique. Les fausses grandeurs étaient abaissées, les intrigues éventées, les hypocrisies démasquées, les hontes flétries. Une longue protestation sortait de la poussière des manuscrits, comme un cri de la conscience réveillée tout à coup après plus d'un siècle de sommeil. On a découvert bien des pièces de conviction, contre la vie et la politique de Louis XIV, depuis que l'on s'est déshabitué du fétichisme à l'égard de sa personne et de son règne, mais les diverses trouvailles des historiens modernes les plus hostiles à Louis XIV, n'ont pas toutes ensemble l'importance du témoignage accusateur de Saint-Simon, et ne pèsent pas autant sur sa mémoire.

M. Chéruel paraît s'être effrayé du résultat des révélations qu'il a lui-même rétablies dans toute leur accablante authenticité. Il veut rendre à Louis XIV le prestige que son

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, p. 314-319.

auteur lui a fait perdre et il juge à son tour sévèrement un juge sévère. Tel est l'objet de son livre intitulé : *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*[1].

Ce n'est pas la première fois que l'on tente d'affaiblir le témoignage de Saint-Simon. Les historiens modernes qui se sont le plus servis de son ouvrage, l'ont fait avec réserve et se sont naturellement défiés de ses inévitables exagérations. Mais faut-il traiter, comme quelques écrivains monarchiques, ces récits de romanesques, n'y voir que des contes absurdes, un répertoire complaisant de scandales et de calomnies, et chercher, comme l'historien de Mme de Maintenon, M. Théophile Lavallée, dans des mémoires apologétiques intéressés, un contre-poison moral et historique? Faut-il accepter comme définitif, le jugement non moins sévère de Lemontey, qui nous montre Saint-Simon composant ses mémoires dans sa vieillesse, longtemps après les événements dont il a oublié les dates, confondant les faits, se méprenant sur les personnes, aussi incapable par la trempe de son esprit, de comprendre les grandes affaires que d'y prendre part ; sans cesse égaré par sa crédulité, par ses passions, son fanatisme ducal, ses haines et ses jalousies? On a été plus loin, on a attaqué la probité même de Saint-Simon, on a mis en avant les profits excessifs que lui aurait rapportés, suivant les *Mémoires* du duc de Luynes, son ambassade d'Espagne, pour en conclure que le noble chroniqueur n'était pas à l'abri de la plus grossière des corruptions : la vénalité. Ce qui ne l'empêcha pas de mourir insolvable.

M. Chéruel croit à l'honnêteté de Saint-Simon, mais il accuse hautement ses exagérations et ses violences de langage ; il croit que ses jugements ne doivent être admis qu'après un contrôle sévère, et la plus grande partie de son livre est consacrée à en reviser et casser les plus importants.

1. Hachette et Cie, in-8, x-660 pages.

J'ai peur que l'éditeur de Saint-Simon n'ait été entraîné lui-même trop loin par sa sympathie pour un règne que l'ancienne école historique et littéraire représentait sous des couleurs idéales, comme le point culminant de la gloire française. C'est une réhabilitation du règne de Louis XIV qu'il entreprend aux dépens de l'historien, de ses faiblesses et de ses fautes.

Le grand procès instruit contre le plus illustre représentant de la monarchie absolue en France, n'est pas encore vidé : les grands procès historiques le sont-ils jamais ? Ou ne renaissent-ils pas toujours ? Mais il était bon qu'il fût institué. Il était bon de rechercher ce que le grand roi avait fait de l'État qu'il absorbait en lui, ce que les splendeurs de la cour recouvraient de honte, et par quelle misère effroyable la nation payait le luxe de ses maîtres. Le mérite de Saint-Simon comme historien est d'avoir fait tomber le premier les voiles brillants jetés sur la vérité par l'adulation, et d'avoir fait évanouir, au grand jour de la réalité, une histoire toute de fantaisie.

Saint-Simon se fût-il mille fois trompé dans les détails, eût-il suppléé par l'imagination à l'insuffisance des documents, amoindri ou grossi les faits sous l'influence de ses préjugés ou de ses rancunes, l'impression de l'ensemble et la suite de ses témoignages gardent leur importance, et il sort plus de vérités d'un seul chapitre de ses *Mémoires* que de tout le tableau de convention qui s'appelle le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire. D'ailleurs la vérité accusatrice qui éclate à toutes les pages des *Mémoires* de Saint-Simon, s'est fait jour encore chez un assez grand nombre d'autres témoins, pour détruire l'hypothèse de calomnies systématiques, que l'âpreté de son langage et la violence de ses attaques avaient pu suggérer. On sait les révélations involontaires qui échappent à des écrivains contemporains habitués au langage du panégyrique : La Bruyère, Vauban, Bois-Guilbert, Racine, Fénelon, laissent entrevoir la vérité dans un

temps même où une prompte disgrâce atteignait quiconque ne se servait pas de la plume ou de la parole pour flatter. Tous les témoignages recueillis sur la misère, la corruption, le brigandage, l'odieux despostime qui signalèrent le grand règne, sont à la décharge de Saint-Simon; ils permettent de s'abandonner librement à l'impression générale produite par la lecture de ses *Mémoires*, malgré les réserves que peuvent faire sur tel ou tel point particulier les historiens de profession.

Au milieu même de ces restrictions sévères, M. Chéruel fait des concessions qui me suffisent.

« Courtisan de Louis XIV et conseiller du Régent, Saint-Simon, dit-il, s'est créé parmi les ministres et les dames de la cour, dans la magistrature et le clergé, et jusque dans les antichambres du roi et des princes, des relations intimes, qui lui ont permis de pénétrer bien des mystères. Observateur curieux et sagace, lié avec les divers partis, s'efforçant de compléter les témoignages l'un par l'autre, et de les contrôler par des documents écrits, il s'est livré à un travail consciencieux pour arriver à la vérité. Sa vie entière l'atteste.... Élaborant dans sa vieillesse les souvenirs accumulés avec une mémoire et une imagination dont les contemporains s'accordent à vanter la puissance, il a donné à ses ressentiments et à ses admirations un accent de vérité et de passion qui subjugue le lecteur. » Que demande-t-on davantage? Ne suffit-il pas que Saint-Simon ait eu assez de moyens d'informations pour ne pas se tromper gravement et assez d'honnêteté pour ne pas mentir?

3

L'histoire littéraire et le libéralisme contemporain; la critique et l'école historique. — MM. Eug. Despois et J.-J. Weis.

Le volume intitulé *les Lettres et la Liberté*, par M. Eugène Despois [1], n'est qu'un recueil d'articles, mais sérieux et étendus. Athènes, Rome, et la France à diverses époques arrêtent tour à tour l'auteur. Chacune des études particulières réunies ici, est sans transition avec les autres : toutes ont un lien logique et surtout moral; elles émanent bien d'une même plume; elles sont inspirées d'un même sentiment; elles ont une commune physionomie. On voudrait seulement un ordre un peu plus rigoureux dans leur rangement. On comprend mal que des articles sur l'histoire romaine à Rome d'après le livre de M. Ampère, ou sur la démocratie des empereurs romains d'après les livres de MM. Naudet et Zeller, viennent à la suite de ceux consacrés aux écrivains calvinistes, à Louis XIV, à Frédéric II, ou qu'une étude sur l'ancien régime en France, d'après le journal de Barbier, prenne la dernière place dans un livre où l'on trouve, cent pages plus haut, une étude sur Napoléon. Il y a même deux articles sur Louis XIV et sa cour, qui sont séparés par plus de deux cents pages consacrées aux époques les plus diverses. Il y a là un désordre apparent, peu grave, mais qu'il eût été facile d'éviter.

L'unité règne du moins dans cette suite de fragments. M. Eugène Despois rapproche dans tout le livre les lettres et la liberté comme il les a rapprochées par le titre. Fermement convaincu de l'influence féconde des institutions libérales sur l'art, il en cherche la preuve à tous les horizons de la civilisation ancienne et moderne. Son étude sur les

1. Charpentier, in-18, 426-428 pages.

poëtes à Athènes au temps de Périclès, a une épigraphe qui pourrait être celle de tout le livre : « On dirait, en vérité, qu'il faut admettre cette opinion si répandue que la démocratie est une source féconde de grandes choses ; qu'avec elle seule on voit fleurir et tomber la grande éloquence ; que c'est elle qui nourrit dans les âmes les pensées élevées, qui entretient l'espérance et éveille une noble émulation.... Pour nous, soumis à la servitude comme à une domination légitime et ne trempant jamais nos lèvres à la source de la liberté, nous ne pouvons devenir que de magnifiques flatteurs.... Jamais esclave ne fut orateur. » M. Despois a dû être bien heureux de pouvoir mettre, par cette citation, sous le patronage du classique Longin, une théorie d'apparence un peu révolutionnaire. A ceux qui seraient tentés de s'en effrayer, comme d'une nouveauté dangereuse, il répondra qu'elle est renouvelée des Grecs.

Il la soutient par des discussions qui ne sont peut-être pas sans réplique, et, ce qui vaut mieux, par un choix heureux d'exemples habilement présentés. Le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste lui en fournissent qui sont classiques. Au seizième siècle, l'éloquence de la Boëtie, la mâle poésie de d'Aubigné ne lui paraissent pas des exceptions, mais des fruits naturels de la liberté renaissante. Le règne de Louis XIV, aux yeux de l'école démocratique, a plus enlevé de grandeur réelle à la littérature française qu'il ne lui a donné d'apparence pompeuse. L'influence du grand Roi, surfaite par ses panégyristes, est aujourd'hui mise à néant par de nombreux détracteurs.

M. Despois termine son étude sur Louis XIV par ces rudes paroles : « Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de regretter le temps passé ; nous ne croyons guère à l'heureux effet des hautes influences en littérature ; impuissantes pour le bien, elles ne l'ont pas toujours été pour le mal. On ne donne pas des ailes au génie, mais on peut les lui couper. On peut faire pis encore : quoi qu'en dise Boileau, Auguste

n'a pas fait Virgile, mais il a tué Cicéron; c'est de toutes ses influences littéraires, la seule qu'il ne soit pas permis de contester. »

Passons sur le dix-huitième siècle, si propice aux anecdotes qu'on peut tourner en arguments, et signalons l'étude qui devrait venir, chronologiquement, la dernière, celle sur Napoléon Ier, à propos des seize premiers volumes de sa *Correspondance*. Nous y trouvons plusieurs des traits que nous mettrons nous-même en relief, dans un de nos prochains volumes, en nous occupant à notre tour de ce grand monument historique [1].

Je ne sais si M. Despois prouverait facilement que la démocratie est de nature à favoriser, indépendamment des circonstances historiques et sociales, le développement littéraire d'une nation; mais il lui est trop facile de montrer que le gouvernement despotique l'entrave, le rapetisse ou le tue. Peu d'époques ont été plus stériles, littérairement, que le premier Empire, cette grande époque de discipline et de gloire militaire. On a plus d'une fois remarqué qu'elle ne compte que trois écrivains supérieurs, tous trois ennemis de l'ordre établi : J. de Maistre, Mme de Staël et Chateaubriand. Sous l'influence directe du maître on ne voit guère que « les dix polissons sans talent et sans génie, » comme il appelle lui-même les gens de lettres les plus empressés à le flatter et à le servir.

M. Despois, pour nous montrer le régime impérial à l'œuvre, dans ses rapports avec la littérature, reprend une foule d'historiettes officielles et très-caractéristiques, dont la *Correspondance* lui fournit les principales. Il nous fait voir dans « la république des lettres, » comme on disait encore, une dictature perpétuelle, une censure vigilante, et une ré-

1. Comme étude plus complète sur le même sujet, et inspirée du même esprit, il faut citer le *Napoléon peint par lui-même*, de M. Randot, ancien représentant de l'Yonne (Dentu, in-18, 268 p.), publié en partie dans le *Correspondant*.

glementation de caserne. Il montre toute œuvre littéraire, se faisant sur commande, et la critique également commandée; les flagorneries prodiguées au pouvoir tenant lieu de talent; les journaux et les livres devenus des instruments qu'on brise, quand ils ne rendent pas les services attendus, les uns supprimés, les autres mutilés; quelques-uns, après le contrôle de la censure et le permis d'imprimer, mis au pilon, la veille ou le jour même de la vente.

Au théâtre, même immixtion tracassière et stérilisante. Aucune œuvre ancienne ou nouvelle ne passe sans mot d'ordre; on expurge Corneille, on écarte Molière, on surveille Raynouard, on suspecte M. de Jouy. Les *Templiers* sont repoussés, en 1806, parce que Philippe le Bel n'y joue pas un assez beau rôle et qu'il ne faut pas montrer la politique conduisant à des catastrophes ou à des crimes. On engage l'auteur « à faire une tragédie du passage de la première à la seconde race : au lieu d'être un tyran, celui qui succéderait serait le sauveur de la nation. » *Bélisaire* ne peut être joué en 1809, parce que le public aurait pu y voir une allusion à Moreau, exilé déjà depuis cinq ans. *Les États de Blois* n'ont qu'une représentation, à cause de la parenté, lointaine, il faut le dire, du duc de Guise avec l'impératrice et la maison d'Autriche. On ne peut jouer à l'Opéra le *Don Juan*, de Mozart, avant que Fouché n'ait donné son opinion sur cette pièce, « au point de vue de l'esprit public. » On refuse net de laisser jouer *la Vestale*.

Et cependant, M. Despois reconnaît que « l'Empereur avait un sentiment élevé de la gloire littéraire. » Il s'apercevait que, malgré le zèle des défenseurs des saines doctrines, le siècle nouveau de Louis XIV tardait un peu à paraître; il s'en impatientait; il pressait le ministre de l'intérieur de lui « proposer quelque moyen pour donner une secousse à toutes les différentes branches de belles-lettres, qui ont de tout temps illustré la nation. » Curieuse image que M. Despois retourne contre celui qui s'en sert : « une secousse aux

branches, dit-il, peut bien faire tomber les fruits, mais ce n'est point là ce qui les fera mûrir. »

L'auteur des *Lettres et la Liberté* ajoute, en guise de conclusion : « Au lieu d'abandonner le talent à lui-même, à son initiative, à son inspiration, l'*encourager!* le protéger! étendre à la pensée nationale le système protecteur qui pouvait réussir avec le sucre indigène! Napoléon, c'est son excuse, était ici dans la tradition invariable de la France. Gouverner tout, même l'esprit! Au lieu d'adopter, avec une légère variante, la devise des économistes : laissez faire, laissez *penser*. » J'ai peur que M. Despois n'ait trop raison : cette « tradition invariable de la France, » que Napoléon suivait par une pente naturelle au gouvernement absolu, la démocratie moderne n'est-elle pas trop disposée à la conserver, à la fortifier encore, sous l'influence des diverses doctrines sociales avec lesquelles nous l'avons vue, depuis trente ans, faire alliance?

Tout le monde subit ou accepte la mode de former des livres avec des articles de journaux. M. J. J. Weiss, l'un des rédacteurs ordinaires du *Journal des Débats*, pour la politique et la littérature, a étudié l'histoire d'une manière assez approfondie pour entreprendre sur une époque quelconque un travail de longue haleine. Le temps lui manque peut-être pour cela, ou bien il sent que la faveur publique ne se porte pas de ce côté; il fait comme ses amis, MM. Prévost-Paradol, Bersot, Taine, ou comme son patron, M. Silvestre de Sacy, un choix entre ses articles et études d'occasion, et il en forme son premier volume. Car, outre ses deux thèses pour le doctorat, M. J. J. Weiss n'avait encore rien publié. Ce livre s'appelle : *Essais sur l'histoire de la littérature française*, et est dédié à un de nos premiers *essaysts*, M. Saint-Marc Girardin.

En sa qualité d'historien, M. J. J. Weiss considère avec raison la littérature comme un des modes importants de

l'histoire d'un siècle ou d'une nation. Il dit, en termes excellents : « La littérature seule d'un siècle nous révèle les altérations que subissent les idées, les sentiments et la physionomie de ce siècle. La littérature seule d'un pays nous apprend à bien juger ses institutions. A l'historien qui pâlit sur eux, les recueils d'ordonnance, les codes et les constitutions ne livrent que des lois inertes. C'est au théâtre, c'est dans le roman, c'est dans les œuvres des poëtes, c'est dans les jugements que les contemporains portent sur les choses de la politique et de la morale, qu'on découvre de quelle façon les lois ont nuancé l'éternel fond humain. Voulez-vous savoir ce qu'était, sous l'ancien régime, le droit d'aînesse? Ne vous faites point apporter les gros livres des économistes; voyez dans Molière et dans Regnard comment le frère parle à la sœur. Voulez-vous apprendre quels sont les vices propres à une société où les grands seigneurs forment une caste privilégiée et ne forment pas une aristocratie politique. Lisez *Don Juan* plutôt que le *Siècle de Louis XIV?* »

J'approuve sans doute cette manière large d'envisager l'histoire dans la littérature ou la littérature dans l'histoire. J'ai pourtant à faire des réserves. Il ne faut pas perdre entièrement de vue, au milieu de ces études d'histoire générale, la critique individuelle, celle qui fait ressortir les mérites ou les défauts propres d'une œuvre, le talent personnel d'un auteur. A ne voir dans un homme et dans un ouvrage que le temps ou le peuple dont ils sont le reflet, on finirait par perdre le sens du mérite littéraire : la composition la plus terne peut aussi bien représenter qu'un chef-d'œuvre les mœurs et les idées d'un siècle. Les productions anonymes ou collectives dépourvues de toute physionomie propre, rendent aussi bien ce service que les œuvres revêtues de l'empreinte du génie. En outre, suivant le sentiment qu'on éprouve pour l'époque représentée, les œuvres et les auteurs bénéficieront ou souffriront de nos sympa-

thies ou de nos répulsions. Devant l'histoire, comme devant la philosophie, la politique ou la religion, la critique doit conserver toute son indépendance.

4

Moralistes anciens et peintres modernes, Portraits et originaux. M. Prévost-Paradol et Ch. Yriarte.

M. Prévost-Paradol, récemment élu membre de l'Académie française, semble avoir à cœur de justifier la préférence dont il a été l'objet. Il refait ses anciens livres, il en fait de nouveaux. Nous verrons plus loin ce que sa *Revue d'histoire universelle* est devenue par un complet remaniement. Une suite d'études sur toute une famille d'écrivains français, peintres par excellence de notre morale, a permis au jeune académicien de montrer tout ce qu'il possède lui-même de délicatesse dans l'art d'écrire et de peindre. Je veux parler du volume d'*Études sur les moralistes français*[1].

Il est presque inutile de dire quels sont les moralistes objets de ces études : tout le monde a nommé Montaigne, avec son ombre fidèle, la Boëtie, puis Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues. Des réflexions personnelles sur *la Chaire, l'Ambition, la Tristesse, la Maladie et la Mort* complètent le volume que les portraits de nos portraitistes n'auraient pas suffisamment rempli.

Il était difficile de dire des choses bien nouvelles sur ces peintres des éternels travers de la nature humaine. La Bruyère se plaignait déjà que tout était dit, que l'on venait trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. D'autres sont venus après lui et ont

1. Hachette et Cie, in-18, VII-304 pages.

pensé à leur tour, et écrit. M. Prévost-Paradol ne peut faire connaître ses maîtres qu'en les répétant, ou en les traduisant dans un langage personnel, condamné à être excellent pour ne pas trop faire rougir les modèles. La page suivante sur la Rochefoucauld montrera quel profit il a tiré du commerce de nos grands écrivains.

En y regardant bien,... l'air de vérité des *Maximes* leur vient de leur vérité même, et si elles s'imposent à notre esprit, c'est qu'elles nous découvrent des parties mal entrevues de notre cœur. Entendons-nous pourtant sur cette vérité des *Maximes*. Si l'on passe d'abord condamnation sur cette confusion de mots dont nous avons parlé naguère entre l'égoïsme et la vertu, l'intérêt et le devoir, les *Maximes* sont vraies dans presque tout ce qu'elles disent; leur fausseté n'est que relative et vient seulement de ce qu'elles omettent. On y met en lumière, avec un art admirable, des faits certains, ingénieusement relevés au désavantage de l'homme, et l'on y passe tout simplement sous silence le fait non moins certain qui devrait être invoqué à sa décharge ou compléter du moins le tableau de son cœur. Le mot de sophisme répugne et paraît presque violent lorsqu'il s'agit d'un tel ouvrage, et cependant il est aisé de surprendre dans le procédé habituel de l'auteur des *Maximes* ce qu'on appellerait, en termes d'école, le sophisme d'omission ou de généralisation excessive. Lisez, par exemple, cette définition si profonde des divers genres de courage, qui les réduit tous à néant et n'en laisse subsister que le nom; elle est irréprochable si ce n'est qu'il y manque deux lignes où l'on reconnaisse enfin qu'il y a des exemples d'un certain courage qui se passe de témoins, de lumière, de vanité, de récompense, d'espérance même, qui est parce qu'il est, et qui compte parmi les plus nobles mouvements de l'âme humaine. Lisez encore cette définition incomparable de l'affliction, où l'on énumère toute les raisons pour lesquelles on pleure; on croirait voir un habile chimiste analysant et faisant s'évanouir en malignes vapeurs toutes les larmes échappées, depuis la création, du cœur de l'homme. Mais il manque quelque chose dans le creuset de La Rochefoucauld : un peu de douleur vraie, sorte de corps premier, d'élément indécomposable, qui eût résisté à tous ses efforts et témoigné jusqu'au bout que les larmes de l'homme coulent parfois comme son sang, sans autre calcul et sans autre raison qu'une blessure.

On trouvera dans les *Études sur les moralistes français*, beaucoup de pages comme celle-là. Il n'a manqué à M. Prévost-Paradol pour prendre rang dans la famille nécessairement restreinte des écrivains dont il s'occupe, que de naître un ou deux siècles plus tôt.

Le *Marquis de Villemer* a été heureux dans le roman et l'heureux au théâtre. Il est encore heureux lorsqu'il sert de prête-nom à l'un des écrivains les plus ingénieux et les plus incisifs de la petite presse. Les *Portraits parisiens*[1] que M. Charles Yriarte a tracés sous ce pseudonyme et qui ont été publiés par le *Figaro* avant de paraître en volume, ont eu la bonne fortune, non pas seulement de piquer la curiosité publique par ces mille allusions fines ou transparentes si fort à la mode dans tous les temps, mais d'intéresser les gens délicats à des études dignes de nos meilleurs écrivains humoristiques par le mérite littéraire et par le côté moral des peintures.

M. Ch. Yriarte a choisi pour épigraphe un passage de La Bruyère : « J'ai pris, dit l'auteur des *Caractères*, un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou comme le disent les mécontents par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre. »

Malgré les promesses de ce programme mieux fait pour le dix septième siècle que pour le dix-neuvième, M. Ch. Yriarte n'a pu échapper à la loi commune des satires de notre temps. Son livre a fait scandale, et tellement que les tribunaux, à la requête d'une grande dame du demi-monde, en ont condamné une partie à la suppression. Il s'agissait d'un des plus jolis portraits du livre, de cette

1. Dentu, in-18, 284 pages.

Antigone derrière laquelle se cachait un visage de femme, une physionomie connue. Quelques traits trop vifs pour le *Figaro* lui-même qui les éditait, éveillèrent la susceptibilité du modèle, qui alla se plaindre au tribunal de première instance. Notre moderne La Rochefoucauld eut beau protester de son innocence, les juges d'un commun accord donnèrent gain de cause à Antigone, et l'esquisse si fine, si mordante qu'avait publiée le journal, ne figure plus dans le livre qu'à l'état d'extraits, de coupures informes. Comme le dit M. Yriarte avec un peu de malice, ce n'est plus maintenant qu'un « portrait impersonnel. »

Un portrait peut-il jamais l'être, et, malgré l'affirmation de La Bruyère, lorsqu'un modèle est sous nos yeux, pouvons-nous ne pas le copier, je ne dis pas servilement, mais avec plus ou moins de scrupule? La fantaisie est si loin de la réalité, l'imagination si fort au-dessous de l'observation pure, qu'un esprit juste, précis, est ramené malgré lui du monde idéal dans le monde réel. Je suis donc convaincu que l'épigraphe du pseudo-marquis de Villemer n'était qu'une simple précaution oratoire. M. Ch. Yriarte savait bien qu'il copiait. Il y a des portraits plus remarquables que leurs modèles, et l'Antigone du *Figaro* valait peut-être mieux que celle qui est venue s'asseoir au Palais de justice; mais, pour être idéalisé, le portrait n'en était pas moins ressemblant. En l'état où le tribunal l'a réduit, il est impossible d'en rien citer qui puisse donner une idée du sujet. J'aime mieux choisir ailleurs dans le portefeuille si bien garni du chroniqueur et détacher au hasard quelques lignes d'une autre étude faite aussi sur nature et qui s'intitule : *La Dame aux yeux gris.*

Elle est brune, de taille moyenne, élégante et fine, à la fois blanche et pâle, un peu élégiaque et sentimentale; elle marche bien, et on sent qu'elle est de race.

La main est parfaite, longue, effilée, psychique, les dents sont exquises, la bouche est un peu sèche et rebelle aux bai-

sers. Le teint est mat avec une nuance rose-thé. Le front est pur et les sourcils, très-abondants, semblent dessinés au pinceau.

Les yeux sont célèbres, ils sont gris, et l'ombre portée par les paupières en adoucit l'éclat. En fixant longtemps ces yeux-là, on distingue sous le cristal des parcelles jaunes qui roulent comme des paillettes d'or au fond du Pactole....

Les cheveux, qu'elle porte en bandeaux très-larges, ont le brillant particulier aux cheveux des Anglaises; ils ont des modelés noirs et des parties lumineuses, comme les oreilles des épagneuls bien coiffés.

Les épaules sont pleines, d'une belle courbe, la gorge est presque abondante, elle n'a point la sérénité inaccessible du Paros....

.... Prenez vos jumelles et regardez-la, son œil brille dans le demi-jour des loges comme le regard des félins luit dans la nuit; sa tenue est modeste et digne, presque craintive; par moments elle se dérobe, se renverse un peu sur le dos du fauteuil, de telle sorte qu'elle est presque cachée par la saillie de la grande sirène d'or qui supporte les loges supérieures. Singulier hasard qui donne une allégorie transparente....

Ce n'est point une biche légère, c'est un cygne avec des yeux d'antilope; elle cache Impéria sous les traits d'Agnès, et ses camélias prennent des airs de fleurs d'oranger. Rien n'est perfide comme ces regards d'orpheline qui semblent aspirer à la léthargie du foyer domestique.

Voilà bien un complet échantillon de la langue des moralistes de notre temps. C'est là un portrait, mais il est moderne. Tous les traits ont besoin de vieillir, de devenir familiers à nos yeux et à nos oreilles, de pousser au noir, comme disent les habitués de l'atelier.

L'amour du pittoresque y domine et prime un peu trop peut-être ce respect de l'idée juste, ce soin de généraliser les caractères qui rendent si vraies les peintures des moralistes. C'est encore un signe du temps; l'ensemble ne nous touche plus, nous avons la passion du détail, et du détail extravagant, scabreux, impossible. Il nous faut de l'originalité quand même. Aussi les *Portraits parisiens*, malgré l'incontestable talent d'écrivain de leur auteur, doivent-ils une

grande partie de leur vogue à un attrait de curiosité : les lecteurs désœuvrés n'en comprennent pas le charme littéraire qui est cependant la meilleure part des livres de M. Ch. Yriarte.

5

Le livre et le journal. Causeurs et chroniqueurs. L'improvisation quotidienne. MM. About, J. Noriac et Léo Lespès.

Le journal tend de plus en plus à supplanter le livre. Il appelle à lui tous les écrivains de valeur ou de quelque renom ; il met en réquisition tous les talents, les éparpille, les gaspille en menue monnaie. Il dévore par miettes et parcelles ce temps précieux que réclament les œuvres importantes. Le livre s'en va. Cependant le volume reste : on le compose avec ces fragments tombés au jour le jour d'une plume affairée. Et ces articles qu'on recueille partout où on les a semés, sont de moins en moins importants. On avait commencé par des études détachées, mais sérieuses, pièces de résistance du journal ou de la revue. Trois ou quatre suffisaient, réunies, pour faire un semblant d'ouvrage. Aujourd'hui, l'on ramasse tout, les articles d'actualité, les entre-filets, les faits divers, les échos. Cette manie nous produit une foule de petits volumes, composés de riens vieillis et décolorés.

Dans le nombre pourtant, l'esprit qui surnage toujours et peut soutenir les choses les plus éphémères, donne à quelques-uns de ces recueils une apparence de vie, et l'on peut s'y arrêter comme à des échantillons d'un nouveau genre de littérature. Prévenons toutefois nos lecteurs que l'échantillon vaut mieux que la pièce, et qu'il ne faudrait pas attribuer à toutes ces publications, filles du hasard et de l'actualité, la valeur que présentent encore celles dont nous allons nous occuper.

M. Edmond About donne au dernier volume qu'il a ainsi formé, son vrai titre : il l'appelle *Causeries*[1]. Causeur attitré de l'*Opinion nationale*, il est un des meilleurs types du causeur, tel que le journal le réclame. Son esprit a de la vivacité et de la souplesse ; il se porte partout où la curiosité du jour l'appelle ; il ne reste nulle part plus longtemps que le caprice du public ne le commande. Il touche à tout d'une main légère, hardie et sûre d'elle-même : littérature, politique, théâtre, chronique mondaine, philosophie, nécrologie, religion, inventions, faits divers, etc. Sa causerie est l'écho de l'histoire du temps ; elle en rend toutes les notes ; mais elle en force quelques-unes, celles qui donnent à sa franche individualité l'occasion de s'accuser mieux.

Les qualités d'un causeur comme M. About ne s'analysent pas ; on les montre. Que nos lecteurs en jugent eux-mêmes par quelques citations. A propos de la vente après décès des toiles et ébauches du peintre Delacroix, M. About résume d'une manière très-vive la carrière de cet illustre artiste qui « a fait, dit-il, une demi-douzaine de chefs-d'œuvre et des horreurs par centaines. » Ce jugement est un peu sommaire, mais la chronique qui suit n'est pas trop lestement expédiée.

« .... Comment expliquer la folie furieuse du public, qui a payé vingt-sept mille francs les quatre tableaux de fleurs à jeter par les fenêtres, et couvert d'or les moindres balayures de l'atelier ? Pourquoi des amateurs intelligents se sont-ils disputé des croquis informes, qui ne sont ni de Delacroix, ni de ses élèves, mais plutôt de quelques collégiens en retenue ou même du vitrier d'en face ? Ah ! la fièvre des enchères ! Elle produit les mêmes effets que la fièvre du jeu : on oublie, devant ce tapis vert, qu'un louis vaut vingt francs et que vingt francs représentent le pain de huit jours pour une famille de six personnes. J'ai vu un homme sans fortune, presque pauvre, rapporter triomphalement dans ses foyers un barbouillage in-

1. Hachette et Cie, in-18, 384 pages.

forme, sans haut ni bas, où le diable lui-même n'aurait su découvrir la place du piton. Il en avait pour cinq cents francs, le malheureux! N'a-t-il pas mérité qu'on le fît interdire? Sa belle emplette vaudra cent francs dans trois mois; j'espère que dans trois ans on en pourra tirer quarante sous.

La vanité qui est le fond de l'esprit français, n'a pas été étrangère à cette orgie. De même qu'on a donné cent francs pour applaudir Mme Ristori et faire croire qu'on entend l'italien, on donne vingt-cinq louis pour applaudir Delacroix et persuader aux autres badauds qu'on sait le fin de la peinture. Tant pis pour vous, mes bons amis! Il faut qûe sottise se paye.

M. About élève au besoin la voix et traite à sa manière les graves sujets du moment. La question religieuse, dont la question romaine n'est qu'un épisode, l'attire quelquefois, mais sans le faire sortir du ton qui convient à la causerie. Je trouve dans son volume de charmantes choses sur la fameuse affaire de la *Vie de Jésus* et les débats universels auxquels donnait lieu la pastorale sacrilége de M. Renan. A propos de l'édition populaire à vingt-cinq sous, M. About se moque finement de cette jolie préface ou l'auteur veut démontrer qu'il écrit en homme religieux, pour répandre la religion dans les campagnes, et il se déclare trop bien élevé pour lui donner un démenti. Cependant, il remarque comment notre époque va perfectionnant de jour en jour l'abus des mots, et au milieu des équivoques de langage et des contradictions de doctrines, il renonce à comprendre la véritable pensée de l'auteur de la *Vie de Jésus*, dont il a envie de faire tour à tour un parfait chrétien, un athée résolu, un froid déiste, un mystique attendri. Le trait le plus original de toute cette bruyante histoire, est le dissentiment que le livre de M. Renan fit éclater au sein de notre protestantisme. M. About le raconte ainsi, touchant aux points essentiels et sérieux sous une forme plaisante.

Voici en quatre mots la cause des ouragans qui agitent ce verre d'eau froide. Un certain nombre de protestants français

se rapprochent insensiblement de l'orthodoxie catholique : les rites sont modifiés, l'aspect des temples se transforme, les versets et les répons s'introduisent dans la liturgie, la confession auriculaire revient sur l'eau; le clergé, par une prétention toute nouvelle, se fait le juge et l'arbitre souverain du vrai, au détriment de la liberté individuelle : mais, comme il n'y a pas d'action sans réaction, une multitude de protestants, par un mouvement énergique, se jettent dans les bras du rationalisme. Ils désertent le dogme et nient la divinité de Jésus, sans recourir aux circonlocutions attendrissantes de M. Renan. Les chefs de ce parti sont trois hommes d'un caractère et d'un talent hors ligne : M. Colani et M. Leblois à Strasbourg; et M. Athanase Coquerel à Paris. M. Athanase Coquerel était pasteur à la fin du mois dernier; l'intolérance du clergé l'a brisé comme un verre, mais les morceaux en sont bons. N'est-il pas singulier de voir les anciennes victimes de la révocation de l'édit de Nantes, pratiquer la persécution à leur tour? J'ai toujours eu pitié des moutons, parce que le boucher les brusque un peu pour avoir leurs côtelettes; mais je commence à croire que si on leur prêtait un couteau, ils mangeraient demain des côtelettes de boucher.

Ce qui fait l'originalité de M. About, c'est ce mélange d'extrême raison et de légèreté excessive ; il vous impose par des idées justes et presque profondes, il vous échappe par des gamineries inattendues. Son style s'élève naturellement avec les sentiments généreux, puis il tombe dans une trivialité volontaire, dans ce que l'on appelle, en argot, la blague, pour se servir du mot que le père Ventura ne craignait pas de faire entendre dans la chaire de la Madeleine. Mais je ne puis rester ici plus longtemps avec le même auteur, même lorsqu'il a le don de rendre la sagesse amusante. Je quitterai le livre de M. About, après en avoir encore tiré une petite silhouette littéraire, celle d'un auteur dramatique, que jusqu'à présent le cadre de mon livre n'a pas assez mis en lumière.

Quel excellent et heureux garçon que ce Lambert Thiboust! l'esprit le plus petillant, le cœur le plus ouvert, le visage le

plus franc, la nature la plus épanouie. Il est tout en dehors, il montre tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il fait, excepté ses bonnes et généreuses actions. A quelle école appartient-il? je n'en sais rien, ni lui non plus. Il danserait sur les théories d'Aristote, s'il savait où elles sont. Aucune prétention, aucune vanité, aucune préface; il n'écrira jamais comme nos poëtes gourmés : « L'auteur de cette pièce a l'intention de rebâtir le monde. » Il est de ceux que le talent habite depuis la cave jusqu'au grenier et qui ne connaissent pas même leur locataire. Les idées lui viennent par poignées; il écrit des pièces, il rit en travaillant, et son honnête gaieté se répand dans la foule comme une traînée de poudre. »

Mes lecteurs connaissent M. Jules Noriac comme un des maîtres de la fantaisie littéraire. Peu d'écrivains traitent de nos jours ce genre délicat et fin, d'une main plus légère et avec un sens philosophique plus sûr, habilement déguisé sous des apparences frivoles. Son dernier volume, *le Journal d'un flâneur*, n'est qu'un recueil de traits, de saillies, de boutades, qui, sans avoir l'unité d'une œuvre, comme *le Cent unième* ou *la Bêtise humaine*, révèlent un fond constant de malice spirituelle et d'imperturbable bon sens.

On ne décrit pas les qualités de cet ordre : c'est par des échantillons qu'on peut le mieux faire juger.

Œuvres d'art ou de littérature, questions morales, faits de l'histoire contemporaine, chaque chose, notée en passant, est l'objet d'un piquant et rapide souvenir.

Voyez l'un des effets des sévérités de la critique contre un poëte de théâtre :

« Ce soir, dit le flâneur dans son *Journal*, je n'ai pas été voir *l'Ami des femmes*.

« ..... C'est que je suis peu disposé à dépenser six francs pour aller voir cette comédie.

« Presque tous les critiques du lundi, gens érudits et spirituels, ont dit que cette œuvre était médiocre, quelques-uns ont dit pitoyable.

« Si, par aventure, j'allais trouver cette comédie ravissante !

« Alors, je serais un imbécile!

« Jusqu'à ce jour je me suis plu à me trouver intelligent.

« Six francs pour perdre une illusion, en location, c'est un peu cher. »

Le fameux procès de Maurice Roux a son écho dans le *Journal d'un flâneur*, de la façon suivante :

« Il ne serait ni décent ni convenable de disserter sur un homme qui sera demain innocent ou coupable, mais qui, dans tous les cas, est bien malheureux.

« Pourtant il est une épreuve qui pourrait avoir une grande influence sur l'esprit du jury.

« Je voudrais qu'on fît venir à la barre tous les domestiques de France et de Navarre, et que M. le président leur posât séparément cette question :

« Témoin La Fleur, si, assuré de l'impunité, vous pouviez attacher votre maître dans la cave et lui flanquer une roulée, le feriez-vous?

— Naturellement, répondrait La Fleur. »

M. J. Noriac touche quelquefois à la personne sacrée des journalistes; mais son aiguillon n'est pas venimeux, il pique; il ne déchire pas. Le fameux *Petit Journal* est atteint de quelques railleries, crimes impardonnables de lèse-majesté. Son frère, le *Journal illustré* reçoit aussi quelques égratignures.

Voici, sous forme d'anecdote, une satire charmante de certains procédés d'illustration.

« Il y a deux ou trois mois, il arriva un accident sur le chemin de fer de Saint-Germain. Le train dérailla sur le pont, et plusieurs wagons furent précipités sur le talus.

Un artiste habile fit un dessin fidèle du sinistre et le porta au directeur d'un journal.

« Je ne publierai pas cela, dit le directeur.

— Vous ne le trouvez pas bien?

— Au contraire, c'est parfait.

— Mais alors....

— Nous sommes bien avec la compagnie.

— Je ne puis entrer dans ces détails; je ne travaillerai plus pour votre journal. »

Le directeur, ne voulant pas perdre un bon collaborateur, se ravisa.

« Laissez-moi cela, dit-il, j'en tirerai parti un jour ou l'autre. »

En effet, quelques mois après, un accident pareil arrive en Angleterre. Un train déraille sur un pont du Yorkshire ou du Devonshire; il y a soixante-trois personnes de tuées : le directeur se frotta les mains.

« Vous mettrez en tête du numéro, dit-il à son secrétaire, le bois de l'accident d'Asnières.

— C'est impossible, s'écria celui-ci, il y a des indications.

— Quelles indications?

— Voyez les enseignes : *Laroche, restaurateur.*

— Eh bien?

— *Cassegrain, restaurateur.*

— Après?

— Puis cette affiche du docteur *Charles Albert.* »

Le directeur sourit et envoie le bois chez le retoucheur; deux jours après, il paraissait ainsi modifié :

Accident du pont de Crawford (Angleterre).

Et sur les nouvelles enseignes on lisait :

Laroch's Tavern, Kasse-Grenn hotel; et dans le lointain : *Prince Albert.* »

Ni le bon sens ni la malice n'excluent le sentiment. M. Jules Noriac a des choses très-vraies, mais très-tristes sur le spectacle de la mort dans les grandes villes. Ici le flâneur s'arrête peut-être un peu trop sur un sujet trop navrant pour être frivole. On se rappelle involontairement l'auteur de *la Mort de la Mort.* Mais, quoique je n'aime pas voir trancher les questions philosophiques et religieuses par le sentiment, je ne puis qu'être charmé du trait suivant. On rit des naïvetés de l'esprit; les naïvetés du cœur vous émeuvent.

« Les gens bien nés font maigre.

— Où dînez-vous? demandait-on à M. W....., gentilhomme écossais.

— Au restaurant : tous mes parents sont morts, je suis seul au monde.

— Faites-vous maigre ?

— Oui, ça m'ennuie; mais il me semble que si je mangeais de la viande, ma famille ne serait pas contente. »

Ce n'est plus aujourd'hui que M. J. Noriac aurait le droit d'intituler un de ses livres *Journal d'un flâneur*. Si la fantaisie, la causerie, la littérature légère, peuvent faire partie quelquefois du *far niente*, c'est à la condition que nous en prendrons à notre aise, à nos heures et à petites doses. Or notre flâneur s'est imposé, cette année, la plus lourde tâche qui se puisse imaginer dans les travaux forcés du journalisme, celle d'improviser chaque jour une causerie, une fantaisie, un article de littérature légère. Ce tour de force continu que M. Léo Lespès accomplissait depuis environ deux ans dans le *Petit Journal*, sous le fameux pseudonyme de Timothée Trimm, M. J. Noriac n'a pas craint de l'exécuter à visage découvert, sans le prestige d'aucun pseudonyme, dans *les Nouvelles*, l'une des concurrences les plus dignes de succès que le *Petit Journal* ait suscitées. Il s'est condamné à avoir chaque jour, dans trois ou quatre colonnes, de l'esprit, de l'humeur, de la sensibilité ou du bon sens, à saluer au passage d'un mot heureux ou d'une réflexion juste tous les événements qui ne sont pas du ressort de la politique, à dire leur fait aux hommes du jour, à soutenir celui-ci, à veiller doucement celui-là, à redresser des torts, sans don-quichotisme, à faire de la camaraderie honnête, à entr'ouvrir la main d'où quelques bonnes vérités demandent à sortir : le tout sans jamais prêcher, sans ennuyer jamais, en évitant à la fois les contrastes criards de sujets ou de style et la monotonie. La manière dont M. Noriac a porté depuis plusieurs mois ce pesant fardeau, nous montre suffisamment qu'en lui le flâneur était doublé d'un hercule.

Le maître des chroniqueurs, le prédécesseur de M. J. Noriac, M. Léo Lespès, le Timothée Trimm du *Petit Journal*, a vu cette année sa réputation et le nombre de ses lecteurs prendre de colossales proportions. On tire sa chronique à près de trois cent mille exemplaires; quant à sa gloire, elle est aux nues! Il baptise un champagne, « le meilleur de tous, » le *Timothée Trimm;* quelques modes d'hommes ou de femmes lui empruntent une chatoyante étiquette; et les affiches des conférences littéraires qui font courir tout Paris n'ont pu longtemps se passer de son nom. Il a parlé à la salle Valentino avec autant de succès qu'au *Petit Journal*. L'assemblée était à coup sûr moins nombreuse, et, il faut le dire, moins sympathique. On se montrait fatigué de cette réputation que M. Léo Lespès doit à son talent aussi bien qu'à la feuille populaire de M. Millaud, et l'on n'a accepté qu'avec des restrictions les éloges donnés publiquement par lui à l'heureuse entreprise dont il est le plus ferme soutien. Mais Timothée Trimm ne manie pas si bien la plume sans savoir aussi manier la parole. Comme au marquis de Boissy, dans le Sénat, comme à M. Glais-Bizoin, au Corps-Législatif, l'interruption n'a fait que donner plus de verve à l'orateur; avec beaucoup de souplesse et un peu d'éloquence, il a mis les rieurs de son côté.

Quant à ses lecteurs, depuis longtemps déjà leur conquête n'est plus à faire. M. Léo Lespès a les succès du livre comme le succès du journal. Il est vrai que ce livre n'est presque toujours que l'écho de cette charmante improvisation au jour le jour, qui a fait le succès du chroniqueur. Les *Tableaux vivants* et les *Matinées de Timothée Trimm*[1], voilà deux titres de volumes qui disent bien, sans que le public puisse s'y tromper, ce qu'on y trouvera en les ouvrant. La chronique ne perd rien à être mise en page : elle gagne au contraire en justesse et en élégance. On peut la

1. Librairie du *Petit Journal*, in-18.

voir de plus près sans danger pour elle ; car M. Lespès est plus qu'on ne croit un écrivain soigneux qui se souvient de son ancienne école, le *Figaro*. Un de ses articles de genre les plus remarqués : *Comment se fait et se défait un livre*, fait partie des *Tableaux vivants*. J'en détache quelques lignes :

Que faut-il pour provoquer l'éclosion d'un beau livre ? — Un sentiment, une impression, un rêve....

Le sourire d'une jeune fille fait naître *Graziella*.

Un caprice de philosophe nous donne le *Voyage autour de ma chambre*.

Saintine écrit un chef-d'œuvre avec une fleur.

Buffon idéalise un rayon de soleil.

Wieland compose une merveille avec la danse des atomes. Le livre est né, logique, attachant, original, beau comme tout ce que produit cet enthousiasme de l'esprit qu'on nomme inspiration. Il est né, et aussitôt on l'habille des pompes somptueuses du style à la mode ; on l'orne de périphrases coquettes, on le couronne des fleurs les plus brillantes de la rhétorique moderne, on lui taille une layette dans la prose tissée d'or des Gautier et des Saint-Victor, — ou bien on le costume à la puritaine, avec les toiles écrues de l'école réaliste.... Si mieux on n'aime le travestir avec l'habit à paillettes, tant de fois retourné en ces temps, des *Contes de Voltaire*.

Ainsi va Timothée Trimm, léger et incisif, bonhomme et doucement railleur ; sans prétention à la profondeur et à l'esprit : il n'a pas besoin d'être profond et il sait qu'il est spirituel. La phrase marche, les métaphores coulent doucement, sans embarras et sans arrêts, dans ce style fluide auquel il ne manque ni le nerf, ni l'idée philosophique. Voyez plutôt la péroraison du chapitre que je viens de citer :

La mort du livre, c'est sa mise à la fonte, c'est le reste de l'édition jeté à la cuve béante des papeteries, effacé, expurgé, anéanti, redevenu papier planc..... Quand nous admirons, écrivains, mes frères ! ces belles pages d'albâtre qui coquettent devant notre plume paresseuse..... frémissons si nous croyons aux revenants..... ce sont peut-être là les fantômes des livres qui nous ont précédés.

Je ne voudrais pas effaroucher la modestie de Timothée Trimm; mais si sa doctrine était vraie, il en faudrait conclure qu'il a su maintes fois choisir le papier sur lequel il écrivait et le prendre, avec un flair tout particulier, parmi les meilleures pâtes de ses prédécesseurs en esprit et en humour.

6

Mélanges sur mélanges. La force moqueuse, l'esprit ingénieux, le style à effet, la critique attendrie. MM. Taine, Merlet, A. Aubryet, et Ch. de Mouy.

Je n'ai plus à faire faire à mes lecteurs la connaissance de M. Taine. Il n'est peut-être pas un seul de ses livres qui n'ait été, dans *l'Année littéraire*, l'objet d'une analyse spéciale ou l'occasion d'une appréciation générale de ce talent vigoureux et subtil. Comme il est partout lui-même, nous le retrouverions, si nous voulions, tout entier dans un livre de mélanges intitulé : *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*[1].

Le mot mélanges est ici à sa place : les articles que le volume contient ne sont pas nombreux, mais singulièrement variés. Il s'agit successivement, dans un ordre ou un désordre que je ne cherche pas à comprendre, de M. Jean Reynaud et de philosophie religieuse, de La Bruyère considéré comme homme et comme écrivain, de Balzac étudié dans sa vie et son œuvre, de Jefferson comme homme et comme politique, de Renaud de Montauban représentant les passions et la morale au moyen âge, de Racine et de son théâtre, des Mormons et de leur singulière tentative d'innovation religieuse, de Marc-Aurèle, de sa vie et de sa morale, du Boudhisme, de ses origines, de ses doctrines et de

1. Hachette et Cie, in-18, 396 pages.

ses pratiques, enfin d'un savant mathématicien polyglotte, Franz Wœpke, un inconnu digne d'être célèbre.

La philosophie religieuse, qui est la préoccupation du jour, domine dans le livre, et voici, dès le début, un passage plein de finesse, qui marque bien sa place dans la vie moderne :

Combien de gens dans le monde, demi-croyants, demi-sceptiques, essaient de concilier les vérités qu'ils ont apprises avec les traditions qu'ils n'ont point oubliées ! On flotte entre la religion et la philosophie ; on aime à la fois l'obéissance et l'indépendance ; on est fidèle aux idées modernes, mais on ne veut point rompre avec les idées anciennes, et l'on souhaite involontairement qu'une main heureuse ou habile, accordant les deux puissances rivales, rétablisse la paix dans l'esprit de l'homme. Que la religion abandonne des prétentions surannées et que la philosophie renonce à des négations téméraires ; que toutes deux se réunissent en une doctrine aimable et vraisemblable ; que les deux méthodes se rapprochant et prenant l'homme chacune par la main, le conduisent comme deux bons génies, vers la vérité promise, puisqu'il ne veut ni désavouer l'une ni quitter l'autre, et puisqu'il s'attache à ses deux guides avec un nouvel amour. Là-dessus quelques chrétiens font un pas vers la philosophie et plusieurs philosophes font six pas vers le christianisme.

Le ton dégagé et un peu railleur de ces lignes suffit pour montrer l'esprit dans lequel M. Taine aborde les questions religieuses dans ses *Nouveaux Essais de critique* comme dans ses autres ouvrages ; il comprend à merveille ces tentatives de restauration complaisante du passé, mais il ne se rattache lui-même à ce mouvement de l'esprit contemporain que par le plaisir qu'il éprouve à le critiquer ou à le peindre.

Je n'ai pas non plus besoin de m'arrêter à un nouveau volume de M. G. Merlet : *Causeries sur les femmes et les livres*[1]. Le titre seul en dit l'origine et le sujet. Il s'agit

1. Didier et Cie, in-18, 378 p.

encore d'articles de journaux à l'occasion de publications récentes. Les ouvrages de M. Cousin sur les femmes du dix-septième siècle ont servi de prétexte à la première étude du volume : *Madame de Chevreuse ou la Galanterie et la politique au dix-septième siècle ;* les élucubrations astrologiques de M. Flammarion fournissent un des derniers articles : *la Pluralité des mondes*. Entre ces extrêmes, les études sur les femmes dominent ; M. G. Merlet fait poser devant nous Mme Deshoulières, « une muse au dix-septième siècle, » Mlle de la Vallière, « ou repentir, » Mme de Maintenon, « ou le pour et le contre, » puis Mme de Sévigné, puis, au siècle suivant, Mme de Warens, Mme Roland, Mme de Monnier, et enfin, après quelques études générales sur les femmes au dix-septième et au dix-huitième siècle, l'inévitable Mme Swetchine, et la non moins inévitable Eugénie de Guérin. Dans un second groupe qui forme à l'écart le côté des hommes, Joseph Vernet représente « l'artiste rangé, » Hippolyte Flandrin « le peintre dans la vie privée, » M. Lebrun « un poëte de transition, » et M. Cuvilier-Fleury, un dernier survivant d'un type regretté. Dans cette variété de sujets, l'auteur des *Causeries sur les femmes et les livres*, conserve les traits que j'ai déjà fait connaître de sa physionomie littéraire : une finesse ingénieuse et une orthodoxie toute de sentiment.

Depuis le jour où j'ai parlé de M. Xavier Aubryet pour la première fois, à propos de son premier volume d'essais de critique : *les Jugements nouveaux*[1], M. X. Aubryet a fait un certain chemin en littérature, et il l'a fait par le journalisme. *La Presse* a reçu de lui des causeries hebdomadaires, curieuses par les enjolivures du style, et il a donné au *Moniteur officiel* des études littéraires remarquées, avant de devenir un des collaborateurs assidus du petit *Mo-*

1. Voy. tome III de *l'Année littéraire*, p. 294-297.

niteur du soir. Du journal au livre il n'y a plus aujourd'hui qu'une question de mise en pages, et M. Xavier Aubryet a donné pour pendant à ses *Jugements nouveaux* un second volume sous ce titre : *les Idées justes et les idées fausses*. Il s'y montre encore, en maints endroits, partisan de l'école styliste et se plaît dans les agréments raffinés du langage, où il porte cependant moins de recherche. Disciple de MM. Arsène Houssaye et Barbey d'Aurevilly, il rappelle encore les idées de celui-ci, la forme de celui-là, mais avec plus de mesure et une empreinte plus personnelle. Quand le genre rutilant des Th. Gautier, des Paul de Saint-Victor se modère et s'adoucit, il n'en reste plus que les qualités, la force et l'éclat.

Le parallèle suivant entre Voltaire et Diderot, détaché d'un chapitre sur le style, montrera jusqu'à quel point M. Xavier Aubryet a dépouillé le vieil homme, et quels gages il donne encore au genre faux et brillant par lequel il avait cherché d'abord à se faire un nom.

Quand on le retire de ce fumier d'impiété où l'on voudrait qu'il y eût moins de perles, Diderot est peut-être l'écrivain le plus sympathique de ce dix-huitième siècle, qui fut la fleur de la sociabilité. Sous le grand artiste on sent l'homme : ce n'est pas un instrument, c'est une conscience; et dans ses beaux jours, quelle organisation complète! Il a de l'esprit, il a des sens, il a des entrailles, il a de la poésie; sa phrase surabonde d'une telle vie qu'on dirait qu'il écrit avec du sang; — c'est la plus riche pourpre de ses veines que contient son encrier. Le battement de son cœur se retrouve dans sa production : il est inégal, il est tumultueux, il a souvent la fièvre; mais, là où il est bon, il est exquis; et, dans toute la littérature française, je ne connais pas de pages plus adorables que l'histoire de *Madame de la Pommeraye* et *Ceci n'est pas un conte*. — On parle toujours du style de Voltaire : Voltaire est moins un homme de style qu'un homme d'une élocution merveilleuse. Diderot, dans ses accès de génie, est, selon nous, bien supérieur à Voltaire comme écrivain. Voltaire est surface, Diderot est substance. Voltaire, c'est l'idéal du dessin linéaire; Diderot

c'est la peinture elle-même. Personne plus que moi n'admire la lumière éblouissante et agile de Voltaire. Mais tout n'est pas dit quand on a démontré que le soleil brille dans un azur sans tache, il faut encore savoir ce qu'il éclaire. Ne préféreriez-vous pas le Dauphiné même embrumé à la Brie même radieuse? Voltaire écrit en blanc d'une teinte divine; Diderot, plus terrestre, donne aux mots leur teinte réelle. — Voltaire n'a guère eu que la sensibilité des nerfs; on n'a jamais tant parlé de son cœur que depuis qu'il est une relique; Diderot est ému, rit, pleure ou persifle, comme le veut la vérité. — Chez lui, l'équilibre des facultés est admirable; chez Voltaire, il y a rupture en faveur de l'esprit, — cette expression secondaire de la nature morale.

Diderot écrit avec son âme; Voltaire écrit avec son cerveau. Quelle différence pour la plénitude de l'œuvre! Ce qui fascine dans Voltaire, c'est la grâce, c'est une Sévigné mâle comme Mme de Sévigné était un Voltaire femelle. — Il faut lire Voltaire quand on est fatigué de penser; il délasse, il délie, outre qu'il stimule la digestion de l'intelligence; c'est le café métaphysique. Il faut lire Diderot quand on veut nourrir son cœur, retrouver ces larmes qui soulagent après les grandes sécheresses et surprendre le secret de soi-même.

On sent que Diderot a été père dans la plus délicate acception du mot, et que Voltaire n'a connu la famille que par Mme Denis, moins une nièce qu'une intendante.

N'y a-t-il pas bien des traits arbitraires dans ces deux portraits, et plus d'effets de style que de justes contrastes? Diderot a-t-il eu tant de cœur, et Voltaire en a-t-il eu si peu? Ce que nous appelons aujourd'hui sensibilité, ou mieux encore, sensiblerie, a manqué, heureusement, à l'un et à l'autre; mais, à défaut de cette mollesse féminine qui nous attendrit devant les choses et les hommes qui ne méritent pas autant de pitié, Voltaire n'a-t-il pas eu une générosité de sentiments dont sa correspondance fait foi, et dont sa vie entière rend témoignage? On ne voit pas bien quel intérêt la littérature et la philosophie catholiques peuvent avoir à relever Diderot: on comprend celui qu'elles prennent à rabaisser Voltaire.

Si l'on faisait dans le volume des *Idées justes et les idées fausses*, le triage des unes et des autres, il faudrait mettre du bon côté les jugements de M. X. Aubryet sur *Athalie*, qu'il appelle « la transfiguration du génie de Racine. » Le critique a bien compris que le caractère religieux de l'œuvre la domine tout entière, et que, considéré du point de vue humain ou du point de vue divin, le drame offre un intérêt tout à fait différent. Ce sont les desseins de Dieu qui s'accomplissent et la joie d'assister au triomphe de sa volonté étouffe les sentiments ordinaires dans l'âme soumise à ses lois. Écartez cette pensée, et voyez comme l'intérêt se déplace.

« Quand on redescend des hauteurs divines d'*Athalie* au monticule humain de la chronique juive, et qu'on perd la perspective générale des idées en se replaçant à l'étroit point de vue des faits, on ressent une impression étrange et non prévue par les cours de littérature. Athalie, ce monstre que nous apprenions dans les colléges à exécrer dès la *huitième*, inspire plus de sympathie que d'horreur; cette femme sanguinaire entre dans les plus satisfaisantes explications sur le sang qu'elle a versé.

On a massacré dans sa famille quatre-vingts fils de rois; comptons ses meurtres, c'est tout au plus le cinquantième de la peine du talion. La faux de ses adversaires ne discute pas avec l'ivraie. Athalie traite l'ivraie en bon grain. Son dieu est Baal; elle laisse pourtant aux adorateurs d'un autre dieu la liberté de leur culte : il ne tient qu'à elle de se débarrasser d'ennemis acharnés; c'est toujours la clémence qui parle en dernier dans son cœur; sa prétendue tyrannie est un *Quos ego* quotidien. On lui amène Eliacin, elle l'interroge avec une onction et une maternité qui touchent presque, tandis que la roideur de l'enfant finit par choquer. Qui représente donc dans cette terrible tragédie l'intolérance, l'implacabilité, l'esprit de vengeance ? c'est le grand prêtre Joad, le ministre du vrai Dieu : ce personnage, c'est le paroxysme hiératique fait homme. Ah ! ce bourreau sacerdotal n'éprouve pas à se servir du couteau de l'assassinat les hésitations d'Athalie; Athalie est de chair, elle a des entrailles : lui n'est qu'une pétrification. C'est sur la reine sacrilége qu'on pensait voir retomber tout l'odieux

de la pièce; c'est l'irréprochable Joad qui l'accapare. On a besoin, pour supporter cette civilisation religieuse de l'impartialité de l'archéologue; il était temps que le Christ vînt souffler sa douceur dans cette atmosphère de dureté; sans lui, on se prendrait à préférer Baal au vrai Dieu.

Le plus grand forfait d'Athalie, c'est d'être femme philosophe. Jetée par le hasard toute vive dans le repaire de la foi, — la foi, qui devait devenir agneau, était tigre alors, — elle se sert de la raison à une époque où la première condition sociale est l'obéissance passive à la loi divine. Si Voltaire avait traité le sujet d'*Athalie*, il n'eût pas manqué de retourner la situation, et nous serions appris aujourd'hui à chérir Athalie et à maudire Joad.

Ce point de vue n'est pourtant pas aussi nouveau que paraît le croire M. Aubryet, et cette « impression étrange et non prévue par les cours de littérature, » était parfaitement rendue par Voltaire, quand il faisait dire à je ne sais plus quel Anglais tout en larmes au sortir d'une représentation d'*Athalie* : « Je pleure sur cette pauvre Athalie si méchamment mise à mort par ce traître de Joad. » Voltaire qui voyait mal le côté divin des choses, en voyait très-bien le côté humain. Il est d'une critique supérieure de ne perdre ni l'un ni l'autre de vue.

C'est une pensée pieuse qui a présidé à la composition du livre de M. Charles de Mouy, les *Jeunes ombres, récits de la vie littéraire*[1]. Ce sont des études plus affectueuses que critiques, consacrées à des écrivains qu'une mort prématurée a enlevés, sinon dans la première jeunesse de la vie, du moins dans la pleine jeunesse du talent. Les noms qui sont ici l'objet d'un hommage sympathique, sont ceux d'Alfred de Musset, Maurice et Eugénie de Guérin, Edgar Poë, Rachel, Hégésippe Moreau, Currer Bell, Hippolyte Rigaud, Henri Murger et Paul de Molènes.

1. Hachette et C[ie], in-18, VIII-448

Le sentiment de douce pitié pour les victimes d'un sort rigoureux dispose M. Ch. de Mouy à beaucoup de complaisance pour leurs œuvres. Il ne voit guère que le talent, il ne se demande pas si, même dans une vie courte, il aurait pu être plus fécond. Il prend volontiers les promesses pour des résultats, les fleurs pour des fruits ; il exagère les mérites, au besoin il les imagine. On conçoit qu'au bord d'une tombe encore ouverte, sur des cendres à peine refroidies, l'oraison funèbre ne laisse tomber que l'éloge ; à quelques années de distance, la critique est rentrée dans le plein exercice de ses droits, et un livre d'études littéraires sur les morts pourrait être sans sacrilége, autre chose qu'un hommage funèbre.

7

Les derniers oracles de l'école romantique. M. Aug. Vacquerie.

Il n'y a plus aujourd'hui de classiques ni de romantiques : leurs querelles appartiennent à l'histoire ancienne. Un éclectisme inévitable a fini par rapprocher les éléments qui semblaient incompatibles. D'un côté, les règles conventionnelles ont été abandonnées; de l'autre, les règles fondées sur la nature ont été reconnues : la paix s'est faite entre les camps opposés, mais elle s'est faite de guerre lasse, et si la vieille école et la nouvelle ont cessé de s'attaquer réciproquement dans leurs œuvres, c'est un peu parce qu'elles ont cessé d'en produire. L'impuissance de l'école classique est depuis longtemps démontrée : le romantisme ne peut plus guère dissimuler son épuisement.

En attendant qu'une tradition nouvelle s'établisse, les souvenirs de l'ancienne guerre sont volontiers réveillés par ceux qui en ont été les bruyants acteurs. M. Auguste Vacquerie n'est pas homme à les laisser dormir. Il a semé jadis dans les journaux une foule de petits manifestes contre les classi-

ques et les a ensuite réunis, sous le titre de *Profils et Grimaces*[1], en un volume qui a eu de nombreuses éditions. Quoique ce livre date déjà d'une dizaines d'années, il se fait autour de lui, chaque fois qu'il se réimprime, le bruit qui accueille un livre nouveau bien lancé : les réclames les plus habiles, les affiches les mieux entendues, l'insertion complaisante de longues citations dans un grand nombre de journaux, font voir que le romantisme s'appelle encore « légion, » dans le monde littéraire. Ses chefs de file ne se plaindront pas que l'attention publique manque à leurs œuvres. Ne pourrait-on pas se plaindre que leurs œuvres manquent à l'attention publique?

Selon M. Aug. Vacquerie, ce qui caractérise surtout l'art romantique, c'est le mélange, la confusion des éléments que le principe de la division des genres proscrivait jadis si sévèrement. Le tragique et le comique, le sublime et le trivial, le sérieux et le grotesque doivent être rapprochés dans l'œuvre littéraire, comme ils le sont dans la vie. « Distinguer des genres nobles est du pédantisme, croire qu'il y a des sujets de tragédie et des sujets de comédie est une bêtise, » La tragédie, la comédie sont partout, et l'une dans l'autre ; elles se fondent dans le drame. Il y a là, comme dans beaucoup de thèses littéraires, une vérité très-voisine des exagérations. Les classiques, effrayés surtout de ces dernières, se ferment les yeux pour ne point voir la vérité ; les romantiques, excités par la lutte, ont l'air de tenir moins à la vérité elle-même qu'aux exagérations dont ils se font une originalité. Cette disposition est particulièrement celle de M. Aug. Vacquerie. On en jugera par le passage suivant sur *la Tragédie* qui fera connaître en outre les procédés favoris de son style :

Il y a, sur terre, une mort et une naissance par chaque seconde. Chaque seconde est deuil ici et fête là, linceul et layette, dragée de baptême et clou du cercueil.

1. Première édition, 1856; 6e édit., Pagnerre, in-18, 456 p.

La vie, c'est la perpétuelle rencontre du triste et du gai, du sérieux et du ridicule, du beau et du hideux, du grand et du médiocre, de l'épique et du trivial, de l'infini et du matériel. C'est tous les contraires se croisant, se touchant, se pénétrant, se mêlant. Ce qui te fait rire me fait pleurer. L'ennui du maître est la vengeance du domestique. Pendant que son petit enfant se tordait, brûlé, dans son berceau blanc et rose, la mère était au bal et dansait et raillait amèrement la robe d'une amie trop belle.

A tout instant, le grotesque jaillit du douloureux, et le douloureux du grotesque. Cet agonisant dit dans son délire des choses d'une bouffonnerie irrésistible. Vatel se tue parce que le poisson est en retard.

Dans tout instant, il y a de la vie; dans tout homme il y a l'homme.

On ne peut pas plus abstraire un homme de l'humanité, une heure de la vie, une passion de l'âme, qu'on ne peut puiser dans l'Océan un verre d'eau de Seine.

La tragédie sépare la vie en deux lots : — Dans l'un, les héroïsmes, les catastrophes, les crimes ; dans l'autre, les vices, les ridicules, les infirmités, les appétits; — elle s'adjuge le premier lot, et jette le second à la comédie.

Pour la tragédie, tous les hommes sont graves et solennels, il n'existe pas au monde un seul imbécile; personne n'a jamais été avare, poltron, gourmand; personne n'a jamais eu d'indigestion; le corps n'est pas vrai, le ventre est une calomnie.

La principale majesté de Louis XIV, c'était sa perruque. Il le savait; aussi, tous les soirs, il laissait ses valets lui déshabiller le corps, non la tête. Quand c'en était là, il entrait derrière les rideaux, qu'on fermait soigneusement, ôtait lui-même, de sa main royale, sa perruque, et la passait, entre les rideaux écartés avec précaution, à un valet qui la recevait en détournant pudiquement les yeux. Le matin, avant de rouvrir les rideaux, le gentilhomme de la perruque la repassait de la même façon au roi qui la remettait de sa propre main. Louis XIV n'a jamais été vu sans perruque.

Ni la tragédie non plus.

Exagérations puériles et qui commencent à n'être plus très-neuves; méchancetés inoffensives. Les procédés du style sont curieux mais d'un facile emploi. C'est le rapprochement à outrance des choses que leur nature ne rapproche

pas. L'imagination se fait vite à ces relations de mots qui ne répondent pas à des relations d'idées. En voyant venir Vatel avec ou plutôt sans sa marée, on se dit involontairement :

.... On ne s'attendait guère
A voir *Vatel* en cette affaire.

Ailleurs, à propos des règles, naturelles ou arbitraires, relatives à la division des genres, M. Aug. Vacquerie dit d'une manière plus inattendue encore : « Nous sommes admirables avec nos fruits défendus! Dieu n'en a défendu qu'un, et Adam l'a mangé! »

L'inattendu, dans les mots, c'est l'idéal du style pour les romantiques, comme l'inattendu dans les idées est celui de leur philosophie, et l'inattendu dans les incidents, celui de leur drame.

5

Les livres de la jeunesse. La bohême dans le passé et dans le présent. MM. Proth et J. Vallès.

Les jeunes générations s'annoncent avec plus ou moins de bruit dans les journaux et dans les livres qui ont la prétention de les représenter. Elles affichent des tendances dont la diversité même est un curieux spectacle; elles se disputent le présent sans bien savoir ce qu'elles en veulent faire, ni quel avenir elles en peuvent tirer. Il y a aujourd'hui la jeunesse bien pensante, c'est-à-dire qui ne pense pas ou qui ne veut pas penser. Il y a la jeunesse qui pense librement ou, du moins, qui déploie les couleurs voyantes du drapeau libre-penseur. L'une revient de Castelfidardo où elle a laissé battre le pouvoir temporel du pape; l'autre va en pèlerinage à Jersey, auprès du grand maître du progrès révolutionnaire. L'une et l'autre se calment avec l'âge, qui éteint

ou amortit tous les enthousiasmes. Des mouvements un peu désordonnés qui peuvent agiter la jeunesse, je comprends mieux celui qui l'emporte vers l'avenir que celui qui la rejette dans le passé, et je pardonne plus volontiers la foi inconsidérée en un progrès chimérique que l'obstination aveugle dans les pensées rétrogrades.

Les *Vagabonds*, de M. Mario Proth[1], sont le livre d'un jeune homme qui s'est mis ardemment au service des idées nouvelles. L'auteur était un des plus assidus collaborateurs de la *Revue internationale*, recueil cosmopolite, fondé à Genève en 1859, par M. Carlos Derode, à qui le volume est dédié. Les « Vagabonds » sont les héros ou les victimes de toutes les agitations intellectuelles qui ne permettent pas au génie humain de s'arrêter dans les divers chemins de la science, de l'art, de la philosophie, de la religion. La véritable image de l'humanité pensante et agissante, est celle d'un Juif-Errant volontaire. Ahasver n'a point de patrie; il cherche partout un abri, mais ne se repose nulle part; ses étapes s'appellent des révolutions; toutes les hôtelleries qui lui offrent un asile s'écroulent d'elles-mêmes autour de lui; il marche au milieu de ruines.

Mais il prend son parti des vicissitudes auxquelles le progrès le condamne; après avoir pleuré de tant de chutes, il trouve bien plus gai d'en rire. Il n'a plus d'illusions, il raille ses prétentions à l'immortalité. Il insulte aux majestés tombées qui font encore les vaines; il les nargue, même quand elles sont debout, certain que leur dernière heure n'est pas loin. M. Mario Proth voit un type de ce vagabond de l'intelligence dans Rabelais, le roi des moqueurs. Au bruit de son gros rire, le passé s'ébranle, et la raison entrevoit, à travers l'ivresse des jouissances matérielles, les futures conquêtes de la science affranchie. « N'aie peur, petit,

1. Michel Lévy, in-18, XII-328 p.

dit Panurge, et entre donc ; c'est ici qu'on fonde la foi profonde. »

M. Mario Proth applaudit à tous les révolutionnaires de la pensée, à tous ceux qui préparent la transformation de la société, en se moquant d'elle. Il écrit sur Voltaire, l'un de ses plus illustres Vagabonds, des pages où la personne du patriarche de Ferney est moins bien traitée que son œuvre. C'est que M. Proth va plus loin que Voltaire ; il trouve que la tâche du dix-huitième siècle n'est pas achevée. Les philosophes n'ont pas démoli tout ce qui méritait de l'être, et bien des choses qu'ils ont justement jetées à terre, se sont relevées. Avec les négations violentes de la préface, servant de préludes aux railleries téméraires du livre, l'auteur des *Vagabonds* me fait l'effet de vouloir tirer à son tour, comme jadis Proudhon, ce fameux coup de pistolet destiné à ameuter les passants. Que de gens le tirent aujourd'hui parmi les jeunes recrues de tous les partis ! Mais ce n'est pas assez de faire du tapage avec la poudre, il ne suffit même pas de viser à la cible, il faudrait abattre la poupée.

Parmi les volumes d'articles de genre composés par les chroniqueurs du petit journalisme : il en est un, *les Réfractaires*, de M. Jules Vallès[1], qui m'est signalé de façon à ne pouvoir m'échapper. Un spirituel critique, M. G. Merlet, présentant aux lecteurs de la *France*[2] la troisième édition du *Dictionnaire des contemporains*, compare, à propos de cet ouvrage, la littérature contemporaine à une armée irrégulière, à laquelle nous ouvririons des cadres toujours trop étroits, fussent-ils immenses. Il ne s'étonne pas que M. Vallès n'ait pas encore été compris dans les rôles du *Dictionnaire*, mais il le considère comme devant y figurer bientôt parmi les soldats dont l'avancement sera rapide.

1. Faure, in-18, 328 p.
2. 23 janvier 1866.

C'est à ses yeux « un zouave, un zéphir du journalisme militant, qui a fait campagne dans le pays de Bohême et nous en rapporte son livre, *les Réfractaires.* »

On ne peut essayer d'analyser cette suite de peintures et de satires, qui ont déjà été traitées par d'autres écrivains et sous divers titres. Il s'agit encore une fois de ces déclassés de la génération présente, qui luttent contre la misère avec leur plume, et qui succombent le plus souvent par le désordre de la vie, l'impuissance de la volonté, ou l'insuffisance du talent. M. Jules Vallès parle de ces épreuves en homme qui les a traversées avec bonheur. C'est aujourd'hui, nous dit-on, « un enfant prodigue qui se range et veut réparer le temps perdu. » Il y a mieux encore : « C'est un naufragé de *la Méduse*, qui, sauvé par miracle, raconte avec une sorte de frisson les épisodes de la traversée sinistre. Aujourd'hui qu'il a pris terre, il chante le *De profundis* de tous les trépassés qui ne méritent pas d'être aussi heureux que lui. »

En est-il vraiment ainsi, et faut-il accepter *les Réfractaires* comme l'adieu, comme le dernier salut d'un homme de talent à un genre littéraire sans grande valeur? Le sentiment personnel qui se reflète dans le style, en est le seul mérite ; le décousu des idées, un négligé qui n'est pas sans prétention, prennent facilement un faux air d'originalité; mais tous ces souvenirs de la cour des miracles de la littérature, ne sont bons qu'à rappeler les sinistres conclusions que Mürger faisait succéder à des peintures complaisantes : « La bohême n'est pas un chemin, c'est un cul-de-sac, » ou bien encore : « C'est une maladie dont on meurt. » M. Vallès témoigne d'ailleurs, dans ses *Réfractaires*, d'un certain don d'observation, et de quelque vigueur de critique : on ne peut que lui souhaiter d'appliquer ces qualités à des objets plus dignes d'intérêt.

9

Le petit journalisme et les volumes les plus légers. Le grotesque, le scabreux et l'édifiant. MM. P. Véron et Aur. Scholl.

On m'a quelquefois reproché de ne pas faire assez de place, à côté de la littérature sérieuse, à la littérature légère. Je n'ai pas plus de dédain pour celle-ci que de fétichisme pour celle-là, et j'avoue que les articles du petit journalisme littéraire, quand ils sont spirituels, me font plus de plaisir que les études emphatiques des graves revues, quand elles sont aussi vides que pompeuses. Un peu de bon sens, de sel gaulois et de style, font mieux, littérairement, mon affaire, que le savoir pédant et l'éloquence gourmée.

Les rédacteurs des petits journaux ont aujourd'hui cela de commun avec ceux des grands qu'ils ne veulent laisser rien perdre de leur prose ; ce qu'une feuille volante disperse à tous les vents du jour, ils le recueillent pieusement dans le livre. De là une famille de plus de volumes de mélanges. Nous avions les pièces de résistance des grands journaux, sous les titres inévitables d'Études ou d'Essais de littérature, de morale, de politique. Nous aurons les moindres miettes des petits, sous des titres de fantaisie plus ou moins excentriques.

M. Pierre Véron a été depuis quelques années l'un des collaborateurs les plus actifs du journalisme exclusivement littéraire. Il est peu de feuilles légères, satiriques, humoristes, illustrées ou non, qui n'aient reçu de lui ce qu'on appelle des articles de genre, particulièrement consacrés à la peinture ou à la charge des mœurs contemporaines. Le *Monde illustré*, l'*Illustration*, le *Charivari*, le *Petit Journal*, le *Journal amusant*, le *Figaro*, le *Nain Jaune*, se sont émaillés de ces fantaisies, que le grand journal politique n'a

quelquefois pas dédaigné. M. Véron a pensé qu'on relirait avec plaisir tous ces caprices de la plume, qui d'ordinaire ne vivent qu'un jour, et, avec les colonnes des journaux que nous venons de rappeler, il a déjà formé une quinzaine de volumes, où se suivent mille petits riens littéraires et philosophiques. Voilà les titres de quelques-uns : *Paris s'amuse*, les *Marionnettes de Paris*, deux suites de *l'Année comique*, *les Gens de théâtre*, *les Marchands de santé*, *Avez-vous besoin d'argent? la Famille Hasard*, *la Foire aux Grotesques*[1].

« Les Grotesques ! » Il y a là tout un genre. Les rédacteurs des petits journaux n'ont peur ni du mot, ni de la chose. La littérature amusante passe volontiers du portrait à la charge, du croquis à la caricature ; elle choisit les types excentriques, elle en force les traits; au besoin, elle crée de plaisantes monstruosités. Le mot grotesque résume bien ces inventions. Les peintures de ce genre sont quelquefois vraies sans être vraisemblables : d'autres fois elles sont vraisemblables sans être vraies. Tantôt elles sont personnelles; comme les satires de l'ancienne comédie grecque, elles attachent un nom propre au pilori du ridicule, elles ramènent à satiété un personnage connu, avec son tic ou son travers, avec l'incident comique où il a été mêlé un jour, avec la couleur fidèle de son habit, avec tel signe particulier de son visage, avec sa verrue ou sa mèche de cheveux rebelle. Tantôt les esquisses du caricaturiste sont plus générales; elles s'attachent aux types et non à l'homme, elles prennent sur le fait la nature quelquefois, et plus souvent l'usage, la mode, les mœurs et les manies du jour.

C'est dans ce dernier genre que M. Véron excelle. Ses « Grotesques » sont partout et ne sont nulle part, il ne nomme personne mais désigne tout le monde ; il y a une de ses fantaisies intitulée : « Vous l'avez connu. » C'est

1. Volumes in-18 d'environ 300 pages, la plupart chez Dentu, quelques-uns à la Librairie centrale.

ce que vous êtes tenté de vous dire devant chaque portrait un peu réussi.

Dans ces petites études de mœurs il faut distinguer le tour et l'idée : celle-ci est déjà quelque chose, mais le tour surtout la fait valoir. Par exemple, M. Véron imagine, à la fin d'une année scolaire, de nous montrer « l'envers d'une distribution de prix. » Il s'agit pour lui de dire successivement ce qui naît d'impressions, de sentiments ou de souvenirs dans chaque cervelle, à propos de cet événement dont chacun raconte annuellement les pompes extérieures. Pour cela l'auteur se suppose armé de « la fameuse baguette magique que le Diable boiteux légua, dit-il, aux fantaisistes, ses modestes héritiers. » Une série de monologues nous fera entendre toutes les variations de ce « chant à bouche close » exécuté mentalement par les assistants. Le garde de Paris se plaint de quatre heures de planton; l'ouvreuse de portières compte sur les gros pourboires des pères des lauréats; le professeur chargé du discours latin, flotte entre l'admiration de ses phrases et un doute poignant sur la latinité d'un mot; le massier murmure; un lauréat riche rêve d'un fusil neuf et autre cadeaux; le lauréat pauvre se désespère de perdre une partie de sa bourse à la pension parce qu'il n'a que des seconds prix; le maître de pension voit la réclame que lui fournissent ses succès s'étaler dans les grands journaux; parmi les mères, l'une s'applaudit de la sensation produite par sa robe de moire et son châle de guipure, l'autre pleure d'espoir et de tendresse. L'étranger qui n'a rien compris, le quinquagénaire indifférent, l'inspecteur qui proclame les prix, menacé d'une extinction de voix; un statisticien, les musiciens de l'orchestre, le cocher de fiacre, tout le monde fait son petit monologue, jusqu'au ramasseur de bouts de cigares, dont voici le mot : « Quand je pense que j'ai eu, moi aussi, un prix de thème en 1824. »

Dans la foule de ces fantaisies disputées à l'oubli, il en est sans doute beaucoup qui ne méritent pas de survivre aux

circonstances qui les ont fait éclore. Un certain nombre pourtant valaient la peine d'être conservées pour représenter les meilleures traditions de l'esprit français dans la littérature légère.

Puisqu'il est de droit commun chez les journalistes de la grande presse de faire des volumes avec des articles, pourquoi, encore une fois, cet usage serait-il interdit aux écrivains du petit journalisme? Leurs productions petillantes d'esprit, ou plates jusqu'à la sottise, suivant l'auteur et le sujet, s'effaceraient bien vite de la mémoire publique, s'ils ne prenaient soin de les lui représenter sous une autre forme, avec un titre qui les rajeunit. C'est ce que ne manque pas non plus de faire M. Aurélien Scholl, un des escarmoucheurs les plus infatigables du petit journalisme parisien, où il brille par des qualités naturelles et des défauts de convention.

Les Dames de Risquenville[1] qu'il publie ainsi cette année, remplissent à peine une petite partie du volume qui porte leur nom. Le reste est bourré un peu au hasard et sous des titres de fantaisie, d'échos et de nouvelles à la main, publiés dans le *Figaro*, dans le *Nain jaune*, et n'ayant d'ailleurs aucun rapport avec le sujet annoncé. Mais on y rencontre çà et là, au travers de mots piquants prétentieux ou risqués, d'anecdotes scabreuses ou triviales, quelques pages vraiment littéraires, et même, le croirait-on? des vers, des vers charmants. Voici le commencement d'une pièce inachevée qui a pour titre : *l'Amour, la fortune et la mort*:

Là-bas, c'est mon pays, la Gascogne joyeuse,
Où la pierre à fusil, sous le cep qui se tord,
Jette son étincelle aux mille grappes d'or
Que porte à ses bras verts la vigne plantureuse.

1. Librairie centrale, in-18, 307 pages.

Le catalpa frileux n'y connaît pas d'hivers,
Et la brise confond, en jouant sur la grève,
Le parfum des jasmins et l'âpre sel des mers.
Là-bas, c'est mon pays, où le soleil se lève
Sans lutter, chaque jour, contre des cieux couverts
Pour en sortir pâli comme d'un mauvais rêve.

Là-bas, c'est mon pays, où les filles, le soir
Vont puiser en chantant l'eau claire à la fontaine,
Et savent, sans plier, vers la maison lointaine
Les deux bras arrondis, porter la cruche pleine,
Sur leur front couronné d'un madras rouge et noir.

Là-bas, c'est mon pays où la nature est folle,
Où l'orage est au cœur et dans les yeux l'éclair,
Où la lèvre est ardente et la vertu frivole,
Lorsque le rire éclate et que la chanson vole,
Et qu'avec les oiseaux les désirs sont dans l'air.

Je ne m'attendais pas à trouver ces vers souples, nombreux et bien remplis, à côté des histoires que racontent les *Dames de Risquenville*. M. Aurélien Scholl les a placés là au petit bonheur, pour ne pas les perdre, et il a bien fait. Ils m'ont permis de citer quelque chose d'un volume qui ne se recommande, au premier abord, ni par son purisme ni par sa moralité.

Il ne faudrait cependant pas accuser trop vite l'auteur des *Dames de Risquenville* de manquer de pruderie ni d'austère dignité; car en tête d'un volume anonyme qui s'intitule : *Bivouacs de Vera-Cruz à Mexico par un zouave*[1], il a placé une préface toute en italiques, dans laquelle il exalte la religion et le chauvinisme, en un langage digne de MM. Veuillot ou Barbey d'Aurevilly. Elle se termine ainsi : « *Si jamais ce malheur arrivait que les orgueilleux et les fous qui sapent la religion par une désastreuse éloquence, vissent s'écrouler le dernier autel sur la terre de Clovis, une chose resterait debout qui nous sauverait : le*

1. Librairie centrale, in-18, XIV-248 p., avec cartes.

drapeau! » Je savais bien que le *Figaro* et l'ancien *Univers religieux* n'étaient pas aussi loin l'un de l'autre et échangeaient volontiers leur plume; pourtant est-ce bien de la même main que M. Aurélien Scholl écrit ces belles déclamations édifiantes et les anecdotes scabreuses de son répertoire ordinaire?

Du reste, *les Bivouacs de Vera-Cruz à Mexico*, que le nom de M. Aurélien Scholl patronne ou compromet, suivant la catégorie des lecteurs, n'avaient pas besoin d'être annoncés avec ce renfort de patriotisme et d'enthousiasme religieux. C'est une narration intéressante et peu prétentieuse des progrès faits au jour le jour par nos soldats au Mexique, depuis leur débarquement à Vera-Cruz jusqu'à leur entrée triomphale dans la capitale de cet empire. Les faits y sont exposés avec la clarté et la simplicité habituelles à ceux qui ont vu de leurs yeux les événements qu'ils rapportent, et le livre, instructif, attachant, fait honneur à l'auteur anonyme qui l'a composé. Il vaut mieux que sa préface pompeuse. Mais celle-ci nous a paru un curieux témoignage des accès de grand style qui saisissent, sans qu'on sache pourquoi, les amuseurs ordinaires du petit journalisme et de la plus légère des littératures.

10

Déchéance du journalisme politique et littéraire contemporain. L'annonce. Plaintes et preuves. MM. Arn. Frémy et de Villemessant.

Le journalisme, organe essentiel de la politique et de la littérature contemporaine, peut être attaqué par des plaies qui en paralysent l'action, si elles n'en compromettent l'existence. Les lois restrictives de la presse ont gêné ses mouvements et souvent imposé silence à sa voix; puis la pusillanimité de l'opinion et l'hypocrisie de nos mœurs publiques lui ont fait presque une nécessité du mensonge. Un

mal plus grave a achevé de tuer le journal, c'est l'envahissement de l'annonce. La tribune d'une opinion est devenue un intrument industriel de publicité. Le commerce n'a point de couleur politique, la marchandise ne se soucie pas du pavillon qui l'abrite; la réclame se pavane aux lieux où elle est le plus en vue; l'affiche s'appose indifféremment au porche de l'église, aux galeries d'un théâtre, dans tous les endroits publics ou retirés où la police la tolère. Le journal ne vit plus aujourd'hui que d'annonces, ou plutôt il en meurt.

M. Émile de Girardin avait-il cru accomplir une révolution salutaire dans le journalisme, quand il créait *la Presse* à quarante francs, à côté des autres journaux quotidiens d'un prix d'abonnement deux et trois fois plus élevé? Le génie de l'industrialisme lui avait révélé qu'on peut vendre pour cinq ou dix centimes une denrée politique qui en coûte dix ou quinze. La différence du prix de vente au prix de revient devait être payée par les annonces qui bientôt comblaient et au delà le déficit. La quatrième page du journal qui leur était consacrée put s'affermer trois cent mille francs. Les anciennes feuilles politiques furent obligées, sous peine de ruine, d'entrer dans la même voie. Une question d'opinion ne pouvait tenir contre le bon marché. Pour conserver leurs lecteurs, *les Débats*, *la Quotidienne*, les journaux les plus austères ou les plus dédaigneux durent descendre au tarif démocratique et chercher à leur tour dans l'exploitation de leur publicité une compensation à l'abaissement de leurs prix. Bientôt l'annonce et la prose payée à titre de réclame reflua sur la troisième et la deuxième page; elles ne respectèrent même pas toujours le frontispice où le premier-Paris et quelques articles de fond se défendirent à peine contre les empiétements de l'office de publicité.

Si la politique a reculé devant l'industrie, dans le grand journal quotidien, la littérature a été plus complétement

sacrifiée encore. La critique littéraire, bannie faute d'espace, a été remplacée par la réclame à tant la ligne, ou par les entre-filets complaisants de la camaraderie.

Cette situation d'une presse sans autorité et sans gloire, ne peut plus empirer, si nous en croyons le témoignage d'un vétéran, de M. Arnould Frémy, qui la dévoile d'une main impitoyable dans un volume intitulé *la Révolution du journalisme*[1]. C'est le livre d'un homme de courage autant que de talent, et qui n'a pas les opinions prudentes et sages de Fontenelle. La main pleine de vérités, il se garde de la fermer; il l'ouvre toute grande et en laisse tomber les révélations les plus désagréables pour l'institution encore redoutée du journalisme et pour les hommes de tous les partis qui s'y rattachent. La question des annonces y est franchement traitée, et d'autres questions plus délicates encore. M. Arnould Frémy ne craint pas de porter le doigt sur ce qu'il appelle le despotisme de la presse; il montre comment les places sont prises, conservées et défendues. Le journal ne fait ni ne peut plus rien pour ou contre les idées, il est encore très-puissant pour ou contre les hommes. Aussi, on mendie ses faveurs, on craint ses ressentiments. Voltaire, de son temps, traitait de haut le gazetier, aujourd'hui il demanderait humblement la protection du journaliste.

Il y a dans la *Révolution du journalisme*, un titre de chapitre assez curieux : *les Journaux sans journalistes*. Peut-être serait-il plus vrai de dire qu'il y a aujourd'hui des journalistes sans journaux; car un journal devrait être une personne morale, ayant ses opinions politiques, ses tendances philosophiques ou religieuses, sa couleur littéraire, un passé et un présent en harmonie l'un avec l'autre, un groupe de rédacteurs réunis par les mêmes convictions, et des lecteurs retenus par de communes sympathies. Il n'existe plus rien de tout cela. Tous les liens du journal sont

1. Librairie centrale, in-8, 398 pages.

à peine des liens de coterie. Il n'y a plus qu'une société en commandite : la décomposition politique morale ou littéraire est consommée. La promulgation de la liberté de la presse ne changerait rien à une situation qui appelle avant tout une révolution morale.

M. Arn. Frémy rappelle à la presse les destinées meilleures pour lesquelles elle était faite. On l'a considérée longtemps comme un pouvoir dans l'État, guide et modérateur des autres pouvoirs, comme une institution, comme un sacerdoce. Il ne croit pas que ces formules soient au-dessus de son rôle et il ne craint pas de dire que la presse « est appelée, d'après toutes les probabilités, à remplacer les religions, dont l'influence pratique et sociale décroît à mesure que les temps nouveaux s'accomplissent. » Puis il ajoute :

C'est là une responsabilité qu'elle n'évitera pas et à laquelle il est indispensable qu'elle se prépare dès maintenant.

L'idée de sacerdoce que l'on rattache quelquefois à l'expression la plus relevée du journalisme, ne s'est pas introduite en vain dans l'opinion courante, quoi que puissent dire et penser à ce sujet les railleurs et les sceptiques.

Il y a là à la fois une indication et un pressentiment.

Nous n'avons pas à spécifier ici le peu de lien réel qui existe entre ce qu'on appelle l'esprit du siècle et celui des divers cultes qui se trouvent pour la plupart engagés si profondément dans les mœurs et les doctrines du passé.

Sans songer à heurter aucune conscience ni à nier les services éminents que les religions ont pu être appelées à rendre aux époques de civilisations primitives, il faut bien avouer que ce n'est pas précisément l'homme du courant actuel qui cherche la manifestation de sa conscience et de sa foi dans les anciennes pratiques religieuses....

Le vrai centre de la morale moderne, si nécessaire aux sociétés démembrées et désorientées, qui manquent non pas tant de croyances que de centres de croyances, est à organiser tout entier.

Telles sont les considérations sérieuses, élevées, auxquelles M. Arnould Frémy rattache cette conclusion pra-

tique : « A l'heure où nous sommes, le journalisme est le sermon des gens qui ne vont pas à la messe. » Aussi, quelle douleur profonde il ressent de voir la presse si amoindrie, et le journaliste si oublieux de sa sublime mission !

A l'austérité des vues correspond une extrême solennité de langage. Le premier mot de l'auteur est celui-ci :

« Il fallait que ce livre fût fait. »

La ton, digne de ce début, comme nos citations l'ont fait voir, est un peu trop celui d'un prédicateur ou d'un philosophe. Et qui se soucie aujourd'hui de philosophie ou de prédication, à moins que le philosophe ne soit amusant, ou le prédicateur à la mode? M. Arnould Frémy, qui, avec un fond sérieux, s'est montré souvent homme d'esprit et a été un des principaux rédacteurs du *Charivari*, aurait dû écrire ce livre d'une plume plus légère. Il fallait ici l'épigramme, la satire, le pamphlet. Il fallait tourner, contre le journalisme politique, toute la petite artillerie de méchancetés que M. A. de Pontmartin avait si bien dirigée contre la critique littéraire; il fallait refaire, dans un cercle plus large, *les Jeudis de madame Charbonneau*. Un coup de fouet réveille la paresse, un coup de pistolet trouble la sécurité des satisfaits, mais la philosophie n'ameute personne et un sermon n'empêche pas de dormir.

Pour voir ce que le journalisme politique est devenu sous le régime du commerce de publicité que les nécessités du bon marché démocratique lui ont imposé, la prédication en quatre cents pages de M. Arn. Frémy n'est pas nécessaire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le premier numéro venu d'un journal prospère et de faire le total des lignes, des colonnes, des pages abandonnées moyennant tarif, à la réclame et aux annonces. Un de ces nouveaux journaux auxquels l'absence de timbre et de cautionnement permet d'éclore du jour au lendemain, *l'Événement* a relevé ce total et l'a publié dans les formes agressives et tapageuses qu'af-

fecte volontiers le journalisme non politique, surtout sous la direction de M. Villemessant. Il a pris à partie le journal *la Patrie;* il aurait pu tout aussi bien s'attaquer au *Siècle*, à *la Presse*, au *Temps*, aux *Débats*, au *Moniteur officiel* lui-même, qui, dans les beaux jours de la réclame, à l'approche des étrennes, par exemple, se livrent à qui mieux mieux à un envahissement si lucratif. *La Patrie* n'a dû se plaindre que pour la forme d'être ainsi désignée à part dans cette petite guerre à l'annonce : la place que se fait la publicité dans un journal en mesure la prospérité.

Voici donc la petite méchanceté arithmétique de *l'Événement.*

LA PATRIE ET SES ANNONCES

NUMÉRO D'AUJOURD'HUI 14 DÉCEMBRE 1865

4e page de la *Patrie*, toute en annonces.
3e page de la *Patrie*, toute en annonces.
2e page de la *Patrie :*
Dernière colonne, 14 réclames payées.
Avant-dernière colonne, 10 réclames payées.

Je le crois bien, *payées*, puisque la première réclame est justement celle de l'*Événement*, qui nous coûte une belle pièce de 5 francs par ligne.

Mais, au moins, il reste aux abonnés de *la Patrie* la première page :

Ah! bien oui, la première page;

Voyez aujourd'hui la première page de *la Patrie ! ! !*

« Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler, » crie M. Delamarre à chacun de ses abonnés.

1re page, — 1re colonne, — toute en annonces;
— 2e colonne, — toute en annonces;
— 3e colonne, — toute en annonces,
sauf 14 lignes.

Reste donc à lire pour l'abonné de *la Patrie*, SUR 24 COLONNES, 3 colonnes à la 1re page et 4 colonnes 1/4 à la 2e page.

Le journal de M. Villemessant ajoute, avec ce ton d'assurance provocante qui ne le quitte jamais :

Ah! je comprends maintenant que M. Delamarre ait biffé de notre annonce ces mots terribles pour *la Patrie :*

L'ÉVÉNEMENT NE CONTIENT NI ANNONCES, NI RÉCLAMES, NI REMPLISSAGE D'AUCUNE ESPÈCE. **Tout est à lire depuis la première ligne jusqu'à la dernière.**

Ah! monsieur le fondateur de *l'Événement*, vous seriez bien fâché que cette déclaration, à laquelle vous donnez le relief typographique de trois ou quatre caractères différents, fût vraie ou le restât longtemps. A mesure que le nombre de vos abonnés et de vos lecteurs s'accroîtra, vous aurez, vous aussi, des réclames et des annonces. Vous en avez déjà; car dans ce même numéro qui les déclare bannies de ses colonnes, on trouve plusieurs entrè-filets, comme celui-ci :

Donner les chefs-d'œuvre littéraires de toutes les nations *à un prix accessible à toutes les bourses*, telle est l'idée réalisée par les éditeurs de la **Bibliothèque nationale**, qui ont publié jusqu'ici 72 volumes, parmi lesquels se trouvent à côté des plus remarquables œuvres de l'antiquité les écrits les plus saillants de Voltaire, Rousseau, P. L. Courier, Lamennais, Montesquieu, Diderot, etc. *Encouragés par le succès qui a suivi leurs efforts, les éditeurs* ont commencé sous le titre d'**École mutuelle** un cours complet d'instruction populaire en 24 volumes du même format et au même prix.

Suivent l'adresse de l'éditeur, le prix des livraisons, celui du port, et le reste. Des publications « accessibles à toutes les bourses, » un « succès qui encourage les éditeurs, » etc. Voilà, sans dissimulation, l'annonce et la réclame : annonce et réclame de librairie ; ce sont les seules que la loi permette aux journaux qui ne payent pas l'impôt du timbre. Les autres viendront plus tard, si elles ne sont déjà venues, à l'aide des subterfuges ordinaires.

Le petit journalisme, le journalisme purement littéraire, comme on dit, et qui n'est quelquefois ni littéraire ni pur, se permet toutes les sortes de réclames ; seulement il

les dissimule, non par pudeur, mais par crainte du fisc. Je veux croire que l'on calomnie les propriétaires et les rédacteurs en vogue des petits journaux littéraires, mais chacun s'en va répétant, que la prose la plus fantastique, en apparence, de leurs colonnes, est largement payée par ceux dont elle flatte l'amour-propre ou dont elle sert les intérêts. La malveillance va jusqu'à colporter le tarif de tel ou tel chroniqueur en renom. Ici, comme toujours, la malveillance doit exagérer sinon mentir; mais telle est la condition actuelle de la presse, condamnée au bon marché forcé, qu'on la croit prête à battre monnaie avec toutes choses, même avec son honneur. Bien différente de la femme de César, son état naturel est d'être soupçonnée.

11

Les recueils de morceaux choisis de la littérature française, et le comité de la Société des gens de lettres.

La pensée de dresser un inventaire de nos richesses littéraires est une de celles qui se présentent le plus naturellement à quiconque s'occupe de l'enseignement de la littérature. Elle a été maintes fois exécutée dans des recueils à l'usage de la jeunesse. Les anciennes *Leçons de littérature* de Noël et Laplace ont été un livre classique répandu à milliers dans les colléges et les séminaires ; elles étaient le fond de l'érudition littéraire des élèves et souvent de leurs maîtres et régents, dans la génération précédente. Ce recueil où Delille et Chateaubriand dominaient, a disparu depuis longtemps ; il a été remplacé par d'autres mieux faits peut-être, mais qui n'ont pas eu la même popularité.

Nous en avons signalé à l'occasion plusieurs nouveaux et très-estimables, spécialement *les Poëtes français* de M. E. Crépet, dont la première partie atteste tant de savoir, et le *Cours de littérature française* du major Staaf, composé pour

les Suédois, mais qui mérite de s'accréditer chez tous les peuples[1]. En remontant un peu plus haut, nous trouverions parmi les recueils bien faits des modèles de notre littérature, celui de MM. Théry et Dézobry, si modestement intitulé *Exercices de mémoire et de lecture*[2], et les deux volumes de M. Antonin Roche, les *Poëtes français* et les *Prosateurs français*[3]. Le premier qui fait partie d'un *Cours d'éducation des jeunes filles* témoigne d'un soin consciencieux; les deux autres volumes, dont l'auteur est directeur de l'Educational Institute de Londres, nous ont déjà fait envier aux Anglais les ressources intelligentes mises à leur service par la connaissance de notre langue et de nos chefs-d'œuvre littéraires.

Mais voici un recueil qui s'annonce plus solennellement sous un beau titre et sous un haut patronage; c'est le *Trésor littéraire de la France, recueil en prose et en vers de morceaux empruntés aux écrivains les plus renommés et aux personnages les plus remarquables de notre pays depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours*[4]. C'est la Société des gens de lettres qui l'a publié, par les soins de son comité, et les huit ou dix derniers ministres de l'instruction publique l'ont pris sous leurs auspices.

Un point sur lequel tout le monde a été d'accord, c'est le soin, le luxe même de l'exécution typographique. On ne s'en étonne pas; l'on sait que, de nos jours, un certain nombre d'éditeurs particuliers se font un honneur de lutter avec l'Imprimerie Impériale pour la fabrication des beaux livres. Comme composition littéraire, le recueil né de cette longue élaboration collective d'hommes qui représentent officiellement l'élite de l'intelligence, a donné lieu aux plus vifs, aux

1. Voy. tome IV de *l'Année littéraire*, p. 288 et suiv., et tome V. p. 293 et suiv.
2. Hachette et Cie, gr. in-8, à 2 colonnes.
3. Borrani et Hetzel, in-18.
4. Hachette et Cie, tome Ier prose. Gr. in-8.

plus bruyants reproches, mais aussi à de sympathiques apologies.

On se rappelle combien l'Académie française et l'Académie des beaux-arts avaient eu la main bien malheureuse, celle-ci avec son *Dictionnaire des Arts*, celle-là avec son *Dictionnaire historique de la langue*, lorsque après soixante ans environ de préparation, elles nous donnèrent chacune leur premier fascicule. Le comité de la Société des gens de lettres, a eu plus de courage et de persévérance; il est venu à bout de son œuvre. Il s'est renouvelé moins de fois, pendant le cours du travail, que les commissions académiques des deux fameux dictionnaires; il a cependant compté assez de membres différents pour rendre la tâche des ouvriers de la dernière heure très-malaisée. Les ministres qui patronnaient l'œuvre, se sont succédé, représentant les régimes politiques divers, la monarchie parlementaire, la République, l'Empire, et des tendances morales et intellectuelles plus divergentes encore. Sous des influences et des inspirations contraires, quelque incertitude devait régner dans le choix des auteurs et des ouvrages admis à l'honneur de figurer dans le *Trésor littéraire*, comme les plus dignes de représenter l'art et l'esprit français.

Ajoutons que le livre était destiné à la jeunesse autant qu'aux gens du monde; qu'il devait entrer dans les écoles de l'État et dans les maisons religieuses, et que, dans les unes comme dans les autres, des scrupules de moralité, sinon de pruderie, devaient frapper d'interdit plus d'une admirable page de notre littérature nationale. Une autre difficulté était de donner place aux contemporains dans cette galerie de nos gloires littéraires. La mesure d'appréciation est si différente pour les vivants et les morts! Tel écrivain a joui, au siècle passé, d'une réputation immense, dont il ne reste plus qu'un nom, un souvenir; une page de lui dans un recueil de modèles semblerait une exhumation d'érudit. Un écrivain de nos jours, au contraire, destiné à un oubli

plus rapide et plus profond, manque-t-il au *Trésor littéraire*, on accusera la galerie de notre gloire d'être fermée par l'envie ou l'esprit de parti à nos plus beaux noms.

Voilà les écueils. Les auteurs et les patrons du *Trésor littéraire* ne pouvaient échapper à tous ; mais était-il juste de les accuser de n'en avoir évité aucun? Fallait-il ébranler la Société des gens de lettres, compromettre son existence pour les imperfections inévitables d'un ouvrage exécuté en son nom ? Car la dissolution de la société elle-même a été sur le point d'être le résultat d'une publication qui avait pour principal objet de procurer des ressources à sa bienfaisance fraternelle.

Les défenseurs de l'ouvrage pensent que de légers remaniements suffiront pour le ramener à toute la perfection dont un recueil de cette nature est susceptible ; ils ont obtenu qu'une commission consultative fût nommée par la Société, pour suivre le nouveau travail du comité, et l'on nous promet de donner, à peu de frais, satisfaction aux réclamations dans la mesure ou elles étaient légitimes. Serait-ce encore une fois le cas de dire avec Shakespeare : « Beaucoup de bruit pour rien? »

12

Les volumes de mélanges à l'étranger. La critique et l'humour mythologique de lord Macaulay.

L'Angleterre ne connaît pas moins que la France ces volumes composés de fragments qui prennent tant de place dans les publications de la librairie moderne. Les auteurs des œuvres les plus considérables ont semé, comme les autres, au jour le jour, des articles détachés dans les journaux et les revues pour les recueillir ensuite. Il n'y a pas seulement des *reviewers* de profession chez nos voisins, il y a aussi des *reviewers* de passage, et les plus grands noms

figurent parmi ces derniers. Au premier rang se place l'illustre historien Macaulay que ses beaux travaux sur l'histoire d'Angleterre ont rendu si populaire et fait élever à la dignité de pair et au titre de baron. Ses études éparses dans les revues et magazines révèlent la nature de son talent et toutes les directions de sa pensée. Elles nous prouvent, que si les Annales de son pays furent l'objet de ses principales recherches, il ne restait cependant étranger à aucune partie du vaste domaine des lettres. L'antiquité grecque et romaine, la mythologie indoue, cette autre antiquité des érudits modernes, les beaux temps de la poésie italienne, les périodes diverses de la littérature anglaise, et les relations littéraires de son pays avec les nations étrangères, tout lui était également familier, et sa critique portait partout un caractère remarquable d'autorité.

On en peut facilement juger par les traductions que nous a données M. Guillaume Guizot, de ses divers volumes de mélanges. On n'en compte pas moins de six, qui comprennent des *Essais historiques et biographiques*, des *Essais politiques et philosophiques*; des *Essais sur l'histoire d'Angleterre*, enfin des *Essais littéraires* [1]. Le volume publié cette année sous ce dernier titre, nous montre le talent de Macaulay dans toute sa variété, et sa critique aux prises tour à tour avec les diverses époques littéraires qui peuvent se compter entre l'ancienne Grèce et l'Angleterre contemporaine. Cette critique est indépendante et élevée; elle rattache les œuvres et les auteurs aux principes qui la dominent, et s'attaque résolûment aux idées par-dessus les hommes. Ainsi, à l'occasion d'une histoire de la Grèce empreinte d'une partialité évidente pour Lacédémone et d'une aversion marquée pour Athènes, lord Macaulay prend la défense de cette dernière ville et condamne avec éclat le principe oligarchique dont Lacédémone lui paraît fournir

1. Michel Lévy frères, in-8, 416 pages.

un triste exemple. La page suivante est assez caractéristique pour être citée.

Les ombres du caractère athénien frappent les yeux plus vite que celles du caractère lacédémonien, non qu'elles soient plus sombres, mais parce qu'elles se détachent sur un fond plus éclatant. La loi de l'ostracisme en est un exemple. On ne peut rien concevoir de plus odieux que cette pratique de punir un citoyen tout simplement et tout ouvertement à cause de sa supériorité, et nulle partie des institutions d'Athènes n'a excité de plus fréquentes ou de plus justes censures. Lacédémone est pure de cette loi. Et pourquoi? Lacédémone n'en avait pas besoin. L'oligarchie est en soi un ostracisme, un ostracisme non pas temporaire, mais permanent, non pas douteux, mais certain. Les lois de Sparte empêchaient le développement du mérite au lieu de l'attaquer dans sa maturité. Elles ne coupaient pas la plante dans toute sa beauté et toute sa force; elles frappaient le sol d'une éternelle stérilité. En dépit de la loi de l'ostracisme, Athènes produisit en cinquante ans les plus grands hommes publics qui aient jamais existé. A qui Sparte eût-elle pu appliquer l'ostracisme? Elle a produit tout au plus quatre hommes éminents : Brasidas, Gylippe, Lysandre et Agésilas, et aucun ne put s'illustrer à Sparte même; ce ne fut qu'en échappant à ce pays où l'influence de l'aristocratie desséchait tout ce qu'il y avait de bon et d'élevé, ce ne fut qu'en cessant d'être Lacédémoniens qu'ils devinrent de grands hommes. Brasidas, dans toutes les villes de Thrace, fut dans toute l'étendue du terme, un chef démocratique, le ministre et le général favori du peuple. On peut en dire autant de Gylippe à Syracuse. Lysandre dans l'Hellespont et Agésilas en Asie, échappèrent quelque temps aux contraintes odieuses qu'imposait la constitution de Lycurgue. Tous deux acquirent leur renommée à l'étranger, et tous deux revinrent chez eux pour être surveillés et comprimés. Ce fait n'est pas particulier à Sparte. Partout où l'oligarchie a existé, elle a toujours étouffé le développement du génie.

Cette hauteur de vues et de langage peut s'apprécier dans tous les pays et dans toutes les langues. L'esprit de lord Macaulay paraîtra plus étrange au goût français. Il se plaît dans des allusions que nous entendons à peine et pousse

les métamorphoses et les allégories à des développements d'une persévérance et d'une solidité toutes britanniques. Il faut voir comment il regrette l'autorité prise par un livre dangereux dont on n'a pas combattu assez tôt l'influence à l'origine. « C'était alors le moment de le frapper, comme Indra le disait de Kéhama. On a laissé passer le moment, et il s'en est suivi que M. Nidfort a fait comme Kéhama : il a étendu une main victorieuse sur l'Amrééta littéraire et il semble être sur le point de boire le précieux élixir de l'immortalité. Je m'aventure à imiter le courage de l'honnête Glendower. Lorsqu'il vit l'Amrééta dans la main de Kéhama, un instinct qui repoussait toute tentative de contrainte, l'entraîna dans cette extrémité : il résolut de saisir la coupe et de défier le rajha sous les yeux de Sééva; en avant il s'élança pour tenter cette lutte inégale. »

Ce fatras mythologique a grand besoin de deux lignes de traduction que voici : « En un mot, je voudrais présenter quelques considérations qui peuvent tendre à replacer à son véritable niveau un livre qui a été vanté outre mesure. » Nos enfants sauront-ils jamais un jour le sanscrit, comme nous avons su le grec? Je l'ignore; mais il est à souhaiter qu'ils ne fassent pas un tel usage des réminiscences hindoues dans leurs essais littéraires.

13

L'ancien roman poétique dans la littérature anglaise. Thomas Moore, MM. Butat et Ed. Thierry.

On a un peu oublié la prose poétique de Chateaubriand; *le Génie du christianisme*, *les Martyrs*, ont vieilli de plusieurs siècles en cinquante ans. Est-il étonnant que les œuvres rivales produites à l'étranger sous l'influence du même christianisme romantique, soient devenues pour nous l'objet

de la même indifférence et d'un plus profond oubli[1] ? Qui se souvient aujourd'hui de *l'Épicurien* de Thomas Moore ? Parmi ceux qui en connaissent le titre combien peu savent qu'il s'agit ici d'un roman poétique et pieux, mettant aux prises l'antiquité païenne et le dogme chrétien, pour la glorification et le triomphe de ce dernier ! On a remarqué que Chateaubriand écrivit *le Génie du christianisme* à Londres et et conçut le projet des *Martyrs* dans cette même ville. C'est à Paris que Thomas Moore esquissa *l'Épicurien*.

Dans cette dernière œuvre les scènes et les types des *Martyrs* ont leurs pendants : Alciphron se fait chrétien comme Eudore ; à l'action de la grâce sur lui se joint celle de l'amour ; il n'a qu'une âme avec Aléthé, comme Eudore n'a qu'une âme avec la fille de Démodocus. *Aléthé*, la Vérité, est fille de *Théora*, la Contemplation. Une femme a perdu le monde naissant, la femme est l'instrument du salut dans le monde coupable. « L'amour est le commencement et la fin de la foi. Les femmes ont cru parce qu'elles aimaient, et la foi se répandra partout où, auprès d'une femme qui croit, il y aura un homme qui aime. »

Telle est l'impression générale de *l'Épicurien*, suivant M. Édouard Thierry, qui a écrit la préface d'une traduction nouvelle de ce roman par M. Henri Butat[2]. Pour ajouter à l'attrait de cette publication, les vers dont le texte original était semé ont été traduits par M. Théophile Gautier, dont le nom est un gage de parfaite élégance, sinon de stricte fidélité. Le crayon de M. Doré prête aussi son concours au

1. L'indifférence du public pour les compositions poétiques en l'honneur du christianisme naissant ne décourage pas chez nous tous les poëtes. M. Cénac-Moncaut a repris en vers l'histoire de la conquête du monde barbare à la foi chrétienne qu'il avait jadis célébrée dans de poétiques romans. Son poëme en douze chants, *les Chrétiens ou la Chute de Rome* (libr. Amyot, petit in-18, 188 pages) témoigne d'une égale fidélité au culte des traditions chrétiennes et à celui de la poésie.

2. Dentu, in-8, XXXII-308 pages, avec dessins de G. Doré.

traducteur, et plusieurs des scènes ou des sites les plus remarquables en reçoivent une interprétation pittoresque. *L'Épicurien* avait déjà été traduit plusieurs fois en France, par Renouard et Alex. Aragon en 1827, par Yves Tennaëc (Alex. Chèvremont) en 1837 : ce qui n'empêcha pas cet ouvrage de rester très-inconnu parmi nous. M. Thierry en faisant cette remarque trouve que c'est pour M. Butat une bonne fortune. La nouvelle version réussira-t-elle à rendre l'œuvre de Thomas Moore plus populaire? La fera-t-elle accepter, ainsi que le veut l'auteur de *la Préface*, comme « la meilleure réponse » aux écrits modernes « où la critique remonte elle aussi, vers les origines du christianisme naissant, mais pour lui demander où sont ses preuves? » Il est permis d'en douter, et n'est-ce pas accuser l'insuffisance des adversaires actuels des Strauss et des Renan que d'aller chercher rétrospectivement un contre-poison à la *Vie de Jésus* dans une réimpression de *l'Épicurien*?

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

1

Histoire générale de l'humanité. Changement des points de vue. M. Prévost-Paradol.

S'il est curieux de pénétrer par des recherches spéciales dans l'histoire particulière d'une nation, on trouve un intérêt d'un ordre plus élevé à rapprocher dans une revue générale les histoires des différents peuples qui ont vécu ensemble ou qui se sont succédé dans le monde ancien et dans le monde moderne. Nos idées sur le mouvement et la marche de l'humanité depuis l'origine jusqu'à nos jours, tiennent étroitement à nos doctrines philosophiques, scientifiques et religieuses. L'histoire universelle s'obscurcit ou s'éclaire, prend un aspect nouveau à chacune de ces révolutions intellectuelles et morales qui viennent modifier à des intervalles plus ou moins longs, les croyances de l'homme sur son origine et sa nature, sur ses relations avec le monde extérieur et avec Dieu. Quelle différence entre Bossuet et Voltaire, comme historien de l'humanité ! Mais aussi quelle distance entre les idées et les sentiments des deux siècles que ces deux grands hommes personnifient, entre les systèmes cosmogoniques, religieux ou philosophiques qui ont leur écho dans le *Discours sur l'histoire universelle* et dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations !*

Je n'ai pas écrit mon « Histoire universelle ; » mais je

voudrais que tout homme instruit, que tout esprit un peu élevé et qui cherche à se rendre compte de lui-même, essayât de résumer, à son point de vue particulier, la marche générale de l'homme et de formuler les impressions qu'il éprouve à la vue de cet immense spectacle. Il marquerait par là le courant d'idées auquel il cède, et le mouvement qui l'emporte lui-même vers l'un des deux pôles de la philosophie, au milieu des oscillations de la génération présente entre les desseins de la Providence et les lois de la nature, entre la Foi et la Science.

M. Prévost-Paradol, aujourd'hui le plus jeune des membres de l'Académie française, était à peine sorti des bancs de l'école et encore tout à fait inconnu, quand il traçait, il y a une douzaine d'années, ce résumé personnel de la marche générale de l'humanité, sous le titre de *Revue d'histoire universelle*[1]. Il a repris son travail avec plus de maturité, en a retouché presque toutes les pages, pour l'amener à ce degré de précision et de clarté, qui a tant de prix pour nous, lorsque nous sommes devenus, à force d'écrire, plus exigeants pour nous-mêmes. Persévérant dans les idées et les impressions premières, il en a voulu cependant présenter l'expression sous une forme plus réservée et sous un titre encore plus modeste, celui d'*Essai sur l'histoire universelle*[2].

Au premier coup d'œil, on est frappé de la distance qui sépare l'*Essai* de M. Prévost-Paradol du *Discours* de Bossuet. Pour celui-ci, le peuple juif est le centre de l'humanité; son histoire éclaire et relie toutes les doctrines religieuses et rattache la nouvelle loi à l'ancienne, le christianisme et l'Église à la révélation primitive. Bossuet ne voit rien, ne connaît rien par delà les temps bibliques, et c'est d'un petit coin perdu, de la Judée, qu'il fait émerger la lumière des-

1. Hachette et Cie, 1854, gr. in-8.
2. Même librairie, 2 vol. in-18, VIII-IV, 518-532 pages.

tinée à rayonner sur le monde. Tel n'est pas le point de vue apparent de M. Prévost-Paradol. Dans le premier volume, consacré au monde ancien, les juifs tiennent si peu de place, qu'il faut les chercher pour découvrir le mince paragraphe qui leur est accordé dans le chapitre de la civilisation orientale. Historiquement, rien n'est moins important que les anciennes destinées de ces populations émigrées de l'Asie qui viennent se cantonner dans la petite terre de Chanaan, après avoir subi des siècles de captivité en Égypte.

D'autres peuples, inconnus à Bossuet, tiennent une bien autre place dans l'histoire de l'antiquité. La Chine, l'Inde, l'Égypte, se disputent l'honneur d'être le berceau de la civilisation : ce sont les centres puissants de lumière et d'influence. Les Juifs ont emporté avec eux, dans leur fuite, quelques parcelles du trésor intellectuel, et ils les conservent tant bien que mal, au milieu de révolutions sans action sur leurs voisins. Les Phéniciens qui nous sont encore si peu connus, ont eu dans l'antiquité une action incomparablement supérieure : ils ont visité tous les peuples, les ont reliés par le commerce, et ont transporté de l'un chez l'autre, les germes de la civilisation, comme les signes de l'écriture et du calcul. Les Assyriens, les Perses, les Mèdes, ont dû avoir une influence politique et religieuse, que l'interprétation de leurs monuments nous dévoilera peut-être quelque jour.

Mais le peuple privilégié de l'antiquité, celui que Jouffroy appelait « le vrai peuple de Dieu, » le soldat, le missionnaire de la civilisation, le père de la philosophie et des arts, ce fut le peuple grec. Vainqueur du monde asiatique, vaincu à son tour, par le raffinement et la corruption de ses mœurs, il transforme à son image la Rome victorieuse, il en fait l'héritière de ses conquêtes morales et de son esprit. La fusion des idées grecques et des doctrines orientales, dont le judaïsme fut un écho, produit le christianisme auquel Constantin donne la souveraineté. Alors, le monde ancien

est à l'agonie, et avec une religion nouvelle, le monde moderne commence.

Bossuet s'était arrêté là. Il aurait été curieux de voir comment il eût raconté le moyen âge, puis la Renaissance, les grandes luttes et les conquêtes douloureuses de l'esprit nouveau contre lequel il nourrissait un dédain si superbe. Il est probable qu'il aurait compris le monde moderne d'une manière aussi étroite que le monde ancien. Seulement, la faiblesse de cette partie de son œuvre n'aurait pas eu la même cause. Ce qui l'empêchait de comprendre le mouvement de l'humanité, avant l'avénement des Barbares, nos pères, c'est l'ignorance profonde, absolue, de tout ce qui était resté en dehors de l'histoire classique, sacrée ou profane. A partir de la diffusion du christianisme, il lui aurait été plus facile d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des événements et de puiser l'histoire à ses sources; mais les intérêts de l'orthodoxie l'eussent constamment égaré et aveuglé. Comment Bossuet aurait-il pu comprendre, comme historien, la religion de Mahomet, son influence et la brillante civilisation qui s'y rattache? Comment aurait-il jugé dans toute l'Europe ce grand effort de l'affranchissement des communes, favorisé par la royauté, qui le tourne ensuite à son profit? Et la Réforme, avec toutes les révolutions politiques et morales qu'elle déchaîne? En histoire comme en théologie, Bossuet n'y pouvait voir qu'un scandale. Et cet esprit d'invention et de découverte qui crée l'industrie, transforme la science, qui, par l'imprimerie, multiplie la puissance de la parole, tandis qu'une philosophie indépendante ouvre des voies inconnues à la pensée, qui, en révélant un ciel nouveau et des terres nouvelles, recule à l'infini l'horizon de l'homme et agrandit le cercle de son action? De quel œil Bossuet eût-il vu tout cela? Comment eût-il concilié avec ses principes immuables ce besoin de changement, qui est l'expression populaire de la foi au progrès, dans les sociétés modernes?

tinée à rayonner sur le monde. Tel ... s ces points
vue apparent de M. Prévost-Parado ... avait pas con-
lume, consacré au monde ancien ... lement plus de
de place, qu'il faut les chercher ... moderne, qu'il n'a
ragraphe qui leur est accordé ... on; mais il conserve
tion orientale. Historiquem ... histoire. La religion a
que les anciennes destin ... événements y ont encore
l'Asie qui viennent se ... saisir; le spirituel triomphe
Chanaan, après avoir ... résiste, et le spectacle de la lutte
D'autres peuples ... ant si l'on se hâtait d'anéantir l'un
autre place dans ... s. La victoire même ne doit pas cacher
l'Égypte, se di ... crimes, et l'historien, comme Caton, doit
vilisation : ce ... dre parti pour les vaincus, contre les dieux.
fluence. Le ... ost-Paradol ne manque pas à ce devoir. On en
quelques ... ier pour preuve cette page sur les massacres de la
tant bi ... Barthélemy, que Bossuet n'aurait pas dictée :
leurs
cor
m

Si le souvenir de cette journée ne peut s'effacer de la mémoire des hommes, c'est que jamais un crime public n'a été aussi solennellement préparé, aussi cruellement accompli, aussi imprudemment justifié. Ce conseil des chefs de l'État organisant dans la cité l'assassinat et le pillage, ce jeune roi, rassurant, par des embrassements hypocrites, ceux qu'il a désignés pour le meurtre, ce peuple ivre de sang, cette cour qui va en grande pompe voir à Montfaucon ce qui reste du corps de Coligny ; le massacre ranimé à Paris par un prétendu miracle, propagé dans toute la France par les ordres exprès du roi, officiellement applaudi par le roi d'Espagne et par la cour de Rome ; ce mélange repoussant de ferveur religieuse et de rage sanguinaire, de crédulité ridicule et d'impitoyable politique, tout contribue à donner à la Saint-Barthélemy la première place parmi les événements à la fois les plus déplorables et les plus instructifs, qu'ait causés en Europe la lutte du protestantisme et de l'Église romaine.

Dans cette revue rapide des événements où le relief doit être proportionné à l'importance, M. Prévost-Paradol s'attache à établir une suite logique, une sorte de filiation con-

'est une satisfaction que l'historien le plus en garde explications arbitraires a de la peine à se refu- les faits dans l'ordre ou le désordre où la la géographie les présentent, paraît une suffisante; les montrer s'engendrant les r entre eux les relations savantes de vrir ou broder soi-même dans leur vins, voir clair dans l'œuvre de la Pro- d'avouer l'ignorance des causes innom- la résultante inconnue est appelée hasard par aire; voilà une tentation à laquelle les esprits élevés plus ou moins amoureux de l'éloquence ne résistent jamais complétement. Les événements ont pris un cours; nous prétendons en connaître si bien la loi, que nous aurions pu le leur tracer d'avance. S'ils avaient pris un cours opposé, nous nous serions fait la même illusion. La philosophie a rarement manqué de justifier l'histoire.

Prenons un seul exemple: Au moment où le christianisme triomphant va se constituer dans son orthodoxie catholique, Arius nie la divinité de Jésus-Christ ou la ramène à un sens humain; il fait du fils de l'homme un simple prophète. Sa doctrine, condamnée une première fois, se relève plus forte. Elle a pour elle une grande partie de l'Église, l'appui des princes; elle possède cette activité de propagande qui caractérise les fortes doctrines et convertit à la foi chrétienne les peuples barbares. Mais il était bon que l'arianisme fût vaincu, nous dit-on; sans cela la constitution religieuse et théocratique du moyen âge eût été impossible. Et s'il avait été vainqueur? Les idées auraient suivi une autre direction; elles se seraient traduites dans des institutions différentes; le cours de l'histoire aurait été changé. La défaite d'Arius ne s'explique pas par le triomphe social du catholicisme qui doit suivre; c'est au contraire ce triomphe qui s'explique par la chute de l'arianisme. Il ne faut pas imposer *à priori* aux peuples ou à l'humanité

une marche plus ou moins rationelle, leur tracer leur courbe mathématique; il suffit de comprendre la marche, alors qu'elle s'accomplit, et de déterminer la courbe à mesure qu'elle se développe.

La tâche, même ainsi réduite, a ses difficultés. Il y a des incertitudes, des irrégularités, qui déroutent souvent l'observateur. Cependant l'ensemble rectifie le détail, et ordinairement la devise de la philosophie de l'histoire est le mot progrès. Pour M. Prévost-Paradol, c'est surtout le mot justice. « L'histoire n'a pas de raison d'être, dit-il, si elle n'enseigne la justice; et l'histoire universelle, qui dispose du temps et de l'espace, semble d'autant mieux faite pour ce noble enseignement qu'elle parle de plus haut et peut donner plus d'exemples. » Cette opinion, qu'une observation approfondie a confirmée chez le jeune académicien, le premier coup d'œil jeté sur l'histoire universelle la lui avait fait concevoir, et son premier travail avait abouti à cette formule, qu'il n'hésite pas à reproduire :

Le monde moral a, comme le monde physique ses désordres et ses tempêtes; on ne pourrait le nier sans fermer les yeux à l'évidence. Mais l'histoire universelle est d'un grand secours aux esprits que peuvent troubler ces tristes épreuves. Les histoires particulières sont parfois contraintes, pour être fidèles, d'exposer ces désordres sans nous en montrer le redressement. L'histoire universelle ne connaît point de tels obstacles. La décadence d'un peuple est pour elle le commencement de la grandeur d'un autre; les défaites passagères du bon droit ne font qu'annoncer sa victoire décisive; elle embrasse d'un regard les fautes et leur réparation la plus lointaine; elle devient, par cela même qu'elle se prolonge, une leçon de morale, et, nous rendant tôt ou tard raison de ce qu'elle raconte, elle nous apprend qu'en définitive l'histoire du genre humain ne donne point de démenti à la conscience humaine.

Noble langage sans doute, mais généreuse illusion. Pourquoi l'histoire ne donnerait-elle pas à la conscience ce démenti que le spectacle de la vie humaine lui donne conti-

nuellement, sauf à rechercher ailleurs et plus haut une satisfaction que la raison ne trouve nulle part ici-bas? L'histoire n'est que la vie humaine agrandie : les lois de l'une se retrouvent dans l'autre, manifestées par des effets plus puissants. Nous concevons à la fois la justice, l'ordre moral, comme la loi des individus et des sociétés; mais dans celles-ci comme dans ceux-là, la liberté peut donner lieu au triomphe du mal, et la raison doit s'attendre, qu'elle les explique ou non, à de longues perturbations produites par l'erreur ou le crime.

Quoique M. Prévost-Paradol fasse sortir plus volontiers de l'enseignement de l'histoire l'idée de justice que la foi au progrès, la marche de celui-ci est cependant marquée de temps en temps, avec une certaine netteté, par l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire universelle*, esprit naturellement juste et systématiquement mesuré. On jugera bien de ses principes et de son style en lisant avec soin, à la fin du dix-neuvième siècle, ce passage sur les tendances de la bourgeoisie française.

Entre les privilégiés résolus à se défendre et cette population ignorante et presque barbare qui servait d'instrument à ses oppresseurs et qui aidait à renverser les Turgot, existait une classe nombreuse que le commerce avait élevée, que la philosophie avait éclairée, qu'une injuste inégalité et que d'imprudents mépris avaient persuadée de la nécessité de s'affranchir à mesure qu'elle devenait plus capable de s'emparer du gouvernement. Si la force de la bourgeoisie française n'a été mise en lumière que dans le dix-neuvième siècle par les services actifs qu'elle a rendus à la civilisation, il est cependant facile de suivre ses progrès dans son histoire, et de trouver dans son passé l'explication de sa fortune présente. A peine dégagée des luttes du moyen âge, à peine en possession des garanties les plus indispensables à son existence et à son travail, elle avait apporté à la couronne, contre l'anarchie féodale, le secours le plus efficace et le plus persévérant : elle avait été l'amie de Henri IV, l'appui de Richelieu et, après une tentative infruc-

tueuse d'affranchissement, l'instrument de Louis XIV. Ce règne de vile bourgeoisie, comme l'appela Saint-Simon, fut l'école des futurs administrateurs de la France. L'intelligence et la probité de la bourgeoisie étaient présentées à la noblesse par la Bruyère comme un contraste et comme une leçon. La bourgeoisie paya son tribut de ridicules à Molière, mais la bonhomie d'Orgon, de Georges Dandin et du *Bourgeois gentilhomme* joue encore le beau rôle à côté des Sottenville, des Don Juan et de l'escroc qui tire parti de la naïve ambition de M. Jourdain. Si le dix-huitième siècle fut si favorable aux progrès de la bourgeoisie et la laissa au seuil du gouvernement de la France, c'est qu'elle accepta les idées nouvelles avec une sincérité généreuse qu'elle conserva jusqu'aux plus cruelles épreuves de la révolution. La splendeur littéraire du siècle, cette puissance de la philosophie qui fit rayonner jusqu'en Autriche et en Espagne, jusque dans la jeune Amérique, la pensée de la France, étaient surtout son œuvre. Le fils du notaire Arouet, le fils du coutelier Diderot, Rousseau, le fils de l'horloger génevois, étaient sortis de son sein; et si d'Alembert avait pour mère une grande dame, elle l'avait abandonné dans la rue, où une femme du peuple avait recueilli et adopté l'un des plus fermes et des plus habiles précurseurs du nouvel ordre de choses.

.... Le dix-huitième siècle considérait la science comme un moyen et presque comme une condition de l'affranchissement des âmes. Voltaire proposa les idées de Newton au profit de ses propres idées. L'alliance de la philosophie et de la science fut enfin consommé dans l'*Encyclopédie*, au temps même où l'électricité allait commencer la série de ses prodiges, où la chimie allait naître et rendre raison de la matière. Mais, au milieu des représentants nombreux de l'union des idées nouvelles et de la science, s'étaient distingués quelques hommes qui eurent à la fois la passion de cette union et le don de la rendre populaire. La *Pluralité des Mondes*, de Fontenelle, avait depuis longtemps donné, sous une forme légère, le plus heureux exemple du grand changement que produit dans l'intelligence humaine un aspect nouveau de l'univers. Avec les bornes du monde reculent celles de l'esprit humain, et dans une intelligence familière avec ces grands objets la mesure de toutes choses a d'un seul coup changé. La *Théorie de la terre et* l'*Histoire naturelle* de Buffon recouvrirent les idées nouvelles de la majesté et de la variété de la nature, et les descriptions de Bernardin de

Saint-Pierre voilaient avec splendeur les timides contradictions de sa pensée. Déjà, dans ces œuvres, et bientôt dans tous les écrits de l'école philosophique, brille cette *philanthropie*, cet amour de l'humanité pour elle-même, qui franchit les barrières dont l'entourent les sectes et les nations. Déjà Rousseau et son école, tous les jours plus nombreuse, avaient enseigné ces vertus de l'*honnête homme*, qui allaient bientôt se confondre avec les devoirs du citoyen. Passions ignorées des âges précédents et devenues communes, idées nouvelles exprimées par des mots nouveaux ou détournées de leur sens, tout annonçait la transformation de la société et la grande épreuve qui attendait, à la fin du dix-huitième siècle, la civilisation sortie de l'invasion des barbares et des débris de l'antiquité.

L'école académique dont M. Prévost-Paradol était l'espoir et est devenu l'honneur, est là tout entière, avec ses hardiesses contenues, ses habiletés de langage, l'extrême souplesse du talent. Certains traits sont d'un libre penseur: cet aspect nouveau de l'univers, la mesure des choses qui change tout à coup, les bornes de l'esprit humain reculant avec celles du monde, semblent des réminiscences de Lucrèce ou de Condorcet. Toutes ces appréciations des philosophes du dix-huitième siècle et de leur œuvre sont, au fond, assez sympathiques pour faire honneur au caractère libéral de l'écrivain, et assez discrètement exprimées pour ne pas trop effaroucher tant de gens bien pensants à qui l'esprit philosophique fait peur. Quelle touche délicate dans ce portrait de la bourgeoisie du dix-huitième siècle, appelée par la Révolution au premier rôle! La bourgeoisie du dix-neuvième siècle s'y reconnaîtra-t-elle? Rappeler, à l'heure qu'il est, son intelligence, sa soif d'affranchissement, sa probité, sa juste influence, est-ce une flatterie insigne? est-ce une délicate satire? La « vile bourgeoisie, » si glorieuse de profiter des fautes de la noblesse, a renvoyé l'épithète, par la bouche de l'un des siens, à « la vile multitude, » et ce dédain ne l'a pas mieux sauvé que la noblesse d'une prompte décadence. Comprendra-t-elle aujourd'hui, sous la forme

si délicate que leur donne M. Prévost-Paradol, les enseignements de l'histoire universelle?

2

César et l'histoire romaine devant la politique et la philosophie de l'histoire, Napoléon III.

L'histoire du peuple romain, de ses conquêtes, de ses institutions et des révolutions qui marquent sa grandeur et sa décadence, est désignée tour à tour aux recherches de l'historien et aux méditations des philosophes, par l'importance du sujet et par l'autorité des écrivains qui le traitent. Les Saint-Évremont, les Bossuet, les Montesquieu, les Gibbon, les Niebuhr et tant d'autres, dont le génie et la science devraient décourager, ce semble, les esprits d'une trempe et d'un savoir ordinaires, ne font qu'aiguillonner la pensée, et mettent en goût de raisonner ou de chercher après eux.

Les problèmes étudiés et le plus souvent résolus avec bonheur dans le *Tableau de la grandeur et la décadence des Romains*, ont été repris une fois de plus, par un écrivain dont la position aurait suffi pour les mettre à l'ordre du jour, s'ils n'y étaient pas d'une façon permanente. Un livre, depuis longtemps annoncé, est né sur les marches du trône. Napoléon III, homme de lettres avant d'être empereur, a abordé l'histoire après l'économie politique; Rome lui avait peut-être offert des modèles de conduite, elle lui a fourni un vaste sujet d'études dans le fondateur de sa monarchie impériale. L'*Histoire de Jules César*[1], qui devait primitivement, sous le simple titre de *Vie de César*, n'être qu'une biographie, a pris, sous la plume impériale, les proportions d'une œuvre de longue haleine. L'année 1865 en a vu paraître le premier volume, traduit simultanément en une dizaine de

1. Henri Plon, gr. in-8, tome Ier, VIII-416 pages.

langues, avec autorisation de l'auteur, et ensuite répandu, par des éditions plus ou moins luxueuses, dans le monde entier.

Cette imposante publication n'a pas excité en France autant de discussions qu'on en pouvait attendre, et c'est à l'étranger qu'il faudrait aller chercher la manifestation complète d'une critique partiale peut-être, mais indépendante. Au milieu de nous, la presse périodique, si loin qu'elle soit d'avoir, sous le régime actuel, les mêmes entraves que sous le premier Empire, ne s'est pas sentie en général assez libre pour étudier à fond l'œuvre du tout-puissant écrivain. Plus d'un critique, assez fort et assez savant pour la juger, s'est refusé à dire le bien ou le mal qu'il en pensait, de peur de se donner des airs de courtisan ou de factieux. César a voulu autrefois écrire *l'Anti-Caton;* chez nous, il n'y a point de Cicéron pour écrire l'anti-César.

Quelques journalistes, cependant, mis au-dessus du soupçon par leur position même, M. D. Nisard, au *Moniteur officiel*, M. P. Mérimée, au *Journal des Savants*, M. Théophile Gautier, au *Moniteur du soir*, M. Sainte-Beuve, au *Constitutionnel*, ont parlé de l'*Histoire de Jules César* dans le seul langage que les régions officielles puissent entendre. Pour nous, quoique plus libre dans le livre qu'on ne croit l'être dans le journal, et malgré les huit mois écoulés depuis la publication de l'œuvre impériale, nous nous attacherons plutôt à en exposer le plan et à en marquer l'esprit qu'à en discuter les conclusions.

Du reste, cet esprit, ces conclusions se sont clairement manifestées dans une célèbre *Préface* portant la signature de Napoléon, qui manque au frontispice du livre. « Les quelques pages placées avant l'*Histoire de Jules César* et signées d'un nom auguste, dit M. Théophile Gautier[1], contiennent la théorie de l'illustre auteur sur l'histoire et la manière de

1. *Moniteur universel du soir*, 25 mars 1865.

l'écrire. Elles éclairent le livre comme une lampe suspendue au seuil d'un édifice et dont les rayons se prolongent jusqu'aux dernières profondeurs, » Cette déclaration de principes, manifeste souverain d'une philosophie de l'histoire bien connue dans les écoles, a été reproduite par tous les journaux, grands et petits; elle a été, jusque dans la dernière bourgade, l'annonce officielle du livre dont elle était le résumé dogmatique ; nous croyons utile de la consigner ici.

« La vérité historique devrait être non moins sacrée que la religion. Si les préceptes de la foi élèvent notre âme au-dessus des intérêts de ce monde, les enseignements de l'histoire, à leur tour, nous inspirent l'amour du beau et du juste, la haine de ce qui fait obstacle au progrès de l'humanité. Ces enseignements, pour être profitables, exigent certaines conditions. Il faut que les faits soient reproduits avec une rigoureuse exactitude, que les changements politiques ou sociaux soient philosophiquement analysés, que l'attrait piquant des détails sur la vie des hommes publics ne détourne pas l'attention de leur rôle politique et ne fasse pas oublier leur mission providentielle.

« Trop souvent l'écrivain nous présente les différentes phases de l'histoire comme des événements spontanés, sans rechercher dans les faits antérieurs leur véritable origine et leur déduction naturelle ; semblable au peintre qui, en reproduisant les accidents de la nature, ne s'attache qu'à leur effet pittoresque, sans pouvoir, dans son tableau, en donner la démonstration scientifique. L'historien doit être plus qu'un peintre; il doit, comme le géologue qui explique les phénomènes du globe, découvrir le secret de la transformation des sociétés.

« Mais, en écrivant l'histoire, quel est le moyen d'arriver à la vérité? c'est de suivre les règles de la logique. Tenons d'abord pour certain qu'un grand effet est toujours dû à une grande cause, jamais à une petite; autrement dit, un accident, insignifiant en apparence, n'amène jamais de résultats importants sans une cause préexistante qui a permis que ce léger accident produisît un grand effet. L'étincelle n'allume un vaste incendie que si elle tombe sur des matières combustibles amassées d'avance. Montesquieu confirme ainsi cette pensée : « Ce « n'est pas la fortune, dit-il, qui domine le monde.... Il y a des

« causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent « dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la « précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes, et « si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particu- « lière, a ruiné l'État, il y avait une cause générale qui fai- « sait que cet État devait périr par une seule bataille; en un « mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents « particuliers[1]. »

« Si, pendant près de mille ans, les Romains sont toujours sortis triomphants des plus dures épreuves et des plus grands périls, c'est qu'il existait une cause générale qui les a toujours rendus supérieurs à leurs ennemis, et qui a permis que des défaites et des malheurs partiels n'aient pas entraîné la chute de leur empire. Si les Romains, après avoir donné au monde l'exemple d'un peuple se constituant et grandissant par la liberté, ont semblé, depuis César, se précipiter aveuglément dans la servitude, c'est qu'il existait une raison générale qui empêchait fatalement la république de revenir à la pureté de ses anciennes institutions; c'est que les besoins et les intérêts nouveaux d'une société en travail exigeaient d'autres moyens pour être satisfaits. De même que la logique nous démontre dans les événements importants leur raison d'être impérieuse, de même il faut reconnaître et dans la longue durée d'une institution la preuve de sa bonté, et dans l'influence incontestable d'un homme sur son siècle la preuve de son génie.

« La tâche consiste donc à chercher l'élément vital qui faisait la force de l'institution, comme l'idée prédominante qui faisait agir l'homme. En suivant cette règle, nous éviterons les erreurs de ces historiens qui recueillent les faits transmis par les âges précédents sans les coordonner suivant leur importance philosophique; glorifiant ainsi ce qui mérite le blâme, et laissant dans l'ombre ce qui appelle la lumière. Ce n'est pas l'analyse minutieuse de l'organisation romaine qui nous fera comprendre la durée d'un si grand empire, mais l'examen approfondi de l'esprit de ses institutions; ce n'est pas non plus le récit détaillé des moindres actions d'un homme supérieur qui nous révélera le secret de son ascendant, mais la recherche attentive des mobiles élevés de sa conduite.

« Lorsque des faits extraordinaires attestent un génie éminent, quoi de plus contraire au bon sens que de lui prêter

1. Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, XVIII.

toutes les passions et tous les sentiments de la médiocrité? Quoi de plus faux que ne pas reconnaître la prééminence de ces êtres privilégiés qui apparaissent de temps à autre dans l'histoire comme des phares lumineux, dissipant les ténèbres de leur époque et éclairant l'avenir? Nier cette prééminence serait d'ailleurs faire injure à l'humanité, en la croyant capable de subir, à la longue et volontairement, une domination qui ne se reposerait pas sur une grandeur véritable et sur une incontestable utilité. Soyons logiques, et nous serons justes.

« Trop d'historiens trouvent plus facile d'abaisser les hommes de génie que de s'élever, par une généreuse inspiration, à leur hauteur, en pénétrant leurs vastes desseins. Ainsi pour César, au lieu de nous montrer Rome déchirée par les guerres civiles, corrompue par les richesses, foulant aux pieds ses anciennes institutions, menacée par des peuples puissants, les Gaulois, les Germains et les Parthes, incapable de se soutenir sans un pouvoir central plus fort, plus stable et plus juste; au lieu, dis-je, de tracer ce tableau fidèle, on nous représente César, dès son jeune âge, méditant déjà le pouvoir suprême. S'il résiste à Sylla, s'il est en désaccord avec Cicéron, s'il se lie avec Pompée, c'est par l'effet de cette astuce prévoyante qui a tout deviné pour tout asservir; s'il s'élance dans les Gaules, c'est pour acquérir des richesses par le pillage[1] ou des soldats dévoués à ses projets; s'il traverse la mer pour porter les aigles romaines dans un pays inconnu, mais dont la conquête affermira les Gaules[2], c'est pour y chercher des perles qu'on croyait exister dans les mers de la Grande-Bretagne[3]. Si, après avoir vaincu les redoutables ennemis de l'Italie au delà des Alpes, il médite une expédition contre les Parthes pour venger la défaite de Crassus, c'est, disent certains historiens, que l'activité convenait à sa nature et qu'en campagne sa santé était meilleure[4]; s'il accepte du Sénat avec reconnaissance une couronne de laurier et qu'il la porte avec fierté, c'est pour cacher sa tête chauve; si, enfin, il a été assassiné par ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, c'est parce qu'il voulait se faire roi; comme s'il n'était pas pour ses

1. Suétone, *César*, XXII.
2. « César résolut de passer dans la Bretagne, dont les peuples avaient, dans presque toutes les guerres, secouru les Gaulois. » (César, *Guerre des Gaules*, IV, XX.)
3. Suétone, *César*, XLVII.
4. Appien, *Guerres civiles*, I, CX, 326, édition Schweighæuser.

contemporains, ainsi que pour la postérité, plus grand que tous les rois. Depuis Suétone et Plutarque, telles sont les mesquines interprétations qu'on se plaît à donner aux choses les plus nobles. Mais à quel signe reconnaître la grandeur d'un homme? A l'empire de ses idées, lorsque ses principes et son système triomphent en dépit de sa mort ou de sa défaite. N'est-ce pas, en effet, le propre du génie de survivre au néant, et d'étendre son empire sur les générations futures? César disparaît, et son influence prédomine plus encore que durant sa vie. Cicéron, son adversaire, est contraint de s'écrier :

« Toutes les actions de César, ses écrits, ses paroles, ses « promesses, ses pensées, ont plus de force après sa mort que « s'il vivait encore[1] » Pendant des siècles, il a suffi de dire au monde que telle avait été la volonté de César pour que le monde obéît.

« Ce qui précède montre assez le but que je me propose en écrivant cette histoire. Ce but est de prouver que, lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent! malheur à ceux qui les méconnaissent et les combattent! Ils font comme les Juifs, ils sacrifient leur Messie; ils sont aveugles et coupables : aveugles, car ils ne voient pas l'impuissance de leurs efforts à suspendre le triomphe définitif du bien; coupables, car ils ne font que retarder le progrès, en entravant sa prompte et féconde application.

« En effet, ni le meurtre de César, ni la captivité de Sainte-Hélène, n'ont pu détruire sans retour deux causes populaires renversées par une ligue se couvrant du masque de la liberté, Brutus, en tuant César, a plongé Rome dans les horreurs de la guerre civile; il n'a pas empêché le règne d'Auguste, mais il a rendu possibles ceux de Néron et de Caligula. L'ostracisme de Napoléon par l'Europe conjurée n'a pas non plus empêché l'Empire de ressusciter, et, cependant, que nous sommes loin des grandes questions résolues, des passions apaisées, des satisfactions légitimes données aux peuples par le premier Empire!

1. Cicéron, *Epistolæ ad Atticum*, XIV, x.

« Aussi se vérifie-t-elle tous les jours, depuis 1815, cette prophétie du captif de Sainte-Hélène :

« Combien de luttes, de sang, d'années ne faudra-t-il pas « encore pour que le bien que je voulais faire à l'humanité « puisse se réaliser[1] ! »

« Palais des Tuileries, le 20 mars 1862.

« NAPOLÉON. »

Après avoir lu les pages qui précèdent, ceux qui partagent le moins les opinions de l'auteur couronné doivent lui savoir gré de la franchise avec laquelle il les expose. Si l'*Histoire de Jules César* est fidèle à ce programme, il est clair qu'elle ne sera autre chose que l'apothéose de son héros et du système qu'il a inauguré. Ce système lui doit son nom, et s'appelle le césarisme. Il est celui de tout homme de génie, qui, au milieu des troubles civils d'une démocratie chancelante, a assez d'ambition, d'audace et de bonheur pour accomplir une révolution monarchique à son profit et au profit réel ou prétendu, de la société. C'est là le trait qui sépare les César, les Cromwell, ou les Napoléon Ier, des Louis XIV, des Pierre le Grand ou des Frédéric II. Leur puissance incontestable a une origine contestée; leur histoire n'a pas de passé, leur trône n'a point de fondement; parvenus du génie et de la gloire, le repos qu'ils ont donné à la société tient à leur personne plutôt qu'à des institutions encore sans racines. Ils sont les hommes du fait, et non du droit qui a toujours besoin de la sanction du temps. Le succès les justifie dans le présent et peut seul les légitimer dans l'avenir. Il est donc naturel qu'ils invoquent le succès comme un signe, comme une consécration providentielle. C'est ce qu'exprimait, d'une manière si souveraine, l'auteur de *Cinna*

1. En effet, que d'agitations, de guerres civiles et de révolutions en Europe depuis 1815 ! en France, en Espagne, en Italie, en Pologne, en Belgique, en Hongrie, en Grèce, en Allemagne !

dans des vers qui auraient pu être pris pour épigraphe par l'auteur de l'*Histoire de Jules César* :

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis.
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoiqu'il ait fait ou fasse, il est inviolable,
Nous lui devons nos biens ; nos jours sont dans sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

C'est parce que leur œuvre tient à la personne même des Césars, que les entreprises des Brutus peuvent replonger la société tout entière dans le chaos d'où les Césars l'ont tirée. N'est-il pas cependant bien sévère, lorsque l'usurpation récente et l'amour de la liberté antique sont en présence, d'imputer aux derniers défenseurs de l'ordre et du droit vaincus, tous les crimes, tous les désordres, toutes les hontes que pourra subir plus tard un peuple indigne d'être affranchi ? « Brutus, en tuant César, nous dit-on, a plongé Rome dans les horreurs de la guerre civile. Il n'a pas empêché le règne d'Auguste, mais il a rendu possibles ceux de Néron et de Caligula. » Ne pourrait-on pas de cette façon accuser Charlotte Corday de tout le débordement de fureurs qui suivit la mort de Marat?

Dira-t-on plus justement avec un publiciste anonyme, commentateur enthousiaste de la pensée impériale[1], que,

1. *Revue française*, livraison du 1er ooctobre 1865. Ce panégyrique anonyme a été très-remarqué dans un recueil qui ne paraissait pas avoir jusque-là d'attache officielle. On l'a attribué un instant à M. Troplong, puis à M. Am. Thierry. M. J. Claretie, dans une des chroniques du jour qu'il fournit à *l'Avenir national*, nous apprend qu'on a même imputé à M. Guizot et à M. Thiers cette « théorie du despotisme. » Il s'en étonne et se dit en mesure d'affirmer que l'article a pour auteur M. Francis Monnier, précepteur du Prince impérial. D'autres ont affirmé avec non moins d'insistance qne cet article, ainsi qu'un

par la faute de Brutus, « l'empire n'a pu se développer dans les directions que lui aurait imprimées le génie de son fondateur? » que, « sans le déchirement des factions, sans Brutus, César et sa dynastie auraient renouvelé et soutenu la grandeur de Rome? » Au nom des mêmes hypothèses, on condamnerait les actes qui délivrèrent la France au 9 thermidor. Car enfin, il y a aussi des suppositions complaisantes qui nous montrent la dictature de Robespierre, sous un jour analogue. Sans les factions qu'il achevait de vaincre, il allait peut-être, lui aussi, fonder une ère éternelle d'égalité, de fraternité et de bonheur. La réaction, disent ses apologistes, est venue au dernier moment, faire avorter une œuvre qu'elle avait toujours méconnue.

Ces rapprochements historiques prouvent l'insuffisance des appréciations après coup des événements. Comme Brutus, Charlotte Corday a répandu le sang inutilement; comme

autre, également anonyme, sur le feu roi Léopold, était de S. M. Léopold II, le nouveau roi des Belges.

On trouve une fidèle analyse de cet article dans l'excellente « Revue des revues, » faite, pendant quelque temps, au *Moniteur* par M. Lacaussade (janvier 1866). *Le Siècle* a aussi consacré au manifeste anonyme une « Revue hebdomadaire » de son spirituel et très-sensé chroniqueur Edmond Texier. En voici quelques lignes : « Du reste, dans cette glorification de César et de son coup de main, les Trois-Étoiles de la *Revue française* ont commis une grave imprudence. Une phrase, une simple phrase échappée à l'auteur est la plus sanglante critique du système césarien. « Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que l'empire de Caligula, de Claude et de Tibère n'est pas celui de César; son patriotisme se fût indigné de ce qu'ils ont fait de son œuvre. » L'auteur se porte garant de l'indignation de César. A le juger par ses actes, on peut dire que si César n'était pas cruel par caractère, il l'eût été par politique, si la cruauté lui eût été nécessaire; mais je ne conteste pas qu'il eût pu être indigné. Qu'est-ce que cela prouverait? Que le génie ne se transmet pas de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, avec les droits à la succession de l'empire? Quand les lois sont brisées, quand elles ne résident plus que dans la volonté d'un homme, les peuples peuvent donc être à la merci d'un fou comme Claude ou d'un monstre comme Tibère? César a sauvé la société romaine, dites-vous; mais il lui a légué ses successeurs! Les sauveurs coûtent cher! »

Harmodius et Aristogiton, les thermidoriens réussirent à affranchir leur pays de la dictature : n'y a-t-il entre de tels actes d'autre ressemblance ou d'autre différence que le succès? Ne peut-on pas les juger en eux-mêmes, dans les moyens employés et dans les intentions de ceux qui les accomplissent, sans attendre les conséquences que leur feront porter des circonstances échappant à toute prévision humaine? Ou la morale n'est qu'un mot, ou tous les événements, révolutions et contre-révolutions, coups d'État et conjurations, relèvent de la conscience dont l'histoire doit, il est vrai, éclairer le jugement, mais dont elle ne peut repousser la compétence. N'ôtons pas au vainqueur le souci de la justice, au vaincu le mérite de s'être dévoué pour quelque grande et belle cause abandonnée des dieux, ou, pour parler sans figure, dont les circonstances historiques n'avaient pas préparé le triomphe.

L'auteur de l'*Histoire de Jules César* professe pour les grands hommes un véritable culte. Il repousse avec raison toutes ces interprétations malignes qui nous montrent derrière les actes les plus solennels des intentions mesquines. Les biographes aiment à déshabiller les héros, à faire tomber le masque et à ne montrer que l'homme. Cette méthode n'est pas sans utilité ni vérité; elle est celle des Plutarque et des Suétone; Montaigne et Pascal la goûtaient singulièrement, et les psychologues, les moralistes en font leur profit, mais enfin, elle ne convient pas à la pompe de l'histoire, et je conçois qu'on la dédaigne, quand on s'occupe moins des événements que de leurs lois. Faisons donc bon marché de toutes les explications puériles, des perles de la Grande-Bretagne, des expéditions lointaines par raison d'hygiène, de la couronne de laurier destinée à cacher la calvitie. Que ces misères aillent rejoindre le « nez de Cléopâtre, » dont Pascal dit que, « s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé, » et le grain de sable de Cromwell : « ce petit gravier qui n'était rien ailleurs, mis

en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli. » Tout cela était bon au temps où l'on prêtait aux individus une action plus ou moins indépendante de la force des choses et à la Providence une intervention arbitraire dans les événements rapportés aujourd'hui à des causes durables et profondes.

Pourtant, à y bien songer, n'y a-t-il pas, entre les sentiments que l'auteur de l'*Histoire de Jules César* veut inspirer et les idées dont il se fait l'interprète, une apparence de contradiction? On nous demande pour les grands hommes une admiration aveugle, docile; on nous invite à ne plus voir en eux les traits plus ou moins mesquins de l'individualité, mais la grandeur des idées, des principes, du système qui triomphent en dépit de leur mort ou de leur défaite; on nous dit que « le propre du génie est de survivre au néant et d'étendre son empire sur les générations futures. » Mais comment les générations présentes reconnaîtront-elles leurs grands hommes, leurs hommes providentiels, pour les honorer et les suivre? Quelle voix de la raison ou de la conscience pouvait empêcher Brutus et ses collègues d'assassiner César, les Juifs de crucifier Jésus, l'Europe de bannir Napoléon, s'il appartenait à l'avenir seul de révéler ce que le césarisme, le christianisme, l'idée napoléonienne cachaient en eux de fécondité et de puissance?

Ajouterai-je que la manière large et purement philosophique dont l'auteur de l'*Histoire de Jules César* comprend la marche providentielle des événements ne nous permet plus aussi bien que l'ancienne méthode historique, de mesurer notre admiration pour la personne et le rôle des grands hommes sur l'importance de l'œuvre accomplie? Antoine était libre de résister aux séductions qui se résument, selon Pascal, dans le nez de Cléopâtre; mais aucun adversaire d'Octave n'était capable de relever contre lui la république romaine de son irréparable défaite. Montesquieu, accepté comme un oracle en pareille matière, nous dit : « Si César et

Pompée avaient pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme firent César et Pompée, et la République, destinée à périr, aurait été entraînée au précipice par une autre main. » Cette théorie qui revient plus d'une fois, sous une forme ou sous une autre, dans l'*Histoire de Jules César*, n'amoindrit-elle pas l'idée qu'on se faisait de la puissance du génie, d'après la grandeur du succès? Il semble que, pour une telle philosophie de l'histoire, il n'y ait plus d'hommes providentiels, mais seulement des événements providentiels. L'œuvre de César n'était-elle pas déjà accomplie par Sylla? « Si la conduite de Sylla, dit Napoléon III, eût été modérée, ce qu'on nomme l'empire eût probablement commencé avec lui; mais son pouvoir fut si cruel et si partial qu'après sa mort on oublia les abus de la liberté pour ne se souvenir que des abus de la tyrannie. »

Après Sylla, la dictature est le point de mire de toutes les ambitions. Décrétée par la force des choses, elle sera acceptée par les hommes comme un refuge nécessaire; la question de savoir quelle main y conduira la république est secondaire. Il y a, dans la foule, des Pompées et des Césars inconnus, prêts à prendre le premier rôle et à profiter des événements. César n'est plus alors qu'un Catilina heureux et habile, et Catilina un César qui n'a pas réussi.

Le nouvel historien des révolutions romaines, après nous avoir dit que le succès des hommes supérieurs « tient à leurs sentiments généreux, » ajoute : « qu'il dépend de leur habileté à profiter des circonstances. » Ces deux explications sont-elles compatibles, et la seconde n'est-elle pas la plus juste? Croit-on que la générosité des sentiments qui donne du prestige à l'exercice du pouvoir, serve beaucoup à le conquérir, et, en général, dans les révolutions, ne sont-ce pas les habiles qui triomphent, plutôt que les généreux? Ceux-ci se déchirent les entrailles sur la foi de Platon, ou doutent, au dernier moment, de la vertu à laquelle ils se sont sacrifiés.

L'*Histoire de Jules César*, pour mieux expliquer le triomphe de l'homme et du système, remonte aux premiers siècles de Rome et recherche, à l'origine et dans tout le cours des institutions républicaines, le germe de la monarchie démocratique et militaire, dont l'empire romain devait être le type. Dès la fondation même de l'État, sous les rois et sous les premiers consuls, l'auteur aperçoit les principes de sa décadence, et il termine ainsi l'étude de la première période. « Cet aperçu rapide des maux déjà sensibles qui travaillaient la société romaine, nous conduit à cette réflexion : le sort de tous les gouvernements, quelle que soit leur forme, est de renfermer en eux des germes de vie qui font leur force, et des germes de dissolution qui doivent un jour amener leur ruine. » La plus grande partie du volume est consacrée à suivre le développement de ces germes de dissolution.

Les hommes appelés comme Sylla, Pompée ou César, à profiter de la décadence des institutions de leur pays, ne font-ils pas eux-mêmes tous leurs efforts pour la précipiter? n'est-ce point même tout le secret de leur habileté? L'historien de Jules César n'en croit rien. Il suppose chez son héros des vues supérieures auxquelles toute sa vie se subordonne; une politique dont l'intérêt public est le seul mobile, doit expliquer des actes suspects et des alliances plus suspectes encore, depuis son indulgence pour Catilina jusqu'à sa connivence avec Clodius. Questeur, édile, pontife, préteur, triumvir et consul, tantôt César défend la loi, tantôt il la fait taire et s'élève au-dessus d'elle ; longtemps il soutient Pompée et lui fait accorder des pouvoirs exorbitants ; puis il luttera contre le maître qu'il a donné à la république. Aristocrate par caractère et par nature, il flatte et sert le parti populaire. Aucune de ses variations ou de ses contradictions ne sera imputée par son illustre apologiste aux calculs de l'ambition ou ne trahira les ressorts d'une politique machiavélique. On prête généralement à César, dans

ses relations avec Pompée, le plan arrêté d'anéantir la république en se servant de la démocratie, et la démocratie elle-même en l'habituant à subir le joug d'un maître; le nouvel historien entreprend de prouver « que César soutenait Pompée, parce que cet illustre capitaine avait embrassé la même cause que lui. » César, ajoute-t-on, n'obéissait, en toutes choses, qu'à ses convictions. N'est-ce pas se faire un César idéal, au lieu de montrer le César réel? N'est-ce pas transporter dans l'histoire les procédés littéraires de Corneille, et nous faire voir les hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être?

Mais pour juger avec connaissance de cause l'œuvre impériale, il faut en attendre l'achèvement. L'*Histoire de Jules César* ne nous a pas encore montré son héros dans les premiers rôles, disposant de la conduite des événements et tenant en ses mains les destinées de son pays. Il est mêlé aux agitations romaines, il ne fait pas la révolution. Il n'a pas encore sa couronne de vainqueur des Gaules; il n'a pas passé le Rubicon; il ne s'est pas mis au-dessus des lois, il n'a pas encore assumé toute la responsabilité des événements au milieu desquels il trouvera la mort, tandis que la république succombera sans retour. C'est dans un second volume que l'Empereur doit remuer ces cendres brûlantes.

3

La société romaine au temps de César d'après les lettres de Cicéron, M. G. Boissier.

Les documents intimes, tels que les mémoires particuliers et les correspondances, qui ont tant d'importance pour l'histoire moderne, nous font défaut en général dans l'antiquité. La Grèce et Rome nous sont surtout révélées par des ouvrages d'apparât, des histoires composées pour le

public et en vue de la postérité. En fait de correspondances importantes, dont l'histoire puisse faire son profit, on ne possède guère que celle de Cicéron. Encore peut-on dire que Cicéron ne perd jamais de vue dans ses lettres, le public sous les regards duquel il espère bien qu'elles tomberont un jour. L'orateur et l'homme politique s'y montrent sans cessé : l'un calcule l'effet de la phrase, l'autre prépare une justification de sa conduite. Cicéron écrit ce qu'il n'oserait dire lui-même avec le secours de toutes les précautions oratoires. Il prend plus aisément dans son cabinet de travail qu'au forum, l'attitude qui lui plaît. Il se flatte sans vergogne : « Une lettre, dit-il lui-même avec une naïveté charmante, une lettre ne rougit pas : *Littera non erubescit.* » Il ne doit pas reculer devant les mensonges flatteurs, lui qui ose, par écrit, prier un historien de mentir en sa faveur, en présentant le récit de son consulat sous son plus beau jour.

Malgré les soupçons que fait planer sur la correspondance de Cicéron cette complaisance envers lui-même, il est très-naturel d'en faire sortir tous les renseignements historiques qu'elle peut renfermer et d'esquisser avec les traits qu'elle leur prête, Cicéron lui-même et les hommes de son temps. C'est ce que M. Gaston Boissier a fait avec soin et avec talent dans le livre intitulé : *Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine*[1].

Ces portraits semblent venir à point au moment où l'on s'occupe tant de Rome et des Césars. L'auteur se défend de toute préoccupation politique, des allusions piquantes, des rapprochements ingénieux qui vont chercher dans l'histoire du passé des armes pour les luttes du présent. Il ne veut, avec les noms de César et de Pompée, de César et de Brutus, ni aiguiser une épigramme, ni assaisonner une flatterie. L'histoire doit être, suivant la belle expression de Thucydide, une œuvre faite pour l'éternité.

1. Hachette et Cie, in-8, 526 pages.

Les lettres de Cicéron nous feront connaître d'abord Cicéron lui-même ; elles permettent de le suivre dans sa vie publique et sa vie privée. Interprétées suivant les désirs de l'illustre orateur, elles seraient l'apologie de l'une et de l'autre. Elles fourniraient des réponses aux attaques dirigées de toutes parts contre sa mémoire, par les partisans fanatiques de Brutus et par les amis aveugles de César. Il paraît que les Allemands, qui ont le plus fouillé la correspondance de Cicéron pour y puiser des lumières nouvelles sur l'histoire romaine, ont pris l'habitude de malmener l'auteur, et ont tiré de ses lettres un réquisitoire contre lui. L'un des plus savants historiens de Rome, M. Mommsen, lui prodigue les injures. A ses yeux, Cicéron n'était, comme homme d'État, qu'un égoïste et un myope, et, comme écrivain, qu'un feuilletoniste et un avocat. Il est vrai que le même M. Mommsen appelle Caton, un don Juan, Pompée, un caporal, et qu'il salue dans César le modèle du futur desposte populaire prussien, dont la main ferme pourra seule donner à l'Allemagne, l'unité qu'elle attend. M. G. Boissier fait justice de ces appréciations césariennes germaniques et croit que la lecture des lettres de Cicéron rend à l'histoire un service signalé. En nous donnant quelque idée de ces grandes existences que nous ne connaissons plus, elles nous font mieux comprendre la société ancienne elle-même.

Parmi les amis de Cicéron, Atticus est celui qui entretint avec lui le commerce épistolaire le plus régulier et le plus long. Les lettres de Cicéron nous font intimement connaître ce personnage qui ne fut pas aussi digne de l'amitié de Cicéron que le fait croire Cornélius Népos. S'il n'est pas le plus sympathique des hommes, il en fut le plus habile, depuis Sylla jusqu'à Auguste, et il sut se soustraire à tous les dangers des discordes civiles. Ami de Brutus et confident de Cicéron, il devint et resta le familier d'Antoine et d'Octave.

Un autre correspondant de Cicéron, et qui n'est guère connu à d'autres titres, est Cœlius, l'un des hommes les plus spirituels de son temps et du commerce le plus agréable. C'est un type de la jeunesse contemporaine de César. Il est, comme lui, corrompu de bonne heure, peu soucieux de sa dignité, prodigue de son bien, ami des plaisirs faciles; il se jette dès que l'occasion se présente dans la vie publique avec une ambition inquiète, de grands besoins à contenter, peu de scrupules et point de croyances. Avec tous ces défauts qui sont ceux de sa génération, il est étrange que Cœlius ait inspiré à Cicéron une sympathie qui ne se démentit jamais.

Les autres personnages que les lettres de Cicéron nous présentent sous un jour particulier, sont connus d'avance, et tous les historiens en ont laissé des portraits. C'est César, c'est Brutus, c'est Octave. Sur les deux premiers, les lettres de Cicéron ne font que compléter le témoignage des discours de Cicéron et de tous les actes de sa vie publique. La correspondance de Cicéron avec Octave nous en aurait appris davantage, mais les trois livres au moins, qu'elle formait, ont été détruits, et leurs débris ne nous permettent plus de suivre les phases de cette amitié de quelques mois qui devait finir d'une façon si terrible. M. G. Boissier qui tenait sans doute à encadrer la figure d'Octave dans son livre, emprunte les éléments du portrait qu'il en trace à cette fameuse inscription d'Ancyre, qu'on appelle le testament politique d'Auguste, et dont M. Perrot a rapporté récemment le texte à peu près complet[1]. Grâce à cette intéressante digression, le livre de *Cicéron et ses amis* embrasse dans toute sa suite le dernier siècle de la république romaine et éclaire les unes par les autres les figures historiques de ceux qui l'ont étouffée et de ceux qui n'ont pu la défendre.

1. *Exploration archéologique de la Galatie*, etc., par MM. Perrot, Guillaume et Delbet. (Didot frères, 1863), in-4°.

4

L'histoire de France et les infiniments petits de l'érudition.
M. d'Arbois de Jubainville.

Fidèle à son système de recherches minutieuses, infatigables, M. d'Arbois de Jubainville a continué sa volumineuse *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*[1]. Il a été encouragé dans cette œuvre, sinon par un succès de popularité auquel il ne pouvait prétendre, du moins par l'accueil favorable que réservent aux œuvres de pure érudition les juges compétents : L'Académie des inscriptions et belles-lettres lui a décerné, en 1864, l'un de ses prix Gobert. Le travail de M. d'Arbois de Jubainville s'est grossi, cette année, de deux volumes, ou, pour être plus exact, d'un volume en deux parties, comprenant ensemble neuf cent trente-deux pages.

Un siècle suffit à les emplir. L'auteur a mené son récit de 1181 à 1285. Il le compose, comme à l'ordinaire, de renseignements, de dates et de nombres de toutes sortes. Il puise à pleines mains dans les archives et en extrait une suite non interrompue de documents et de témoignages. Là où régnait l'ignorance la plus complète il répand à flots la connaissance des faits et des hommes. Les noms propres se multiplient, les détails les plus précis abondent ; on sait, à un jour près, à quel moment un usage s'est établi ou a pris fin, un droit a été octroyé à une commune, à un hameau, ou leur a été retiré ; de quel mois à quel mois un prince ou un de ses agents a séjourné dans telle ville. On nous transcrit une foule de pièces que nous ne tiendrions peut-être pas à

1. Aug. Durand, in-8; tome IV, 932 pages. Voyez, pour l'analyse des trois premiers volumes, le tome V de *l'Année littéraire*, p. 319-322.

connaître si elles étaient relatives au présent; des tarifs de redevances ou d'amendes; le détail des sommes payées, à tel titre et en telle année, par toutes les localités d'une province. Des chapitres sont hérissés de chiffres. Les budgets locaux s'équilibrent par livres, sous et deniers. L'auteur a vu les notes et quittances et il nous indique les chartes et archives où nous pourrons, si le cœur nous en dit, aller les chercher. Sur ces milliers de faits insignifiants, on aimera mieux, je pense, le croire sur parole.

Nous l'avons déjà dit, M. d'Arbois de Jubainville porte à l'excès une qualité précieuse de l'historien moderne, la connaissance des sources officielles et des documents originaux. Il a le tort de s'y complaire et de s'y enfermer. Les matériaux de l'histoire sont là, mais il faut que l'histoire en sorte, et après la question de science vient la question d'art. Augustin Thierry ne dédaignait ni l'une ni l'autre. De là son autorité et sa popularité tout ensemble. M. d'Arbois de Jubainville, avec toute une forêt de documents, me fait l'effet d'élever un immense échafaudage, auquel on préférerait le moindre édifice.

5

Le grand procès de la Révolution française. La Terreur et la démocratie libérale. M. E. Quinet.

Parmi les livres toujours nombreux qui traitent de la Révolution française, il en est un qui a été particulièrement signalé par le nom et le talent de l'auteur, par son autorité de vieille date dans le parti démocratique et libéral et par les réclamations de plusieurs de ses coreligionnaires en politique : je veux parler de l'ouvrage que M. Quinet intitulé simplement : *La Révolution*[1].

1. Libr. internationale, 2 vol. in-8; IV-476-640 p.

Ce n'est pas un récit historique mais une suite de réflexions et de jugements sur les événements, depuis la première heure de la Révolution française jusqu'à sa défaite, depuis la convention des États généraux jusqu'au lendemain du 18 brumaire. Ce livre est à beaucoup d'égards le pendant des *Considérations sur la Révolution française de Mme de Staël*, cette œuvre virile où l'exilée du premier Empire a jeté à profusion des vues personnelles, indépendantes, toujours élevées, souvent d'une étonnante justesse et où la Révolution vaincue est comprise et non maudite, malgré tous les maux qu'elle avait apportés à l'auteur et à ses amis. M. Quinet apprécie, comme il le mérite, ce témoignage de l'illustre solitaire de Coppet ; il intitule ainsi le chapitre qu'il lui consacre : « Comment la tradition et la langue du droit ont été conservés dans l'exil, » marquant ainsi du même trait, l'analogie de leur situation et de leurs sentiments.

Le livre de M. Quinet est bien celui d'un exilé; il rappelle les souffrances morales de l'auteur par le ton de tristesse qui y domine ; c'est avec le désenchantement du présent qu'il retourne ses regards vers le passé. Il voit autour de lui la cause de la démocratie libérale, abandonnée par les uns, insultée par les autres, trahie par ceux-ci, mal servie par ceux-là ; il voit les événements donner aux idées de cruels démentis, des formules pompeuses dissimuler le vide des choses, des dupes volontaires s'efforcer de duper les autres ; celui-ci faisant bon marché du fond, tant que l'on conserve la forme, celui-là sacrifiant les idées aux mots. Les fautes du présent ne sont d'ordinaire que la conséquence et l'expiation des fautes du passé. Il faut résolûment remonter à celles-ci, ne pas craindre de dévoiler les faiblesses, les erreurs, les malentendus, les trahisons mêmes, et en répudier la complicité ; l'héritage de la Révolution, malgré notre respect filial, ne doit s'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Comme Mme de Staël, comme Mounier, M. Quinet,

croit pouvoir « montrer les fautes révolutionnaires, » en restant « un ami de la Révolution. »

Un sentiment profond de tristesse règne dans tout l'ouvrage de M. Quinet. « D'autres ont eu à raconter, dit-il, les triomphes qu'ils croyaient définitifs, les enthousiasmes, les droits, les conquêtes politiques et morales. Venu plus tard, je n'ai eu en partage que les revers, les chutes, les défaites, les reniements. C'est cette face des choses surtout que je suis condamné à expliquer. J'ai écrit cet ouvrage en pleine paix, comme du fond de la mort. Le bruit des opinions m'arrive de si loin, que j'espère ne pas me passionner pour elles. La solitude m'aidera à l'impartialité ; ou si j'entre dans les partis, ce sera pour chercher comment ils ont concilié leurs principes avec leurs actions. »

Ce dernier trait caractérise la critique appliquée à l'histoire de la Révolution française par M. Quinet. Dans ce grand drame, les partis ne représentent pas seulement des intérêts, ils représentent aussi et surtout des principes. C'est pour ceux-ci que l'on se passionne ; ils sont à la tribune, dans le journal, au club, dans toutes les luttes, des armes offensives ou défensives. Ils sont inscrits sur les drapeaux, ils triomphent ou succombent avec les hommes.

M. Quinet dégage des cahiers de 89 les idées principales, qui, sous forme de vœux, marquaient à la Révolution son but. Les cahiers du tiers-état indiquaient clairement la route à suivre, les espérances, les aspirations. Ceux de la noblesse et du clergé, exprimaient, avec quelque regret du passé, des sentiments de conciliation qui semblaient devoir aplanir tous les obstacles. On sent la nation entière battre d'un même cœur, et l'on rêve volontiers d'une liberté facile à conquérir et du règne prochain de l'égalité et de la fraternité universelles.

D'où vient que tant de promesses et d'espérances ont été déçues, que tant de généreux sentiments ont abouti à tant de crimes et qu'un si bel enthousiasme a été le prélude

d'une si grande impuissance? M. Quinet trouve les explications des échecs de la Révolution dans les faits et les sentiments que les siècles précédents léguaient au dix-huititième siècle. Rien ne préparait la France à l'établissement et au développement régulier des institutions libérales. Tout le passé réservait à l'ordre de choses nouveau des résistances, des luttes, de terribles tempêtes contre lesquelles on irait fatalement chercher un refuge dans une restauration plus ou moins complète de l'ordre ancien. Les Français de la Révolution ont été punis des fautes de leurs pères, plus encore que de leurs propres fautes.

Tous les actes importants de la Révolution française, toutes ses journées mémorables, toutes les scènes dramatiques, les mesures décisives sont prises une à une, rattachées à leurs causes, jugées dans leurs principes et dans leurs effets. Nous ne pouvons que signaler la méthode et non la suivre dans les principales applications. Nous ne la montrerons à l'œuvre que dans le livre intitulé *la Religion*.

M. Quinet avant d'être un écrivain politique et de se jeter dans la politique active, s'était donné tout entier aux questions de philosophie religieuse. Peut-être n'a-t-il jamais séparé la politique de la philosophie; il n'admet pas qu'on en sépare l'histoire. Les faits ne sont que la traduction des idées. Or le dix-huitième siècle apportait à la Révolution française une singulière doctrine sur les rapports de la Religion et de la Politique. Il avait sapé les fondements de la foi chrétienne, mais il n'en admettait pas moins le christianisme comme base de toutes les institutions sociales. D'après la profession de foi du Vicaire savoyard, devenu le *Credo* enthousiaste de tous les amis de la Révolution, l'individu rejetait loin de lui la révélation, et n'admettait, dans son for intérieur, qu'une religion, la religion naturelle; le prêtre même, atteint par le souffle du progrès, repoussait les dogmes étrangers ou contraires à la raison.

Mais cette révolution, tout intérieure, ne se trahissait par

aucun changement dans la conduite, et laissait subsister la religion établie avec toutes ses apparences et toutes ses pratiques. M. Quinet rappelle les conclusions mêmes du Vicaire savoyard, notamment celle-ci : « C'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né. »

Ainsi, Jean-Jacques Rousseau déchaîne la révolution religieuse, et il l'entrave ; il prépare la révolution politique, et il consolide en face d'elle la puissance qui doit l'étouffer. Sans doute l'individu, le prêtre même, pourra concilier avec ses idées nouvelles ses anciennes pratiques, et, l'esprit tout en révolte contre l'Église, se maintenir dans le giron de l'Église; mais la société comment sanctionnera-t-elle cette contradiction? Comment proclamera-t-elle l'avénement d'un monde nouveau, en maintenant toutes les institutions sorties des principes du monde ancien? Le Vicaire savoyard, depuis ses nouveaux principes, célèbre la messe avec plus de vénération; il s'attache mieux que jamais à toutes les formules, à toutes les cérémonies. Il ambitionne comme toujours l'honneur d'être curé. « Un curé, ajoute M. Quinet, qui dit la messe sans croire ni à l'Évangile, ni à l'Église, ni à la papauté, ni à la tradition, ni même à la divinité de Jésus, et qui se contente de laisser penser qu'il y croit ; voilà l'idéal de la réformation que J. J. Rousseau propose à la Révolution qui le suit. »

M. Quinet traite cette transaction d'imagination romanesque, et il a vraiment raison. Tout ébranler pour ne rien changer, dans l'ordre moral, peut être le caprice d'une imagination sceptique et rêveuse ; mais les nations ont plus de logique. Elles brisent violemment le cercle des chimères, et le passé se redresse bientôt contre ceux qui le menacent sans oser le détruire. La peinture de l'état moral où les contradictions de J. J. Rousseau jetèrent nos pères et nous ont laissés nous-mêmes, fournit à M. Quinet quelques-unes des pages qui font le mieux connaître l'esprit de son livre.

Ainsi, un immense trouble jeté dans la conscience humaine, et en résultat, nulle innovation véritable. Je vois sur les traces du vicaire savoyard, toutes les croyances minées, tous les dogmes ébranlés, un immense bouleversement de la tradition. Ce que le vicaire savoyard touche de ses mains, il le renverse jusque dans le fond des abîmes. Ce ne sont partout que ruines du vieux culte; la terre même s'entr'ouvre à chaque pas; les livres, les institutions disparaissent, les unes après les autres. A mesure que je suis ce guide, ce révélateur de l'esprit nouveau, les croyances, les traditions, les monuments s'évanouissent comme l'ombre. Et lorsque au sortir de ce pèlerinage à travers tant de débris, je crois atteindre un ciel nouveau, lorsque j'espère, si non embrasser l'avenir, du moins avoir franchi le passé, qu'arrive-t-il? Le vicaire savoyard m'a ramené au seuil de la vieille Église; il me fait rentrer dans le cercle du Moyen Age, que je croyais avoir franchi pour toujours! Et tant d'efforts pour en sortir, tant d'angoisses, tant de témérités, une si longue sueur de sang, tout cela se trouve inutile; il faut revenir après mon guide dans la cité des morts. Je me vois de nouveau au point de départ, scellé, enseveli, dans l'ancienne lettre, mais plus misérable, plus triste qu'auparavant. Tel est le prisonnier, qui, après avoir essayé vainement de franchir la dernière barrière, rentre à pas lents, la tête baissée, le désespoir au cœur, dans son cachot.

En expliquant les fautes du présent par celles du passé, M. Quinet est conduit à une certaine indulgence pour des hommes que le parti démocratique a l'habitude de juger avec rigueur. Louis XVI, par exemple, n'a jamais été traité aussi favorablement par une plume révolutionnaire. Dans la situation que les événements lui avaient créée, il ne pouvait concevoir d'autres sentiments, d'autre pensée, agir autrement qu'il n'a fait. Ceux qui l'ont accusé d'avoir manqué d'intelligence ou d'énergie, n'ont pas compris la force des choses à laquelle il a succombé. Tout au plus lui restait-il le choix de son supplice, et, en fait de coups d'État, il ne pouvait tenter que des coups de désespoir. Il aurait pu mourir dans la rue, en bravant l'émeute, déchiré par la populace; il aurait pu préférer le suicide au martyre.

M. Quinet ne pratique pas ce système d'excuses pour tout le monde, et la sévérité de ses appréciations sur quelques personnages réhabilités de nos jours par des écoles complaisantes, a excité contre l'auteur de *la Révolution* les colères de ses anciens amis. Marat n'est pas flatté ordinairement par les peintres; M. Quinet refait son portrait, ici avec un peu de déclamation, là avec une énergie pittoresque : « Le front voilé, chevelu, la face cuivrée, l'œil tout grand ouvert au soupçon, sous d'épaisses arcades sourcilières, les narines dilatées, le nez massif, carnassier, mufle en quête de la proie, la bouche hurlante avec un ricanement de bête fauve, mêlé de joie et de fureur, il prenait en pitié, comme autant de pygmées, Danton et Robespierre. Dans son extase de férocité, il se riait de leur mansuétude. »

Tous les hommes qui ont trempé dans les barbaries systématiques de la Terreur ne peuvent attendre de M. Quinet que le bénéfice des circonstances atténuantes; le système lui-même est condamné énergiquement. Il montre comment, à bien des siècles de distance, « le terrorisme français et le terrorisme hébraïque se répondent. » Ils appartiennent au même système : Joseph de Maistre ne se défendait pas d'une secrète admiration pour le Comité de salut public. « Le faux engendra l'atroce. » Aujourd'hui l'atroce est répudié, mais le faux n'a pas abdiqué, et c'est ce qui fait que certains hommes, tout en séparant le système de ses moyens d'exécution, se montrent volontiers indulgents pour les fureurs de Robespierre et des Jacobins, comme d'autres pour les massacres et cruautés de Moïse, de Mahomet, du duc d'Albe, de Ziska, ou de Henri VIII. Aux yeux de plusieurs, le plus grand tort de la Terreur est de n'avoir pas réussi; aux yeux de M. Quinet, c'est d'avoir été la Terreur[1].

1. C'est particulièrement cette condamnation absolue de la Terreur qui a excité contre le livre de M. Edg. Quinet les plus fortes polémiques. M. Alph. Peyrat, rédacteur en chef du nouveau journal quotidien *l'Avenir national*, s'est signalé par la vivacité de ses attaques contre

Il y a dans *la Révolution* un chapitre qui porte ce beau titre : « La liberté est condamnée à être humaine, » et l'auteur ne croit pas que le despotisme des plébéiens puisse jamais être bienfaisant. Promettre la liberté en la retirant est un éternel sophisme. La dictature anéantit ceux qu'elle se propose de régénérer. En comparant les efforts, les sacrifices, le sang répandu, aux résultats obtenus par la Révolution, M. Quinet sent redoubler sa tristesse. La mort des *Girondins*, les seuls représentants de la liberté, lui inspire cette reflexion amère :

Une chose reconcilie, dans d'autres histoires, avec les fureurs des hommes : le sang versé y est presque aussitôt fécond. Quand je vois couler celui des martyrs, je vois en même temps le christianisme grandir sous la terre au fond des catacombes. De même dans la Réforme, dans la Révolution anglaise, le sang de Zwingle, de Guillaume le Taciturne de Sidney est tombé sur un sol fertile, et il a enfanté la vie. Le sang a coulé plus abondamment chez nous, et de sources aussi hautes ; il n'y a aucun rapport entre les sacrifices des victimes et le résultat obtenu par la postérité.

La pensée exprimée par cette dernière ligne a été reprochée à M. Quinet comme une sorte d'outrage à la Révolution. On lui a rappelé toutes les conquêtes de 1789, consolidées au milieu des orages de 1793, propagées par l'Empire, respectées par la Restauration, et survivant depuis deux tiers de siècle à toutes les vicissitudes de révolutions et de contre-révolutions française et européenne. Elles se résument partout en une transformation politique, civile

des arrêts si sévères; et des répliques non moins vives se sont produites dans *le Temps*, journal de M. Nefftzer.

En dehors de ces débats nous devons signaler comme source inépuisable de renseignements sur une époque si discutée, la continuation de l'ouvrage de M. Mortimer Ternaux, *l'Histoire de la Terreur, d'après les documents authentiques*, etc. Ce travail considérable, dont nous avons déjà parlé deux fois, est arrivé au cinquième volume, qui contient jusqu'à la mort du roi. (Michel Lévy, in-8. 574 p.)

et sociale, qui fait de la Révolution française comme une nouvelle ère universelle. L'historien ne peut méconnaître de tels faits, le philosophe ne peut pas n'y point applaudir.

Oui; mais l'homme politique a le droit de les discuter, de peser les avantages et les pertes, et d'opposer aux progrès accomplis dans les institutions et les lois, les défaillances dans les idées et dans les mœurs. Il y a, pour les nations, des mouvements de recul que chacun peut apprécier à sa manière, mais qui sont des épreuves douloureuses pour les hommes de foi. Quand on a cru pendant toute sa vie au progrès et à la liberté, il est triste de voir son pays retourner en arrière ou tourner dans un cercle d'évolutions stériles, et de s'entendre dire que nous ne sommes pas faits pour être libres.

Faut-il parler davantage de la forme d'un livre où les idées surtout ont du prix? Je considère *la Révolution* de M. Quinet comme une de ses meilleures œuvres au point de vue littéraire. C'est une analogie de plus avec les *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël. Quand les écrivains richement doués sont forcés par l'intérêt même du sujet de s'occuper plus des idées que de la forme, ils rencontrent leur forme la meilleure, c'est-à-dire la plus naturelle et la plus forte. Le style de M. Quinet est ici plus simple qu'à l'ordinaire, plus sobre d'ornements superposés, d'excroissances poétiques; il n'affecte pas ce mouvement lyrique, cette profusion d'images qui donnent à plusieurs de ses autres ouvrages un faux air d'apocalypse. Des rapprochements inattendus ramènent encore de temps en temps des métaphores empruntées à la mythologie, à l'astronomie, à la géologie, aux diverses sciences, à tous les arts, mais ces traits d'une rhétorique inopportune sont plus rares, et quelques-uns sont d'un grand effet. Je vois par exemple une assez longue assimilation entre les révolutions politiques et sociales et les révolutions du globe qui amènent au jour des créations nouvelles, en brisant vio-

lemment des mondes entiers d'organisations antérieures. Dans cette succession de types, il y a des analogies, des liens entre le présent et le passé; il subsiste, dans une faune nouvelle, des formes de l'ancienne faune; la nature et l'histoire semblent se répéter, et l'observateur se fait facilement illusion sur la loi de ces reproductions qu'il croit stériles, dans la faune humaine comme dans la faune ordinaire. M. Quinet explique et détruit ainsi cet effet d'optique morale :

Après la chute de la Révolution, depuis le 18 brumaire, on revoit des analogues et des représentants de tout le passé. Il semble que l'on est revenu au point de départ avant 89 ! Noblesse d'épée, hiérarchie, centralisation, intendants sous le nom de préfets, pouvoir absolu sous le nom de dictature perpétuelle. Les vieilles formes sociales et politiques reparaissent l'une après l'autre; plusieurs imaginent, espèrent, craignent un retour aveugle dans le moule du passé.

Mais c'est là une illusion de l'esprit. Le moule des choses humaines, aussitôt que brisé a été recomposé sur un type différent; il n'appartient à personne de s'y opposer. Les organisations qui ont disparu une fois ne reparaissent plus. De la monarchie de Louis XIV à la monarchie de Napoléon, il y a aussi loin que de l'éléphant velu de Sibérie à l'éléphant de nos jours. Entre les uns et les autres, il y a un déluge.

Quelquefois le trait final manque l'effet cherché, parce qu'il est trop commun. A propos de Mme Roland et de sa pénétration d'esprit dans un monde d'intrigues, M. Quinet achève ainsi sa pensée : « Il y a des natures de cristal auxquelles l'approche du faux se révèle immédiatement par le contraste. Ces natures peuvent servir de pierre de touche. C'est le diamant qui éprouve toutes les autres pierreries. »

Toute cette rhétorique n'est pas de mise dans l'histoire. Fût-elle toujours d'un éclat plus neuf et d'un goût plus sûr, on reproche volontiers à celui qui s'en sert, de prendre des mots pour des idées et des comparaisons pour des raisons. Mais, je le répète, cet abus de la poésie qui s'explique par un reste d'habitude chez l'auteur d'*Ashavérus* et de *Merlin*,

n'est plus le ton ordinaire de M. Quinet, et *la Révolution* restera un de ses meilleurs ouvrages d'histoire politique par la force et la simplicité relative du style, comme par la franchise et l'indépendance des appréciations.

6

L'histoire d'Angleterre et ses rapports avec celle de France. Influence des idées nationales sur les jugements historiques. MM. Wallon, Dargaud, lord J. Russell.

L'histoire d'Angleterre est d'autant plus intéressante pour la France, que les destinées des deux pays ont été souvent mêlées. Les intérêts de la paix les rapprochent aujourd'hui; d'effroyables guerres les montrent aux prises dans le passé. Chercher dans l'étude approfondie des institutions anglaises les causes d'une puissance qu'elle a tournée si longtemps contre nous, c'est encore étudier notre histoire nationale. C'est ce que M. Wallon a parfaitement compris dans son remarquable travail historique : *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre*[1].

Le règne de Richard II, nous dit-on avec raison, a une importance capitale dans l'histoire de l'Angleterre et de la France. C'est l'époque où les deux nations, au plus fort de leur rivalité, au milieu de la guerre de Cent ans, semblent au moment de renoncer à leur rivalité pour s'unir et exercer en commun une action prépondérante en Europe; et jamais on ne sentit mieux que Richard l'importance de cette union pour les deux pays : « Car, disait-il à Charles VI en formant avec lui ces liens, là où nous serons ensemble d'un accord et d'une alliance, il n'est roi chrétien ou autre qui nous puisse porter contraire. » Jamais aussi on n'eut et on n'exprima plus fortement la conscience des devoirs que cette puissance née de leur accord imposait aux deux peuples : « S'ils apprenaient, disait Richard à son Parlement pour l'entraîner à cette action commune, s'ils

1. Hachette et Cie, 2 vol. in-8, VIII-520-568 pages.

apprenaient que roi, prince ou toute autre personne voulût en quelque partie du monde, opprimer le peuple chrétien, ils étaient de droit tenus, par leur titre même, à marcher contre l'oppresseur, à le détruire, et à rétablir l'opprimé dans son ancien état. » Mais le préjugé national fut plus fort que le roi; et il eut une influence directe sur les crises sanglantes de ce règne. C'est l'autre face du sujet et non la moins émouvante. Une autre lutte était engagée, en effet, en même temps que cette lutte déjà séculaire d'où Richard II voulait tirer son pays : la lutte de la royauté et du Parlement; et c'est ce qui donne à ce règne une importance décisive dans l'histoire de la constitution anglaise. C'est alors que commence, avec le premier exemple d'un roi mis en tutelle et à la fin jugé en Parlement, la longue histoire de la Révolution en Angleterre.

On connaît le dénoûment de cette histoire par la fameuse tragédie de Shakspeare : *la Vie et la Mort de Richard II.* Mais Shakspeare, en donnant ce titre à sa tragédie, ne l'a pas complétement justifié. Le tableau eût été plus vrai et l'émotion produite par la catastrophe plus saisissante, s'il avait pu mettre en scène cette vie tout entière : montrer l'enfant dont l'héroïque inspiration sauva sa capitale et son pays d'une insurrection rendue plus furieuse par la mort de son chef Wat-Tyler; puis le jeune prince qui à vingt-deux ans, seul encore, sans appui, sans conseil, sut reprendre d'un mot le pouvoir des mains d'un oncle qui l'en avait traîtreusement dépouillé; et les intrigues parmi lesquelles il poursuivit, sans se laisser troubler, son grand projet de paix et d'alliance entre l'Angleterre et la France. Quand on a vu Richard traversant les épreuves de ce règne agité, on comprend mieux les événements, on connaît mieux les personnages qui en précipitent la fin d'une manière si tragique, et sans méconnaître les fautes du jeune roi, on éprouve plus de sympathie pour ses malheurs, lorsqu'il tombe du trône à l'âge de trente-trois ans.

L'histoire est donc un complément nécessaire du drame : mais l'historien a un rôle plus sérieux à remplir ici. Un règne qui se passe en de si violents débats, qui finit par un changement de dynastie, a dû exciter bien des passions; et c'est sous le gouvernement de la dynastie triomphante que les vicissitudes nous en ont été racontées! On voit le péril pour qui écrit en pareilles circonstances; et même en des temps plus modernes, plusieurs, par l'effet de ces mêmes passions qui survivent aux rois et aux dynasties, ont recueilli et renouvelé ces

arrêts prononcés contre le vaincu par le parti vainqueur. C'est en dehors de ce cercle d'influences, c'est dans les actes publics que le nouvel historien a cherché les principaux éléments de son récit et les motifs de ses jugements : et sans parler de Froissart, quelques narrations écrites en France par des témoins des faits, lui ont permis de rendre aux derniers événements de ce règne leur vérité, tout en leur gardant la vie qui circule dans les récits du temps.

M. Dargaud, l'auteur estimé de l'*Histoire de la liberté religieuse en France*[1], de plusieurs autres travaux historiques et de divers volumes de voyages, a publié récemment une *Histoire d'Élisabeth*, pour servir de pendant à celle de *Marie Stuart* qu'il avait donnée au public il y a une quinzaine d'années. Ces travaux ont reçu l'accueil qu'ils méritaient pour le soin de la forme et la conscience des recherches. Essayer de peindre la triomphante Élisabeth de la même main qui avait esquissé la touchante figure de Marie Stuart, paraissait téméraire. Il était difficile d'intéresser au sort du bourreau, après nous avoir fait pleurer sur la victime. M. Dargaud est arrivé à l'un et l'autre résultat sans se mettre en contradiction avec lui-même. Il lui a suffi de montrer la réalité des différents points de vue sous lesquels elle se présente. En prenant les faits pour guide, l'historien des deux reines rivales a placé chacune d'elles dans son vrai jour. Il a laissé, suivant une heureuse expression de M. Jules Janin[2], à l'une son charme, à l'autre sa majesté.

Le célèbre critique remarque qu'une telle impartialité n'est possible qu'à un écrivain étranger. Une plume anglaise eût nécessairement passionné l'une ou l'autre histoire. Chez nous on a trop de sympathie peut-être pour Marie Stuart, de l'autre côté de la Manche souffle un enthousiasme excessif pour Élisabeth. Une anecdote récente vient

1. Voy. tome III de *l'Année littéraire*, page 326 et suiv., et tome IV, page 374, et suiv.
2. *Journal des Débats*, 13 janvier 1866.

à l'appui. Mme Ristori, la célèbre tragédienne, essaya de jouer à Londres la traduction de la *Marie Stuart* de Schiller, qui lui avait valu tant de succès à Paris. La foule accourut, nombreuse et sympathique; mais bientôt des murmures accueillirent les vers favorables à la reine d'Écosse. Enfin, dans la fameuse scène qui met les deux femmes en présence, au moment où Marie prisonnière humilie la toute-puissante Élisabeth et l'appelle une bâtarde, il y eut dans le public une explosion d'indignation et le drame ne put aller plus loin. Le péril est moindre en histoire, dit M. Jules Janin, mais il est réel. M. Dargaud y a échappé, et sans flatter le patriotisme anglais, il n'en a pas moins montré la reine-pape dans toute sa force et développé toutes les causes profondes de sa popularité. Adoptant, là où elle est de mise, la manière de Walter Scott, il a multiplié les portraits de personnages et les descriptions de sites pittoresques; il a donné ainsi l'intérêt du roman à l'histoire[1].

Une traduction nouvelle a rappelé l'attention sur un livre remarquable d'un homme d'État anglais, l'*Essai sur l'histoire du gouvernement et de la constitution britannique*, du comte John Russell[2]. Il ne s'agit pas d'une actualité, il s'en faut; l'ouvrage, qui date de quarante ans, a cela d'important que, publié au début d'une carrière longue et bien remplie, il en marquait d'avance les lignes générales. Il intéresse aujourd'hui comme une profession de foi rétrospective à laquelle un grand personnage politique est resté fidèle. L'auteur en donne une édition nouvelle avec une satisfaction intime. Il a apporté quelques légers changements à peine à l'œuvre de sa jeunesse, et il a composé une introduction avec les réflexions de son âge mur. La traduction de l'ou-

1. On a annoncé la mort de M. Dargaud dans les premiers jours de janvier 1866. Il était dans sa soixante-sixième année.
2. Dentu, in-8, CXII, 336 pages.

vrage et de l'introduction est de M. Charles Bernard-Derosne.

Un sentiment domine l'*Essai sur l'histoire du gouvernement et de la constitution britannique* de lord John Russell, c'est celui de la grandeur de son pays et de l'excellence des institutions qui l'ont assurée. La constitution anglaise n'est pas sans défauts, mais elle est perfectible ; le gouvernement peut commettre des fautes, mais il est amené à les réparer par la toute-puissance de l'opinion publique. La liberté guérit elle-même ses blessures, et, le contrôle incessant de tous sur les actes des chefs de l'État, ne leur permet pas de pousser jusqu'à l'extrême les abus qui peuvent naître des défectuosités de la loi. Offrez aux Anglais une constitution nouvelle d'une perfection toute idéale, ils préféreront garder leur constitution séculaire dont ils n'ignorent pas les vices, mais dont ils ont éprouvé les bienfaits. Voici comment lord John Russell exprime ce sentiment :

Après tout, quand on parle des « bienfaits de la Constitution sous laquelle nous vivons, » ce n'est pas là une phrase insignifiante. Ces bienfaits, les étrangers et la plus grande partie de la nation les reconnaissent. Notre liberté peut bien être une monnaie effacée et altérée ; mais cette monnaie est encore préférable à toutes les garanties en papier qu'on pourrait nous offrir. Nous parlons, nous écrivons, nous pensons, nous agissons sans craindre une Inquisition ou une Bastille. Nous revêtons la liberté comme si elle faisait partie de nos habits ; et les débris des temps anciens et des institutions, toutes caduques qu'elles peuvent être, offrent encore un point de vue plus consolant et plus agréable qu'une nouvelle Constitution, qui, tout admirable qu'elle est, réclame de nouvelles maximes de conduite, comme de nouvelles notions de justice et d'équité.

L'*Essai* de lord John Russell est à la fois un livre d'histoire et de critique politique. Il remonte au règne d'Henri VII et descend jusqu'à l'époque moderne. Il prend un à un les différents règnes dont il résume les événements, et s'arrête

surtout à considérer les institutions dans leur naissance et dans leur progrès. On pourrait lui reprocher, comme à certaines grandes œuvres du siècle dernier, des divisions trop nombreuses qu'aucune classification supérieure ne rattache. Le fil historique ne suffit pas toujours à remettre de l'ordre dans des matières assez diverses. On conçoit un chapitre sur la réformation à propos d'Henri VIII, ou sur la révolution à propos de Cromwell; mais les réflexions générales sur la liberté, ses définitions et ses applications, sur la loi et les partis, sur le sens de la justice, etc., viennent-elles toujours exactement à leur place, dans des chapitres séparés, entre deux règnes? Mais aucune des questions importantes de la science politique n'est omise dans ce volume, et sur chacune, on trouve sinon des solutions incontestables, du moins des considérations d'une sérieuse valeur. Sous le titre d'*Essai*, lord John Russell avait écrit un véritable tableau de la grandeur et des progrès de la monarchie britannique. L'homme d'État qui aujourd'hui, à l'âge de soixante-quatorze ans, tient encore les rênes du gouvernement, avait trente-trois ans quand il traçait la théorie et l'histoire du système politique qu'il devait servir.

7

La vulgarisation de la science historique. MM. F. de Lanoye, J. Zeller et Bouillet.

La science historique a ses vulgarisateurs comme toute autre science. Les uns s'adressent à la jeunesse, presque à l'enfance, et mettent à leur portée les résultats des plus récentes découvertes; les autres parlent aux gens du monde, aux dames mêmes, et amènent sous leurs yeux, à leurs pieds, les plus grandes figures du passé; d'autres enfin fournissent au travailleur des répertoires utiles, indispen-

sables. MM. F. de Lanoye, J. Zeller et Bouillet nous montrent des exemples notables de ces trois genres de services.

Il y a de grands sujets de curiosité sur lesquels je vois toujours avec plaisir se multiplier les petits livres. Telle est l'histoire de l'antique Égypte. Aucune étude ne mérite autant de prendre place dans les préoccupations modernes. Si le berceau même de la civilisation n'est pas sur les bords du Nil, c'est là qu'elle a grandi pendant de nombreux siècles, abandonnée à elle-même et à ses propres lois, protégée par l'isolement contre les altérations qui suivent la fusion des nations entre elles. Si l'on ne sait à quelle époque et comment la lumière s'est faite sur l'Égypte, on sait comment elle a rayonné de là sur les peuples voisins. Les colonies égyptiennes ont contribué au progrès de la Grèce ou lui ont donné l'impulsion. Un voyage en Égypte était le complément obligé de l'éducation des législateurs et des sages. Les Juifs, qui ont tant légué au monde chrétien, avaient beaucoup pris à l'Égypte, où nous sommes ainsi ramenés par l'histoire des nations les plus diverses.

Sans embrasser dans son ensemble toute l'antiquité égyptienne, M. Ferdinand de Lanoye en étudie l'époque la plus brillante dans un de ces petits volumes illustrés destinés à vulgariser les dernières découvertes de la science. *Rhamsès le Grand ou l'Égypte il y a* 3300 *ans*[1], est le pendant naturel de l'*Inde contemporaine* du même auteur. Rhamsès II (nos livres de classe disaient et, je crois, disent encore Rhamsès III) s'appelle aussi, dans les monuments, Meiamoun le Grand; c'est le fameux Sésostris des Grecs. Sous lui, l'Égypte brille dans tous les arts et arrive à son plus haut degré de puissance et de prospérité; elle accomplit des travaux gigantesques, se couvre de monuments, se répand sur une partie du monde par la guerre et la conquête, et laisse partout souvenir de son passage. Des

1. Hachette et Cie, in-18, 320 pages, avec cartes et gravures.

rochers taillés en bas-reliefs et portant des inscriptions attestent encore la véracité des témoignages de l'histoire. M. de Lanoye, pour nous faire connaître ce grand siècle, raconte et décrit tour à tour; il appelle à son aide le dessin, la gravure, et met sous les yeux de chacun des spécimens réduits de ces merveilles architecturales dont les grandes collections de Paris, de Londres ou de Vienne, détaillent les richesses dans de somptueuses publications. La science, même celle des hiéroglyphes, ne fait pas défaut à ce livre modeste, mais elle n'y vient qu'en second plan; l'intérêt historique et pittoresque est et devait être le principal objet de cette œuvre intelligente de vulgarisation.

Je m'étonne que les entretiens, conférences et lectures publiques qui sont devenus à la mode dans ces dernières années, n'aient pas eu plus souvent leur écho dans le livre. A peine quelques orateurs de passage ont-ils publié en brochures les causeries qu'ils avaient faites sur un sujet déterminé[1]. En général, ces cours familiers de littérature ou d'histoire ont une allure trop mondaine ou un fond trop léger pour paraître dignes de revenir devant les yeux d'un public plus exigeant sous forme de volumes. Offert comme un spectacle ou un délassement à la curiosité des oisifs, les entretiens, les conférences libres ou officiellement organisées ne peuvent avoir qu'un objet utile, la vulgarisation des choses les plus attrayantes ou les plus accessibles de l'art et de la science. On les rattache officiellement à l'enseignement supérieur. C'est une illusion; elles

1. Parmi les conférences qui ont affronté le plus heureusement le péril de l'impression, je citerai celle de M. L. Asseline, à la rue de la Paix, sur *Diderot et le dix-neuvième siècle* (Marpon, in-8, 30 pages). C'est un tableau plein de chaleur de la vie du célèbre philosophe, de son action sur le présent et de son influence sur l'avenir. Peu d'articles littéraires, dans les revues, ont autant d'intérêt, et si les *conférenciers* comptaient beaucoup de causeries de cette valeur, ils auraient bien raison d'imiter les *reviewers* et d'en faire des livres.

ne le représentent dans les Facultés où elles ont pris place, que pour l'abaisser et le rendre futile. Si l'on veut absolument les classer, c'est à l'enseignement primaire qu'elles se rapporteraient plutôt ; elles sont les classes d'adultes de la bourgeoisie.

L'aristocratie veut avoir aussi ses classes d'adultes et les fait faire chez elle. Les princes donnent l'exemple, et les cours qui ont lieu chez eux sont quelquefois assez forts pour supporter la lecture après le succès de l'audition. C'est ainsi que se sont formés les deux premiers volumes des *Entretiens sur l'Histoire,* de M. Jules Zeller[1]. La dédicace de l'ouvrage à la princesse Mathilde explique suffisamment les circonstances dans lesquelles il est né. « La princesse avait désiré, nous dit l'auteur, avoir des entretiens sur l'histoire générale. En choisissant dans ses affections et dans son intimité les plus proches, elle a bien voulu composer un auditoire aussi aimable que distingué. »

Quel que soit l'auditoire, de simples entretiens ne doivent avoir ni la gravité ni la suite rigoureuse d'une histoire écrite. Ils choisissent entre les événements au lieu de les raconter tous ; ils discutent, ils apprécient plus qu'ils ne racontent ; ils peignent les personnages sans analyser leur vie qu'ils supposent connue ; ils cherchent dans les faits et les hommes ceux qui paraissent résumer et représenter une époque ; ils font ressortir le caractère intime des grandes évolutions de l'histoire et les conséquences qu'elles ont produites pour un peuple ou pour l'humanité.

M. Zeller avait choisi pour sujet principal de ses entretiens sur l'histoire une époque importante, mais obscure, féconde, mais d'une difficile étude, le moyen âge. Avant d'y entrer, il devait en éclairer les origines, et il parcourut rapidement l'histoire des nations qui nous ont légué quelque chose de nos idées ou de nos institutions. L'Orient avec ses castes et

1. Didier et Cie, tome I-II ; xiv-408-472 pages.

son despotisme, la Grèce où la liberté féconde les arts, Rome et sa forte constitution politique, le judaïsme et le christianisme avec leur deux lois si contraires et si intimement rattachées l'une à l'autre, nous représentent la longue élaboration de la société européenne moderne, où les barbares viennent mêler un sang nouveau et une jeune séve aux vieux éléments de la civilisation.

Après l'invasion barbare, M. Zeller nous montre les fondateurs d'empires, Clovis et Théodoric; puis le restaurateur de la société byzantine, Justinien. Une étude générale des institutions et des mœurs de la société gothique prépare celle de la fondation de l'unité chrétienne avec Grégoire le Grand. La barbarie chrétienne du moyen âge ne peut s'isoler de la civilisation arabe dont elle subira l'heureuse contagion. M. Zeller nous fait voir dans Mahomet l'origine de la religion nouvelle, et, sous le califat, la suite de ses conquêtes. Les deux sociétés en présence peuvent se résumer dans deux grandes figures, Charlemagne et Haroun-al-Raschid. Viennent ensuite la féodalité et la chevalerie; puis la théocratie se constitue sous la main de Grégoire VII; saint Bernard prêche les croisades, cette solution, au moyen âge, de la question d'Orient. Les républiques se fondent, les communes s'affranchissent, la royauté se met hors de page, saint Louis répand la gloire de ses vertus sur la monarchie française.

Telle est la suite des tableaux que présentent les *Entretiens sur l'histoire* de M. J. Zeller; ils sont esquissés d'une main ferme et donnent à chaque sujet tout son relief. L'hommage sympathique rendu tour à tour aux intentions généreuses, aux vues élevées des personnages les plus divers, les justes sévérités contre les préjugés, l'ignorance, la barbarie, sous quelques dehors qu'ils se cachent, attestent chez M. Zeller l'indépendance et l'impartialité de l'historien.

Le célèbre auteur du *Dictionnaire universel d'histoire et*

de géographie, M. Bouillet, est mort, il y a un an, en laissant en manuscrit un ouvrage destiné à servir de complément à celui qui porte spécialement son nom. C'est un *Atlas d'histoire et géographie* [1], auquel l'auteur a donné, autant que possible, la forme de dictionnaire, par reconnaissance sans doute pour l'accueil favorable fait aux premiers ouvrages publiés par lui sous cette forme. On ne saurait trop honorer cette intrépidité laborieuse qui trouve dans le succès d'une tâche remplie un aiguillon pour accomplir sans cesse de nouvelles tâches.

D'autres travaux utiles avaient préludé à la publication du *Bouillet* proprement dit, le *Dictionnaire d'histoire et de géographie*. Un second *Bouillet* lui servait de pendant, le *Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts*. Ces deux ouvrages, devenus des types, ont été repris sur une échelle différente et avec quelques modifications d'exécution, sinon de plan, par une foule de rivaux, MM. Dezobry et Bachelet, M. Dupiney de Vorepierre, M. P. Larousse, M. Décembre Alonnier, M. La Châtre, etc. Pendant ce temps-là, M. Bouillet, ancien professeur de philosophie, paraissait revenir tout entier à ses premiers travaux, et donnait au cercle restreint des savants la première traduction française des œuvres de Plotin.

Chose triste à dire : ses ouvrages d'érudition ou de philosophie ne lui ouvrirent pas les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ni celles de l'Académie des sciences morales et politiques. Les corps savants dédaignent quelquefois les titres sérieux que vous avez à leur choix, sous le prétexte que vous en avez en même temps d'une autre nature. Les gens spéciaux préféreront volontiers l'homme qui n'a rien fait du tout à celui qui joint à des études spéciales des œuvres qui leur sont étrangères. Pic de la Mirandole

1. Hachette et Cie, gr. in-8 à 2 col., 1036 pages, douze planches coloriées et 88 cartes.

aurait pu appartenir à l'Institut tout entier; mais il aurait peut-être été repoussé par chacune de ses classes.

M. Bouillet, traducteur des *Enneades* et auteur de deux dictionnaires universels, rappelait assez bien Pic de la Mirandole pour avoir ce sort. Son *Atlas universel d'histoire et de géographie* montre une fois de plus combien son esprit était ouvert à toutes les connaissances. Il comprend d'abord des tables chronologiques, présentant tous les faits de l'histoire universelle dans leur ordre et leur enchaînement; puis des tableaux généalogiques de toutes les grandes familles qui ont marqué dans les fastes de l'humanité et, accessoirement, un traité élémentaire de l'art héraldique avec une série de planches coloriées contenant quelques centaines de types de blason; enfin un atlas géographique composé de quatre-vingt-huit cartes, dont le grand nombre rachète l'exiguïté de dimensions imposée par le format du livre. L'*Atlas d'histoire et géographie* de M. Bouillet a été le travail de ses derniers jours, et ses collaborateurs, MM. Desjardins, Caillet et Garnier, l'ont tenu, pendant l'impression, au courant des événements les plus récents. On ne doit pas craindre de multiplier les formes sous lesquelles la science peut se mettre à la portée des hommes studieux. Pour l'histoire particulièrement, l'*Atlas* de M. Bouillet, moins commode à consulter qu'un répertoire alphabétique, a l'avantage de présenter les faits groupés suivant leurs relations naturelles et est destiné à satisfaire davantage l'intelligence.

8

Histoire de l'instruction publique en France au dix-neuvième siècle, M. J. Quicherat.

La troisième et dernière partie de l'*Histoire de Sainte-Barbe* par M. J. Quicherat[1], offre, comme les deux volumes

1. L. Hachette et Cie, tome III, in-8, 428 pages. Voyez le tome IV de *l'Année littéraire*, p. 317-323 et tome V, p. 331-332.

précédents, un intérêt général qu'on s'étonne presque de trouver dans une simple monographie. C'est un très-curieux chapitre de l'histoire de l'instruction publique, pendant soixante ans, du sort fait sur les événements aux institutions enseignantes et à leurs membres. Quelle que soit la célébrité de ces derniers, quelque voisins qu'ils soient de nous, et nous pouvons laisser les individus : les choses, même dans l'histoire contemporaine, sont plus intéressantes que les hommes.

La destinée de Sainte-Barbe, depuis le commencement de ce siècle, marque merveilleusement toutes les vicissitudes de l'enseignement secondaire en France, et toutes les influences politiques qu'il a subies. Le rétablissement d'une institution privée de cette importance est la parfaite image de la restauration des institutions sociales. L'esprit public qui inspire et transforme celles-ci, a constamment, dans celle-là, son action directe ou son contre-coup. Les programmes classiques se font et se défont suivant les préoccupations du jour; les études du collége sont le miroir fidèle des mœurs changeantes du dehors. Si l'on veut juger des efforts faits par nos divers régimes politiques pour façonner l'enseignement à leur image, ce n'est pas précisément dans les établissements de l'État, où le mot d'ordre est accepté d'avance, qu'il faut étudier leur action; c'est dans les institutions libres de nom, sinon de fait, où l'on avait à compter avec les résistances, avec les répugnances, du moins, dont elles sont le dernier asile.

Il faut voir par quelles merveilles d'habileté et de souplesse, le respectable Victor de Lanneau, après avoir restauré Sainte-Barbe, sous le nom de Collége des sciences et des arts, tient le gouvernail au milieu de toutes sortes d'écueils, sous le Consulat et sous le premier Empire. Les succès des élèves dans les concours, ne protégent pas la maison contre des hostilités systématiques. La diffamation n'a pu réussir, les accusations sont tombées faute de preuves, le

mauvais vouloir de l'administration supérieure a été déjoué à force de prudence, et ses rigueurs n'ont pu tenir devant des éloges unanimes; alors la prospérité de Sainte-Barbe tournera elle-même contre elle, et sera une menace de ruine. Le tout-puissant Napoléon s'étonnera de voir quelque chose d'aussi florissant hors de sa main; il dira à M. de Fontanes : « Comment se fait-il qu'un simple particulier ait tant de monde dans sa maison? » et il s'occupera d'ériger Sainte-Barbe en lycée.

Une question de bâtiment fit ajourner la mesure. L'empereur proposait d'établir le lycée futur au Conservatoire des Arts et Métiers, ancienne abbaye de Saint-Martin des Champs. Le préfet de la Seine, Frochot, rappela la quantité de machines qui y étaient renfermées et qu'on placerait difficilement ailleurs. « Ces machines, ces machines, répliqua Napoléon avec sa vivacité ordinaire, on peut bien les mettre dans les rez-de-chaussée du Sénat. » Le mot, à peine sorti de sa bouche, dit M. Quicherat, il ne put s'empêcher de rire de la figure que fit le préfet, et, abandonnant aussitôt son idée, il désigna, au lieu de l'abbaye Saint-Martin, le ci-devant collége d'Harcourt, dans la rue de la Harpe.

Pendant les négociations qui traînèrent en longueur, Sainte-Barbe eut à lutter contre des tracasseries administratives dont nous ne pouvons plus, heureusement, nous faire une idée aujourd'hui. Ainsi que les autres institutions et pensions, elle se vit accablée de circulaires, de prohibitions comme celle-ci : « Défense de recevoir des élèves de quelque âge que ce soit, pensionnaires ou demi-pensionnaires, sans en avoir référé dabord aux proviseurs de lycées ou principaux de colléges. (Circulaire du 13 février 1813.) » Une contrainte mesquine et jalouse, une pression incessante, tendant à inspirer à la jeunesse l'esprit guerrier, une surveillance toute militaire firent des pensions, comme des lycées, autant de casernes, et le pauvre de Lanneau se considéra bientôt comme « un sergent-major d'études lan-

guissantes sous le tapage d'un tambour. » La campagne de Russie ne fit pas oublier à Napoléon le projet de la transformation de Sainte-Barbe; mais les désastres de l'Empire forcèrent le pouvoir de laisser à l'institution, sous un rigorisme administratif d'un nouveau genre, son ombre de liberté.

Les efforts de la Restauration pour ramener les collèges du régime militaire au régime monacal ne sont pas moins curieux. M. Quicherat les représente dans une suite de pages extrêmement intéressantes. On en jugera par cet extrait :

Malgré les impatients, qui auraient voulu que, d'un coup de baguette, on refît la jeunesse telle qu'elle avait été avant la Révolution (car c'est toujours avant la Révolution que ces chimériques esprits allaient chercher leur idéal), les écoliers de 1814 ressemblèrent beaucoup à ceux de 1813. S'ils regrettèrent médiocrement le gouvernement déchu qui les avait un peu trop mis en coupe réglée, ils ne ressentirent pas non plus d'amour pour le nouveau régime. Le plus grand changement que l'on remarqua parmi eux fut un souffle d'indépendance dont ils se montrèrent aussitôt agités. On avait remplacé les tambours par des cloches, les cocardes tricolores par des cocardes blanches, les compositions à la louange de l'Empereur par des compositions en l'honneur du roi, les *Te Deum* des victoires, par des *Requiem* pour les victimes de la Révolution. On s'indigna que ces nouveautés ne produisissent pas l'enthousiasme. La contrainte fut employée pour obtenir des démonstrations, et quand celles-ci ne parurent pas satisfaisantes, on accusa les maîtres : souveraine injustice, car les maîtres ne pouvaient pas faire que les enfants s'éprissent tout d'un coup pour des choses auxquelles leur éducation première ne les avait point préparés. On eut beau se servir de la menace, on ne parvint point à obtenir des jeunes raisonneurs de collége qu'ils regardassent Napoléon comme un monstre exécrable et les Bourbons comme des princes envoyés du ciel; tout au contraire on les porta à regretter la gloire dont l'Empereur avait environné la France, et à regarder d'un mauvais œil le roi qui était survenu à la faveur de nos infortunes.

Tels sont les faits dont l'*Histoire de Sainte-Barbe* est

pleine. On voit les leçons qu'ils portent en eux : leçons d'autant plus utiles qu'elles sont indépendantes des intérêts de parti, comme tout enseignement qui sort de l'histoire.

Les années suivantes, les Cent-Jours, la seconde Restauration, la monarchie de Juillet, la seconde République, le second Empire, nous montrent Sainte-Barbe renaissant et grandissant au milieu de toutes les difficultés que crée à des institutions de cette nature une telle suite de révolutions. L'œuvre de Victor de Lanneau, fut un instant compromise, au milieu des désastres publics; son antique filiation, son nom même, lui furent disputés par le collége municipal appelé depuis collége Rollin. Mais à la suite d'un mémoire de M. Odilon Barrot, préfet de la Seine, au Conseil général, il fut pris un arrêté célèbre dans les annales de Sainte-Barbe et qui anéantissait les prétentions de l'établissement rival. Daté du 17 septembre 1830, cet arrêté déclarait que le nom de Sainte-Barbe, appartenait exclusivement à la maison de M. de Lanneau, et donnait au collége de plein exercice de la rue des Postes, le nom qu'il a gardé.

Il est inutile de rappeler les faits plus récents. Le souvenir en est encore présent aux contemporains. La prospérité de Sainte-Barbe s'est associée, pendant les dernières années de la monarchie de Juillet, à celle de l'Université, sous le régime fécond d'une association fraternelle des anciens élèves, et sous la direction de M. A. Labrouste, le digne successeur des de Lanneau[1]. Après 1848, ce grand collége libre a traversé les mêmes épreuves que les lycées, mais avec une attitude différente.

Dans ses mauvais jours, l'Université, sacrifiée par ses

1. M. Labrouste vient de mourir (18 février 1866). Le plus légitime tribut de regrets et d'hommage a été payé à sa mémoire par la presse tout entière. On a imprimé sous le titre d'*Obsèques de Pierre-Victor-Alexandre Labrouste*, les discours remarquables prononcés sur sa tombe par MM. Devinck, ancien député, Guérard, préfet des études de Sainte-Barbe, et Verdot, chef d'institution.

chefs aux nécessités politiques, courbe le dos et la tête, sauf à se relever plus tard. Elle plie et ne rompt pas; une institution comme Sainte-Barbe, plus heureuse, n'a pas besoin de plier pour ne pas rompre. Nous l'avons vue nous-même, depuis près de quinze ans, laisser passer les régimes hostiles, les essais téméraires, en prenant seulement ce qu'ils pouvaient avoir de moins mauvais, sinon de bon. Sainte-Barbe a résisté ouvertement à la bifurcation, solennellement établie, puis solennellement condamnée. Elle a été un asile ouvert aux proscrits, aux transfuges de l'Université; elle a conservé les traditions abandonnées de l'enseignement public, elle en a recueilli les défenseurs. Par un effet peu commun en France, de la puissance de l'association privée, elle s'est agrandie et développée par des créations successives. Avec son ancien collége de plein exercice, et ses deux grandes annexes, l'école préparatoire et le collége d'enfants de Sainte-Barbe-des-Champs, elle a souvent servi d'émule à l'État, quelquefois de modèle.

9

Mobilité de l'histoire contemporaine. Les éditions successives du *Dictionnaire des Contemporains*.

Je voudrais, par un sentiment de réserve facile à comprendre, ne pas parler ici de la troisième édition du *Dictionnaire des Contemporains*. C'est cependant, à plusieurs points de vue, un ouvrage nouveau. Je l'ai déjà dit ailleurs : un *Dictionnaire des Contemporains* doit subir, d'édition en édition, des modifications qui tendent à le renouveler au bout d'un certain temps, et, par suite des changements et accroissements introduits, chaque édition, convenablement remaniée, doit pouvoir être considérée comme un autre tome de l'ouvrage.

Celle-ci, intéresse toutes les branches de l'histoire contemporaine, la politique, l'art, la littérature. La politique a la part la plus importante, dans ces dernières années où tant de questions se sont posées dans l'un et dans l'autre hémisphère et ont été souvent résolues par le canon. L'Italie, en partie affranchie, a continué son agitation politique et religieuse. La plus formidable guerre civile a éclaté, grandi, et s'est terminée en Amérique. Nos succès militaires en Chine, en Cochinchine, notre expédition au Mexique où nous avons élevé un nouvel empire, notre occupation de la Syrie, ont montré la main ou l'épée de la France dans les plus lointaines régions. Plus près de nous, la Grèce a essayé une révolution nouvelle. La Turquie, le Monténegro, les anciennes provinces roumaines ne peuvent retrouver leur assiette : le règne du prince Couza compte, en quelques années, vingt-six ministères. La Pologne s'agite et est écrasée ; la Hongrie inquiète l'Autriche ; la Prusse, malgré ses orages intérieurs, conquiert une partie du Danemark ; l'Angleterre, à part quelques expéditions dans l'extrême Orient, s'est tenue à l'écart des questions belliqueuses ou révolutionnaires ; la France, outre sa participation plus active aux mouvements extérieurs, s'est réveillée, au dedans, à la vie politique par une certaine agitation électorale. Tous ces événements ont appelé sur la scène du monde entier des acteurs nouveaux pour nous et souvent pour leurs compatriotes eux-mêmes. Le devoir d'un *Dictionnaire des Contemporains* est de réunir, sur le plus grand nombre de noms d'une actualité récente, des renseignements biographiques à peu près complets.

A en juger par l'Amérique du Nord, les événements politiques et militaires seraient représentés, dans la nouvelle édition, par un nombre considérable de personnages. Est-ce la faute de l'auteur ou un effet de la force des choses ? L'étranger a plus de notabilités récentes que la France parmi les noms nouveaux du *Dictionnaire*. L'art et la litté-

rature en comptent moins que la politique et la guerre. On trouvera cependant quelques littérateurs et quelques artistes de plus. Aucun peut-être n'a eu le temps de se faire un grand nom; mais leurs titres de notoriété devaient se recueillir. Le plus populaire est M. Victorien Sardou qui, en quelques années seulement, de *Nos Intimes* à *la Famille Benoîton*, compte de si nombreux succès au théâtre.

En s'enrichissant d'articles nouveaux et en complétant ses anciennes notices, le *Dictionnaire des contemporains* ne fait que suivre son programme primitif. Il n'y aurait donc pas eu lieu de s'étonner que sa réapparition n'eût pas été très-remarquée dans la presse. Il n'en a pas été ainsi, et cette troisième édition a peut-être été l'objet d'une attention plus sérieuse que la première. Ce répertoire commode de renseignements historiques, biographiques, bibliographiques, avait créé une sorte de besoin d'information universelle sur les faits et les œuvres des hommes du jour. M. Edm. Scherer, dès la seconde édition, l'avait comparé avec raison à ces inventions modernes auxquelles personne ne songe tant qu'elles n'existent pas, et dont on ne peut plus se passer dès qu'on a commencé à s'en servir. Aussi l'épuisement de l'ouvrage avait laissé un vide qu'il était nécessaire de combler.

C'est le sentiment qui fut exprimé par beaucoup de journalistes, auxquels, il faut en convenir, le *Dictionnaire des contemporains* rend le plus de services. Je voudrais signaler, par reconnaissance, les excellents articles bibliographiques consacrés à cette œuvre si difficile, et nécessairement toujours imparfaite, dans le *Journal des Débats*, par M. E. Bersot[1]; dans *le Siècle*, par M. L. Jourdan[2]; dans *la France*, par M. G. Merlet[3]; dans *le Constitutionnel*, par M. A. Rolland; dans *le Temps*, par M. Edm. Scherer; dans *la Liberté*, et

1. 20 décembre 1865.
2. 16 janvier 1866.
3. 23 janvier 1866.

le *Journal des Villes et des Campagnes*, par M. L. Moland, et dans divers autres journaux politiques. Dans la petite presse littéraire, je ne puis oublier trois articles de M. Jules Noriac, le spirituel et l'infatigable directeur-chroniqueur des *Nouvelles*. Il faudrait aussi parler des comptes rendus des journaux de la province et de l'étranger, où l'auteur trouve particulièrement des renseignements rectificatifs et complémentaires dont il fait son profit. Ne pouvant citer ni analyser ces divers articles, j'en reproduirai un, à titre de document, celui de M. L. Jourdan, du *Siècle*. L'autorité du critique et l'importance du journal n'expliquent pas seule cette préférence[1]; c'est le compte rendu qui fait le mieux connaître l'impression produite sur le public par le *Dictionnaire des contemporains*, les difficultés d'exécution et les services rendus, malgré les imperfections inévitables.

Lorsque M. Vapereau publia la première édition de son *Dictionnaire des contemporains*, on considéra généralement sa tentative comme très-audacieuse, et le succès qui l'accueillit comme très-exceptionnel. Il semblait que le public voulait tenir compte à l'auteur des longs et patients efforts que cette œuvre étrange lui avait coûtés, bien plus que l'encourager à persévérer dans une voie sans issue, pour ainsi dire.

Comment espérer, en effet, que l'on parviendra à saisir ce qui, de sa nature, est insaisissable, à fixer les traits d'une physionomie qui chaque jour se modifie et n'est jamais semblable à elle-même? Votre livre paraît aujourd'hui, et à l'heure même où il paraît il n'est plus l'expression de la vérité. Pendant que vous tissiez péniblement et consciencieusement votre toile, deux ouvrières infatigables, la vie et la mort, défaisaient

1. Si je devais choisir entre ces articles d'après les choses flatteuses qu'ils contiennent pour l'auteur ou d'après l'esprit qui y brille, je serais très-embarrassé. Le sujet a parfaitement inspiré les écrivains qui ont parlé du *Dictionnaire des Contemporains*. M. Bersot, qui a habitué ses lecteurs à tant de distinction et de finesse, n'a jamais eu la plume plus heureuse que dans cette circonstance, et M. G. Merlet, à propos de notre livre, a traité du temps présent avec l'extrême délicatesse de touche qui lui est particulière. M. Jourdan aura, pour mes lecteurs, l'avantage d'avoir envisagé le sujet sous plus d'aspects.

votre travail; l'une emportait vos contemporains, l'autre faisait surgir des individualités, des talents que vous n'aviez pas même soupçonnés. Votre dictionnaire était ainsi fatalement destiné à demeurer une ébauche toujours incomplète.

Et puis, où est votre *criterium?* Où est la règle en vertu de laquelle vous vous arrêtez à telle limite plutôt qu'à telle autre? Pourquoi faites-vous place, dans votre Panthéon, à des masses de noms à peine connus dans un certain monde ou dans une certaine spécialité, tandis que vous en excluez des milliers d'autres qui ont le même retentissement ou la même obscurité?

Tels étaient, sinon tous, au moins les principaux arguments qui, le premier étonnement passé, se produisirent contre l'entreprise de M. Vapereau. Et l'étonnement fut très-grand et très-légitime. Même en tenant compte des imperfections et des erreurs inévitables en une pareille tour de Babel, où se confondaient et se croisaient tant de noms illustres et tant de noms à peu près inconnus, on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'art et la méthode avec lesquels étaient groupés d'innombrables renseignements, plus ou moins exacts, il est vrai, mais dont la réunion avait nécessité la patience d'un bénédictin.

Eh bien! voyez ce que peut la persévérance d'un esprit juste et d'un cœur passionné, car sans une forte passion pour le succès de son entreprise M. Vapereau ne l'eût pas menée à bonne fin : ce qui paraissait impossible est réalisé aujourd'hui. La troisième édition du *Dictionnaire des Contemporains* vient de paraître, et grâce à ces éditions successives, grâce aux suppléments qui les complètent et les mettent à jour, nous possédons le véritable bilan des illustrations, des gloires, des célébrités, des notoriétés et même des obscurités contemporaines dans le monde entier.

On a besoin de retenir dans sa mémoire ces derniers mots: *dans le monde entier*, pour n'être point effrayé de l'immense quantité d'illustrations enfantées par le temps présent. Figurez-vous 3724 colonnes de petit texte, grand format in-octavo, et quatre ou cinq grands hommes, en or pur ou en ruolz, juchés sur le faîte de chacune de ces colonnes! C'est à donner le vertige. Comment! tant de gloire en ce moment où le dixneuvième siècle entre dans son quatorzième lustre! tant de célébrités à l'actif de notre époque troublée!

Mais de quoi nous plaignons-nous? Pourquoi tant de lamentations sur la décadence des mœurs publiques, sur les défail-

lances plus ou moins intéressées du temps présent? Grands siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, eûtes-vous jamais un tel contingent de héros, de penseurs, d'écrivains, de poëtes, de philosophes, de généraux, de chanteurs, de danseuses, d'actrices, d'économistes, d'hommes d'État, de médecins, de journalistes, d'avocats, etc., etc.?

La Chine, la Perse, l'Inde, la Turquie, l'Australie, les États-Unis, toutes les républiques du Sud américain, le Brésil, l'Angleterre, et tous les États du continent européen ont fourni leur part à cette collection hybride.

Quel kaléïdoscope! quelle lanterne magique où ne manquent ni M. le Soleil, ni Mme la Lune; ni M. Gagne, ni Mlle Céline Montaland, ni les bruyantes célébrités du demi-monde qui, grâce au hasard alphabétique, coudoient les célébrités de la science, de la politique et des arts.

Et quel singulier hasard que celui qui place un nom écrit dans les archives de la police, entre le général Lahitte et l'amiral Lainé; Suzanne Lagier à côté de M. La Guéronnière (vicomte de); le R. P. Hyacinthe à côté d'Hyacinthe, le comique du Palais-Royal; l'ancien préfet de police Gisquet entre M. Giraudeau de Saint-Gervais et l'éminent orateur anglais M. Gladstone; Jules Favre à côté de Mlle Favart, de la Comédie-Française; M. Louis Veuillot à deux pas du docteur Véron; l'acteur Ravel à côté du père Ravignan. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les rapprochements bizarres qui surgissent de ce tohu-bohu de noms propres.

Le lecteur fera sans doute une objection que nous avons faite nous-même. Comment se fait-il que le père Ravignan et tant d'autres, morts depuis plusieurs années, figurent dans cette nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains* consacré aux vivants?

M. Vapereau ne fait pas disparaître les noms des personnages morts; il les mentionne et renvoie, pour plus ample informé, aux notices des éditions précédentes.

Mais qu'on n'y cherche pas des appréciations sur les hommes. M. Vapereau raconte et ne juge pas. Partout le même sourire et la même bienveillance. Sous ce rapport, il est certainement inférieur au *Dictionnaire historique des hommes vivants*, que Rabbe et de Boisjolin publièrent en 1834.

Il faut avoir feuilleté avec quelque attention un lexique quelconque pour soupçonner l'immense quantité de vocables que nous ignorons, que nous n'avons même jamais entendu

prononcer. C'est beaucoup si nous connaissons le sens précis de deux mots sur dix.

Le *Dictionnaire des Contemporains* est bien autrement énigmatique. Que le plus grand nombre des célébrités étrangères nous soient inconnues, cela n'a rien qui doive surprendre. Mais, en France même, que de gens sont parvenus à la notoriété, à une célébrité relative peut-être, sans que nous nous en doutions! J'ouvre au hasard le dictionnaire de M. Vapereau, et je rougis de mon ignorance en lisant les biographies de milliers de nos compatriotes, dont je vois les noms, prénoms et qualités pour la première fois.

Que de littérateurs, que d'écrivains, que de généraux, que de diplomates, que d'artistes M. Vapereau, ce chercheur de violettes, exhume de l'oubli! que de gloires modestes et ignorées ce patient biographe met en relief! Pour les 99/100es des noms qui s'y trouvent inscrits, ce gros livre est une nécropole. Nous y figurons tous à tour de rôle, nous, les inconnus! et je me demande pourquoi M. Vapereau tient à mentionner nos noms que le public de demain, que dis-je? celui d'aujourd'hui, ne sait pas même épeler!

Quoi qu'il en soit, ce dictionnaire est bien un des plus amusants que l'on puisse feuilleter. M. Vapereau nous y donne, en 1862 pages, une longue leçon d'humilité. Je me figure un érudit du vingtième siècle rencontrant, dans la poussière de quelque bibliothèque, ce dictionnaire gigantesque. Il ne connaît du dix-neuvième siècle que quelques noms illustres dans l'armée, dans les sciences, dans les lettres ou dans les arts, résumant à peu près tout l'actif de ce siècle qui sera pourtant un grand siècle! Jugez de sa surprise en découvrant ce monceau de célébrités ignorées, ce banc de grands hommes inconnus.

Il n'en pourra croire ses yeux. Il ira de bibliothèque en bibliothèque, de rayon en rayon, il y verra les œuvres de Balzac, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de George Sand, d'Arago, de Michelet, de Quinet, de Louis Blanc, d'Henri. Martin, de quelques autres encore; mais nos livres, à nous, nos feuilles de papier imprimées dont M. Vapereau donne si soigneusement la nomenclature, où seront-ils? Quel vent les aura emportés dans les flots du Léthé? Cet érudit prononcera nos noms devant ses contemporains, célèbres à leur tour, et nul écho ne lui répondra. Celui-là, dira-t-il, était un général célèbre, celui-là un avoçat éloquent, cet autre un écrivain populaire, et on sourira autour de lui comme on sourit aux billevesées d'un

fou. « Passez votre chemin, bonhomme! » lui dira-t-on. Il est possible que ceux-là aient existé, qu'ils aient fait quelque bruit en leur temps, mais que nous importe! Nous avons pris l'or pur, laissez l'alliage au fond du creuset.

Ainsi parlera le vingtième siècle, et il aura raison, ce qui ne veut pas dire que M. Vapereau ait eu tort de grouper dans son dictionnaire toutes les célébrités contemporaines sans plus s'inquiéter de leur valeur intrinsèque et de leur mérite réel. Quiconque occupe, à un titre quelconque, l'attention du public, a droit aux honneurs de ce panthéon provisoire.

Vous figurez-vous tout ce qu'il a fallu de patience, de labeur intelligent, de soins et de recherches, pour réunir tant de renseignements, tant de dates précises, tant de faits curieux? Je ne sais quels services rendra à nos petits-fils le dictionnaire de M. Vapereau, mais je sais bien quels services il rend aux biographes contemporains.

Le *Vapereau*, on donne au dictionnaire le nom de son auteur, est désormais le pourvoyeur de toutes les nécrologies. Dernièrement nous voulions rendre un public hommage à la mémoire d'Alexandre Bixio; il fallait raconter en deux mots sa vie de dévouement : nous avons ouvert le *Vapereau* et nous y avons trouvé tout ce qu'il nous était utile de savoir, nous y avons pris tous les renseignements dont nous avions besoin, en indiquant, bien entendu, la source où nous avions puisé. Il n'est pas un de nous à qui, chaque jour, le *Dictionnaire des Contemporains* ne soit de quelque utilité.

Mais nous ne sommes pas les seuls qui puissions prendre plaisir à feuilleter ce livre. Le public y trouvera un grand attrait de curiosité. Figurez-vous que vous entrez dans un bal masqué, et qu'un ami complaisant vous dit les noms de tous les masques qui passent devant vos yeux, vous initie à leur passé, vous raconte ce qu'ils ont fait, vous révèle leur âge.

Oui, leur âge! et c'est là un des griefs les plus retentissants que nous ayons entendu articuler contre ce terrible, cet indiscret dictionnaire. Ce ne sont pas seulement les femmes : actrices, écrivains, artistes, danseuses, etc., etc., qui s'affligent de ce qu'on fait savoir au public l'année de leur naissance; ce sont aussi les hommes! Comment? à force de soins et d'artifices, en teignant ma barbe, mes cheveux, mes sourcils, on me croyait presque un jeune homme, et voilà qu'un dictionnaire apprend à tout venant que j'ai quarante ou cinquante

ans! Mais c'est une horreur! et de quoi se mêle M. Vapereau? Qu'il s'occupe de lui et non de nous!

Nous lisions ces jours derniers, dans un journal, que les sociétaires de la Comédie-Française s'étaient adressés à l'auteur du *Dictionnaire des Contemporains* pour le prier de ne pas s'occuper de leur âge, l'art dramatique étant intéressé à ce que le public ignorât l'état civil des ingénues et des jeunes-premières aussi bien que celui des grandes-coquettes et des pères-nobles [1].

Nous aimons à croire que ce journal était mal informé et nous ne rapportons ce bruit que pour montrer quelle place considérable l'âge occupe dans le *Dictionnaire des Contemporains*. Que d'intrigues, que de démarches pour dissimuler quelques années, et quelle victoire pour celle ou celui qui, né en 1830, parvient à faire croire qu'il est né en 1835! Aussi, est-ce peut-être le seul point sur lequel le *Vapereau* contienne quelques inexactitudes.

En comparant cette troisième édition à la première, on reconnaît quels progrès l'auteur a réalisés avec une louable persévérance et surtout avec une grande honnêteté. Sur ce point les critiques les plus sévères ont eux-mêmes été de notre avis. « Le *Dictionnaire des Contemporains*, a dit l'un d'eux, est, comme certaines familles, peu riche, *mais honnête.* » C'est porter à faux bien maladroitement, car on ne peut guère accuser de pauvreté un livre qui réunit, sur une époque donnée, environ quatre cent mille renseignements.

« Dans les discussions qu'une telle œuvre devait soulever, dit M. Vapereau en terminant la préface de sa troisième édi-

1. Est-il besoin de dire que cette anecdote, dont le critique veut douter, était toute d'invention? Ingénieusement contée par je ne sais quel chroniqueur, elle a fait le tour du petit journalisme et s'est glissée dans le grand, où faute d'aliment politique, les commérages de la chronique ont beaucoup trop de place. Qu'on se rassure : la Comédie-Française et son intelligent et sympathique directeur, M. Ed. Thierry, n'ont pas demandé au *Dictionnaire* de mentir dans l'intérêt de l'art ou des artistes. Intérêt chimérique d'ailleurs : le succès d'une œuvre dramatique ne dépend pas de l'âge de ses interprètes : Laferrière avait près de soixante ans quand il créa le rôle de Georges dans *l'Honneur et l'Argent;* on ne lui reprochait, comme jeune premier, que trop de fougue, qualité ou défaut dont il ne s'est pas encore corrigé. Mlle Déjazet, presque septuagénaire, se voit chaque jour plus fêtée pour son « éternelle jeunesse. » Le talent n'a pas l'âge de l'état civil.

tion, on n'a pas extrait de nos quatre mille colonnes une seule ligne dictée par un sentiment mauvais; si gros que fût le livre, on a pu le presser, le torturer sans en faire sortir une goutte de fiel. »

M. Vapereau a raison, et nous lui rendons publiquement le témoignage qu'il se rend à lui-même. Son dictionnaire est aussi bien et aussi honnêtement fait qu'il pouvait l'être.

Ici, pour compléter sa pensée, M. L. Jourdan oppose au *Dictionnaire des contemporains*, une grosse publication exécutée au nom d'une société littéraire célèbre, sous les auspices des six ou huit derniers ministres de l'instruction publique et qu'il avait récemment poursuivie de son blâme; il appelle de nouveau sur elle toutes les sévérités de la presse, qui manifestera ainsi sa justice, comme elle le fait par les éloges accordés à notre ouvrage. Nous suivrons d'autant moins le critique sur ce terrain que nous pourrions être d'accord avec lui. Un livre peut être jugé favorablement sans cet effet de contraste et de repoussoir. Nous nous bornons à remercier M. L. Jourdan de l'étude si favorable qu'il a faite de nôtre travail, laissant nos lecteurs juges des critiques ou des réserves qui y sont mêlées.

10

Les monographies de l'histoire commerciale. M. E. Pariset.

L'histoire de nos relations commerciales avec l'extrême Orient, remonte à des temps trop reculés pour qu'il n'y ait pas à la fois intérêt et profit à en éclairer les origines, à en commenter les documents, et à suivre au travers des âges les développements et les modifications apportés par notre propre industrie aux industries d'origine étrangère. C'est ce qu'a fait avec un soin extrême, et une louable persévérance M. Ernest Pariset, fabricant de soieries à Lyon dans une

monographie intéressante intitulée : *Histoire de la soie*[1]. Il a divisé son travail en quatre grandes parties dont deux seulement sont achevées ; la première comprend les temps antérieurs au septième siècle de l'ère chrétienne, période pendant laquelle l'industrie de la soie est exclusivement chinoise. La Chine seule, en effet, durant toute l'époque antérieure au troisième siècle avant notre ère produit et consomme la soie. A partir de ce moment les peuples occidentaux commencent à la tirer de l'Asie orientale ; les Grecs et les Romains en font un grand usage, mais ils en ignorent l'origine et ne s'occupent point de la reproduire. La seconde comprend l'histoire de l'industrie séricicole chez les Arabes et chez les Byzantins. Ils profitent du succès de la mission des moines nestoriens, et de leur voyage dans l'empire du milieu, et deviennent les grands producteurs de soie et de soieries en Orient comme en Occident. Dans la troisième partie de son histoire, l'industrie de la soie est italienne. Ce sont des villes importantes comme Amalfi, Pise, Lucques, Gênes et Venise qui monopolisent le commerce et la production des soieries. La concurrence de l'extrême Orient n'est plus redoutable, les étoffes chinoises sont entièrement délaissées. L'industrie séricicole se transforme une quatrième fois et devient française, et c'est Lyon qui bénéficie, en dernier ressort, des nombreux perfectionnements apportés à la production, à la teinture et au tissage de la précieuse matière.

De ces quatre époques distinctes, qui sont comme les quatre grands siècles de l'industrie séricicole, les deux premiers seuls sont traités dans ce qui a paru de l'ouvrage de M. Ernest Pariset. On dirait même, à en croire la dernière phrase de son second volume, que l'auteur a renoncé à mener jusqu'au bout l'œuvre considérable qu'il a entreprise, et que l'histoire de la soie en Italie et en France ne sera jamais écrite par lui.

1. A. Durand, 1862-1865, 2 vol. in-8, avec carte ; VI-266-386 pages.

« Nous ne raconterons pas vos luttes et vos succès ; mais quel que soit votre historien, salut, brillantes républiques dont les noms figurent parmi les aïeux de l'industrie lyonnaise : salut, Florence, Lucques, Venise, Gênes, reines dans l'industrie de la soie aux quinzième et seizième siècles ! »

Ce n'est peut-être là qu'une de ces formules banales et indécises, dont M. Pariset ne comprend pas très-bien la portée et qui ne disent pas ce qu'elles voudraient dire. Ce reproche que je fais à la conclusion provisoire du second volume de l'*Histoire de la soie*, peut s'appliquer à tout ce qu'a écrit sur ce sujet M. Ernest Pariset. Dans son livre, les recherches sont consciencieuses et les documents abondent, mais l'esprit de classification, la méthode, le sentiment de l'ordre et de la clarté, font entièrement défaut. Ce sont là cependant les qualités essentielles d'un ouvrage d'érudition. Peu importe que l'on ait élucidé une question d'archéologie, résolu un problème ethnographique, ou fait disparaître une erreur de langage, si le résultat de ces grands travaux est insaisissable pour le lecteur ou n'apparaît pas assez clairement à son imagination. Je crains que ce soit là, le seul peut-être, mais l'immense défaut de l'*Histoire de la soie*. C'est un amas de commentaires, de digressions, d'analyses obscures ou de vues rétrospectives inattendues, dans lequel l'esprit se promène avec plus d'étonnement que de satisfaction. Les notes abondent ; les traductions du chinois, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, émaillent toutes les pages. Mais pourquoi M. Pariset ne nous fait-il pas mieux connaître un sujet qu'il connaît si bien !

11

Les répertoires officiels de documents historiques. Les Archives départementales.

La publication des grandes collections de documents historiques ne peut être entreprise en France que par l'État. L'esprit d'association n'a pas encore créé chez nous de ces corps littéraires, artistiques ou savants, qui ont en Angleterre tant de richesses et de si puissants moyens d'action. Les ressources dont l'État dispose chez nous lui permettent de mener promptement à bonne fin les plus gigantesques travaux. Il suffit qu'un ministre comprenne l'honneur qui en reviendra à son administration. C'est ce qui est arrivé pour la grande et intéressante publication intitulée : *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à* 1790. Le duc de Persigny l'avait commencée, il y a seulement trois ans; ses successeurs au ministère de l'intérieur, en ont pressé le cours d'une manière si active, qu'aujourd'hui le marquis de La Valette peut annoncer à l'Empereur que le précieux inventaire ne comprend pas moins de 4 608 239 pièces ou registres analysés, répartis en trente-cinq volumes.

Le rapport du ministre est un compte rendu des plus inressants de ce grand travail, ainsi que des services qu'il peut rendre dans toutes les branches de notre histoire nationale. Nous n'avons rien de mieux à faire que de le reproduire textuellement :

Sire,

Un de mes prédécesseurs a eu l'honneur de présenter à Votre Majesté, le 3 août 1862, les deux premiers volumes de l'*Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à* 1790, et un rapport destiné à faire connaître le but et les avantages de cette publication.

Depuis cette époque, grâce aux encouragements de Votre Majesté, ce travail a pris une extension considérable et il n'a cessé d'être poursuivi avec une activité dont je me plais à signaler les résultats. Tous les départements ont commencé la publication de leurs inventaires, à l'exception des trois départements récemment annexés à l'Empire, dont les archives n'ont pu encore être constituées entièrement, et de deux autres qui attendent que la situation de leurs finances leur permette de l'entreprendre. L'administration peut mettre aujourd'hui à la disposition du public trente-cinq volumes complétement terminés. Les fascicules divers distribués aux conseils généraux en représentent à eux seuls une quantité au moins égale. Enfin, le nombre des pièces ou registres analysés s'élève au chiffre de 4 608 239.

Seize des principales villes de l'Empire se sont empressées de suivre l'exemple donné par les départements, et sept d'entre elles ont terminé déjà leur publication.

Je signalerai particulièrement à Votre Majesté le premier volume imprimé par la ville de Lyon.

On y trouve une précieuse correspondance politique avec les souverains de France, d'Espagne, de Savoie, avec les chefs de la Ligue, les agents du roi Catholique et du saint-père. Les arts n'y sont pas oubliés et l'histoire biographique y recueillera de curieux détails sur l'origine, les travaux et les succès des peintres et des sculpteurs employés à l'occasion de fêtes et d'entrées solennelles, et parmi lesquels on remarque Pierre Évrard (1455), Péréal (1511), Sébastien de Bologne, l'architecte Philibert de Lorme, un grand nombre de graveurs de plans, de monnaies, de médailles, le relieur Grolier, etc.

Quatre administrations hospitalières ont également commencé l'impression de leurs archives. L'Assistance publique, à Paris, vient d'achever le premier volume relatif à l'Hôtel-Dieu. Ce document retrace rue par rue et maison par maison la topographie de l'ancien Paris, et abonde en intéressantes indications.

Des titres importants pour les intérêts de l'État et des communes se retrouvent dans les documents antérieurs à 1790. Le classement et l'inventaire en ont fait découvrir un certain nombre dont on ignorait l'existence ou que l'on croyait détruits, et il a suffi de les produire pour en obtenir, en 1863 et 1864, la solution de procès pendants depuis longues années. Ces titres figurent particulièrement parmi les anciens cartu-

laires, parmi les cadastres, les terriers, les plans de routes, les partages de biens communaux, les concessions de terrains vagues et incultes. J'ai remarqué, dans ces mêmes collections, des renseignements précieux sur de grands travaux effectués ou étudiés avant 1790, tels que : défense des côtes maritimes à Rouen, au Havre, à Dieppe, à Saint-Valery-en-Caux, etc.; mesures contre les inondations en Touraine; endiguement du Rhin; établissement de canaux, projets sur les mines, les carrières, les haras, les pépinières, les opérations du service des ponts et chaussées, l'extinction de la mendicité et du paupérisme. Les actes qui nous sont restés sur les fondations d'hôpitaux, la création de manufactures, l'organisation d'ateliers de travaux d'utilité publique, fournissent des éléments pleins d'intérêt pour l'étude de questions qui préoccupent encore aujourd'hui tous les gouvernements.

A côté des actes administratifs émanés du pouvoir central ou de sa représentation directe, il en est qui se rattachent à la vie politique du pays, à l'intervention de ses députés dans les affaires générales de l'État et dans les affaires particulières des provinces et des villes. Tels sont les papiers relatifs aux États-Généraux, aux Assemblées des notables, aux Assemblées provinciales, précieux documents qui sont tout à la fois le testament de l'ancienne société et la préface de la Révolution française.

Comme les provinces et les communes, les familles ont un intérêt incontestable à cette publication. En effet, les simples états de répartition de l'impôt ne servent pas seulement à délimiter d'anciennes propriétés, ils déterminent aussi et constatent la situation nobiliaire d'un grand nombre de personnes au moment de la Révolution. Les élus chargés de faire la répartition des impôts n'admettaient pas sans des preuves rigoureuses l'exemption des charges financières que procuraient à ceux qui les possédaient légalement les terres nobles et les titres nobiliaires.

Aussi voit-on un illustre savant du dix-septième siècle, Claude Saumaise, se montrer aussi habile défenseur de ses prétentions nobiliaires que perspicace archéologue lorsqu'il s'agit de déchiffrer une antique inscription, et l'histoire constate-t-elle sans étonnement que les échevins de Lyon apportaient plus de persévérance à faire rechercher, après les troubles de la Ligue, les lettres-patentes qui leur conféraient l'anoblissement, qu'à préserver la cité des invasions des Bohémiens, Égyptiens, ba-

teleurs et nécromanciens, qui venaient augmenter les charges de l'*Aumône générale*, plus spécialement fondée pour les ouvriers sans emploi ou invalides.

Les jugements des intendants connus sous le nom de *maintenue de noblesse* complètent l'ensemble des documents servant à éclairer l'histoire et l'état des familles.

Notre ancienne organisation judiciaire est représentée dans les archives des préfectures par un grand nombre de registres et de dossiers provenant des parlements provinciaux, des siéges royaux du premier degré : présidiaux, sénéchaussées et bailliages. A ces documents concernant la justice du royaume, s'ajoutent les actes des justices seigneuriales qui représentent jusqu'au seuil même de la Révolution les derniers vestiges des pouvoirs locaux, issus de la féodalité.

La jurisprudence de ces tribunaux divers variait à l'infini. En Bourgogne, par exemple, il n'en coûtait que dix francs d'amende, en l'année 1385, pour avoir aidé à rançonner les ambassadeurs du comte de Savoie et du marquis de Montferrat; mais cette procédure avait nécessité des « *écritures qui occupaient trente pieds de long*, » et le pied était taxé un gros et demi. A Rouen, au treizième siècle, la médisance de la part d'une femme était punie d'une immersion dans la Seine, répétée trois fois de suite. Le meurtre d'une femme *mal famée* se rachetait par cinq francs d'amende. Dans l'Orléanais, les faux témoins avaient la langue percée avec un fer rouge, et étaient ensuite battus de verges de la main du bourreau par les rues de la ville.

L'histoire du génie français dans ses manifestations multiples est écrite dans nos archives. L'Université y retrouve les traits de sa puissante organisation et l'éclat dont elle a brillé dans les écoles d'Avignon, de Caen, de Poitiers, de Toulouse, etc. Des documents pleins d'intérêt révèlent le progrès accompli pendant les derniers siècles dans l'architecture, les beaux-arts et leur application à l'industrie, dans les procédés relatifs à la peinture sur verre, à la tapisserie, à la peinture sur émail et à la sculpture sur pierre et sur bois, qui tint une si grande place non-seulement dans l'ornementation des monuments publics, mais encore dans la décoration des habitations privées.

Tels sont encore, pour l'architecture civile et religieuse, les titres nombreux qui concernent l'église de Brou, chef-d'œuvre du seizième siècle, la Sainte-Chapelle de Dijon, le Palais des

Dauphins, le château de Gaillon et ses peintures dues à des maîtres italiens, enfin les habitations royales de Fontainebleau, de Vincennes, Blois, Amboise, etc.

Dans un autre ordre de faits, les inventaires des archives départementales signalent à l'attention du public lettré des documents très-importants pour l'appréciation d'un des événements les plus graves de l'ancien régime, la révocation de l'Édit de Nantes, et d'une de ses institutions les plus décriées, les lettres de cachet. Les historiens pourront désormais reviser, sur ces deux questions, avec les éléments d'information les plus certains, les opinions accréditées jusqu'à ce jour.

J'ai l'honneur de signaler aussi à Votre Majesté une foule de renseignements curieux relatifs aux personnes. A l'aide des archives, on peut aujourd'hui suivre pas à pas la plupart des hommes qui ont un nom célèbre dans notre ancien gouvernement, et reconstituer, même à leurs débuts dans la vie publique, la biographie de quelques-unes de nos illustrations littéraires, scientifiques ou militaires. Entre mille autres faits du même genre, on y apprend que Georges Cuvier remplissait dans sa jeunesse les modestes fonctions de greffier de la commune de Bec-en-Cauchois. Les délibérations de cette commune, toutes rédigées par lui et transcrites de sa main, nous en fournissent la preuve. Pierre Corneille tenait les registres de la fabrique de l'église de Rouen, et, quoique marguillier, il y inscrivait parfois ses réflexions personnelles contre les mesures adoptées par ses collègues. Une petite localité de Seine-et-Marne, la commune d'Avon, presque inconnue aujourd'hui, conserve des livres paroissiaux du plus haut intérêt, et qui révèlent l'état civil des plus grands artistes, au premier rang desquels se placent Léonard le Flamand, François de Bologne, Sébastien Serlio, le Rosso, Antoine Jacquet de Grenoble, le Primatice, Nicolo dell' Abbate, Jean de Hoëy, Fréminet, Ambroise Dubois et des savants illustres tels que le mathématicien Bezout, le naturaliste Daubenton, etc.

Cet exposé sommaire suffira pour établir l'intérêt que présente, aux points de vue les plus divers, l'œuvre entreprise par M. le duc de Persigny.

C'est là, Sire, je puis le dire avec confiance, l'une des enquêtes les plus considérables qui aient jamais été ouvertes sur le passé de la France. Elle embrasse sous toutes ses faces la vie multiple de l'ancienne société française. Elle jette un jour vif et nouveau sur les relations du pouvoir central avec les

gouvernements provinciaux et les administrations communales, les relations des cités entre elles, la situation de chacune de ces castes, et elle nous fait assister, par des actes authentiques, au grand et laborieux développement de notre patrie.

Les conseils généraux qui jusqu'ici ont pourvu à toutes les dépenses du service des archives, continueront, je n'en doute pas, leur concours empressé à une publication qui a obtenu les suffrages unanimes du monde savant.

En ce moment, je fais étudier le système le plus convenable pour la rédaction des tables générales alphabétiques, qui, à mesure de l'impression, permettraient d'embrasser d'un coup d'œil tous les documents relatifs à une même question administrative ou historique.

En terminant ce rapport, Sire, je considère comme un devoir de signaler à l'Empereur les services rendus par le Bureau des archives, les inspecteurs généraux placés sous mes ordres et les archivistes départementaux, auxiliaires aussi modestes qu'érudits, sortis, pour la plupart, de l'École impériale des Chartes, et dont le dévouement mérite les plus grands éloges.

C'est à tous ces efforts réunis qu'on doit la marche rapide du grand travail dont je viens de soumettre à l'Empereur les principaux résultats.

Je suis avec un profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet,

Le ministre de l'intérieur,

LA VALETTE.

12

Géographie et voyages. Le mysticisme protestant en promenade.
La foi et le style pittoresques. Mme de Gasparin.

Ce que les livres d'impressions de voyage nous montrent souvent, c'est moins le pays parcouru que le voyageur; et quand celui-ci a une individualité assez marquée, il en jette le reflet sur toute la nature. Vous changez de ciel avec

lui, vous allez au delà des mers, vous le retrouvez partout avec un esprit qui ne change pas.

Cœlum non animum mutant, qui trans mare currunt.

Mme de Gasparin, autrement dit l'auteur des *Horizons prochains*, aurait pu prendre ce vers pour épigraphe de la longue série de voyages publiée sous le titre assez singulier de *Bande du Jura*[1]. Quatre volumes ont été consacrés déjà aux exploits vagabonds de la petite société de touristes que désigne le mot sinistre de *bande :* société peu redoutable qui se compose de belles et bonnes jeunes filles françaises ou suissesses, de dames respectables ayant une certaine malice que la bonté d'âme tempère, et un esprit que la dévotion mystique ne parvient pas à éteindre. Le sexe fort accompagne ou plutôt suit gravement, sous prétexte de la patronner, cette aimable colonie vagabonde qui se patronnerait bien elle-même.

L'auteur des *Horizons prochains* et ses compagnes de promenade nous font l'effet d'une petite église ambulante dont les adhérentes sont à la fois mondaines et curieuses, comme il convient à leur sexe et à leur rang social; vives et un peu étourdies comme il sied à la jeunesse; instruites, sérieuses, préoccupées de l'œuvre du salut, jusque dans les distractions du voyage, comme le demande la rigidité de l'éducation protestante. En signant ces récits de promenades de son pseudonyme un peu emphatique, l'auteur des *Horizons prochains* nous prépare à trouver dans de nouveaux voyages de Tœpffer les grâces un peu recherchées et la tournure apocalyptique de son esprit.

Tout cela nous est amplement fourni dans les quatre volumes de la *Bande du Jura*, sous ces titres particuliers : *les Prouesses de la bande du Jura, Premier Voyage chez les Allemands et chez nous*, enfin, *A Florence*. Dans ces di-

1. Michel Lévy, in-18, tomes I-IV; 302-298-410-392 pages.

verses excursions, Mme de Gasparin trouve mille occasions de montrer son talent descriptif et son remarquable sens des beautés de la nature. Son livre de *Vesper* était déjà d'un poëte en prose. Le journal de la bande du Jura arrive souvent au ton poétique; le sujet lui interdisait de s'y tenir constamment. Dans le cours d'un voyage, il y a mille détails qui appartiennent à la vie vulgaire, et malgré l'habitude invétérée du style tendu, l'écrivain qui rend compte des faits et gestes de chaque jour, est forcé de descendre des hauteurs qui lui sont familières. On retrouvera dans la *Bande du Jura*, sauf des éclaircies de simplicité, toute la manière ordinaire de Mme de Gasparin, c'est-à-dire, comme nous l'avons tant de fois remarqué, le reflet constant de celle de M. Michelet. Voici quelques échantillons du style descriptif qui domine :

Maintenant les nuages déchirés voguent par les cieux, la reinette trille aux prairies, quelques étoiles scintillent, la caille appelle dans les blés. Il est onze heures, bientôt minuit. La bande marche, marche, encore, légère, de frais arrosée, un peu crottée, belle toujours. Elle repasse rieuse par les rues du village : un gai murmure, un frôlement plein de mystère !

. . . .

La Chaux-de-Fonds, vue en détail, ressemble à la Chaux-de-Fonds, vue en gros. Ici une masure, des murailles sordides, un toit éventré; là une énorme habitation à quatre étages, surchargée d'ornements prétentieux; plus loin des terrains vagues; puis trois maisons, trois quilles plantées dans le désert; après, un fumier; après, une rue de capitale; la montagne au travers, dedans, dehors, tel est l'endroit.

Partout la préoccupation de l'image, et partout les mêmes combinaisons de style pour obtenir les mêmes effets.

Un bouillonnement étrange se fait entendre : nous passons devant Nesso-di-Sotto. Là-haut, parmi les lauriers, un pont jette son arche ; la rivière se lance dessous en nappe d'argent ; une grande ombre tombe sur le bassin; notre nacelle glisse dans la poussière d'eaux folles, nuage éblouissant et frais. Les

cascatelles arrivent de tous les côtés; elles jaillissent par les arceaux du moulin; elles se pressent sous les oliviers, écumeuses, hâtées; celle-ci que traversent les rayons du soleil, brille comme une coulée de verre; l'autre d'un blanc mat, fouettée, tordue, lave de ses flots laiteux l'écueil qui lui oppose la rigidité de ses flancs. Quelques villas, ressouvenir du Tivoli d'Horace, regardent le tout, assises au sommet de la paroi verticale; ses escaliers plongent dans l'eau; ses jasmins laissent éparpiller leurs pétales sur le remous, tandis que les femmes aux pieds nus, chaussés de sandales, vont et viennent sur les marches qui sonnent sous leurs pas.

Voilà un tableau tout fait. Il y en a des centaines dans ces quatre volumes; seulement l'excès de la couleur et du trait produit la monotonie et la fatigue.

Quelques scènes plaisantes détendent l'esprit et le regard. Je voudrais citer dans la première partie du troisième volume, *Chez les Allemands*, la discussion avec le maître de poste qui doit fournir des voitures de voyage. On lui parle en allemand, il répond à toutes les questions : *ya*, *ya*, *ya*: c'est qu'il n'en a compris aucune. « Il reste figé, les yeux ronds et la mine effarée. Ni l'allemand de Mlle Hélène, haut allemand littéraire, ni l'allemand de M. de Belcoster, profond allemand philosophique, ne parviennent à son intelligence; il n'y a guère que l'allemand de Mme la Bête au bon Dieu, un Allemand de nègre, qu'il entende un peu.» Alors on lui parle en italien; il paraît comprendre, et à toutes les questions il répond cette fois: *si*, *si*, *si*. Désespérée, la bande montre de l'argent et indique les voitures dont elle a besoin, et moitié par signes, moitié par un baragouinage qui n'est d'aucune langue, parce qu'il appartient à trois ou quatre, on arrive à obtenir le véhicule le plus grotesque, avec des chevaux qui coûtent cher, mais qui ne marchent pas.

L'art a naturellement sa place dans les préoccupations de la bande. On ne visite pas Munich et Florence sans visiter les musées et raisonner d'esthétique. Je soup-

çonne pourtant nos austères touristes de moins goûter les créations de l'artiste que la nature, œuvre de Dieu. La beauté des formes, dans les tableaux, effarouche peut-être la chaste imagination de nos quakeresses. On glisse assez rapidement sur les grandes œuvres de l'école italienne, on les admire avec des phrases un peu banales à l'usage même de ceux qui n'admirent pas. On se passionne plutôt au sujet des œuvres qui, après avoir mis aux prises l'esprit et la matière, ne laissent surnager que l'esprit. Un des chefs de la bande, Mme de Belcoster, s'est éprise d'un bel amour pour l'école préraphaëlite.

— Quoi ! ces noyés ! quoi, ces déterrés !
— Ce ne sont, Mlle Lucie, ni ces corps efflanqués, ni ces pieds plats, qu'admire Mme de Belcoster, pas même, les légendes en lettres gothiques qui sortent des lèvres de ces vertueux personnages, encore moins les plaies béantes d'où jaillit leur sang ; non, ce qu'elle aime, voyez-vous, ce sont ces visages paisibles sous leurs nimbes d'or. C'est cette vierge de Bellini, entourée d'apôtres en robe de capucin, avec son saint Sébastien embroché d'une flèche, souriant comme s'il respirait un bouquet de roses. C'est le triomphe de l'idée abstraite, c'est la victoire de l'âme, c'est je ne sais quel dédain du corps, tellement qu'il devient en quelque sorte transparent et qu'on dirait un albâtre doucement traversé par la flamme intérieure.

Le mysticisme étouffe le sens de l'art plastique. Il se fait jour de temps en temps à propos des incidents de voyage. L'auteur des *Horizons prochains* et sa bande ont rencontré dans les magnifiques paysages du Tyrol, « les hideux crucifix » qui les assombrissent. Rien ne rendra l'horreur de ces formes cadavériques, de ces blessures tuméfiées, de ce visage décharné. On s'indigne de l'idée que de pareilles images doivent donner de Jésus aux gens de la campagne ; il ne faut pas qu'on pense à Jésus avec un frémissement de terreur. « Jésus, l'ami, le consolateur, un objet d'épouvante, quelle monstruosité ! » Mais il faut peu de chose pour rame-

ner une âme convaincue à l'espoir de voir triompher la foi, et Mme de Gasparin conclut ainsi l'épisode:

Pourtant, aux pieds d'un des crucifix nous lisons ces paroles : Que son sang ne soit pas perdu pour nous ! O frères du Tyrol, chères âmes frissonnantes devant un Christ vaincu; oui, que la vérité vous illumine ! Sortez pareils à vos grands pics, sortez du brouillard, égayez-vous au radieux soleil qui brille dans les cieux.

C'est ainsi qu'éclate tout à coup la pensée religieuse mal contenue dans une œuvre qui semblait devoir lui rester étrangère : latente, pour ainsi dire, dans tout le livre, elle n'est réellement suspendue ni par le besoin de voir ou de décrire, ni par les distractions de la route, ni par la curiosité pour les arts, ni par l'observation des mœurs, ni par aucune des préoccupations ordinaires du voyage.

13

Les voyages officiels. Les pays lointains et la France.
MM. A. de Flaux et Fr. Wey.

Les missions scientifiques et les voyages officiels ne produisent pas toujours ce qu'on en attend, mais elles sont l'occasion de quelques publications de plus à enregistrer dans la littérature des voyages. M. A. de Flaux, qui avait déjà rapporté de ses excursions dans le Nord, des livres de description, d'histoire ou même de poésie, dont nous avons rendu compte[1], a eu le plaisir de faire, au Midi, une tournée officielle sur le littoral de l'Afrique, et il n'a pas manqué d'écrire au retour ses impressions et ses observations. Son nouveau volume s'appelle *la Régence de Tunis au dix-neuvième siècle*[2].

1. Voy. tome IV de *l'Année littéraire*, p. 328, et tome VII, p. 19-20.
2. Challamel aîné, in-8, 410 p. — Il vient de paraître, en brochure,

M. de Flaux était chargé d'explorer les bibliothèques de Tunis et les ruines de Carthage ; mais l'entrée des premières est absolument interdite aux chrétiens, et, d'autre part, il n'y avait plus de découvertes importantes à faire sur ce sol déjà si souvent fouillé et n'offrant que d'informes débris de murailles. Le voyageur crut plus utile d'appeler l'attention du ministre sur les antiquités romaines de Lambessa, où l'on pourrait, suivant lui, grâce au travail des forçats, faire des fouilles productives à peu de frais. En attendant, il nous donne des renseignements peu connus sur les pays qu'il a visités, leurs mœurs, leur gouvernement, leur religion, leur industrie, leur commerce, leur histoire. C'est par la multiplicité des livres de voyages de cette nature que nos voisins les Anglais sont arrivés à une connaissance si étendue et si sûre des peuples étrangers.

C'est aussi dans un voyage officiel que M. Francis Wey a appliqué à l'étude d'un pays très-restreint, mais singulièrement remarquable, l'habitude de voir et le talent de décrire dont il nous a donné déjà tant de preuves dans différents livres de voyages ou dans ses romans[1]. Il a été invité, dans des conditions toutes particulières, à dresser l'inventaire pittoresque, historique, littéraire et moral d'une partie de province redevenue récemment française, et il l'a publié sous ce simple titre : *la Haute-Savoie*[2].

Le nouveau préfet, M. Ferrand, à peine installé à Annecy, « s'avisa qu'on ferait bien d'appeler, par un ouvrage de littérature et d'art, l'intérêt public sur une province qu'il avait été exposé à méconnaître, avant d'y être

une critique très-vive et très-minutieuse de cet ouvrage, sous ce titre : *A propos d'un livre récent sur la Tunisie, observations,* par M. Nonce Rocca (librairie Salmon, 1866, in-8, 62 pages).

1. Voyez tome II de *l'Année littéraire*, p. 106 et suiv. ; tome IV, p. 63-65 ; tome V, p. 151, 364-367 ; tome VI, p. 313-314.

2. Hachette et Cie, in-18, VIII-594 p.

naturalisé par décret. » M. Fr. Wey, chargé de l'écrire, fit dans ce pays de ces tournées officielles qui ressemblent, dit-il, à des voyages de découvertes. Il les multiplia, porta ses recherches sur tous les points, se proposant ce programme : « Explorer à fond, dans l'histoire et dans la nature, dans les mœurs aussi bien que dans les aspects, arpenter par les sentiers et les bibliothèques, suivant toutes les directions de l'espace et du temps, un simple coin de terre, pour le copier de près, pour le saisir animé de sa vie propre et le faire apparaître aux lecteurs, de manière à leur donner l'illusion d'avoir séjourné là. »

Je ne crois pas que cette tâche ait été aussi rarement tentée que M. Francis Wey paraît le penser. Il est peu de pays, en Europe, qui aient eu plus de visiteurs que la Suisse, et les merveilles naturelles de la Savoie l'ont de tout temps prédestinée aux honneurs de la monographie. Le magnifique ouvrage de Saussure sur les Alpes est resté le modèle des études complètes, exactes, savantes et pittoresques. Puis les Ebel, les Murray, les Joanne, ne lui ont pas manqué, et pour ne parler, parmi ces trois célèbres cicerones, que de notre compatriote, M. Joanne a consacré, comme nous le verrons plus loin, à la Suisse et à la Savoie deux de ses meilleurs guides, c'est-à-dire de ces « véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique, sous une forme excellente, » comme les appelle George Sand, ce grand peintre des contrées montagneuses.

Quoi qu'il en soit, aucune description ne mérite d'être plus souvent reprise. Il s'agit en effet, comme dit l'auteur de *la Haute-Savoie*, du pays le plus souverainement beau, le plus célèbre, de la plus curieuse région, sinon de la France, du moins de l'Europe. « Dans le monde merveilleux des Alpes, ajoute-t-il, aucun lac n'est si pur, n'est si vaste, que le Léman, ni plus coquet que le lac d'Annecy; une des plus hautes cimes du globe couronne dans les airs les labyrinthes neigeux du Mont-Blanc; la plaine est un verger

d'abondance; chaque vallon présente une image de l'Éden dans les replis verts des montagnes. »

L'enthousiasme est un bon et utile compagnon de voyage. Il soutient, il ranime; il inspire le mépris des fatigues ou les fait oublier. Quand il survit aux voyages, il communique aux récits et aux peintures du livre, un reflet de la poésie des lieux parcourus. Les récits d'histoire et de voyage qui composent *la Haute-Savoie* ne sont pas un guide, un itinéraire, mais un recueil d'impressions personnelles et de souvenirs. On y retrouve sans doute le pays visité, mais plus encore le visiteur, avec ses qualités à lui et les défauts de ses qualités. M. Francis Wey est ici, comme dans *Dick Moon en France*, à un moindre degré, un penseur et un écrivain. On n'est pas toujours d'accord avec lui sur les idées ou les effets de style, mais on lui sait gré de ses efforts pour atteindre au relief des unes et des autres. Quoiqu'il soit dangereux de viser à l'originalité, la récompense de ceux qui la cherchent toujours est de la rencontrer quelquefois.

14

Les voyages de fantaisie. Moralistes et causeurs. MM. M. Cortambert et J. Claretie.

Il y a chaque année des circonstances qui donnent à certaines études de géographie ou d'ethnographie un intérêt d'actualité. Le voyage des ambassadeurs japonais en Europe a été de ce nombre et a fait rechercher les livres qui traitaient de leur lointaine patrie. Un jeune auteur, homme d'esprit plus encore que géographe, a profité de l'occasion pour publier les *Impressions d'un Japonais en France*[1]. Il a toujours été piquant de faire faire par un étranger la revue

1. A. Faure, in-18, 208 pages.

de nos mœurs, de nos lois, de nos usages, surtout lorsque le visiteur nous arrive de pays très-lointains et représente une civilisation peu connue. C'est un cadre ingénieux de peintures ou de satires que l'auteur des *Lettres persanes* a consacré.

M. Richard Cortambert, mettant en scène les délégués de l'empire du soleil, nous donne en passant quelques notions intéressantes sur les hommes et les choses du Japon, mais les révélations de l'interprète des délégués japonais sur les mœurs et les usages de leur pays tiennent ici beaucoup moins de place que leurs impressions sur nos usages et nos mœurs. On comprend combien des Japonais doivent ouvrir de grands yeux en arrivant chez nous, en parcourant à toute vapeur nos lignes de chemin de fer, en visitant nos ateliers et nos usines, en se faisant expliquer tant bien que mal les miracles de l'industrie moderne. Mais là n'est pas leur plus grand sujet d'étonnement. Ces immenses créations du dernier quart de siècle les intéressent moins que les traits permanents de la civilisation européenne, nos idées, nos institutions, notre religion, nos lois, toutes nos relations sociales.

Un Japonais apporte en France la manière de voir qu'un Français porterait au Japon. A ses yeux tout ce qui se fait chez lui est naturel et raisonnable; tout ce qui se fait autrement ailleurs, est contraire à la nature et à la raison. Chaque peuple est convaincu qu'il représente la civilisation et le progrès, et son rêve est de les importer dans les pays les plus lointains. L'un de nos ambassadeurs, voyant par exemple l'état de la religion catholique chez nous, se propose d'introduire le bouddhisme en Occident. « Rentré au Japon, dit-il, j'engagerai plusieurs bonzes à venir prêcher en Europe; je leur prédis du succès.... Gloire céleste! Confucius et Bouddha vont faire le tour du monde et s'implanter dans cet Occident, hier si orgueilleux de sa religion chrétienne. »

Les ambassadeurs japonais visitent, cela va sans dire,

nos monuments, nos musées, nos bibliothèques, nos théâtres, et disent leurs impressions sur chaque chose; je remarque celles qu'ils éprouvent à la Bibliothèque impériale. A voir dans une salle immense des travailleurs acharnés sur des livres autour de longues tables, ils demandent si ce sont là ces grands hommes qui rendent notre littérature si célèbre. Leur guide leur répond que la plupart de ces lecteurs infatigables sont absolument inconnus. — « Sont-ce donc des novices et des ignorants? demandent-ils de nouveau. — Non certes, réplique le guide avec autant d'esprit que de justesse, ils sont pour la plupart très-savants : c'est précisément pour cela qu'ils sont complétement inconnus. En France, les littérateurs ressemblent aux chevaux; ils vont d'autant plus loin que leur bagage est plus léger. » C'est ainsi que dans le journal du Japonais Kouen-Fou, se déroule le tableau critique de notre civilisation; celui de mœurs japonaises n'y est introduit que pour le contraste.

Il faut prendre les fantaisistes pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils se donnent, quand ils ont le bon esprit de n'avoir pas de prétentions. M. Claretie écrit les *Voyages d'un Parisien*[1], et nous conduit un peu partout, soit en France, soit au delà de nos frontières, mais il porte toujours avec lui l'agréable bagage du journaliste chroniqueur, et de ses rapides excursions il rapporte seulement quelques variations de plus sur des thèmes familiers aux virtuoses de la littérature légère.

En France il a vu Lyon et Cherbourg, et se fait naïvement le Christophe Colomb de la seconde capitale de la France et de son premier port militaire. Il nous révèle, après M. Esquiros, Londres et les Anglais; il a été glaner aux Charmettes quelques souvenirs échappés à M. Arsène Houssaye; il a

1. Faure, in-18, 314 pages.

passé huit jours en Belgique et exploré, après MM. Quinet, Charras et Tiers, le champ de bataille de Waterloo. M. Claretie aurait volontiers intitulé son livre : *A pied et en wagon*, si le titre n'avait été pris par M. Deschanel dont il envie le talent de conteur.

Il ne se prend pas au sérieux comme voyageur, et il en croit en être plus Français. « Une excursion à Saint-Cloud, dit-il, nous paraît un voyage au long cours, et le Savoisien Xavier de Maistre avait devancé l'annexion en écrivant le *Voyage autour de ma chambre* : c'était une façon de se naturaliser Français. » Nous nous le tenons pour dit, les *Voyages d'un Parisien* sont d'un homme qui n'a pas assez vu pour avoir beaucoup retenu, mais qui croit que rêver et causer vaut mieux que courir le monde. L'imagination a tant de priviléges! En passant à Nancy, que notre voyageur trouve aussi régulier que Versailles, il se remémore ce vers qui n'est pas neuf :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

et en homme d'imagination, il l'enlève à son auteur véritable, pour l'attribuer à la Fontaine et en tirer une épigramme contre Boileau. « C'est la Fontaine qui le dit, et c'est l'uniforme Boileau qui a dû le penser. » Ces deux illustres écrivains en sont également innocents; le fameux vers proverbe est du fabuliste Lamothe-Houdard. Rien n'était plus fréquent jadis que de pareilles erreurs; mais depuis le charmant volume de l'*Esprit des autres*, de M. Édouard Fournier, il n'y a plus pour les commettre que ceux qui courent à travers les livres aussi lestement que M. Claretie à travers les pays.

15

Les guides et itinéraires. MM. A. Joanne, Alph. Esquiros et Ach. Fillias.

Les touristes ont de grandes obligations à M. Joanne, l'infatigable directeur de la grande collection qui porte son nom, et l'auteur d'un grand nombre des meilleurs livres dont elle se compose. Je n'en suis plus à apprendre à mes lecteurs le bien que je pense de cette œuvre immense, difficile, toujours à refaire, mais toujours refaite avec autant de savoir que de courage. Je ne puis me refuser à donner, chaque année, au moins un souvenir aux ouvrages nouveaux qui, au prix de tant de travaux, de soins et de fatigues, viennent enrichir la bibliothèque des voyageurs.

Tout ce travail n'est pas fait pour des ingrats, et peu de publications ont reçu de la presse un meilleur accueil, ont été de la part du public qui s'en sert, l'objet de plus de reconnaissance. Les témoignages sont unanimes. Le célèbre voyageur fantaisiste Tœpffer, l'auteur des *Voyages en zigzag*, a horreur des « ciceroni, ces industriels, dit-il, qui vous vendent leur insignifiant radotage. » Il a une horreur égale pour les itinéraires, mais il excepte de la proscription Joanne, Ébel et Murray, « qui ne sont pas des guides bavards, ajoute-t-il, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés. » Notre illustre romancière George Sand, qui sait si bien voir en courant et si bien peindre, est plus explicite encore; elle a beau se montrer exigeante dans le choix d'un guide, M. Ad. Joanne et plusieurs de ses collaborateurs ont su la satisfaire.

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude

absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A.-J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente.

J'ai l'habitude de lire et de juger les itinéraires de la collection Joanne en voyageur du coin du feu; il n'y a guère que celui des environs de Paris que j'aie vérifié sur place. Par celui-là j'ai pu apprécier la justice des éloges donnés aux autres. « A. Joanne, nous dit M. Edmond Thierry, a fait *les Environs de Paris illustrés*, comme il a fait l'*Itinéraire de l'Allemagne*, avec le même soin, avec le même détail, la description aussi exacte des monuments, des palais et des ruines, avec l'indication aussi minutieuse des chemins, des moyens de transport, des hôtels opulents ou modestes. » Ces derniers renseignements sont indispensables à ceux qui peuvent courir le monde. Il leur épargne bien des pertes de temps ou d'argent, bien des ennuis. Mais la description des sites, des monuments, les souvenirs d'histoire, les notes sur les œuvres d'art, les aperçus de statistique, tous les détails enfin qui révèlent un pays ou un peuple, nous permettent de visiter le monde sans quitter notre fauteuil, et, grâce à l'accord des illustrations et du texte, on peut voyager de l'esprit et des yeux à la fois.

Cette année, la collection Joanne m'a fait faire, sans frais de déplacement, trois magnifiques voyages. Avec la suite de l'*Itinéraire général de la France*, j'ai continué la grande excursion de Paris à la Méditerranée; la deuxième partie de l'ouvrage qui lui est consacrée traite de provinces très-intéressantes : l'Auvergne, le Dauphiné, la Provence, les Alpes Maritimes, la Corse, etc[1]. C'est le cœur de la

1. Hachette et Cie, XXVIII-864 pages in-18 à 2 col., avec douze cartes et douze plans.

France, ce sont ses extrémités les plus pittoresques. Que de vues et de souvenirs! quelle nature et quelle histoire! que de villes dignes d'être visitées et dont les origines se confondent avec celles de notre nationalité même ou remontent plus haut! Si la France mérite d'être connue et étudiée quelque part, c'est dans ces régions accidentées, où s'enchevêtre le réseau des plus curieuses montagnes de l'Europe, et où tous les événements dramatiques de notre histoire politique ou religieuse ont eu leurs théâtres.

Les deux énormes volumes de l'*Itinéraire de Paris à la Méditerranée*, composent environ le quart de l'*Itinéraire général de la France*. L'*Itinéraire des Pyrénées* a paru déjà depuis longtemps. On annonce la publication prochaine du volume qui traite des *Ardennes et des Vosges*. Celui-ci complétera l'ensemble si grandiose de tout notre système de montagnes. Quatre sections spéciales comprendront *la Loire et le centre de la France, la Bretagne, la Normandie*, enfin le *Nord*. Ce cercle parcouru, je crois que l'auteur de l'*Itinéraire général de la France* et du *Dictionnaire des communes*, aura le droit de dire deux fois qu'il aura bien mérité de son pays.

Une contrée voisine de la France, l'un des plus petits États de l'Europe, mais le plus pittoresque du monde, a déjà reçu des mains de M. Joanne son panorama complet. C'est de la Suisse que je parle. Une quatrième édition a remis au courant de toutes les modifications nouvelles l'*Itinéraire descriptif et historique de la Suisse et du mont Blanc, de la vallée de Chamounix et des vallées du Piémont*[1]. Le tableau est complet. On est effrayé de la multitude de ses détails, on les compterait par milliers. Le plan de cet utile travail sur la Suisse est toujours le même; ce n'est pas celui d'une

1. Hachette et Cie, in-18 à 2 col. avec 16 cartes, 5 plans de villes, 135 vues et 7 panoramas; CXII-872 pages.

œuvre de fantaisie, mais d'un itinéraire. M. Joanne n'est pas un touriste qui raconte ses aventures personnelles et ses impressions de voyage; c'est un guide, un cicerone intelligent qui a bien vu et vous apprend à bien voir à votre tour. Son livre est divisé par routes dont toutes les étapes sont marquées non-seulement avec leurs distances, mais avec tous les détails utiles ou intéressants que présente chaque localité. Il n'y a pas moins de deux cent cinquante-huit routes dans cet itinéraire compliqué.

Cet enchevêtrement de lignes à suivre peut être désagréable au lecteur; il était indispensable d'en développer au voyageur tout le réseau. A chaque point de sa course, le touriste saura toutes les directions qui s'ouvrent autour de lui, où chacune le mène, quel spectacle, ou quel sujet d'étude elle lui promet. Quant à ceux qui voyagent sans se déplacer, et qui veulent passer, au gré de leur fantaisie, du lac de Genève aux lacs italiens, du Valais à l'Oberland bernois, des montagnes de l'Est ou du Sud à celles de l'Ouest ou du Nord, une table méthodique générale leur permettra de choisir dans le livre, le canton, la ville ou le paysage qu'il leur plaît de visiter. Si l'on veut retrouver seulement un nom quelconque dans cette immense fourmilière de renseignements, un *Index alphabétique*, qui contient près de trois mille noms, vous permet de courir, sans recherche, à la place que chacun occupe. Un pays comme la Suisse prête à l'illustration. M. Ad. Joanne ne dédaigne pas cet intéressant accessoire. Les cent soixante-trois gravures, cartes, plans de villes, panoramas de montagnes, vues et sites pittoresques, amènent sous les yeux mêmes du lecteur toutes les curiosités du pays. C'est une chose singulière : notre époque, qui a inventé tant de facilités de locomotion, a perfectionné si bien les livres de voyage qu'ils nous dispensent presque de voyager.

Une excursion que tout le monde peut faire aujourd'hui

est celle en Angleterre. Une traversée de deux heures peut nous y conduire, et, une fois débarqués, un merveilleux réseau de chemins de fer nous mènera dans tous les lieux dignes d'être visités. La collection Joanne ne pouvait négliger un pays si voisin de nous, géographiquement parlant, mais si différent du nôtre par les mœurs, par les institutions, par toute son histoire. Il y a longtemps que les Anglais promènent dans le monde entier leur opulente oisiveté ou leur curiosité intelligente. Pourquoi n'irions-nous pas à notre tour voir un peu les Anglais chez eux, étudier sur place les secrets de cette industrie, de cette politique si intimement mêlées à tous les mouvements du monde moderne, où l'une trouve sa gloire et l'autre son profit? Le guide, le cicerone que nous offre la collection Joanne pour visiter nos voisins d'outre-mer, est bien l'homme le plus capable de nous les présenter sous leur vrai jour; c'est M. Alphonse Esquiros, que ses remarquables écrits sur *l'Angleterre et la vie anglaise*, nous montre supérieur à la modeste tâche de cicerone. Il ne le remplira que mieux, et l'*Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*[1] est un des mieux faits et des plus intéressants de la collection.

Inutile de parler du plan du livre, naturellement divisé en trois sections : l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ; c'est, encore une fois, celui que le but même d'une collection d'itinéraires imposait. Le pays est divisé par routes, pou. la plus grande commodité du voyageur auquel le livre est destiné. Sur chacune de ces routes, il y a autant de stations indiquées qu'il se présente de points dignes d'une mention ou d'un souvenir. Avec un semblable guide, on pourrait s'arrêter à toutes les stations du chemin de fer, et l'on aurait sur les moindres hameaux voisins, leurs curiosités, leurs

1. Hachette et Cie, in-18 à 2 col., XXVII-740 pages, 3 cartes et 10 plans.

sites, des renseignements précis. On trouverait même que le chemin de fer ne s'arrête pas assez souvent pour satisfaire la curiosité éveillée par le guide. On voudrait aller parfois d'une station à l'autre, à pied ou à cheval, et se détourner sans cesse de la grande route, pour chercher par les chemins de traverse toutes les choses signalées comme dignes d'être vues. Un Guide-Joanne, quand il est fait comme celui d'Angleterre, aurait trouvé grâce devant Jean-Jacques Rousseau, si dédaigneux des livres et si curieux de la nature. Il entrera dans le mince bagage de quiconque comprend encore la poésie des voyages à pied.

La collection des Guides-Joanne a une concurrence, celle des Guides-Garnier. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Je suis surpris qu'il ne s'en soit pas produit plus tôt. Il est si facile d'entrer dans une voie tout ouverte et où l'expérience d'autrui vous enseigne les conditions du succès. Quand les voyageurs augmentent, les entreprises de transport se multiplient; le public choisit celle qui lui offre le plus d'exactitude, de sécurité et de confort. Les plus anciennes ont généralement un avantage marqué, une supériorité acquise que leur intérêt et leur amour-propre les excitent à maintenir. Une concurrence de publications n'a pas de raison d'être, ou elle doit avoir, pour résultat, comme toute concurrence, de tourner à l'avantage du public.

De la seconde collection, je ne citerai qu'un échantillon, le *Nouveau Guide général du voyageur en Algérie*, de M. Achille Fillias, que son séjour prolongé en Algérie mettait à même d'avoir des renseignements exacts. Nous avons déjà voyagé, sans quitter le coin du feu, dans notre grande colonie algérienne, avec le secours de l'*Itinéraire historique et descriptif*, de M. Louis Piesse[1], collaborateur très-autorisé de M. Joanne. Le livre de M. Fillias, beaucoup

1. Voyez tome V de *l'Année littéraire*, p. 371-373.

moins chargé de détails, est exécuté dans une bonne mesure pour le lecteur un peu superficiel ou pour le voyageur pressé. La géographie, l'histoire, la statistique, l'état moral et social du pays sont convenablement traités ; des conseils précis d'hygiène sont donnés aux voyageurs et aux immigrants, et, après ces préliminaires indispensables qui forment la moitié du volume, il reste encore assez de pages pour décrire avec quelque détail les trois grandes provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine. Un certain nombre de gravures suppléent au texte ou en mettent en relief les indications. Cette rivalité de publications spéciales atteste combien la littérature des voyages, exacte et précise, créée par M. Joanne, répond désormais aux besoins d'une curiosité intelligente.

16

Littérature et bibliographie des voyages. Répertoire annuel.
M. Vivien de Saint-Martin.

A côté des différents livres de voyage, tous les amateurs de ce genre de littérature doivent favorablement accueillir une publication périodique que nous avons déjà signalée, *l'Année géographique*[1], par M. Vivien de Saint-Martin. Cette revue annuelle des voyages de terre et de mer et des explorations, missions, relations et publications de toute nature relatives aux sciences géographiques et ethnographiques, avait sa raison d'être et mérite toute sorte d'encouragements. L'auteur a conçu son plan d'une manière sérieuse, et l'exécution répond à ce plan. Son but est de donner, dans un ordre spécial de recherches, le plus grand nombre de renseignements aux personnes qui s'en occupent. Il ne se bornera donc pas à résumer les découvertes récentes effec-

1. Hachette et Cie, in-18, 3e année, XVI-512 pages.

tuées dans les différentes régions du globe. Il fournit à chacun les moyens d'aller plus avant dans chaque étude, en réunissant toutes les indications bibliographiques qui s'y rapportent. Les livres spéciaux sur tel ou tel pays sont cités, sinon analysés; les relations de voyage, les rapports des explorateurs envoyés en mission par les gouvernements ou les sociétés savantes sont reproduits *in extenso*, ou mentionnés suivant leur intérêt; les travaux des académies sont signalés par des renvois aux annales qui les contiennent. Toutes les sources de la science géographique sont là dans ce volume où ne pouvait tenir la science géographique elle-même.

Dans un livre d'impressions de voyage, dans une relation d'exploration scientifique, *l'Année littéraire* doit considérer la forme, l'art, le talent de l'exposition, le mérite du style, l'intérêt historique ou dramatique; *l'Année géographique* doit y chercher les faits nouveaux, les résultats acquis à la science, indépendamment de toute considération de forme, de composition, de langue même. Aussi, M. Vivien de Saint-Martin, prenant son bien partout où il le trouve, donne également l'hospitalité aux publications étrangères et aux publications françaises. Que le voyageur soit Anglais, Allemand, Hollandais ou Italien, peu lui importe; peu lui importe aussi l'idiome dans lequel il écrit le résultat de ses explorations. Nous avons pour tâche, nous, de chercher dans les œuvres littéraires l'esprit national, l'élément français; mais la géographie, comme la science, n'a pas de nationalité. Les œuvres de l'écrivain sont personnelles; les découvertes du savant, Buffon l'a dit, appartiennent à tous; elles sont le patrimoine de l'humanité.

Il serait triste cependant, pour le géographe, d'avoir à constater que, dans l'accroissement de ce patrimoine, la part de la France n'est pas la plus grande, et c'est, malheureusement, ce qui ressort de la lecture de *l'Année géographique*. Les plus importantes découvertes dans l'Amérique,

dans l'Afrique centrale, dans l'Asie et l'extrême Orient, aux deux pôles du monde, ne sont pas dues à des explorateurs français, et le récit primitif ne s'en fait pas dans notre langue. C'est dans les relations anglaises ou allemandes qu'il faut souvent les aller étudier, en attendant des traductions qui viennent tard ou qui ne viennent pas toujours. Sous le rapport des missions scientifiques fécondes, la Société royale de Londres dépasse de beaucoup notre Institut. Il ne dépendra pas de M. Vivien de Saint-Martin que la France prenne un rang supérieur dans ce grand concours des études géographiques, dont il rédige si impartialement les annales.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

1

Transformation de la question religieuse. La grosse querelle de la « Morale indépendante. » Adhérents et adversaires.

Malgré le rapprochement opéré depuis une douzaine d'années, dans l'enseignement officiel, entre la philosophie et la religion, il paraît s'être produit dans beaucoup d'esprits un travail de séparation entre la science et la foi. Le mouvement, longtemps préparé en silence, s'est manifesté tout d'un coup avec un certain éclat, et il s'est créé un organe, signalé à l'attention publique par de nombreuses adhésions et de vives critiques. *La Morale indépendante*, journal hebdomadaire, est une de ces publications venues à leur heure et qu'on peut appeler les « signes du temps. »

Son programme, qui reste exclusivement négatif, est très-simple : la morale est indépendante de toutes les théories métaphysiques ou religieuses, de toutes les doctrines rationnelles ou révélées. A quelque Dieu que l'on croie, de quelque manière qu'on l'adore, on a, en sa qualité d'homme, des devoirs invariables également obligatoires. Brahma ou Jéhovah, Jupiter ou le Christ, Zoroastre ou Mahomet, réclament de leurs fidèles des croyances et des pratiques différentes ; mais la société impose à tous les hommes, au nom du devoir, les mêmes prescriptions. La morale qui doit être universelle, est compromise par son alliance avec des doctrines

infiniment variables. La conscience est une loi primordiale fondée sur notre nature même et non une loi dérivée, ayant son principe dans les opinions de tel peuple ou de telle époque sur les rapports de l'homme avec le créateur inaccessible des choses. On a cru souvent que la religion seule pouvait enseigner le devoir; les religions, au contraire, n'agissent sur la morale que pour en altérer les principes immuables, par leurs éternelles variations.

Cette doctrine de la séparation absolue de la morale pratique et de la théorie religieuse a rallié en peu de temps, autour du modeste journal, un certain nombre de penseurs distingués. MM. Vacherot, Fréd. Morin, Charles Renouvier, Jules Barni, Massol, Amédée Guillemin, Laurent-Pichat, Henri Brisson, les docteurs Félix Voisin et Guépin, de Nantes, et tant d'autres, sont venus développer la thèse de l'indépendance de la morale en détachant tour à tour celle-ci de la religion, de la science, de l'art, de l'histoire, en un mot de tout ce qui peut être l'objet d'une théorie. « Il n'y a pas de milieu pour une science, dit l'un d'eux, entre la liberté complète et la servitude universelle. » Plus on a voulu asservir la morale, plus il semble important aujourd'hui de l'affranchir, et chaque collaborateur, dans la sphère spéciale de ses études, sépare la morale des doctrines théoriques auxquelles elle avait été jusqu'à présent subordonnée.

Au milieu d'adhésions venues de toutes parts, la morale indépendante et son organe ont été combattus par des adversaires bien différents. M. A. Guéroult, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale*, a protesté hautement, au nom des doctrines d'organisation religieuse et sociale qui le rattachent encore à l'inspiration saint-simonienne. Un libre penseur simplement et résolûment déiste, M. Patrice Larroque veut bien affranchir la morale des religions prétendues révélées, mais il la croit indissolublement liée à la pure religion naturelle. Enfin, le défenseur le plus célèbre

aujourd'hui de l'orthodoxie catholique, le P. Hyacinthe, a cru devoir combattre spécialement, dans la chaire des Lacordaire et des Ravignan, la nouvelle hérésie de la morale indépendante. Celle-ci a vu croître son importance par les efforts même dirigés contre elle.

Cette lutte est intéressante; il est curieux de voir les armes tournées contre l'ennemi commun, par des adversaires partis d'origines aussi opposées.

Représentant de théories ambitieuses où l'imagination a toujours beaucoup de part, M. A. Guéroult ne croit pas qu'il soit bon, qu'il soit possible d'affranchir la morale des hypothèses. « Pour chasser de l'esprit humain toute hypothèse philosophique ou religieuse, dit-il, il faudrait que la vie de l'homme, que ce moment imperceptible compris entre la naissance et la mort eût en lui-même sa raison d'être et son explication. Or c'est ce qu'aucune tête pensante n'a encore prétendu. Pourquoi le mal? pourquoi la souffrance? que sont venues faire sur la terre ces innombrables générations qui ont porté tout le poids de l'histoire et qui, en apparence du moins, en ont si peu profité? Nous autres faiseurs d'hypothèses, nous avons la ressource de la vie éternelle, des existences multiples, de l'épreuve et de l'initiation progressive; nous disposons de l'éternité pour réparer les injustices du temps; nous avons des suppositions satisfaisantes, de consolantes inductions; nous avons des moyens de rétablir dans la destinée humaine cet idéal de justice et de bonté auquel l'homme ne peut renoncer sans désespoir. »

Les défenseurs de la morale indépendante répondent qu'avec des hypothèses séduisantes on peut construire un roman, mais qu'on ne règle pas la vie, la société; puis aux hypothèses qui vous sourient d'autres opposeront des conjectures plus sombres; au lieu de ces pérégrinations de l'âme immortelle à travers des cercles d'existences successives, ils enseigneront, au nom d'une science étroite et im-

placable, l'anéantissement complet de l'homme. Et cependant, il faut des règles de conduite pour l'existence présente, soit que l'on espère, que l'on nie ou que l'on doute au sujet de l'existence future. La conscience qui juge nos actes et la loi qui la sanctionne, n'ont rien à démêler avec des rêves agréables ou mauvais, avec des inductions tristes ou consolantes.

Au nom de la religion naturelle, M. P. Larroque reproche à la morale indépendante de se priver de l'appui de la sanction que lui offre la raison même. Que la morale rationnelle repousse toutes les formes du surnaturalisme religieux, cela se conçoit : l'origine des règles fixes de conduite imposées par la conscience et des prescriptions variables des cultes positifs n'est pas la même. Mais c'est la même raison qui nous fait concevoir le bien obligatoire comme la loi de la vie humaine, et Dieu comme le principe de cette loi, la vie future comme sa sanction. Séparer la morale de la Théodicée ou de la Religion naturelle, c'est scinder ce qui est forcément uni; c'est limiter arbitrairement la marche de la raison, c'est déclarer son développement légitime en deçà d'un point donné, d'une borne, illégitime au delà. La religion naturelle n'est que le complément de la morale, le couronnement de l'édifice.

On répond que c'est un couronnement dont elle peut se passer; qu'il importe surtout à la morale, qu'il lui suffit d'avoir une base solide : le reste dépendra du caprice de l'architecte. Il ne faut pas compliquer les obligations de la conscience de leurs conséquences plus ou moins faciles à admettre, suivant la tendance ou la portée des esprits, suivant l'éducation. La formule incontestée de la loi morale est celle-ci : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Advienne que pourra, soit dans ce monde, soit dans l'autre; le devoir est obligatoire, qu'il ait des conséquences temporelles ou éternelles; qu'il nous assure ou non une place dans le paradis légendaire, un épanouissement indéfini de

notre être, à travers les transformations de la vie future. Il faut mettre le devoir à l'abri des variations de la philosophie religieuse comme de celles des religions positives.

Cette thèse de la morale indépendante a tenu bon contre les diverses écoles philosophiques; la théologie sera-t-elle plus forte contre elle? Le R. P. Hyacinthe la mène au combat armée de toutes pièces. Toutes ses conférences de l'Avent, à Notre-Dame, sont consacrées à cette lutte. D'abord, et cela était remarquable, il a exposé fidèlement le système de ses adversaires. Ce n'est pas l'habitude des théologiens prédicateurs aux prises avec les philosophes. Ils aiment d'ordinaire à nous prêter des monstruosités, des chimères, pour se donner le plaisir d'une facile victoire. La méthode du P. Hyacinthe fut, à son début, plus sévère. Il fit au système que nous exposons l'honneur d'en discuter les principes sans déclamation, et à la raison des concessions que lui refuse le plus souvent la théologie. Il voulait discuter philosophiquement une thèse philosophique; il appelait au secours de la foi la religion naturelle et tous les systèmes de métaphysique qui ont couronné à leur manière l'édifice de la morale par une théodicée. M. V. Cousin, assis dans l'auditoire, à côté de l'archevêque de Paris, se voyait l'objet d'avances flatteuses, après l'avoir été si longtemps d'intolérantes poursuites. L'ante-Christ d'hier est aujourd'hui un allié, un sauveur. La philosophie et la théologie, par un accord touchant, sont devenues deux sœurs jumelles. Les protestants, que l'on brûlait naguère, les francs-maçons, que l'on excommuniait au moment même, étaient l'objet des mêmes attentions que les disciples de Jean-Jacques Rousseau; le prédicateur les appelait à la rescousse. Il leur disait à tous : « Venez à nous, je vous tends une main amie. »

Cette stratégie nouvelle fut peu goûtée des purs orthodoxes. Un journal religieux disait : « les conférences du P. Hyacinthe produisent une impression fâcheuse dans le

monde catholique. » On s'alarma de voir la foi faisant cause commune avec ce qu'elle avait l'habitude d'anathématiser et de flétrir, et, soit pour désarmer ces critiques intestines, soit par l'échauffement naturel d'une réfutation qu'il croit victorieuse, le prédicateur en vint aussi à fulminer contre ses adversaires et les accuser d'athéisme, de panthéisme et de matérialisme.

Les défenseurs de la morale indépendante ne s'émeuvent pas pour si peu, ils ne prennent ces imputations ni pour un honneur, ni pour une injure. Ils séparent la morale de toutes les métaphysiques et de toutes les théodicées, et si l'on veut les accuser gratuitement des diverses doctrines qu'ils refusent d'examiner ou de combattre, pourquoi ne leur imputerait-on pas aussi bien le mysticisme, le spiritualisme, voire même le catholicisme, qu'ils ne veulent pas davantage mettre en question?

Cette nouvelle tentative d'affranchissement de la pensée moderne, par la séparation radicale entre la morale et les théories ou les dogmes, est tout à fait en faveur. On en a un exemple frappant dans les discussions retentissantes dont les loges de la franc-maçonnerie ont été, cette année même, le théâtre. Après tout le bruit que la franc-maçonnerie a fait depuis quelque temps dans l'État et dans l'Église, mis aux prises à son sujet, un schisme moral dans l'ordre devait être plus particulièrement remarqué. On sait que les francs-maçons, désireux de s'appuyer sur ce qui unit les hommes et d'écarter ce qui les divise, admettent peu de principes philosophiques ou religieux : ils avaient proclamé cependant, comme la Convention, l'existence de l'Être suprême, c'est-à-dire, en leur style de maçons, le Grand Architecte de l'univers. Cette année, au scandale de quelques-uns, des loges ont demandé, au nom de la tolérance et par respect pour la liberté de conscience individuelle, de supprimer « l'affirmation de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. » Ce seraient là encore, suivant les au-

teurs de la motion, des dogmes qui divisent ; une seule chose unit, c'est la morale, la morale indépendante. Et l'un des chefs de cette dernière école, M. Massol, était porté, comme concurrent du général Mellinet, candidat à la grande maîtrise. Le général fut élu, la personne de M. Massol écartée, mais le principe qu'il représentait fut en partie reconnu, et la franc-maçonnerie, modifiant son antique formule, déclara qu'elle continuait de croire en Dieu, mais qu'elle n'obligeait pas ses membres à partager cette croyance.

Voilà les tempêtes que déchaîne l'école de la morale indépendante, en attendant la paix universelle qu'elle doit faire régner entre les hommes. Il est certain que la meilleure manière de faciliter la tolérance, c'est d'écarter toutes les doctrines qui nous rendent intolérants. Quand des intérêts sont aux prises, le plus sûr moyen de les concilier semble être de les supprimer, en faisant évanouir l'objet même de la dispute. Mais la chose est-elle possible ? et les partisans de la morale indépendante ne rêvent-ils pas une trêve illusoire ? Ils ont trouvé contre tout système dominant, oppresseur, une excellente machine de guerre : ils disent aux théologiens, aux philosophes, qui prétendent asservir la société : la société n'a pas besoin de vous, de vos lumières, de votre autorité ; elle peut se conduire toute seule avec la révélation naturelle de la conscience. Les doctrines qui ont dominé jusqu'à ce jour, les vôtres, celles qui viendront après, sont contradictoires et se détruisent; la morale seule est immuable et suffit comme règle de la liberté. Le plus grand avantage de la morale indépendante, c'est qu'en s'affranchissant elle-même, elle nous affranchit tous des doctrines intolérantes.

Mais nous affranchit-elle des lois naturelles et des nécessités morales de notre nature ? La conscience n'a pas son origine dans la religion et ne se subordonne à aucune forme religieuse; elle n'est pas plus une dérivation de la métaphysique que de la théologie; elle est le résultat d'une

révélation naturelle, universelle, la lumière de tout homme venant au monde, un fait humain par excellence : j'accorde tout cela. Mais la conscience, ne l'oublions pas, n'est qu'un point de départ ; la pensée ne doit ni ne peut s'y enfermer. Elle ne découle pas de la métaphysique et de la théodicée, mais celles-ci sortent et jaillissent naturellement de son sein fécond. Si l'on compare la philosophie à un arbre puissant, les notions morales n'en sont pas les fruits, elles en sont les racines : racines vivantes et pleines de séve. Vous pouvez couper les rameaux étrangers, greffés sur la tige, elle se couronnera alors de rameaux qui lui appartiennent.

Parlons sans métaphore : la nature morale de l'homme prend conscience d'elle-même dans la notion du devoir, mais elle ne s'y arrête pas ; elle s'élève forcément, par le développement de la raison, à la conception d'un être infini, de Dieu, principe nécessaire de la loi, type idéal de perfection. L'idée religieuse issue de l'idée morale réagit sur elle, la vivifie et l'éclaire. C'est la religion qui, par les seules forces de la raison, fournit à la morale sa plus belle formule, celle que l'Évangile même a sanctionnée, comme par surcroît : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Indépendante des dogmes dont la théologie chrétienne l'a compliquée plus tard, la doctrine platonicienne, stoïcienne, évangélique, si vous voulez, de la ressemblance avec Dieu (ὁμοίωσις τῷ θεῷ), marque bien l'union naturelle de la morale et de la religion.

2

La confusion des idées et des langues. Philosophie, science, fantaisie, rêve et orthodoxie tout ensemble. M. C. Flammarion.

Les époques de transition présentent un curieux spectacle : moins on croit, plus on veut avoir l'air de croire. On

y remarque un fourmillement d'idées et de doctrines, qui ont toutes leurs apôtres et leurs prosélytes. Les plus inconciliables en apparence se rapprochent et essayent de s'amalgamer. Tout se mêle, le fantastique et le réel, l'esprit positif et le surnaturalisme, le scepticisme et la superstition, l'imagination qui enfante les chimères et la raison qui les détruit. Cette confusion d'idées se complique d'une confusion des langues. La foi prend les allures et affecte les méthodes de la science, la science se donne les airs inspirés de la foi. Le rêve s'affirme, le fait doute presque de lui-même, chaque doctrine tend à se justifier devant des autorités incompétentes.

Un exemple curieux de ces dispositions d'esprit nous est donné par les débats relatifs à la pluralité des mondes. La question n'est pas nouvelle et l'attrait qu'elle exerce sur les esprits curieux est inépuisable. Fontenelle l'a traitée jadis dans un pamphlet philosophique et astronomique, justement célèbre. Sans en avoir l'air, la doctrine de la pluralité des mondes touche à une foule de problèmes, philosophiques et religieux. Elle plane sur l'édifice entier des connaissances humaines et modifie profondément toutes les idées de l'homme sur lui-même et sur ses relations avec la nature, avec Dieu.

Pour les esprits que le sentiment de l'immensité de la création n'a pas effleurés, l'histoire de l'homme est très-simple. A un moment donné, relativement très-rapproché de nous, Dieu a créé, pour recevoir l'homme, son favori, un théâtre approprié à ses desseins sur nous. Il a mis la terre sous nos pieds pour nous porter et nous offrir le tribut de toutes ses productions, le ciel sur nos têtes pour nous éclairer, régler notre vie, ou simplement réjouir notre vue. On peut voir dans le *De natura Deorum* de Cicéron, dans les divers livres de Sénèque, ou dans le *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon, le développement complaisant de ces doctrines traditionnelles.

Cette souveraineté de l'homme au milieu de la nature, cette subordination du monde entier à notre destination particulière, étaient fortifiées par l'enseignement théologique, et le fortifiaient à leur tour. La poésie comme la philosophie pouvait s'en inspirer, l'ancien système astronomique se résumait dans ces beaux vers de Malefilâtre :

L'homme a dit : les cieux m'environnent;
Les cieux ne roulent que pour moi;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi.
Pour moi seul le soleil se lève;
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

L'astronome moderne a changé tout cela, et la découverte de Copernic est dans l'histoire des idées la plus grande révolution qui se soit jamais accomplie. Elle marque vraiment une ère dans le monde moral. Elle finit les temps anciens, elle commence les temps modernes pour la pensée.

Quelle que soit notre indifférence du moment pour les questions de philosophie pure, ce problème des relations de l'homme avec la nature transformée par la science, appelle notre curiosité avec une force invincible comme celui des relations surnaturelles entre l'homme et les habitants de la terre qui ont cessé de vivre intéresse toujours notre sensibilité. Tout homme qui prétendra nous apporter des nouvelles de l'autre monde, ou des autres mondes, sera toujours le bienvenu. Il n'aura pas à se donner de peine pour choisir ou assaisonner les arguments offerts à notre curiosité. Il trouvera des auditeurs avides.

De là la faveur de deux sortes de livres : les uns, traitent de cette révélation nouvelle, qui prétend nous venir

par les tables tournantes, les *médiums* et autres communications avec les esprits; les autres, nous dévoilent les secrets des astres et leurs mystérieuses relations avec la terre.

Le pontife, l'hiérophante du spiritisme est M. Allan Kardec, l'auteur du *Livre des esprits*, du *Livre des médiums*, de *l'Imitation de l'Évangile selon le spiritualisme*, et de tant d'autres concurrences à l'*Apocalypse*, qui ont eu assez de succès pour que nous les prenions un jour à partie et que nous cherchions leur valeur ou les raisons de leur influence. Les rapports de l'homme avec les autres mondes ont aussi leur révélateur, M. Camille Flammarion, l'auteur de *la Pluralité des mondes habités*[1] et des *Mondes imaginaires et les mondes réels*[2].

La bonne fortune d'avoir eu six éditions en trois ans (nous acceptons ces chiffres comme réels) est ce qui recommande surtout *la Pluralité des mondes* à notre attention. Cela prouve ce que nous disions tout à l'heure, de l'inépuisable curiosité du public pour le sujet. Le titre seul suffisait pour frapper, sans avoir besoin peut-être de recourir à cette flamboyante couverture où le soleil rayonne au-dessus des nuages, où les comètes déroulent leurs queues lumineuses, où Saturne et Jupiter sont escortés de leurs anneaux et de leurs satellites, où s'encadre enfin, au milieu de tous ces astres, le nom flamboyant de M. Flammarion, qui semble prédestiner celui qui le porte à recueillir l'héritage des astrologues. Il est fâcheux que l'auteur ne s'appelle pas de son prénom Nicolas, comme Flamel, ou Mathieu, comme Laensberg : il aurait eu, pour faire des almanachs, plus de popularité encore que Mathieu de la Drôme.

Les livres astronomico-philosophiques de M. Flammarion ont deux parties bien tranchées, les souvenirs de l'érudition et les essais de doctrines personnelles.

1. Didier et Cie (6e édition), in-18, 460 pages.
2. Même librairie (2e édition), 578 pages.

La part de l'érudition est la plus grande et la meilleure. L'auteur passe rapidement en revue les opinions des anciens et nous montre la croyance à la pluralité des mondes existant à l'état de pressentiment dans les temps les plus reculés. Il est assez curieux de trouver réunis les divers témoignages relatifs à ce sujet. Jusqu'au moyen âge cette doctrine se fait plus d'une fois jour dans les écoles. Plusieurs grands esprits la soupçonnent, d'autres l'affirment sans en bien comprendre la portée. Lucrèce, qui fait tant d'efforts pour reculer à l'infini les murailles du monde, *flammantia mœnia mundi*, en donne plus d'une fois l'énergique formule :

> Terramque et solem, lunam, mare, cœtera quæ sunt,
> Non esse unica sed numero magis inumerali.

Au moyen âge, plus d'une pensée inquiète, mal comprimée par l'autorité, se laisse emporter au rêve de la pluralité de mondes habitables. M. Flammarion rappelle les idées éparses sur ce point dans une foule d'ouvrages. Quand on arrive à la Renaissance, on voit l'imagination se donner carrière ; c'est la science qui lui a imprimé l'élan, mais elle s'emporte bien vite par delà les données de l'observation ou du calcul, dans le vaste champ des chimères. Après avoir mentionné les opinions de J. Bruno de Montaigne, de Galilée, de Kepler, de Campanella, de Descartes, M. Flammarion indique les ouvrages spéciaux où la rêverie des philosophes astronomes ou astrologues s'est librement épanouie : *les Terres habitées* de Pierre Borel, *l'Homme dans la lune* de Godevin, l'*Histoire des États et empires du soleil et de la lune* de Cyrano de Bergerac, et le *Voyage à la lune* du même bel esprit, la *Sélénographie* d'Helvétius, le *Voyage dans le ciel* du P. Kircher, *les Mondes* de Fontenelle, le *Cosmothéoros* de Huygens, etc. On le voit : l'astrologie philosophique a déjà sa bibliothèque. Quelques mots sur les opinions de Leibniz, Newton, Swedenborg, Voltaire, Kant, Herschell,

Lalande, la Place ferment ce recueil d'aperçus intéressants sur l'histoire de la doctrine de la pluralité des mondes.

La doctrine est ensuite justifiée au nom de la science. M. Flammarion résume les notions élémentaires de l'astronomie sur le système planétaire et sidéral. Cette partie de son livre, toute de vulgarisation scientifique, rappelle les bons livres d'enseignement sur cette matière, notamment l'excellent *Panorama des mondes*, de Lecouturier, ce livre sans prétentions et bien fait, et qui, malgré son succès, n'est pas encore aussi répandu qu'il le mérite. Nous n'avons rien à dire sur cette exposition qui forme les prolégomènes indispensables de la question philosophique.

La philosophie a plus à voir dans les réflexions générales sur ce que M. Flammarion appelle la physiologie des êtres. Mêlant les données de la science à des considérations métaphysiques, il montre que la vie est et doit être partout modifiée, transformée, suivant les temps, les lieux et les circonstances. Impossible de marquer des limites où elle s'arrête tout à fait; le microscope nous la montre dans l'infiniment petit; le télescope nous révèle, dans l'infiniment grand, les théâtres où elle doit se développer dans des conditions nouvelles. L'histoire de la terre écrite par la géologie nous retrace les révolutions continuelles de la vie suivant les conditions changeantes des milieux et nous fait comprendre les révolutions analogues qu'elle peut subir dans les régions les plus diverses de l'immense univers.

Le rêve philosophique reprend alors le dessus. De cette certitude que les autres mondes sont habités, comme le nôtre, on passe volontiers à la détermination de la nature et des facultés de leurs habitants. Malheureusement, dans l'ignorance où nous sommes des conditions de la vie à la surface des planètes et des étoiles, nous ne pouvons rien dire sur ce que doit y être la vie elle-même. Mais M. Flammarion n'a pas écrit un livre entier sur la pluralité des mondes habités, pour s'en tenir à cet aveu d'ignorance, et, dans un

dernier chapitre, il établit une foule de beaux principes qui n'ont qu'un tort, celui d'être les rêves d'un homme éveillé.

Voici quelques-uns des dogmes qu'il affirme, sans sourciller :

Il y a une humanité collective; les humanités des autres mondes et l'humanité de la terre sont une seule humanité; l'homme est le citoyen du ciel; la famille humaine s'étend au delà de notre globe, aux terres célestes. Il y a une parenté universelle; il y a les régions de l'immortalité, et l'éternité future et l'éternité actuelle sont une seule chose. Je me borne à transcrire ces formules.

Le plus curieux, c'est que M. Flammarion les présente comme très-conformes à l'orthodoxie catholique. Le mystère de la rédemption se concilie avec cet agrandissement de l'horizon humain; l'incarnation de Dieu sur la terre garde son rôle dans l'histoire de notre petit monde perdu dans l'océan des mondes. La cosmogonie des livres saints paraît raisonnable aux nouveaux théoriciens de l'immensité. M. Flammarion établit résolûment chacun de ces points et prétend justifier la pluralité des mondes devant le dogme chrétien. Quoi d'étonnant? il s'est bien donné ailleurs la tâche de demander une nouvelle apologétique de la foi catholique aux esprits frappeurs et aux tables tournantes! Ainsi le veut l'esprit du temps et les habitudes du langage philosophique au dix-neuvième siècle[1].

La question de la pluralité des mondes est plus intéressante que les livres mêmes où elle est ainsi traitée. Il nous fallait marquer ce réveil et cette faveur des principes auxquels elle se rattache et les étranges alliances de doctrine que l'état actuel des esprits lui impose. Nous nous bornerons à mentionner le second livre de M. Flammarion, *les Mondes*

1. C'est dans le même esprit que doit être rédigé un livre dont nous ne connaissons que le titre, *la Pluralité des existences de l'âme conforme à la doctrine de la pluralité des mondes*, par l'abbé Pezzani (Didier et Cie, in-18, 3e édit.).

imaginaires et les mondes réels. Ce n'est que le complément du premier ouvrage, et les mêmes réflexions s'y peuvent appliquer. Les données scientifiques et les hypothèses y sont reprises sous le titre à effet de « Voyage astronomique pittoresque dans le ciel. » Les indications historiques y reçoivent plus de développement sous le titre de *Revue critique des théories humaines sur les habitants des astres*. Dans les deux volumes, l'histoire et la doctrine marchent ensemble et gardent les mêmes relations. Les mêmes sacrifices y sont faits aux modes intellectuelles et morales du jour; les mêmes transactions y sont des « signes du temps. »

5

L'économie sociale et les mathématiques. Les ingénieurs philosophes. M. le Moyne.

J'ai quelquefois parlé de l'influence des mathématiques sur les ouvrages d'économie sociale. Il n'y a rien de plus puissant que l'algèbre, comme instrument de découverte, dans les sciences auxquelles elle est applicable; il n'y a rien de plus pompeusement stérile dans un ordre de recherches qui lui sont étrangères. Les faits moraux, comme tous les autres, sont susceptibles d'être exprimés par des chiffres: ils sont un objet légitime de statistique; ils ont leurs lois qui se manifestent, comme toutes les lois, par leur régularité et tombent sous la science des nombres.

Mais, quand il s'agit d'organiser une société morale, au lieu de se borner à constater les rapports des faits qui s'y produisent, l'algèbre est d'un moindre secours que l'expérience, et les principes nécessaires, les déductions *a priori* ne valent pas les lumières du simple bon sens. Les mathémathiques nous apprennent à raisonner avec justesse et rigueur sur des principes admis, mais elles servent peu pour

discerner les principes, dans une matière délicate où ils se présentent en foule, s'équilibrent et se circonscrivent réciproquement. Quand je vois les mathématiciens aborder les questions sociales, je me rappelle involontairement les admirables réflexions de Pascal sur « l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. » Je crains de trouver en eux trop de rigueur et trop peu de discernement.

Un économiste sociétaire se charge de temps en temps de nous rappeler cette distinction, en nous adressant tantôt des brochures, tantôt d'assez gros volumes, où la logique mathématique a plus de part que l'esprit d'observation. Il les signe du nom de guerre de *Médius*, mais il dévoile lui-même son pseudonyme géométrique, en y ajoutant son vrai nom : le Moyne, et ses qualités d'ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite et d'ancien élève de l'École polytechnique. Nous connaissons de lui, entre autres ouvrages récents, la *Doctrine hiérarchique fusionnaire,* ou *Construction d'une société véridique, juste, affective et libre*[1], puis des *Lettres sociales et providentielles*[2], l'ouvrage capital de l'auteur, et les *Lettres adressées aux personnes sympathiques aux idées sociales et providentielles*[3], contenant la dernière expression de sa pensée. Si on ajoute à ces publications volumineuses quelques opuscules plus anciens, tels que les *Calculs agronomiques et considérations sociales* (1838), et *Baronnie d'asile,* qui a inauguré le pseudonyme de *Médius*, on verra que les écrits sociaux ou sociétaires de l'ancien ingénieur forment un bagage économique important.

Le mathématicien s'y montre partout, avec le besoin d'appliquer à la philosophie sociale les procédés de découverte empruntés à l'algèbre. Des pages entières sont remplies de formules et d'équations ; on les dirait détachées d'une « mécanique sociale, » jalouse de faire pendant à la *Mécanique*

1. Paris et Metz, in-8 (1860), 392 pages.
2. Paris et Metz (1865), in-8, 588 pages.
3. Ibidem, in-8, 544 pages.

céleste. Le Microcosme ou petit monde parfait que rêve l'auteur est comme le grand monde, le monde de Dieu, l'œuvre d'un géomètre (θεὸς γεωμετρεῖ). La sociabilité a des phases successives, antagonistes ou organiques, qui s'expriment par des quantités déterminées élevées mathématiquement à diverses puissances. Les expressions algébriques se mêlent à la langue ordinaire de l'économie et de la morale, dans des explications que je ne me flatte pas de comprendre. En voici un échantillon.

Elle (l'humanité) a suivi, de fait, à partir de l'état initial A, la série des phases antagonistes a^2, a^3, a^4, qui, en dépit des progrès industriels et de l'augmentation des richesses matérielles et scientifiques, ont été convergentes vers l'hostilité des intérêts, l'immoralité mensongère et le malheur de toutes les classes d'individus. Mais elle aurait pu suivre la série des phases organiques, fusionnaires et providentielles o^2, o^3, o^4. Ces sociabilités idéales, qui eussent été convergentes vers l'harmonie, la franchise des relations et le bonheur, il est du moins possible à notre intelligence d'en faire l'*ukronie*[1].

A quoi bon envelopper sa pensée dans de tels voiles? Avec une pareille langue, on peut être inutilement dans le vrai ou impunément dans le faux; on peut être profond ou banal, fou ou sublime, sans en avoir ni plus ni moins de disciples. Peu importent la nouveauté ou la justesse des idées, on aura pour adeptes ceux que l'obscurité attire et qui se passionnent pour l'incompréhensible.

Je n'ai pas l'intention de montrer, avec ou sans mathématiques, comment « le microcosme, organisé comme un simple *ordre hiérarchique fusionnaire*, deviendra ultérieurement une *institution sociétaire*. » Je me bornerai à dire l'étendue des prétentions ou des espérances de l'auteur. « J'ai la croyance, dit-il, que la régularité et la symétrie sont d'ordre naturel, et l'importance du langage est telle

1. *Lettres adressées aux personnes sympathiques*, etc., p. 257.

qu'il doit porter le cachet des desseins providentiels. » Partant de ces deux prémisses, de ces deux croyances *a priori*, comme il les appelle, il entreprend la réforme régulière et symétrique de toutes choses. Il réorganise, suivant les plans de la nature et de la Providence, l'alphabet, l'orthographe, la grammaire, la numération, la musique, la psychologie, la philosophie tout entière, la science sociale particulièrement.

Le temps, les mœurs, la force des idées et des choses établies, rien ne compte aux yeux du réformateur; aucune autorité ne peut faire obstacle à la raison mathématique et providentielle. Une habitude quatre cents fois séculaire ne l'arrête pas plus que le préjugé d'un siècle ou d'un pays. Il propose sérieusement de substituer à la numération décimale, la numération seximale : rien ne lui semble plus facile que de passer de la base *dix*, condamnée par la raison, à la base *six*, qui a la logique pour elle. Survienne un décret conforme à la nature des choses, et tout sera dit. « On fera forcément alors du *calcul seximal* dans toutes les transactions. » Je ne puis assez admirer cette foi robuste, non-seulement dans l'excellence des principes, mais dans la facilité de leur application. Les réformes de la gamme en musique ou celles du salaire en économie sociale ne sont ni moins radicales, ni moins absolues.

M. Médius me rappelle ce publiciste célèbre qui, en 1848, annonçait en tête de son journal « une idée par jour. » Il a, lui, une idée par page, et chacune de ses idées est une révolution. Il oublie, comme cela arrive trop souvent en France, que la nature humaine et la vie sociale ne se réforment pas du jour au lendemain, sur un patron idéal, et que le passage de la théorie ou du rêve à la pratique ne se règle pas par des décrets, eût-on mis la toute-puissance de l'État au service de la science ou de l'imagination. Les réformateurs socialistes traitent volontiers la famille humaine comme une république d'abeilles où la nature a tout

prévu, distribué toutes les fonctions, assuré tous les mouvements. Il manque toujours à leur état : d'une perfection imaginaire, une toute petite chose, la liberté, et ils trouvent naturel de prêter soit à l'individu l'infaillibilité de l'instinct, soit au gouvernement l'autorité absolue du despotisme.

Ces réflexions passent, si vous le voulez, par-dessus la tête de l'auteur des *Lettres sociales et providentielles*, pour s'adresser à toute une école. Pour en revenir à M. le Moyne, ses rêves de philosophe sociétaire sont assez insaisissables, au fond, pour échapper à une discussion sérieuse, et c'est ce qui rend plus inopportun cet étalage des formes de la démonstration scientifique. Il croit à une vie éternelle, composée d'une suite d'existences alternativement terrestres et éthérées. L'âme ne commence pas plus à la naissance qu'elle ne finit à la mort, et les hommes du dix-neuvième siècle doivent en revenir à la croyance antique et païenne de pérégrinations sans fin, à l'état d'âmes conscientes, dans le monde terrestre, avec des alternatives de sommeil et d'oubli, à l'état de mânes, dans un monde élyséen.

Au nom de cette doctrine renouvelée des Grecs, c'est le cas de le dire, M. le Moyne combat vivement les exagérations mystiques du spiritualisme chrétien, qui n'exigeaient pas, pour être réfutées, cette exhumation des doctrines païennes. Il est clair que, si les sociétés antiques n'ont pas fait assez de cas de l'âme, la société catholique du moyen âge n'a pas tenu assez de compte du corps. Elle a méconnu, comme dit avec raison M. le Moyne, les lois providentielles de la destinée humaine, en adoptant la doctrine que la douleur, les macérations et les mortifications étaient préférables aux jouissances; en ordonnant de s'occuper mystiquement de l'avenir de l'âme, de se détacher de tous les liens terrestres; en proscrivant de saintes affections, comme l'amour; en consacrant des vertus contraires à la nature, sous l'apparence trompeuse desquelles se glissaient l'hypocrisie et le mensonge; en dédaignant le travail, humiliant

l'industrie et asservissant la science; en préférant à l'activité laborieuse, utile et libre, l'étude oiseuse des questions métaphysiques ou les pratiques minutieuses de la dévotion; en un mot, en prenant pour idéal de la vie une longue et craintive préparation à la mort.

Pourquoi faut-il que ces aperçus historiques et philosophiques d'une incontestable justesse, sinon d'une nouveauté hardie, soient perdus sous un flot de rêveries et compromis par le voisinage d'une langue et d'une méthode également étrangères à la philosophie et à l'histoire? On aura beau relever dans leurs livres une foule de détails justes et utiles, les philosophes sociétaires de l'école de M. le Moyne se verront toujours appliquer l'épithète de rêveurs, si voisine de celle de fous[1]. Ils ne se fâcheraient peut-être pas de cette dernière, en songeant à la magnifique apothéose de la folie par Béranger.

Qui découvrit le nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.

Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

1. A propos de notre ingénieur socialiste, mathématicien philosophe, nous rappellerons une petite anecdote racontée par M. Émile Barrault dans *l'Opinion nationale* :

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, un ingénieur en chef présentait un enfant nouveau-né à la mairie, le premier jour de l'année.

« Voulez-vous, dit l'employé complaisant, que je date la naissance de votre fils du 1er janvier, au lieu du 31 décembre?

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y gagnerait une année pour l'échéance de la conscription.

— Mon ami, répondit le philosophe, dans vingt ans d'ici la guerre aura disparu; il n'y aura plus, de par le monde, que des armées industrielles, bataillant contre les distances, les déserts et les marais. »

Excellent ingénieur, conclut le journaliste, mais mauvais prophète.

Le chansonnier national a bien soin de donner place parmi les fous aux chefs de l'école sociétaire, à Saint-Simon, le prophète, à Fourier, le créateur du phalanstère, au père Enfantin, l'émancipateur de la femme.

.... Sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.

Si nous mettions avec eux M. le Moyne, il pourrait aussi nous répondre :

Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Mais, pour que le vulgaire puisse mieux jouir de vos rêves, je vous demanderai, messieurs les songeurs, de vouloir bien les traduire autrement qu'en mathématiques. Le genre humain n'a pas passé par l'École polytechnique.

4

Les fondateurs de religions au dix-neuvième siècle. Saint-Simon et le père Enfantin.

Il est difficile de juger de l'avenir d'une doctrine à l'époque où elle se produit. Il y a des dogmes philosophiques ou religieux qui semblent étouffés, à un moment donné, sous les railleries, et que l'on voit reparaître quelques années plus tard, ressuscités par d'infatigables espérances. Le saint-simonisme qui, après avoir fait tant de bruit, était rentré dans l'ombre et le silence, tente aujourd'hui cette seconde phase de la résurrection. Son second prophète, Barthélemy-Prosper Enfantin, ou le père Enfantin, comme on l'appelait, est mort, l'année dernière, au moment où quelques brochures récentes venaient de rappeler l'atten-

tion sur son nom alors oublié. Il a laissé un testament qui ordonnait la publication de ses œuvres, et assurait les ressources pécuniaires qu'elle exigerait. Il avait pris des mesures pour réaliser, après sa mort, le vœu suivant : « la constitution de nos archives, soit par une donation à l'État pour une des bibliothèques publiques, soit par la constitution d'une société libre ayant pour but la conservation de nos archives, la propagande de notre foi, l'exploitation de mes œuvres. »

Cette mission était particulièrement confiée à son légataire universel, M. Arlès-Dufour, qui s'est adjoint, pour la remplir, les principaux représentants actuels du saint-simonisme : MM. Arthur Enfantin, le fils du testateur, César Lhabitant, Laurent (de l'Ardèche), Henri Fournel, et Adolphe Guéroult. Le premier soin de ces amis et disciples du père Enfantin a été d'entreprendre la publication des *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*[1], en volumes ou plutôt en fascicules d'un prix accessible au grand nombre. Ils ont mis en tête les *Notices historiques* de Saint-Simon et d'Enfantin; la première ne comprend que cent trente pages, mais la seconde, commencée dans le tome premier et poursuivie de volume en volume, n'est encore arrivée avec le cinquième qu'à l'année 1831, à l'institution du *Globe*. Dans ces proportions, ce n'est plus une biographie, c'est une histoire; c'est plus qu'un Évangile, ce sont les actes des apôtres, les annales de l'Église primitive.

Ces récits détaillés de faits si voisins de nous et qui paraissaient être déjà si loin ont soulevé diverses controverses, comme toutes les publications qui remuent l'histoire contemporaine. Nous n'avons pas à les reprendre ici; nous ne voulons pas non plus apprécier pour notre compte ce mouvement de doctrines et d'aspirations qui entraînait les esprits les mieux doués de la génération de 1830, ce besoin

1. Dentu, 1865, in-8, tomes I-V, d'environ 240 pages chacun.

d'organisation sociale qui, s'appliquant à des objets plus restreints, a inspiré, sous le second Empire, tant de créations financières et industrielles. Attendons l'effet de ce second effort du saint-simonisme, plus factice peut-être que le premier; attendons que la publication complète des monuments de la doctrine permette d'en embrasser l'ensemble théorique, ou du moins, que cette colossale biographie d'un apôtre, à laquelle il faut tant de volumes, nous ait déroulé, dans l'histoire d'un homme, celle des tâtonnements et des luttes dont il est le centre. Ce qui me frappe, pour le moment, c'est la persévérance de la foi qui s'affirme de nouveau en tête de la publication commencée. Enfantin est mort dans l'esprit saint-simonien, ses héritiers n'ont pas cessé d'y vivre. Voyez plutôt cette profession :

« Le saint-simonisme qui passa pour mort il y a plus de trente ans parmi les esprits superficiels, loin d'avoir cessé de vivre, affirme aujourd'hui son existence avec une confiance plus ferme que jamais en la vérité et la destinée des principes qu'il inscrivait en tête de ses publications, dès 1825. »

Ces principes, qui ont fait tant de chemin depuis, malgré le silence et le sommeil de leurs apôtres, sont les deux suivants :

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Était-ce là tout le saint-simonisme? En était-ce la partie la plus saillante? Est-ce par la simple énonciation de ces formules qu'il se faisait religion et qu'il soulevait contre lui les partisans des anciens cultes, les philosophes et les économistes de l'école libérale? Évidemment non. Les écrits des fondateurs de la nouvelle église, comme les actes de leur vie, sont là pour montrer que ce n'étaient pas ces principes qui excitèrent tant d'opposition contre les saints-simoniens et

qui jetèrent parmi eux la division et le schisme. A côté de ce besoin généreux d'une distribution plus juste des charges et des richesses sociales, il y avait le projet d'une réorganis tion complète des relations humaines sur de nouvelles bases; il y avait les exagérations de doctrine et d'application, les espérances ambitieuses, les prétentions insensées. Il y avait la hiérarchie sociale de fantaisie, la destruction de la famille par la prétendue réforme du mariage, la filiation conventionnelle, le culte nouveau. Ce n'est pas l'économiste, le philosophe que le bon sens et le libéralisme combattaient dans Saint-Simon ou dans Enfantin, c'était l'hiérophante, le fondateur d'une théocratie nouvelle, faisant une place exagérée au principe d'autorité. Mais il nous suffit aujourd'hui de signaler les espérances rattachées à la publication des *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, nous verrons bien plus tard s'il se fait un mouvement sérieux autour d'elles.

5

Essais de psychologie, son culte désintéressé, indifférence à l'égard de ses résultats. M. Fr. Bouillier et Siérebois.

Dans la grande famille des sciences philosophiques, il en est une, la plus importante peut-être et la plus modeste, qui jouissait, au commencement de ce siècle, de plus de faveur qu'aujourd'hui : c'est de la psychologie, ce point de départ nécessaire, ce fondement, ce centre et ce lien de la philosophie tout entière. On peut se laisser séduire par les brillantes constructions de la métaphysique, qui, l'imagination aidant, a tant de fois improvisé de toutes pièces la science de l'homme, du monde et de Dieu, et pour laquelle le fini et l'infini n'ont pas de mystères. Les métaphysiciens sont, pour ainsi dire, des révélateurs; l'absolu est leur domaine, l'intuition est leur méthode. Comme Descartes, ils

déduisent d'un petit nombre de principes *a priori* la nature entière qu'ils dédaignent d'observer. Ils ne voient pas ce qui est, ils devinent ce qui doit être. Ils posent à l'état d'axiomes les lois de la matière et du mouvement, et, suivant la célèbre parole du maître, ils *font* le monde. Il est vrai qu'ils peuplent l'espace de tourbillons dont on se moque, sauf à y revenir, et qu'ils expliquent l'animal et la vie par l'automatisme des machines.

Malgré le dédain des romanciers de la métaphysique pour la psychologie, les bons esprits reviendront toujours à cette science qui révèle l'homme à lui-même, rend compte de ses facultés et de leurs fonctions, éclaire par l'étude de la nature le problème de ses destinées, et sert de base à une foule d'autres sciences, la logique, l'esthétique, la morale, la science sociale, la théologie naturelle. Ceux qui recherchent la vérité avec indépendance, cultivent la psychologie pour elle-même et sans préoccupation des conséquences qu'elle peut avoir dans toutes les autres recherches. Ils étudient l'homme pour le connaître, pensant qu'il n'est pas d'objet plus digne de notre curiosité. L'analyse de nos facultés n'a pas moins de prix, à leurs yeux, que l'anatomie de nos organes, et le jeu de toutes nos opérations intellectuelles et morales est un spectacle aussi attachant que celui des fonctions vitales. Ils ont le don de l'observation et trouvent un plaisir élevé à l'exercer sur eux-mêmes.

M. Francisque Bouillier nous donne une idée des résultats que peut atteindre la psychologie pure dans sa monographie *du Plaisir et de la Douleur*[1]. Cette intéressante faculté, commune à l'homme et aux animaux dans une certaine mesure, est étudiée dans tous ses développements. Sa place est exactement marquée parmi nos facultés intellectuelles et morales, ainsi que ses rapports avec les actes de la volonté et les opérations de l'entendement. L'un des grands

1. Germer Baillière, in-18, XII-160 pages.

ressorts de la vie humaine, elle a son rôle à tous les moments. C'est par elle que la conscience s'éveille ; elle nous donne le premier sentiment de nos besoins ; elle accompagne nos premières pensées; elle stimule notre activité, développe notre énergie, s'épure avec le progrès de notre être ; elle nous avertit par la douleur, nous pousse en avant par le plaisir ; elle est la source de tous nos instincts, qui ne seraient que des mouvements mécaniques sans elle. Elle est la première forme de l'intervention providentielle dans la vie. M. Fr. Bouillier ne laisse dans l'ombre aucun des points délicats que l'étude de la sensibilité présente. Il éclaircit toutes les obscurités, dissipe toutes les équivoques des idées ou du langage. Il se montre, pour la méthode, le fidèle disciple de cette école écossaise des Reid et des Dugald Stewart, qui ont donné à la science de l'âme la précision et la netteté d'une science positive.

La rigueur n'exclut pas le charme, et l'analyse du sentiment n'a pas le côté repoussant de l'étude anatomique du corps humain. Elle se lie à un certain nombre de questions délicates de morale ou d'esthétique. L'homme connaît d'autres jouissances et d'autres souffrances que celles du corps, il a d'autres besoins que ceux de la vie matérielle. Il a des instincts d'un ordre supérieur, de nobles passions qui ne dépendent pas moins des lois de la sensibilité. Le livre modeste *du Plaisir et de la Douleur* n'a donc pas un horizon aussi borné qu'on pourrait le croire, et, en approfondissant un point particulier de la psychologie, M. Fr. Bouillier a jeté une lumière nouvelle sur la vie morale tout entière.

N'est-ce pas aussi un traité purement psychologique sur le principe de la pensée que nous devons trouver sous ce titre un peu prétentieux : l'*Autopsie de l'âme, sa nature, ses modes, sa personnalité, sa durée*[1] ? Il est signé d'un nom qui

1. Même librairie, même format.

fait l'effet d'un pseudonyme, P. Sièrebois. Vous êtes tenté de le mettre sur la même ligne que l'excellente monographie qui précède, mais un peu au-dessus, vu l'étendue plus grande du sujet. Vous croyez à un traité sur la nature de l'âme, son origine et ses destinées, vous n'y trouvez que le préambule d'une thèse qui enlève aux questions psychologiques leur plus grand intérêt, la thèse de la morale indépendante.

L'auteur ne traite de l'âme que pour montrer combien il importe peu de connaître sa mystérieuse nature. Il ne tient pas à établir l'existence d'un principe immatériel, ni la possibilité de sa survivance ou la nécessité de son immortalité; il lui suffit que, sans dégager l'âme de la matérialité, dans laquelle il admet des degrés, on reconnaisse des faits intellectuels. Savons-nous ce que c'est que l'âme? ce que c'est que la matière, l'esprit, l'espace? La pensée exige-t-elle l'identité, l'unité du sujet? Les spiritualistes logent les idées dans le néant. Ni la volonté, ni le sentiment ne prouvent l'existence du principe de la spiritualité, suspendue ou détruite dans le sommeil, dans l'asphyxie. Si l'on tient tant à la distinction de l'âme d'avec le corps et à la vie future, c'est parce qu'on s'est habitué à faire reposer toute la morale sur ces hypothèses; mais la morale est indifférente à toute doctrine métaphysique ou religieuse, elle se suffit à elle-même, et il convient de la séparer d'alliés inutiles ou dangereux. C'est ainsi que sous l'apparence d'une étude psychologique on amoindrit, on relègue dans les chimères l'objet même de la psychologie.

Nous voilà donc ramenés à la morale indépendante, si fière et si forte, comme nous l'avons vu, dans ses négations, si faible et si bégayante quand il s'agit, non plus d'affirmer, mais de développer ses principes. M. Sièrebois nous donnera-t-il plus tard un système complet et scientifique de morale également affranchi de la psychologie et de l'Évangile? C'est ce que nous verrons : dans ce cas, ce ne serait pas le moins curieux des petits manuels de la « Bibliothèque

de philosophie contemporaine, » dont l'*Autopsie de l'âme* et le traité psychologique de M. Bouillier font également partie.

6

Place des études philosophiques dans la vie moderne. La « Bibliothèque de philosophie contemporaine. »

L'esprit pratique et positif du siècle influe sur la direction des études philosophiques, lorsqu'il ne les supprime pas. Ceux qui cultivent encore la métaphysique, la morale, la psychologie, réduisent volontiers leur pensée à une exposition sommaire qui demande quelques heures à peine de lecture à une génération pressée de courir au but, et un éditeur, M. Germer Baillière, a mis à leur service un format modeste et commode, ne tenant pas plus de place dans nos bibliothèques que la philosophie n'en prend aujourd'hui dans notre vie. Près d'une trentaine de petits volumes in-18 forment déjà cette « Bibliothèque de philosophie contemporaine. »

La plupart des sujets de philosophie spéculative ou pratique y sont traités, quelques-uns par des écrivains célèbres, les autres par des esprits distingués. Le plus grand nombre sont connus de nos lecteurs, et *l'Année littéraire* a examiné soit leurs œuvres plus considérables, soit les petits volumes qu'ils ont donnés à cette intéressante collection. M. Ch. de Rémusat a fourni à la bibliothèque la *Philosophie religieuse;* M. Franck, la *Philosophie du droit pénal* et la *Philosophie du droit ecclésiastique.* Le regrettable Émile Saisset y traite de l'*Ame et de la vie;* le non moins regretté Ad. Garnier expose la *Morale dans l'antiquité.* M. Ch. Lévêque défend le *Spiritualisme dans l'art* et hasarde quelques études de *la Science de l'invisible.* M. Paul Janet combat le *Matérialisme contemporain* tel que le repré-

sente le docteur Büchner et explique la *Crise philosophique* que rappellent les noms de MM. Renan, Littré, Taine et Vacherot. M. Francisque Bouillier revient, en dépit de la mode, à l'étude pure et désintéressée de la psychologie, en traitant *du Plaisir et de la Douleur*; M. P. Sièrebois paraît vouloir se renfermer dans le même cercle en faisant l'*Autopsie de l'âme.* M. Albert Lemoine discute le *Vitalisme et l'animisme* de Stahl. M. Alaux, pensant que l'éclectisme appartient à l'histoire, met en jugement la *Philosophie de M. Cousin.* M. Schœbel ne recule pas devant la théorie d'une *Philosophie de la raison pure.* M. Taine résume dans deux monographies ses idées sur le *Positivisme anglais* (Stuart Mill) et sur l'*Idéalisme anglais* (Carlyle), et aborde la *Philosophie de l'art.* M. Milsand apprécie l'*Esthétique anglaise* dans une étude sur John Ruskin. L'Allemagne n'est pas oubliée : M. A. Véra donne des *Essais de philosophie hégelienne*, et M. Beausire cherche les *Antécédents de l'hégelianisme* dans la philosophie française. Une traduction fait connaître la *Circulation de la vie* du célèbre J. Moleschott, l'adversaire de Liebig. La science et la biographie des savants ont leur part : M. Auguste Laugel étudie les *Problèmes de la nature*, puis les *Problèmes de la vie*, et annonce les *Problèmes de l'âme ;* M. Auber formule la *Philosophie de la médecine;* M. Louis Grandeau rapproche la *Science moderne et le spiritualisme;* M. Challemel-Lacour personnifie la *Philosophie individualiste* dans Guillaume de Humboldt, et promet la *Philosophie pessimiste*, sans dire encore quel philosophie en sera le type. Le *Protestantisme libéral* de M. Bost est une excursion dans l'histoire religieuse, et un dernier petit livre, le *Spiritisme et les sciences occultes* de M. Tissandier, prouve que l'éditeur de la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » a voulu suivre la pensée moderne jusque dans ses écarts.

Parmi tous ces volumes où la métaphysique se fait si petite, il en est bien peu qui ne nous montrent les philo-

sophes d'aujourd'hui plus préoccupés des conséquences pratiques des doctrines que des doctrines elles-mêmes. Il est cependant consolant pour ceux qui n'ont pas perdu le sens des hautes études morales de voir que le public ne les abandonne pas tout à fait, puisqu'il se trouve des lecteurs pour encourager une bibliothèque philosophique à prendre d'aussi grandes proportions.

7

Les livres d'histoire religieuse, et les questions religieuses devant la critique des journaux.

La place que tient toujours la question religieuse dans la littérature philosophique n'est pas seulement marquée par les livres sérieux consacrés à l'histoire des religions; elle l'est aussi par la part que font à l'examen de ces livres les critiques de la presse périodique. J'en prends un exemple entre plusieurs.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Institut, auteur de tant d'ouvrages savants sur les métaphysiciens et les fondateurs de dogmes religieux, sur les divers écrits d'Aristote et sur les Védas, sur l'école d'Alexandrie et sur le bouddhisme, s'est toujours efforcé de mettre et de maintenir sur le pied de paix les deux armées rivales des philosophes et des théologiens. A l'exemple de M. Cousin, il veut que la raison et la foi, malgré tous leurs dissentiments, se donnent la main et s'embrassent fraternellement, à la face du ciel, pour l'édification du peuple, pour la paix du présent et la sécurité de l'avenir. Il venait d'écrire, dans cet esprit de conciliation, une savante exposition de l'islamisme et de son histoire, sous ce simple titre : *Mahomet et le Coran*[1].

C'était une occasion de prêcher la concorde entre la phi-

1. Didier et Cie, in-8°.

losophie et la religion : concorde facile, en apparence du moins, quand il se trouve, d'un côté le scepticisme, de l'autre l'indifférence, ou, des deux côtés, l'ambition et la peur; impossible au fond, lorsque la raison et la foi sont toutes deux sincères, toutes deux jalouses, comme il convient, de leurs droits légitimes ou de leurs éternelles prétentions. Aussi, voyez l'accueil fait à l'apôtre de la tolérance philosophique et religieuse. Les politiques ou les dilettantes de la science officielle et du dogme souverain applaudissent; les libres penseurs et les orthodoxes repoussent le rameau d'olivier tendu si gracieusement par une soi-disant orthodoxie libérale, et ils préfèrent à une paix menteuse, les uns la recherche intrépide de la vérité, les autres la défense enthousiaste de ce qu'ils prennent pour elle.

Ce concert ou plutôt ce désaccord a particulièrement éclaté à propos du nouveau livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Je trouve un exposé très-fidèle de ces dissentiments de la critique, image des dissentiments intimes d'une société en apparence si unie, dans une *Revue des journaux et des recueils périodiques* que M. Aug. Lacaussade publiait dans le *Moniteur*, avec autant de conscience que de talent. Je ne puis mieux faire que de reproduire la plus grande partie de cet article qui fait connaître à la fois le livre et le héros du livre, à propos des discussions dont l'un et l'autre ont été l'occasion :

Passer de César à Mahomet, ce n'est pas sortir de la sphère des grands esprits politiques et conquérants. Il y a de plus en Mahomet un prophète et un fondateur de religion. De lui naquirent du même coup un peuple, un culte, un empire. Les journaux et les revues, ces derniers temps, se sont beaucoup occupés du père de l'islamisme, à l'occasion du livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire : *Mahomet et le Coran*. M. Merlet dans *la France*, M. Callet dans *l'Avenir national*, M. de Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. de Vogué dans *le Correspondant*, apprécient diversement cet important ouvrage, dont la préface a toute l'ampleur d'un traité sur les devoirs

mutuels de la philosophie et de la religion, Celle-ci ne pouvant vivre que d'autorité, celle-là ne pouvant vivre que de liberté, s'agit-il bien entre elles de devoirs ou de concessions ? N'importe, le mot ne fait rien à l'affaire; appelons la chose de son vrai nom : une tolérance réciproque. Mais est-elle possible? M. de Rémusat voudrait bien le croire et n'y réussit guère; M. de Vogüé proteste au nom d'un christianisme dogmatique qui n'admet pas de compromis, M. Callet au nom d'une philosophie rationaliste qui se souvient des persécutions du passé. Selon ce dernier, « il est impossible d'enfermer en cent treize pages plus d'illusions, plus d'erreurs, plus de contradictions, plus d'anachronismes, qu'il n'y en a en cette préface. »

Voyons, ne nous fâchons pas. Que nous veut cette préface? De quoi s'agit-il? Je l'ai déjà dit, d'une tolérance mutuelle entre la religion qui représente l'autorité et la philosophie qui représente la liberté, les deux éléments indispensables à la vie et aux progrès de la société. L'une et l'autre, bien qu'elles se servent de méthodes différentes, ont un même objet en vue : l'origine, la nature et la destinée de l'homme. Pourquoi ne poursuivraient-elles pas séparément leur but commun, sans se combattre, sans chercher à se nuire ou à se supplanter l'une l'autre ? La philosophie et la religion ayant un même objet, se doivent de mutuels égards, un mutuel respect; elles ne diffèrent que par leurs procédés, la première étant cultivée par des esprits nécessairement isolés, la seconde étant acceptée et soutenue par des nations entières; toutes deux nécessaires, toutes deux vouées aux intérêts les plus élevés de l'humanité, elles doivent coexister sans conflit. « La philosophie est comme une religion individuelle; la religion est la philosophie des nations : elles sont sœurs. »

Hélas! des sœurs ennemies jusqu'à ce jour, et fatalement irréconciliables, s'il faut en croire M. Callet, lequel contredit avec vivacité les vœux de M. Saint-Hilaire et lui reproche « ce respect extérieur et de pure forme » que le philosophe conseille de rendre, à l'exemple de Socrate, à tout culte public et national, respect qui peut, du reste, « s'allier avec le dédain intérieur et la répugnance secrète; » il condamne « cette sage contrainte à laquelle on se soumet, bien que la conscience proteste. » De tels compromis « ne sont pas du goût des simples et grossiers comme moi, » conclut nettement M. Callet. De son côté, M. de Vogüé, bien qu'avec moins de vivacité, n'est pas moins explicite dans ses objections. Tout en rendant hommage aux bonnes

intentions de M. Saint-Hilaire, à ses louables tentatives de rapprochement et de conciliation, il ne partage pas son indulgence ou son éclectisme en matière de doctrines ni dans les luttes de la foi et de la raison. Il se prononce pour la foi : « Le respect de toutes les religions indistinctement est bien près de l'indifférence, dit-il ; trouver toutes les religions également bonnes équivaut à les trouver toutes également mauvaises. »

On le voit, à la première épreuve et chez des esprits spéculatifs, les mieux préparés à les bien accueillir, les idées conciliantes de M. Saint-Hilaire provoquent la contradiction sinon la guerre ; que sera-ce chez des esprits absolus et belliqueux? Dans cet accord de la religion et de la philosophie, ils ne verront que l'illusion d'une intelligence élevée sans doute, mais par trop désintéressée, le rêve d'une âme honnête, candide, amie de la paix avant tout. Mais cette paix si précieuse, si désirable entre les personnes, pourrait-elle s'appuyer sur l'accord entre les choses? M. de Rémusat en doute. Cependant, à ses yeux, la solution de M. Saint-Hilaire au grave problème qu'il se pose, est pleine de sagesse. « Il faut l'accepter, tout au moins comme un bon conseil, ajoute-t-il avec une fine courtoisie, surtout si Voltaire a eu raison de dire que la paix

Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

Vous l'entendez, philosophe, même aux yeux de la critique à qui tout fanatisme répugne, vous semblez préférer la paix à la vérité.

Quant à M. Merlet, il se contente d'effleurer le problème posé par M. Saint-Hilaire, pour s'en tenir spécialement à Mahomet et à l'islamisme : le sujet est vaste et vaut la peine qu'on s'y intéresse. Un Arabe de basse extraction, pasteur de troupeaux, comme Moïse, avant de devenir pasteur de peuples, qui vit quarante ans dans la solitude, la méditation et la chasteté, qui, embrassant avec l'impétuosité d'une âme énergique la mission à laquelle il se croit appelé par l'ange Gabriel sur le mont Hira, entre en lutte par la prédication d'abord, par les armes ensuite, contre l'idolâtrie fétichique des Arabes, lui substitue la foi au Dieu unique, détruit en quelques années cette idolâtrie qui avait résisté au mosaïsme et au christianisme pendant une longue suite de siècles, qui éclaire, civilise, convertit au monothéisme des hordes turbulentes et meurtrières, et les réunit en corps de nation, leur donnant à la fois un culte et

une patrie; — une doctrine religieuse qui, née dans le désert, se répand sur le monde avec la vélocité d'un incendie, embrase les âmes d'une même croyance, et suscite des cités et des empires sur son passage, qui compte aujourd'hui plus de cent millions de sectateurs et se maintient en face de l'Europe civilisée et chrétienne : une telle religion, et celui qui l'a fondée, méritent une place dans l'admiration de l'histoire. « Désormais, écrit M. Saint-Hilaire, Mahomet apparaît à l'impartiale histoire comme un des hommes les plus extraordinaires et les plus grands qui se soient montrés sur la terre. »

Il va plus loin : absolvant le prophète des trop justes reproches adressés à l'homme d'État et au politique, il accepte les moyens dont Mahomet s'est servi pour réaliser sa pensée : « Ou son œuvre religieuse avortait, dit-il, ou elle n'était possible que par les voies qu'il a employées. Tout impures qu'elles sont, il vaut mieux qu'il ne s'en soit pas abstenu. » — « Nous ne discuterons pas ces lignes, s'écrie M. de Vogüé; l'histoire est là pour répondre. » Il y a dans l'islam un fait et une doctrine; on ne doit pas les isoler dans le jugement qu'on en porte; il faut apprécier l'arbre aux fruits qu'il donne : *A fructibus eorum cognoscetis eos*. « Les faits se chargent de montrer, à l'honneur de l'éternelle justice, que les voies impures ne pouvaient produire et n'ont produit qu'une œuvre impure et mauvaise. » Et le critique condamne l'islamisme « comme un fléau qui a fait le malheur des peuples qui l'ont embrassé, » et son fondateur « comme un homme dont on pourrait dire : Mieux eût valu qu'il n'eût jamais existé. »

Je trouve le philosophe et le catholique aux prises et je les y laisse. Mais que penser maintenant de cet accord si désirable entre la religion et la philosophie, entre la foi et la raison! C'est le cas de s'écrier avec un poëte :

Vous m'avez réveillé, messieurs, d'un bien beau rêve!

Sortons du rêve et rentrons dans l'histoire. Mahomet n'était pas un imposteur, un charlatan aux instincts sanguinaires. Il avait une foi ardente dans sa mission, et selon M. de Rémusat, « il a été l'un des plus sincères parmi les instituteurs du genre humain. » Il était naturellement doux, bon, enclin « aux simples tendresses du cœur. » Il aimait les enfants : « Le paradis, disait-il, est aux pieds des mères. » Voici qui fera peut-être sourire; mais il aimait son cheval et sa chamelle, racontent ses biographes, au point d'essuyer leur sueur avec sa manche;

il se levait pour donner à boire ou à manger à sa chatte; il s'était pris d'affection pour un vieux coq. Dans maintes circonstances, il s'est montré généreux jusqu'à la magnanimité envers ses ennemis, entre autres occasions, après sa victoire sur les Mecquois, qui, pendant vingt ans, l'avaient abreuvé d'outrages et poursuivi de menaces de mort. Il ne s'est pas toujours montré aussi clément; il a commis et laissé commettre des actes de barbarie. Pour faire triompher ses idées, dit M. de Vogüé, il n'a pas reculé devant l'imposture et le meurtre, pas même devant l'assassinat. Les apologistes du prophète plaideraient en vain ici les circonstances atténuantes : le fanatisme de son entourage, les influences de race et de climat, les lois de la guerre, les nécessités de la politique : le caractère de l'apôtre chez Mahomet en resté à jamais atteint et diminué. Il a versé le sang à l'exemple des conquérants, mais contrairement aux enseignements de Jésus-Christ, dont il se donnait cependant pour le continuateur. Le divin crucifié, lui, en fait de sang, n'a répandu que le sien.

Toutefois, pour rester justes, n'oublions pas qu'à côté du révélateur chez Mahomet, il y avait le fondateur d'empire. Il a subi ce dernier rôle bien plutôt qu'il ne l'a ambitionné ou même prévu. « La volonté n'avait fait de lui qu'un prophète, dit M. de Rémusat, la nécessité et l'occasion en firent un capitaine. » Dans le Coran on ne voit pour ainsi dire pas trace d'une pensée politique, d'un dessein de domination par les armes. Il n'était pas né guerrier ni conquérant; il le devint très-tard et à contre-cœur : curieuse originalité ! S'il tira le sabre à plus de cinquante ans, ç'a été contraint par les circonstances et pour défendre sa vie et sa mission également mises en péril par des adversaires acharnés. Une tentative d'assassinat avait été faite contre sa personne. Sauver ses jours, c'était sauver la religion qu'il avait à fonder. Il fit donc la guerre malgré lui, mais il la fit à outrance. Une fois lancé dans cette voie, il ne s'arrête plus : le Coran d'une main, le cimeterre de l'autre, il pratique en grand le *compelle intrare*. C'est par les armes que l'islam s'est propagé; c'est par la force, dès l'origine, qu'il s'est imposé aux consciences : mauvais commencement pour une religion.

L'islamisme au berceau reçut le baptême du sang : c'est là sa tache indélébile.

Qu'est-ce donc que l'islamisme ? La foi en un Dieu unique et personnel, clément et miséricordieux, créateur et maître absolu

de l'univers, père de l'homme sur lequel il veille et qu'il comble de biens, rémunérateur et vengeur dans une autre vie, tout-puissant, éternel, infini, présent partout, voyant nos plus secrètes pensées, et présidant à la destinée entière de ses créatures dans ce monde et dans l'autre. Voilà la doctrine ou l'*islam*, c'est-à-dire l'abandon le plus humble et le plus confiant à la volonté de Dieu. Le culte se borne à la prière répétée plusieurs fois le jour, aux ablutions, à la pratique de toutes les vertus, surtout l'aumône, au pèlerinage à la Mecque, enfin à la croyance et à la soumission au prophétisme de Mahomet. Le *credo* musulman se résume en ces mots : Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est l'envoyé d'Allah.

Symbole et dogme, rien de plus simple, rien de moins surnaturel que l'islamisme : pas de merveilleux, pas de miracles; en fait de prodiges, tout se réduit à un songe et à la vision sur le mont Hira. Mahomet ne se reconnaît pas le don des miracles ; il se refuse, non sans quelque dédain, à pratiquer les prodiges que des incrédules le somment de produire comme preuves de sa mission. Pour convaincre, il prétend ne s'adresser qu'à la raison, il n'a pas recours au surnaturel : « Il veut que l'islam soit une religion sans miracles. » Voilà son originalité, et certes elle est d'un ordre très-élevé.

L'islamisme, en effet, bien qu'issu du judaïsme et du christianisme, semble un retour au théisme simple et primitif; il se réduit, selon M. de Rémusat, à une sorte d'unitarianisme théorique et pratique : « C'est la religion révélée la plus voisine du pur déisme qui ait jamais été enseignée au monde. » De plus, Mahomet ne se donne pas pour un novateur, mais pour le continuateur de ces grands Envoyés de Dieu qui l'ont précédé, et dont il ne parle jamais qu'avec admiration et tendresse : Abraham, Moïse, David, Jésus-Christ. Il vient reproduire et compléter leurs enseignements. Il est le sceau de la doctrine et des prophètes antérieurs. S'il renverse l'idolâtrie, c'est pour rétablir sur ses ruines et ses pratiques sacriléges la vraie religion que les temps ont obscurcie, que les hommes ont méconnue et défigurée. Interprète du Ciel, il vient la faire revivre dans sa pure lumière, telle qu'Abraham l'a reçue de Dieu et pratiquée ; il vient la rallumer dans l'âme des hommes et leur en laisser les préceptes dans le Coran, le livre qui résume et confirme les Écritures, le livre de la loi définitive, écrit et donné par Dieu même, et que l'ange Gabriel, durant un sommeil extatique, « a déposé sur son cœur. »

Le Coran en arabe signifie récitation. Le livre connu sous ce nom est le recueil des prédications, des révélations verbales de Mahomet, recueillies de mémoire par ses amis et ses auditeurs, et consignées depuis par écrit. Ce sont des discours sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme, sur des points de foi, de morale, de législation et même d'hygiène. La lecture en est fatigante, si elle est, en somme, édifiante : peu d'idées neuves ou profondes, peu de métaphysique et de poésie, mais une foi vive et militante, des sentiments de charité pratique et de mansuétude fraternelle, une morale plutôt humaine et indulgente qu'élevée et religieuse, car elle s'accommode des sensualités de la passion. Quant au dogme de la fatalité, il ne se trouve pas dans le Coran, à moins qu'on n'entende par fatalisme l'absolue soumission de l'homme à la volonté de Dieu. L'intolérance ne s'y formule pas davantage en un dogme explicite; on y lit ces belles paroles : « Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. » Cependant, « de ce code de liberté morale et de fraternelle mansuétude, les musulmans sont parvenus à déduire le fatalisme, l'intolérance, le fanatisme persécuteur ; » comment s'y sont-ils pris ? C'est l'éternel secret des sectateurs.

Voilà comment, en se faisant le critique des critiques, M. Aug. Lacaussade éclaire tour à tour la figure de Mahomet de toutes les lumières qui jaillissent des divers points de vue exclusifs, ou l'assombrit de toutes les ombres que les systèmes amassent autour d'elle. Avec M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. de Vogué, il reproche sévèrement au fondateur de l'islamisme l'institution de la polygamie, et les caprices voluptueux de vieillard qu'elle lui permit de satisfaire ; il attribue à cette indulgence d'une religion pour le vice une partie de sa force dans les pays où elle règne et l'aversion qu'elle inspire dans les contrées où domine une plus austère morale, et il adhère volontiers à cette opinion de l'historien de Mahomet : « Pour nous, si sa doctrine est irréprochable, sa vie ne l'est pas, et tout en étant bienveillant et juste envers lui, nous ne pouvons pas cependant le voir autrement que les mains teintes de sang et dans le cortége impudique de ses femmes. »

Ce jugement catégorique, auquel la morale souscrit d'avance, ne paraîtra-t-il pas un peu léger aux yeux de la philosophie et de l'histoire ? La justice de celles-ci est moins sommaire et moins expéditive, et, sans supprimer (Dieu les en garde !) la responsabilité des hommes de génie, elle tient un peu plus de compte des conditions de temps, de races et de climats dans l'appréciation de leur œuvre.

D'un autre côté, en condamnant si sévèrement la vie de Mahomet, proclamer que « sa doctrine est irréprochable, » me semble une concession bien téméraire quand on parle de « la lumière divine de l'Évangile. » C'est ainsi qu'on entend aujourd'hui la conciliation. On ne s'aperçoit pas que les éloges dont notre impartialité assaisonne le blâme jeté sur une doctrine, sont des atteintes, des outrages à la doctrine contraire, de même que les reproches adressés au système condamné se retournent d'eux-mêmes contre celui que nous voulons défendre. C'est ce qui arrivait à de Tocqueville, lorsque, dans une lettre inédite, publiée par *le Correspondant*, il accusait l'islamisme d'avoir cherché une influence inconnue au polythéisme par des moyens d'action communs à toutes les religions qui sont devenues des puissances. M. Aug. Lacaussade en reproduit avec complaisance les lignes qui suivent, comme une nouvelle expression de sa propre pensée :

Le Coran ne me paraît être qu'un compromis assez habile entre le matérialisme et le spiritualisme. Mahomet a fait la part du feu, comme on dit, aux plus grossières passions humaines, pour pouvoir faire pénétrer avec elles un certain nombre de notions fort épurées, afin que, les premières maintenant les secondes, l'humanité marchât passablement, suspendue entre le ciel et la terre.... Le Coran est un progrès sur le polythéisme en ce sens qu'il contient des notions plus nettes et plus vraies de la divinité, et qu'il analyse d'une vue plus étendue et plus profonde certains devoirs généraux de l'humanité. Mais il passionne, et, sous ce rapport, je ne sais s'il n'a pas fait plus de mal aux hommes que le polythéisme, qui, n'étant

un ni par sa doctrine, ni par son sacerdoce, ne serrait jamais les âmes de fort près et leur laissait prendre assez librement leur essor, tandis que la doctrine de Mahomet a exercé sur l'espèce humaine une immense puissance que je crois, à tout prendre, avoir été plus nuisible que salutaire.

Quelle doctrine religieuse, sans être irréprochable, n'a droit à la même justification? Aucune ne s'est établie pour durer, qui n'ait été, dans le même sens, un progrès sur les dogmes antérieurs. Quant à la passion du prosélytisme religieux que l'on condamne dans l'islamisme, où est la religion positive qui en soit exempte? Si l'on peut regretter la défaite du polythéisme, à cause du libre essor que laissait à l'âme l'absence d'unité de doctrine et de sacerdoce, je demanderai à M. Lacaussade, à de Tocqueville, à M. Barthélemy Saint-Hilaire dans quel autre culte établi, victorieux, souverain ils retrouvent cette religion de liberté.

On m'a quelquefois demandé de placer le compte rendu des articles de journaux et de revues sur le même rang que celui des livres : j'ai voulu le faire, avec l'aide de M. Lacaussade. Le développement que vient de prendre cette revue des revues m'excusera de ne pas la tenter plus souvent; l'intérêt des questions d'histoire religieuse, à l'heure qu'il est, me justifiera de l'avoir exécutée une fois.

ESTHÉTIQUE. — CRITIQUE D'ART. PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

I

Philosophie générale de l'art. L'école historique et ses excès.
M. H. Taine.

M. Taine est un de ces écrivains qui ont le mérite de marquer leurs pensées d'une empreinte personnelle qui donnerait aux moins neuves une apparence d'originalité. Il a, de plus, le privilége d'exciter le lecteur à penser après lui, dût-il ne pas penser comme lui. C'est une précieuse qualité pour l'enseignement supérieur dont l'objet est moins d'établir quelques idées toutes faites dans les esprits que de les dresser à chercher et à trouver pour leur propre compte. A ce point de vue, une chaire de philosophie et d'histoire appliquées aux arts dans une grande école comme celle des beaux-arts, lui convenait parfaitement. Il l'a inaugurée en traitant les questions générales dans des leçons qui, réunies en volume, ont pris le titre de *Philosophie de l'art*[1]. Elles font partie de cette « Bibliothèque de philosophie contemporaine » dont j'ai signalé plus haut l'ensemble.

Nous avons déjà exposé et discuté tant de fois la méthode

1. Germer Baillère, in-18.

et les idées de M. Taine, en matière de critique, d'histoire, d'art ou de morale, que nous pouvons nous borner aujourd'hui à résumer ce qu'il a fait passer de ses livres dans son enseignement. La méthode qui doit tout dominer, selon un esprit aussi logique, consiste à reconnaître qu'une œuvre d'art n'est pas isolée, et, par conséquent, à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique.

Cette méthode, qui est, souvent jusqu'à l'exagération, celle de notre siècle et qui a couvert plus d'une fois tant d'ignorance sous tant de prétention, comment M. Taine l'appliquera-t-il à l'art? Il professe que, pour chercher ce qu'est une œuvre d'art, en général, toute l'opération consiste à découvrir, par des comparaisons nombreuses et des éliminations progressives, les traits communs qui appartiennent à toutes les œuvres d'art, en même temps que les traits distinctifs par lesquels les œuvres d'art se séparent des autres produits de l'esprit humain : « L'œuvre d'art a pour but, dit-il, de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, partant quelque idée importante, plus clairement et plus complétement que ne le font les objets réels. »

M. Taine, prenant tour à tour les différents arts, ramène chacun d'eux à cette définition. Il trouve que, chez tous, l'œuvre a pour but de manifester quelque caractère essentiel et emploie pour moyen un ensemble de parties liées dont l'artiste combine et modifie les rapports. Marquant ensuite la place de l'art dans la vie humaine, il lui reconnaît ce caractère particulier d'être à la fois supérieur et populaire et de manifester tout ce qu'il y a de plus élevé. Amoureux des formules qui offrent une apparence scientifique, M. Taine veut exprimer la loi même de la production d'une œuvre d'art, et le fait en ces termes : « L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes. »

Il entreprend de justifier cette loi par deux sortes de preuves, les unes d'expérience, les autres de raisonnement.

L'état général des mœurs et de l'esprit détermine, suivant lui, l'espèce des œuvres d'art, en ne souffrant que celles qui lui sont conformes, et en éliminant les autres espèces par une série d'obstacles interposés et d'attaques renouvelées à chaque pas de leur développement. Ce serait ainsi que l'architecture gothique exprimerait et attesterait la grande crise morale, à la fois maladive et sublime, qui, pendant tout le moyen âge, a exalté et détraqué l'esprit humain. Chaque situation historique produit de même un état d'esprit et par suite un groupe d'œuvres d'art qui lui correspond. Le milieu, qui est en voie de formation, doit donc produire ses œuvres, comme les milieux qui l'ont précédé. Grâce à cette loi, il n'est jamais épuisé; les écoles meurent, certains arts languissent faute d'aliments, mais l'art lui-même doit durer autant que la civilisation humaine, dont il exprime les caractères successifs à mesure qu'ils se révèlent.

Et passant de la théorie à l'application, M. Taine ouvre à l'art du présent et de l'avenir de nouvelles perspectives. « On ne peut nier, dit-il aux jeunes artistes qui entourent sa chaire, que l'état, les mœurs et les idées ne se transforment, ni se refuser à cette conséquence que le renouvellement des choses et des âmes doit entraîner un renouvellement de l'art. Le premier âge de cette évolution a soulevé la glorieuse école française de 1830; il nous reste à voir le second; voilà la carrière ouverte à votre ambition et à votre travail. Au moment d'y entrer, vous avez le droit de bien espérer de votre siècle et de vous-mêmes. »

Principes incontestables, et dont j'ai plus d'une fois revendiqué l'application à la littérature en général et particulièrement à la poésie, à l'art dramatique, à la philosophie. Tous ces nobles produits de l'esprit humain ne dépendent pas du hasard, d'un caprice; ils sont la manifestation supérieure des idées et des sentiments d'une époque, le résumé vivant d'une civilisation. Mais s'il y a des lois de formation intellectuelle

et morale planant au-dessus des efforts individuels, la critique philosophique qui les reconnaît doit se garder de les compromettre par des généralités excessives et des assimilations inopportunes.

M. Taine, mes lecteurs le savent, ne s'en est jamais assez défendu. Il met trop facilement le développement de l'esprit sur la même ligne que la formation du globe; il ferait volontiers la géologie de l'art. Les évolutions de l'humanité sont pour lui des *soulèvements*. Avec ces métaphores, on perd vite de vue la variété des génies, des genres et des écoles dans l'unité d'une époque; on comprend mal la diversité des éléments d'une même civilisation, leurs luttes prolongées, les alternatives continuelles de leurs victoires et de leurs défaites, les courts triomphes, les promptes résurrections, ce mouvement d'actions et de réactions, ce pêle-mêle de principes et d'intérêts qui donne à l'histoire humaine une physionomie à part au milieu du développement régulier et fatal des forces naturelles et qui laisse aux facultés individuelles leur part d'influence dans l'épanouissement général d'une époque ou d'une nation. Ayons l'esprit assez élevé pour comprendre la suite des lois du monde moral que nous représenterons, mais ayons le sens intime assez droit et assez énergique pour garder la conscience de la liberté. Il importe dans l'art, autant que dans la vie, de ne pas décourager l'individualité.

2

Esthétique musicale. Le son et le sentiment. Le beau et l'abstraction. M. Beauquier.

Parmi les ouvrages qui composent la « Bibliothèque de philosophie contemporaine, » j'en ai encore remarqué un qui me permet de toucher en passant à une des parties de la

philosophie artistique les moins souvent traitées parmi nous. C'est le volume d'esthétique musicale publié par M. Charles Beauquier, sous ce titre un peu trop absolu : *Philosophie de la musique*[1]. L'auteur, en répudiant le système et les procédés des esthéticiens allemands, ne se place pas cependant à un point de vue entièrement vulgarisateur : il s'est demandé quelle était l'essence de la musique, en quoi elle différait absolument du son, quels étaient, en un mot, les éléments de l'œuvre musicale; puis il a naturellement cherché quels effets ils produisaient sur la sensibilité de l'homme et sur son intelligence, et de ces effets il en est venu à déduire les caractères du beau musical ainsi que les conditions exigées pour sa réalisation.

La méthode de M. Beauquier est claire, attrayante, et d'un enchaînement facile à suivre. Je ne veux pas lui reprocher le côté technique de son livre ni ses prolégomènes un peu diffus; j'aime mieux citer de lui une excellente page sur l'harmonie et l'abus des dissonances, où le bon sens et la clarté française font justice d'une absurde théorie. Il a dit que le caractère simple et clair des vieux compositeurs tenait à l'usage plus que modéré qu'ils faisaient des dissonances; et il ajoute :

Les modernes sont loin de cette simplicité. Il ne faut pas s'en plaindre, puisqu'ils ont élargi le domaine de nos jouissances artistiques. Mais certains compositeurs, pour se faire un nom par leurs audacieuses tentatives, sont allés si loin dans l'usage de ces épices, qu'on ne sait vraiment plus où ils s'arrêteront. Ils sont partis de ce principe qu'en osant, on habituerait l'oreille aux combinaisons de sons les plus désagréables, et que l'on finirait par lui faire accepter toutes sortes de dissonances. Il faut reconnaître qu'en effet l'habitude est pour beaucoup dans le plaisir qu'on éprouve à entendre certaines espèces d'accords, et que les œuvres de Mendelssohn ou de Schumann offenseraient singulièrement le goût des anciens admirateurs de Lulli

1. Germer Baillière, in-18, VIII-204 pages.

ou de Grétry. L'harmonie s'adressant surtout à l'organe matériel, un accord consonnant ou dissonant, pouvant être très-bien comparé à une saveur douce ou forte, on comprend qu'on habitue l'oreille à des combinaisons de sons analogues à l'alcool ou à la fumée du tabac pour le goût. D'après le succès de certaines tentatives, qui pourrait assurer qu'un jour nous n'arriverons pas à prendre plaisir à ce que nous appelons maintenant d'horribles charivaris ! C'est cette intuition qui a porté sans doute Wagner a donner à sa musique le nom de musique de l'avenir.

•

Le reste du chapitre sur l'harmonie est tout aussi sagement pensé. M. Charles Beauquier y fait justice du préjugé de la science nécessaire, aujourd'hui mis à la mode par les musiciens instruits, mais impuissants pour la plupart, qui sortent de nos conservatoires. Un compositeur de génie n'est pas absolument tenu d'apprendre l'harmonie pour la savoir; il la devine, il la crée au besoin, de même qu'un écrivain de race manie la langue sans jamais consulter Noël et Chapsal.

Lorsqu'il s'occupe des rapports de la musique avec la sensibilité et l'intelligence humaines, l'auteur nous semble avoir bien moins déduit les conséquences des prémisses posées implicitement dans la première partie de son livre. Que la musique ne soit apte à exprimer que des sentiments généraux et forcément un peu vagues, qu'assurément il lui soit impossible de suivre les détails ou les délicatesses de la pensée qui lui sert de prétexte ; mais conclure qu'il n'existe ni musique dramatique, ni musique religieuse, proprement dites, c'est aller contre l'essence des choses ; affirmer que le dernier terme de l'art c'est la symphonie, après avoir écrit de si bonnes pages sur la monotonie et l'insuffisance de cette partie de l'art musical, n'est-ce pas abuser des mots ?

M. Beauquier donne d'ailleurs une singulière raison de la supériorité de la symphonie sur la musique instrumentale, sur la musique vocale ; c'est, dit-il, son impersonna-

lité. Nous voilà, si je ne me trompe, revenus aux idées esthétiques allemandes que M. Beauquier répudie pourtant avec une si grande énergie. Proposer l'impersonnalité comme l'idéal de l'art, c'est le réduire à n'être plus qu'une simple abstraction; or, M. Beauquier a soutenu à plusieurs reprises que l'art musical était surtout matériel et ne valait que par les impressions produites sur l'oreille. Il semble alors que plus ses moyens d'action sont variés et nombreux, plus cette impression est puissante. D'ailleurs, réduire le beau idéal en musique à des combinaisons de sons indépendantes de toute espèce d'autres idées représentatives et humaines, ne serait-ce pas comme si l'on voulait réduire le dessin et la peinture à l'ornement et à la mosaïque? Il faudrait donc, sous prétexte d'idéal, défendre à David de nous représenter les Horaces ou les Sabines, à Michel-Ange le Jugement dernier! Les beaux-arts valent surtout par le sujet, par les passions humaines dont ils sont l'écho. Voilà pourquoi la symphonie, la musique instrumentale, si riche par le timbre et les sons, est si pauvre d'impressions et d'effets; elle devient monotone dès qu'elle ne se superpose plus à des situations qui la déterminent à des paroles, — si mauvaises qu'elles soient, qui en arrêtent les contours.

Je n'irai pas plus loin dans cette critique des déductions esthétiques de M. Beauquier. Il reconnaît lui-même que la symphonie équivaut à peu près « à ce qu'est pour l'œil l'art pur de la décoration et de l'ornementation, les capricieuses arabesques, les culs-de-lampe, les dessins d'étoffe et de tapisserie. » Cependant l'idéal de la peinture n'est assurément pas le motif ou le coloris d'un châle de l'Inde; pourquoi l'idéal de la musique serait-il la régularité fantastique d'une symphonie? Il y a donc quelque chose qui domine le côté matériel et purement spécial de chaque art, c'est l'idée, le motif, le sujet intellectuel. L'intervention de la pensée ou de la passion humaine transfigure l'art tout entier. Il ne serait rien sans cela qu'une équation mathé-

matique où l'exact remplacerait le beau. La pensée est le principe de la sculpture, de la peinture, comme elle est l'âme, le grand et fécond ressort de la musique, et voilà pourquoi il existe une musique dramatique, une musique religieuse, tout un symbolisme musical, et pourquoi aussi l'idéal en musique ne peut s'abaisser jusqu'à se réduire à la pure instrumentation.

A part toute controverse sur les principes et la théorie, le livre de M. Beauquier est rempli d'aperçus solides et de démonstrations ingénieuses. Il sait bien ce qu'il veut dire et l'on comprend bien ce qu'il dit; voilà de bonnes qualités pour un esthéticien. Il a seulement eu le grand tort de croire que l'esthétique était une sorte de recherche de l'absolu, et que l'abstraction pure était le dernier mot du beau. Grave erreur qui nous amène à séparer l'art de l'esprit humain lui-même, à traiter le beau comme s'il était le vrai, et à faire de l'esthétique une sorte de métaphysique ou de géométrie.

3

La biographie artistique. Le génie de Meyerbeer et sa vie. M. Blaze de Bury.

L'année a été féconde en littérature musicale. Les discussions orageuses soulevées par la mise à la scène du nouvel opéra de Meyerbeer, l'*Africaine*, ont été longues à se calmer, et plusieurs brochures, parfois même des volumes, partaient à la fois des camps opposés pour apporter à la lutte une nouvelle force ou un nouvel aliment. C'est au milieu de cette chaleureuse mêlée qu'a paru le panégyrique auquel M. H. Blaze de Bury a donné le titre de *Meyerbeer et son temps*[1]. M. Blaze de Bury n'est pas un nouveau venu en critique littéraire, musicale ou biographique. Il nous

1. Michel Lévy frères, in-18, 396 pages.

apprend, avec une satisfaction évidente, qu'à dix-sept ans il publiait son premier volume de vers et son premier article dans la *Revue des Deux-Mondes*. A cet âge, tendre encore, il faut l'avouer, pour un critique influent, il était l'adversaire déclaré de Meyerbeer. Si depuis il l'était resté, le grand musicien n'en aurait point eu de plus acharné, car les haines sont toujours proportionnées aux affections, et à l'heure qu'il est M. Blaze de Bury adore le puissant auteur de *Robert* et des *Huguenots*. Tout est merveilleux dans la vie du compositeur prussien : sa mère, ses frères, ses maîtres, ses débuts, ses succès et ses chutes, ses ennemis et ses amis. Tout semble avoir concouru à faire du fils du banquier berlinois le plus grand génie musical des temps modernes. Il y a de bonnes raisons dans l'enthousiasme de M. Blaze de Bury ; il a toujours été l'ami du maître et quelquefois son collaborateur; il est l'auteur du livret de la *Jeunesse de Gœthe*, dont la musique inédite doit, s'il est possible, ajouter un nouvel éclat à la gloire posthume du compatriote de ce grand philosophe.

M. Blaze de Bury nous initie, dans un style qui en soutient l'intérêt, aux détails les plus intimes de la vie de son musicien favori; il nous apprend quelles étaient les idées de Meyerbeer sur les chefs-d'œuvre, comment il composait, ou plutôt, pour nous servir de sa propre phrase, comment il créait; quel artiste et quel homme d'affaires il savait être en même temps, quelle était sa manière d'associer la musique au drame.

Tout cela est fort curieux. L'auteur étudie à fond les procédés et les moyens souvent étranges par lesquels Meyerbeer mélangeait et brassait, avec une singulière puissance, les éléments politiques, religieux et pittoresques du drame, en leur adjoignant l'élément musical. Sous le crayon ardent et délicat à la fois de M. Blaze de Bury, la silhouette du vieux maître revit avec ses traits accentués que les uns trouvaient bizarres et les autres sublimes.

Ce n'était plus l'homme de 1840. Sur ce visage amaigri le volcan intérieur mettait sa sécheresse, les traits vigoureusement accentués de nature avaient pris sous le double travail de l'âge et de la pensée une sorte d'émaciation qui rappelait l'anachorète dans l'artiste. Il va sans dire que l'œil conservait toute sa flamme géniale, toute cette ardeur de la passion dont brûle la Valentine des *Huguenots*, mais les tempes se creusaient, se dénudaient. Comme chez Lamartine, les lignes caractéristiques commençaient à persister seules. L'heure du buste avait fait place à l'heure de la médaille. Il y a chez les grands hommes divers types entre lesquels la postérité choisit, et qui, une fois adoptés, ne varient plus. Chateaubriand, par exemple, a beau avoir vécu quatre-vingts ans, nous ne cessons jamais de le voir sous les traits de ce beau jeune homme qu'a peint Gérard, et dont le front chargé de toutes les électricités atmosphériques du moment semble porter ses idées comme un nuage qui porte la tempête. Chez Meyerbeer, au contraire, c'est le type du vieillard qui prévaudra : de ce vieillard austère et doux, affable et circonspect, modeste et digne qu'on rencontrait partout, dans les théâtres, dans le monde, et qui, toujours pensif, méditant, recueilli, trouvait moyen de s'isoler en pleine foule.

Le portrait est vraiment remarquable, écrit dans une bonne langue et de main de maître. A côté de cette page vigoureuse, on trouve des anecdotes qui ne manquent pas de charme et des traits qui cachent de la malice. En voici un qui a bien sa valeur :

Meyerbeer aimait les décorations, en parlait en fin collectionneur. Ce n'est pas lui qui jamais eût confondu tel ordre qu'on prodigue, avec tel autre dont on compte en Europe les quelques rares dignitaires. Un illustre philosophe, autrefois ministre, me disait un jour à propos d'une croix : « Je dois en avoir le grand cordon quelque part, seulement je ne l'ai jamais déplié. »

En fait de rubans, Meyerbeer les dépliait tous, seulement il savait ce qu'en vaut l'aune.

Le mot est joli; mais n'est-ce pas amoindrir un peu ce grand maître, dont nous parle avec tant de feu M. Blaze de

Bury, que de nous le montrer si mesquin par la vanité après nous l'avoir dépeint si sublime par le génie ?

4

L'esthétique appliquée aux arts politiques. Lois physiques du beau. M. Sutter.

Chaque science a ses fidèles, dont le zèle ne recule devant aucun labeur, devant aucun sacrifice de temps et de patience ou d'argent. L'étude de l'esthétique a inspiré à M. David Sutter une de ces belles passions. Il a successivement abordé, dans divers ouvrages, les questions les plus générales de la théorie et les points les plus précis de la pratique; il a traité, avec le suffrage de l'Académie des beaux-arts, des lois métaphysiques de l'unité, de la perspective aérienne, de la résolution de la lumière, etc. Il est remonté à la source du beau dans les principes nécessaires de la raison, il est descendu aux applications techniques des arts qui traduisent la beauté par la forme et la couleur. Aujourd'hui, M. Sutter essaye de donner comme la synthèse de toutes ses recherches dans son *Esthétique générale et appliquée contenant les règles de la composition dans les arts plastiques* [1].

M. D. Sutter est l'inventeur d'une méthode de perspective dont les hommes compétents reconnaissent la sérieuse valeur et les applications utiles. Ce n'est pas ici le lieu de l'expliquer. Ce qui nous intéresse, ce sont les études d'esthétique générale auxquelles elle se rattache. M. Sutter croit qu'il y a une science du beau, en dehors des inspirations individuelles qui peuvent atteindre à la beauté dans les arts, sans avoir conscience de ses principes. Il analyse avec

1. Imprimerie impériale, gr. in-4°, IV-292 pages, 3 planches de perspective géométrique et 85 gravures.

complaisance et recommande chaudement aux élèves et aux artistes le livre devenu classique de *la Science du beau*, de M. Charles Lévêque. On ne saurait trop rappeler les principes éternels sur lesquels s'appuie la création des grandes œuvres ou leur appréciation. Mais s'il y a une esthétique spéculative dont la science du beau est la dernière et la plus complète formule, il y a une esthétique élémentaire et appliquée qui, pour la peinture, peut s'appeler : l'art de composer les tableaux. Cet art et cette science sont-ils aussi étroitement liés qu'on veut bien le dire? L'un n'est-il que l'application dont l'autre est la théorie? La belle publication technique de M. Sutter n'est-elle que la traduction pratique des spéculations esthétiques des métaphysiciens? Je voudrais le croire pour l'honneur de ces derniers, mais j'ai peur que les philosophes ne se fassent illusion s'ils croient leurs théories aussi fécondes, et que l'art de composer les tableaux, comme d'écrire une symphonie ou de produire une œuvre vivante quelconque, fasse moins d'honneur à la science qu'au génie individuel, à la raison pure qu'au sentiment artistique.

Rattachées légitimement ou non à la philosophie du beau, les règles de la composition dans les arts plastiques de M. D. Sutter ont une valeur que nous laisserons apprécier par des juges plus autorisés. M. Auguste Couder, président de l'Académie des beaux-arts, a présenté sur cet ouvrage, au nom de ses collègues, le rapport le plus favorable. « On remarque dans l'introduction, dit-il, des aperçus étendus et clairement exprimés sur le but élevé que doit se proposer l'artiste; on y apprécie surtout l'idée morale dominant comme principe fécond du vrai beau, et de la noble signification des beaux-arts dans leur acception philosophique. » Ce qui suit est plus spécial et plus intelligible.

Le jeune élève y est instruit dans les connaissances mathé-

matiques et les lois physiques qui se rattachent aux beaux-arts ; l'auteur élève graduellement son enseignement jusqu'aux beautés du premier ordre, soit dans la pensée, soit dans l'excellence de la forme, et l'éclaire de telle sorte qu'il puisse désormais apprécier par lui-même toutes ces beautés. La loi de l'harmonie esthétique des lignes, développée dans les règles de la plastique, donne la clef de l'ordre parfait que l'on admire dans les belles productions des artistes tant anciens que modernes. L'accord de la ligne avec la lumière et la couleur en est un complément dont l'auteur présente l'application dans toute la partie critique de son livre. Par cette utile leçon l'élève franchit les difficultés qui arrêtent ordinairement les progrès dans les études premières des beaux-arts.

Le livre de M. Sutter est utile à ce double titre : que pour l'élève il abrége les longues recherches, et qu'en second lieu il guide réellement sa pensée sur le but élevé de l'art.

Nous ajouterons que cet ouvrage a de plus l'avantage précieux d'être à la portée des personnes du monde, de les rendre capables de juger les œuvres d'art avec connaissance de cause et de former ainsi un *public* capable d'exciter noblement les artistes, assurés par là d'être mieux compris.

Je cite ces lignes parce qu'elles sont, au moins pour le fond, l'écho du jugement porté sur le livre de M. Sutter dans un monde plus compétent que les philosophes en matière d'application et de pratique artistique. L'Académie des sciences morales aurait dit la chose en meilleurs termes, mais son témoignage n'aurait pas valu celui de l'Académie des beaux-arts. N'oublions pas que le magnifique volume de l'*Esthétique générale et appliquée* se termine par quatre-vingt-cinq belles planches gravées sur bois reproduisant les œuvres classiques de la peinture et de la sculpture expliquées et discutées dans le corps de l'ouvrage. Le texte mis à part, elles composeraient encore un véritable album d'artiste.

5

Histoire de l'art. Le grotesque dans l'art antique. La caricature moderne. M. Champfleury.

M. Champfleury était connu, jusqu'ici surtout, comme romancier : le chef de l'école réaliste a quitté quelque temps son domaine pour se jeter dans l'érudition archéologique et la critique d'art. Il s'est fait l'historien d'une des plus curieuses manifestations de l'esprit satirique, éternel comme le ridicule et comme la malice humaine, la satire par le dessin ou la caricature. C'était encore s'attaquer à la réalité ; les caricaturistes sont, dans l'art, les proches parents des réalistes : la parodie est l'antipode de l'idéal. M. Champfleury a donc publié simultanément une *Histoire de la caricature antique*[1] et une *Histoire de la caricature moderne*[2]. Il a pris à ses deux extrêmes une déviation de l'art qui a sa raison d'être dans tous les temps, mais il a rencontré des difficultés très-différentes : d'un côté, la rareté des monuments ; de l'autre, la surabondance des productions.

Pour écrire une *Histoire de la caricature dans l'antiquité*, il faut évidemment des trésors de savoir et d'érudition. Il faut fouiller les musées, explorer les collections et les bibliothèques, compulser les textes, déchiffrer les inscriptions, scruter toutes les anthologies, interroger les moindres fragments échappés à la ruine des anciennes civilisations. Une pareille œuvre effrayerait les savants de profession. Un simple curieux connaît moins la peur. S'il n'ignore pas les dangers qu'il brave, il n'a pas du moins une réputation de savoir à compromettre au milieu d'un monde d'incertitudes. M. Champfleury s'est renseigné auprès de savants dont il

1. Dentu, in-18, xx-248 pages avec gravures et vignettes.
2. Même librairie, in-18, xx-320 pages avec gravures et vignettes.

reconnaît l'érudition cent fois supérieure à la sienne, mais qui oseraient à peine lancer un mémoire sur cette matière parmi leurs confrères défiants. « Embarqué dans un sujet si vaste, un commentateur, dit-il, eût passé sa vie à rassembler des notes, à éplucher des textes et peut-être n'eût-il laissé, en mourant, que de volumineux dossiers; car l'érudition est le véritable tonneau des Danaïdes, qu'un savant, rendu plus modeste encore par l'abus de la science, ne remplit jamais. »

Il n'a pas voulu se conformer à cette prudente méthode; il avait cherché, un peu en courant, nous dit-il (et cependant cette course n'a pas duré moins de cinq ans), les traces de l'ironie plastique dans l'antiquité; jugeant que toute recherche doit aboutir, il a écrit un ouvrage, incomplet sans doute, mais encore bon à offrir au public. Son seul tort peut-être est de l'avoir intitulé : *Histoire;* le mot d'*Essai* eût été plus juste et plus modeste, et eût suffi à en marquer l'intérêt.

Il y a déjà assez longtemps que l'on a soupçonné dans l'art plastique des anciens le développement du genre grotesque. Au moment où Winckelmann, donnant le ton à l'Allemagne, écrivait des choses si nobles sur le beau idéal et sur l'art chez les Grecs, et sur les lois éternelles de l'esthétique pleinement révélées dans toutes leurs œuvres, le poëte philosophe Wieland, qui n'était pas un contempteur de l'art ni de l'antiquité, déclarait à ses compatriotes que la plupart d'entre eux se faisaient une fausse idée de l'art grec en général et de la peinture en particulier; il avançait même « une assertion qui pourrait paraître, disait-il, une hérésie à beaucoup de gens : c'est que, depuis le temps des Cimabué et de Van Eyck, il n'a pas existé, dans les écoles modernes, un seul maître qui n'ait eu son pareil dans l'ancienne Grèce. « Oui, comme je l'annonce, ajoutait-il, elle eut même ses grotesques. »

Cette affirmation, accueillie comme un paradoxe, n'avait

alors pour elle que le témoignage plus ou moins obscur de deux ou trois textes controversés et des analogies qui pouvaient paraître téméraires. En littérature, on avait bien, en regard du théâtre austère des Eschyle et des Sophocle, les bouffonneries sans frein d'Aristophane; ne devait-on pas avoir, dans l'art plastique, en regard des nobles modèles des Phidias et des Appelle, les charges et caricatures de Dantan et de Gavarnis inconnus? Les archéologues de nos jours ont confirmé ces soupçons, ces pressentiments; ils ont retrouvé des traces de l'art satirique ancien; ils se sont communiqué entre eux leurs découvertes dans des notes savantes, des mémoires inconnus du vulgaire, et auxquels M. Champfleury aura eu le mérite de donner la popularité. Ce que MM. Panofka, de Longpérier, Edelestandt du Méril, Ch. Lenormant, Th. Devéria, n'apprennent qu'aux initiés, le romancier, se faisant érudit de passage, le dira à tous, et, grâce à lui, plus d'un simple amateur aura vu reculer l'horizon de l'histoire de l'art.

M. Champfleury prélude à ses recherches sur la caricature dans l'ancienne Grèce, en recueillant les souvenirs et les révélations des archéologues sur un art satirique d'une date encore plus reculée. Malgré la gravité de l'art assyrien, il y a lieu de croire qu'il s'est prêté lui-même à des bouffonneries plastiques : on a retrouvé des sculptures égyptiennes qui expriment à leur manière la raillerie en granit. Les papyrus surtout nous ont fait entrevoir sur les bords du Nil les ancêtres de Polichinelle et de Punch. La *charge* égyptienne revit dans des spécimens assez complets, et elle ne fait pas toujours honneur à la piété, à la chasteté, à la sobriété des Pharaons et de leurs sujets. Partout et toujours on s'est un peu moqué de ses dieux et on a dévoilé indiscrètement les mœurs peu austères des souverains.

Mais c'est surtout en Grèce qu'il n'y a rien de sacré pour la malignité de l'art satirique. Aristote nous fait comprendre la liberté de ses attaques par l'aversion qu'il en témoigne.

Aristophane avait sans doute un rival populaire dans le peintre Pauson, l'ignoble, l'infâme Pauson, comme quelques-uns l'appellent, et qui valait sans doute mieux que sa réputation, car celle-ci lui fut faite par ses ennemis. Les caricaturistes furent souvent très-célèbres de leur vivant, et les tableaux qui traitaient de sujets *non nobles* se vendaient, nous dit-on, très-cher. Plusieurs anecdotes nous montrent la liberté dont jouissait la caricature : quelquefois de puissants personnages gardaient précieusement les chefs-d'œuvre satiriques dont ils étaient l'objet. L'obscénité avait une grande place dans la caricature antique. N'en avait-elle pas autant dans la littérature et dans le culte? La reproduction fidèle de la sculpture ancienne par la gravure n'est pas plus acceptable pour nos mœurs et ne serait pas plus tolérée par la police moderne que ne le serait une traduction complétement exacte d'Aristophane en français.

Les divers traits de la caricature antique revivent dans certaines légendes, celle de Priape, « ce dieu, dit Lucien, un peu plus mâle que ne veut la décence, » celle des Pygmées, dont le souvenir a inspiré Swift et Callot. L'art satirique ancien a connu ces assimilations burlesques de l'homme à l'animal qui ont si souvent défrayé la caricature moderne. On se plaisait à représenter les héros et les dieux avec des têtes de singes et de chiens. Les personnages à tête d'âne, à tête de rat avaient aussi leur place à côté des hermosinges et des cynocéphales. Les épigrammes des analogies le supposent, et les monuments archéologiques en mettent les preuves sous les yeux.

L'*Histoire de la caricature antique* de M. Champfleury contient particulièrement cette dernière démonstration. L'auteur a eu l'heureuse idée d'appeler le dessin au secours de la phrase. Ses nombreuses vignettes et gravures nous offrent des spécimens curieux d'entailles, de fresques, de bas-reliefs et de statuettes échappés à la destruction générale des monuments de l'art satirique. Les ruines de Pompéi et

d'Herculanum en ont considérablement enrichi la collection: aussi l'art romain peut-il réclamer la plus grande part dans ces monuments de la charge antique. Il est vrai qu'il n'est lui-même qu'une continuation de l'art grec. Des beaux temps d'Athènes, il nous reste moins de spécimens de caricature que de souvenirs littéraires. A Rome la charge s'est pratiquée jusqu'au triomphe du christianisme, et parmi les *graphiti* des vieilles murailles du mont Palatin, on a trouvé une singulière caricature du Christ. Elle représente l'esquisse grossière d'un homme à tête d'âne crucifié : un *bonhomme* est en face, un peu plus bas; entre les deux et au-dessous serpente cette inscription, en langue grecque, d'une orthographe et d'une écriture douteuses : *Alexamène adore Dieu.* Pour finir, M. Champfleury reproduit et commente quelques figurines plus ou moins comiques de l'ancienne Gaule. Mais, à en juger par les deux ou trois spécimens de la caricature celtique, nos ancêtres ne brillaient pas dans un art qui devait être plus tard, aux yeux de l'Europe, une de nos supériorités.

L'*Histoire de la caricature moderne* de M. Champfleury n'offre pas l'intérêt du précédent ouvrage : c'est ici particulièrement que le titre est ambitieux et n'est pas justifié. Sous prétexte d'histoire, nous n'avons guère que trois monographies : celles de H. Daumier, de C. J. Traviès et de H. Monnier. Trois types les dominent : Macaire, Mayeux et Prudhomme. Leurs créateurs sont justement appelés « les démolisseurs de la bourgeoisie. » Ils ont donné un corps et une vie durables aux vices, aux ridicules et aux prétentions qui ont caractérisé et perdu peut-être les classes victorieuses de 1830. Ces trois hommes et leurs crayons fameux résument certainement un développement important de la caricature française, mais non pas toute son histoire, même à l'époque contemporaine. Encore moins représentent-ils la caricature dans le mouvement général des temps modernes.

Chez nous, Daumier, Traviès et Monnier ont eu des concurrents qu'ils n'ont pas assez éclipsés pour que l'historien de l'art satirique leur donne une telle place à part. Philipon, Grandville, Gavarni, auxquels M. Champfleury consacre, ainsi qu'à Pigal, quelques pages à peine, ne devraient-ils pas tenir le même rang que ces trois dessinateurs préférés, dans l'histoire de la charge politique, sociale ou domestique? Ne parlons pas de Dantan, dont les figurines forment une sorte de biographie grotesque universelle des célébrités contemporaines; mais, parmi les dessinateurs, une omission étrange est celle du nom de Cham, l'un des plus féconds caricaturistes et des plus populaires de notre époque. Ses albums qui remontent à 1842 font, dans une série de *Revues comiques*, la satire à la fois gaie et mordante des faits et des idées sous trois régimes différents : la monarchie, la république et le second Empire. L'histoire politique ne peut oublier ni *Soulouque et sa cour*, ni *Proudhon en voyage*, ni les *Représentants en vacances*, ni surtout cette fameuse *Histoire comique de l'Assemblée nationale*, devenue une des plus curieuses raretés bibliographiques.

Justice faite des prétentions du titre, l'*Histoire de la caricature moderne* de M. Champfleury est encore une agréable exposition d'un côté épisodique du sujet. Les vignettes et gravures font revivre des souvenirs, qui, pour ne pas remonter aux temps anciens, se retrouvent avec plaisir. Mais, texte et dessins, nous sommes loin de l'intérêt que nous a présenté l'*Histoire de la caricature antique* sous le double rapport de l'art et de l'érudition.

6.

Les grandes publications illustrées. La Bible de Doré.

Si les esprits chagrins trouvent que notre temps ne produit plus de bons livres, ils ne pourront pas lui reprocher

de n'en pas fabriquer de beaux. Les progrès d'exécution que nous avons portés dans toutes les branches de l'industrie artistique se retrouvent aussi dans la typographie. Les publications illustrées en sont la preuve. C'est une concurrence de magnificences d'impression et de dessin dont on ne peut prévoir le terme. M. Gustave Doré est le magicien de toutes ces merveilles, et les maisons de librairie les plus renommées s'empressent de mettre à son service leur esprit d'initiative ou la puissance de leurs capitaux. Après les Paulin, les Hetzel, les Hachette, c'est à la maison Mame, de Tours, d'offrir au public une nouvelle création du fécond artiste de Doré dans des conditions typographiques splendides. Elle a choisi un monument qui convient particulièrement à la première de nos librairies ecclésiastiques : *la Sainte Bible*[1].

Après tant de séries d'illustrations sorties du même crayon, après le *Rabelais*, le *Juif-Errant*, les *Contes drolatiques de Balzac*, les *Contes de Perrault*, après l'*Enfer de Dante* et le *Don Quichotte*, il semblait que rien ne devait plus étonner de la part de M. Doré, en fait de puissance et de fécondité. Et cependant on ne peut se défendre d'un étonnement profond en parcourant ces centaines de grandes feuilles gravées dans lesquelles l'artiste a traduit à sa manière la longue histoire du peuple juif et des origines de la foi chrétienne. M. Théophile Gautier a parfaitement rendu ce sentiment, au début de la série d'articles qu'il a consacrés à la *Bible de Doré* dans le *Moniteur universel*[2].

« Cette prodigieuse entreprise de rendre visible avec des dessins la poésie du livre des livres, du livre par excellence, — *la Sainte Bible*, — qui eût suffi pour occuper la vie d'un artiste laborieux, Gustave Doré l'a accomplie en moins de deux

1. Tours, Alfred Mame et fils, 2 vol. in-fol. à 2 col., avec vignettes, 912-950 pages, 228 gravures in-folio.

2. Voy. *Moniteur* des 20 et 22 décembre 1865 et du 9 janvier 1866.

ans. Le temps, dit-on, ne fait rien à l'affaire; mais quand dans un espace si court on réalise des merveilles qui ne souffrent en rien de la rapidité, l'admiration doit augmenter encore. Doré est véritablement ce que les anciens appelaient un *portentum*, un effort et un miracle de la nature, un monstre de génie servi par un organisme sans pareil. Ces énormes tâches, il les exécute comme en se jouant; le travail diurne et nocturne ne laisse sur lui aucune trace, et là où les plus robustes succomberaient de fatigues, il reste frais, jeune, souriant, reposé, l'esprit et le corps alertes, prêt à prendre part aux plaisirs de l'inimitié et du monde. »

Caractérisant ce talent si étrange par la principale qualité de ses œuvres, l'imagination, M. Téophile Gautier continue ainsi :

« La qualité la plus haute et la plus rare de notre grand illustrateur, c'est l'imagination. Il excelle à créer de toutes pièces des climats, des paysages, des architectures, des races, des costumes qui n'ont laissé que de vagues traditions et dont les modèles n'existent plus ou sont à jamais enfouis sous le sable des solitudes. La Bible, avec sa profonde perspective d'antiquité qui remonte au delà même de la création du monde, offrait à cette puissante faculté intuitive toutes les lalitudes de développement possibles, et l'on peut dire que Gustave Doré, excité dans ce travail par la grandeur des sujets, s'est vraiment surpassé. »

Pour faire connaître à ceux qui ne l'ont pas eue entre les mains, la nouvelle Bible illustrée, il faudrait suivre la méthode du critique du *Moniteur* et traduire dans une série d'analyses le plus grand nombre de ces dessins qui sont autant de tableaux. Je regrette que l'espace ne me le permette pas. On ne peut compter les sujets où M. Doré déploie la fougue de conception et d'exécution qui lui est particulière. Il se joue avec le grandiose et enferme de vastes étendues de terre, de mer ou de ciel dans un pied carré. Il multiplie les personnages; les foules s'agitent et semblent gronder.

La nature s'anime et s'imprègne de sentiments. Les nuées se déchirent et laissent échapper à flots une lumière tour à tour sereine ou sinistre. Dieu paraît, et le monde reconnaît, en tressaillant, sa divinité. Les anges se manifestent aux hommes au milieu de lueurs surnaturelles qui font croire à la réalité de la vision. Des idylles patriarcales d'un calme infini reposent l'esprit des horribles scènes de meurtre dont l'histoire biblique est trop pleine.

Le crayon de Doré se fait surtout l'instrument complaisant du dieu jaloux, du dieu des vengeances. Il ne lui en coûte pas plus pour exécuter en grand une œuvre de destruction qu'il n'en coûtait aux prophètes pour l'ordonner. Voici le premier meurtre, un fratricide; voici les horreurs du déluge; voici les plaies de l'Égypte; plaie de la peste, plaie des ténèbres, mort des premiers nés; voici l'armée égyptienne engloutie dans la mer Rouge, tandis que Moïse et son peuple, sur la montagne lointaine, élèvent leurs bras vers le ciel. Ici, la terre s'entr'ouvre et dévore Abiron et les lévites rebelles. Là, les murs de Jéricho se renversent au son de la trompette, la ville d'Haï est livrée aux flammes, l'armée armoréenne détruite par une grêle de pierres, et le soleil s'arrête pour permettre à Josué d'exterminer ses ennemis. L'histoire de Gédéon, celle de Samson présentent aussi des sujets d'épouvante après lesquels la scène de Booz et Ruth repose doucement les yeux. Partout des combats, des fléaux, des massacres, des égorgements monstrueux. Çà et là quelques scènes d'une simplicité antique ou d'une grande majesté religieuse. Les figures des prophètes sont lumineuses ou sombres comme leurs visions.

Le *Nouveau Testament* offre un cadre moins étendu et moins varié que l'*Ancien*. Il semblait se prêter moins volontiers aux habitudes du talent de M. Doré. La douceur de l'enseignement évangélique, les actes d'un Dieu fait homme pour souffrir et mourir par charité, n'offraient plus de ces coups de théâtre qui se rendent à grands coups de crayon.

L'artiste a traduit la vie de Jésus par une série de tons volontairement adoucis. Il prend la revanche dans quelques grands sujets à décors tels que le massacre des innocents, la résurrection de Lazare, l'expulsion des marchands du temple, le sacrifice du Golgotha. Les *Actes des apôtres* lui fournissent encore des sujets mouvementés : la mort d'Ananie, le chemin de Damas, des scènes de martyre, et pour finir, l'*Apocalypse* se prête aux effets que l'auteur recherche jusqu'à l'abus, avec ses visions étranges et ses êtres fantasmagoriques.

Dans toute cette suite d'interprétations pittoresques des livres saints, M. Doré se montre aussi fidèle qu'il est possible de l'être, dans l'incertitude de nos connaissances archéologiques sur l'ancien monde hébraïque. Il a cette couleur locale de convention que l'étude de l'Orient moderne a fait rejaillir sur l'ancien Orient. Il a profité des découvertes récentes qui nous ont rendu les monuments de la civilisation assyrienne, et il écrase quelquefois l'homme sous les merveilles d'une architecture de géants. Ce dont je lui sais le plus de gré, c'est d'avoir, en général, conservé la physionomie morale des scènes que nous transmet le récit biblique. C'est bien sous de tels traits que je me figure tour à tour ces antiques représentants de la loi de rigueur et de vengeance, ou ces apôtres d'une religion de grâce et d'amour.

Si l'on se renferme dans l'exécution matérielle, il faut louer presque sans réserve l'artiste et ses auxiliaires. La hardiesse du dessin a été merveilleusement servie par la perfection de la gravure. Le bois n'a jamais mieux lutté avec le cuivre et l'acier. Les jeux de la lumière sont rendus avec une extrême puissance; les dégradations, les demi-teintes, les transparences sont traités avec autant de bonheur que les effets violents. Les éditeurs ont renvoyé expressément à chacun des artistes la part de gloire qui lui revient. Ils gardent pour eux le mérite d'avoir entrepris, surveillé,

dirigé tout le travail, et la satisfaction d'avoir produit avec le concours de tant de talents l'un des plus beaux livres illustrés qui aient encore paru à notre époque si amoureuse de publications luxueuses et de splendides illustrations.

BIBLIOGRAPHIE. — TRADUCTIONS. PHILOLOGIE.

1

Les éditions authentiques des grands écrivains. Corneille et ses dernières œuvres.

M. Marty-Laveaux a presque achevé cette année, dans la collection des *Grands écrivains de la France*, cette belle édition des *Œuvres de Corneille*, dont je me suis plu à entretenir mes lecteurs dans un de mes précédents volumes[1]. L'éditeur est loin de ne nous donner de Corneille que des chefs-d'œuvre dans ces dix tomes compacts d'environ six cents pages[2]. C'est une chose curieuse, instructive et triste à la fois que de voir au milieu de quel fatras de productions languissantes s'est éteint le plus puissant génie de

1. Voyez tome VI de *l'Année littéraire*, pages 316-325.

2. Hachette et Cie, 1862-1865, tomes I-X, in-8. — Voici le degré d'avancement de chacune des éditions de cette belle collection en 1865. Celle de *Corneille*, par M. Marty-Laveaux, comptait 10 volumes sur 12; celle de *Malherbe*, par M. Lud. Lalanne, 4 vol. sur 5; celle de *Racine*, par M. P. Mesnard, 1 vol. sur 7; celle de *Mme de Sévigné*, par M. Regnier, 10 1/2 sur 12.

On annonçait comme sous presse ou en préparation : *Boileau*, par M. Caboche; *la Bruyère*, par M. G. Servois; *la Fontaine*, par M. Julien Girard; *la Rochefoucauld*, par M. D. L. Gilbert; *Molière*, par M. E. Soulié; *Regnard*, par M. V. Fournel; *Retz* (Mémoires du cardinal de), par M. Sommer.

notre littérature dramatique. Les quelques ouvrages où il s'élève au-dessus de tous les autres, au-dessus de lui-même, tiennent en un seul volume, le troisième de l'édition de M. Marty-Laveaux. *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte* se succèdent, sans intervalles, de l'année 1636 à 1640. A partir de là, Corneille atteindra plus d'une fois encore à toute la hauteur du sublime, mais par élans, sans s'y tenir, et pour retomber dans des imperfections de composition et de langage tout à fait indignes de lui. Reprenons la suite de ces efforts et de ces chutes avec l'édition nouvelle pour guide.

Pompée (1641) nous représente, en la voilant, une grande ombre, si ce n'est une grande figure; *le Menteur* (1642) crée la langue comique; *Rodogune* (1644) rachète la confusion et l'invraisemblance des premiers actes par la saisissante horreur du dénoûment[1]; *Théodore* (1645) essaye en vain d'être le pendant de *Polyeucte; Héraclius* (1647) étonne par ses complications d'intrigues illuminées de quelques éclairs; *Andromède* (1650) est une tragédie déguisée en ballet : *Don Sanche* (1650), comédie héroïque, montre une fois de plus l'influence acceptée de l'Espagne; *Nicomède* (1651), enfin, dernier effort d'un souffle puissant, est la mise en œuvre trop exclusive du ressort particulier du théâtre cornélien, l'admiration[2].

On ne peut guère que nommer les autres : *Pertharite* (1652), *Œdipe* (1659), *la Toison d'or* (1660), *Sertorius* (1662), où vibrent de nouveau quelques accents romains; *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1664)[3], *Agésilas* (1666), en vers mêlés, malheureuse application d'une heureuse idée; *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670), *Psyché* (1671), tragédie-ballet ou tragi-comédie en collaboration avec Molière; *Pulchérie*

1. Tome IV
2. Tome V.
3. Tome VI.

(1672), *Suréna* (1674)[1] : toutes pièces que personne ne lit plus, et dont on dit du mal de confiance.

Le nom de Corneille faisait à l'éditeur un devoir de les recueillir, et l'estime où l'auteur tenait ces malheureux enfants de sa muse, nous impose celui de ne pas les condamner sans les connaître. N'oublions pas ces vers de l'Épître au roi :

> .... Les derniers n'ont rien qui dégénère,
> Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père :
> Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
> Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
> On voit *Sertorius*, *Œdipe* et *Rodogune*
> Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;
> Et ce choix montrerait qu'*Othon* et *Suréna*
> Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.
> *Sophonisbe* à son tour, *Attila*, *Pulchérie*,
> Reprendraient, pour te plaire, une seconde vie ;
> *Agésilas* en foule aurait des spectateurs,
> Et *Bérénice* enfin trouverait des acteurs.
> Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent....

Autour de ces œuvres de décadence, l'éditeur de Corneille a groupé, avec le même soin pieux, tous les documents propres à en éclairer l'histoire : les avis au lecteur, les variantes de textes, les pièces justificatives, les extraits des auteurs auxquels le sujet a été emprunté, les examens où Corneille expose naïvement ce qu'il a fait pour réussir auprès du public, et comment son attente a été trompée. On trouve dans ces examens des lignes navrantes comme celles-ci : « Le succès de cette tragédie (*Pertharite*) a été si malheureux que pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. » Ailleurs, il rappelle comment la protection de Fouquet et les bontés du roi le ramenèrent au travail, lorsque « la mauvaise fortune de certaines pièces l'avait assez dégoûté du théâtre pour l'obliger à faire retraite et lui imposer silence. » L'étude atten-

1. Tome VII.

tive des dernières œuvres de Corneille n'ajoutera rien à l'admiration pour son génie, mais elle nous fait mieux connaître l'homme dans l'écrivain; elle le fait plaindre et aimer; par l'intelligence de toutes les causes de décadence auxquelles il finit par succomber, nous apprécions mieux ce qu'il déploya de grandeur, dans des temps plus heureux, pour lutter contre elles.

Trois énormes volumes des *Œuvres de Corneille* sont consacrés à des poésies pieuses et à des poésies diverses. Corneille n'a pas seulement traduit en vers, comme chacun sait, les quatres livres entiers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et cette traduction remplit un volume de près de sept cents pages; il a également astreint son génie à rendre presque toutes les hymnes et proses latines de l'Église : passe encore pour les hymnes de Santeuil, qui ne manquaient ni de mouvement, ni d'éclat, mais il s'est fait l'interprète des élucubrations anonymes les moins poétiques pour les idées, les plus plates pour le langage. Les antiennes, les répons, les vêpres et les complies, les nones, les matines et les laudes de l'office de la sainte Vierge, et les sept psaumes pénitenciaux, et les instructions chrétiennes tirées de l'*Imitation de Jésus-Christ*, — comme si l'*Imitation* ne suffisait pas! — et les prières chrétiennes tirées du même livre, et tout le formulaire pieux de chaque jour de la semaine, et les *propres* de chaque saint et de chaque sainte, etc., il a tout mis en vers, le malheureux! il a fait jusqu'au bout sa pénitence.

Car c'en était une que son confesseur et que ses amis les jésuites lui imposaient. Écrire pour le théâtre, c'était sacrifier au diable; il fallait, comme compensation, écrire en l'honneur de Dieu ; il fallait racheter l'œuvre de damnation par une œuvre de salut. Corneille a rimé deux ou trois fois autant de platitudes dévotes qu'il a écrit de scènes remarquables. Qui sait jusqu'à quel point le latin d'Église a déteint sur son français de théâtre, et si les défaillances de

ses derniers ouvrages dramatiques n'ont pas, en partie, pour cause les scrupules de sa conscience et les habitudes d'esprit que lui firent prendre ces travaux d'expiation? Ici les chiffres ont leur éloquence. C'est au moment même où il écrit *Pertharite*, en 1652, et non, comme le dit Fontenelle, après avoir renoncé au théâtre, que Corneille se met à traduire l'*Imitation*. Il a donc fait ses douze dernières pièces au milieu de ses préoccupations pieuses.

Je sais qu'il est de mode de rapprocher dans une admiration commune les grands noms de Corneille et de Gerson. Il est de bon goût de s'extasier devant un livre proclamé « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. » Il ne s'agit pas ici du livre, tour à tour trop déprécié et trop exalté, mais de sa traduction. Il est certain qu'une foule de versets de l'*Imitation* sont d'une simplicité, d'une nudité de style qui ne peut convenir qu'au petit latin du moyen âge; mis en vers français ils ne produiront qu'une mauvaise prose rimée, sans compter que plusieurs sont si courts qu'on n'en peut tirer un distique ou un quatrain qu'au moyen d'insipides périphrases. On en prendrait au hasard des milliers d'exemples. Que faire, en vers français, de sentences comme celle-ci :

Nemo sine illo (verbo) intelligit aut recte judicat.

Ou comme celle-ci :

Vamus est qui spem ponit suam in creaturis.

Ou comme celle-ci :

Quando male habes et tribularis, tunc tempus est pro-[merendi.

Ou comme celle-ci :

Quia desuper lumen intelligentiæ accipit.

Ou enfin, car il faut s'arrêter :

Siego sum in causa, bene contentus eris, quodcumque [ordinavero.

Voici comment Corneille traduit la première de ces lignes :

Aucun, sans son recours, ne saurait se défendre
D'un million d'erreurs qui courent l'assiéger ;
Et depuis qu'un esprit refuse de l'entendre,
Quoi qu'il puisse comprendre,
Il n'en peut bien juger.

Voici encore la traduction de la dernière :

Lorsque ce n'est qu'à moi que ce désir se donne,
Qu'il n'a pour but que mon honneur,
Quelque effet qui le suive et quoi que j'en ordonne,
Ta fermeté tient tout à grand bonheur.

Il serait assez inutile de multiplier de pareilles citations, si je n'avais à justifier cette appréciation un peu sévère d'un aussi long travail d'un aussi grand homme. J'ai voulu me reporter à l'introduction enthousiaste du livre de M. M. Onésime Leroy, intitulé : *Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*[1], et j'ai particulièrement examiné les passages qui étaient le plus recommandés à nos sympathies. J'avoue qu'ils ne m'ont point ramené aux sentiments du panégyriste de Corneille. Que nos lecteurs jugent entre nous. M. Onésime Leroy cite comme des « stances pleines de grâce et d'un mélancolique abandon » celles du chapitre III du livre premier, sur *l'Enseignement de la vérité*. J'ai le malheur de n'être pas sensible aux beautés poétiques prêtées au texte par la traduction. Le chapitre latin commence ainsi : *Felix quem veritas per se docet, non per figuras et voces transeuntes, sed sicuti se habet.* Voici la paraphrase de Corneille :

Qu'heureux est le mortel que la vérité même
Conduit de sa main propre au chemin qui lui plaît !

1. 1841, in-8, 412 pages.

Qu'heureux est qui la voit dans sa beauté suprême,
Sans voile et sans emblème,
Et telle enfin qu'elle est !

Combien nous sommes loin du texte ! Nous en sommes plus loin encore dans la traduction si admirée de la ligne suivante, dont l'excessive simplicité peut passer pour sublime : *In vita sua aliquid videbantur, et modo de illis tacetur*. Corneille dit :

Tant qu'a duré leur vie, ils semblaient quelque chose;
Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été :
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose;
Avec eux s'y repose
Toute leur vanité.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas ici un vague ressouvenir d'une des plus belles stances de Malherbe :

Et dans ces grands tombeaux où leurs mânes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Mais n'est-ce pas là de la poésie intempestive, qui ne traduit pas, mais défigure cette réflexion, si terriblement modeste : « Dans leur vie, ils paraissaient quelque chose ; aujourd'hui, on ne parle plus d'eux? » *De illis tacetur!*

Il en est fatalement ainsi : lorsque le style de l'*Imitation*, dans sa simplicité, ne manque pas d'énergie, lorsqu'il exprime un sentiment profond, une aspiration puissante, lorsque les versets s'élancent vers Dieu, comme autant d'*oraisons jaculatoires*, il n'y a pas de poésie moderne, si belle qu'elle soit, qui n'en dénature l'accent et n'en fausse le ton. Là, c'est un cri de l'âme qui ne trouve pas d'équivalent dans les savants artifices du rhythme ; là, une humilité profonde qui s'abîme devant Dieu, et dont le murmure discret, la reconnaissance presque muette ne peuvent avoir pour écho une strophe pompeuse. Le principal prix de

l'*Imitation* consiste, aujourd'hui, dans la couleur locale ou historique que l'original seul possède entièrement, et dont le mot à mot le plus simple conservera le mieux l'empreinte. En vain Corneille porte une minutieuse fidélité dans un système de traduction qui ajoute au texte, mais n'en retranche pas une syllabe; en vain, multipliant les rhythmes, il donne à la forme une souplesse, une variété que le fond ne réclame pas, il n'en est que plus douloureux de voir tant de génie, de temps et d'efforts perdus à lutter avec un texte qui tantôt ne vaut pas la peine d'être rendu, tantôt est impossible à rendre.

Pour se faire une idée de ce que Corneille pouvait encore unir de variété et de souplesse avec l'élévation et la pompe naturelles à son génie, il suffit de parcourir les poésies diverses recueillies dans le dixième et dernier volume de ses œuvres. Nous avons là tous les genres de poésies détachées, des stances, des sonnets, des épîtres, des odes, des épigrammes, des impromptus, des traductions. La suite de ces diverses pièces représente toutes les dates de la vie de l'auteur. Ce sont comme les échos poétiques de ses faits et gestes personnels ou des événements de son temps. Corneille en avait donné lui-même un premier recueil, sous le titre de *Mélanges*, à la suite de sa comédie de *Clitandre*. Les autres pièces ont paru dans divers recueils, d'où M. Marty-Laveaux ne les a tirées qu'après en avoir discuté l'authenticité. C'est ainsi qu'il refuse d'insérer les stances si curieuses sur l'Immaculée Conception, couronnées au Palinode de Rouen, en 1633, et que M. Édouard Fournier attribue à Corneille. Nous les avons reproduites nous-même, comme un des plus remarquables échantillons du goût du temps[1].

Si ce « tour de force de subtilité pieuse, ce cliquetis de saintes antithèses » n'est pas de Corneille, il était bien ca-

1. Voyez tome V de *l'Année littéraire*, p. 285-287.

pable d'en être l'auteur. Une foule de pièces authentiques sont là pour le prouver. Qu'on voie, par exemple, les deux sonnets et l'épigramme sur la fameuse *Contestation entre le sonnet d'Uranie et de Job.* Nous reproduirons l'épigramme pour la suite des antithèses, et le second sonnet pour la délicatesse du trait final.

ÉPIGRAMME.

Ami, veux-tu savoir touchant ces deux sonnets
Qui partagent nos cabinets
Ce qu'on peut dire avec justice?
L'un nous fait voir plus d'art et l'autre un feu plus vif[1];
L'un est le mieux peigné, l'autre est le plus naïf;
L'un sent un long effort et l'autre un prompt caprice;
Enfin l'un est mieux fait et l'autre est plus joli;
Et pour le dire tout en somme
L'un part d'un auteur plus poli
Et l'autre d'un plus galant homme.

SONNET.

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement,
Suivant son petit jugement;
Et s'il faut y mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

1. La plupart des éditions portent : *et l'autre plus de vif;* ce qui est mieux dans la première manière de Corneille.

Voilà qui est fin et délicat, sans subtilité. Une poésie aussi naturelle et aussi gracieuse est celle des stances *à la Marquise*. M. Marty-Laveaux les reproduit d'après le recueil des *Poésies choisies* de Sercy. Mais il repousse l'ingénieuse conjecture que M. Édouard Fournier a encadrée dans une anecdote charmante et d'après laquelle Corneille aurait écrit ces vers, non pour son propre compte, mais au nom de Mme de Motteville, en réponse à des railleries dont elle aurait été l'objet en sa présence. Dans cette hypothèse, il faut tenir la dernière strophe sinon pour apocryphe, au moins pour ajoutée après coup.

Pensez-y, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

La vérité est bien plus simple. Corneille avait adressé ces stances, ainsi que d'autres pièces, à la du Parc, connue sous le nom de la Marquise. L'amoureux se venge en poëte des froideurs de son idole.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer, en citant ces jolies stances[1], combien il serait ridicule de vouloir retrouver l'auteur du *Cid* et de *Cinna* dans les moindres bluettes, plus conformes à la mode et au goût du temps qu'à son propre génie ; cependant il n'est pas rare de surprendre jusque dans une épigramme de quatre vers les procédés favoris de son style. Que l'on voie les épigrammes qu'il s'est avisé de traduire du latin inconnu d'Audoënus. En voici une sur *le Prodigue et l'Avare :*

Hic nisi post mortem veteri nil donat amico
Ille nihil, quod post funera donet, habet.

1. Voyez tome VII de *l'Année littéraire*, p. 234-235.

La traduction aura quelque chose de cornélien.

Dans les divers succès de la fin de leur vie,
Le prodigue et l'avare ont de quoi m'étonner;
Car l'un ne donne rien qu'après qu'elle est ravie,
Et l'autre, après sa mort, n'a plus rien à donner.

Mais je m'aperçois que je m'attarde au milieu de ces reliques d'un grand homme. Aujourd'hui la curiosité littéraire s'acharne sur les miettes des auteurs les plus inconnus, combien n'est-elle pas plus légitime quand elle recueille tous les souvenirs d'un écrivain comme Corneille, qu'elle s'applique à éclairer sa vie et son œuvre l'une par l'autre, à mieux connaître l'homme pour mieux comprendre le poëte? Les belles éditions authentiques des *Grands écrivains de la France* auront merveilleusement rendu ce service à nos gloires nationales.

2

La traduction de Shakespeare. Classification systématique de ses œuvres. L'imagination et l'érudition.

Les travaux de longue haleine arrivent à leur fin, avec le temps, la patience et le dévouement aux intérêts de l'art. M. François-Victor Hugo a terminé cette monumentale traduction des *Œuvres complètes de Shakespeare*[1] dont nous avons signalé les promesses[2]. Une préface de M. Victor Hugo, écrite pour la réimpression du premier volume, exprime majestueusement le programme du traducteur et comment il a été rempli. C'est un chapitre à ajouter au livre intitulé *William Shakespeare*, récemment publié par l'illustre poëte. L'idée de traduire les grands monuments

1. Pagnerre, 1859-1865, in-8, tome I à XV.
2. Voy. tome IV de *l'Année littéraire*, pages 434-436.

de la poésie étrangère n'est pas venue aussi naturellement qu'on peut le penser. Il y a une lettre de Voltaire à Laharpe, où Le Tourneur est traité de « misérable, d'impudent imbécile, » et son travail « d'affront fait à la France. » Il faudrait, pour être juste, ajouter que la colère de Voltaire contre Le Tourneur, vient moins en ce qu'il traduit Shakespeare, que du fanatisme qui lui fait « sacrifier tous les Français à son idole. » Voltaire, qui le premier a révélé Shakespeare à la France, explique son sentiment par ce dernier mot : « Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. »

Cette surprise et cette colère n'ont rien de trop surprenant, quand on songe qu'un lord anglais, faisant autorité, suivant M. Victor Hugo, disait du même Le Tourneur : « Pour traduire un fou, il faut être un sot. » Les compatriotes de Shakespeare ont donc passé eux-mêmes par les extrêmes de l'enthousiasme et du dédain. Aujourd'hui, l'heure des réactions en littérature est passée ; on comprend toutes les époques, toutes les formes sociales, et, dans l'art, tous les hommes qui en sont l'expression.

En Shakespeare revit le génie d'un siècle et celui d'une nation. L'un et l'autre peuvent être par lui le sujet d'une étude inépuisable. Cette étude est hérissée de difficultés. Il y a dans l'œuvre de Shakespeare des obscurités de toute sorte : obscurités de langues et d'idées, obscurités historiques et légendaires. Il n'y a pas une de ses pièces qui ne puisse donner lieu à d'interminables controverses, à des montagnes de dissertations. C'est par l'érudition qu'on peut parvenir au poëte : « C'est, dit M. Victor Hugo, le chemin de pierres de ce paradis. »

M. François-Victor Hugo y est entré résolûment. Chaque pièce de Shakespeare est accompagnée d'une introduction de notes et de documents de toute nature, relatifs aux problèmes qu'elle suscite. Ces études accessoires prennent

souvent un développement considérable. Le traducteur fait pour le créateur du théâtre anglais, le travail que notre Corneille faisait lui-même sur son œuvre. Il nous explique l'origine et l'histoire du sujet traité; il fait la part de l'imitation et de l'originalité, et nous permet, par le rapprochement des textes, de suivre les transformations de l'inspiration primitive. Ce travail était indiqué par le plan même qu'on s'était proposé: faire connaître Shakespeare et expliquer son œuvre. On ferait mal connaître un auteur en l'isolant dans sa gloire, et quand même nos études de critique comparée, au lieu d'ajouter à notre admiration, devraient la rabattre, notre curiosité littéraire veut placer autour des maîtres immortels leurs devanciers et leurs contemporains oubliés ou inconnus. Aujourd'hui, nous sentons moins le besoin d'admirer que de savoir et de comprendre.

A propos de l'érudition et du savoir mis en œuvre dans cette grande édition française de Shakespeare, je me permettrai d'exprimer un regret. Elle manque d'un auxiliaire indispensable : une table analytique qui mettrait en mesure de retrouver les renseignements historiques, biographiques, philologiques et littéraires, accumulés dans quinze volumes C'est un travail bien ingrat et bien modeste que je réclame ici. Mais M. Victor Hugo a dit au traducteur : « Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie. » C'est cette clef que j'aurais demandé de mettre aux mains du public.

Jamais grande publication n'eut plus besoin de tables que celle-ci; car jamais classement plus arbitratre n'a été imaginé, sous prétexte d'analogie et pour l'effet de la mise en scène. Une classification simple, naturelle, admise jusqu'ici dans toutes les éditions générales des auteurs français ou étrangers, c'est la classification chronologique; elle est sans prétentions et n'en a pas moins son utilité : elle permet de suivre le développement du génie de l'auteur sous les influences diverses de la vie et de la société, les transfor-

mations de la langue ou des idées sous l'action du temps, les phases de progrès ou de décadence. On ne se figure pas une édition du théâtre de Corneille qui ne commencerait pas par *Mélite* pour finir par *Suréna* et ne placerait pas, dans l'intervalle, à leur lieu et à leur date, *le Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, *Rodogune* et *Nicomède*. La vie et le talent ont chacun leur jeunesse, leur maturité, leur vieillesse. On aime à voir jusqu'à quel point le génie a ressenti les effets de la fougue, de la vigueur ou des glaces de l'âge.

M. François-Victor Hugo, s'est donné une peine infinie pour produire quelque chose de moins satisfaisant pour l'esprit. Il a voulu rapprocher les œuvres par familles et donner à chaque famille un nom. Deux pièces seules, *les Deux Hamlet*, sont réunies dans le premier volume, sans dénomination générale.

Les trente et quelques autres sont groupées sous des étiquettes qui ne leur conviennent pas toujours exclusivement, et défilent dans un ordre qui a peut-être ses intentions cachées. Après le premier et le second *Hamlet* viennent immédiatement LES FÉERIES, comprenant *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête* (tome II). *Macbeth*, *le roi Jean*, *Richard III*, s'appellent LES TYRANS (tome III). La famille des JALOUX est plus nombreuse ; elle comprend successivement *Troylus et Cressida*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Conte d'hiver* (tome IV), *Cymbeline* et *Othello* (tome V). *La Sauvage apprivoisée*, *Tout est bien qui finit bien* et *Peines d'amour perdues* s'appellent LES COMÉDIES DE L'AMOUR (tome VI). *Antoine et Cléopatre* et *Roméo et Juliette* sont réunis, malgré la distance, dans la catégorie des AMANTS TRAGIQUES (tome VII). *Les deux gentilhommes de Vérone*, *le Marchand de Venise* et *Comme il vous plaira* ont pour rubrique commune LES AMIS (tome VIII). *Coriolan* et *le Roi Lear* figurent LA FAMILLE (tome IX). LA SOCIÉTÉ, qui ne pouvait manquer de venir après, est représentée par *Mesure pour mesure*, *Timon d'Athènes* et *Jules César* (tome X).

LA PATRIE remplit ensuite trois volumes entiers avec *Richard II*, *Henry IV*, première et deuxième partie (tome XI), *Henry V*, *Henry VI*, première partie (tome XII), *Henry VI*, seconde et troisième partie, et *Henry VIII* (tome XIII). Pour clore toutes ces séries, viennent LES FARCES qui comprennent *les Joyeuses épouses de Windsor*, *la Comédie des erreurs* et *le Soir des Rois ou Ce que vous voudrez* (tome XIV). Le dernier volume comprend des sonnets, des poésies diverses, et non des pièces de théâtre.

Il ne faut pas discuter trop sérieusement une classification inspirée par le caprice : les poëtes sont fidèles à la fantaisie jusque dans l'érudition. Ici la fantaisie est palpable. Que de pièces pourraient passer d'une catégorie dans une autre ! Celle des *Tyrans* ne pourrait-elle pas être grossie de quelques héros, chargés de représenter la *Société* et la *Patrie* ? Les *Jaloux* ne pourraient-ils pas prêter ou prendre quelques sujets aux *Amants tragiques* ? Toutes les comédies ne sont-elles pas plus ou moins des *Comédies de l'Amour* ?

Sans doute, une idée générale se dégage de chacune des œuvres du génie, mais non avec la netteté, la précision d'une formule, avec l'abstraction d'un *concept* philosophique. Chose curieuse : l'école romantique a toujours reproché aux classiques de diviser ce qui est uni, de distinguer des genres que la nature a confondus, de créer des limites arbitraires, de faire, dans l'art, la part du rire, la part des larmes, celle du grotesque et celle du noble langage. M. Vacquerie a recommencé la guerre, dans ses *Profils et Grimaces*, contre toutes les distinctions du théâtre classique[1], et voici qu'un romantique, le fils même du chef de l'école, invente tout un système de divisions arbitraires pour les besoins d'un ordre artificiel et apparent.

Ces procédés factices n'auraient pas d'inconvénient dans une étude de critique sur Shakespeare. Elles en ont un

1. Voy. ci-dessus, p. 256 et suiv.

grand dans une édition complète de ses œuvres : on ne sait plus où retrouver une pièce dout on ne connaît que le titre ou dont le caractère n'est pas aussi tranché pour vous que pour l'éditeur.

Dans quel groupe, et, par suite, dans quel volume irez-vous chercher *Beaucoup de bruit pour rien*, *Tout est bien qui finit bien*, *le Marchand de Venise* ou *Mesure pour mesure?* C'est ici que le besoin d'une table se fait sentir, et sur quelque principe qu'elle reposât : ordre chronologique ou ordre alphabétique, elle serait la condamnation et la réparation en même temps du désordre systématique adopté. Les éditeurs paraissent avoir horreur de ces auxiliaires utiles; ils n'ont pas même à la fin du tome dernier une table générale de toute la publication. En sorte que, pour retrouver une pièce quelconque ou ses appendices, il faut feuilleter quinze volumes. Il répugne de relever ces misères, mais quand on se donne le rôle d'éditeur, il faut en accepter la tâche jusqu'au bout. On annonce comme complément des *Œuvres de Shakespeare*, un volume qui contiendra les *Apocryphes*, c'est-à-dire *Périclès*, *Titus*, *Andronicus et les Deux nobles parents*. Espérons que ce tome complémentaire contiendra, sinon un index analytique, vrai travail de bénédictin, devant lequel il est permis de reculer, du moins une table générale assez détaillée des matières. Il ne suffit pas d'élever un monument à la gloire, il faut le rendre accessible.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer en finissant, les dédicaces de chacun des volumes de la traduction de Shakespeare par M. Fr. V. Hugo. Plusieurs ne sont peut-être pas sans quelque relation cherchée avec les sujets. D'autres au contraire n'indiquent évidemment aucune intention de rapprochement. *Les deux Hamlet* sont dédiés « A ma mère » ; *les Féeries*, « à Celle qui est restée en exil, » la sœur du traducteur; *les Tyrans*, « à mon père » : *les Jaloux*, « à Charles Hugo, et à Auguste Vacquerie » ; *les Comédies de l'Amour*,

« à Paul Meurice » ; *les Amants tragiques*, « à Jules Janin » ; *les Amis* « à Paul de Saint-Victor » ; *la Famille*, « à Alexandre Dumas » ; *la Société*, « à Louis Blanc » ; *la Patrie*, « à Eugène Pelletan » « à Michelet » et « à Giuseppe Garibaldi » ; *les Farces*, « à Miss Emily de Putron » ; enfin le XVe volume (*sonnets*, *poëmes*, *testament*) « à la mère Patrie ». Un travail aussi considérable ne pouvait être placé sous trop de patronages et se présenter sous les auspices d'un trop grand nombre de noms sympathiques.

3

Le libre échange entre les langues. Nos importations anglaises.
M. A. Kervigan.

La philologie n'a pas d'ordinaire la prétention d'être amusante; les grammaires et les dictionnaires ne rient pas. L'étude des langues est le préambule sévère de celles des littératures, elle est par elle-même peu littéraire. Ne nous plaignons pas de lui voir prendre, par exception, une tournure plus attrayante. C'est à ce titre que nous signalerons *L'Anglais à Paris, histoire humoristique de son introduction dans notre langue et dans nos mœurs*, par M. Aurèle Kervigan[1]. C'est moins un livre de philologie que d'impressions de voyage, une étude de mœurs comparées, à propos de mots, de locutions ou de maximes empruntées à l'Anglais. La plupart des signes et des formules recueillis par l'auteur ne sont point entrés dans notre langue, comme il l'annonce, mais ils résument les usages, les idées, les institutions britanniques, et donnent naturellement lieu à cette nouvelle esquisse de l'Angleterre et de la vie anglaise : l'idiome national n'est là que pour la relever et lui donner plus de couleur locale.

1. Dentu, in-18, 350 pages.

M. A. Kervigan a réuni dans son livre au moins six cents mots et locutions que, l'anglomanie aidant, nous finirons par faire passer tous dans notre langue. Il donne de chaque terme, de chaque proverbe, le sens, l'étymologie, la prononciation; mais il évite la roideur et la sécheresse des dictionnaires, et, dédaignant l'ordre rigoureux de l'alphabet, il présente dans une suite arbitraire et quelquefois pêle-mêle, les observations et les anecdotes que chaque mot peut suggérer. Il a voulu tirer de là « une diversité de tableaux d'un intérêt égal à celui du fond même de l'ouvrage. » Le caractère humouristique de ce petit cours d'anglais déguisé tient surtout aux scènes de mœurs qui paraissent toujours étranges au lecteur français qui n'a point visité la société britannique. Malgré les emprunts que nous faisons à nos voisins, à leur langue, à leurs usages, à leur modes, à leur industrie, à leur commerce, à leurs institutions publiques, des différences énormes séparent toujours John Bull de Jacques Bonhomme. Il ne nous faut que deux heures pour traverser la Manche; il faudra peut-être des siècles encore pour confondre les deux langues et réunir les deux peuples.

Jusqu'ici les locutions anglaises qui nous sont le plus familières, marquent plutôt les différences que les ressemblances d'esprit et de caractère. Le *plumpudding* restera longtemps un plat anglais, le *criket*, un jeu anglais, le *Great-Eastern*, un navire anglais, les *inexpressibles*, une pudeur anglaise, le *self government*, oublié, — est-ce à dessin? par M. Kervigan, une institution anglaise. Les proverbes : *Times is money*, *Goahead* et autres n'auront de longtemps tout leur sens que pour l'Angleterre ou pour ses enfants d'Amérique. Tout un caractère national s'y reflète. Celles de leurs maximes qui rappellent les nôtres sont, chez eux, les moins en faveur, témoin celle-ci :

To bebornwith a silver spoon in the mouth, « être né avec

une cuillère d'argent dans la bouche. » Ce proverbe qui a le même sens que le nôtre : « *être né coiffé*, » est commun aux Américains et aux Anglais, mais ils y croient moins qu'à la puissance féconde du travail. Chez ces deux peuples de race anglo-saxonne, peu d'hommes comptent sur la chance, chacun n'a d'espoir que dans ses efforts personnels; ce qui s'appelle *self-reliance*, « s'appuyer sur soi-même. » La chance, disait un jour devant moi un Américain, est un mot vide de sens, à l'usage des oisifs et des peureux. Ces gens-là espèrent que leur blé poussera sous l'ardeur de leurs désirs, ou que l'incendie qui dévore leur maison va s'éteindre sous l'abondance de leurs larmes.

M. A. Kervigan a noyé son érudition anglaise dans les développements complaisants du voyageur et du conteur. L'*index* qui termine le livre, et qui contient, avec la prononciation figurée, toutes les expressions et locutions expliquées ou commentées, ne permet pas même de les retrouver dans le volume. Outre que l'ordre alphabétique n'en est pas rigoureux, l'indication des pages manque complétement. Une table qui n'indique pas les pages, à quoi sert-elle ? Je veux bien que l'esprit humoristique se donne carrière dans tout le cours de l'ouvrage, mais il faudrait au moins qu'un répertoire alphabétique permît d'y rechercher un souvenir.

4

La langue régulière et l'argot. M. Lorédan Larchey.

La charge si fort à la mode dans l'art et la littérature de notre temps, qui fait le succès des théâtres et des journaux pour rire, qui inspire M. Offenbach et donne à Mlle Thérésa son originalité, la charge se glisse dans la conversation, dans le style : on parlait argot, on commence à l'écrire. *Sœur Philomèle*, *Renée Mauperin* ont donné droit de cité à ces expressions pittoresques et hasardeuses que Gavarni

seul s'était permis jusqu'aujourd'hui de présenter au public comme commentaires de son crayon. Cependant l'argot des ateliers ou celui de ces petites dames, la langue des rapins, ou le *javanais*, ne sont pas tellement connus qu'une grammaire ou qu'un dictionnaire soient inutiles même aux initiés. C'est le secret du succès d'un livre qui en est à sa cinquième édition et que son auteur, M. Lorédan Larchey intitule modestement : *les Excentricités du langage*[1]. On croit à un livre de fantaisie, et on est tout étonné de se trouver en présence d'une étude philologique, bien écrite, bien classée, qui cite des autorités, qui parle de l'usage, qui remonte à la racine du mot, tout comme s'il s'agissait de la langue de Corneille dans un dictionnaire de M. Littré. Quelques lignes de l'introduction donneront d'ailleurs la mesure du livre. L'auteur s'excuse de son entreprise, tout en en démontrant l'utilité.

« Par quatre fois, dit-il, les bontés de la critique et les suffrages du lecteur ont appris aux excentricités du langage qu'elles répondaient non à un caprice, mais à un besoin très-vif et très-particulier que nous appellerons le besoin de savoir *ce qui se dit*, par opposition au besoin de savoir *ce qui doit se dire*, le seul que nos lexiques satisfont généralement.

On ne saurait en effet négliger la connaissance *de ce qui se dit*. Non pas que nous en recommandions le moins du monde l'emploi ! Non pas que nous voulions porter la moindre atteinte au respect de la langue officielle ! Mais il est toujours bon de se rendre compte des choses, ne serait-ce que pour les mille nécessités de la vie sociale, à Paris même, où un puriste peut se trouver exposé au risque de ne pas comprendre un certain français. Puis, n'y a-t-il rien de plus à gagner dans ces études

1. Dentu, in-18, XXIV-335 pages. Il a paru, dans les derniers jours de l'année, un autre livre sur le même sujet, *la Langue verte* de M. Delvau (même librairie). Une grande dispute a eu lieu entre les auteurs de ces deux ouvrages. M. Lorédan Larchey a élevé contre son confrère et leur commun éditeur une accusation de plagiat et de contrefaçon qui n'a pas été portée devant les tribunaux. Nous dirons, à propos du second livre jusqu'à quel point ces plaintes étaient fondées.

de langage ? Le néologisme peut être utile en plusieurs cas. Montaigne le dit, et Montaigne a son poids. On ne saurait dédaigner non plus les réflexions de Nodier, de Balzac, sans omettre celles de M. de Jouy, qui n'était pas certes un révolutionnaire. D'ailleurs l'histoire n'est-elle pas là pour nous empêcher de condamner à la légère des mots sans crédit aujourd'hui, mais que leur fortune peut relever demain ? Ne nous montre-t-elle point Caillière, l'auteur des *Mots à la mode* signalant comme des intrus, les adjectifs *haineux*, *respectable*, *désœuvré ;* le substantif *impolitesse !*... Ceci se passait dès 1693. En 1726, l'abbé Desfontaine dans son *Dictionnaire néologique* condamnait à son tour l'usage de *détresse*, *scélératesse*, *naguères*, *encourageant*, *érudit*, *inattaquable*, *entente*, *improbable*, etc., etc.

Ne nous pressons donc point de proscrire et considérons les *Excentricités du langage* comme une réserve d'enfants perdus où notre armée régulière peut recruter quelques auxiliaires utiles.

L'argot d'ailleurs est un langage essentiellement français. Il emprunte fort peu à l'étranger, quoi qu'on en ait dit. Comme beaucoup de patois provinciaux, il a conservé les traces de notre vieille langue. Quant au reste, il ne l'a pas précisément inventé, il se l'est plutôt approprié en modifiant selon ses besoins le parler usuel. »

Ce que Vidocq écrivait en 1837, que « l'argot n'était plus seulement la langue des tavernes et des mauvais lieux, mais aussi celle des théâtres » est encore plus vrai en 1866, depuis que *Giboyer* et fanfan *Benoiton* ont fait accepter et applaudir sur deux de nos premières scènes littéraires des mots *loustics* et des traits *carabinés*. Du théâtre au salon, la distance n'est pas bien grande : les modes de l'un arrivent vite jusqu'à l'autre, et, le costume aidant, le langage ne se fait pas faute de pénétrer partout. D'ailleurs quelle vivacité, quel pittoresque, quelle précision dans la plupart de ces termes nouveaux ou que l'argot renouvelle ! *Poser*, *avoir du chic*, *faire sa tête*, *avoir le sac*, *être épatant*, *être empoigné*, *enlevé*, *piocher*, *blaguer*, etc., sont déjà des mots courants, ou des locutions qui font leur chemin dans le monde. Aujourd'hui elles sont partout comprises, mais demain elles

seront partout employées. De là à les écrire, y a-t-il bien loin ?

Et, pour tout dire, trouverait-on ailleurs que dans cette seconde couche du français des mots pour rendre certaines nuances que la langue académique n'a pas su prévoir, ou certaines énergies devant lesquelles l'Institut se voile la face ? « Le parler que j'aime, a dit Montaigne, tel sur le papier qu'à la bouche, c'est un parler succulent et nerveux, court et serré ; non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque ; plutôt difficile qu'ennuyeux ; déréglé, décousu et hardi ; — chaque lopin y fasse son corps ! — non pédantesque, mais plutôt soldatesque, comme Suétone appelle celui de Jules César. » Il est donc probable que le grand écrivain du seizième siècle eût beaucoup pardonné à l'argot de notre temps, et que les nouvelles façons de parler qui nous envahissent presque de vive force, n'eussent pas trouvé en lui un bien ardent adversaire.

Il y a dans ce mouvement de la langue populaire faisant irruption dans la langue littéraire ou bourgeoise, un enseignement qui ne doit pas nous échapper. Les classes populaires jusqu'aujourd'hui comptées pour rien, dès qu'il s'agissait d'art et de littérature, témoignent qu'elles ont, elles aussi, un goût et un langage, et qu'il faut tenir compte de leur influence. C'est le suffrage universel s'introduisant dans les questions littéraires et artistiques et s'y faisant une part en dépit des protestations des gens distingués. Il ne tient qu'à lui de se la faire aussi large qu'il le voudra. Nous ne sommes plus au temps de Voltaire, et notre langue que l'auteur de *Mérope* traitait de « gueuse fière » a un peu abandonné de ses étroites prétentions et ses dédaigneuses répugnances. Elle aura bien fait, si les excentricités sans raison comme les trivialités sans esprit, sont tenues toujours à l'écart par les délicatesses de l'oreille et de convenances.

Le livre de M. Lorédan Larchey sera la source féconde où les gens de goût pourront puiser, avec discrétion sans

doute, mais sans trop de timidité, lorsqu'ils voudront comprendre une de ces mille nuances de pensée et d'action qui se multiplient dans la vie moderne, ou exprimer avec bonheur une de ces idées essentiellement gauloises, qui ne peuvent se rendre que par un gallicisme. M. Larchey cite à ce sujet plusieurs locutions très-usitées, qui toutes offrent un sens philosophique dont on ne peut méconnaître la portée. « L'usage de dire *ça n'est pas drôle* en présence d'un grand malheur prouve, dit-il, que la vieille gaieté française est impérissable — Il n'y a réellement de fâcheux à ses yeux que ce qui ne peut lui offrir un côté plaisant ; et Dieu sait où elle ne vient pas à bout de le découvrir. » Tant mieux pour la gaieté et même pour la langue française.

Ce sont ces excentricités de langage, ces locutions neuves, choisies et employées à propos par les bons esprits, qui lui ôteront ce que les grammairiens et les puristes lui ont donné de trop précieux et de guindé, de trop régulier et de mathématique. C'est ainsi que, faisant un retour sur elle-même, elle reprendra un peu de ce nerf et de cette couleur que lui désirait Montaigne, tout en conservant cette précision correcte qui est son essence même, et qui répond si bien à notre caractère national : en fait de langage, comme en toutes choses, nous sommes si empressés à nous soumettre aux règles et à nous en forger, tout en murmurant contre elles !

VARIÉTÉS.

1

Livres d'enseignement pour les filles. Les femmes savantes modernes devant Molière. M. Feillet.

Si nous en jugeons par les livres qu'on entreprend d'écrire pour elles, l'éducation des filles est en train de se transformer et un avenir prochain nous donnera des femmes aussi instruites que nos bacheliers, sinon davantage. On a déjà parlé, dans ces derniers temps, de jeunes bachelières. Les facultés de Bordeaux, de Montpellier, de Paris, leur ont délivré des diplômes; et, chose assez curieuse, la galanterie peut-être y aidant, on a remarqué que les *candidates* voyaient leurs copies bien placées et étaient reçues avec d'excellentes notes. L'université a des égards pour la robe : celle des ecclésiastiques avait déjà souvent assuré, dans les concours, beaucoup d'indulgence et de faveur. Le sort en est jeté; l'auteur des *Femmes savantes* aura perdu son temps, et le bonhomme Chrysale ses colères. Les femmes sauront du grec, et n'iront plus se jeter, pour l'amour du grec, au cou du premier pédant qui passe pour en savoir. C'est nous qui leur dirons à notre tour :

Ah! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse.

Je ne trouve pas le savoir déplacé chez une femme; je crois même qu'une jeune fille, intelligente comme quel-

ques-unes, aimable comme elles le sont toutes, peuvent cumuler bien des grâces et des talents : les beaux-arts et la cuisine, le grec et le ravaudage des bas. Sans les détourner des soins du ménage, on peut répandre parmi les femmes d'une époque civilisée la connaissance des littératures anciennes et modernes.

J'approuve donc les entreprises de librairie comme celle à laquelle je vois M. Alph. Feillet prendre part. Déjà connu par des publications spéciales d'éducation et par des travaux personnels d'histoire, il a rédigé ou traduit plusieurs ouvrages destinés à faire partie d'un « Panthéon littéraire de jeunes filles. » L'un des premiers est une *Histoire de la littérature grecque* [1], résumant toutes les notions utiles et intéressantes sur ce vaste sujet, dans une mesure convenable et sous une forme élégante qui n'exclut pas la précision. L'auteur prend le peuple grec aux temps homériques et le suit jusqu'au dernier épanouissement de son génie sous l'influence chrétienne. Il ne supprime aucun nom, par pruderie, pas même celui d'Aristophane, mais il ne présente de chaque auteur et de chaque genre rien qui puisse effaroucher la pudeur la plus délicate. Son livre n'a point de prétentions à la science profonde, à l'originalité des doctrines. Il y avait des guides à suivre : les Villemain, les Saint-Marc Girardin, les Patin, les Guigniaut, les Égger, et tant d'autres savants ou brillants professeurs français, qui ont tour à tour traité de toutes les parties de la littérature grecque. Il n'était pas besoin de recourir aux sources de l'érudition allemande; il suffisait d'extraire la fleur de notre enseignement national. C'est ce que M. Feillet a fait à l'usage non-seulement des jeunes filles, mais des gens du monde.

Non content de raconter les destinées de la littérature grecque à ses lectrices, il a voulu mettre entre leurs mains

1. Libr. Hachette et Cie, in-18; 384 pages.

ces immortels monuments sous une forme qui n'eût rien que d'attrayant, et il a commencé par Homère. La nouvelle publication de l'*Iliade et l'Odyssée*[1] n'a de particulier que sa destination. Comprise dans ce qu'on appelle *la Bibliothèque rose*, et illustrée d'une trentaine de gravures, c'est pour ainsi dire un Homère des enfants. La traduction est celle de M. P. Giguet, qui a eu déjà cinq éditions. Ici elle est abrégée, expurgée, dégagée de tout ce qui aurait pu rendre l'œuvre grecque moins accessible à son petit public. Toutefois, par respect pour Homère et l'antiquité, la forme du poëme a été aussi peu altérée que possible, les grands épisodes sont religieusement conservés, et les passages abrégés servant de sommaires où de transitions sont marqués d'un signe typographique qui indique une transformation du texte primitif.

Dans le même système d'abréviation, M. Feillet offre au même public, un ouvrage bien éloigné des poëmes homériques par la date et la nature des récits, les *Mémoires du cardinal de Retz*[2]. Voilà un auteur qui ne se serait pas attendu à prendre place dans une bibliothèque rose. Il y fait pourtant bonne figure. Les vignettes et gravures qui accompagnent d'ordinaire ces éditions de la jeunesse sont ici des portraits authentiques qui donnent une idée de plus des héros mis en scène par les récits du cardinal. Ce sont aussi des scènes historiques, des allégories, des monuments, reproduits d'après des dessins du temps. Ces éditions abrégées ne dispenseront pas, je crois, les esprits curieux d'aller aux plus complètes; elles propagent des connaissances littéraires qui étaient jusqu'ici le partage d'un trop petit nombre. Le « Panthéon littéraire des jeunes filles » sera-t-il très-fréquenté par le public auquel il est ouvert? Homère, le cardinal de Retz et les

1. Hachette et Cie, in-18, XII-464 pages.
2. Hachette et Cie, in-18, VII-408 pages.

auteurs qui ne manqueront pas de se placer entre eux dans la bibliothèque rose auront-ils beaucoup de lectrices? On doit le souhaiter. Molière lui-même, qui a décoché tant de traits contre le pédantisme, n'a-t-il pas dit :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout?

2

La vulgarisation scientifique. Livres et journaux. Mésaventures de chroniqueurs.

Les livres de vulgarisation scientifique se multiplient tellement que la critique littéraire ne peut plus leur donner qu'un souvenir collectif. La revue de fin d'année si populaire de M. Louis Figuier a suscité des rivalités. MM. de Parville, Dehérain, Victor Meunier et plusieurs autres rendent compte annuellement du mouvement scientifique, cette grande préoccupation de notre temps. A l'approche des étrennes, les beaux ouvrages de science illustrée se produisent partout. M. Figuier, qui en avait, lui encore, donné l'exemple, redouble d'efforts. Il publie dans une librairie l'*Histoire des plantes*[1], dans une autre, *la Vie des savants illustres*[2]. Les splendides publications de M. Guillemin sur *le Ciel*, de Frédol (Moquin-Tandon), sur *la Mer*[3], sont imitées, avec un semblable luxe d'illustration, par MM. Liais[4] et Mangin[5]; et M. S.-Henri Berthoud écrit l'*Homme depuis cinq mille ans*[6]. Les éditeurs ne s'en tiennent pas aux volumes isolés, ils entreprennent des collections. Et, chose remarquable, il y a des acheteurs pour

1. Hachette et Cie, gr. in-8.
2. Librairie internationale, gr. in-8.
3. Voy. tome VII de *l'Année littéraire*, p. 340-341.
4. Garnier frères, gr. in-8.
5. (Tours) Mame et Cie, in-8.
6. Garnier frères, gr. in-8.

toutes ces somptuosités typographiques : la science est accueillie avec tant de faveur qu'on ne trouve pas d'enveloppes trop belles à lui donner pour la mettre entre les mains des gens du monde et des enfants.

Mais si les travaux des vulgarisateurs rendent des services au public auquel ils s'adressent, ils sont quelquefois nuisibles à ceux qui les entreprennent. Quand on écrit pour des hommes qui ne savent encore rien, non-seulement il est facile de leur apprendre quelque chose, mais on fait une bonne action en ouvrant leur esprit à des idées qu'ils ne soupçonnent pas, en éveillant un besoin de connaître qui sera toujours fécond. Exciter la curiosité même sans la satisfaire est déjà une œuvre utile. Le lecteur des journaux ou des livres populaires ira peut-être plus loin que ses maîtres, mais ceux-ci auront eu l'honneur de lui faire faire les premiers pas.

Le malheur de la vulgarisation par le journal est d'habituer l'écrivain à une précipitation dans le travail, dont la science a quelquefois à souffrir. Un sujet est neuf, intéressant ; une question est soulevée qui partage les savants et inquiète les gens du monde. Il faut que le chroniqueur scientifique en dise son mot. Il n'a pas encore eu le temps d'étudier la chose pour lui-même, il faut qu'il l'expose au public impatient. Il faut gagner de vitesse les feuilletons ou revues scientifiques des feuilles rivales. Alors le plus galant homme du monde, celui qui a l'instruction générale la plus solide, est exposé, en parlant des nouveautés qu'il connaît à peine, à commettre d'énormes bévues. Il s'en produit de loin en loin qui sont de nature à égayer la galerie, sans nuire à l'autorité du chroniqueur sur un public confiant et dévoué.

La fameuse question des trichines et de la trichinose, ce fléau du porc et de l'amateur de jambon, qui a été étudiée spécialement par le célèbre médecin et homme d'État prussien, M. Wirchow, a donné lieu, dans le feuilleton scien-

tifique d'un de nos plus grands journaux, à une des plus curieuses confusions de mots et de choses. Je la laisse raconter par le spirituel chroniqueur du journal *le Temps*, M. Henry de la Madelène. Seulement, comme le livre demeure, tandis que le journal passe, je supprime le nom du très-estimable savant qui a été victime d'une traduction erronée ou d'une mystification.

« Il m'arrive rarement de mettre le nez dans les feuilletons scientifiques des savants de profession; mais la question des *trichines* est si palpitante en ce moment, que j'ai dévoré la Revue des sciences du *Constitutionnel* de ce matin, consacrée uniquement à l'étude du monstre. J'ai appris là que c'est un physiologiste allemand plein d'imagination, le docte Schinkengift, qui aurait cru découvrir le poison du jambon, qui devait donner tant d'insomnies à nos chimistes. Un doute m'est venu toutefois à cette révélation, et je le soumets humblement à l'illustre M. *** : *schinken*, signifie jambon, et *gift*, poison. M. *** est-il bien sûr de n'avoir pas pris le Pirée pour un homme ? »

Cette mésaventure de chroniqueur m'en rappelle une autre qui fit plus de bruit, il y a déjà quelques années, et qui fut plus désagréable pour son héros, car elle fut relevée très-vivement par un correspondant malin dans le journal même où elle s'était produite. Le rédacteur scientifique de ce journal, l'un des vulgarisateurs les plus autorisés, rendait compte d'une communication faite à l'Académie des sciences au sujet de je ne sais plus quel produit industriel ou pharmaceutique, extrait d'un insecte bien connu, la cétoine ; le chroniqueur regrettait l'extrême concision de cette communication. Il aurait voulu plus de détails sur les procédés employés pour obtenir ce produit ; il aurait voulu qu'on indiquât de quelle partie de la plante il était tiré, des racines, de la tige ou des feuilles. Il avait pris un insecte pour un végétal, un scarabée pour une fleur.

Le journal en fait faire bien d'autres. On a beaucoup

reproché à un causeur infatigable d'avoir pris récemment le cœur pour une vertèbre. Mais ce n'était pas dans une causerie scientifique; et puis, la chose pouvait s'expliquer par une faute d'impression ; viscère et vertèbre ont une physionomie assez analogue pour qu'un ouvrier compositeur s'y trompe. Mais la tige et les racines de la cétoine, mais les travaux de M. Schinkengift ne peuvent se mettre sur le compte d'une maladresse typographique.

Soyons indulgents pour les vulgarisateurs de la science, car nous avons besoin aussi d'indulgence, nous autres critiques d'art ou de littérature. Les comptes rendus bibliographiques ou les revues de salon, improvisés dans le journal, ont aussi leurs *lapsus* de plume et d'inattention qui peuvent prêter à rire aux plus ignorants. Un des critiques les plus renommés ne parlait il pas un jour de la Vénus du célèbre Milo? Il y a des degrés dans les fautes d'inadvertance; personne ne peut se flatter d'en être entièrement exempt. Le journalisme, qui les favorise, les rachète amplement par le flot de vérités où elles se trouvent noyées, et qu'il fait circuler, comme un courant fécond, dans la masse immense des classes populaires.

3

La science enseignée par la biographie des savants. Forme particulière de vulgarisation. M. Ferd. Hœfer.

Les livres de science qui aspirent à une grande popularité, sans le secours de l'image, n'en doivent pas moins se débarrasser complétement des formes dogmatiques qui encombraient nos anciens traités. Il faut qu'ils présentent les principes ou les résultats par leurs côtés séduisants; qu'ils aient l'air de raconter plutôt que d'enseigner, et que le lecteur ne soit jamais arrêté par la manière de dire, si avide qu'on le suppose des vérités exposées. On a donc varié de mille

manières, depuis que la science est à la mode, le cadre populaire dans lequel on s'efforce de la faire entrer. La vulgarisation a déjà épuisé bien des formes et des procédés, mais loin de perdre courage, elle les rajeunit encore par de nouveaux efforts. M. Ferdinand Hœfer est un de ceux que la difficulté d'ajouter encore à la variété des séductions scientifiques n'a pas rebuté, et l'accueil fait à son livre : *la Chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs* [1], prouve qu'il a eu raison de tenter l'aventure.

Comme le dit son titre, l'ouvrage de M. Hœfer n'est qu'un tableau par ordre chronologique des découvertes faites en chimie depuis que cette science est sortie de son âge hypothétique et que, convertie aux principes de l'expérience proclamés par Bacon, elle marche d'un pas sûr dans la voie du progrès. Nous rencontrons successivement Robert Boyle et ses analyses; Lavoisier et sa nomenclature; Fourcroy, Guyton de Morveau, Berthollet, Monge, Laplace, Priestley, avec ses belles découvertes sur l'azote et ses composés; Scheele qui, après avoir trouvé la théorie chimique de la respiration, donne de si puissants auxiliaires à l'industrie par ses travaux en chimie minérale; enfin Davy, dont le nom restera éternellement lié à la découverte des métaux de la première série, le potassium et le sodium.

Toute « cette génèse du progrès, dont la chimie fournit le sujet, » est fort intéressante. On regrette seulement qu'elle ne soit point toujours exposée en un style plus simple et moins apprêté. M. Hœfer, qui semble si bien entendre la théorie de la vulgarisation scientifique, manque quelque-

1. Hachette et Cie, in-18, IV-305 pages. M. Ferd. Hœfer n'est pas seulement un savant distingué, c'est aussi un intrépide érudit, et nous en pourrons juger cette année même, par la réimpression de sa traduction de la *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*. (Même librairie, 4 vol., in-18, XXXVI-360-408-422-490 pages.) L'interprétation française des grands monuments de l'érudition grecque ne se fait pas, d'ordinaire par les mêmes plumes que la vulgarisation des découvertes de la chimie.

fois, dans la pratique, de cette netteté d'expression qui fixe à jamais l'enseignement dans l'esprit du lecteur ! Un peu d'emphase et d'obscurité enlève aux dernières pages du livre surtout, une partie de l'intérêt que ne pouvait manquer de leur communiquer la question palpitante de « l'avenir de la chimie. » Il aurait mieux valu peut-être parler moins des ouvriers de la pensée et de la marche du progrès moderne, et laisser les faits parler un peu plus d'eux-mêmes. Leur éloquence vaut souvent mieux que celle que nous cherchons à leur prêter.

4

La littérature maritime. Peintures et récits. M. de La Landelle et le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Les publications curieuses et spéciales que M. G. de La Landelle, intitule *le Tableau de la mer*, avaient trop bien commencé pour ne pas avoir de suite. Dans une première série, l'auteur rendait intéressante une chose qui ne l'est guère, si l'on en croit les boutades des navigateurs, il avait donné du charme à la *Vie navale*[1], aujourd'hui il fait mieux encore, il nous fait connaître et aimer *les Marins*[2]. Ils sont tous passés en revue dans cette seconde série du *Tableau de la mer*. Depuis l'amiral jusqu'au simple mousse, ils défilent devant nous dans leur uniforme et dans l'exercice de leurs fonctions, les plus petits ne sont pas les moins intéressants. Il en est deux surtout, parmi les subalternes qui sont des types curieux et pittoresques du monde singulier au centre duquel ils vivent; c'est le capitaine d'armes et le commis aux vivres. Lisez ce portrait qui vaut à lui seul un poëme :

Sous un bonnet de police, ancien modèle, enrichi d'un gland

1. Voir t. V de *l'Année littéraire*, p. 455.
2. Hachette et Cie, in-18, 588 pages.

d'or, un crâne à cheveux courts et réglementairement taillés, aplatis sur les tempes, lustrés comme un bâton de cire à giberne, roides comme des baguettes de tambour; puis un front sévèrement plissé de rides parallèles et profondes, d'épais sourcils constamment froncés, des yeux vifs, toujours ouverts, toujours au guet, un nez magistral, parfois une moustache scrupuleusement peignée, d'exigus favoris qui ne dépassent point d'un millimètre la ligne menée du pendant d'oreille au coin des lèvres; enfin, des pommettes saillantes, une bouche qui gronde et menace incessamment, sourit ironiquement quelquefois, mais ne rit jamais. Telle est la tête soutenue d'ailleurs par un éternel carcan de crinoline ou de cuir verni. Le corps bien proportionné, empesé s'il en fût, et se mouvant à ressort, est emprisonné dans une capote d'uniforme religieusement agrafée, boutonnée par des boutons de cuivre astiqués avec amour, neuve ou rapée, mais toujours d'une propreté irréprochable, et décorée de deux brides qui maintiennent aux grands jours des épaulettes d'adjudant.

On voit d'ici l'imposante figure du terrible sous-officier. La physionomie de son collègue des vivres est une complète antithèse.

Il porte un habit noir de drap fin et lustré, d'une coupe patriarcale, au collet roide, aux basques amples et arrondies. De la poche latérale sort un vaste portefeuille de maroquin rouge qui fascine les yeux.... Ce portefeuille qui l'a ouvert, qui a tenté de faire la preuve des étranges opérations arithmétiques dont il est surchargé ? 2 fois 2 font 16 — 2 fois 16 font 199. — Une barrique qui coule par accident dans la cale vaut trois barriques pleines (Ceci est un axiome).... Pour les intérêts et les intérêts des intérêts pendant deux ans de campagne, figure en marge le plan d'une maisonnette sise en la commune de *** entourée de quelques arpents de terre labourable et imposée à 231 fr. de contribution foncière.

La cravate de M. Muscat est blanche aux grands jours, lorsqu'il porte la chemise à jabot, et les boutons à facettes ciselées, mais ordinairement c'est un simple madras à carreaux bruns et gris. Il affectionne le pantalon de nankin. Son gilet de casimir noir est large, et c'est de toute rigueur : il déjeune si bien, il dîne si bien, il dort si bien, le pauvre homme !

On voit que M. de La Landelle a étudié à fond les types dont il s'occupe. Ses portraits ont assez de couleur locale pour qu'on ne puisse accuser son imagination et pas assez néanmoins pour en faire des réalités grotesques. On sent que l'auteur a vu de près ses modèles; qu'il les a fait poser devant lui; qu'il a vécu avec eux côte à côte de cette singulière vie maritime qui nous fait pénétrer malgré nous dans la nature de nos semblables. Le capitaine d'armes, le commis aux vivres, le maître d'équipage, le maître de timonnerie, le maître canonnier nous sont dépeints avec cette vérité saisissante qu'un acteur ou qu'un témoin des faits racontés peuvent seuls rendre du premier coup. Voyez encore le portrait du cuisinier du bord, de ce Coq proverbial, le plus matinal des hôtes du navire, dont une étymologie latine applique par un jeu de mots le surnom qui lui convient si bien :

A deux heures du matin il se lève et apparaît un instant sur le pont, où les matelots en entendant sa voix cassée, se mettent à rire : — Tiens! tiens! écoute donc, dit un farceur; voilà le coq qui chante, preuve qu'il va tomber du bouillon. Les gens de quart dont l'hilarité redouble, souhaitent le bonjour à leur bonhomme de cuisinier qui ne tarde pas à redescendre. Il allume son feu, met de l'eau à bouillir : c'est le café qu'il apprête. A quatre heures et demie ou cinq heures, le mélange doit être devenu potable. A peine l'équipage a-t-il fini de déjeuner, le vieux frotte ses ustensiles et ses fourneaux, et prend part, en ce qui touche son département, au nettoyage général du navire. Nous devons déclarer qu'à huit heures on se mirerait dans ses vastes chaudières; l'étain est d'une netteté irréprochable, le cuivre étincelle. Alors il commence sa soupe, il lave les haricots ou les fèves, recueille les rations de viande embrochées et liées par plats de sept à dix hommes, et se trouve en règle à midi précis. Son après-dînée est employée à la préparation du souper, et le soir, il remet tout en état pour faire le café ou la turlutine du lendemain matin. Le coq fait le tour du monde l'écumoire à la main, et l'on pourra dire un jour de lui : « Il éplucha des fayots sous toutes les longitudes. »

C'est par cette fidélité scrupuleuse des peintures que M. La Landelle a cru avec raison pouvoir intéresser le lecteur à ses sujets de prédilection, sans jeter une action romanesque dans les tableaux de la vie maritime.

Le monde naval a un historien non moins autorisé et un peintre non moins fidèle dans le vice-amiral Jurien de la Gravière. Si les mémoires et les souvenirs de voyage sont ordinairement bien accueillis par le public, ils ont une chance plus grande encore, lorsqu'ils lui sont présentés par un homme sûr de ce qu'il discute, aussi consommé dans la matière qu'il traite. M. Jurien de la Gravière, un des écrivains les plus goûtés de la *Revue des Deux-Mondes*, a réuni en un volume deux études assez importantes déjà publiées dans ce recueil. La première a pour titre : *la Marine d'autrefois, Souvenirs d'un marin d'aujourd'hui*; la seconde est une étude sur *la Sardaigne en* 1842[1]. Le volume est complété par un mémoire sous forme d'appendice intitulé : la *Marine des Grecs au siége de Troie*.

Les trois parties de ce volume nous montrent le talent de M. Jurien de la Gravière sous un aspect différent. *Ses Souvenirs d'un marin d'aujourd'hui*, ne sont à proprement parler qu'une narration familière et charmante de ses propres aventures au début de la carrière maritime. On le retrouve en scène à côté de quelques-uns de ces marins intelligents et intrépides, qui sont restés comme les types et les modèles de la marine du passé. Sous la plume de M. de la Gravière, nous voyons revivre l'amiral Lalande avec son impétuosité native, sa hardiesse heureuse, et sa haine de la routine ; nous assistons à cette campagne de 1840 dans les eaux de l'Archipel qui fut sur le point de brouiller la France et l'Angleterre, et de mettre en présence les deux plus puissantes flottes de l'Europe. C'est avec une simplicité et un

1. Hachette et Cie, in-18, 390.

naturel parfait, avec une admiration sincère pour l'officier général dont il fut l'aide de camp, que M. de la Gravière nous le dépeint; et, sans raconter longuement ses campagnes il cherche surtout, dans les détails qu'il en donne, à faire revivre quelques instants une marine qui n'est plus, à expliquer ce qui la rattache encore à la marine du présent, déjà menacée d'une prochaine déchéance par la marine de l'avenir.

La Sardaigne en 1842, est un mémoire d'hydrographie, de statistique et d'histoire, dont les matériaux pour être depuis longtemps rassemblés et connus, n'ont rien perdu de leur intérêt. Ce mémoire résume les études et les patientes recherches que M. de la Gravière fit, sur les côtes de cette île, en 1842. Il commandait alors le brick *la Comète* et était chargé spécialemeut de lever le plan des ports de Sardaigne. Ce but purement scientifique fut dépassé par le jeune officier. Attiré sans doute vers cette île par le singulier oubli dans lequel elle était laissée depuis des siècles, il examina attentivement la situation, les productions, les mœurs et coutumes du pays qu'il visitait; il en étudia l'histoire dans le passé, dans le présent; prévit en quelque sorte sa prospérité future en se rendant compte de l'influence bonne ou mauvaise des diverses dominations qui s'y sont succédé. On retrouve dans cette partie du livre de M. de la Gravière la souplesse et la netteté du style unies à la science de l'hydrographe et aux saines appréciations de l'économiste.

L'appendice du volume, qui consiste surtout en un mémoire sur *la Marine des Grecs au siége de Troie*, nous montre en lui l'érudit qui a parcouru les mers à travers lesquelles Homère a promené ses héros avec tant de complaisance, et qui a vérifié par lui-même les mille détails charmants ou terribles dont ce poëte, peut-être aveugle, mais à coup sûr, géographe, a émaillé ses merveilleux récits.

CHRONIQUE.

I

Nécrologie littéraire de l'année 1865.

Nous ne trouvons à extraire des nécrologies générales de l'année, que les noms suivants, comme appartenant aux différentes branches de la littérature :

BAZANCOURT (César, baron de), auteur de quelques romans et d'une série d'ouvrages historiques sur nos dernières expéditions militaires, en Crimée, en Italie, en Chine : ces dernières publications étaient le résultat de missions officielles. — Il était né en 1810.

BERTIN (Maurice), rédacteur, pour la partie judiciaire, du *Journal des Débats*.

CAMUS, secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats*.

DEFAUCONPRET (Charles-Auguste), ancien directeur du collége de Sainte-Barbe ; plusieurs journaux l'ont confondu, dans leurs notices nécrologiques, avec son père le célèbre traducteur de Walter Scott. Outre sa collaboration à un certain nombre des traductions paternelles, il a publié personnellement celles des voyages de Christophe Colomb, par Washington Irving et de plusieurs voyages anglais. — Il était né en 1797.

DENNE-BARON (René-Dieudonné), auteur de travaux biographiques et historiques sur la musique et les musiciens, no-

tamment d'une *Histoire de la musique en France*, insérés dans *Patria*. — Il était né en 1804.

DUMANOIR (Philippe-François PINEL), auteur dramatique très-fécond, et qui a écrit les meilleurs rôles de Mlle Déjazet. On peut rappeler *les Vieux péchés* (1833), *les Premières armes de Richelieu*, *Indiana et Charlemagne*, *le Camp des Bourgeoises*, *Don César de Bazan*, *les Toilettes tapageuses*, *le Gentilhomme pauvre*, *les Drames du cabaret*. (1864). — Il était né en 1806.

DUPEUTY (Désiré-Charles), l'un de nos plus féconds vaudevillistes. Sa première pièce fut le *Hussard de Felsheim* (1827). Il a fait quelques bonnes parodies. — Il était né en 1798.

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), ou Dupin aîné, avocat et jurisconsulte, publiciste fécond, ancien président de l'Assemblée nationale, procureur général à la Cour de cassation, membre de l'Académie française, sénateur, etc.; auteur d'innombrables publications, parmi lesquelles nous avons à citer : *le Procès du Christ* (1828), *le Morvan*, ses *Mémoires*, les *Travaux académiques*. Son dernier écrit a été un discours contre *le Luxe effréné des femmes*. — Il était né en 1783.

DUVEYRIER (Aimé-Honoré-Joseph), connu au théâtre sous le pseudonyme de *Mélesville* et le plus assidu collaborateur de Scribe. Le nombre de leurs comédies, de leurs vaudevilles et de leurs livrets d'opéras, est considérable : il a aussi collaboré avec Brazier, Bayard, Carmouche, Xavier, M. Léon Laya, son frère, Charles Duveyrier, etc. — Il était né en 1787.

GÉRUZEZ (Nicolas-Eugène), ancien professeur, puis secrétaire de la faculté des Lettres de Paris, auteur d'un certain nombre de livres pour les classes et de travaux d'histoire et de critique littéraires couronnés par l'Académie française. — Il était né en 1799.

HÉQUET (Gustave), journaliste et critique musical, auteur d'une étude historique sur *Mme de Maintenon*, et de quelques livrets d'opérettes. — Il était né en 1803.

HUART (Louis), littérateur et journaliste, longtemps rédacteur en chef du *Charivari*, l'inventeur de ces petites physiologies

qui eurent tant de succès vers 1840, principal collaborateur de la *Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts.* — Il était né en 1813.

JACQUES (Amédée), ancien professeur de philosophie à Versailles et à Paris, directeur de la *Liberté de penser*, en 1847, destitué en 1851, réfugié à Montevideo puis à Buénos-Ayres, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques distingués. — Il était né en 1813.

LAQUEUILLE (Edmond, marquis de), collaborateur et directeur des *Beaux-Arts*, *revue nouvelle.*

LARCHER, compositeur typographe, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur lesquels sa mort a appelé l'attention.

LAYA (Charles), journaliste, collaborateur du *Siècle.*

LECLERC (Joseph-Victor), doyen de la Faculté des lettres de Paris depuis 1832, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1834, haut dignitaire de l'Université. Auteur de savants mémoires, éditeur de divers ouvrages annotés, traducteur des *Œuvres complètes de Cicéron.* — Il était né en 1787.

LEFRANÇOIS (A.), journaliste, rédacteur du *Temps.*

MARCELLUS (Lodoys Demartin du Tyrac, comte de), ancien diplomate, auteur de divers ouvrages sur l'Orient et surtout des *Chants populaires de la Grèce*, et de deux livres d'études et de souvenirs sur Chateaubriand. — Il était né en 1795.

MENOU (Antony de), auteur de plusieurs romans formant une série restée inachevée. Il s'est éteint, encore jeune, d'une maladie de poitrine.

PARENT (P.-C.), journaliste, rédacteur du *Courrier artistique*, secrétaire de l'Exposition nationale des Beaux-Arts.

PROUDHON (Pierre-Joseph), célèbre publiciste, auteur des fameux pamphlets : *Qu'est-ce que la propriété ?* du *Système des contradictions économiques*, des *Idées révolutionnaires*, des *Confessions d'un révolutionnaire*, de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, qui lui valut trois ans de prison, de

la Théorie de l'impôt, et de tant d'autres publications. Un de ses livres posthumes, les *Évangiles annotés* ont encore été aussi condamnés. — Il était né à Besançon en 1809.

QUÉRARD (Joseph-Marie), célèbre bibliographe, auteur de la *France littéraire*, des deux premiers volumes de *la Littérature française contemporaine*, des *Supercheries littéraires dévoilées*, etc. Ses importants travaux le laissèrent dans une existence précaire. Il fut tardivement décoré de la Légion d'honneur, deux mois avaut sa mort. — Il était né en 1795.

SAINTINE (Joseph-Xavier BONIFACE), romancier et vaudevilliste, auteur de *Picciola* (1836), de *Seul !* de *la Seconde vie*, etc.; collaborateur au théâtre, sous son prénom de *Xavier*, de Scribé, Ancelot, Carmouche, Varin. — Il était né en 1798.

VIARD (Jules), journaliste, ancien rédacteur du *Corsaire*, du *Représentant du peuple*, etc.

2

Concours et prix académiques.

Académie française. — L'Académie française a tenu le jeudi, 3 août, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Sainte-Beuve, directeur.

La séance a été ouverte par le rapport du secrétaire perpétuel sur les concours.

Voici le programme des prix décernés :

Prix de poésie. — L'Académie a décidé que le prix de poésie de 1865, ayant pour sujet : *Vercingétorix*, ne serait pas décerné.

Une mention très-honorable, à laquelle est attribuée une médaille de 1000 francs, prélevée sur la valeur du prix, a été accordée à la pièce de vers inscrite sous le n° 97, portant pour épigraphe :

Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation

à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger. (Amédée Thierry. — *Histoire des Gaulois.*)

dont l'auteur est M. Delphis de la Cour.

PRIX MONTYON.

Prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné trois prix de 2500 francs : à M. Fustel de Coulanges, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Cité antique*, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome, 1 vol. in-8; à M. E. Caro, auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Idée de Dieu et ses nouveaux Critiques*, 1 vol. in-8; à M. C. Martha, auteur de l'ouvrage intitulé : *les Moralistes sous l'empire romain*, philosophes et poëtes, 1 vol. in-8.

Deux médailles de 2000 francs : à M. le comte de Champagny, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Antonins*, 3 vol. in-8; à M. Antoine Campaux, pour le recueil de ses poésies intitulé : *les Legs de Marc Antoine*, 1 vol. in-8.

Trois médailles de 1500 francs : à M. l'abbé Eugène Bernard, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Voyages de saint Jérôme*, sa vie, ses œuvres, son influence, 1 vol. in-8; à M. L. Crouslé, auteur d'un ouvrage intitulé : *Lessing et le Goût français en Allemagne*, 1 vol. in-8; à M. Michel Masson, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Gerbée*, *contes à lire en famille*, 1 vol. in-12.

PRIX EXTRAORDINAIRE PROVENANT DES LIBÉRALITÉS DE M. DE MONTYON.

L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix de 3000 fr., à décerner en 1863, la question suivante :

« De la nécessité de concilier, dans l'histoire critique des lettres, le sentiment perfectionné du goût et les principes de la tradition avec les recherches érudites et l'intelligence historique du génie divers des peuples. »

Elle ne décerna pas le prix et maintint la question au concours, pour 1865.

En 1865, l'Académie a décidé de nouveau qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais elle a accordé des mentions honorables à deux Mémoires distingués par elle dans le concours.

L'un, inscrit sous le nº 1, porte pour épigraphe :

Ἐν Ὀλυμπίασιν οὐχ οἱ κάλλιστοι καὶ ἰσχυρότατοι στεφανοῦνται ἀλλ ἀγωνιζόμενοι.... τούτων γάρ τινες νικῶνται.
(Aristote, *Eth. Nic.*, I, I, c. ix.)

dont l'auteur est M. Ed. Chaignet, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers.

L'autre, inscrit sous le nº 4, porte pour épigraphe :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

dont l'auteur est M. Albert Desjardins agrégé à la Faculté de droit de Nancy.

L'Académie a décidé aussi qu'une médaille de 1000 francs, prise sur la valeur du prix, serait attribuée à chacune des deux mentions.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur *l'Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné cette année le grand prix de la fondation Gobert à M. Trognon, pour les quatre premiers volumes de son ouvrage intitulé : *Histoire de France*, in-8.

Elle a décerné le second prix de la même fondation à M. Théophile Lavallée, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Frontières de la France*, 1 vol. in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

L'Académie, par une décision spéciale, avait décidé, en 1864, que le prix de la fondation Bordin ne serait pas décerné. La somme de 3000 francs, valeur de ce prix, ayant été mise en réserve, l'Académie pouvait cette année disposer de deux prix.

Elle a décidé que le prix de 3000 francs, affecté à l'année 1864, serait partagé en 1865 entre M. Rosseeuw Saint-Hilaire, pour le tome IX de *l'Histoire d'Espagne*, 1 vol. in-8, et M. J. Bonnet, auteur des ouvrages suivants : *Récits du seizième siècle*, etc., *Aenio Paleario*, *Étude sur la Réforme*, etc., *Olympia Morata*, 3 vol. in-12.

L'Académie a décidé également que le prix de 3000 francs, affecté à l'année 1865, serait partagé entre M. Eug. Fallex, pour sa *Traduction en vers d'Aristophane*, 2 vol. in-18, et M. Edélestand du Méril, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la Comédie*, 1 vol. in-8.

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, a été décernée, cette année, à M. Édouard Plouvier, auteur dramatique.

Ensuite M. Saint-Marc Girardin a fait une lecture piquante et très-applaudie sur l'*Apologue et la Parabole dans l'antiquité.*

Puis M. Sainte-Beuve, directeur de l'Académie a prononcé le discours d'usage sur les prix de vertu.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — La séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a eu lieu le vendredi 28 juillet 1865. Elle a été ouverte par un discours du président, M. Egger, annonçant les prix décernés et les sujets de prix proposés.

PRIX ORDINAIRE DE L'ACADÉMIE.

L'Académie avait proposé en 1863, pour sujet du prix annuel ordinaire à décerner en 1865, la question suivante :

« Déterminer la date et la valeur des différents textes de la chronique de Froissart. Distinguer ce qui appartient en propre à cet historien; indiquer les emprunts qu'il a faits à ses devanciers et les interpolations ou les remaniements que son œuvre a pu subir. »

Un seul Mémoire a été adressé pour ce concours.

L'Académie ne décerne pas le prix et retire la question du concours, en le prorogeant jusqu'en 1867.

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE.

L'Académie décerne la première médaille à M. Jules Guiffrey, pour son *Essai sur la réunion du Dauphiné à la France, avec les négociations qui l'ont précédées et suivies*. Mss. in-4.

La deuxième médaille à M. le docteur G. de Closmadeuc, pour son ouvrage sur *les Monuments funéraires de l'Armorique primitive considérés particulièrement dans le Morbihan*. Mss. avec dessins.

La troisième médaille à M. l'abbé Hanauer, pour ses ouvrages intitulés : *les Constitutions des campagnes de l'Alsace au moyen âge*, et *les Paysans de l'Alsace au moyen âge*, 2 vol. in-8.

Des mentions honorables sont accordées :

1° A M. l'abbé Cochet, pour son ouvrage intitulé : *la Seine-Inférieure historique et archéologique. Époque gauloise, romaine et franque, avec une carte archéologique de ces trois périodes*, 1 vol. in-4;

2° A M. Charles de Linas, pour son ouvrage intitulé : *Orfévrerie mérovingienne. Les Œuvres de saint Éloi et la Verroterie cloisonnée*, 1 vol. in-8;

3° A M. G. d'Espinay, pour ses *Cartulaires angevins. Étude sur le droit de l'Anjou au moyen âge*, 1 vol. in-8;

4° A M. Lebrun-Dalbanne, pour ses ouvrages intitulés : *le Trésor de la cathédrale de Troyes* et *les Bas-reliefs de Saint-Jean-au-Marché de Troyes*, 2 vol. in-8;

5° A M. Élie-A. Rossignol, pour son *Étude sur l'histoire des institutions seigneuriales et communales de l'arrondissement de Gaillac*, Mss. in-4;

6° A M. P. Levot, pour son *Histoire de la ville et du port de Brest*, t. I; *la Ville et le port jusqu'en* 1681, 1 vol. in-8.

PRIX DE NUMISMATIQUE.

Le prix ne numismatique (fondation de M. Allier de Hauteroche) est décerné à M. John Evans, pour son ouvrage intitulé: *The Coins of the ancient Britons*, 1 vol. in-8, avec planches, 1864.

PRIX FONDÉS PAR LE BARON GOBERT.

Pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France, et les études qui s'y rattachent.

L'Académie décerne le premier de ces prix à M. Vallet de Viriville, pour son *Histoire de Charles VII*, *roi de France*, *et de sonépoque*, 3 vol in-8, 1862 1864.

Le second prix à M. A. Challe, pour son *Histoire des guerres du Calvinisme et de la Ligue dans l'Auxerrois, le Sénonais et les autres contrées qui forment aujourd'hui le département de l'Yonne*, 2 vol. in-8, 1863-1864.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

L'Académie avait proposé en 1863, pour sujet du prix qu'elle devait décerner en 1865, la question suivante :

« Réunir toutes les données géographiques, topographiques et historiques sur la Palestine, disséminées dans les deux Talmuds, dans les Midraschim et dans les autres livres de la tradition juive (Megillath-Taanith, Séder Olâm, Siphra, Siphri, etc.). Présenter ces données dans un ensemble systématique, en les soumettant à une critique approfondie et en les comparant à celles que renferment les écrits de Josèphe, d'Eusèbe, de saint Jérôme et d'autres auteurs ecclésiastiques ou profanes. »

Un seul Mémoire a été adressé pour ce concours.

L'auteur de ce Mémoire a fait, sur un sujet difficile, des études étendues, quoique insuffisantes; certaines parties ont été traitées avec talent et, en général, la méthode suivie est bonne; mais l'ouvrage, dans son état actuel, offre un trop grand nombre d'imperfections et d'erreurs, même matérielles, pour qu'il soit possible de décerner le prix.

L'Académie propose de nouveau la question pour 1867.

Ensuite le secrétaire perpétuel à lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Quatremère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Enfin M. Miller a parlé de quelques découvertes littéraires faites dans les bibliothèques grecques de l'Orient.

3

Nominations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Parmi les nominations faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion du 15 août, il y en a eu bien peu, cette année, qui aient été motivées spécialement sur des titres littéraires.

Le décret du 12 août, qui, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, décore des hommes de lettres comme tels, contient les noms suivants :

MM. de la Landelle, homme de lettres;
Montégut (Émile), homme de lettres;
Aubryet (Xavier), sous-chef au ministère des finances, homme de lettres;
Poncy, ouvrier-poëte, à Toulon, secrétaire depuis quinze ans de la chambre de commerce;
Quérard, homme de lettres;
Champion (Maurice), homme de lettres, cinq fois lauréat de l'Institut[1].
Joubleau, avocat, homme de lettres, lauréat de l'Institut.

Sur la proposition du ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, ont été promus en outre :

Au grade d'officier :

MM. Dumanoir, auteur dramatique;
Jules Lacroix, auteur dramatique.

Au grade de chevalier :

MM. Jules Barbier, auteur dramatique;
Lokroy, auteur dramatique.

Nous pouvons relever en outre, dans l'administration, dans les arts, dans l'enseignement, un certain nombre de

1. C'est par erreur que *le Moniteur* donne cette dernière qualification à l'auteur des *Inondations de la France*. Nous n'avons jamais entendu parler de cette quintuple couronne décernée à ce travail, si important et si utile qu'il soit.

nominations et de promotions qui, motivées par des services publics, intéressent cependant les lettres.

Ainsi ont été promus :

Au grade de grand officier :

M. le comte Bacciochi, premier chambellan de l'Empereur, surintendant général des théâtres.

Au grade d'officier :

MM. Perrin (Émile), directeur de l'Académie impériale de musique;
Jourdain, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, chef de division au ministère de l'instruction publique;
Bertreau, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers;
Taschereau, administrateur général, directeur de la Bibliothèque impériale.

Au grade de chevalier :

MM. Cabentous, doyen de la Faculté de droit d'Aix;
Lefranc, professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux;
Nicolas (Michel), professeur de la Faculté de théologie de Montauban;
Mézières, professeur à la Faculté des lettres de Paris;
Bachelet, professeur d'histoire au lycée de Rouen;
Dreyss, professeur d'histoire au lycée Napoléon;
Fallex, professeur de seconde au lycée Napoléon;
Dauban, conservateur, sous-directeur adjoint au département des estampes à la Bibliothèque impériale;
Trianon (Henry), bibliothécaire à Sainte-Geneviève;
Montigny, directeur du Gymnase-Dramatique;
Mermet, compositeur;
Duprez, professeur de chant.

4

Statistique de la presse périodique de Paris, à la fin de 1865.

Sous ce titre : *Moyenne par jour du tirage des journaux quotidiens pendant le mois de décembre* 1865, le nouveau

journal littéraire quotidien *l'Événement*, a publié l'intéressante statistique qui suit. Nous tenons trop à renvoyer à chacun l'honneur et la responsabilité de son travail, pour reproduire celui-ci sans en indiquer la source.

« Nous avons eu beaucoup de peine, dit le journal de M. Villemessant, mais nous avons mis tous nos soins à réunir les éléments nécessaires à l'établissement du tableau ci-après.

« Il est inutile d'ajouter que nous n'avons d'autre but, en publiant cette statistique, que de donner à nos lecteurs un document qui nous a paru plein d'intérêt. Nous garantissons les chiffres, donnés par nous, aussi exacts que possible, c'est-à-dire qu'ils ne sauraient s'écarter, au delà de quelques centaines, de l'exacte vérité. Au reste, quelque minimes qu'elles soient, nous sommes prêts à rectifier les erreurs qui nous seraient signalées, à la condition, toutefois, qu'elles s'appuient sur autre chose qu'une simple affirmation :

Noms des journaux.	Vente ou abonnements à Paris.	Vente ou abonnements. Départements ou étranger.	Total des numéros tirés par jour.
Siècle	28,333	16,666	45,000
Moniteur			20,000
Patrie	11,000	5,000	16,000
Presse	9,666	5,333	15,000
Opinion nationale	9,733	5,066	14,800
Constitutionnel	6,500	6,666	13,166
Débats	4,833	4,333	9,166
Temps	4,833	4,000	8,833
France	3,666	4,666	8,333
Union	1,352	5,547	6,900
Avenir national	2,533	3,733	6,266
Gazette de France	1,966	4,033	6,000
Monde	2,900	2,666	5,266
Écho du commerce	220	4,300	4,520
Charivari			3,400
Pays	1,833	1,500	3,333
Époque	1,800	533	2,333
Villes et Campagnes	666	1,653	2,300
Liberté	200	533	733

« Comme pendant à ce travail, nous nous occupons activement de réunir les matériaux nécessaires à une statistique analogue de la presse littéraire. »

Nous ne savons pas si cette seconde statistique, plus longue et plus difficile à faire sera donnée ; en attendant, la statistique de la presse politique soulevait des réclamations. Peu de jours après les révélations de *l'Événement*, nous lisions dans *le Temps*, l'entrefilet que voici :

On lit dans *l'Époque :*

« Nous apprenons que *le Monde* et *le Journal des Villes et Campagnes* intentent un procès à l'administration de *l'Événement* à raison du préjudice qu'ils prétendent leur avoir été causé par la publication du chiffre inexact de leurs abonnés. — V. N. »

Le Monde et *le Journal des Villes et Campagnes* ne sont pas les seuls qui aient eu à se plaindre de la partialité qui semble avoir présidé à la publication faite par *l'Événement* du tirage des journaux quotidiens. Car, pendant que ce journal exagérait d'une manière visible la situation d'anciens journaux en *décroissance*, il attribuait à d'autres journaux des pertes qu'ils n'ont pas subies, et poussait jusqu'à une précision minutieuse les chiffres de quelques-uns d'entre eux, qui ont dédaigné de répondre à des assertions mal fondées, et même quelque peu fantaisistes.

Nous avons dû enregistrer ces protestations, mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit donné suite à ces menaces de procès.

5

Statistique financière des théâtres de Paris.

Voici d'abord, d'après *la Revue et gazette des théâtres*, le tableau des recettes qui ont été faites, mois par mois, dans les théâtres et établissements de Paris soumis à la perception du droit des indigents pendant l'année 1865 :

	fr.	c.
Janvier	2 123 918	30
Février	2 065 267	25
Mars	1 911 857	02
Avril	1 650 749	67
Mai	1 681 146	06
Juin	1 165 568	96
Juillet	979 709	77
Août	1 234 615	20
Septembre	1 248 543	28
Octobre	1 602 145	09
Novembre	1 663 848	85
Décembre	1 891 040	52
Total	19 168 409	97

Les recettes de l'année 1864 s'élevaient au chiffre de 16 748 975 80.

Il y a donc une différence de 2 419 433 fr. 08 c. en faveur de 1865.

Voici ensuite, d'après le même journal, deux autres tableaux, celui des recettes encaissées par les théâtres de Paris pendant l'année 1865, et, au-dessous, le montant des droits d'auteurs payés par chacun de ces théâtres.

Les Italiens ne figurent pas sur ce tableau, n'ayant pas de traité avec la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Recettes.

	fr.	c.
Opéra	1 545 000	00
Français	942 923	23
Opéra-Comique	1 135 389	15
Odéon	175 479	00
Théâtre-Lyrique	903 308	25
Châtelet	939 967	35
Vaudeville	536 462	50
Variétés	822 212	00
Gymnase	714 397	25
A reporter	7 715 138	73

	fr.	c.
Report...........	7 715 138	73
Palais-Royal..................	768 447	65
Porte-Saint-Martin.............	1 427 227	93
Gaîté.........................	620 123	00
Ambigu.......................	619 935	05
Folies-Dramatiques............	354 738	15
Bouffes-Parisiens..............	394 955	10
Déjazet........................	205 823	30
Beaumarchais..................	142 727	10
Fantaisies-Parisiennes..........	10 781	00
Folies-Marigny................	143 690	90
Luxembourg...................	133 299	40
Total........	12 536 878	31

Droits d'auteurs.

Opéra.........................	86 924	57
Français.......................	110 082	38
Opéra-Comique...............	134 899	73
Odéon........................	19 486	35
Théâtre-Lyrique...............	82 036	87
Châtelet.......................	97 373	79
Vaudeville....................	65 471	99
Variétés......................	97 778	83
Gymnase......................	92 202	36
Palais-Royal..................	93 245	80
Porte-Saint-Martin.............	146 715	28
Gaîté.........................	65 982	66
Ambigu.......................	64 474	01
Folies-Dramatiques............	35 912	46
Bouffes-Parisiens..............	39 686	34
Déjazet.......................	20 973	91
Beaumarchais..................	14 280	33
Fantaisies-Parisiennes..........	1 305	68
Folies-Marigny................	14 365	88
Luxembourg...................	12 090	89
Total........	1 295 188	32

Il faut remarquer que l'on n'a pas fait figurer dans ces

deux derniers tableaux un certain nombre de petits théâtres, ainsi que les concerts et autres établissements soumis à la perception du droit des pauvres : ce qui explique la divergence entre le total des recettes annuelles et celui des recettes mensuelles relatées plus haut.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS D'AUTEURS CITÉS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

ROMAN.

THÉATRE.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ESTHÉTIQUE. — CRITIQUE D'ART. PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

BIBLIOGRAPHIE. — TRADUCTIONS. PHILOLOGIE.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8704. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

